

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.23

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME VINGT-TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1874

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C698
v. 23

GRANDE

VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE DÉCEMBRE

Saint Éloi, évêque de Noyon. — Saint Nahum, prophète. — Saint Procule, évêque de Narni, martyr. — Sainte Florence, vierge. — Saint Léonce, évêque de Fréjus. — Saint Alban, martyr. — Saint Airi, évêque de Verdun. — Saint Constantin. — Saint Philarète. — Saint Auger, ermite. — Saint Briton. — Saint Lul, abbé. — Le Bienheureux Gratien, frère mineur. — La Bienheureuse Blanche, reine de France. — Le vénérable Edmond Campian, de la compagnie de Jésus, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame de Clairemont en Pologne. — Matyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ÉLOI,

ÉVÊQUE DE NOYON[1].

Saint Eloi était fils d'Eucher et de Terrigie, et naquit à Chatelac, à deux lieues de Limoges, vers l'an 588. Son nom et celui de ses parents montrent qu'il sortait d'une famille romaine établie dans les Gaules. Ceux dont il reçut le jour étaient riches et vertueux. Il fut élevé dès son enfance dans la crainte de Dieu. Comme il marquait beaucoup d'adresse pour différents ouvrages, on le mit chez un orfèvre, nommé Abbon. C'était le maître de la

[1] Tiré de sa vie, écrite treize ans après sa mort par saint Ouen, son intime ami. On la trouve dans le recueil de Surius; mais on doit préférer l'édition qu'en a donnée D. d'Achéry, *Spicil.*, t. V, p. 157. Levesque l'a traduite en français, avec les homélies du saint, et cette traduction fut imprimée à Paris 1693, in-8°. Voyez Fleury, t. VIII et IX; D. Rivet, *Hist. Litt. de la France*, t. III, p. 595, et Ceillier, t. XVII, p. 682.

844423
Digitized by Google

monnaie de Limoges ; il jouissait d'une grande réputation pour son industrie, sa probité et son amour pour la religion. L'ardeur avec laquelle Eloi cultiva ses talents naturels, le fit bientôt exceller dans sa profession. Les qualités de son esprit, ses vertus, sa piété le rendirent encore plus recommandable, et le firent aimer de toutes les personnes qui avaient le bonheur de le connaître. On ne se lassait point d'admirer sa franchise, sa prudence, sa douceur, son penchant à obliger. Il parlait avec facilité et d'une manière agréable ; mais toujours avec modestie. Il édifiait surtout par son exactitude à remplir tous les devoirs du christianisme. Il assistait régulièrement aux offices de l'Eglise et aux instructions qui s'y faisaient. Il avait soin de graver dans sa mémoire les oracles de l'Ecriture sainte ; il les méditait ensuite profondément, afin d'en pénétrer son âme, et d'en faire la règle de sa conduite.

Quelques affaires l'ayant appelé en France, c'est-à-dire, en-deça de la Loire, il fit connaissance avec Bobon, trésorier de Clotaire II à Paris. Le prince, auquel le trésorier vanta son habileté, le chargea de faire un siége ou trône qui annonçât une magnificence royale, et qui fût orné d'or et de pierres précieuses. Eloi fit deux trônes au lieu d'un, de la matière qu'on lui avait fournie. Le roi fut aussi satisfait de la délicatesse du travail, que frappé de la probité de l'ouvrier. Il le fit maître de la monnaie, et on voit encore son nom sur plusieurs monnaies d'or qui furent frappées à Paris, sous les règnes de Dagobert Ier et de Clovis II, son fils [1]. Il voulut qu'il demeurât dans son palais ; et comme il reconnaissait en lui une capacité extraordinaire, il lui donna beaucoup de part dans sa confiance. Le crédit qu'il avait à la cour ne l'empêcha pas d'exercer sa profession ; il se plaisait surtout à faire de belles châsses pour les reliques des Saints. Il orna avec magnificence les tombeaux de saint Martin de Tours, et de saint Denys, évêque de Paris [2]. Ce fut lui qui fit les châsses de saint Quentin, des saints Crespin et Crespinien de Soissons, de saint Lucien, de saint Piat, de saint Germain de

[1] Voyez l'*Hist. des monnaies par le Blanc*, p. 50, 54, et Fleury, t. 37, n. 28.
[2] *Vit. S. Eligii*, 32; du Chesne, *Franc., Script.*, t. I, p. 578, n. 20.

Digitized by Google

Paris, de saint Séverin, de sainte Geneviève, de sainte Colombe, etc.

Ses travaux ne prenaient rien sur ses exercices de piété. En travaillant il avait toujours un livre ouvert devant lui ; il y jetait fréquemment les yeux, pour s'instruire de la loi de Dieu, et s'entretenir dans la ferveur. Sa chambre était remplie de livres pieux, parmi lesquels l'Ecriture sainte occupait le premier rang ; il passait un temps considérable à la lire, après la prière et la psalmodie. La corruption qui règne ordinairement dans les cours n'infecta point son innocence. Il n'y avait pas longtemps qu'il était auprès du roi, lorsqu'il forma la résolution de mener une vie encore plus austère et plus fervente. Il fit à un prêtre une confession générale de toute sa vie, et s'imposa une rigoureuse pénitence [1]. D'abord, quand il paraissait à la cour, il portait des habits précieux, et quelquefois même de la soie, qui était alors fort rare : on le voyait avec des vestes brodées en or, des ceintures et des bourses ornées d'or et de pierres précieuses. Mais il avoit un rude cilice sous ces riches vêtements. Lorsqu'il se fut donné plus parfaitement à Dieu, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait de précieux, et il porta depuis des habits si simples et si grossiers, qu'il avoit souvent une corde pour ceinture. Le roi lui donna quelquefois ses propres vêtements : mais tout ce qu'il recevait était converti en aumônes. Sa charité pour les indigents ne connaissait point de bornes. Si quelqu'étranger demandait sa maison, on lui répondait : « Allez dans une telle rue, et à l'en« droit où vous verrez une troupe de pauvres. » Il y en avait toujours un grand nombre qui le suivaient. Il leur distribuait ou leur faisait distribuer par ses domestiques de la nourriture et de l'argent. Tous les jours il en nourrissait plusieurs dans sa propre maison, il les servait lui-même et mangeait leurs restes. Il leur présentait du vin et de la viande, quoiqu'il s'en fut interdit l'usage. Souvent il jeûnait deux ou trois jours de suite. Quelquefois, l'heure étant venue et la table mise, il n'avait rien à donner aux pauvres, parce qu'il avait distribué auparavant tout ce qu'il

[1] *Vit. S. Elig.*, c. 7.

Digitized by Google

possédait. Il mettait en Dieu sa confiance, et il trouvait des ressources dans les libéralités du roi ou de quelques personnes pieuses. Il faisait enterrer les malfaiteurs, et montrait beaucoup de zèle pour le rachat des captifs. Quand il savait qu'on devait vendre des esclaves en quelque lieu, il s'y rendait et souvent il en achetait jusqu'à cent à la fois : il achetait surtout des esclaves Saxons qu'on vendait par grandes troupes. Il les mettait en liberté, et leur laissait le choix de retourner dans leur pays, ou de rester avec lui, ou de se retirer dans des monastères. Il prenait un soin particulier de ces derniers. Un des esclaves Saxons qu'il avait formé à la piété, parvint à une vertu si éminente, qu'il est honoré parmi les Saints sous le nom de saint Théau, le 7 janvier.

Pusieurs de ses domestiques chantaient avec lui l'office canonial, le jour et la nuit. On nomme entre eux Bauderic, son affranchi ; Tituen, son valet de chambre, qui était de la nation des Suèves, et qui remporta la couronne du martyre ; Buchin, qui avait été païen, et qui fut depuis abbé de Ferrières ; André, Martin et Jean, qui par ses soins devinrent clercs. Plusieurs reliques de Saints étaient suspendues au haut de sa chambre. Il priait sous ces reliques, prosterné sur un cilice ; il lisait ensuite, mais il interrompait fréquemmant sa lecture, en levant les yeux au ciel, en soupirant, et en versant une grande abondance de larmes. S'il arrivait que le roi le mandât, et qu'il lui envoyât même message sur message, il ne venait point qu'il n'eût achevé ses exercices de piété. Jamais il ne sortait de sa maison sans prier et sans faire le signe de la croix. La première chose qu'il faisait en rentrant, était de prier. Il était de grande taille : il avait la tête belle, le teint rouge, les cheveux frisés naturellement. La simplicité et la prudence éclataient dans ses regards. Par l'innocence et la régularité de sa conduite, il faisait bien plus sûrement sa cour au roi, que les autres par les manéges et les bassesses de l'adulation.

Clotaire étant mort en 628, Dagobert, son fils et son successeur, eut la même estime pour saint Eloi. Il avait une si haute idée de sa sagesse et de sa vertu, qu'il le consultait préférable-

Digitized by Google

ment à son conseil, sur les plus importantes affaires de l'état. Il lui demandait aussi des conseils pour sa conduite particulière. Eloi saisissait toutes les occasions d'inspirer au prince des sentiments de justice, de clémence et de religion. La liberté avec laquelle il s'expliquait ne déplaisait point au roi ; elle le rendait même plus cher et plus respectable à son souverain. Le crédit dont il jouissait excita la jalousie des courtisans et particulièrement de la partie de la noblesse dont les vices déshonoraient la religion : ils employèrent la calomnie pour noircir sa réputation ; mais elle ne servit qu'à donner un nouveau lustre à la vertu du serviteur de Dieu. Dagobert n'en eut que plus de vénération pour lui, et il le combla de biens. Eloi n'en devint pas plus riche. Les libéralités du roi étaient employées au soulagement des pauvres, ou à de pieux établissements. Le premier de ces établissements fut la fondation de l'abbaye de Solignac, à deux lieues de Limoges. Elle fut bâtie sur un terrain donné par le roi. Le Saint, après l'avoir dotée, y fit venir des moines de Luxeuil, qu'il laissa sous l'inspection de l'abbé de ce monastère. La nouvelle communauté devint fort nombreuse en peu de temps. On y compta jusqu'à cent cinquante religieux qui travaillaient à différents métiers, et qui vivaient dans une ferveur admirable.

Dagobert donna aussi à Eloi une belle maison dans la ville de Paris. Le Saint en fit un monastère de religieuses, qu'il mit sous la conduite de sainte Aure, honorée le 4 octobre. On y vit jusqu'à trois cents filles, Le monastère ne subsiste plus depuis longtemps. Le revenu en fut uni à la mense archiépiscopale de Paris, et une partie de la maison avait été donnée aux Barnabites [1]. Lorsque le Saint eut achevé les bâtiments de son monastère, il s'aperçut qu'on avait pris un pied de terrain de plus que le roi n'en avait accordé. Pénétré de douleur et de remords, il vint se prosterner devant le prince, et il lui demanda pardon avec beaucoup de larmes, comme s'il eût été coupable d'un grand crime. Dagobert, surpris et édifié, récompensa sa vertu en doublant sa

[1] Voyez M. Jaillot, *Recherches crit., hist., et topographiques sur Paris*, t. I. quart. I, p. 48.

Digitized by Google

première donation. Après qu'Eloi se fut retiré, il dit à ses courtisans : « Voyez combien sont exacts et fidèles ceux qui suivent « Jésus-Christ. Mes officiers et mes gouverneurs m'enlèvent sans « scrupule des terres entières, tandis qu'Eloi tremble d'avoir un « pouce de terrain qui m'appartienne. » Comme il était alors défendu d'enterrer les morts dans les villes, le Saint plaça le cimetière de ces religieuses hors des murs de Paris. Il y fit bâtir une église sous l'invocation de saint Paul ; et c'est aujourd'hui une paroisse considérable.

Le roi était irrité contre les Bretons qui troublaient la paix par leurs fréquentes incursions. Il leur envoya Eloi, dans l'espérance que personne n'était plus propre que lui à faire quitter les armes aux mécontents, et à faire cesser des dévastations dont le peuple était la malheureuse victime. Eloi s'acquitta de cette commission avec un succès qui justifia la confiance du souverain. Il détermina même Judicaël, prince des Bretons, à venir à Paris pour apaiser plus efficacement la colère du roi [1].

Dagobert voulant employer le Saint dans les affaires les plus importantes, exigea qu'il lui prêtât serment de fidélité comme il se pratiquait en pareil cas. Eloi, par délicatesse de conscience, ne crut pas devoir se rendre à la proposition du roi : il ne pensait pas avoir une raison suffisante pour faire un serment. Il s'excusa quelque temps pour ne pas déplaire à son souverain. Dagobert l'ayant pressé de nouveau, il continua de s'excuser avec beaucoup de larmes. A la fin le prince connut le motif de ses délais, ou plutôt de son refus ; il loua sa délicatesse, et la regarda comme un gage plus sûr de sa fidélité que tous les serments.

La piété d'Eloi, et la crainte d'offenser Dieu qu'il montrait dans toute sa conduite, firent la plus vive impression sur saint Ouen. C'était un jeune Seigneur qui vivait à la cour, et qui n'avait encore que douze ans. Il résolut de suivre les exemples qu'il avait sous les yeux. Il se lia donc étroitement avec saint Eloi, et leur amitié devint plus intime et plus tendre de jour en jour.

[1] Lebœuf, *Histoire du diocèse de Paris*, t. II, observe, d'après la vie de saint Eloi, que le palais du roi était alors à Gentilly, un des plus beaux lieux des environs de Paris. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village marécageux et désagréable.

Digitized by Google

Quoiqu'ils fussent laïcs l'un et l'autre, ils faisaient l'édification de la cour. Ils travaillaient aussi avec zèle à maintenir la pureté de la foi et l'unité de l'Eglise. Eloi procura la convocation d'un concile à Orléans, contre certains hérétiques. Il fit chasser de Paris une troupe d'impies qui dogmatisaient dans cette ville. De concert avec saint Ouen, il attaqua la simonie qui était fort commune en France, depuis le malheureux règne de Brunehaut. Ces deux serviteurs de Dieu comptaient parmi leurs amis saint Didier et saint Sulpice, qui vivaient aussi à la cour, et dont l'un fut depuis évêque de Cahors, et l'autre archevêque de Bourges. Tous ces grands hommes s'animaient à la vertu par leur exemples mutuels, et pratiquaient le christianisme dans toute sa perfection. Les évêques zélés pour la gloire de l'Eglise, les crurent appelés à la conduite des âmes. Ils résolurent donc de les faire élever à l'épiscopat.

La mort de saint Acaire, arrivée en 639, faisait vaquer les siéges de Noyon et de Tournai, qui avaient été unis en 512, sous l'épiscopat de saint Médard. Ils comprenaient la Haute-Picardie, et toutes les provinces situées entre ce pays et l'embouchure du Rhin. On demanda saint Eloi pour les gouverner. Peu de temps après, saint Ouen fut élu évêque de Rouen. Clovis II, successeur de Dagobert, son père, aurait bien voulu les retenir auprès de sa personne, à cause des services qu'ils étaient en état de lui rendre ; mais il les céda pour le bien spiritnel des diocèses dont la conduite leur était confiée. Saint Eloi, tremblant à la vue de l'épiscopat, demanda quelque temps pour se disposer à recevoir les ordres, et pour s'instruire des devoirs qu'il avait à remplir. Saint Ouen fit la même demande, et se retira dans ce dessein au-delà de la Loire. Ils furent sacrés l'un et l'autre à Rouen, le dimanche avant la semaine des Rogations, en 640. De Rouen saint Eloi se rendit à la cour pour prendre congé du roi, et partit pour Noyon. La principale raison qui l'avait fait élire évêque, était l'état déplorable où se trouvaient les districts de Gand et de Courtrai, qui faisaient partie de ce diocèse. Les habitants en étaient encore païens, et si barbares, qu'ils ne voulaient pas même qu'on leur prêchât l'Evangile.

Digitized by Google

Eloi ne crut pas que sa nouvelle dignité dût rien changer à son premier genre de vie ; il augmenta au contraire ses austérités et ses veilles. Il montra la même humilité, le même esprit de pauvreté, le même amour pour la prière, la même charité pour les pauvres et les malades, qu'il continua de servir de ses propres mains. Il avait régulièrement douze pauvres à sa table, certains jours de la semaine. Il aimait à se trouver confondu avec eux, et à leur rendre les services les plus humiliants. Il n'était pas moins admirable par son zèle pour le salut des âmes. La première année de son épiscopat fut employée à la réforme du clergé et à l'établissement d'une exacte discipline. Il s'occupait ensuite des moyens de procurer la conversion des infidèles qui habitaient aux environs d'Anvers, des Saxons et des Suèves, et surtout des habitants des districts de Gand et de Courtrai.

Saint Amand, sacré évêque régionnaire en 626, avait planté la foi dans le voisinage de Gand, sous la conduite de saint Acaire, évêque de Noyon. Dix ans après, saint Omer fut fait évêque des Morins. Mais la plus grande partie de la Flandre fut principalement redevable à Saint Eloi d'avoir été éclairée des lumières de la foi. Il prêcha dans les territoires d'Anvers, de Gand et de Courtrai. Les habitants, qui avaient la férocité des bêtes sauvages, étaient à chaque instant prêts à le mettre en pièces. Il continuait toujours de les instruire, et il eût désiré remporter la couronne du martyre. Il témoignait une tendresse particulière à ceux qui avaient refusé longtemps de l'écouter: il avait soin de leurs malades ; il les consolait dans leurs afflictions ; il les assistait dans leurs besoins ; enfin il employait tous les moyens qu'une charité ingénieuse peut suggérer pour vaincre leur opiniâtreté. Ces barbares prirent peu à peu des sentiments plus humains ; ils furent touchés du désintéressement, de la bonté, de la douceur, de la vie mortifiée du saint évêque : ils commencèrent à l'admirer, et bientôt ils voulurent être ses imitateurs. Ceux qui s'étaient convertis, engageaient les autres à écouter leur pasteur ; on les voyait, après l'avoir entendu, courir à leurs idoles pour les renverser, et à leurs temples pour les détruire. Ils revenaient ensuite et demandaient le Baptême. Eloi les éprouvait ordinairement une

Digitized by Google

année avant de leur administrer ce sacrement. En élevant leurs esprits aux choses célestes, il adoucissait la férocité de leur caractère ; il leur apprenait à mépriser les plaisirs et les biens créés, à rectifier leurs penchants, à se dépouiller de leurs vices, à renoncer aux inimitiés, à la haine, à la vengeance, et à s'aimer les uns les autres. Toujours il joignait les prières et les larmes aux reproches et aux menaces. Sa douceur était sans faiblesse, et son zèle sans aigreur et sans dureté. Il baptisait à Pâques les catéchumènes qu'il avait instruits et disposés pendant l'année, sans aucune distinction d'âge ; il n'avait pas moins de soin des pécheurs qui étaient tombés après le Baptême ; mais il s'armait de fermeté contre ceux qui ne voulaient pas quitter leurs habitudes criminelles. Semblable à un médecin charitable et à un père tendre, il n'abandonnait point les pécheurs opiniâtres ; il les traitait comme des frénétiques, contre lesquels on ne doit point s'irriter, et qu'il faut guérir malgré eux. Cette conduite pleine de prudence, ne l'empêchait pas de maintenir les règles de la pénitence et les lois de la discipline ecclésiastique. Il reçevait avec bonté ceux qui venaient confesser leurs péchés, et ne négligeait rien pour rendre leur conversion solide. Il exhortait tous les fidèles en général à fréquenter les églises, à donner l'aumône, à mettre les esclaves en liberté, et à pratiquer les autres bonnes œuvres prescrites par le christianisme. Il engageait plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe à embrasser la vie monastique.

Les dangers n'étaient point capables d'arrêter l'activité de son zèle. Il prêcha le jour de Saint-Pierre près de Noyon, et il s'éleva fortement contre les danses qui étaient pour le peuple l'occasion de plusieurs désordres. Son discours excita un mécontentement presque général : on murmura, et des murmures on en vint aux menaces. L'année suivante il prêcha à pareil jour sur le même sujet, avec encore plus de force qu'il n'avait fait la première fois. Les pécheurs incorrigibles déclarèrent ouvertement qu'il devait prendre garde à sa vie. Les officiers du Seigneur du lieu, abusant de leur autorité, soulevèrent tout le pays contre lui. Le saint évêque eut recours aux derniers remèdes ; il retrancha les cou-

Digitized by Google

pables de la communion des fidèles, et les livra à Satan. Cinquante d'entr'eux furent frappés de Dieu, et offrirent le spectacle visible de ses jugements. Mais étant depuis entrés dans des sentiments de pénitence, Eloi leur procura une entière guérison. Il guérit encore, au rapport de saint Ouen, d'autres personnes attaquées de diverses maladies. Il fut aussi favorisé du don de prophétie. Il prédit que la monarchie française serait divisée entre les trois fils de Clovis II, et réunie ensuite sous Thierri, le plus jeune des trois. Cette particularité est rapportée par saint Ouen, qui écrivait avant l'entier accomplissement de la prédiction [1].

Le même auteur nous apprend que saint Eloi assemblait le peuple tous les jours, et qu'il l'instruisait avec un zèle infatigable [2]. Il nous a donné des fragments de plusieurs de ses sermons, réunis en un seul discours. Le style en est clair, simple et peu chargé d'ornements, mais touchant et pathétique. Le saint évêque empruntait souvent des passages entiers de saint Césaire, suivant ce qui se pratiquait en France dans ce temps-là. Il insiste souvent sur les promesses du baptême, et sur l'obligation de vivre d'une manière conforme à ce que l'on croit. Il recommande l'aumône, l'invocation des Saints, la fuite des superstitions qui étaient alors en usage; et parmi ces superstitions, il compte la distinction des jours heureux et malheureux, ainsi que la coutume de célébrer le premier jour de l'an par des festins et des divertissements profanes. Il exhorte les fidèles à prier, à participer au Corps et au Sang de Jésus-Christ, à recevoir l'Extrême-Onction en maladie à se munir toujours du signe de la croix, dont il montre l'efficacité. Les dix-sept homélies qui ont été imprimées sous son nom dans la bibliothèque des Pères [1], ne sont point de lui; elles sont d'un moine qui fut depuis évêque [2]. Nous avons encore la charte de la fondation de l'abbaye de Solignac par saint Eloi [3].

Ce saint évêque gouvernait son église depuis dix-neuf ans et demi, lorsque Dieu lui fit connaître que sa dernière heure approchait; il prédit sa mort à ses disciples quelque temps avant de tomber dans la maladie qui le conduisit au tombeau. Voyant

[1] Vit. S. Elig., t. 1, 2, c. 31; Fleury, 1, 40, n. 9.
[2] Ibid., 1, 2, c. 14.

Digitized by Google

qu'ils fondaient en larmes, il leur dit : « Ne vous attristez point, « mes enfants, vous devez plutôt me féliciter. Il y a longtemps « que je soupire après la fin de cette vie, et que je désire être « délivré des misères de ce monde, dont le poids m'accable. » La fièvre dont il fut pris n'interrompit point sa prière. Le sixième jour de sa maladie il envoya chercher ses disciples, et leur fit une exhortation pathétique à la vertu. Lorsqu'il les vit baignés de larmes, il ne put retenir les siennes. Il pria Dieu de ne pas les abandonner, et de leur procurer un saint pasteur. Il expira tranquillement, en récitant le cantique *Nunc dimittis*, etc., le premier décembre 659, à l'âge de soixante-dix ans et quelques mois.

A la nouvelle de sa maladie, la reine Bathilde partit de Paris avec les princes ses enfants, les seigneurs de sa cour et une suite nombreuse ; mais elle le trouva mort en arrivant. Elle baigna son corps de larmes, et fit tout préparer pour qu'on le portât dans son monastère de Chelles. D'autres voulaient le faire porter à Paris ; mais le peuple de Noyon ne permit point qu'on lui enlevât la dépouille mortelle de son pasteur ; en sorte que cette ville possède encore aujourd'hui la plus grande partie des reliques du saint évêque. Sa mort fut suivie de plusieurs miracles que saint Ouen rapporte. On lit dans le même auteur que saint Eloi, dans une vision, avertit de sa dernière heure l'abbesse sainte Aure, que la peste emporta avec cent soixante de ses religieuses, en 666.

La reine Bathilde ayant peu de temps après vendu tous ses ornements pour les donner aux pauvres, en excepta ses bracelets d'or dont elle fit faire une croix qui fut mise à la tête du tombeau de saint Eloi. Elle fit faire aussi, pour couvrir le même tombeau, un dais d'or et d'argent qu'on nommait *repa*. Les grands, à son exemple, y offrirent une grande quantité d'or et de pierreries. Comme ces ornements avaient beaucoup d'éclat, on les couvrait en carême d'un linge brodé de soie. On s'aperçut qu'il dégouttait

[1] T. XII, p. 3000.
[2] Cellier, p. 686; D. Rivet, p. 598.
[3] Voyez Mabillon, *Act. Ben.*, t. II, p. 1091, 1092.

Digitized by Google

de ce linge une certaine liqueur ; on le pressa dans un vase, et cette liqueur servit à guérir plusieurs maladies [1]. On voit ici la coutume de couvrir, pendant les jours de pénitence, ce qu'il y avait de plus brillant dans l'église [2]. (GODESCARD.)

SAINT NAHUM,

PROPHÈTE.

Nahum était Elcéséen, natif ou habitant, comme on le croit, d'Elcesé ou Elkesaï, qui était un bourg de Galilée dans la tribu de Nephtali, distant de six ou sept lieues de Geth-Epher, lieu de la naissance du Prophète Jonas vers le Nord. Quelques-uns estiment qu'il était de la tribu de Siméon : mais pour nous le persuader ils ne devraient pas dire qu'Elkesaï était un bourg de Galilée dans la tribu de Siméon, parce que de toutes les tribus d'Israël il n'y en eut pas de plus éloignée de la Galilée que celle de Siméon. Il ne serait pas incroyable qu'il fût véritablement de la tribu de Siméon, et qu'après la dispersion des captifs du du royaume d'Israël faite par Salmanasar, la famille de Nahum eût quitté le voisinage des Iduméens et des Philistins, pour aller demeurer dans un pays qui était vide d'habitants et qui était sans maître, surtout s'il n'avait vécu que sous le règne de Manassès. La chose n'est pas sans exemple, comme nous l'avons remarqué de la famille de Judith, qui avait passé de la tribu de Siméon à Béthulie après l'enlèvement des Israëlites transportés en Assyrie.

La prophétie de Nahum ne regarde presque que la ruine de Ninive, capitale du royaume d'Assyrie, qu'il a prédite dans une grande étendue, cent quinze ans avant qu'elle arrivât, selon que nous l'apprenons de Joseph l'historien des Juifs. Cela pourrait nous faire juger que Nahum aurait prophétisé dès le temps d'Achaz, roi de Juda, trente-trois ans environ après le voyage du Prophète Jonas à Ninive, et neuf ans après la prise de cette ville pour la première fois par les Mèdes assistés des Babyloniens.

[1] S. Audoen., *Vit. S. Elig.*, cap. 40; du Cange, *in Glossar.* V. *Repa.*
[2] Voyez Fleury, l. 39, n. 26.

Digitized by Google

lorsque le roi Sardanapal se brûla dans son palais. Cependant saint Jérôme et beaucoup d'autres se sont persuadés qu'il n'avait paru qu'après la captivité des dix tribus d'Israël, qui n'arriva qu'en la sixième année du règne d'Ezéchias fils et successeur d'Achaz, quatre-vingt-dix-huit ans avant la ruine entière de Ninive, causée par Astyagès, sous le règne de son père Cyaxarès, roi des Mèdes, assisté de Nabopolassar, père de Nabuchodonosor, qui fut depuis roi de Babylone et d'Assyrie. Si la prophétie de Nahum contre Ninive et l'Assyrie a suivi la ruine du royaume d'Israël ou des dix tribus, faite par Salmanassar, roi de Ninive, elle a précédé l'expédition malheureuse que son fils et son successeur Sennacherib vint faire onze ou douze ans après devant Jérusalem, où l'Ange lui tua 185,000 hommes de son armée en une nuit, selon l'opinion de ceux qui prétendent qu'il a prédit ce miraculeux événement sur la fin de son premier chapitre.

L'on montrait autrefois le tombeau du Prophète Nahum à Bégabar ou Bœtogabre en Palestine, près d'Emmaüs ou Nicopolis, à deux ou trois lieues de Jérusalem. Ce lieu s'appelle maintenant Giblin et ce n'est plus qu'un fort petit village. Ce saint Prophète est honoré par les Latins et les Grecs le 1er décembre.

(BAILLET.)

SAINT PROCULE,

ÉVÊQUE DE NARNI, MARTYR.

Saint Procule vivait dans le duché de Spolète, vers le VIe siècle; sa grande instruction et sa piété le firent nommer au siége de Narni, et il gouverna assez longtemps son peuple avec une douceur qu'interrompit le féroce Totila, roi des Goths. Il fit décapiter le saint Evêque vers l'an 548. Ce Saint montra jusqu'à la fin une admirable fermeté, et sa constance étonna ses bourreaux; il consomma son sacrifice et reçut la couronne du martyre le 1er décembre.

Digitized by Google

SAINTE FLORENCE,

VIERGE.

Saint Hilaire se rendait au concile de Séleucie pour y défendre la foi ; il s'arrêta, un jour de dimanche, dans une petite ville située sur sa route. Or, étant entré dans une église pour y faire des prières, il était prosterné dans le recueillement le plus profond, lorsqu'une jeune fille pénétra dans le saint lieu et s'écria : « L'Esprit de Dieu est là. » Puis, se jetant aux pieds du saint évêque, elle lui demanda le Baptême.

Cette jeune fille se nommait Florence. Elle était née en Orient de parents païens, et habitait en Phrygie, où saint Hilaire avait été exilé, comme nous l'avons dit, par l'empereur Constance.

Le bruit des vertus du saint docteur, ses ouvrages, ses travaux apostoliques, et surtout la grâce de Dieu, avaient excité Florence à abandonner solennellement le culte des idoles, et c'était sa pensée pieuse de se consacrer à Dieu qui l'avait poussée vers saint Hilaire, auquel elle demanda avec larmes et prières de vouloir bien l'admettre au nombre de ses disciples.

Une foi si vive obtint l'objet de ses vœux les plus ardents, et bientôt après saint Hilaire baptisa Florence avec son père et toute sa famille.

Lorsque le saint confesseur retourna dans sa patrie, Florence abandonna la sienne pour le suivre à travers les mers, l'Italie, la Gaule, jusqu'à Poitiers. Là, saint Hilaire la consacra au Seigneur et lui assigna une petite cellule à six lieues de sa ville épiscopale, en un endroit qui devint depuis le prieuré de Comblé, dépendant de l'abbaye de Nouaillé.

La sainte recluse vécut dans sa retraite au milieu des pratiques les plus austères, continuellement appliquée à la prière et à la contemplation, jeûnant et veillant sans cesse, jusqu'au jour heureux, qui brilla bientôt pour elle, où il lui fut donné de recevoir la récompense de ses vertus.

Ceci arriva le 1er décembre 367 ; elle fut inhumée solennellement par saint Hilaire lui-même, et le lieu de sa sépulture, à Comblé, fut signalé par d'éclatants miracles.

Digitized by Google

Au XIe siècle, ses reliques précieuses furent retrouvées, après que les mauvais jours les eurent soustraites à la vénération des fidèles, et elles furent transportées avec grande pompe par l'évêque de Poitiers Isambert dans son église cathédrale (de 1028 à 1047). Plus tard, elles furent en partie détruites par les protestants lors du pillage de 1562; mais, le 26 janvier 1698, la portion notable qui avait été déposée au XIe siècle entre la chapelle de la Vierge et celle de Sainte-Madeleine fut retrouvée et placée avec honneur sous le grand autel, où elle se trouve encore.

Sa châsse, « belle et riche, » disent les auteurs, était solennellement portée dans les processions générales « pour avoir pluie ou sérénité de temps, » et des témoins oculaires racontent les effets miraculeux de l'intercession puissante de la Sainte près de Celui qui donne à son gré les temps prospères et les jours calamiteux.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 1er décembre, sous le rit double dans le diocèse, et double de deuxième classe à la cathédrale.

SAINT LÉONCE,

ÉVÊQUE DE FRÉJUS.

Saint Léonce, né à Nîmes, en Languedoc, était frère de saint Castor, évêque d'Apt, que l'Eglise honore le 21 septembre. Ayant été élevé sur le siége de Fréjus, il édifia par le spectacle des plus édifiantes vertus. Il engagea saint Honorat, son ami, qui voulait mener la vie solitaire, à se fixer dans son diocèse, et il lui désigna l'île de Lérins. Honorat y bâtit un monastère qui devint depuis très-célèbre, et qu'il gouverna jusqu'au temps où il fut élu archevêque d'Arles.

Cassien, fondateur de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, dédia ses dix premières conférences à Léonce de Fréjus, vers l'an 423. Quelques auteurs ont cru que les conférences de Cassien furent dédiées à un autre évêque, nommé aussi Léonce, mais

Digitized by Google

différent de notre Saint. Ce sentiment ne paraît point appuyé sur des preuves solides [1].

On compte saint Léonce de Fréjus parmi les évêques des Gaules, auxquels les Papes Boniface et Célestin Ier écrivirent pour des affaires importantes. La lettre du premier concernait les mesures à prendre dans la cause de Maxime Valence, contre lequel on avait porté des plaintes graves au Saint-Siége. Il s'agissait, dans celle de Célestin, d'imposer silence aux semi-pélagiens qui attaquaient la doctrine de saint Augustin sur la grâce.

Léonce mourut vers l'an 432; ainsi le Pape saint Léon ne peut avoir eu dessein de lui conférer la primatie dont il voulait dépouiller Hilaire d'Arles. La lettre, d'ailleurs, qu'il écrivit à ce sujet aux évêques de la province de Vienne, est de l'an 445 [2]. Notre Saint est honoré en ce jour dans les diocèses de Fréjus et d'Apt. On lui a donné quelquefois le titre de Martyr, mais sans aucun fondement [3]. On l'a aussi confondu avec Léonce d'Arles et avec d'autres évêques du même nom. (GODESCARD.)

SAINT ALBAN,

MARTYR.

Saint Alban était né en Afrique, d'où il avait été banni, comme chrétien, en 483, par le cruel Hunéric, roi des Vandales; il quitta avec regret cette terre que le sang de tant de Martyrs avait déjà abreuvée, et se retira à Mayence; mais son désir fut exaucé; dans leur persécution contre les chrétiens, les Huns le mirent à mort, et c'est ainsi qu'il obtint la couronne du martyre.

On fonda dans la ville qui vit son martyre une abbaye qu porta son nom, et de riches dépendances lui furent accordées.

[1] Voyez M. Girardin, *Hist. de la ville et de l'église de Fréjus*, t. II, p. 63.

[2] Voyez Antelmi, *de Initiis ecclesiæ Forojuliensis*. Il paraît prouver solidement que saint Léonce de Fréjus mourut vers l'an 432 ou 433.

[3] Le P. Louis Dufour, jésuite, a donné un livre intitulé : *S. Leontius, episcopus et martyr, suis Forojuliensibus restitutus*, lequel fut imprimé à Avignon en 1636. Le titre seul annonce quel est le sentiment de l'auteur; il est cependant porté à croire qu'il y a eu deux évêques de Fréjus du nom de Léonce; d'autres savants ont pensé de même. Voyez M. Girardin, loc. cit. p. 45.

Digitized by Google

Quelques hagiographes le confondent, mais à tort, avec saint Alban d'Angleterre. Il est honoré le 21 juin, et à Mayence même le 1er décembre.

SAINT AIRI,

ÉVÊQUE DE VERDUN.

Saint Airi (*Agericus*), que d'autres nomment encore saint *Agri*, naquit vers l'an 517, dans le diocèse de Verdun, en la sixième année du règne de Thierri, roi de Metz ou d'Austrasie, fils du grand Clovis. Il vécut jusqu'à l'âge de trente ans dans un genre de vie séculière parmi le monde, mais toujours dans la crainte du Seigneur et l'observation de ses commandements. S'étant enfin déterminé à servir Dieu dans l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure cléricale des mains de Désiré, évêque de Verdun, qui avait succédé à saint Vannes. Ce prélat le fit passer ensuite par les degrés de l'ordination jusqu'à la prêtrise, et l'employa au ministère de son église et de son peuple. Trois ans après, l'opinion qu'il avait donnée de sa vertu et de sa capacité dans le séminaire des clercs de l'église de saint Pierre et saint Paul était déjà si grande qu'on le choisit d'une commune voix pour succéder à l'évêque Désiré. La conduite qu'il garda dans le gouvernement de son église justifia son élection fort avantageusement. Il y fit paraître toutes les qualités nécessaires à un véritable pasteur du troupeau de Jésus-Christ, pour le salut duquel il parut toujours disposé à tout sacrifier. L'on peut voir de grands éloges de sa vertu parmi les poésies de Fortunat de Poitiers, qui vivait dans son siècle même, aussi bien que saint Grégoire de Tours, qui a rendu aussi témoignage de sa sainteté. Il se rendit recommandable particulièrement par la charité, qui lui faisait distribuer tous ses biens en aumônes, par la connaissance qu'il avait des saintes Ecritures, et dont il communiquait les vérités à son peuple avec beaucoup d'éloquence dans ses prédications, et par le zèle qu'il avait pour le culte divin, qu'il faisait paraître dans la construction des églises et des autres édifices de piété.

Selon ce qu'on lit dans l'histoire de saint Grégoire de Tours, il

Digitized by Google

y avait à Verdun une femme Pythonisse, c'est-à-dire possédée d'un esprit de Python, qui la rendait devineresse comme celle de la ville de Philippes en Macédoine, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres. C'était une servante qui rapportait à ses maîtres un grand profit de ses divinations : et après les avoir enrichis, elle avait si bien gagné leur bienveillance qu'ils l'avaient mise en liberté. Etant devenue ainsi maîtresse d'elle-même, elle continuait de rendre ses oracles comme auparavant. Si on la consultait sur quelque vol, elle déclarait aussitôt où était le voleur, quel était le recéleur et ce qu'était devenu ce qu'on avait perdu. Elle satisfaisait de même, dit-on, tous ceux qui allaient à elle touchant ce dont ils étaient en peine : de sorte qu'elle attirait presque toute la ville chez elle. Le saint Evêque ne put souffrir que le démon abusât si publiquement de la crédulité de son peuple. Il envoya des gens pour se saisir de la devineresse, et se la fit amener. Après l'avoir examinée pendant quelque temps, il crut qu'elle était possédée de l'esprit impur de Python. Il fit aussitôt les exorcismes sur elle, et lui mit de l'huile sainte sur le front. Le démon se mit à crier incontinent, et découvrit devant le saint prélat tout le mystère d'imposture et d'iniquité qu'on était en peine de savoir. On ne put néanmoins le chasser du corps de cette femme, et il fut plus aisé à l'Evêque de faire chasser la femme même qui, se voyant obligée de sortir des terres du royaume d'Austrasie où régnait Childebert II avec sa mère Brunehaut, se retira à Paris auprès de la reine Frédégonde, qui la mit à couvert sous sa protection.

Saint Airi avait acquis beaucoup d'estime et de crédit sur l'esprit du roi Childebert, tant à cause de sa vertu que parce qu'il était son parrain. Il obtint de lui la grâce de Gontran-Boson, général de l'armée, qui avait souvent outragé la reine Brunehaut, et méprisé indignement la jeunesse de ce prince : et il voulut bien le recevoir à sa caution jusqu'à ce qu'on pût le présenter au roi Gontran, oncle de Childebert, qui devait examiner sa cause et juger de son sort. Il abandonna néanmoins sa défense dans la suite, lorsque celui-ci fut cité juridiquement devant les deux rois, afin qu'il ne fût pas dit qu'un évêque se serait opposé

Digitized by Google

à la justice que l'on voulait faire aux innocents que cet homme avait opprimés ou dépouillés de leurs biens. Peu de temps après, un rebelle nommé Bertefroi, se voyant poursuivi par l'armée du roi Childebert que conduisait Godegésile, alla se réfugier dans la chapelle de l'évêché de Verdun, c'est-à-dire l'oratoire de la maison épiscopale; et il se crut d'autant plus en sûreté dans cet asile que c'était la demeure de l'évêque saint Airi, dont il savait que le mérite était toujours fort considéré à la cour. Le roi ayant appris qu'il était échappé du château de Vaivre où il l'avait fait assiéger avec Ursion, sans savoir pourtant où il s'était réfugié, dit en colère que Godegésile lui répondait de sa tête par la sienne. C'est ce qui obligea ce général à venir assiéger la maison épiscopale où était Bertefroi. L'évêque Airi refusa de rendre ce malheureux, et crut que son oratoire devait être un asile aussi inviolable que l'autel même de la grande église. Les soldats, perdant aussitôt le respect qu'ils lui devaient, escaladèrent l'oratoire et y tuèrent Bertefroi à coups de tuiles dont ils l'accablèrent avec trois de ses serviteurs. Le saint Evêque eut une douleur extrême, non-seulement de n'avoir pu défendre un homme qui était venu se mettre ainsi sous sa protection, mais principalement encore de voir une telle profanation dans un lieu où il avait coutume de faire ses prières, et où il gardait de saintes reliques. Le roi Childebert fut touché de son affliction et envoya le visiter avec des présents qu'il lui fit pour le consoler. Mais ce furent de faibles remèdes contre la douleur de notre Saint. Il parut toujours inconsolable de la perte de Gontran-Boson et de Bertefroi, et le chagrin qu'il en eut l'obligeant de succomber enfin à son affliction, le fit tomber dans une langueur qui fut suivie de la maladie dont il mourut. Il finit par une longue et fâcheuse inédie : et ce fut par cette suite de tribulations que Dieu voulut purifier sa vertu. Sa mort arriva le premier jour de décembre de l'an 588, après environ soixante et onze ans de vie et trente-huit d'épiscopat. Il fut enterré dans la chapelle de saint Martin qu'il avait bâtie. Le culte qu'on y rendit depuis à sa mémoire en fit changer le nom pour prendre celui de saint Airi, et l'on y joignit dans la suite un monastère, qui subsista long-

Digitized by Google

temps sous le nom de *Saint-Agri*, et qui avait un abbé régulier sous la règle de saint Benoît, de la congrégation de saint Vannes. Son culte fut réglé et beaucoup augmenté dans le neuvième siècle par l'évêque de Verdun Atton, qui fut le vingtième, ou par Dadon, qui fut le vingt-deuxième de ses successeurs. Le Martyrologe romain fait mention de lui au 1er décembre.

SAINT CONSTANTIN.

Saint Constantin, né en Auvergne, de parents nobles, se consacra au service de Dieu dès sa plus tendre enfance. Ayant commencé dans sa patrie à suivre la vie monastique, il vint près d'Orléans, au monastère de Miès, qui, à cette époque, était en grand renom de sainteté sous le gouvernement de l'abbé saint Mesmin. Après y avoir passé quelques années dans la pratique de toutes les vertus, pris du désir de la vie érémitique, il se retira dans la forêt de Javron, au territoire qui forme aujourd'hui le diocèse de Laval ; et là, s'étant construit une cabane, il demeura inconnu au monde.

Mais bientôt l'éclat de ses vertus fit connaître le saint ermite. C'est pourquoi saint Innocent, évêque du Mans, vint le tirer de sa retraite ; et, après l'avoir ordonné prêtre, malgré sa résistance, il lui confia le soin d'évangéliser le peuple.

Il eut un tel succès, grâces à ses soins, à sa patience, à sa douceur et à ses miracles, que beaucoup de personnes, renonçant à leurs erreurs, à leurs mœurs dépravées et à leurs superstitions, voulurent embrasser la vie monastique. C'est pourquoi saint Constantin fit bâtir un monastère dans le lieu, qu'avec d'autres preuves de sa munificence, lui avait donné le roi Clotaire Ier. Ce prince, poursuivant son fils rebelle réfugié auprès du duc de Bretagne, était venu visiter saint Constantin qui lui avait prédit la victoire. Ayant achevé son œuvre et laissant à ses religieux un illustre modèle de vertu et de sainteté, saint Constantin s'endormit dans le Seigneur le 1er décembre de l'an 564.

Son corps fut enseveli avec honneur dans le monastère qu'il avait fait bâtir, et y fut conservé jusqu'en 1055. A cette époque,

Digitized by Google

Avesgaud [1], évêque du Mans, donna ces précieuses reliques à Gildouin, comte de Bréteuil [2], pour le remercier des secours qu'il en avait obtenus, et qui lui avaient valu le triomphe sur Hébert, comte du Maine, et son maintien dans la dignité épiscopale. Ces reliques furent transportées par Gildouin dans le monastère de Bréteuil, qu'il avait fait rebâtir, et y devinrent l'objet de la vénération et d'un culte célèbre, à cause des nombreux miracles qui s'y opérèrent. En 1843, une portion insigne des reliques du Saint fut rendue par l'évêque de Beauvais, à la piété des fidèles de Javron, dont les Pères avaient été enfantés à l'amour de Jésus-Christ par saint Constantin; et la translation solennelle en fut faite par l'évêque du Mans.

SAINT PHILARÈTE.

Saint Philarète possédait auprès de Constantinople de grandes propriétés qu'il cultivait lui-même. Il avait une nièce mariée à l'empereur Constantin VI, et cette alliance l'enrichit encore considérablement. Mais il ne quitta pas pour cela ses travaux. Il employait ses revenus à secourir les malheureux, et il était vénéré pour ses aumônes.

Un jour qu'il poussait sa charrue, un de ses voisins pauvres lui dit qu'il venait de perdre un de ses bœufs; Philarète aussitôt dételа un des siens et le donna à ce voisin peu fortuné. On citerait de lui bien des traits de charité sans faste; sa sainteté était grande et sa compassion habituelle. Il mourut le 1er décembre, béni de tous, au dernier quart du VIIIe siècle. Son nom se trouve en plusieurs Martyrologes.

SAINT AUGER,

ERMITE.

Saint Auger était, à ce qu'on croit, un moine de l'Ordre de

[1] L'évêque Avesgaud est mort en 1035, suivant les historiens. D'après le P. Piolin, la translation des reliques de saint Constantin a eu lieu en 1029.

[2] Gildouin était vicomte de Chartres et vicomte de Bréteuil. Bréteuil est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de l'Oise, diocèse de Beauvais.

Digitized by Google

Saint-Benoît, qui se retira dans une solitude à laquelle il a donné son nom. Il vécut longtemps dans la retraite, et après sa mort on bâtit une chapelle sur son tombeau, et ce lieu devint un pèlerinage très-fréquenté. Lorsqu'on fit la translation de ses reliques à Epinal, le 27 juin 1644, on trouva dans son tombeau un parchemin qui portait que vingt-quatre archevêques ou évêques avaient accordé des indulgences à ceux qui visiteraient ce pèlerinage, et cette pièce était scellée du sceau de Jean de Sierck, évêque de Toul, mort en 1307. La fête de saint Auger se célébrait autrefois à Epinal le 1er décembre.

SAINT BRITON.

Saint Briton ou Bretoch reçut le jour dans la Petite-Bretagne, à la fin du VIIIe siècle. Une naissance distinguée, une grande fortune, de brillantes qualités lui ouvraient le chemin des honneurs de la terre. Mais il renonça à toutes ces espérances, et foula aux pieds des avantages qui trop souvent servent les passions et perdent les âmes. Il se consacra à Dieu dans le prieuré royal de Saint-Magloire de Léon, sous Dinan, qu'on peut regarder comme ayant donné naissance à la maison de Saint-Magloire de Paris.

Dans cette pieuse retraite, il avançait sans cesse dans la vertu. La prière, le jeûne, le bon emploi du temps, la vigilance et les veilles en firent bientôt le modèle de la communauté. Il persévéra pendant les nombreuses années qu'il passa dans cette maison.

Il inspira à ses confrères un ardent désir de la perfection chrétienne. Résolus de servir Dieu avec ardeur, et de se conformer aux autres congrégations religieuses, ils députèrent le pieux et prudent Briton au monastère de Redon, pour s'y instruire des vrais principes de la vie monastique.

Saint Couvoyon, qui avait fait fonder l'abbaye de Redon en 823, reçut le juste avec honneur et le traita avec une tendre charité. Bientôt on s'aperçut que celui qui se présentait comme un humble disciple pouvait servir de maître de la vie spirituelle aux plus avancés dans le bien. On bénit le ciel d'avoir envoyé cet

Digitized by Google

homme angélique. Pendant tout son séjour à Redon il donna l'exemple d'une vie régulière et fervente. Il y mourut en odeur de sainteté.

SAINT LUL.

ABBÉ.

Saint Lul, disciple de saint Vigile, était abbé d'Ilmunster, en Bavière; il prêcha la foi de Jésus-Christ avec les plus grands succès dans le pays qui avoisine la rivière d'Ilm. A sa parole entraînante, à son zèle infatigable, tous les cœurs répondaient; sa piété, sa douceur attiraient vers lui les âmes des pécheurs, et son habile élocution convertit une grande foule de peuple. Il fonda un monastère qui fut appelé Ilmunster, et il en fut le premier abbé. La durée de sa vie et l'année de sa mort sont inconnues.

L'Église célèbre sa fête le 1er décembre.

LE BIENHEUREUX GRATIEN,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Gratien naquit dans la Romagne, province d'Italie, de l'Etat ecclésiastique. Nous ne savons pas en quel lieu il fit profession de la Règle de saint François, mais nous voyons qu'il s'est rendu recommandable par sa piété, son érudition et ses miracles dans la province monastique de la Marche-d'Ancône.

La foule qui suivait ses sermons l'obligeait à prêcher dans les places publiques; et l'on rapporte qu'un jour, comme il annonçait la parole de Dieu dans la place du bourg de Trabe-Bonan, l'air se couvrit tout à coup, et qu'un affreux orage éclata; mais que Gratien, ayant retenu ses auditeurs que la crainte faisait fuir, aucun d'eux ne fut mouillé, quoiqu'il plût abondamment autour de l'enceinte qui les contenait.

Parmi les prodiges que Dieu a opérés par son intercession, on compte plusieurs aveugles auxquels il a rendu la vue par l'effi-

Digitized by Google

cace du signe de la Croix qu'il faisait sur eux. Il guérit aussi plusieurs malades qui avaient la foi, par le même moyen. Après avoir consumé sa vie à ramener les pécheurs à leur devoir, il mourut saintement à Osimo, dans la Marche-d'Ancône, le 1er décembre 1241. Il y fut inhumé et y est en vénération à cause des miracles qui s'opèrent à son tombeau.

LA BIENHEUREUSE BLANCHE DE CASTILLE,

REINE DE FRANCE.

Blanche de Castille, née en 1185, d'Alphonse IX, roi de Castille, et d'Eléonore d'Angleterre, fut mariée en 1200 à Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, roi de France; celui-ci étant mort le 14 juillet 1223, l'époux de Blanche monta sur le trône sous le nom de Louis VIII, et fut couronné avec elle à Reims, au mois d'août de la même année. En 1226, Louis VIII mourut à son tour, et, suivant le témoignage de quelques évêques présents à sa mort, il donna à la reine la tutelle de son fils (depuis Louis IX ou saint Louis) et la régence du royaume.

En conséquence, Blanche prit en main les rênes de l'Etat, qu'elle sut gouverner avec autant de prudence que de fermeté. Elle déconcerta et dissipa les ligues formées contre l'autorité royale par les grands vassaux de la couronne; elle les maintint dans le respect en usant, selon les circonstances, tantôt des voies de la politique et tantôt de celles des armes. Elle continua la guerre contre les Albigeois, commencée sous Louis VIII, et fit en 1228 un traité avec Raimond, comte de Toulouse, qui procura la réunion des terres de la maison de Toulouse à la couronne de France. En 1229, elle fit assiéger, au plus fort d'un hiver très-dur, Bellesme dans le Perche, se trouva au siége en personne à côté de son fils, pour animer les troupes, prit cette place et contraignit le duc de Bretagne, ainsi que les autres rebelles, à rentrer dans le devoir.

Tandis que cette grande reine établissait un si bon ordre dans les Etats de son fils, elle ne négligeait rien pour le rendre lui-même un grand roi, et pour imprimer profondément dans son

Digitized by Google

âme les principes de la religion, elle lui disait souvent : Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel. Aussi, ayant atteint sa majorité, conserva-t-il toujours pour sa mère le respect qui lui était dû, et il ne fit rien sans son aveu. En 1248, lorsqu'il entreprit le voyage de la Terre-Sainte, Blanche fut renommée par lui régente du royaume, et elle s'acquitta des fonctions attachées à ce poste éminent avec le plus grand succès. Elle mourut en 1252 et fut enterrée à Maubuisson, abbaye qu'elle avait fondée en 1242. L'abbesse lui donna, avant sa mort, l'habit monastique.

Les censeurs de la reine Blanche lui ont reproché des manières hautaines avec les grands, de l'humeur avec sa belle-fille, trop d'art pour conserver son ascendant sur son fils ; mais ils lui ont accordé, avec ses admirables valeurs, beaucoup de vertus, beaucoup de courage et une grande habileté. C'est, sans contredit, une des plus illustres reines : âme intrépide, esprit aussi solide que brillant, beauté parfaite. Quoiqu'elle eût plus de quarante ans, quand Thibaut, comte de Champagne, en devint amoureux, la médisance attaqua sa réputation parce qu'elle souffrit, pour des raisons d'Etat, les indiscrétions de ce prince et les assiduités du cardinal Romain, homme poli et bien fait, et d'un si bon conseil qu'elle avait une entière confiance en lui ; mais les motifs de cette conduite la justifient pleinement, et l'idée de sa vertu ne fut point affaiblie dans l'esprit des gens équitables.

On possède à Rome, dans l'église de Saint-Louis-des-Français, quelques reliques de la bienheureuse Blanche de Castille.

LE VÉNÉRABLE EDMOND CAMPIAN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYR.

L'une des plus illustres victimes de la persécution religieuse excitée en Angleterre sous le règne d'Elisabeth, c'est Edmond Campian, dont le nom a été béni dans toutes les contrées catholiques à l'époque de son martyre, autant qu'il fut maudit par les sectateurs de l'hérésie. Il naquit à Londres et commença ses premières études dans cette ville : plus tard ses parents l'envoyè-

Digitized by Google

rent à Oxford, où son naturel heureux et ses talents le firent admirer et aimer de ses condisciples et de ses maîtres. Déjà il avait obtenu les plus brillants succès et prononcé publiquement des discours qui justifiaient la haute opinion qu'on avait de son mérite, lorsque, pour céder aux sollicitations pressantes de ses amis, qui voulaient lui procurer de l'avancement et des honneurs, il se présenta pour recevoir le diaconat selon le rite de la religion anglicane. Cette faute, qu'il se reprocha toujours amèrement dans la suite, éveilla promptement des remords dans son âme ; aussi, après un voyage qu'il fit alors en Irlande, le voit-on arriver à Douai, où il se plaça sous la conduite du célèbre Alain, qui venait d'y fonder un séminaire anglais. C'est là qu'il fit ses études de théologie, reçut ses grades et surtout qu'il se forma à la science des saints. Son âme ardente et généreuse ne connaissait point de bornes pour son dévouement, et le souvenir de la faute qu'il avait commise, en recevant un ordre sacré de la main d'un évêque schismatique, hérétique et intrus, venait encore augmenter en lui le désir extrême qu'il avait de se rendre agréable à Dieu et de souffrir pour son amour. En 1573, il entra dans la Compagnie de Jésus, où on eut bien vite reconnu son rare mérite. Après le temps ordinaire du noviciat, on l'envoya à Prague, en Bohême, où il fut occupé à tous les travaux du ministère apostolique, prêchant, catéchisant, confessant et trouvant encore le temps de composer d'excellents ouvrages pour combattre l'hérésie. Ce fut tandis qu'il remplissait avec un grand succès ce ministère, que ses supérieurs le choisirent pour la mission d'Angleterre.

Après avoir été à Rome demander au Souverain Pontife la bénédiction apostolique, il partit avec plusieurs compagnons dont le plus célèbre est le P. Parsons. Ce fut avec beaucoup de peine et après avoir couru les plus grands dangers qu'il aborda en Angleterre, où il commença à prêcher dans les maisons des catholiques, à les fortifier dans leur foi et les encourager à tout souffrir plutôt que d'abandonner la vraie religion.

Il y avait quelque temps qu'Edmond Campian parcourait l'Angleterre, rappelant partout le courage dans le cœur des catho-

Digitized by Google

liques persécutés, et il avait même séjourné à Londres quelque temps, malgré la surveillance active de la police royale, lorsqu'une trahison le livra aux mains de ses ennemis. Voici comment M. Crétineau Joly, dans son histoire des Jésuites, rapporte ce fait : « Le 16 juillet 1681, Elliot (c'est le nom du traître) frappait à la porte du château des Yates. Un serviteur de la famille avait eu des relations avec lui, lorsqu'il passait pour honnête homme. Elliot l'entretint du bonheur qu'il éprouverait en assistant aux saints Mystères. Il est introduit dans la chapelle, et le prêtre qu'il aperçoit à l'autel, le prêtre qui, dans la chaire de vérité, fait descendre les bénédictions du ciel sur les auditeurs, c'est Campian, c'est le Jésuite. Elliot n'avait pas de temps à perdre. Il court à la ville voisine, rassemble les troupes dont il a besoin et revient en toute hâte à Lyford. Le château est sur le point d'être cerné, lorsque Campian, avec son calme héroïque, s'écrie : « C'est moi que l'on cherche. A Dieu ne plaise que d'autres, avec ou à cause de moi, soient enveloppés dans la mort. » Et il sort seul afin de se livrer aux agents d'Elisabeth. Mme Yates s'oppose à ce dévouement, qui accuserait son courage et celui de ses parents. La persécution leur a enseigné l'art de cacher les proscrits, de les faire en quelque sorte invisibles. Il y a d'impénétrables asiles dans les murs, dans les angles des appartements, dans le tronc des vieux arbres. Ces asiles ont sauvé beaucoup de prêtres, ils sauveront encore le Jésuite. Le Jésuite obéit à cette voix que l'émotion du danger rend plus persuasive. »

Elliot commence ses explorations ; la journée s'écoule et il n'a rien découvert. Le lendemain de nouvelles perquisitions ne sont pas plus heureuses. Il se retirait désespéré : tout à coup en descendant l'escalier, il frappe par hasard sur le mur avec un instrument de fer, le mur rend un son creux ; Elliot ordonne une dernière recherche. Le mur croule sous le poids des massues, et Campian, les mains levées vers le ciel, apparaît. Elisabeth fit chanter sa victoire par cette populace qui, de temps immémorial, n'a jamais su qu'outrager le malheur et jeter l'opprobre au vaincu. Le samedi, 22 juillet, au moment du marché, le convoi parvient aux portes de la ville. Une émeute d'enthousiasme pour

Digitized by Google

Elisabeth, d'injures pour Campian a été organisée. Les mains attachées derrière le dos, les pieds serrés par des cordes, le Père est placé sur le cheval le plus haut de l'escorte. Pour mieux le désigner aux vociférations et aux coups, on lit sur son chapeau, en caractères gigantesques : « Edmond Campian, séditieux, jésuite. » Il sourit à cette multitude, il prie pour elle.

Le prisonnier comparut successivement devant Elisabeth, le comte de Leicester et le comte de Bedfort, puis on le conduisit dans la salle des tortures pour qu'il eut à répondre aux questions qui avaient été préparées d'avance ; voici quelles étaient ces questions : « A l'instigation ou sur l'ordre de qui et dans quelles vues êtes-vous à Londres ? Quels sont ceux qui vous ont nourri et aidé ? Comment avez-vous fait imprimer le livre des dix raisons? Où et en présence de qui avez-vous célébré la messe? Quels sont les péchés de ceux dont vous avez entendu les confessions? Quel est votre sentiment intime en bien ou en mal sur la bulle de Pie V? » Le Jésuite n'ayant répondu à aucune de ces inqualifiables questions, fut aussitôt appliqué au chevalet. Nous ne suivrons pas davantage les interrogations et les tortures nouvelles qu'on fit endurer au Martyr de Jésus-Christ ; nous ne dirons rien des insinuations perfides et des calomnies révoltantes par lesquelles on cherchait à persuader au peuple que le prisonnier avait fait des révélations dans les tortures, pendant lesquelles il n'avait ouvert la bouche que pour réclamer le secours de Dieu et demander le pardon de ses bourreaux. Une sentence de mort mit le sceau à cette atroce et lâche procédure que l'on ne sait comment qualifier. Ce fut le 1er décembre 1581 qu'eut lieu son exécution. « Ce jour-là, dit encore Crétineau Joly, on attacha le P. Edmond Campian, ainsi que les deux compagnons de son supplice, Sherwin et Briant, sur des claies traînées par des chevaux et on les conduisit à Tyburn. Le maintien du Jésuite était grave et digne. Les bras croisés sur la poitrine autant que lui permettaient les soubresauts de la claie, tantôt il avait les yeux élevés vers le ciel, tantôt il les tournait sur ceux qui le chargeaient d'outrages : il les remerciait du regard et de la voix. Un prédicant s'approche, la menace à la bouche : « Songez à bien mou-

Digitized by Google

rir, » dit-il au Jésuite; et le Jésuite lui répond : « Et vous, songez à bien vivre. »

En Angleterre, le patient, à son heure suprême, a le droit, toujours incontesté, de haranguer la foule du haut de l'échafaud. Campian voyait autour de lui une foule de catholiques, venus avec les comtes de Warwick, d'Arundel et de Merlford, pour recueillir un dernier témoignage de sa foi. Il commençait à développer ce texte : « Nous sommes donnés en spectacle au monde, aux Anges et aux hommes, » lorsque le conseiller Knolly l'interrompit. « Au lieu de prêcher, lui dit-il, confessez votre trahison et demandez pardon à la reine. » Si être catholique est un crime, s'écrie le Jésuite, je me proclame traître; mais je prends à témoin Dieu qui scrute les cœurs et les reins, Dieu qui dans un instant me verra paraître à son terrible tribunal, je le prends à témoin que je n'ai jamais conspiré contre la reine, jamais contre la patrie, jamais contre qui que ce soit : je ne mérite donc ni le nom ni la mort d'un traître. Des ministres calvinistes le somment d'abjurer l'obéissance envers le Saint-Siége; Campian répond : « Je suis catholique. »

Après d'autres paroles échangées encore avec différents ministres, le P. Campian pria Dieu pour le salut de la reine, puis le tombereau se mit en mouvement et il resta suspendu. Le supplice ordinaire des criminels de lèse-majesté ne s'arrêtait pas là. A peine étaient-ils attachés au gibet, que le bourreau coupait la corde, étendait sur une table la victime vivante, lui plongeait un couteau dans le ventre, ouvrait la poitrine, en arrachait le cœur, et après l'avoir montré au peuple en disant : voilà le cœur d'un traître ! il jetait dans le feu ces dépouilles sanglantes. Les exécuteurs allaient remplir cet office lorsque Charles Howard, pour donner sans doute une marque de sympathie à l'innocence avérée du Jésuite, enjoignit aux exécuteurs de ne toucher à Campian qu'après qu'il aurait rendu le dernier soupir : il ne fut donc pas écartelé vivant.

Quelques jours après, Don Bernardin de Mendoça, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, écrivait ces lignes : « Je puis en faire foi; la manière dont le P. Campian a souffert le place au

Digitized by Google

nombre des plus illustres Martyrs de l'Eglise de Dieu : son Ordre peut le regarder comme tel [1].

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME DE CLAIREMONT EN POLOGNE.

La Pologne se consacra, de bonne heure, à la bienheureuse Vierge Marie. Du jour où Dumbrowska, princesse de Bohême, convertit le roi Nicolas, et lui fit briser les idoles que ses ancêtres avaient élevées aux noires divinités de l'enfer, les Polonais, devenus catholiques, construisirent à l'envi des chapelles à la très-sainte Mère de Dieu. Quelques étendards, qui avaient été sur vingt champs de bataille, furent le seul luxe de ces églises primitives, à moitié cachées sous les pins toujours verts des forêts slaves ; mais quand, en célébrant la messe, le ministre du Christ lisait l'Evangile à ces héros du Nord agenouillés devant un autel aussi pauvre que la crèche du Sauveur, vous eussiez vu toutes les épées sortir à demi des fourreaux en signe de protection et de défense. La bienheureuse Vierge Marie était solennellement invoquée sous le nom de *Reine de Pologne*, avant même que Jean Casimir eût renouvelé cette consécration. Chaque fois que les troupes polonaises se mettaient en marche contre les Tartares, l'étendard de la très-sainte Vierge guidait leurs phalanges belliqueuses, le cri répété de Jésus était leur cri de guerre, et un cantique à la très-sainte Vierge était le chant du combat. Un hymne de saint Acbut, intitulé *Boga Rodziga* (Mère de Dieu), a longtemps été le chant de guerre des Polonais. Mais bientôt, aux premières chapelles succédèrent de magnifiques sanctuaires, parmi lesquels est élevé celui de Clairemont à Cesticowia [2].

Une très-ancienne image de la très-sainte Mère de Dieu, peinte sur une table de cyprès, a donné lieu à l'établissement de ce sanctuaire. D'après la tradition, cette image serait venue de

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

[2] Tiré de l'histoire du P. André Goldonowski, intitulé : *Diva Claramontana, sive ejus Imaginis Origo, translatio, miracula,* imprimé à Cracovie.

Digitized by Google

l'Orient entre les mains de Charlemagne, et aurait été donnée par ce dernier aux prêtres grecs de la forteresse de Beltz, en Lithuanie, où pendant cinq cents ans, c'est-à-dire jusqu'au quatorzième siècle, elle fut tenue en grande vénération. Alors Louis, roi de Hongrie et de Pologne, devant se rendre dans la partie méridionale de ses Etats, laissa, pendant quelque temps, le gouvernement de la Pologne et de la Lithuanie au prince Wladislas, duc d'Oppeln, en Silésie. Ce dernier, en visitant quelques provinces et districts de la Lithuanie, où l'on se tenait constamment en garde contre les invasions des Russes, entra dans le château de Beltz et y vit l'image vénérée qui l'émut à un tel point qu'il se promit de l'emporter avec lui à Oppeln pour en orner sa résidence. et, en même temps, pour que l'image reçut un plus digne lieu d'habitation. Il la prit donc, et la Vierge, peu satisfaite d'un culte qui, depuis plusieurs siècles, en raison des guerres continuelles qui assaillaient ces provinces, s'était peut-être refroidi, ne se refusa nullement à partir de Beltz, mais non pas pour aller à Oppeln, s'étant déjà choisi un siége parmi les Polonais. Elle fut *donc* transportée en Cesticowia avec une telle pompe et de tels honneurs, qu'on ne peut en imaginer de semblables ; là le pieux prince Wladislas fut informé en songe que ce lieu avait été choisi par la très-sainte Vierge, et qu'il eût à lui élever là un sanctuaire où elle répandrait ses grâces. Ceci se passait en 1382.

Le pieux Wladislas se résolut donc à céder à Clairmont le trésor qu'il destinait à Oppeln, sans pour cela que sa ferveur diminuât, et *il se* chargea d'ériger lui-même le temple avec un monastère de religieux de l'Ordre des ermites de Saint-Paul, appelés de la *Hongrie*, pour se dédier exclusivement au service du sanctuaire et à la gloire de Marie. Aux revenus, il ajouta plusieurs terres qui furent encore augmentées dans la suite par les rois de Pologne.

Les Polonais, les Lithuaniens, les Hongrois, les Moraves, les Bohémiens, les Saxons, vinrent en foule à Clairmont, qui parut alors *plus* que jamais digne de son nom ; ils élevèrent leurs yeux émerveillés sur le nouveau temple qui offrait, en quelque sorte, ses faveurs aux peuples, annonçant de cette hauteur la protection de la grande Vierge qui l'entourait de ses grâces.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Le prophète Nahum, qui repose à Bégobar.

A Rome, saint Diodore, prêtre, et saint Marcien, diacre, avec plusieurs autres martyrs, qui méritèrent leur couronne en souffrant par l'ordre de l'empereur Numérien.

Au même lieu, martyre de saint Lucius, de saint Rogat, de saint Cassien et de sainte Candide.

Le même jour, saint Ansan, martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien, ayant confessé Jésus-Christ à Rome, fut mis en prison et ensuite conduit à Sienne, dans la Toscane, où il acheva son martyre en étant décapité.

A Amélie, en Ombrie, saint Olympiade, personnage consulaire, qui, ayant été converti à la foi par sainte Firmine, consomma son martyre en étant tourmenté sur le chevalet, sous Dioclétien.

A Arbèle, en Perse, saint Ananias, martyr.

A Narni, saint Procule, évêque et martyr, qui, après avoir fait plusieurs actions remarquables, fut décapité par ordre de Totila, roi des Goths.

A Casal, saint Evase, évêque et martyr.

A Milan, saint Castritien, évêque, qui, dans le plus grand trou-

[1] KALENDIS DECEMBRIS

Nahum Prophetæ in Begabar quiescentis. — Romæ sanctorum Martyrum Diodori Presbyteri et Mariani Diaconi, cum aliis pluribus, qui, jubente Numeriano Principe, martyrii gloriam meruerunt. — Ibidem passio sanctorum Lucii, Rogati, Cassiani et Candidæ. — Eodem die sancti Ansani Martyris, qui sub Diocletiano Imperatore Romæ Christum confessus, et in carcerem trusus, deinde Senas in Tuscia, perductus, ibidem capitis obtruncatione martyrii cursum perfecit. — Ameriæ in Umbria sancti Olympiadis viri consularis, qui beata Firmina ad fidem conversus, sub Diocletiano in equuleo tortus, martyrium consummavit. — Arbele in Persia sancti Ananiæ Martyris. — Narniæ sancti Proculi Episcopi et Martyris, qui post multa egregia opera a Totila Gothorum Rege jussus est decollari. — In civitate Casalensi sancti Evasii Episcopi et Martyris. — Mediolani sancti Castritiani Episcopi, qui in maxima Ecclesiæ perturbatione virtutum meritis, ac rerum pie religioseque gestarum laude enituit. — Brixiæ sancti Ursicini Episcopi, cujus vitam admirandam multiplex signorum numerus commendat. — Apud Virodunum sancti Agerici Episcopi. — Eodem die sanctæ Nataliæ uxoris beati Hadriani Martyribus Nicomediæ in carcere detentis, multo tempore ministravit; impletoque eorum certamine Constantinopolim profecta, ibidem in pace quievit.

Digitized by Google

ble de l'Eglise, brilla par le mérite de ses vertus et l'éclat de ses pieuses actions.

A Brescia, saint Ursicin, évêque.

A Noyon, dans la Belgique, saint Eloi, évêque, dont la vie admirable est recommandée par ses miracles nombreux.

A Verdun, saint Airy, évêque.

Le même jour, sainte Natalie, épouse de saint Adrien, martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien, s'employa longtemps au service des martyrs détenus dans les prisons de Nicomédie. Quand leur combat fut fini, elle s'en alla à Constantinople, et y mourut en paix.

Additions des autres martyrologes.

Le bienheureux Alexis Falconieri, fondateur de l'Ordre des Servites.

Saint Anisien et saint Maxime, martyrs en Lorraine.

Saint Ilère ou Isère, évêque de Javoux, en Gévaudan.

Saint Eure, prêtre de Grenoble.

Saint Colone, honoré à Agen.

Saint Hildebert, abbé de Saint-Bavon.

Saint Candre, évêque régionnaire de Maestrict.

Saint Florentin, confesseur ; il fut présenté par saint Germain à Clotaire, roi de France, et réforma les mœurs de la cour par ses paroles et ses exemples.

Sainte Onoflète, honorée à Vernon ; cette vierge florissait au VIIe siècle.

Saint Hildebert, abbé de Saint-Bavon.

Saint Bes, évêque de Piémont, patron d'Ivrée, où il est honoré comme martyr.

Saint Nessan, prêtre d'Irlande.

Saint Téclan, confesseur, honoré à Frisingue.

Sainte Prime, avec saint Rogat, martyrs en Afrique.

Saint Natalique, martyr en Afrique avec 13 autres.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

René-Pierre Bélier, prêtre du diocèse d'Angers, fut condamné à mort dans cette ville, comme contre-révolutionnaire, le 1er décembre 1793.

Claude Ménard, curé de Bournezeau, dans le diocèse de Luçon, fut arrêté en novembre 1793, et condamné à mort par une commission militaire, qui le qualifia de brigand de la Vendée, le 1er décembre 1793.

Pierre Picherit, prêtre du diocèse d'Angers, fut condamné à mort comme brigand de la Vendée, et exécuté le 1er décembre 1793.

Antoine-Jacques Pinel, prêtre du diocèse de Nantes, fut condamné à mort comme le précédent, et fut immolé le 1er décembre 1793.

Jean-Antoine Puech, né près d'Albi, à Denat, fut arrêté comme prêtre réfractaire, condamné et exécuté le 1er décembre 1794.

Digitized by Google

DEUXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Hippolyte, saint Eusèbe, saint Marcel, et leurs compagnons, martyrs. — Sainte Bibiane, vierge et martyre. — Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, docteur de l'église. — Saint Chromace, évêque d'Aquilée. — Saint Nonnus, évêque d'Edesse. — Saint Tadec et saint Judule, martyrs. — Le Bienheureux Richard de Bourgogne, évêque, et ses compagnons martyrs. — Le Bienheureux Gentil, frère mineur, martyr. — Le Bienheureux Ségrien, frère mineur. — Le Bienheureux Jean d'Auclois, abbé de Floresse. — Le Bienheureux Jean de Ruysbroeck. — Le Bienheureux Raynier de Borgo-San-Sepolcro, frère mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame des Trois-Épis. — Martyrologe Romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT HIPPOLYTE, SAINT EUSÈBE, SAINT MARCEL,

ET LEURS COMPAGNONS MARTYRS.

Sous le consulat de Valérius et d'Acilius, un chrétien, citoyen romain, nommé Hippolyte, menait la vie solitaire dans les cryptes. Comme il possédait la science apostolique, un grand nombre de gentils se réunissaient auprès de lui ; et après qu'ils avaient été aspirants à la milice du Christ, ils étaient baptisés. Or, ce même Hippolyte se présentait fréquemment aux pieds de l'évêque Étienne, accompagné de ceux qu'il avait convertis au christianisme, pour les faire baptiser par lui ; et ces visites se répétant souvent, des délateurs en informèrent le préfet de la ville Mummius, qui en fit son rapport à l'empereur Valérien. Hippolyte, ayant appris cette nouvelle, en fit part au saint évêque Étienne.

Le bienheureux Étienne, ayant alors assemblé la multitude des chrétiens, leur adressa à tous de saints avertissements et les fortifia par la doctrine des Écritures, leur disant, entre autres choses : « Mes petits enfants, écoutez-moi, bien que pécheur. Tandis que nous en avons le temps, faisons le bien, et à nous-mêmes avant tout. Le premier avis que je vous donne, c'est de

Digitized by Google

prendre chacun votre croix et de suivre notre Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné nous dire : « Qui aime son âme la perdra; « mais celui qui la perdra pour moi, la trouvera pour l'éter- « nité. » C'est pour cela que, comme nous devons être zélés, non-seulement pour nous-mêmes, mais encore pour les autres, si quelqu'un d'entre vous a un ami, un parent encore gentil, je l'engage à me l'amener sans retard, afin qu'il reçoive le baptême. » Hippolyte se prosterna alors aux pieds du bienheureux évêque Étienne, et lui dit : « Bon Père, j'ai une prière à vous faire : j'ai mon jeune neveu et sa sœur que j'ai nourris et qui sont encore dans les erreurs de la gentilité ; le garçon a dix ans, plus ou moins, et la fille, treize ; leur mère, qui se nomme Pauline est encore païenne, de même que le père, nommé Adrias, lequel les envoie quelquefois dans ma retraite. » Sur cela, le bienheureux Étienne lui suggéra de les retenir lorsqu'on les lui enverrait, afin que, les parents venant pour les chercher, il profitât de l'occasion pour les instruire.

Deux jours après, les deux enfants vinrent chez Hippolyte, portant avec eux quelques provisions de bouche. Il les retint auprès de lui, et alla annoncer leur arrivée au bienheureux évêque Étienne. Le Pontife étant venu les trouver, les embrassa et leur fit mille caresses. Les parents, inquiets du retard de leurs enfants, étant accourus vers eux, Etienne les entretint du futur jugement de Dieu si redoutable, et de la gloire des Bienheureux ; puis il les exhorta longuement à quitter le culte des idoles. Hippolyte leur fit aussi de vives instances. Adrias, le père des enfants, répondit qu'il craignait de se voir dépouillé de ses biens, et même d'avoir la tête tranchée, ajoutant que tout était préparé contre ceux qui se diraient chrétiens. Pauline, sœur d'Hippolyte, exprima les mêmes appréhensions ; elle s'emporta contre son frère de ce qu'il cherchait à leur persuader de telles extravagances ; car la sœur d'Hippolyte avait en horreur la religion des chrétiens. Ceux qui étaient présents ayant entendu ces discours de part et d'autre, se retirèrent, sans avoir terminé l'affaire, mais toutefois sans l'abandonner.

Digitized by Google

Le bienheureux Étienne ayant mandé près de lui un prêtre très-docte nommé Eusèbe et le diacre Marcel, leur dit d'aller trouver Adrias et Pauline, qu'il fit venir dans l'arénarium, où était Hippolyte. Dès qu'ils y furent arrivés, Eusèbe leur adressa ces paroles : « Le Christ vous attend, afin que vous entriez avec lui dans le royaume des cieux. » Comme Pauline opposait de la résistance et lui objectait la gloire de ce monde, il leur adressa un long discours sur la gloire du royaume céleste, et conclut en leur disant qu'ils ne pourraient en jouir que par la foi, dans laquelle même ils devaient être baptisés. Pauline remit sa réponse au lendemain. Dans la même nuit deux fidèles amenèrent à Eusèbe, dans l'arénarium, leur fils Pontien qui était paralytique, le priant de le baptiser. Eusèbe le baptisa avec les prières accoutumées, et l'enfant reçut avec le Baptême une parfaite guérison : sa langue même s'est déliée, il chantait les louanges de Dieu. Eusèbe offrit alors le Sacrifice, et tous participèrent au Corps et au Sang du Christ. Ce qu'ayant appris l'évêque Étienne, il se rendit auprès d'eux, et ils se livrèrent à une commune joie.

Le matin étant venu, Adrias et Pauline revinrent à l'arénarium. Lorsqu'ils eurent connaissance de la guérison de l'enfant, ils en furent stupéfaits. Se sentant dès lors le cœur touché et repentant, ils se prosternèrent et demandèrent qu'on leur administrât aussi le Baptême. Hippolyte, témoin de ce changement, rendit grâces à Dieu, et alla dire au bienheureux Étienne : « Vénérable seigneur, ne différez pas plus longtemps de les baptiser. » Le bienheureux Étienne répondit : « Que l'on accomplisse la solennité, et qu'on fasse les interrogations accoutumées ; afin que, s'ils croient véritablement, et qu'il n'y ait dans leur cœur aucune hésitation, on les puisse baptiser. » Après les interrogations, il leur prescrivit le jeûne, et les catéchisa tous ; puis il les baptisa au nom de la Trinité. Après qu'il leur eut imposé le signe du Christ, il nomma le garçon Néon et la fille Marie : il offrit ensuite pour eux le Sacrifice, auquel ils participèrent tous ; après quoi le bienheureux Etienne se retira. Depuis ce moment, les nouveaux baptisés fixèrent leur demeure dans le même arénarium

Digitized by Google

avec Hippolyte, le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel : quant aux biens qu'ils possédaient dans la ville, il les distribuèrent aux pauvres.

La renommée ne tarda pas à publier ce qui venait de se passer, et le bruit en parvint jusqu'aux oreilles de l'empereur Valérien. Dès qu'il en eut connaissance, il donna l'ordre de faire la recherche des néophytes, promettant à ceux qui les découvriraient la moitié de leurs biens. Le greffier Maxime, pour les trouver plus sûrement, usa de cet artifice. Il feignit d'être chrétien et simula l'indigence ; puis, se rendant sur la place Carboniana, au mont Cœlius, il s'y livra à la mendicité. Or, il arriva qu'Adrias vint à passer avec sa famille, distribuant des aumônes. Maxime voulant s'assurer si cet homme n'était point celui qu'il cherchait, lui dit : « Au nom du Christ, en qui je crois, je te prie d'exercer la miséricorde envers moi pauvre indigent. » Adrias, ayant pitié de lui, lui dit de le suivre. Mais comme ils entraient au logis, Maxime fut saisi du démon et s'écria : « Homme de Dieu, je venais pour te trahir ; je vois au dessus de moi un feu très-épais : prie pour moi ; car je suis tourmenté par ce feu. » Ils se prosternèrent aussitôt, et se mirent à prier avec larmes, et Maxime fut délivré. Et comme ils se relevaient de terre, il se mit à crier : « Périssent les adorateurs des démons ! je demande le Baptême. » On le conduisit aussitôt au bienheureux Étienne, qui, après l'avoir instruit, le baptisa. Maxime étant ainsi devenu chrétien, désira rester quelques jours avec l'évêque Etienne.

Un certain temps s'étant écoulé, on demanda le greffier Maxime ; et comme on ne le trouva point, Valérien fut informé qu'il s'était fait chrétien. A cette nouvelle, il envoya à sa recherche d'autres membres de la chancellerie : ils le trouvèrent priant, prosterné par terre. Ils se saisirent de lui, et le conduisirent à l'empereur. Valérien lui dit : « Tu es donc tellement aveuglé par tes richesses, que tu n'as pas craint de me tromper en me faisant de vaines promesses ? » Maxime : « Oui, jusqu'à présent j'ai été aveugle : maintenant que je suis éclairé, je vois. » Valérien : « Quelle est donc ta lumière ? » Maxime : « La foi de

Digitized by Google

notre Seigneur Jésus-Christ. » Valérien irrité ordonna de le précipiter dans le Tibre. Eusèbe ayant ensuite trouvé le corps du Martyr, l'ensevelit dans le cimetière de Callixte, sur la voie Appienne, le XIII des calendes de février.

Valérien employa ensuite tous ses soins à découvrir les chrétiens qu'on lui avait dénoncés, et chargea de cette perquisition soixante-dix soldats. Ceux-ci trouvèrent enfin Eusèbe, Adrias, Hippolyte, Pauline et les enfants ; il les amenèrent enchaînés au forum de Trajan. Le diacre Marcel, qui s'y rencontra, reprocha à Valérien l'ordre qu'il avait donné de se saisir des amis de la vérité. Secundianus Togatus dit alors : « Celui-ci est chrétien comme les autres. » On introduisit d'abord le prêtre Eusèbe, et le juge l'interrogea : « C'est donc toi, lui dit-il, qui troubles la ville ? Dis-moi quel est ton nom ? » il répondit : « Je me nomme Eusèbe, et je suis prêtre. » Le juge ordonna de le faire retirer et d'amener Adrias. Lorsque celui-ci fut entré, on lui demanda son nom, et il répondit : « Adrias : ce que tu cherches, la nouvelle en est venue trop tard jusqu'à toi. » Le juge : « De quel droit possèdes-tu une telle abondance de biens et cette quantité d'argent, dont tu te sers pour séduire le peuple ? » Adrias : « Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, ce sont mes parents qui ont acquis tout ce bien par leur travail. « Le juge : « Si tes parents t'ont laissé cet héritage, uses-en, à la bonne heure ; mais tu ne dois pas t'en servir pour corrompre les autres. » Adrias : « J'emploie mes biens pour mon usage et pour l'avantage de mes enfants, et j'en use en homme intègre, et sans fraude. » Le juge : « Tu as des enfants, et peut-être une épouse ? » Adrias : « Ils sont ici enchaînés avec moi. » Le juge : « Qu'on les amène. »

On introduisit derrière le voile Pauline avec ses enfants Néon et Marie : le diacre Marcel et Hippolyte les suivaient. Le juge dit à Adrias : « C'est là ta femme ? et ceux-ci ce sont tes enfants ? » — « Ce sont eux. » Le juge : « Et ces deux hommes, qui sont-ils ? » Adrias : « Celui-ci est le bienheureux Marcel, diacre ; l'autre, c'est mon propre frère, un fervent serviteur du Christ. » Le juge, se tournant vers eux, leur dit : « Dites vous-mêmes de quel nom l'on vous appelle. » Marcel répondit : « Je m'appelle

Digitized by Google

Marcel, diacre. » Le juge dit à Hippolyte : « Dis aussi ton nom. » Hippolyte répondit : « Hippolyte, serviteur des serviteurs du Christ. » Le juge ordonna alors de faire retirer Pauline et ses enfants, puis il dit à Adrias : « Fais-nous connaître tes trésors, puis sacrifie avec ceux qu'on a arrêtés avec toi, et jouissez de la vie : autrement, le moment n'est pas éloigné où il vous faudra la perdre. » Hippolyte répondit : « Nous avons perdu et méprisé les conseils de la vanité, et nous avons trouvé la vérité. » Le juge : « Qu'est-ce donc que l'on vous a conseillé? » Hippolyte : « De rejeter de vaines idoles pour trouver le Seigneur du ciel, de la terre et de l'abîme des mers, le Christ Fils de Dieu, en qui nous croyons. » Alors le juge donna ordre de les mettre tous dans la prison publique, et de ne pas les séparer. Ils furent donc conduits à la prison Mamertine.

Trois jours après, le juge, ayant pris pour assesseurs Secondien et Probus, fit préparer son tribunal dans la Tellude, et ordonna qu'on y apportât toutes sortes d'instruments de supplices. Adrias ayant été introduit, il fut de nouveau question de ses richesses. Et comme on n'en trouva point, le juge fit allumer du feu sur l'autel devant la statue de Pallas, et leur ordonna d'y offrir de l'encens. Mais tous crachèrent dessus, en se moquant du juge. Il les fit aussitôt dépouiller et étendre nus ; puis on les frappa avec des bâtons noueux. Et comme la bienheureuse Pauline était frappée plus cruellement, elle rendit son âme à Dieu. Ce que voyant le juge, il prononça la sentence capitale contre Eusèbe et Marcel. On les conduisit à la Pierre Scelerata, près de l'amphithéâtre, vers les bords du Lac du Pasteur ; et là furent décollés le bienheureux prêtre Eusèbe et le diacre Marcel, le XIII des calendes de novembre. Leurs corps furent laissés en pâture aux chiens ; celui de Pauline fut jeté à la voirie. Mais un diacre, nommé aussi Hippolyte, les recueillit et les ensevelit sur la voie Appienne, à un mille de la ville, dans l'arénarium où ils s'assemblaient fréquemment.

Peu de temps après, Secondien fit venir dans sa maison Adrias et ses enfants, avec Hippolyte, et leur parla encore de leur argent. Ils lui répondirent : « Ce que nous avions, nous l'avons

Digitized by Google

distribué aux pauvres: nos trésors, ce sont nos âmes, que nous n'avons nullement envie de perdre. Fais ce qui t'est commandé. » Alors Secondien fit mettre les enfants à la torture; et leur père leur disait: « Courage, mes enfants! montrez de la constance. » Pour eux, tandis qu'on les frappait, ils disaient seulement: « O Christ, secourez-nous! » Le juge ordonna ensuite de tourmenter Adrias et Hippolyte, et leur fit brûler les flancs avec des torches. Hippolyte disait: « Fais bien ce que tu as à faire. » Secondien leur dit: « Sacrifiez, consentez à ce qu'on vous demande; dites seulement: « Nous allons le faire. » Hippolyte répondit: « Voici un festin agréable et incorruptible. » Après qu'ils eurent beaucoup souffert, Secondien dit: « Qu'on relève vite de terre l'enfant Néon et sa sœur Marie; qu'on les mène à la Pierre Scelerata, et que là on les mette à mort en présence du père. » Quand ils y furent arrivés, on les frappa du glaive, et leurs corps y restèrent étendus. Les fidèles les recueillirent et les inhumèrent ensuite dans le même arénarium où ils se réunissaient habituellement, sur la voie Appienne, à un mille de la ville, le VI des calendes de novembre.

Secondien fit à Valérien son rapport sur tout ce qui s'était passé; et, huit jours après, il fit dresser son tribunal dans le cirque de Flaminius, et donna l'ordre qu'on lui amenât Hippolyte et Adrias chargés de chaînes, tandis qu'un héraut criait à haute voix: « Ce sont des sacriléges qui détruisent la cité! » Et quand ils eurent été introduits, le juge les entretint encore de leurs richesses, et leur dit: « Donnez cet argent dont vous vous serviez pour induire le vulgaire en erreur. » Adrias répondit: « Nous prêchons le Christ, qui a daigné nous délivrer de l'erreur, non pas pour que nous donnions la mort aux hommes, mais plutôt la vie véritable. » Secondien, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, ordonna de les frapper vivement à la mâchoire avec des lanières garnies de balles de plomb, et faisait crier par la voix du hérault: « Sacrifiez aux dieux, en brûlant de l'encens! » Car il avait fait apporter un trépied avec de l'encens. Mais Hippolyte, tout couvert de sang, s'écriait; « Fais, malheureux, ce que tu as à faire; ne t'arrête pas! » Secondien ordonna aux bourreaux

Digitized by Google

de suspendre les tourments, et dit aux patients : « Il est temps que vous preniez enfin conseil de vous-mêmes : je veux bien ménager votre folie. » Ils répondirent : « Nous sommes disposés à endurer toutes sortes de tourments ; mais nous ne ferons point ce que toi ou le prince exigez de nous. » Secondien en référa à Valérien, lequel ordonna de les faire mourir en présence du peuple. Secondien les fit donc conduire au pont d'Antonin, et donna l'ordre de les frapper sans relâche avec des balles de plomb, jusqu'à ce que la mort s'ensuivit ; et pendant qu'on les battait ainsi, ils rendirent l'esprit.

Leurs corps restèrent dans le même lieu, près de l'île Lycaonia. Pendant la nuit, Hippolyte, diacre de l'Eglise romaine, vint en ce lieu, enleva les corps et les ensevelit sur la voie Appienne, à un mille de la ville, dans l'arénarium, près des autres corps des saints, le v des ides de décembre. Neuf mois après vint à Rome une femme nommée Martana, Grecque d'origine, avec sa fille Valéria, toutes deux chrétiennes et parentes d'Adrias et de Pauline. Comme elles s'informaient d'eux, elles apprirent qu'ils avaient reçu la couronne du martyre : ce qui les remplit de joie. Elles se mirent ensuite à la recherche de leurs corps ; et, quand elles les eurent trouvés, elles passèrent treize années auprès de leurs tombeaux, veillant et priant les jours et les nuits. Enfin elles rendirent en paix leur âme à Dieu, et furent inhumées au même endroit, le IV des ides de décembre, en l'honneur du Christ Jésus N-S. qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

(Bénédictins de Solesmes).

SAINTE BIBIANE,

VIERGE ET MARTYRE.

On lit dans Ammien Marcellin que Julien l'Apostat établit Apronien gouverneur de Rome en 363, et qu'Apronien, étant en route pour venir dans cette ville, eut le malheur de perdre un œil. Il attribua cet accident au pouvoir de la magie ; dans cette folle persuasion, il résolut d'exterminer les magiciens, pour satisfaire tout à la fois sa vengeance et sa superstition. Sous le

Digitized by Google

nom de magiciens, l'insensé entendait les chrétiens, à cause des miracles qu'ils opéraient. On compte sainte Bibiane parmi les Martyrs qui souffrirent alors.

C'était une vierge, native de Rome, qui vivait dans une grande sainteté. Flavien, son père, chevalier romain, et Dafrose, sa mère, étaient des chrétiens fort zélés. Flavien fut arrêté et dépouillé d'un emploi considérable qu'il avait dans la ville. On lui brûla le visage avec un fer rouge, et on le bannit à Aqua-Pendente, qu'on appelait alors *Aquæ-Taurinæ*. Il y mourut peu de jours après des suites de ses tourments. Dafrose fut renfermée quelque temps dans sa propre maison. On l'en tira par ordre d'Apronien, et on la conduisit hors de la ville pour lui couper la tête.

Bibiane et Démétrie, sa sœur, ayant perdu ceux dont elles avaient reçu le jour, se virent privées de tout ce qu'elles possédaient au monde. Elles éprouvèrent, pendant cinq mois, toutes les rigueurs de la pauvreté et firent un saint usage de cette épreuve. Apronien s'était flatté de vaincre leur constance par la misère : il se trompa ; il les fit donc comparaître devant lui. Dieu permit que Démétrie, après avoir généreusement confessé sa foi, tombât morte aux pieds du juge. Apronien fit remettre Bibiane entre les mains d'une méchante femme nommée Rufine. Celle-ci, voyant l'inutilité des artifices qu'elle avait employés pour séduire la Sainte, eut recours aux plus indignes traitements. Ils n'eurent pas plus de succès que les caresses. Confus et furieux d'être vaincu par une jeune vierge, Apronien la condamna à mort. La sentence portait que Bibiane serait attachée à un pilier, et battue avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'elle expirât. Elle endura courageusement ce supplice et mourut sous les coups des bourreaux. On laissa son corps exposé aux bêtes. Mais un saint prêtre, nommé Jean, l'enleva secrètement et l'enterra pendant la nuit près du palais de Licinius. Les chrétiens érigèrent par la suite une chapelle sur son tombeau. En 465, le pape Simplice y fit construire une belle église, appelée *Olympina* du nom d'une dame pieuse qui avait fait les frais de la construction ; on l'unit plus tard à Sainte-Marie-Majeure. Urbain VIII la fit

Digitized by Google

rebâtir en 1628, et il y plaça les reliques des saintes Bibiane, Démétrie et Dafrose. Elles avaient été découvertes dans le lieu qu'on a quelquefois appelé le cimetière de Sainte-Bibiane.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE,

ARCHEVÊQUE DE RAVENNE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE[1].

Saint Pierre, surnommé *Chrysologue*, était de la ville d'Imola[2], dans l'état ecclésiastique. Il fut instruit dans les saintes lettres, et ordonné diacre par Corneille, évêque de cette ville. Il parle de ce prélat avec vénération et avec de vifs sentiments de reconnaissance[3]; il l'appelle son père; il dit que toutes les vertus brillaient dans sa conduite, et qu'il s'était fait connaître du monde entier par l'éclat de ses grandes actions. Ce fut sous la conduite d'un tel maître que notre Saint apprit dès sa jeunesse à maîtriser ses passions, à tendre à la perfection par les exercices de la vie intérieure, et à se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ. Il embrassa depuis l'état monastique, et il ne sortit de la solitude que quand on le chargea du gouvernement de l'église de Ravenne[4].

Jean, archevêque de cette ville, étant mort en 430, le clergé et le peuple lui choisirent un successeur, et prièrent Corneille, évêque d'Imola, de se joindre à leurs députés qui allaient à Rome demander la confirmation de l'élection qu'ils avaient faite. Xiste III occupait alors la Chaire de saint Pierre. Corneille prit

[1] Tiré de ses écrits: de l'histoire de Ravenne, par Rubeus, 1, 2; d'Ughelli, *Ital. Sacra*, t. II, et de la *Descriptio Patenæ ejus, etc., à Joanne Patritio*, Romæ, 1706, in-4°. Voyez le pontifical ou les vies des évêques de Ravenne par Agnellus, qui écrivait dans le neuvième siècle: Muratori les a publiées. *Ital. rer. Script.*, t. II, p. 53, avec des notes où il relève les fautes échappées à Rubeus et à Agnellus. Voyez aussi Muratori, *Spicil. Ravennatis Hist.*, t. I, p. 11.

[2] Anciennement appelée *Forum Cornelii*.

[3] Serm. 107 et 165.

[4] On lit dans quelques modernes que saint Adérite, successeur de saint Apollinaire, les onze évêques qui vinrent ensuite, et saint Pierre Chrysologue furent désignés miraculeusement par une colombe qui parut sur leur tête. Il pourrait arriver, suivant Muratori, qu'on eût imaginé cette histoire d'après les tableaux où le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'une colombe, et qu'elle ne signifie autre chose, sinon que l'Esprit de Dieu avait dirigé l'élection de ces saints évêques.

Digitized by Google

avec lui Pierre, qui n'était encore que diacre. Le Pape refusa de ratifier l'élection déjà faite. L'historien de Ravenne rapporte que ce fut en conséquence d'une vision qu'il avait eue la nuit précédente, et il proposa le diacre Pierre comme celui que le ciel destinait à gouverner le siége vacant. Les députés de Ravenne firent d'abord quelques difficultés, mais ils se rendirent enfin.

Lorsque Pierre eut été sacré évêque, on le conduisit à Ravenne. Il y fut reçu avec des démonstrations extraordinaires de joie. L'empereur Valentinien III faisait sa résidence dans cette ville, avec sa mère Galla Placidia. Le nouvel évêque eut recours au jeûne et à la prière pour fléchir la colère de Dieu en faveur de son peuple, qu'il instruisait d'ailleurs encore plus par ses exemples que par ses discours. Il travailla de toutes ses forces à réformer plusieurs abus qui s'étaient introduits, et à extirper les restes des superstitions païennes. Il fonda le monastère de Classe, petite ville située sur la côte, à trois milles de Ravenne.

Son zèle pour l'instruction de son peuple est consigné dans ses discours que nous avons encore. Félix, archevêque de Ravenne, en recueillit cent soixante-seize, en 708. Ils sont fort courts, ce qui vient de la crainte qu'avait le Saint de fatiguer l'attention de ses auditeurs [1]. L'élégance s'y trouve jointe à la brièveté. Le style n'a rien de forcé, et, quoique les phrases soient comme autant de sentences, elles ont entr'elles beaucoup de liaison. Les expressions sont propres, simples, naturelles; les descriptions n'ont rien d'obscur ni de recherché. Ces discours cependant sont plus instructifs que touchants; l'esprit est éclairé, mais le cœur est rarement ému. On ne doit donc pas les regarder comme des modèles de la véritable éloquence, quoiqu'ils aient fait donner au saint archevêque le surnom de Chrysologue, qui signifie que ses paroles étaient d'or ou excellentes [2].

Il recommande fortement la communion fréquente, et désire que l'Eucharistie, qu'il appelle ordinairement le Corps de Jésus-

[1] S. Petr. Chrys., *Serm.* 56, 86, 120, 122.

[2] Voyez *S. Petri Chrysologi Sermones aurei cum Notis Varior. August.*, 1758, in-fol.

Digitized by Google

Christ, et dans laquelle nous mangeons, dit-il, Jésus-Christ lui-même, puisse devenir la nourriture journalière de nos âmes [1]. Non content d'insister sur l'excellence de l'aumône, de la prière et du jeûne, il en inculque partout la nécessité. En parlant du jeûne du carême, il dit qu'il ne vient point des hommes, mais qu'il est d'institution divine [2]. Il exhorte ceux que la faiblesse de leur santé empêche de jeûner les quarante jours du carême, de suppléer par d'abondantes aumônes, à ce qu'ils ne sont point en état de faire par le jeûne [3]. Il invective avec force contre certaines superstitions qui venaient originairement du paganisme, et surtout contre la manière toute profane de célébrer le premier jour de l'an. « Ceux, dit-il, qui veulent se divertir avec le dé-« mon ne peuvent régner avec Jésus-Christ [4]... » Il paraît qu'il prêchait souvent devant l'empereur et devant l'impératrice Placide, mère de trois enfants, Valentinien III, Placide et Eudoxie [5].

Nous apprenons du Saint que le siége épiscopal de Ravenne avait été depuis peu élevé à la dignité de métropole par le Pape et par la faveur d'un prince chrétien ou de l'empereur [6]. Il y avait longtemps à la vérité que Ravenne était métropole de la province Flaminienne ou du vicariat d'Italie : mais l'évêque de cette ville continua d'être suffragant de l'archevêque de Milan, et il ne fut tiré de sa dépendance que vers le temps de l'épiscopat de saint Pierre Chrysologue.

L'hérésiarque Eutychès ayant été condamné par saint Flavien, entreprit de faire son apologie, et il adressa pour ce sujet une lettre-circulaire aux évêques les plus distingués dans l'Eglise. Il vit, par la réponse de saint Pierre Chrysologue, qu'il n'était pas facile d'en imposer à ce saint évêque. « C'est avec douleur, lui « disait notre Saint, que j'ai lu votre lettre; car si la paix de « l'Eglise cause de la joie dans le ciel, quelle peine ne doit-on

[1] Serm. 65, 67, 88.
[2] Ibid. 156.
[3] Ibid. 12.
[4] Ibid. in Calendas.
[5] Serm. 130.
[6] Ibid. 175.

Digitized by Google

« pas ressentir des divisions qui la déchirent. » Il l'exhorte à se soumettre, à ne pas disputer et à se rappeler qu'Origène, Nestorius et d'autres s'étaient perdus pour n'avoir pas suivi ce qu'il lui recommandait.

Saint Germain d'Auxerre étant venu à Ravenne en 448, saint Pierre Chrysologue le reçut de la manière la plus honorable. Il lui rendit aussi après sa mort de grands honneurs, et il regarda comme un bonheur d'hériter de son capuchon et de son calice. Il ne lui survécut pas longtemps, puisque, quand Attila s'approcha de Ravenne, en 452, Jean, successeur du Saint, occupait le siége épiscopal de cette ville, et qu'il en sortit pour aller trouver le prince. Saint Pierre Chrysologue, sentant qu'il n'était pas éloigné de sa dernière heure, voulut retourner à Imola, sa patrie. Il y fit présent à l'église de Saint-Cassien, d'une couronne de vermeil, ornée de pierreries, d'une coupe d'or et d'une patène d'argent, qui s'y sont gardées jusqu'à ce jour avec beaucoup de vénération et auxquelles on attribue des miracles. Il mourut à Imola, et l'opinion la plus probable est que ce fut le 2 décembre 450. Il fut enterré dans l'église de Saint-Cassien, où est encore la plus grande partie de ses reliques. On a détaché de son corps un de ses bras, qui se garde à Ravenne dans une belle châsse.

SAINT CHROMACE,

ÉVÊQUE D'AQUILÉE.

Chromace, que saint Jérôme regardait comme l'un des plus saints et des plus savants prélats de son siècle, était Romain de naissance, si l'on en croit quelques auteurs. D'autres ont cru qu'il était de Stridon, en Dalmatie, et compatriote de saint Jérôme. Mais il paraît qu'il était plutôt de la ville ou du territoire d'Aquilée, ou de quelque province de l'Italie qui n'en était pas éloignée. Quelques-uns lui ont donné deux frères, l'un nommé Eusèbe, l'autre Jovin. Il est constant que le premier l'était par la nature, mais l'autre ne l'était que par la charité de Jésus-Christ et par l'étroite amitié qui les liait tous trois dans le service de Dieu et dans le ministère d'une même Eglise. C'est ce

Digitized by Google

qu'a marqué saint Jérôme même dans une lettre qu'il leur a écrite en commun, où il dit que le lien de la charité qui les joignait tous trois n'était ni moins fort ni moins étroit que celui de la nature, qui en liait deux d'entre eux. Eusèbe fut fait diacre de l'église d'Aquilée, et il mourut devant son frère Chromace, selon que le même saint Jérôme nous l'apprend dans une lettre à son ami Héliodore, évêque d'Altino, qu'il exhorte à imiter dans la perte de son neveu Népotien la constance que notre Saint (déjà évêque pour lors) fit paraître dans celle de cet excellent frère. Chromace fut prêtre de l'Eglise d'Aquilée sous l'évêque saint Valérien, et fut l'un des plus grands ornements du clergé de cette Eglise, qui était des plus florissants qu'on vît alors dans la chrétienté, tant pour la doctrine que pour la sainteté de ceux qui le composaient. C'est le témoignage que saint Jérôme en a rendu sur l'expérience qu'il en fit, lorsqu'au retour des Gaules il vint demeurer à Aquilée. Il y contracta dès lors l'amitié particulière qu'il entretint toujours depuis avec saint Chromace, et s'en fit toujours honneur depuis. Il n'aurait pu choisir un objet qui en fût plus digne, soit qu'il voulût considérer l'éminence de la vertu, soit qu'il s'arrêtât aux qualités louables de l'èsprit que donne la nature, ou que l'industrie et le travail de l'étude font acquérir.

Chromace parut avec grande distinction au concile d'Aquilée en 381 contre les Ariens, et quoiqu'il ne fût que prêtre, il dit son avis plus d'une fois parmi les évêques. Ce ne fut pas la seule rencontre où il servit l'Eglise contre l'Arianisme. Saint Jérôme lui attribue, et à son frère, la gloire d'avoir encore purgé la ville d'Aquilée du venin de cette hérésie et d'avoir délivré ainsi leur patrie. Par ces travaux ils ont mérité, selon lui, la qualité de confesseurs de Jésus-Christ, quoiqu'ils le confessassent tous les jours en observant ses commandements avec fidélité. Notre Saint fut élevé sur le siége épiscopal d'Aquilée après la mort de saint Valérien, arrivée vers l'an 389, mais on ne peut dire s'il fut son successeur immédiat, comme on le croit communément. Quelques-uns veulent qu'il ait succédé à Janvier, qu'ils font premier successeur de saint Valérien. Ils se hasardent encore à insérer

Digitized by Google

Augustin et Adelphe entre Janvier et Chromace. Mais il n'y aurait guère d'apparence à les maintenir dans ces rangs, s'il était certain que saint Valérien ne fût mort qu'après la défaite du tyran Maxime qui n'arriva que l'an 388, et que d'un autre côté saint Chromace eût été établi évêque dès l'an 390, comme il paraît par une lettre de cette année que lui écrivit saint Ambroise de Milan. Il s'était fait connaître bien particulièrement à ce grand prélat dans le concile d'Aquilée en 381. Lorsqu'il se vit son confrère par l'épiscopat, et le second métropolitain du vicariat d'Italie après lui, il en prit sujet de lui demander une communication plus particulière de ses lumières, et le pria de lui envoyer quelque chose de ce qu'il avait pu découvrir de nouveau sur quelques endroits singuliers de l'Ecriture. Saint Ambroise, pour satisfaire à son désir et lui donner des marques de l'union qu'il voulait entretenir avec lui, choisit pour sujet la prophétie de Balaam, dont il lui développa le mystère ou plutôt celui de la conduite de Dieu à l'égard de ce faux prophète.

Depuis que Chromace fut fait évêque, il ne cessa de servir l'Eglise et son peuple en particulier, attaquant l'erreur et le vice dans ses prédications et se servant aussi quelquefois de la plume pour rendre ses services plus durables. Il ne nous reste plus de ces monuments de son esprit qu'un discours tissu de quelques homélies sur les huit béatitudes et le reste du sermon que Jésus-Christ fit sur la montagne. On juge par son style uni et égal qu'il était plus propre à instruire qu'à émouvoir, qu'il s'étudiait à la justesse des pensées et au choix de ses termes. Ses réflexions sont solides et fort utiles, et l'on voit qu'il n'aurait pas été du goût de ceux des anciens qui préféraient l'allégorie aux explications littérales.

Il n'hésita point à condamner les Origénistes sur l'avis que le Pape Anastase lui envoya de la condamnation qu'il en avait faite pour l'exciter à suivre ses pas. Chromace assembla le concile de sa province pour en délibérer. Il acquiesça avec ses confrères les prélats à ce qu'avaient fait le Pape et son synode de Rome touchant les erreurs et les livres même d'Origène où elles se trouvaient, soit qu'elles fussent de cet auteur, soit qu'elles fussent

Digitized by Google

des hérétiques qui avaient mis la main à ses ouvrages. Mais il ne put se résoudre à condamner le prêtre Rufin comme Origéniste, selon que le Pape semblait le souhaiter et selon l'exemple qu'il lui en avait donné. Il écrivit même à son ami saint Jérôme pour modérer l'ardeur avec laquelle ce Père s'emportait contre Rufin dans ses invectives, sans prétendre approuver néanmoins la conduite que celui-ci gardait à son égard ni les écrits qu'il avait faits en faveur d'Origène.

Saint Chromace, sensible à tout ce qui regardait les biens et les maux de l'Eglise, s'intéressa beaucoup à la cause de saint Jean Chrysostôme indignement persécuté en Orient. Il fut un de ceux qui marquèrent plus de zèle pour défendre son innocence. Saint Chrysostôme fut si touché de ses bons offices et de l'amour qu'il faisait paraître pour la justice à son égard, qu'il crut devoir l'en remercier du fond de son exil. C'est ce qu'il fit par une lettre où il fit les éloges de sa charité. Nous n'avons plus la lettre que saint Chromace écrivit en sa faveur à l'empereur Honorius, et que ce prince envoya à l'empereur Arcade, son frère : nous n'en avons même aucune de tant d'autres qu'il écrivit pour le bien public de l'Eglise à diverses personnes et surtout à saint Jérôme. Car on a grande raison de prendre pour une pure supposition celle qui porte son nom comme étant adressée à ce Saint, et la prétendue réponse de ce Saint qu'on y joint touchant le Martyrologe d'Eusèbe de Césarée, et deux autres encore que plusieurs lui ont attribuées.

On ne sait pas précisément le temps de la mort de saint Chromace : il paraît seulement qu'il n'était plus au monde lorsqu'en 412, Paulin, diacre de l'église de Milan, auteur de la vie de saint Ambroise, alla en Afrique faire condamner Célestius, premier disciple de l'hérésiarque Pélage, et qu'il n'a point survécu au fameux Rufin, prêtre de son église, dont on met la mort en 411. Le Martyrologe romain a marqué sa fête au second jour de décembre.

Digitized by Google

SAINT NONNUS,

ÉVÊQUE D'ÉDESSE.

Nonnus fut élevé par les Pères du concile de Chalcédoine en 451 sur le siége épiscopal d'Edesse, recommandé par Maxime patriarche d'Antioche. Ce patriarche, quelque temps après, ayant réuni dans sa ville un synode, chargea Nonnus d'annoncer la parole de Dieu aux fidèles. La foule des assistants ne pouvant être contenue dans l'église de saint Julien le Martyr, où se tenait le synode, Nonnus prêcha devant l'église. Comme le saint évêque étendait sa voix sur la foule ; il vit passer une comédienne, couverte d'or et de pierreries et dont la beauté attirait tous les regards, Nonnus, la désignant, dit d'une voix calme : « Dieu, par sa bonté infinie, fera miséricorde, même à cette « femme. » Cette femme était Pélagie. Elle s'arrêta, écouta le sermon jusqu'au bout, et fut si touchée qu'elle versa des torrents de larmes et regagna son logis. Mais aussitôt qu'elle sut que le saint évêque était rentré chez lui, elle alla se jeter à ses pieds, convertie et pénitente ; sa vie est exposée au 8 octobre. Nonnus mourut, un peu avant la fin du cinquième siècle. Il est nommé en ce jour au Martyrologe Romain.

SAINT TADEC ET SAINT JUDULE,

MARTYRS.

Tadec naquit en Basse-Bretagne à la fin du cinquième siècle, et jeune encore, il entra dans un monastère de la Cornouaille. Il avait été édifiant dans le siècle, il parut parfait dans le cloître, et on le choisit pour gouverner l'abbaye.

Son mérite était si bien reconnu, que les autres supérieurs aimaient à lui donner des marques de déférence.

Les directeurs des maisons religieuses de la Cornouaille Armoricaine avaient le bon usage de s'assembler, pour conférer sur le bien qu'il y aurait à faire. Tadec était l'âme de ces conseils et un des plus soigneux d'en exécuter les résolutions. Cette union né-

Digitized by Google

cessaire en tous temps, l'était surtout à l'époque où le Christianisme se répandait dans nos contrées, sur les ruines de l'idolâtrie qui comptait de nombreux zélateurs. Le seigneur du Faou, à la tête des payens de ces parages, fondit sur un couvent voisin de sa demeure, et où il savait que tous les supérieurs des religieux de Cornouaille étaient réunis. Il dispersa la foule des fidèles, enfonça la porte de l'église et immola à l'autel saint Tadec, qui, en présence de la communauté et des autres chefs des enfants de Dieu, célébrait l'auguste sacrifice. Le saint abbé fut frappé de mort, lorsqu'il disait : *A nous aussi pécheurs ?* Il expira, en priant pour son meurtrier.

Les moines furent massacrés dans le chœur. Couvert du sang d'un martyr, le persécuteur poursuivit saint Judule, qui regagnait l'abbaye de Landevenec, et lui coupa la tête à coups d'épée. Ce Saint mourut, comme son frère, dans la charité la plus héroïque. Leurs prières furent exaucées et procurèrent la conversion de leur bourreau. Après le massacre, il fut possédé et si furieux que ses serviteurs se virent contraints de le lier. Un dragon, sorti des flots, désola la contrée. Les habitants sentirent que ces fléaux étaient des punitions ; ils appelèrent saint Paul de Léon à leur secours. Touché de leur malheur, il alla au Faou, arrêta le monstre et ses ravages. La population entière se convertit. Le saint évêque délivra l'homicide énergumène, qui se fit aussitôt chrétien, et qui en expiation de ses deux meurtres fonda l'abbaye de Daoulas.

LE BIENHEUREUX RICHARD DE BOURGOGNE,

ÉVÊQUE, ET SES COMPAGNONS MARTYRS.

En partant pour aller prendre possession du titre de l'Evêch d'Armalech, en Tartarie, Richard qui n'avait en vue que d'étendr la foi chrétienne, se fit accompagner par des personnages de so Ordre, choisis entre les plus doctes et animés du même zèle qu lui. Comme ils ont partagé ses travaux et ses souffrances, e qu'ils jouissent avec lui des récompenses dues au martyre, nou rappellerons ici leurs noms ; c'étaient François d'Alexandri

Digitized by Google

Raymond Rutide, de la même ville, et Pascal de Victoria, en Espagne, prêtres : Martel, Provençal, et Laurent d'Alexandrie, Frères Lais, et enfin Jean des Indes ; ce dernier, qui était Ethiopien et noir, avait embrassé avec le christianisme le Tiers Ordre de saint François.

La mission, composée de sept personnes, se rendit à Armalech, où elle eut d'abord de grands succès. L'empereur Tartare avait reçu les Religieux de la manière la plus favorable : il les estima dès qu'il les connut, et une circonstance les en fit aimer.

L'empereur était malade quand les missionnaires arrivèrent. François d'Alexandrie, qui avait apparemment quelques connaissances de la chirurgie, eut le bonheur de le guérir d'un chancre et d'une fistule ; et cette cure lui mérita une entière confiance à la cour de ce prince, qui l'appelait son père et son médecin. Bientôt après, François fut de ses conseils, et il lui en donna dont il se trouva bien.

Cette supériorité de talents, et plus encore la pureté des mœurs, et le parfait désintéressement des Prédicateurs, firent juger à l'empereur que des gens qui se conduisaient de la sorte, étaient guidés par des principes saints, et n'osant sans doute embrasser lui-même une religion dont la morale lui paraissait si belle, il abandonna son fils, âgé de huit ans, à François, pour qu'il l'élevât dans le christianisme. En effet, ce jeune prince fut baptisé et nommé Jean.

Ce grand exemple attirait journellement de nouveaux prosélytes à la Foi, et il est à présumer que tous les sujets de cet empereur s'y seraient convertis, sans la révolution qui se fit dans cet empire.

Alisolda, prince Sarrazin, trouva le moyen de faire empoisonner l'empereur ; et dans le trouble où cette action plongea l'état, il s'en empara, et fit massacrer les héritiers du trône. Il apprit bientôt les progrès de la mission, et avec quelle ardeur les Frères-Mineurs travaillaient à extirper de ces vastes contrées l'idolâtrie, et le mahométisme, qu'il professait. Il rendit plusieurs édits pour le maintien de sa secte, où il rappelait tous ses sujets dans un certain délai, sous peine de la vie. Ces ordres, qui étaient

Digitized by Google

généraux, s'étendaient jusque sur Richard et ses religieux : des Satellites vinrent leur proposer une abjuration formelle de leur religion : et sur le refus ils furent exposés, liés avec des cordes, aux insultes de la populace, dont ils furent extrêmement maltraités. Quand le nouvel empereur se fut assuré que ni la honte, ni les tourments ne pourraient faire changer l'évêque et les religieux, qui, dans leurs liens mêmes, ne cessaient d'annoncer les vérités de l'Évangile, et de faire voir la fausseté de l'Alcoran, il ordonna qu'on leur tranchât la tête ; et ces sept confesseurs reçurent la couronne du martyre en l'an 1340. (FÉROT).

LE BIENHEUREUX GENTIL,

FRÈRE MINEUR, MARTYR.

Metellica, dans la Marche-d'Ancône, vit naître le bienheureux Gentil. Il était fort jeune quand il embrassa l'Ordre de saint François, et, ses études étant finies, il demeura pendant plusieurs années au Mont-Alverne, où les bons exemples, la sainteté du lieu, et ses dispositions favorables, l'élevèrent à la pratique des plus sublimes vertus.

Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, lui fit concevoir le dessein d'aller porter l'Evangile en Egypte et dans la Perse. Dans cette vue il passa les mers, et donna toute son application à apprendre la langue Arabique : son espérance fut trompée, et il ne fit aucun progrès dans cette étude : de sorte qu'après bien des peines inutiles, il prit la résolution de repasser en Italie. Mais comme il était sur le point de partir, le Seigneur lui apparut, et lui dit : « J'ai mis mes paroles dans ta bouche, tu « iras où je t'enverrai, et tu diras à ces peuples tout ce que je « t'ordonnerai. »

Après ce miraculeux évènement, il se trouva qu'il possédait si parfaitement la langue Persanne, qu'il se vit en état de prêcher avec une grande facilité ; et Dieu couronna ses travaux par la conversion de dix mille infidèles, par celle de toute une famille juive, à Cafa, et par des prodiges capables de convaincre les esprits les plus opiniâtres.

Digitized by Google

De Perse, il passa en Arabie, et fut avec Marc Cornaro, duc de Venise, alors en ambassade auprès du Sofi, visiter le tombeau de Sainte-Catherine, au Mont-Sinaï. Après avoir satisfait à sa dévotion, ce zélé missionnaire reprit le cours de ses travaux apostoliques. Il annonça la foi à Trébisonde, à Salmastre, et dans les *environs* de ces villes ; il opérait de nombreuses conversions parmi les infidèles, et justifiait sa doctrine par des prodiges frappants, lorsqu'il fut massacré à Toringie en l'an 1340.

On cite parmi les vertus de ce confesseur de Jésus-Christ, son grand amour pour la pauvreté, et sa charité envers les malheureux, auxquels il donnait tout ce qu'il avait, et se bornait lui-même au plus étroit nécessaire.

Nicolas Quirini, noble Vénitien, acheta ses reliques et les fit apporter à Venise. Cornaro, qui avait tant de raisons de lui porter vénération, obtint la tête du Martyr, dont depuis il a gratifié les Frères mineurs. Dans la suite les familles de Quirini et de Cambernard, s'unirent pour faire bâtir en son honneur une chapelle au couvent de Saint-Jérôme : ils y déposèrent ses reliques, qui sont un objet de piété pour les Fidèles, à cause des grâces qu'ils reçoivent du Ciel, pour l'intercession du bienheureux.

(FÉROT).

LE BIENHEUREUX SÉGRIEN,

FRÈRE MINEUR.

Le temps et le lieu de la naissance du bienheureux Ségrien, ne nous sont pas connus, non plus que l'époque de la vocation. Par le moyen des austérités et de la prière, il atteignit à un si haut degré de perfection, que sa vie entière, dans l'Ordre de *saint* François, ne fut qu'un tissu de prodiges. Ils continuèrent après sa mort, qui arriva au couvent de Lérida en Espagne, dans le cours de l'an 1340. Aussitôt que cet excellent religieux eut rendu l'âme, on vit descendre sur son corps plusieurs lumières fort éclatantes, que l'on prit pour un présage de la béatitude de laquelle il jouissait. (FÉROT.)

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JEAN D'AUCLOIS,

ABBÉ DE FLORESSE.

A Floresse, sur la Sambre, on honore la mémoire de Jean d'Auclois, cinquième abbé de ce monastère, homme pieux et saint. Il n'y a pas de doute que ce vénérable apôtre fit renaître dans son église des mœurs honnêtes, mais aimant mieux vivre dans la contemplation spirituelle que de s'occuper des biens de la terre, il laissa sa charge aux mains du chapitre, et mourut dans ce monastère le 2 décembre 1200.

On cite, parmi les nobles actions de ce moine, qu'en 1174, des fontaines surgirent tout à coup dans un lieu privé d'eau, et cette faveur est due aux prières du saint abbé ; après sa mort, on mit sur sa tombe cette simple inscription en latin :

Jean d'Auclois, abbé Floresse.

Par son intercession, plusieurs malades recouvrèrent la santé, et spécialement Jean de Robert qui, condamné par les médecins, recourut au bienheureux Jean, et lui dit : « Bienheureux ami de Dieu, accordez-moi votre protection dans ce péril ; » et malgré l'avis des docteurs, il recouvra la santé.

Quatre ans après la mort du bienheureux Jean d'Auclois, Philippe, comte de Namur, frère de Beaudoin de Constantinople, apporta de cette ville une portion du bois de la Croix sainte et en gratifia Floresse. De cette partie de la Croix il coula de larges gouttes de sang, et cela en présence de tous les religieux ; ce miracle est attesté par ces vers, conservés dans le reliquaire d'argent qui contient la sainte Croix :

Hæc crux, quo luxit, nobis bis sanguine fluxit
Quam scio quod tenuit Christi cruor ac benedixit.

LE BIENHEUREUX JEAN DE RUYSBROECK.

Jean de Ruysbroeck, ainsi nommé du village où il naquit, près de Bruxelles, vint au monde en l'année 1294. Il montra, dès son

Digitized by Google

enfance, un caractère doux et complaisant, mais déjà peu attaché aux choses de la terre; à l'âge de quatorze ans, selon d'autres, à onze ans, il quitta sa famille qu'il ne revit plus depuis, et il se rendit à Bruxelles chez Jean Hinckaert, son parent, chanoine de premier rang dans l'église de Sainte-Gudule. Ce fut par ses soins que le petit Jean de Ruysbroeck commença ses études dans l'école de cette ville.

Mais au bout de quatre ans, ayant à peine bien appris les éléments de la grammaire latine, il renonça à l'étude des lettres pour se livrer entièrement à celle de la sagesse divine et à la pratique de la vertu.

Il s'était préparé pour recevoir les ordres. A l'âge de vingt-quatre ans, il fut ordonné prêtre; et dès lors il s'adonna avec une nouvelle ardeur à la vie contemplative. Parlant peu et négligeant presqu'entièrement son extérieur, il s'attira souvent le mépris des gens du monde qui ne savaient pas apprécier une vie si extraordinaire.

Reçu, depuis quelque temps, parmi le clergé de Sainte-Gudule, il devint bientôt vicaire ou chapelain de la même église.

Vers cette époque, une femme, nommée Blommardine, répandait dans Bruxelles les erreurs des Béguards; elle avait composé en faveur de cette secte infâme plusieurs écrits, où elle traitait de l'esprit de liberté et de l'amour impur, qu'elle honorait du nom d'amour séraphique. Beaucoup de gens tombèrent dans ses piéges, et la croyaient si sainte qu'ils disaient qu'elle marchait entre deux séraphins, lorsqu'elle allait à la communion. Jean de Ruysbroeck s'opposa de sa parole et de ses écrits, aux doctrines pernicieuses que cette femme impudente répandait dans le public, et il parvint à l'empêcher de porter la séduction plus loin.

Jusqu'ici Jean avait vécu à Bruxelles en commerce avec son parent Hinckaert et avec Francon de Couwenberg, chanoine de Sainte-Gudule du second rang, tous deux personnages illustres par la sainteté de leur vie et l'intégrité de leurs mœurs. Mais en 1343, les deux vieillards et leur jeune compagnon quittèrent la ville et leurs bénéfices, dans le dessein de se livrer d'une ma-

Digitized by Google

nière plus particulière encore au service du Seigneur ; ils allèrent trouver l'ermite Lambert, à Groenendael, dans la forêt de Soignes. Cette paisible solitude eut tant d'attraits pour eux, que Lambert leur céda sa place, après qu'Hinckaert lui eût bâti un autre ermitage à Boetendael ; ils résolurent alors d'y ériger un monastère. Ils y bâtirent une chapelle qui fut consacrée le 17 mars de l'année 1344, par Mathias, évêque de Trébizonde et suffragant de Cambrai. Ils continuèrent d'y vivre en commun avec quelques nouveaux compagnons qui étaient venus s'associer à leurs exercices de piété, et d'y porter leurs habits cléricaux. Enfin, à l'exhortation de Pierre de Salicibus, abbé de Saint-Victor de Paris, ils embrassèrent, le 10 mars de l'année 1349, la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin, en présence de Pierre André, évêque de Cambrai.

Le lendemain de la cérémonie, ce prélat nomma Francon, prévôt, et Jean de Ruysbroeck, prieur de la nouvelle communauté. Quant à Hinckaert, comme il était fort âgé et valétudinaire, il continua à vivre parmi eux en portant son habit de clerc et sans se faire chanoine régulier. On le considère comme le quatrième ermite de Groenendael.

Jean redoubla de ferveur pour remplir dignement la charge qui lui avait été confiée : il fit fleurir dans son monastère une sainteté exemplaire et porta même une réforme salutaire dans plusieurs autres congrégations de chanoines réguliers ; celle de Windesheim et le monastère de Château-Landon, lui eurent sous ce rapport les plus grandes obligations.

Malgré les occupations multipliées qui lui venaient du dedans et du dehors, il tâchait néanmoins de s'appliquer continuellement à la prière. Il disait tous les jours la messe et continua de le faire jusque dans son extrême vieillesse, hors le cas de maladie ou d'autre empêchement grave.

Pour exciter ses confrères au travail des mains, il ne dédaigna point de se livrer lui-même aux travaux les plus difficiles et les plus bas de la maison. Par une union intérieure avec Dieu, il sanctifiait non-seulement ses prières et ses travaux, mais encore les actions même animales, comme le boire, le manger, le dor-

Digitized by Google

mir et celles qui paraissaient les plus indifférentes. Rapportant tout à l'amour de Dieu, il s'étudiait à se tenir dans le recueillement, dans le calme, dans une certaine solitude intérieure et dans une extrême attention, pour ne rien perdre des instructions et des avertissements que Dieu lui donnait. Il semblait avoir acquis l'habitude d'agir en tout par l'esprit de la grâce. L'union divine était le motif de toutes ses actions et le centre de tous ses désirs.

Quoiqu'il fut peu lettré, et qu'il eût acquis simplement, par la voie de l'expérience, la connaissance la plus élevée de la théologie mystique, on le regardait d'autant plus comme un homme inspiré et particulièrement favorisé du Ciel, qu'il paraissait moins instruit. Au rapport de Henri Pomérius, son confrère, il avait coutume de noter sur ses tablettes, dans sa solitude des bois, les pensées qui lui étaient suggérées, et il les dictait à sa rentrée au monastère.

Sa réputation attira auprès de lui beaucoup de personnes nobles et puissantes de l'un et de l'autre sexe, qui venaient le consulter pour les affaires de leur salut ; plusieurs docteurs lui rendaient visite dans le même but, et il en venait de Strasbourg, de Bâle et d'autres villes du Rhin. Jean Thaulère, docteur en théologie de l'Ordre de Saint-Dominique, célèbre par son savoir et par sa vertu, fut de ce nombre. Il avait une prédilection spéciale pour Jean de Ruysbroeck, lui rendait de fréquentes visites, et avait coutume de dire qu'il avait beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative.

Gérard le Grand, savant théologien et fondateur des Clercs de la *vie commune*, vint aussi le voir, accompagné de Jean Seele, recteur de l'école de Zwolle ; ils furent extrêmement édifiés des entretiens qu'ils eurent pendant quelques jours avec le pieux cénobite.

Entouré de vénération et comblé d'années, Jean de Ruysbroeck, qualifié de contemplatif par excellence, d'illuminé et de divin, s'éteignit le deuxième jour de décembre 1381, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Le vénérable Thomas a Kempis raconte que Gérard le Grand apprit par une révélation céleste le moment de

Digitized by Google

sa mort, et son entrée au ciel, après avoir passé une heure au purgatoire.

Le corps de Jean de Ruysbroeck fut enterré dans l'enceinte de la chapelle du monastère; mais en 1386, Jean Serclaes, évêque de Cambrai, le transféra dans le chœur de la nouvelle église. Jean Thierri de Schoonhoven écrit que, lorsqu'on le déterra, on trouva son corps tout entier, qu'il fut exposé à la vue de tout le monde, pendant plusieurs jours et qu'il en sortit une odeur suave, ainsi que le rapportèrent plusieurs religieux et laïcs dignes de foi, qui en avaient été témoins.

Enfin, le huitième jour de novembre de l'année 1622, Jacques Boonen, archevêque de Malines, déterra solennellement le corps du vénérable Jean de Ruysbroeck, le mit dans une châsse de bois et le plaça devant le maître-autel dans un mausolée magnifique, que l'infante Isabelle fit orner à ses frais, après avoir été le 17 novembre de la même année à Groenendael, pour visiter ces vénérables reliques. Elles y furent conservées jusqu'à la fin du dernier siècle. On dit qu'après la suppression du monastère (1784) elles furent déposées dans l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles.

En 1624, sur les instances du Père général de la congrégation de Windesheim, du prieur et des religieux de Groenendael, l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, donna à Aubert Le Mire une commission spéciale pour commencer le procès informatif sur la vie et les miracles de Jean de Ruysbroeck. La Congrégation des Rites, après avoir examiné ce procès préparatoire, décréta que par les preuves y contenues, on avait pleinement satisfait à l'inquisition générale requise par les saints canons, et qu'on pouvait procéder à faire des recherches ultérieures. Elle donna aussi, le 10 mai 1626, des lettres rémissoriales et compulsoriales, en vertu desquelles une nouvelle enquête fut faite par les juges et commissaires que la Congrégation des Rites avait nommés pour poursuivre cette cause. C'étaient Jacques Boonen, archevêque de Malines; Aubert Le Mire; César Clémens, docteur en théologie et doyen de l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, et Henri Calenus, qui pour lors était curé de Saint-Jean de Molen

Digitized by Google

breeck et archiprêtre du district de Bruxelles. Toutes les pièces de ce procès informatif se conservent encore aux archives de l'archevêché de Malines, et forment deux volumes in-folio.

On honore le 2 décembre la mémoire du bienheureux Jean de Ruysbroeck [1].

LE BIENH. RAYNIER DE BORGO-SAN-SEPOLCRO,

FRÈRE MINEUR.

Né vers l'an 1510, de parents pauvres, mais vertueux, il reçut au baptême le nom de *Sancti*, c'est-à-dire *Saint*, nom qu'il justifia par sa conduite, dès sa plus tendre jeunesse ; car il était si appliqué à la prière, que l'ayant quittée un jour pour faire rentrer un bœuf indocile à l'écurie, et cet animal furieux l'ayant élevé en l'air avec ses cornes, *Sancti* se remit incontinent à l'Oraison, sans que cet accident fut capable de l'en distraire.

A deux mille pas de Borgo-di-San-Sepolcro, ville de Toscane, où habitait *Sancti*, il y avait un couvent de Capuçins appelé le Mont-Cassal, et le chemin était âpre et très-difficile : cela ne l'empêchait pas de s'y rendre toutes les nuits, et il se tenait à la porte de l'église pendant tout le temps que duraient les Matines.

Son intention était de conserver le trésor de sa virginité, et les circonstances le lui permirent ; car son père l'ayant marié à l'âge de dix-huit ans, la mort inespérée de sa femme lui en laissa la liberté, et il passa toute sa vie dans une chasteté parfaite.

Dans ces temps-là furent publiées au Bourg du Saint-Sépulcre les vertus d'un bienheureux de l'Ordre de Saint-François, qui s'appelait Raynier : *Sancti* ne put les entendre sans être vivement touché, et se consacra à Dieu dans l'Ordre des Capucins, où il reçut le nom de Raynier.

[1] Un autre Jean de Ruysbroeck, né au même lieu, et peut-être de la famille du bienheureux, florissait au commencement du quinzième siècle à Bruxelles. C'était un architecte de haut mérite; et c'est lui qui bâtit l'hôtel-de-ville de Bruxelles, avec sa magnifique tour, que l'on ne cessera jamais d'admirer comme un chef-d'œuvre.

Digitized by Google

Il éprouva dans ce nouvel état de violentes tentations ; et elles ne servirent qu'à le perfectionner, par le bon usage qu'il en fit. Il devint dans peu de temps un modèle de toutes les vertus. Les actes produits, sous l'autorité du Saint-Siége, au procès de sa béatification, contiennent un grand nombre de miracles et de prédictions dans le détail desquels nous n'entrerons pas, et qui, de son vivant, lui donnèrent la réputation d'un saint.

Raynier avait pour sa règle un respect profond et un attachement sincère, qui l'en rendirent un des plus exacts observateurs. Son zèle pour la sainte obéissance lui fit faire une fois en six heures une traite qu'un homme de pied n'eût pu faire qu'en trois jours sans un secours surnaturel.

La parfaite humilité dont il faisait profession le portait à sortir avant le jour des lieux où il se retirait dans ses voyages, afin d'éviter le concours du peuple qui cherchait à le voir et voulait le suivre, et dont il craignait que les applaudissements ne fissent germer la vanité dans son cœur.

La ferveur de son Oraison lui procura divers ravissements, dans lesquels il reçut d'abondantes consolations, et il fut honoré d'apparitions et d'entretiens célestes, comme saint Félix-de-Cantalice.

Le temps des récompenses arriva enfin. Raynier, qui avait eu révélation du jour et de l'heure de sa mort, ne négligea rien pour qu'elle répondît à sa vie toute sainte. Il alla à l'église, où il reçut la sainte Eucharistie en forme de Viatique, puis, s'étant rendu à l'Infirmerie, il y reçut l'Extrême-Onction : et le même jour, vers la fin de Complies, les yeux élevés vers le Ciel, comme un homme ravi par la contemplation des divines vérités, il expira tranquillement, en l'an 1589.

Le peuple, instruit de son trépas, vint en si grande foule au couvent, qu'on fut obligé d'en fermer les portes : mais ayant pénétré dans l'intérieur par les fenêtres, il mit ses habits en pièces, pour conserver quelque chose d'un homme qu'il vénérait comme un Saint. Les vêtements dont on le couvrit successivement eurent le même sort ; son corps même ne fut pas resté entier si l'évêque du lieu n'y eut mis ordre, le faisant enfermer

Digitized by Google

dans une chapelle. L'odeur suave qu'il rendit depuis sa mort, et les prodiges signalés qui la suivirent, furent regardés comme un présage de sa béatitude; et il semble que ce fut pour confirmer cette opinion que le Ciel fit naître à quelques-uns l'idée de l'embaumer; car, dans l'opération, on trouva trois pierres triangulaires que renfermait la vésicule du fiel. On crut qu'elles représentaient chacune quelque chose de mystérieux, et qu'elles serviraient à manifester de plus en plus les mérites et la gloire du serviteur de Dieu; elles furent offertes au cardinal Jules Sanctorius, protecteur de l'Ordre des Capucins, et mises sous les yeux du pape Sixte V.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME DES TROIS-ÉPIS.

Apparition de la Sainte Vierge à un paysan du Haut-Rhin, qui allait d'Orbey acheter du blé au marché de Nidermorsvir. C'était au pied du Keiserberg. Elle tenait à la main trois épis. Elle le chargea d'annoncer des châtiments à ses concitoyens, s'ils ne sortaient pas des voies peu chrétiennes où ils marchaient. Il poursuivit sa route un peu troublé; arrivé au marché, il n'osa rien dire de sa rencontre; il acheta son blé qu'on versa dans un grand sac. Mais lorsqu'il voulut en charger son cheval, il essaya vainement de le soulever; il semblait cloué à la terre. Cet homme, qui était fort, s'effraya et sa frayeur s'accrut lorsqu'il vit que quatre des laboureurs présents ne pouvaient pas même le remuer. Alors il s'écria : « La très-sainte Vierge me force à parler, » et il raconta sa vision.

On en écrivit le récit. L'apparition avait eu lieu devant une statue de la très-sainte Vierge isolée au pied du Keiserberg. Ce lieu devint bientôt un pèlerinage. Un neveu de Jeanne, qui était chanoine de Saint-Dié, y vint sur le bruit qui se faisait de cette merveille, et il fit bâtir une chapelle à la sainte image, qu'on appela dès lors Notre-Dame-des-Trois-Epis.

M. l'abbé Boullan, qui a publié une notice sur ce sanctuaire, où plusieurs miracles ont été canoniquement constatés, dit qu'on

Digitized by Google

peut évaluer à trente mille le nombre des pèlerins qui le visitent chaque année.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, martyre de sainte Bibiane, vierge, qui, sous Julien, cet empereur sacrilége, fut déchirée à coups de cordes plombées pour Jésus-Christ, jusqu'au point qu'elle en rendit l'esprit.

Au même lieu, saint Eusèbe, prêtre, saint Marcel, diacre, saint Hippolyte, saint Maxime, saint Adrias, sainte Pauline, saint Néon, sainte Marie, sainte Martane et sainte Aurélie, martyrs, qui terminèrent leur combat dans la persécution de Valérien, sous le juge Secondien.

A Rome encore, saint Pontien, martyr, avec quarante autres.

En Afrique, fête de saint Sévère, saint Sécure, saint Janvier et saint Victorin, martyrs, qui méritèrent leurs couronnes dans ce pays.

A Aquilée, saint Chromace, évêque et confesseur.

A Imola, saint Pierre, évêque de Ravenne, surnommé Chrysologue, célèbre par sa doctrine et sa sainteté.

A Vérone, saint Loup, évêque et confesseur.

A Edesse, saint Nonne, évêque, dont les prières convertirent à Jésus-Christ sainte Pélagie la Pénitente.

A Troade, en Phrygie, saint Silvain, évêque, illustre par ses miracles.

A Brescia, saint Evase, évêque.

[1] QUARTO NONAS DECEMBRIS.

Romæ passio sanctæ Bibianæ Virginis, quæ sub Juliano Imperatore sacrilego ob Christum tamdiu plumbatis cæsa est, donec redderet spiritum. — Ibidem sanctorum Martyrum Fusebii Presbyteri Marcelli Diaconi, Hippolyti, Vaximi, Adriæ, Paulinæ, Neonis, Mariæ, Martanæ et Aurelæ, qui in persecutione Maleriani sub Secundiano Judice Martyrium compleverunt. — Item Romæ sancti Pontiani Martyris cum aliis quatuor. — In Africa natalis sanctorum Martyrum Severi, Securi, Januarii et Victorini, qui ibidem martyrio coronati sunt. — Aquilejæ sancti Chromatii Episcopi et Confessoris. — Apud Forum Cornelii sancti Petri Episcopi Ravennatis, cognomepo Chrysologi, doctrina et sanctitate celebris; cujus festum pridie Nonas Decembris recolitur. — Veronæ sancti Lupi Episcopi et Confessoris. — Edessæ sancti Nouni Episcopi, cujus precibus Pelagia pœnitens ad Christum conversa est. — Troade in Phrygia sancti Silvani Episcopi, miraculis clari. — Brixiæ sancti Evasii Episcopi.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Translation du bras de saint Maurice, patron de la cathédrale d'Angers.

Saint Athanase, moine des Cryptes, près de Kiov, en Russie.

Saint Eliab, confesseur en Ethiopie.

Saint Héracléémone, anachorète à Oxyrinque, au quatrième siècle.

Saint Fré, abbé en Irlande.

Saint Janvier et saint Sévère, martyrs en Afrique, dans la persécution d'Hunéric, en 1483.

Le bienheureux Odérise, abbé du Mont-Cassin, à la fin du onzième siècle.

Saint Robert, abbé de Metaplana, de l'Ordre de Citeaux, honoré en Espagne.

Saint Victorin, martyr des Vandales, en Afrique.

Saint Sécur, martyr avec saint Victorin et saint Sévère.

Saint Agilbert, roi d'Angleterre aux premiers siècles.

Saint Siméon Lafamari, honoré chez les Ethiopiens.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Bruyères, prêtre du diocèse de Lyon, fut condamné à mort comme émigré, et exécuté le 2 décembre 1793.

Jean-Georges-Agrère Delouche, prêtre du diocèse de Gap, fut arrêté à Yssengeaux, et condamné à mort le 2 décembre 1793.

Jean Lavradour, né à Bessay, curé de Peyrac, ne sortit pas de France; il fut mis en réclusion à Bordeaux et mourut à l'hôpital Saint-André le 2 décembre 1793.

Pierre Leboursicaud, né à Elven en 1763, fut déporté à la Guyane et mourut d'inanition à l'hôpital de Sinnamary le 2 décembre 1799.

Jean Patural, né à Laigneux, fut condamné à mort et exécuté à Lyon le 2 décembre 1793.

Jean-Baptiste Vieux-Mairer, né à Villiers-le-Luxeuil, religieux Récollet, fut déporté au delà des mers le 1er août 1798, et mourut à l'hospice de Sinnamary, le 2 décembre, âgé de 45 ans.

Digitized by Google

TROISIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. — Saint Sophonie, prophète. — Saint Lucius, roi dans la Grande-Bretagne. — Saint Cassien de Tanger, martyr. — Saint Germain et saint Véran. — Saint Birin, évêque de Dorcester. — Sainte Attale, abbesse. — Saint Sol, ermite. — Le Bienheureux Abbon, évêque d'Auxerre. — Saint Adhégrin, ermite. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge, Notre-Dame des Victoires. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FRANÇOIS XAVIER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, APOTRE DES INDES ET DU JAPON [1].

Jésus-Christ chargea ses Apôtres d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations. Les pasteurs de l'Eglise ont toujours rempli fidèlement cette importante fonction ; et la Providence a suscité dans chaque siècle des prédicateurs animés de l'Esprit Saint qui, tenant leur mission des successeurs des Apôtres, ont porté le flambeau de la foi dans de nouvelles contrées, pour étendre le royaume de Jésus-Christ et remplir le nombre des élus. Mais ce zèle pour la conversion des peuples est une prérogative qui appartient à l'Eglise catholique, et qu'aucune secte ne saurait lui

[1] Le P. Turselin a écrit sa vie en latin; elle est divisée en six livres, et fut imprimée pour la première fois à Rome, en 1594. Deux ans après, le même auteur donna une traduction latine des lettres du saint. Le P. Poussines a traduit aussi en latin un nouveau recueil de lettres de saint François Xavier, lequel parut à Rome en 1667, in-8°. On trouve aussi la vie de notre saint dans l'Histoire de la compagnie de Jésus, par Orlandin. Elle a encore été écrite en italien par les Pères Bartoli et Maffei; en portugais, par Lucena; en espagnol, par Garcia, et en français, par le P. Bouhours. Cette dernière vie, qui est composée avec autant de goût que d'élégance, a été traduite en anglais par Dryden. Outre ces ouvrages, on peut consulter les hommes illustres de Niéremberg, les historiens modernes de l'Inde, et surtout Jarric; l'Histoire ecclésiastique du Japon, par Solier; l'Histoire des missions des Indes orientales, de la Chine et du Japon, en espagnol, par Louis de Gusman; les Voyages de Ferdinand Mendez Pinto, en portugais; l'Histoire des Indes, par Maffei, l. 15; l'Histoire du Japon, par Charlevoix; Lafiteau, *Découvertes et Conquêtes des Indes orientales par les Portugais, etc.*

Digitized by Google

disputer. Parmi ceux qui, dans le XVI^e^ siècle, travaillèrent avec le plus de succès à ce grand ouvrage, on doit donner la première place à saint François Xavier, ce thaumaturge des derniers temps, que le Pape Urbain VIII appelle, à juste titre, l'*apôtre des Indes*.

Il naquit le 7 avril 1506, au château de Xaxier, dans la Navarre, à huit lieues de Pampelune. D. Jean de Jassa, son père, était un des principaux conseillers d'Etat de Jean d'Albret, troisième du nom, roi de Navarre. Sa mère était héritière des illustres maisons d'Azpilcueta et de Xavier. Ils eurent plusieurs enfants, dont les aînés portèrent le surnom d'Azpilcueta. On donna à François, *le plus* jeune de tous, celui de Xavier.

Il apprit les premiers éléments de la langue latine dans la maison paternelle, et il puisa au sein d'une famille vertueuse de grands sentiments de piété ; il était, dès son enfance, d'un caractère doux, gai, complaisant, ce qui le faisait aimer de tout le monde. On découvrait en lui un génie rare et une pénétration singulière. Avide d'apprendre, il s'appliquait à l'étude avec ardeur, et il ne voulut point embrasser la profession des armes comme ses frères. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, ses parents l'envoyèrent à l'université de Paris, qui était regardée comme la première école du monde.

Il entra au collége de Sainte-Barbe, et commença son cours de philosophie. Son amour pour l'étude lui fit dévorer les difficultés qu'offraient les questions les plus subtiles et les plus rebutantes. Ses talents naturels se développèrent de plus en plus ; son jugement se forma, et sa pénétration acquit plus d'étendue et de vivacité. Les applaudissements qu'il recevait de toutes parts flattaient agréablement sa vanité : car il ne trouvait rien de criminel dans cette passion, il la regardait même comme une émulation louable et nécessaire pour faire fortune dans le monde. Son cours de philosophie achevé, il fut reçu maître-ès-arts, et il enseigna lui-même cette science au collége de Beauvais : mais il continua de demeurer dans celui de Sainte-Barbe.

Saint Ignace étant venu à Paris, en 1528, pour finir ses études, se mit en pension dans le même collége. Il méditait alors le pro

Digitized by Google

jet de former une société savante qui se dévouât tout entière au salut du prochain. Vivant avec Pierre le Fevre, savoyard, et avec François Xavier, il les jugea propres à remplir ses vues. Il ne lui fut pas difficile de gagner le premier, qui n'avait point d'attachement pour le monde. Mais François, dont la tête était remplie de pensées ambitieuses, rejeta avec dédain la proposition d'Ignace; il le raillait même en toute occasion; il tournait en ridicule la pauvreté dans laquelle il vivait, et la traitait de bassesse d'âme. Ses mépris n'affectaient point Ignace; il les supportait avec douceur et avec un air gai, se contentant de répéter de temps en temps cette maxime de l'Evangile : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers, et de perdre son âme?* Tout cela ne fit point d'impression sur Xavier. Ebloui par la vaine gloire, il se faisait de faux principes pour concilier l'amour du monde avec le Christianisme. Ignace le prit par son faible; il se mit à louer son savoir et ses talents; il applaudissait à ses leçons, et cherchait l'occasion de lui procurer des écoliers. Ayant appris qu'il se trouvait dans le besoin, il lui offrit de l'argent qui fut accepté.

Xavier avait l'âme généreuse, il fut très-touché de ce procédé. Considérant ensuite la naissance d'Ignace, il ne put douter qu'il n'agît par un motif supérieur dans le genre de vie qu'il avait embrassé. Il vit donc Ignace avec d'autres yeux, et il l'écouta avec attention. Les luthériens avaient alors des émissaires à Paris, pour répandre secrètement leurs erreurs parmi les étudiants de l'Université. Ces émissaires présentèrent leurs dogmes d'une manière si plausible, que Xavier, naturellement curieux, prenait plaisir à les écouter. Ignace vint à son secours, et empêcha l'effet de la séduction. Trouvant un jour Xavier plus attentif qu'à l'ordinaire, il lui répéta, avec encore plus de force que par le passé, ces paroles de Jésus-Christ : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers, et de perdre son âme?* Il lui représenta ensuite qu'une âme aussi noble ne devait point se borner aux vains honneurs du monde; qu'il fallait que la gloire céleste fût l'unique objet de son ambition; et qu'il était contraire à la raison de préférer à ce qui est éternel, ce qui passe comme un songe. Xavier comprit alors le néant des grandeurs humaines, et sentit naître en lui

Digitized by Google

l'amour des choses célestes. Ce ne fut cependant qu'après de violents combats qu'il se rendit aux impressions de la grâce, et qu'il résolut enfin de conformer sa vie aux maximes austères de l'Évangile. Il se mit sous la conduite d'Ignace, qui le fit avancer à grands pas dans les voies de la perfection ; il apprit d'abord à vaincre sa passion dominante, et à se défaire de la vaine gloire, son plus dangereux ennemi. Il ne chercha plus que les occasions de s'humilier, afin de délivrer entièrement son cœur de l'enflure de l'orgueil, et comme il n'est pas possible de remporter une victoire complète sur ses passions, sans réprimer ses sens et sans mortifier sa chair, il couvrit son corps d'un cilice, et l'affaiblit par le jeûne et par d'autres austérités.

Lorsque les vacances furent arrivées, il fit les exercices spirituels, suivant la méthode de saint Ignace. Sa ferveur fut si grande qu'il passa quatre jours sans prendre aucune nourriture. La contemplation des choses célestes l'occupa le jour et la nuit; il parut changé en un autre homme. Ce n'étaient plus les mêmes idées, les mêmes vues, les mêmes affections ; il ne se reconnaissait plus lui-même ; l'humilité de la croix lui paraissait préférable à toute la gloire du monde. Pénétré des plus vifs sentiments de componction, il voulut faire une confession de toute sa vie ; il forma le dessein de glorifier le Seigneur par tous les moyens possibles, et de consacrer le reste de sa vie au salut des âmes. Après avoir enseigné la philosophie trois ans et demi, comme il se pratiquait dans ce temps-là, il se mit à l'étude de la théologie par le conseil de son directeur.

Le jour de l'Assomption de l'année 1534, Ignace avec ses six compagnons, du nombre desquels était Xavier, se rendit à Montmartre. Ils y firent tous vœu de visiter la Terre-Sainte et de travailler à la conversion des infidèles, ou, si cette entreprise ne pouvait avoir lieu, d'aller se jeter aux pieds du Pape, et de lui offrir leurs services pour s'employer aux bonnes œuvres qu'il jugerait à propos de leur désigner. Trois nouveaux compagnons se joignirent bientôt à eux. Tous finirent leur théologie l'année suivante. Le 15 novembre 1536, ils partirent de Paris au nombre de neuf, pour aller à Venise. Saint Ignace, qui s'était rendu d'Es-

Digitized by Google

pagne en cette ville, les y attendait. Ils traversèrent toute l'Allemagne à pied, malgré les rigueurs de l'hiver qui était extrêmement froid cette année. Xavier, pour se punir de la complaisance que lui avait inspirée autrefois son agilité à la course et à de semblables exercices du corps, s'était lié les bras et les cuisses avec de petites cordes. Le mouvement lui enfla les cuisses, et les cordes entrèrent si avant dans la chair, qu'on ne les voyait presque plus. La douleur qu'il en ressentit fut très-sensible; il la supporta d'abord avec patience : mais il se vit bientôt dans l'impossibilité de marcher, et il ne put cacher plus longtemps la cause de l'état où il se trouvait. Ses compagnons appelèrent un chirurgien, qui déclara qu'il y avait du danger à faire des incisions, et qu'au reste le mal était incurable. Le Fèvre, Laynez et les autres passèrent la nuit en prières, et le lendemain matin Xavier trouva que les cordes étaient tombées. Ils rendirent tous grâces au Seigneur, et continuèrent leur route. Xavier servait ses compagnons en toutes rencontres, et les prévenait toujours par des devoirs de charité.

Il arrivèrent à Venise le 8 janvier 1537, et eurent beaucoup de consolation en revoyant saint Ignace. Ils se distribuèrent dans les deux hôpitaux de la ville, afin d'y servir les pauvres jusqu'au moment où ils s'embarqueraient pour la Palestine. Xavier était à l'hôpital des incurables. Après avoir employé le jour à rendre aux malades les services les plus humiliants, il passait la nuit en prières. Il s'attachait de préférence à ceux qui avaient des maladies contagieuses, ou qui étaient couverts d'ulcères dégoûtants. Un de ces malades avait un ulcère horrible à voir, et dont la puanteur était insupportable. Personne n'osait en approcher, et Xavier sentait beaucoup de répugnance à le servir. Mais se rappelant que l'occasion de faire un grand sacrifice était trop précieuse pour la laisser échapper, il embrassa le malade ; puis, approchant sa bouche de l'ulcère, il en suça le pus : au même instant sa répugnance cessa, et cette victoire, remportée sur lui-même, lui mérita la grâce de ne plus trouver de peine à rien ; tant il est important de ne pas écouter les révoltes de la nature, et de se vaincre une bonne fois.

Digitized by Google

Deux mois se passèrent dans ces exercices de charité. Saint Ignace, qui crut devoir rester seul à Venise, envoya ses compagnons à Rome, pour demander la bénédiction du Pape Paul III, avant leur départ pour la Terre-Sainte. Le Souverain Pontife accorda à ceux de la Compagnie qui n'étaient point dans les ordres sacrés la permission de les recevoir de tout évêque catholique. De retour à Venise, Xavier fut ordonné prêtre, le jour de saint Jean-Baptiste 1537, et tous firent vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance entre les mains du nonce. Xavier se retira dans un village éloigné d'environ quatre milles de Padoue, pour se préparer à célébrer sa première messe. Il y passa quarante jours dans une pauvre chaumière abandonnée, exposé à toutes les injures de l'air, couchant sur la terre et ne vivant que de ce qu'il mendiait de porte en porte. Cependant Ignace fit partir tous ses compagnons pour Vicence. Xavier s'y rendit après sa retraite, et il y dit sa première messe, mais avec une telle abondance de larmes, qu'il fit pleurer tous ceux qui y assistèrent. Il se livra aux exercices de la charité et aux fonctions du saint ministère à Bologne, et il serait difficile d'exprimer toutes les bonnes œuvres qu'il fit dans cette ville. La maison où il demeurait fut depuis donnée aux Jésuites, et convertie en un oratoire qu'on fréquentait avec beaucoup de dévotion.

Ignace fit venir Xavier à Rome dans le carême de l'année suivante. Tous les Pères de la Compagnie naissante s'y étaient rassemblés pour délibérer sur la fondation de leur Ordre. Leurs délibérations furent accompagnées de prières, de larmes, de veilles, de pénitences austères. Tout leur désir était de plaire à Dieu, de chercher sa plus grande gloire et la sanctification des âmes. Comme il s'était écoulé un an sans qu'ils trouvassent l'occasion de passer en Palestine, et que l'exécution de leur projet était devenue impraticable, à cause de la guerre qui venait de s'allumer entre les Vénitiens et les Turcs, ils offrirent leurs services au Pape, en le priant de les employer de la manière qu'il jugerait la plus utile au salut du prochain. Leurs offres furent acceptées ; ils eurent ordre de prêcher dans Rome jusqu'à ce que Sa Sainteté en eût autrement décidé. Xavier exerça son ministère

Digitized by Google

dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*. On y admira tout à la fois son zèle et sa charité.

Govéa, portugais, qui avait été principal du collége de Sainte-Barbe à Paris, se trouvait alors à Rome. Jean III, roi de Portugal, l'y avait envoyé pour quelques affaires fort importantes. Il avait connu à Paris Ignace, Xavier et Le Fèvre, et il se ressouvenait des grands exemples de vertu qu'ils avaient donnés. Frappé du bien qu'ils faisaient à Rome, il écrivit au roi, son maître, que des hommes si éclairés, si humbles, si charitables, si zélés, si infatigables, si avides de croix, et qui ne se proposaient que la gloire de Dieu, étaient propres à aller planter la foi dans les Indes orientales. Cette lettre fit grand plaisir au prince. Il chargea don Pédro Mascaregnas, son ambassadeur à Rome, de lui obtenir six de ces hommes apostoliques pour la mission dont lui avait parlé Govéa. Saint Ignace n'en put accorder que deux ; il désigna Simon Rodriguez, portugais, et Nicolas Bobadilla, espagnol. Le premier partit sans délai pour Lisbonne. Bobadilla, qui ne devait partir qu'avec l'ambassadeur, tomba malade. Cet événement, ménagé par la Providence, lui fit substituer Xavier la veille du départ de Mascaregnas. Notre Saint ressentit une grande joie du choix qu'on faisait de lui. Il alla demander la bénédiction du Pape Paul III, qui présagea dès lors les fruits admirables qu'on avait droit d'attendre d'un tel missionnaire.

Xavier quitta Rome avec l'ambassadeur de Portugal, le 15 mars 1540. Il saisit sur la route toutes les occasions qui se présentèrent de pratiquer la mortification et l'humilité, de faire éclater son zèle et sa ferveur, de rendre à ceux qui voyageaient avec lui les services les plus révoltants pour l'amour-propre, et de se comporter à leur égard, comme s'il eût été le serviteur de tous. Le voyage se fit par terre à travers les Alpes et les Pyrénées, et fut de plus de trois mois. L'ambassadeur étant à Pampelune, proposa au Saint d'aller au château de Xavier qui était peu éloigné, afin de dire adieu à sa mère qui vivait encore, et à ses amis qu'il ne verrait peut-être jamais en ce monde. Le Saint ne voulut point se détourner de sa route ; il dit qu'il différait à voir ses parents dans le ciel ; que l'entrevue qu'on lui proposait serait

Digitized by Google

accompagnée de tristesse, comme il arrive dans les derniers adieux ; au lieu que dans le ciel il serait réuni pour toujours aux personnes qui lui étaient chères, et que sa joie ne serait mêlée d'aucune affliction. Mascaregnas fut très-édifié d'un pareil détachement du monde ; touché des exemples et des instructions de Xavier, il résolut de se donner à Dieu sans réserve.

Ils arrivèrent à Lisbonne sur la fin de juin. Xavier alla joindre Rodriguez qui logeait dans un hôpital pour instruire et servir les malades. Quoiqu'ils fissent dans ce lieu leur demeure ordinaire, cela ne les empêchait pas de faire le catéchisme et des instructions dans les différents quartiers de la ville. Les dimanches et les fêtes, ils entendaient les confessions à la cour : car le roi et plusieurs personnes de la cour, qu'ils avaient engagés à tendre à la perfection, se confessaient et communiaient tous les huit jours. Rodriguez et Xavier montraient tant de zèle pour le salut des âmes, et y travaillaient avec tant de succès, que le roi voulait les retenir dans son royaume. Il fut décidé que le premier resterait, et que le second irait aux Indes. Xavier passa huit mois à Lisbonne, parce que la flotte ne devait partir qu'au printemps prochain. Il reçut plusieurs lettres de Martin d'Azpilcueta, plus connu sous le nom de *docteur de Navarre*, qui le pressait de se rendre auprès de lui. Le docteur était son oncle maternel, et professait la théologie à Coïmbre. Xavier refusa constamment d'aller dans cette ville. Le docteur lui ayant témoigné de l'inquiétude sur son genre de vie, il lui répondit qu'il ne devait point s'arrêter à ce qu'on disait du nouvel institut ; qu'il importait peu d'être jugé par les hommes, par ceux surtout qui jugent sans connaissance de cause [1]. Avant de quitter Rome, il avait remis entre les mains du Père Laynez un acte par lequel il déclarait qu'il approuvait la règle et les constitutions que dresserait Ignace, et qu'il se consacrait à Dieu par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans la compagnie de Jésus, lorsqu'elle aurait été érigée en Ordre religieux par le Saint-Siége.

[1] Lib. 1, ep. 5, nov.

Digitized by Google

Quand le temps du départ fut arrivé, le roi remit quatre brefs du Pape au saint missionnaire. Dans les deux premiers, le Souverain Pontife établissait Xavier nonce apostolique, et lui donnait d'amples pouvoirs; dans le troisième, il le recommandait à David, roi d'Ethiopie; et dans le quatrième, aux autres princes d'Orient. Il fut impossible de lui faire accepter aucunes provisions. Il ne prit que quelques livres de piété, destinés à l'usage des nouveaux convertis. Sur la proposition qu'on lui fit d'emmener un domestique, il répondit qu'il était en état de se servir lui-même. Il ajouta, à ceux qui lui représentaient qu'il serait contre la décence qu'un nonce du Saint-Siége préparât lui-même sa nourriture et lavât son linge sur le tillac, qu'il ne devait pas craindre de scandaliser tant qu'il ne ferait point le mal. Il s'embarqua pour les Indes avec le Père Paul de Camerino, italien, et le Père François Mansilla, portugais. Le second n'était point encore prêtre. Le Père Simon Rodriguez les accompagna jusqu'à la flotte. Ce fut là qu'au milieu des plus tendres embrassements, Xavier lui dit : « Je veux pour votre consolation vous découvrir un « secret que je vous ai caché jusqu'à présent. Il vous souvient « que lorsque nous étions dans un hôpital de Rome, vous m'en- « tendîtes crier une nuit, *encore plus*, *Seigneur*, *encore plus*. « Vous m'avez demandé souvent ce que cela voulait dire, et je « vous ai toujours répondu que vous ne deviez pas vous en « mettre en peine. Sachez maintenant que je vis (endormi ou « éveillé, Dieu le sait), tout ce que je devais souffrir pour la « gloire de Jésus-Christ. Notre-Seigneur me donna tant de goût « pour les souffrances, que ne pouvant me rassasier de celles « qui s'offraient à moi, j'en désirai davantage; et c'est le sens « de ces mots que je prononçais avec tant d'ardeur *encore plus*, « *encore plus*. J'espère que la divine bonté m'accordera dans les « Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, et que ces désirs qu'elle « m'a inspirés seront bientôt satisfaits [1]. » Xavier s'embarqua le 7 avril 1541, le jour de sa naissance, dans sa trente-sixième

[1] Voyez Bouhours, dont nous adoptons et adopterons quelquefois les propres expressions. Nous ne pouvons rien faire de mieux que de laisser parler de temps en temps cet élégant et judicieux écrivain.

Digitized by Google

année. La flotte fit voile sous la conduite de don Martin Alphonse de Sousa, nommé vice-roi des Indes, lequel voulut avoir le Saint sur son bord.

Il y avait bien mille personnes dans le vaisseau du vice-roi. François Xavier les regarda comme un troupeau confié à ses soins. Il catéchisait les matelots et prêchait tous les dimanches au pied du grand mât. Il avait un soin extraordinaire des malades, et les portait dans sa chambre, dont il faisait une espèce d'infirmerie. Il couchait sur le tillac, et ne vécut que d'aumônes pendant tout le voyage. Inutilement le vice-roi le pressa de manger à sa table, ou d'accepter au moins ce qu'il lui envoyait pour sa nourriture. Xavier répondit toujours qu'il était un pauvre religieux, et qu'ayant fait vœu de pauvreté, il était de son devoir de l'accomplir. S'il fut forcé quelquefois de recevoir les plats que le vice-roi lui envoyait de sa table, il les partageait entre ceux qu'il savait en avoir le plus de besoin. Attentif à réprimer et même à prévenir toute espèce de désordres, il faisait cesser les murmures, apaisait les querelles et les disputes, et empêchait, autant qu'il lui était possible, les jurements, les blasphèmes et la passion du jeu. S'il était témoin de quelques mauvaises actions, il reprenait les coupables avec une telle autorité, que personne ne lui résistait; et son zèle était si bien tempéré par la douceur, qu'on ne pouvait s'en offenser. Les froids insupportables du Cap-Verd, les chaleurs excessives de la Guinée, la putréfaction de l'eau douce et des viandes sous la ligne, ayant produit des maladies fâcheuses, il donna les plus grandes preuves de charité pour les besoins spirituels et corporels de l'équipage.

Après cinq mois de navigation, la flotte doubla le Cap de Bonne-Espérance, et aborda sur la fin d'août à Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique. Elle fut obligée d'y passer l'hiver. Les habitants de Mozambique, mahométans pour la plupart, trafiquaient avec les Arabes et les Ethiopiens : mais les Portugais avaient quelques établissements chez ce peuple. L'air du pays est malsain, et Xavier y tomba malade. Sa santé étant rétablie, il se rembarqua avec le vice-roi, qui mit à la voile le 13 mars 1542. Après trois jours de navigation on arriva à Mélinde, ville d'Afri-

Digitized by Google

que, habitée par les Sarrasins. Xavier pensait à parler de religion, pour faire sentir les absurdités du mahométisme, lorsqu'un des principaux de la ville le prévint, et lui demanda s'il n'y avait pas plus de piété en Europe qu'à Mélinde. Il ajouta que de dix-sept mosquées qu'ils avaient, quatorze étaient entièrement abandonnées, et qu'on ne fréquentait presque plus les trois autres. Cette conversation n'eut point d'autre suite, et le Saint partit en gémissant sur l'aveuglement de ce peuple. La flotte continua de cotoyer l'Afrique, et alla mouiller au bout de quelques jours à l'île de Socotora, vis-à-vis le détroit de la Mecque. Xavier y trouva quelques traces du christianisme, mais défiguré ; et ce ne fut pas sans verser des larmes qu'il abandonna un peuple disposé à recevoir ses instructions. Les Socotorins l'accompagnèrent jusque sur le bord de la mer, en le priant de revenir chez eux. On s'embarqua, et la navigation fut de peu de jours. La flotte, après avoir traversé la mer d'Arabie et une partie de celle de l'Inde, arriva au port de Goa, le 6 mai 1542, le treizième mois depuis sa sortie du port de Lisbonne [1].

[1] Les Portugais, sous la conduite du prince Henri, fils aîné de Jean Ier, roi de Portugal, découvrirent, en 1418, Madère, ainsi que plusieurs autres îles situées sur la côte occidentale de l'Afrique, et formèrent quelques petits établissements dans la Guinée. Emmanuel le Grand, qui succéda sur le trône de Portugal à Jean II, son père et qui mourut en 1521, chargea l'amiral Vasco de Gama de trouver un passage par mer aux Indes orientales avec lesquelles on n'avait de commerce que par l'Egypte ou la Perse. La navigation ayant été encouragée, Américe Vespuce découvrit, en 1497, le Brésil en Amérique. Cinq ans auparavant, Christophe Colomb avait abordé à Guanahani, une des îles Lucayes dans cette même partie du monde.

Gama ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance en 1498, découvrit la côte de Mozambique, et la ville de Mélinde sur la côte de Zanguebar en Afrique, d'où il alla par mer à Calicut, dans les Indes orientales. Il fit alliance avec le roi de Calicut, qui embrassa depuis le Christianisme. De nouvelles découvertes le mirent en état d'étendre considérablement la domination des Portugais. En 1507, Almeyda fut le premier vice-roi de ces contrées. Alphonse d'Albuquerque, que sa prudence et ses succès avaient rendu célèbre, lui succéda dans la vice-royauté, et posséda le gouvernement des Indes jusqu'à sa mort, arrivée en 1517. Après avoir agrandi et fortifié Goa, qu'il prit en 1510, il en fit la capitale des Portugais dans les Indes.

Jean III, surnommé le Pieux, monta sur le trône de Portugal en 1521. Il hérita des vertus d'Emmanuel son père, et surtout de son zèle pour la religion. Il ignora les injustices que commirent dans les Indes plusieurs de ses généraux et de ses gouverneurs.

Les premiers missionnaires ou chapelains, qui suivirent les Portugais dans les

Digitized by Google

Xavier n'eut pas plus tôt pris terre, qu'il se rendit à l'hôpital, où il choisit son logement; mais il ne voulut exercer aucune fonction sans avoir vu l'évêque de Goa. C'était Jean d'Albuquerque, religieux de saint François, que ses vertus rendaient singulièrement recommandable. Le saint missionnaire lui présenta les brefs de Paul III, et lui déclara qu'il ne prétendait point en faire usage sans son approbation. Il se jeta ensuite à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. Le prélat, frappé de la modestie de Xavier et de certain air de sainteté que respirait son extérieur, s'empressa de le relever. Puis, après avoir baisé respectueusement les brefs du Souverain Pontife, il lui promit de l'aider de son autorité épiscopale : promesse qu'il tint depuis fidèlement. Xavier, pour attirer sur ses travaux la bénédiction du ciel, passa la plus grande partie de la nuit en prières.

Indes, étaient des religieux de l'ordre de saint François. Ils avaient à leur tête un évêque revêtu du caractère de vicaire apostolique. Le vice-roi Alphonse d'Albuquerque fit ériger à Goa un siége épiscopal, qui fut rempli par Jean d'Albuquerque, franciscain. On établit depuis un archevêque à Goa, lorsqu'on eut érigé d'autres évêchés, tels que ceux de Cochin et de Malaca, en 1592, de Méliapour en 1607, etc. Un officier de l'armée, plein de zèle, et qui se nommait Antoine Calvan, fonda un séminaire dans les îles Moluques, lequel servit de modèle à celui qu'on établit à Goa en 1540.

Les anciens Chrétiens de saint Thomas ou de Malabar, qui vivaient dans ces contrées, étaient presque tous nestoriens. Ils obéissaient au patriarche de Babylone, et célébraient leur liturgie en syriaque; les villages qu'ils habitaient étaient au nombre de cent quarante. Ils avaient cent vingt-sept églises. On comptait environ vingt deux mille de ces chrétiens. Vincent Gouvéa, franciscain, qui alla aux Indes avec Jean d'Albuquerque, premier évêque de Goa, eut plusieurs conférences avec eux, et en fit rentrer quelques-uns dans la communion de l'Eglise catholique; les autres restèrent opiniâtrément attachés à leurs erreurs: ils vivent sous la protection des Hollandais qui se sont rendus maîtres de Cochin. Voyez Gouvée, *Jornada de Arcibispo de Goa*, etc., p. 6; Raulinus, *Hist. Malabar*; Jos. Assémani, *Diss. de Syris nestorianis*; les *Lettres édifiantes*, rec. 12, p. 383.

Quelques-uns étaient d'avis qu'on pouvait tolérer les rites malabares par condescendance pour certains gentils de la côte de Malabar. Ces rites consistaient à omettre quelques cérémonies du baptême; à différer l'administration de ce sacrement aux enfants; à laisser aux femmes une image qui représentait une idole : à refuser certains secours spirituels, qui n'étaient pas très-essentiels, aux *Parei*, dont la caste était la plus méprisée chez ce peuple; à permettre aux musiciens chrétiens d'exercer leur art dans les temples des idoles, ou le jour de leurs fêtes; à défendre aux femmes de recevoir les sacrements lorsqu'elles éprouvaient certaines infirmités, etc. Cette connivence ou tolérance a été condamnée par le cardinal de Tournon, sous Clément XI; par Benoît XIII, en 1727; par Clément XII, en 1759, et par Benoît XIV, en 1744. Ce dernier Pape a néanmoins permis de destiner des prêtres aux *Parei* seuls, et d'autres à la noblesse.

Digitized by Google

L'état où il vit la religion dans le pays où il était envoyé fit couler ses larmes et l'enflamma de zèle. Les Portugais, livrés aux passions les plus injustes et les plus honteuses, ne se faisaient aucun scrupule de l'ambition, de la vengeance, de l'usure, du libertinage. Il semblait que tout sentiment de religion fût éteint dans la plupart d'entre eux. Les sacrements étaient universellement négligés. Il n'y avait pas quatre prédicateurs dans toutes les Indes ni guère plus de prêtres hors de Goa. En vain l'évêque tâchait de faire rentrer les coupables en eux-mêmes; ils méprisaient ses exhortations, ses prières et ses menaces. Il n'y avait point de digue qu'on pût opposer à ce torrent d'iniquités. Les infidèles ressemblaient moins à des hommes qu'à des bêtes; si quelques-uns avaient cru autrefois à l'Evangile, ils étaient retombés dans leurs premières superstitions et dans leurs anciens désordres, parce qu'ils avaient manqué d'instructions pour se soutenir, et qu'ils n'avaient eu que de mauvais exemples sous les yeux.

La vie scandaleuse des chrétiens était un grand obstacle à la conversion des Gentils. Xavier commença sa mission par les premiers. Il leur rappela les principes du christianisme, et il s'appliqua surtout à former la jeunesse à la vertu. Sa coutume était de passer la matinée à servir les malades des hôpitaux et à visiter les prisonniers. Il parcourait ensuite les rues de Goa, une sonnette à la main, pour avertir les parents et les maîtres d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme; il le leur demandait pour l'amour de Dieu. Les petits enfants s'assemblaient autour de lui, et il les menait à l'église pour leur apprendre le symbole des Apôtres, les commandements de Dieu et les pratiques de la religion chrétienne. Il vint à bout de leur inspirer de vifs sentiments de piété. La modestie et la dévotion de ces enfants étonnèrent toute la ville et la firent bientôt changer de face. Les pécheurs les plus abandonnés commencèrent à rougir de leurs désordres. Quelque temps après, il prêcha en public, et se mit à faire des visites dans les maisons particulières. Sa douceur et sa charité furent des armes auxquelles personne ne résista. Les pécheurs, pénétrés d'horreur pour leurs crimes,

Digitized by Google

vinrent se jeter à ses pieds pour se confesser, et les fruits de pénitence qui accompagnèrent leurs larmes, fournirent des preuves certaines de la sincérité de leur conversion. On renonça aux contrats usuraires ; on restitua les gains illicites ; on mit en liberté les esclaves qu'on avait acquis injustement ; ceux qui avaient des concubines les renvoyèrent lorsqu'ils ne voulurent point les épouser ; enfin l'ordre et la décence furent rétablis dans les familles. La réformation de la ville de Goa fit connaître ce qu'on devait attendre du serviteur de Dieu.

Il apprit qu'à l'Orient de la presqu'île il y avait, sur la côte de la Pêcherie [1], qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à l'île de Manar, un peuple connu sous le nom de *Paravas* ou de pêcheurs ; que ces peuples, par reconnaissance pour les Portugais qui les avaient secourus contre les Maures, s'étaient fait baptiser ; mais que, faute d'instruction, ils conservaient toujours leurs superstitions et leurs vices. Xavier se chargea d'autant plus volontiers de cette mission, qu'il avait quelque connaissance de la langue malabare, qui était en usage à la côte de la Pêcherie. Il se fit accompagner par deux jeunes ecclésiastiques de Goa, qui entendaient passablement la même langue, et s'embarqua au mois d'octobre de l'année 1542. Il prit terre au cap Comorin, qui est en face de l'île de Ceylan et environ à six cents milles de Goa. Il commença l'exercice de son ministère dans un village rempli d'idolâtres ; il leur prêcha Jésus-Christ ; mais ils lui dirent qu'ils ne pouvaient changer de religion sans la permission du seigneur du pays. Leur opiniâtreté cependant ne put tenir contre la force des miracles que Dieu opéra par son serviteur. Une femme était en travail d'enfant depuis trois jours, et souffrait des peines horribles sans recevoir aucun soulagement, ni des prières des brachmanes, ni des remèdes naturels. Xavier l'instruisit et la baptisa, lorsqu'elle eut déclaré qu'elle croyait en Jésus-Christ. Elle fut aussitôt délivrée et parfaitement guérie, comme nous l'apprenons d'une lettre de Xavier lui-même à saint Ignace [2]. Ce miracle convertit

[1] Ainsi appelée à cause de la pêche des perles. Voyez sur la pêche, les nouv. mémoires du P. le Comte sur la Chine, t. II, p. 518 et suiv.
[2] L. 1, ep. 4.

Digitized by Google

non-seulement la famille de cette femme, mais les principaux habitants du village; et le prince ayant permis l'exercice du christianisme, tous se firent instruire et baptiser.

Encouragé par ce premier succès, il gagna la côte de la Pêcherie. Il s'attacha d'abord à ceux qui avaient reçu le Baptême, et leur enseigna la doctrine chrétienne. Mais, pour se mettre en état de faire plus de fruit, il voulut bien savoir la langue malabare, et il se donna des peines infinies pour y réussir. A force de travail il traduisit en cette langue les paroles du signe de la croix, le symbole des Apôtres, les commandements de Dieu, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le *confiteor*, le *salve regina*, enfin tout le catéchisme. Il apprit par cœur ce qu'il put de sa traduction, et se mit à parcourir les villages. Il allait, la clochette à la main, comme il le manda lui-même [1] à ses frères en Europe, pour rassembler tout ce qu'il rencontrait d'enfants et d'hommes; il recommandait aux enfants de répéter ce qu'ils avaient retenu à leurs pères et à leurs mères, à leurs domestiques et à leurs voisins. Les dimanches il faisait des instructions dans la chapelle et enseignait aux néophytes les prières usitées parmi les chrétiens. Il leur faisait réciter à différentes reprises le symbole, dont il expliquait chaque article. Il expliquait également les commandements de Dieu, et développait les principaux points de la morale de Jésus-Christ. Pour mieux fixer l'attention, surtout des enfants, il leur faisait réciter avec lui une courte prière, après la réponse à chaque question du catéchisme. Ordinairement il commençait chaque instruction par l'Oraison dominicale, et la terminait par la Salutation angélique. Il forma des catéchistes qui lui furent d'un grand secours pour achever les conversions que ses discours avaient commencées. La ferveur de cette chrétienté naissante était admirable. La multitude de ceux qui recevaient le Baptême était si grande, que Xavier, à force de baptiser, ne pouvait presque plus lever les bras. C'est ce qu'il mandait lui-même aux Jésuites de l'Europe.

[1] Lib. 1, ep. 5.

Digitized by Google

Les maladies devinrent alors si fréquentes à la côte de la Pêcherie, qu'on n'y en avait jamais tant vues. Dieu le permit sans doute pour vaincre l'opiniâtreté de ceux qui refusaient encore d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Tous couraient à Xavier, ou pour être guéris, ou pour obtenir la guérison de leurs parents et de leurs amis. La santé était rendue aux malades qui se faisaient baptiser et qui invoquaient avec foi le nom de Jésus-Christ. Souvent le Saint envoyait de jeunes néophytes avec son Crucifix, son chapelet ou son reliquaire ; ils les faisaient toucher aux malades, avec lesquels ils récitaient l'Oraison dominicale, le symbole et le décalogue ; et ceux-ci n'avaient pas plus tôt protesté qu'ils croyaient et voulaient être baptisés, qu'ils recouvraient la santé sur-le-champ. Le zèle et la sainteté du missionnaire le rendirent vénérable aux brachmanes mêmes, qui étaient les philosophes, les théologiens et les prêtres des idolâtres : ils s'opposèrent cependant aux progrès de l'Evangile par des motifs d'intérêt. Les conférences qu'ils eurent avec le Saint ne les convertirent point ; ils refusèrent également de croire sur les miracles éclatants que Xavier opéra sous leurs yeux. On lit, dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu, qu'il ressuscita *quatre* morts dans ce temps-là. Le premier était un catéchiste qui avait été piqué par un de ces serpents dont les piqûres sont toujours mortelles ; le second était un enfant qui s'était noyé dans un puits ; le troisième et le quatrième étaient un jeune garçon et une jeune fille qu'une maladie contagieuse avait enlevés.

Le Saint joignait aux travaux apostoliques les plus grandes austérités de la pénitence. Sa nourriture était celle des plus pauvres ; il ne mangeait que du riz et ne buvait que de l'eau. Il dormait tout au plus trois heures la nuit, et couchait sur la terre dans une cabane de pêcheurs. Loin de faire usage des matelas et des couvertures que le gouverneur lui avait envoyés de Goa, il s'en servit pour assister ceux qui étaient dans le besoin. Le reste de la nuit qu'il ne donnait point au sommeil, il le consacrait à la prière ou à l'utilité du prochain. Quelles que fussent ses occupations extérieures, il ne cessait de s'entretenir avec le

Digitized by Google

Seigneur, et les délices qu'il goûtait dans cet exercice étaient quelquefois si extraordinaires, qu'il conjurait la bonté divine d'en modérer l'excès. Il parlait de lui-même, quoiqu'en troisième personne, lorsqu'il disait en termes généraux à saint Ignace et à ses frères de Rome [1] : « Il m'arrive plusieurs fois d'entendre un « homme dire à Dieu : Seigneur, ne me donnez pas tant de con- « solation en cette vie ; ou, si vous voulez m'en combler par un « excès de miséricorde, tirez-moi à vous, et faites-moi jouir de « votre gloire, car c'est un trop grand supplice que de vivre « sans vous voir. »

Il y avait plus d'un an que Xavier travaillait à la conversion des Paravas. La moisson était si abondante, qu'il crut devoir partir pour Goa, sur la fin de 1543, afin de se procurer des coopérateurs. On lui confia le soin du séminaire, dit de Sainte-Foi, lequel avait été fondé pour l'éducation de jeunes Indiens. Son zèle l'appelant ailleurs, il remit le gouvernement de cette maison entre les mains des membres de la compagnie de Jésus qu'on avait envoyés aux Indes, il agrandit le séminaire, et dressa les règlements qu'on devait y suivre pour former les jeunes gens aux lettres et à la piété. Ce séminaire prit alors le nom de Saint-Paul, de son église qui était dédiée sous l'invocation de cet Apôtre. Par la même raison, les jésuites furent appelés Pères de saint Paul, ou Paulistes.

L'année suivante, Xavier retourna chez les Paravas avec quelques ouvriers évangélistes, tant indiens qu'européens, qu'il distribua dans différents villages. Il en mena quelques-uns avec lui dans le royaume de Travancor, où, comme il le dit dans une de ses lettres, il baptisa de ses propres mains jusqu'à dix mille idolâtres dans l'espace d'un mois. On vit quelquefois un village entier recevoir le Baptême en un jour. Le Saint s'avança dans les terres ; mais comme il ne savait point la langue du pays, il se contentait de baptiser les enfants, et de servir les malades qui faisaient suffisamment connaître leur état par signes.

Pendant qu'il exerçait son zèle dans le royaume de Travancor,

[1] Ep. 5, Societ. Roman.

Digitized by Google

Dieu lui communiqua le don des langues, suivant la relation d'un jeune Portugais de Coïmbre, nommé Vaz, qui l'accompagna dans plusieurs de ses courses apostoliques. Il parlait la langue des barbares, sans l'avoir jamais apprise, et il se faisait entendre sans avoir besoin de truchement. Il prêchait souvent dans la plaine à cinq ou six mille personnes assemblées. Ses succès animèrent les brachmanes contre lui ; ils lui tendirent des piéges et employèrent divers moyens pour lui ôter la vie ; mais Dieu rendit leurs efforts inutiles, et conserva celui dont il faisait l'instrument de ses miséricordes. Il était dans le royaume de Travancor, lorsque les Bagades, peuple sauvage qui vivait de rapines, y firent une incursion. Il se mit à la tête d'une petite troupe de chrétiens fervents, et, tenant en main un Crucifix, il s'avança vers ces barbares, auxquels il ordonna, de la part du Dieu vivant, de ne point passer outre et de s'en retourner. Le ton d'autorité avec lequel il leur parla remplit les chefs de terreur : ils restèrent confondus et sans mouvement, ainsi que les autres brigands qu'ils commandaient. Ils se retirèrent en désordre et abandonnèrent le pays. Cet événement procura au Saint la protection du roi de Travancor, et ce prince lui donna le surnom de *grand-père*.

Xavier, prêchant à Coulan, village de Travancor, près le cap Comorin, s'aperçut que la plupart des idolâtres étaient peu touchés de ses discours. Il pria Dieu d'amollir la dureté de leurs cœurs, et de ne pas permettre que le sang de Jésus-Christ eût été répandu inutilement pour eux. Il fit ensuite ouvrir un tombeau où l'on avait enterré un mort le jour précédent. Les assistants avouèrent que non-seulement le corps était privé de vie, mais encore qu'il commençait à sentir mauvais. Le Saint se mit alors à genoux, et, après une courte prière, il commanda au mort, par le nom du Dieu vivant, de revenir à la vie. Aussitôt le mort ressuscite, et se lève plein de force et de santé. Tous ceux qui étaient présents furent si frappés de ce prodige, qu'ils se jetèrent aux pieds du saint, et lui demandèrent le Baptême. Xavier ressuscita sur la même côte un jeune chrétien qu'on portait en terre. Les parents de ce jeune homme, pour conserver la mémoire du miracle, firent planter une grande croix à l'endroit où il avait

Digitized by Google

été opéré. Ces prodiges touchèrent tellement le peuple, que le royaume de Travancor fut chrétien en peu de mois. Il n'y eut que le roi et les personnes de la cour qui restèrent dans les ténèbres et les superstitions du paganisme.

La réputation du saint missionnaire se répandit dans toutes les Indes; les idolâtres le faisaient prier de toutes parts de venir les instruire et les baptiser. Il écrivit à saint Ignace en Italie, et au P. Simon Rodriguez en Portugal, pour leur demander des ouvriers évangéliques. Dans les transports du zèle qui l'enflammait, il aurait voulu changer les docteurs des universités de l'Europe en autant de prédicateurs de l'Evangile.

Il lui vint des députés des Manarois qui demandaient le baptême avec de vives instances. Comme il ne pouvait encore quitter le royaume de Travancor, parce qu'il fallait affermir la chrétienté qu'il y avait établie, il leur envoya un missionnaire dont il connaissait le zèle. Il y en eut un très-grand nombre qui se convertirent et reçurent le Baptême. L'île de Manar, située vers la pointe la plus septentrionale de Ceylan, était alors sous la domination du roi de Jafanapatan : c'est le nom qu'on donne à la partie septentrionale de Ceylan. Ce prince, qui haïssait la religion chrétienne, n'eut pas plus tôt été instruit du progrès qu'elle faisait parmi les Manarois, qu'il les attaqua les armes à la main. Il massacra six à sept cents chrétiens qui confessèrent généreusement Jésus-Christ, et qui aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie que de la conserver en retournant à leurs anciennes superstitions. Le roi de Jafanapatan, qui avait usurpé la couronne sur son frère aîné, fut tué depuis par les Portugais, lorsqu'ils s'emparèrent de Ceylan. Des princes et princesses de sa famille embrassèrent aussi le christianisme, et eurent le courage de quitter le pays et les espérances qu'ils pouvaient y avoir pour ne pas perdre le précieux dépôt de la foi.

Xavier fit un voyage à Cochin, pour conférer avec le vicaire général des Indes sur les moyens de remédier aux désordres des Portugais, qui étaient un grand obstacle à la conversion des idolâtres. Il l'engagea même à repasser en Portugal pour instruire le roi de ce qui se passait; et il lui remit une lettre pour ce

Digitized by Google

prince, dans laquelle il le conjurait, par les motifs les plus pressants, de faire servir sa puissance à procurer la gloire de Dieu, et d'employer les moyens propres à réprimer les scandales.

Il voulut visiter l'île de Manar, qui, comme nous l'avons dit, avait été arrosée du sang des chrétiens. Par ses prières, il délivra le pays des ravages d'une peste cruelle : ce qui contribua beaucoup à augmenter le nombre des fidèles et à confirmer dans la foi ceux qui avaient déjà reçu le baptême. Ayant fait un voyage à Méliapor, pour vénérer les reliques de saint Thomas, et pour implorer les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de cet Apôtre, il y convertit plusieurs pécheurs qui vivaient dans des habitudes invétérées. Il résolut alors d'exécuter le projet qu'il méditait d'aller prêcher l'Evangile dans l'île de Macassar. Il s'embarqua pour Malaca, ville fameuse de la presqu'île au-delà du Gange. Le commerce y attirait, outre les Indiens, les Arabes, les Perses, les Chinois et les Japonais. Les Sarrasins l'enlevèrent au roi de Siam, et y établirent le mahométisme. Mais d'Albuquerque s'en empara en 1511, et elle appartenait aux Portugais dans le temps dont nous parlons. Le Saint y arriva le 25 septembre 1545. Par ses instructions, auxquelles divers miracles donnèrent une nouvelle force, il retira du vice les mauvais chrétiens, et convertit un grand nombre d'idolâtres et de mahométans. Il attendit *inutilement* une occasion pour aller à Macassar ; ce qui lui fit juger que le moment marqué par la Providence n'était point encore arrivé. Ayant pris terre à l'île d'Amboine, il y exerça son zèle avec beaucoup de succès, et y opéra un grand nombre de conversions. Il alla prêcher encore dans d'autres îles, et il fit un séjour assez considérable aux Moluques. L'endurcissement des habitants ne le rebuta point : sa patience et ses discours en touchèrent enfin plusieurs, et il forma une église assez nombreuse de tous ceux qu'il baptisa.

Après avoir annoncé l'Evangile aux Moluques et à Ternate, il passa dans l'île du More, malgré toutes les représentations qu'on lui fit pour l'en détourner. S'il en convertit les habitants, ce fut avec des peines incroyables ; et il serait difficile d'exprimer tout ce qu'il eut à souffrir dans cette mission ; mais il en fut bien dé-

Digitized by Google

dommagé par les consolations intérieures qu'il reçut. Voici ce qu'il mandait à saint Ignace, après lui avoir fait une peinture du pays : « Les périls auxquels je suis exposé, et les travaux que « j'entreprends pour les intérêts de Dieu seul, sont des sources « inépuisables de joie spirituelle : en sorte que ces îles, où tout « manque, sont toutes propres à faire perdre la vue, par l'abon- « dance des larmes qui coulent sans cesse des yeux. Pour moi, je « ne me souviens pas d'avoir jamais goûté tant de délices inté- « rieures ; et ces consolations de l'âme sont si pures, si exquises « et si continuelles, qu'elles ôtent le sentiment des peines du « corps. » Le Saint fut obligé de faire un voyage à Goa pour se procurer des missionnaires et pour régler quelques affaires qui concernaient la compagnie. Il visita sur la route plusieurs des îles où il avait déjà prêché. Il arriva à Malaca au mois de juillet de l'année 1547. Au commencement de l'année suivante, il s'embarqua pour l'île de Ceylan, où il gagna à Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles, et entre autres deux rois.

Pendant le séjour que fit Xavier à Malaca, on lui présenta un Japonais, nommé Auger. Il avait tué un homme dans son pays, suivant Kæmpfer, et il n'avait pu conserver sa vie qu'en s'enfuyant sur un navire portugais. Tous les auteurs s'accordent à dire que c'était un homme riche, d'une extraction noble et âgé d'environ trente-cinq ans. Cruellement déchiré par les remords de sa conscience, il ne pouvait goûter aucun repos. Quelques chrétiens, instruits de son état, lui conseillèrent de voir François Xavier, l'assurant qu'il trouverait en lui la consolation qui lui était nécessaire. Le Saint le reçut avec bonté, et lui promit la tranquillité de l'âme qu'il cherchait ; mais il ajouta qu'on ne pouvait goûter cette tranquillité que dans la véritable religion. Le Japonais fut charmé de ce discours, et comme il savait un peu le portugais, Xavier l'instruisit des mystères de la foi, et lui proposa de s'embarquer avec ses domestiques pour Goa, où il devait aller bientôt lui-même.

Le vaisseau que monta le saint missionnaire allait droit à Cochin. Il fut assailli dans le détroit de Ceylan de la plus violente tempête ; de sorte qu'on fut obligé de jeter toutes les marchan-

Digitized by Google

dises dans la mer. Le pilote ne pouvant plus gouverner, abandonna le vaisseau à la merci des vagues. On eut l'image de la mort devant les yeux pendant trois jours et trois nuits. Xavier, après avoir entendu les confessions de l'équipage, se prosterna aux pieds d'un Crucifix, et pria avec tant de ferveur qu'il était comme absorbé en Dieu. Le vaisseau, emporté par un courant, donnait déjà contre les bancs de Ceylan, et les matelots se croyaient perdus sans ressource. Le Saint sort alors de sa chambre où il s'était enfermé. Il demande au pilote la corde et le plomb qui servaient à sonder la mer : il les laissa aller jusqu'au fond, en prononçant ces paroles : *Grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous :* au même moment le vaisseau s'arrête et le vent s'apaise. Ils continuent ensuite leur voyage, et arrivent heureusement à Cochin le 21 janvier 1548.

De Cochin, Xavier écrivit aux Pères de la Compagnie qui étaient à Rome, et leur raconta le danger qu'il avait couru dans le détroit de Ceylan. « Au fort de la tempête, disait-il [1], je pris « pour intercesseurs auprès de Dieu, les personnes vivantes de « notre Compagnie et ensuite tous les chrétiens... Je parcourus « les Ordres des Anges et des Saints, et je les invoquai tous... Je « réclamai surtout la protection de la très-sainte Mère de Dieu, « la Reine du ciel. Enfin, ayant mis toute mon espérance aux mé- « rites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ, étant protégé de « la sorte, je ressentis une joie plus grande au milieu de cette « furieuse tourmente, que quand je fus tout à fait hors du dan- « ger. A la vérité, étant comme je suis le plus méchant des « hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes par un excès « de plaisir céleste, lorsque j'étais sur le point de périr. Aussi « priais-je humblement Notre-Seigneur de ne point me délivrer « du naufrage dont nous étions menacés, à moins qu'il ne me « réservât à de plus grands périls pour sa gloire et pour son « service. Dieu, au reste, m'a fait connaître souvent de combien « de dangers et de peines j'ai été tiré par les prières et les sacri- « fices de ceux de la Compagnie... Si jamais je t'oublie, ô Com-

[1] L. 2, ep. 6.

Digitized by Google

« pagnie de Jésus, que ma main droite me soit inutile, et que « j'en oublie moi-même l'usage ! »

Le Saint ayant quitté Cochin, alla visiter les villages de la côte de la Pêcherie. Il fut singulièrement édifié de la ferveur de la chrétienté qu'il y avait établie. Il demeura quelque temps à Manapar, près du cap Comorin, et retourna dans l'île de Ceylan, où il convertit le roi de Condé. Enfin il partit pour Goa, et y arriva le 20 mars 1548. Etant dans cette ville, il acheva d'instruire Auger et ses deux domestiques. Ils furent baptisés solennellement par l'évêque de Goa. Auger voulut prendre le nom de Paul de Sainte-Foi ; un de ses domestiques prit le nom de Jean et l'autre celui d'Antoine. Ce fut alors que le Saint forma le projet d'aller prêcher l'Evangile au Japon.

En attendant que la navigation devint libre, il s'appliqua particulièrement aux exercices de la vie spirituelle, comme pour reprendre de nouvelles forces après ses travaux passés ; c'est la coutume des hommes apostoliques, qui, dans le commerce qu'ils ont avec Dieu, se délassent des fatigues qu'ils prennent pour le prochain. C'était alors que, dans le jardin du collége de Saint-Paul, tantôt se promenant, tantôt retiré dans un petit ermitage qu'on y avait bâti, il s'écriait : *C'est assez, Seigneur, c'est asssez.* Quelquefois il ouvrait sa soutane devant l'estomac, parce qu'il ne pouvait soutenir l'abondance des consolations célestes ; il faisait entendre tout à la fois qu'il aimait mieux souffrir beaucoup de tourments pour le service de Dieu que de goûter tant de douceurs ; il priait le Seigneur de lui réserver les plaisirs pour l'autre vie, et de ne lui épargner aucune peine en celle-ci. Mais ces occupations intérieures ne l'empêchaient pas de travailler au salut des âmes, ni de soulager les malheureux dans les hôpitaux et dans les prisons ; au contraire, plus l'amour de Dieu était vif et ardent en lui, plus il désirait de l'allumer dans les autres. La charité le faisait souvent renoncer au repos de la solitude et aux délices de l'oraison.

Dans le même temps, le Père Gaspard Barzée et quatre autres Jésuites arrivèrent de l'Europe. Xavier leur désigna leur emploi, et leur donna les instructions dont ils avaient besoin pour le rem-

Digitized by Google

plir fidèlement. Il partit ensuite pour Malaca dans la vue de passer de là au Japon. Il surmonta toutes les difficultés qu'on lui opposa pour empêcher ce voyage. Après avoir passé quelque temps à Malaca, il s'embarqua sur un vaisseau chinois, avec Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques qui avaient été baptisés à Goa. Il arrivèrent le 15 août 1549, à Cangoxima, dans le royaume de Saxuma, au Japon [1].

La langue japonaise paraît être une langue primitive et originale : du moins n'a-t-elle point d'affinité avec celles de l'Orient ; et elle a seulement emprunté quelques termes du chinois. Xavier en avait appris les premiers éléments de Paul de Sainte-Foi, durant son voyage. Il continua cette étude pendant les quarante jours qu'il passa à Cangoxima. Il logeait dans la maison de Paul de Sainte-Foi, dont il convertit et baptisa toute la famille. Il n'y avait qu'une langue au Japon, mais qu'on modifiait par les accents et la prononciation, suivant la qualité des personnes auxquelles on parlait. Le Saint y fit de tels progrès, qu'il fut en état de traduire en japonais le symbole des Apôtres, avec l'explication qu'il en avait faite autrefois. Il apprit ensuite cette traduction par cœur et commença à prêcher Jésus-Christ.

Il était déjà connu du roi de Saxuma, qui faisait sa résidence à six lieues de Cangoxima. Paul de Sainte-Foi avait parlé à la cour

[1] L'empire du Japon, situé dans la partie la plus orientale de l'Asie, est composé d'un amas d'îles, dont la principale est appelée Niphon dans le pays. Ce mot en japonais signifie orient ou origine du soleil. Du nom chinois Gepuanque, qui veut dire royaume du soleil levant, les Européens ont formé le mot Japon. Il y a deux autres îles considérables, appelées, l'une Saikokf ou Bungo, et l'autre Takoesy ou Sikof.

La ville de Méaco, situé dans l'île de Niphon, est l'ancienne capitale de l'empire. Le dairi y a un palais magnifique où il fait sa résidence. Cette ville est célèbre par ses manufactures de toiles peintes, par ses vernis, ses peintures, ses ouvrages en or, en cuivre, en acier, etc. On y comptait en 1691, au rapport de Kæmpfer, 3,893 tira ou temples de divinités étrangères, 2,117 mia ou temples d'anciennes divinités du Japon ; 137 palais ; 87 ponts ; 13,879 maisons ; 52,169 bonzes ou religieux, et 477,557 laïques, sans parler des officiers du dairi, et d'un grand nombre d'étrangers qui ne sont jamais compris dans l'artama ou registre annuel.

Jeddo, située dans la même île, est présentement la plus grande ville de l'empire ; mais elle est bâtie d'une manière fort irrégulière. C'est là que le Cubo ou empereur séculier fait sa résidence.

La ville d'Oozacca dans l'île de Niphon, et celle de Nagasaki dans l'île de Bungo, sont les principales places de commerce.

Digitized by Google

de son zèle, de ses vertus et de ses miracles. Il crut que l'utilité de la religion demandait qu'il vît le roi, et il se chargea de lui procurer une audience. Le prince fit à Xavier un accueil aussi gracieux qu'honorable, et il lui permit d'annoncer la foi à ses sujets. Le saint missionnaire fit un grand nombre de conversions. Sa joie aurait été complète s'il avait pu gagner les bonzes ; il employa, pour y réussir, tous les moyens que la charité put lui suggérer ; mais ses efforts furent inutiles. Il éprouva même divers obstacles de la part de ces prêtres idolâtres. La connaissance qu'il avait de la langue japonaise contribua beaucoup à étendre le christianisme [1]. Il distribua aux nouveaux convertis des copies de sa traduction du symbole, et de l'explication des articles qui le composent [2]. De nouveaux miracles confirmèrent la doctrine qu'il enseignait. En bénissant un enfant dont une enflure avait rendu le corps très-difforme, il le rendit à sa mère si sain et si beau, qu'elle en fut tout hors d'elle-même. Par ses prières il guérit un lépreux et ressuscita une jeune fille de qualité qui était morte depuis vingt-quatre heures.

Xavier, après un an de séjour à Cangoxima, en partit pour aller à Firando, capitale d'un autre petit royaume. Il ne pouvait plus exercer son ministère parmi les Cangoximains : le roi de Saxuma, irrité de ce que les Portugais abandonnaient ses Etats pour transporter leur commerce à Firando, lui avait retiré la permission d'instruire ses sujets ; il commença même à persécuter les Chré-

[1] Kæmpfer prétend que saint François Xavier ne parla jamais parfaitement la langue japonaise ; mais le Père Charlevoix prouve par les auteurs originaux de la vie du Saint, qu'il parlait bien cette langue et même avec élégance.

[2] Les Japonais, comme les Chinois, écrivent ou impriment de haut en bas, et de droite à gauche. Les anciennes lettres Japonaises étaient si mal faites qu'on y a renoncé pour adopter l'alphabet chinois : mais les lettres s'accentuent et se prononcent d'une manière fort différente au Japon.

Quelques auteurs ont prétendu que l'imprimerie est connue à la Chine, au Japon et dans la Tartarie orientale depuis plusieurs siècles, et qu'il y a des livres d'une haute antiquité, qui sont imprimés avec des mots gravés sur des planches qui contenaient des pages entières ; mais ce n'est pas là ce que l'on appelle proprement l'art de l'imprimerie. On gravait les mots sur ces sortes de planches, du temps même d'Homère, et on a continué de le faire dans les siècles suivants. Ce sont les caractères mobiles qui constituent la partie essentielle de l'imprimerie. Conséquemment cet art n'a point été connu à la Chine ni au Japon plus tôt qu'en Europe.

Digitized by Google

tiens. Mais ceux-ci restèrent fidèles à la grâce qu'ils avaient reçue, et déclarèrent qu'ils souffriraient plutôt l'exil et la mort que de renoncer à la foi. Le Saint, non content de les avoir recommandés à Paul de Sainte-Foi, leur laissa une ample explication du symbole, avec une vie de Jésus-Christ qu'il avait tirée des Evangélistes, et qu'il avait fait imprimer en langue et caractères japonais. Il emmena avec lui les deux Jésuites qui l'avaient accompagné, et partit en portant sur son dos, selon sa coutume, tout ce qui était nécessaire pour la célébration du saint sacrifice de la Messe.

En allant à Firando, il prêcha dans la forteresse d'un prince, nommé Ekandono, et vassal du roi de Saxuma. Plusieurs idolâtres crurent en Jésus-Christ. De ce nombre fut l'intendant du prince. C'était un homme âgé, qui joignait une grande prudence au zèle pour la religion qu'il avait embrassée. Xavier, en partant, lui recommanda d'avoir soin des autres chrétiens : il les assemblait tous les jours dans sa maison pour réciter avec eux différentes prières. Il leur lisait, les dimanches, l'explication de la doctrine chrétienne. La conduite de ces fidèles était si édifiante, qu'elle convertit plusieurs autres idolâtres. Le roi de Saxuma lui-même redevint favorable au christianisme, et s'en déclara le protecteur.

Enfin, le saint missionnaire arriva à Firando. Il fut bien reçu du prince, qui lui permit d'annoncer la loi de Jésus-Christ dans ses Etats. Le fruit de ses prédications fut extraordinaire; il baptisa plus d'idolâtres à Firando en vingt jours qu'il n'avait fait à Cangoxima en une année entière. Il laissa cette chrétienté sous la conduite de l'un des deux Jésuites qui l'accompagnaient, et il partit pour Méaco avec l'autre et deux Chrétiens japonais. Ils allèrent par mer à Facata, où ils s'embarquèrent pour Amanguchi, capitale du royaume de Naugato, renommé pour les plus abondantes mines d'argent du Japon. Il régnait dans cette ville une effroyable corruption de mœurs. Le Saint y prêcha en public, devant le roi et sa cour; mais ses prédications y produisirent peu de fruit, ou plutôt il n'en retira guère que des insultes et des affronts. Après un mois de séjour à Amanguchi, il continua

Digitized by Google

sa route vers Méaco, avec ses trois compagnons. On était alors à la fin de décembre. Les pluies avaient rendu les chemins impraticables; la terre était couverte de neige et le froid très-piquant. On rencontrait de toutes parts des torrents impétueux, des rochers escarpés ou des forêts immenses. Cependant les serviteurs de Dieu voulurent faire la route nu-pieds. S'ils passaient par des bourgs et des villages, Xavier y prêchait et lisait au peuple quelque chose de son catéchisme. Comme la langue japonaise n'avait point de mot propre à exprimer la souveraine divinité, il craignait que les idolâtres ne confondissent le vrai Dieu avec leurs idoles. Il leur dit donc que, n'ayant jamais connu ce Dieu, il n'était pas surprenant qu'ils ne pussent exprimer son nom, mais que les Portugais l'appelaient *Déos*. Il répétait souvent ce mot, et il le prononçait avec une action et un ton de voix qui inspiraient aux païens mêmes de la vénération pour le saint nom de Dieu. Il parla dans deux bourgs avec tant de force contre les prétendues divinités du pays, que le peuple s'attroupa pour le lapider, et il eut beaucoup de peine à s'échapper du danger qui le menaçait. Enfin, il arriva à Méaco avec ses compagnons au mois de février de l'année 1551.

Le dairi, le cubosama et le saço ou grand prêtre, y tenaient alors leur cour. Le Saint leur fit inutilement demander audience; on ne le flatta même de voir le saço qu'autant qu'il paierait cent mille caixes, qui font six cents écus de France, somme qu'il n'était point en état de donner. Les troubles occasionnés par des guerres civiles empêchèrent qu'on ne l'écoutât; et il vit que les esprits n'étaient pas encore disposés à ouvrir les yeux à la vérité. Il sortit donc de Méaco au bout de quinze jours pour retourner à Amanguchi. La pauvreté de son extérieur l'empêchant d'être reçu à la cour, il crut devoir s'accommoder aux préjugés du pays. Il se présenta donc avec un appareil et un cortége capables d'en imposer, et il fit quelques présents au roi. Il lui donna entr'autres choses une petite horloge sonnante. Par là il obtint la protection du prince, avec la permission de prêcher l'Evangile. Il baptisa trois mille païens dans la ville d'Amanguchi. Ce succès le remplit de la plus grande consolation, et il l'écrivit depuis aux

Digitized by Google

Jésuites de l'Europe. « Je n'ai, dit-il, jamais goûté tant de con-
« solations qu'à Amanguchi ; on venait m'entendre de toutes
« parts avec la permission du roi. Je voyais l'orgueil des bonzes
« abattu, et les plus fiers ennemis du nom chrétien soumis à
« l'humilité de l'Evangile. Je voyais les transports de joie où
« étaient ces nouveaux Chrétiens quand, après avoir surmonté
« les bonzes dans la dispute, ils retournaient tout triomphants.
« Je n'étais pas moins ravi de voir la peine qu'ils se donnaient à
« l'envi l'un de l'autre pour convaincre les gentils, et le plaisir
« qu'ils avaient à raconter leurs conquêtes. Tout cela me causait
« une telle joie, que j'en perdais le sentiment de mes propres
« maux. »

Lorsque le Saint était à Amanguchi, Dieu le favorisa de nouveau du don des langues. Il se faisait entendre des Chinois que le commerce attirait dans cette ville, quoiqu'ils ne sussent que leur langue et qu'il ne l'eût jamais apprise ; mais sa sainteté, sa douceur et son humilité touchèrent souvent plus que ses miracles. Les païens les plus opiniâtres ne pouvaient y résister. Un trait arrivé à Fernandès, un de ses compagnons, contribua aussi beaucoup à faire respecter la religion chrétienne. Un jour qu'il prêchait dans la ville, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le Père, sans dire un seul mot, ni sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'une modération aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire furent saisis d'admiration. Un des plus savants docteurs de la ville, qui était présent, se dit à lui-même qu'une loi qui inspirait un tel courage, une telle grandeur d'âme, et qui faisait remporter sur soi-même une victoire si complète, ne pouvait venir que du ciel. Le sermon achevé, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait touché. Il demanda le Baptême après, et fut baptisé solennellement. Cette illustre conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres.

Xavier, après avoir recommandé les nouveaux Chrétiens aux deux Jésuites qu'il laissait à Amanguchi, partit de cette ville vers la mi-septembre de l'année 1551. Suivi de deux Chrétiens

Digitized by Google

japonais qui avaient sacrifié tous leurs biens pour embrasser l'Evangile, il se rendit à pied à Fucheo; c'était là que le roi de Bungo faisait sa résidence. Il avait entendu parler du Père François Xavier, et il désirait ardemment le voir. Aussi le reçut-il de la manière la plus honorable. Le Saint, dans des conférences publiques, confondit les bonzes qui, par des motifs d'intérêt, cherchaient partout à le traverser. Il en convertit cependant quelques-uns. Ses prédications et ses entretiens particuliers touchèrent le peuple, et on venait en foule lui demander le baptême. Le roi lui-même fut convaincu de la vérité du christianisme, et renonça à des impuretés contre la nature auxquelles il s'abandonnait; mais un attachement criminel à quelques plaisirs sensuels l'empêcha de se convertir. Il se rappela depuis les instructions que le Saint lui avait données : il quitta ses desordres et reçut le Baptême[1]. Xavier, ayant pris congé du roi, s'embarqua pour retourner dans l'Inde, le 20 novembre 1551. Il était resté au Japon deux ans et quatre mois. Comme il fallait veiller à la conservation de cette chrétienté naissante, il y envoya trois Jésuites que d'autres suivirent bientôt après.

On lui avait souvent objecté que les sages et les savants de la Chine n'avaient point embrassé la foi. Il conçut le projet de faire connaître Jésus-Christ dans ce vaste empire, et il s'occupait des moyens de l'exécuter en quittant le Japon. Les accidents qui lui arrivèrent pendant son voyage ne ralentirent point son zèle. Le vaisseau qu'il montait fut assailli de la plus violente tempête; mais il le sauva par ses prières. On lui fut aussi redevable de la conservation de la chaloupe qu'un coup de vent avait séparée du vaisseau, et où étaient quinze personnes. Lorsqu'il fut arrivé à Malaca, les habitants de cette ville le reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie. Il pensait toujours à la mission de la Chine ; mais il ne savait comment passer dans cet empire. Indépendamment de la difficulté de l'entreprise, les Chinois n'aimaient pas les Portugais, et il était défendu aux étrangers d'en-

[1] La semence de l'Évangile, jetée dans le Japon par saint François Xavier, fructifia au point que, quand la persécution s'y alluma, on comptait dans cet empire 400,000 chrétiens.

Digitized by Google

trer dans le pays, sous peine de mort ou de prison perpétuelle. Quelques marchands portugais y avaient passé secrètement pour trafiquer : on les découvrit, et quelques-uns d'entre eux perdirent la tête ; ceux qu'on épargna furent chargés de fers et destinés à mourir en prison. Xavier s'entretint sur ces objets avec don Pedro et Sylva, l'ancien gouverneur de Malaca, et avec don Alvarez d'Atayda, qui l'avait remplacé. Il fut arrêté qu'on pourrait envoyer à la Chine une ambassade au nom du roi de Portugal, pour demander la permission de faire le commerce dans cet empire, parce que si on l'obtenait, les prédicateurs évangéliques n'éprouveraient plus les mêmes difficultés. Les choses en restèrent là pour le moment. Cependant le Saint s'embarqua pour aller à Goa. Il arriva à Cochin le 23 janvier 1552. Il y trouva le roi des Maldives, que ses sujets révoltés avaient forcé de prendre la fuite, et de se réfugier auprès des Portugais. Il baptisa ce prince, que le Père Hérédia avait instruit. Le roi des Maldives désespérant de recouvrer jamais ses états, épousa une portugaise, et mena une vie privée jusqu'à sa mort ; heureux toutefois en ce que la perte de sa couronne lui valut le don de la foi et la grâce du Baptême.

Xavier arriva à Goa au commencement de février. Après avoir visité les hôpitaux, il se rendit au collége de Saint-Paul, où il guérit un malade agonisant. Il y trouva la plupart des missionnaires qu'il avait envoyés dans les Indes avant son départ pour le Japon, et qui avaient porté le flambeau de la foi chez différents peuples. Le Père Gaspard Barzée avait converti l'île et la ville d'Ormuz. Le christianisme était très-florissant sur la côte de la Pêcherie, et il avait fait de grands progrès à Cochin, à Coulan, à Bazain, à Méliapour, aux Moluques, dans les îles du More, etc.

Le roi de Tanor, dont les états sont sur la côte de Malabar, avait reçu le Baptême, ainsi que le roi de Trinquemale, un des souverains de Ceylan.

Mais si Xavier eut à se réjouir des progrès que faisait l'Evangile, il fut affligé de la conduite que tenait le Père Antoine Gomez, recteur du collége de Goa. C'était un homme fort instruit et

Digitized by Google

un habile prédicateur ; mais il avait un attachement singulier à ses propres idées. Il gouvernait arbitrairement, et il avait introduit de telles innovations, que le Saint fut obligé de le renvoyer de la société. Il lui donna pour successeur le Père Gaspard Barzée, qu'il fit aussi vice-provincial. Il envoya en même temps de nouveaux prédicateurs dans toutes les missions de la presqu'île en deça du Gange, et il obtint du vice-roi don Alphonse de Norogna, une commission qui nommait Jacques Pereyra pour l'ambassade de la Chine. Lorsqu'il eut mis ordre à tout, il fit les adieux les plus tendres à ses frères, et leur donna des instructions qu'il jugea leur être les plus nécessaires. Il partit de Goa le 15 avril 1542, et quand il eut abordé à Malaca, il trouva une ample matière à sa charité. Il régnait dans cette ville une maladie contagieuse qui emportait beaucoup de monde, et qu'il avait prédite avant son arrivée.

Dès qu'il eut mis pied à terre, il alla chercher les malades. Il courait avec ses compagnons de rue en rue pour ramasser les pauvres qui languissaient sur le pavé sans aucun secours : il les portait aux hôpitaux et au collége de la compagnie. Il fit construire le long de la mer des cabanes pour servir de logement au reste de ces malheureux ; il leur procura ensuite les remèdes et les aliments dont ils avaient besoin. Ce fut dans le même temps qu'il ressuscita un jeune homme, nommé François Ciavos, qui depuis prit l'habit de la Compagnie. La contagion ayant presqu'entièrement cessé, il traita de l'ambassade de la Chine avec le gouverneur de Malaca, auquel don Alphonse de Norogna s'en rapportait sur cette affaire.

Don Alvarez d'Atayda Gama avait alors le gouvernement de cette ville. Il avait succédé à don Pédro de Sylva Gama. Cet officier, mécontent de Pereyra, traversa le projet de l'ambassade. Xavier allégua inutilement l'autorité du roi et l'ordre du vice-roi. Alvarez entra en fureur et le traita de la manière la plus outrageante. Le Saint continua ses sollicitations pendant un mois, sans pouvoir rien obtenir. Enfin il menaça le gouverneur de l'excommunication, s'il persistait de s'opposer à la propagation de l'Evangile. Il produisit les brefs de Paul III, qui l'établissait nonce

Digitized by Google

apostolique, et dont il n'avait rien dit par humilité, depuis son arrivée dans les Indes. Le gouverneur se moqua de ces menaces, en sorte que le grand vicaire de l'évêque lança contre lui une sentence d'excommunication. Xavier, voyant que le projet de l'ambassade ne pouvait avoir lieu, résolut, de s'embarquer sur un vaisseau portugais qui partait pour l'île de Sancian, près de Macao sur la côte de la Chine. Le gouverneur fut depuis déposé, pour ses extorsions et pour d'autres crimes, et conduit chargé de fers à Goa, par l'ordre du roi.

Xavier, durant son voyage, opéra plusieurs miracles, et convertit quelques passagers mahométans. Le vaisseau arriva à Sancian, le vingt-troisième jour après son départ de Malaca. Les Portugais avaient la permission d'aborder à cette île, pour s'y pourvoir des choses qui leur étaient nécessaires.

Le projet de l'ambassa de àla Chine ayant échoué, le Saint avait envoyé au Japon les trois Jésuites qu'il avait pris pour l'accompagner. Il n'avait retenu qu'un jeune indien, et un frère de la société qui était chinois, et qui avait pris l'habit à Goa. Il espérait trouver le moyen de passer secrètement avec eux à la Chine. Les marchands portugais de Sancian tâchèrent de le détourner de ce dessein. Ils lui représentèrent la rigueur des lois de l'empire chinois, la vigilance des officiers qui gardaient les ports, et qu'il était impossible de gagner ; ils ajoutèrent qu'il devait s'attendre à être battu au moins cruellement, et à être condamné à une prison perpétuelle. Rien ne put ébranler sa résolution. Il répondit à toutes les objections qu'on lui fit, et déclara que les plus grandes difficultés ne l'empêcheraient point d'entreprendre l'œuvre de Dieu, et que la crainte seule de ces difficultés lui paraissait plus insupportable que tous les maux dont on le menaçait. Il prit donc des mesures pour le voyage de la Chine, et commença par se procurer un bon interprète. Le chinois, qu'il avait amené avec lui de Goa, n'entendait point la langue de la cour. Il avait même oublié en partie celle que parlait le peuple. Un marchand chinois s'offrit de conduire le Saint pendant la nuit à un endroit de la côte éloigné des habitations maritimes, et il

Digitized by Google

demanda pour récompense deux cents pardos [1]. Il exigea de plus que dans le cas où Xavier serait arrêté, il lui promit de ne jamais découvrir le nom ni la maison de celui qui l'aurait débarqué.

Cependant les Portugais de Sancian, qui craignaient de devenir eux-mêmes les victimes des Chinois, mirent tout en œuvre pour empêcher le voyage que le Saint méditait. Pendant ces délais, le serviteur de Dieu tomba malade. Tous les vaisseaux portugais étant partis, à l'exception d'un seul, il manquait des choses les plus nécessaires à la vie. D'un autre côté, l'interprète chinois rétracta la parole qu'il avait donnée. Xavier ne perdit point courage, et guérit de sa maladie. Ayant appris que le roi de Siam se préparait à envoyer une ambassade magnifique à l'empereur de la Chine, il résolut de faire tous ses efforts pour obtenir la permission d'accompagner l'ambassadeur siamois; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et voulut l'appeler à lui.

La fièvre le reprit le 20 novembre, et il eut en même temps une claire connaissance du jour et de l'heure de sa mort, comme il le déclara à un ami qui l'attesta depuis avec un serment solennel. Dès ce moment, il sentit un dégoût étrange pour toutes les choses de la terre, et ne pensa qu'à la céleste patrie où Dieu l'appelait. Etant fort abattu de la fièvre, il se retira dans le vaisseau qui était l'hôpital commun des malades, afin de pouvoir mourir dans la pauvreté. Mais comme l'agitation du vaisseau lui causait de grands maux de tête, et l'empêchait d'être aussi appliqué à Dieu qu'il le désirait, il demanda le jour suivant à être remis à terre: ce qui lui fut accordé. On le laissa sur le rivage, exposé aux injures de l'air, et surtout à un vent du nord très-piquant qui soufflait alors. Georges Alvarez, touché de compassion pour son état, le fit porter dans sa cabane, qui ne valait guère mieux que le rivage, parce qu'elle était ouverte de toutes parts. La maladie, accompagnée d'une douleur de côté fort aiguë, et d'une oppression, faisait de jour en jour de nouveaux progrès. On sai-

[1] Suivant Tavernier, le pardo vaut vingt-sept sous, monnaie de France.

Digitized by Google

gna deux fois Xavier; mais le chirurgien, peu expérimenté dans son art, lui ayant piqué le tendon, il tomba en faiblesse et en convulsion. Il lui survint un dégoût horrible, en sorte qu'il ne pouvait rien prendre. Son visage était toujours serein, et son esprit calme. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les fixait sur son Crucifix. Sans cesse il s'entretenait avec Dieu en répandant beaucoup de larmes. Enfin le 2 décembre, qui était un vendredi, ayant les yeux baignés de pleurs et tendrement attachés sur son Crucifix, il prononça ces paroles : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, je ne serai jamais confondu,* et en même temps, transporté d'une joie céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit, en 1552. Il avait quarante-six ans, et il en avait passé dix et demi dans les Indes. Ses travaux continuels le firent blanchir de bonne heure, et il était presque tout blanc la dernière année de sa vie.

On l'enterra le dimanche suivant. Son corps fut mis dans une caisse assez grande, à la manière des Chinois, et cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plus tôt consumées, on pût emporter les os à Goa. Le 17 février 1553, on ouvrit le cercueil pour voir si les chairs étaient consumées; mais, lorsqu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil, comme celui d'un homme qui dort doucement. Le corps était aussi très-entier, et sans aucune marque de corruption. On coupa, pour s'en assurer davantage, un peu de chair près du genou, et il coula du sang. La chaux n'avait point non plus endommagé les habits sacerdotaux avec lesquels on l'avait enterré. Le saint corps exhalait une odeur plus douce et plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Il fut mis sur le vaisseau, et porté à Malaca, où on aborda le 22 mars. Les habitants de cette ville le reçurent avec le plus grand respect. La peste, qui y faisait sentir ses ravages depuis quelques semaines, cessa tout à coup. Le corps du saint missionnaire fut enterré dans le cimetière commun. Ayant été trouvé frais et entier, le mois d'août suivant, on le transporta à Goa, et on le déposa dans l'église du collége de Saint-Paul, le 15 mars, 1554. Il s'opéra en cette occasion plusieurs guérisons miraculeuses.

Digitized by Google

On dressa, par ordre de Jean III, roi de Portugal, des procès-verbaux de la vie et des miracles du serviteur de Dieu, non-seulement à Goa, mais dans d'autres contrées des Indes ; et ces procès-verbaux furent dressés par des personnes éclairées, habiles et d'une probité reconnue. Les prodiges opérés aux Indes et en Europe par l'intercession de Xavier furent si frappants, que plusieurs protestants ne purent en contester la vérité [1]. Tavernier, en parlant du Saint, le compare à saint Paul, et lui donne le titre de véritable apôtre des Indes.

Saint François Xavier fut béatifié par Paul V, en 1619, et canonisé par Grégoire XV, en 1621.

En 1744, l'archevêque de Goa, accompagné du marquis de Castel-Nuovo, vice-roi des Indes, fit par ordre de Jean V, roi de Portugal, la visite des reliques de saint François Xavier. Il trouva son corps parfaitement conservé, n'exhalant aucune mauvaise odeur et paraissant même environné d'une splendeur extraordinaire. Le visage, les mains, la poitrine et les pieds n'offrirent pas la moindre marque de corruption. En 1747, le même prince obtint de Benoît XIV un bref portant que le serviteur de Dieu serait honoré comme patron et protecteur de toutes les contrées des Indes orientales [2].

Le zèle formait comme le caractère distinctif de saint François Xavier. Il brûlait, si l'on peut parler de la sorte, d'une soif ardente du salut des âmes et de la propagation du royaume de Jésus-Christ sur la terre. Sans cesse il priait avec larmes le Père céleste,

[1] On a objecté qu'Acosta, qui publia, en 1589, son livre *de procurandâ Indorum salute*, reconnaît, l. 2, c. 8, que le pouvoir de faire des miracles ne subsistait point parmi les missionnaires : mais il ne parle que des missionnaires en général, et comparés aux apôtres qui opéraient tous les prodiges en tous lieux. En effet, Acosta lui-même, *Ibid.*, *c.* 10, rend un témoignage formel en faveur des miracles de saint François Xavier, qui étonnaient par leur évidence et par leur grand nombre. Il parle aussi de quelques autres prédicateurs que Dieu avait favorisés du même don. Saint François Xavier en fut favorisé, et durant sa vie, et après sa mort. On peut voir sur ce sujet Turselin, *Vit. S. Franç. Xav.*, l. 6, c. 1, et la lettre de Jean III, roi de Portugal, à Barreto, vice-roi des Indes, en 1556. On la trouve dans Acosta, *Lib. rerum in Oriente gestarum*, imprimé à Dillingen en 1571, et à Paris en 1572. Voyez aussi F. M... n... *Review of the important controversy concerning Miracles*, dans l'appendice ajouté par F. M... y., p. 448.

[2] Let. Edif., rec. 27, préf., p. 36.

Digitized by Google

de ne pas laisser périr des créatures qu'il avait créées à son image, qu'il avait rendues capables de le connaître et de l'aimer, et qu'il avait rachetées par le sang adorable de son Fils. Comme un autre Paul, il se faisait tout à tous ; il regardait comme un gain les fatigues, les souffrances, les dangers. Dans les transports de son zèle, il invitait, il pressait les autres de travailler à la conversion des pécheurs et des infidèles. Voici comment il s'exprimait dans une lettre qu'il écrivait en Europe [1] : « Il me vient souvent en « pensée de parcourir les académies de l'Europe, principalement « celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à ceux qui ont « plus de savoir que de charité : Ah ! combien d'âmes perdent le « ciel, et tombent dans les enfers par votre faute ?... Plusieurs « sans doute, touchés de cette pensée, feraient une retraite spi- « rituelle, et vaqueraient à la méditation des choses célestes pour « entendre la voix du Seigneur. Ils renonceraient à leurs pas- « sions ; et, foulant aux pieds les vanités de la terre, ils se met- « traient en état de suivre les mouvements de la volonté divine. « Ils diraient même de toute leur âme : me voici, Seigneur, « envoyez-moi où il vous plaira. Mon Dieu, que ces savants vi- « vraient beaucoup plus contents qu'ils ne vivent ! Avec combien « plus d'assurance verraient-ils arriver le moment de la mort.. ! « Des millions d'idolâtres se convertiraient sans peine, s'il y avait « plus de personnes qui cherchassent, non leurs intérêts, mais » ceux de Jésus-Christ. »

Mais le Saint exigeait des missionnaires qu'ils fussent prudents, charitables, remplis de douceur, parfaitement désintéressés, et d'une si grande pureté de mœurs, que leur vertu ne pût être ébranlée par aucune occasion de péché [2]. « En vain, dit-il [3], « confierait-on cet important emploi à un homme habile et doué « de grandes qualités, s'il n'est pas laborieux, patient et mor- « tifié ; s'il n'est pas dans la disposition de souffrir volontaire- « ment, et même avec joie, la faim, la soif et les plus cruelles « persécutions. » On voyait en lui l'assemblage des vertus qu'il

[1] L. 1, ep. 6, an. 1544.
[2] L. 2, ep. 9.
[3] L. 4, ep. 9.

Digitized by Google

exigeait des autres. Il était tellement maître de ses passions, qu'il n'éprouvait jamais la plus légère émotion de colère ou d'impatience, et que, dans tous les évènements, il était parfaitement résigné à la volonté de Dieu : de là cette égalité d'âme, cette gaieté continuelle, cette tranquillité d'esprit qui ne se démentait jamais. Il se réjouissait dans les afflictions et les souffrances, et il disait que quand on avait goûté combien il est doux de souffrir pour Jésus-Christ, on aimerait mieux mourir que de vivre sans croix [1]. Son humilité n'était pas moins admirable: il écoutait avec docilité les avis des autres, et il attribuait ses succès à leurs prières dont il implorait toujours le suffrage. Il parlait de lui comme du dernier des hommes, et on voyait, à la simplicité avec laquelle il s'exprimait, qu'il en était persuadé. L'union constante de son âme avec Dieu, l'élevait au-dessus du monde. Son oraison était si sublime, qu'on le trouva quelquefois suspendu en l'air, et le visage rayonnant de gloire, comme l'attestèrent plusieurs témoins oculaires [2]. (GODESCARD.)

SAINT SOPHONIE,

PROPHÈTE.

Sophonie fils de Chusi, petit-fils de Godolias, était, dit-on, de la tribu de Siméon. On ajoute que ce Prophète était de qualité: ce qui n'est peut-être appuyé que sur l'erreur de ceux, qui ont cru qu'Ezéchias son trisaïeul était le roi de ce nom. Il prophétisa principalement sous le règne du pieux roi Josias : et ce que nous avons de lui paraît avoir été annoncé avant que ce prince eût rétabli l'observation de la loi et le cultie divin dans leur pureté, ce qu'il ne fit qu'en la dix-huitième année de son règne, lorsqu'on eut retrouvé le livre du Deutéronome dans le temple. Car il déclame fortement contre l'idolâtrie et les vices des Juifs, et il fait connaître que ce saint roi n'était pas encore venu à bout de les y faire renoncer entièrement.

Il menace les tribus de Juda et de Benjamin des jugements de

[1] L. 1, ep. 1.
[2] Voyez sa vie par le P. Bouhours..

Digitized by Google

Dieu les plus terribles si leurs enfants ne retournent promptement à lui par la pénitence. Il déclare que Jérusalem sera examinée à la lumière des lampes ; que le jour du Seigneur est proche, mais que c'est un jour de colère, de tristesse et de disgrâce ; qu'ils peuvent néanmoins prévenir encore ce terrible jour ; qu'il y a encore pour eux des ressources que n'ont point les Philistins, les Moabites, les Ammonites, les Egyptiens, les Assyriens, tous infidèles, qui ne reconnaissant pas le Seigneur devaient être détruits. Mais qu'à l'égard de son peuple s'il retourne à lui et s'il profite de ses châtiments, il sera rétabli et vivra heureux sous une loi nouvelle que le Messie apportera pour le délivrer et le rendre heureux.

Les Grecs dans leurs ménologes et leurs livres d'Eglise, et ceux qui les suivent, mettent le Prophète Sophonie au troisième jour de décembre. Les Latins en usent de même, principalement dans le martyrologe Romain. Quelques-uns néanmoins le marquent au dix-huitième jour de mai : et Pierre Natal l'avance d'un jour en ce même mois. (BAILLET.)

SAINT LUCIUS,

ROI DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

Nous apprenons de Bède [1], que, sous les règnes de Marc-Antonin Verus et d'Aurèle Commode, un roi breton, nommé Lucius, écrivit au Pape Eleuthère, pour le prier de lui procurer les moyens de s'instruire de la religion chrétienne. Ceci doit être arrivé vers l'an 182. Le nom de Lucius indique que ce prince régnait dans quelque partie de la Bretagne soumise aux Romains [2]. Bède ajoute que le Pape Eleuthère accueillit sa demande,

[1] Hist., l. 1, c. 4.

[2] Il est certain qu'il y avait alors des rois dans la Bretagne. Tacite parle *Annal.*, l. 14, c. 31, de Prasutagus, roi des *Iceni* dans les comtés de Norfolk, de Suffolk, de Cambridge et de Huntington. Ce prince en mourant institua Néron son héritier, dans l'espérance de procurer par-là une protection à son peuple ; mais le contraire arriva : car le pays fut pillé par les centurions et les esclaves. Le même historien rapporte, *Vit, Agric*, *c.* 14, qu'on donna certaines villes à Cogidunus, suivant l'ancienne coutume des Romains, qui se servaient de l'autorité royale pour asservir les nations.

Quant à Lucius, il est prouvé par deux médailles dont Ussérius fait mention,

Digitized by Google

et que les Bretons pratiquèrent tranquillement le christianisme, jusqu'à l'empereur Dioclétien. Lucius fut donc le premier roi chrétien de l'Europe.

Les archives de l'abbaye de Glastenbury, citées par Guillaume de Malmesbury, et d'autres monuments cités par Ussérius [1], nous apprennent qu'Eleuthère envoya dans la Bretagne saint Fugace et saint Damien, autrement appelé Dumien ou Duvien, lesquels baptisèrent le roi Lucius avec un grand nombre de ses sujets, et furent enterrés à Glastenbury. Il y a dans le doyenné de Dumstor au comté de Somerset, une église paroissiale qui porte le nom de Saint-Déruvien. Les Gallois, au rapport d'Ussérius, appellent ce Saint, Duvien ou Dwywan.

Au reste, la lumière de la foi pénétra jusque dans la Bretagne, du temps des Apôtres. Le Pape saint Clément assure que saint Paul prêcha l'Evangile aux extrémités de l'Occident. On lit dans Gildas [2], que le premier rayon de cette divine lumière parut dans la Bretagne vers la huitième année de Néron. Théodoret parle des Bretons, comme d'une nation parmi laquelle saint Paul avait jeté la semence de la foi, et il dit dans un autre endroit, que cet Apôtre porta le salut aux îles qui sont dans l'Océan. Enfin on prouve par l'autorité de saint Justin [3], de saint Irénée [4], de Tertullien [5], d'Eusèbe [6], de saint Jean Chrysostôme [7], et de Théodoret [8], que la Bretagne connut le christianisme, peu de temps après la résurrection de son divin Auteur. Trois évêques bretons assistèrent au concile d'Arles, en 514; savoir, Eborius d'Yorck, Restitut de Londres, et Adelfius, évêque d'un siége qui n'est pas

Antiq, Brit. c. 3, p. 22, et par une autre que cite Bouteroue, qu'il y a eu dans la Bretagne un roi chrétien de ce nom: mais on ignore dans quelle partie de cette île il a régné.

[1] *Antiq. Brit.* c. 4, p. 29; *Hapsfield*, l. 1, c. 3.

[2] Gildas, § 6, t. 1, *Script. Hist. Brit., ed. Gale*, p. 3.

[3] Dial., pag. 445.

[4] L. 1, c. 2.

[5] L. cont. Judæos, c. 7.

[6] Hist. l. 2, c. 3.

[7] *Hom.* 1 *de Laud. Pauli*, tom. II, p. 447, *ed. Montfauc. et Or. quod Christus sit Deus.* tom. I, pag. 575.

[8] *De curand. Græcor. affect.* l. 9, t. IV, p. 610. Vid. Origen., *Hom.* 6, *in Luc.*

Digitized by Google

bien connu [1]. Quelques évêques de la même île souscrivirent le concile de Nicée contre les ariens.

Il n'est donc pas étonnant qu'un prince breton ait embrassé la foi dans le second siècle, et l'on ne doit avoir aucun égard aux objections qu'on forme sur ce point d'histoire. Un savant moderne [2] a trouvé les paroles suivantes dans une ancienne histoire manuscrite des rois d'Angleterre [3] : « Lucius envoya au Pape « Eleuthère une lettre, où il priait de lui procurer la connais- « sance de la religion chrétienne, et il obtint ce qu'il demandait. « Eleuthère, dit le même auteur, d'après un ancien catalogue des « papes, écrit du temps de l'empereur Justinien et trouvé dans « la bibliothèque de Christine, reine de Suède, reçut une lettre « de Lucius, roi de la Bretagne, qui demandait à se faire chrétien « sous son autorité [4]. »

[1] *De civitate Coloniæ Londinensium.* Ussérius pense qu'il s'agit de Colchester : mais il est plus probable qu'on doit entendre Lincoln, ville anciennement appelée *Lindum Colonia.*

[2] Schelstrate, préfet de la bibliothèque du Vatican. Voyez sa dissertation sur l'autorité patriarcale.

[3] Cette histoire manuscrite est dans la bibliothèque du Vatican.

[4] Quelques modernes pensent que Lucius est un prénom, et que le roi breton ne le prit qu'après avoir reçu *la lumière de la Foi.* Les Gallois l'appellent Lever Maur, c'est-à-dire, grande lumière. Ils appellent Cunnaïd, c'est-à-dire *clarté*, saint Elien, qui vers l'an 450, fonda dans l'île d'Anglesey l'église de Llan-Elian. Voyez la *Mona antiqua* de Rowlend, p. 143, 156.

Suivant quelques auteurs, Lucius descendait de Cogidunus, que Claude fit roi des *Dobuni*, qui habitaient le comté de Glocester, etc. On donne à ce Cogidunus, une fille appelée Claude, que Pudens, sénateur romain, épousa quand il était dans la Bretagne. Le mari et la femme embrassèrent le christianisme à Rome en 66. *Tim. IV*, 21. Claude s'appelait *Claudia Rufina*, et Martial l'a célébrée, *l.* 4, *epigr.* 13, *et l.* 11, *epigr.* 54. Elle put engager Lucius, son parent, à se faire chrétien. C'est une chose remarquable que les plus célèbres chrétiennes de Rome, du temps des Apôtres, Claudia, Pomponia, et Græcina, femme d'Aulus Plautius, aient été bretonnes.

Si l'on veut en croire Carte, Lucius régnait au delà de la Muraille des Pictes ; il était contemporain de Constance Chlore, et le même que Cénau, fils de Coil, qu'il suppose avoir été père de sainte Hélène et roi des Cumbres, dont le pays s'étendait depuis le Lancashire jusqu'à Dunbritton, au nord de la Cluid en Ecosse. Dans ce système, Lucius aurait été beau-frère de Constance et oncle du grand Constantin ; il aurait pu bâtir des églises, créer des siéges pour des évêques, etc. Les écrivains bretons et écossais, disent les partisans de ce système, font Lucius fils de Coil ; Coila, qu'on appelle Kyle en Ecosse, tire son nom d'un prince Breton. Deux médailles de Lucius portent le mot *Luc*, avec la figure d'une croix qu'on ne voit sur aucune médaille avant la Victoire remportée par Constantin en 312.

Digitized by Google

Plusieurs historiens de Bavière et d'Allemagne prétendent que Lucius ayant abdiqué la couronne, prêcha la foi dans la Norique, dans la Vindélicie, et principalement à Augsbourg ; qu'ayant été chassé de là, il annonça l'Evangile dans la Rhétie, et surtout à Coire. Mais l'opinion la plus probable, est qu'on ne sait quel est ce Lucius qui prêcha dans les pays dont il s'agit ici, et qui fonda l'église de Coire, laquelle l'a toujours honoré parmi ses premiers apôtres. Tandis qu'il exerçait les fonctions de missionnaire chez les Grisons, ces infidèles l'obligèrent à prendre la fuite. Le lieu qu'il choisit pour retraite s'appelle encore aujourd'hui *Sanct Lucis Steig*, ou Montagne de Saint-Lucius. Il se retira depuis dans une caverne qui en était éloignée d'un mille, et qui a conservé le nom de *Sanct Lucis Lochlin*. On dit qu'à la fin il tomba entre les mains des persécuteurs, et qu'il fut décapité dans la forteresse de Martiola, vers la fin du second siècle. Il y a près de Coire un ancien monastère qui porte le nom de Saint-Lucius. Sa fête se célèbre dans ce diocèse avec beaucoup de solennité. On garde une partie de ses reliques à Augsbourg dans l'église de Saint-François, et dans celle qui appartenait aux jésuites.

SAINT CASSIEN DE TANGER,

MARTYR.

Le bienheureux Cassien exerçait la charge de greffier sous Aurèlius Agricolanus, lieutenant du préfet du prétoire en Afrique. C'était lui qui tenait la plume, et qui écrivait les réponses de Marcel, dans l'interrogatoire que ce généreux soldat prêta devant ce magistrat, le 3 des calendes de novembre. Agricolan le pressait vivement ; et se servant pour l'intimider de paroles menaçantes,

Voyez Frédéric Spanheim, t. III, *Miscel. Append. de traditis conversionibus Lucii regis, Juliæ Mammææ et Philippi Imperat. Disquisitio tripartita*, p. 390. t. II. *Op.* Samuel Basnage; *Annal. ad. an.* 181, n. 3, et l'*Hist. d'Angl.* de Carte, vol. 1, p. 133 et 137.

Mais le système dont il s'agit contredit formellement l'autorité de Bède et des anciens auteurs; il n'offre d'ailleurs qu'un amas de conjectures, qui sont substituées à des faits historiques.

Digitized by Google

qu'il prononçait d'une voix terrible, il semblait qu'il allait lui arracher un lâche et honteux désaveu de sa foi. Mais le saint Martyr montra en cette rencontre une fermeté inébranlable ; il protesta toujours hautement qu'étant soldat de Jésus-Christ il ne pouvait plus porter les armes pour un autre maître ; et il persista dans cette déclaration avec une constance si héroïque, qu'il parut en ce moment être lui-même le juge de celui qui le jugeait. Agricolanus commençait à entrer en fureur ; et, déchargeant sa colère sur le papier, il dictait à son greffier tout ce qu'elle lui inspirait. Cassien écrivit quelque temps ; mais enfin, voyant que le gouverneur, quoique vaincu par les reparties sages et sensées de Marcel, ne laissait pas de prononcer contre lui la sentence de mort, la patience lui échappa. Il ne put dissimuler davantage son indignation, il se leva brusquement du bureau sur lequel il écrivait ; et, se récriant de toute sa force contre une si horrible injustice, il jeta au visage du tyran plume, encre et papier. Une action de cette force mit le trouble et la confusion dans toute l'assemblée, et la partagea en divers sentiments. Les uns étaient dans l'admiration, le sautres dans la crainte, tous dans la surprise et dans l'attente. Marcel souriait, mais Agricolanus frémissait de rage ; il descendit tout furieux de son tribunal, et ne se possédant presque plus, il demanda à Cassien pourquoi il avait ainsi jeté les registres à terre ? Le greffier lui répondit : Parce que vous venez de rendre une sentence injuste. Agricolanus, pour ne se voir plus exposé a de nouveaux reproches de son injuste cruauté, l'envoya en prison.

Au reste, la joie que saint Marcel avait témoignée par son sourire provenait d'un secret pressentiment que le Saint-Esprit lui avait donné que Cassien serait le compagnon de son martyre. En effet, saint Marcel en ayant ce jour-là même reçu la couronne pour laquelle il formait depuis longtemps de continuels souhaits, peu de jours après, c'est-à-dire le 3 des nones de décembre, le bienheureux Cassien la reçut aussi au même lieu, et presque avec les mêmes circonstances,

Digitized by Google

SAINT GERMAIN ET SAINT VÉRAN.

Pendant l'épiscopat de saint Remi, sept frères ayant quitté dans le V^e^ siècle l'Irlande avec leurs trois sœurs pour se vouer dans les Gaules aux exercices de la piété chrétienne, le saint prélat les reçut avec une touchante bonté, et leur assigna divers endroits où ils purent s'établir. Ces fervents chrétiens se fixèrent dans des solitudes sur les bords de la Marne. Il se nommaient Gibrien, qui fut élevé au sacerdoce, Héran, Trésain, Germain, Véran, Abran et Pétran, et les trois vierges Francia, Promptia et Posemna. Saint Gibrien était à la tête de cette sainte famille. Ses reliques reposent à Reims, où il est honoré d'un culte public. Héran est honoré le 17 octobre, Trésain le 17 février, Germain et Véran le 3 décembre.

SAINT BIRIN,

ÉVÊQUE DE DORCESTER.

Saint Birin, l'un des apôtres de l'Angleterre et le premier évêque de Dorcester, avait été envoyé là par le Pape Honorius I^er^. Quoique son tombeau eut été illustré par des miracles, ce saint au treizième siécle était tombé parmi les siens dans une espèce d'oubli, lorsqu'une vision ou révélation représenta à un prêtre de son église que Birin, qui avait converti la contrée, méritait quelques-uns des honneurs que les peuples reconnaissants rendent aux saints. On ouvrit donc son tombeau, et un jeune muet à qui on fit toucher ces saintes reliques, sentit aussitôt sa langue se délier et parla très nettement. D'autres miracles firent grand bruit. Alors la ville de Vinaster, qui possédait des reliques incertaines, prétendit posséder le corps de saint Birin. Il y eut à ce sujet une contestation que l'on soumit au Pape Honorius III. Le saint Pontife déclara que Dieu ferait la lumière : et les miracles répétés à Dorcester établirent parfaitement la réalité des reliques de saint Birin.

Digitized by Google

SAINTE ATTALE,

ABBESSE.

L'abbaye de Saint-Étienne est, dit-on, la plus ancienne de toutes les maisons religieuses de Strasbourg. Elle fut fondée vers l'an 717, sous le règne de Chilpéric II, roi d'Austrasie, par Adelbert, duc d'Alsace. Le noble duc affecta à cette maison de prières plusieurs domaines et des revenus suffisants pour l'entretien de trente religieuses. Il obtint du roi une immunité pleine et entière pour elle. En sorte qu'elle ne devait être dans la dépendance d'aucun juge public, sauf cependant en tous les droits de l'évêque dans le territoire duquel elle était située.

Dès que le duc eut mis la dernière main à la fondation du monastère de Saint-Etienne, il choisit, pour le gouverner, Attale sa fille, qu'il avait eue de Gerlinde sa première épouse. Attale, ainsi que ses deux sœurs Eugénie et Gandelinde, honorées toutes deux d'un culte public, avait été formée par les soins de sa pieuse tante Adèle, dans les exercices de la piété et de la régularité. Adelbert ne crut pas pouvoir mieux confier la direction de son monastère qu'à une fille élevée sous les yeux de la fondatrice de Hohenbourg. Ses espérances ne furent pas trompées ; car Attale marcha sur les traces de sa sainte tante, et donna à Strasbourg tous les exemples que celle-ci donnait à Hohenbourg. Elle sut allier la plus tendre piété à la douceur qui gagne les cœurs. Mais quoique douce et prévenante envers les autres, elle fut toujours d'une extrême sévérité envers elle-même, accordant souvent à d'autres ce qu'elle se refusait, en remplissant à leur égard, avec une attention recherchée, les devoirs d'une bonne mère qui chérit tendrement ses enfants.

Sainte Attale maintint ses chanoinesses pendant vingt ans dans l'esprit de leur état, par ses instructions et ses exemples, et mourut le 3 décembre, vers l'an 741, n'étant âgée que de quarante-quatre ans. Sa piété et ses vertus la firent regarder comme une sainte, et son culte était déjà autorisé à la fin du huitième siècle.

Digitized by Google

Ses reliques sont encore conservées de nos jours à l'église paroissiale de Sainte-Madeleine de Hohenbourg, et on les expose tous les ans à la vénération des fidèles, le jour du trépas de sainte Attale.

SAINT SOL,

ERMITE.

Saint Sol était Anglais de naissance et du nombre de ceux que la réputation de saint Boniface, évêque de Mayence attira en Allemagne. Il vint le trouver dans le cours de ses missions apostoliques pour apprendre de lui les voies les plus sûres du salut : et il fit sous sa discipline de si grands progrès dans la vertu, que ce saint ne fit point difficulté de l'ordonner prêtre. Saint Boniface le retint pendant quelque temps auprès de lui en la compagnie de ses autres disciples : mais ayant remarqué après diverses épreuves que Sol avait une vocation particulière pour la solitude et la vie contemplative, il lui donna l'habit monastique, et lui permit de chercher une retraite propre à le mettre à couvert du commerce des hommes. Il choisit un désert au bord de la petite rivière d'Altmule sur les confins de la Bavière et de la Turinge, qui s'étendait alors jusqu'au Danube vers le midi et jusqu'au Rhin vers le couchant. Il y bâtit un ermitage qui, se trouvant compris dans le diocèse d'Eichstat, lui donna lieu de profiter quelquefois de la conversation et des avis de l'évêque saint Guillebaud, son compatriote. Sol s'y étant renfermé y mena une vie cachée à la plupart des hommes, n'ayant presque d'habitude qu'avec ce saint prélat, et avec son frère saint Wunebaud, abbé de Heidenheim dans le voisinage, qui le soutenaient dans ce pieux institut et qui l'assistaient dans ses besoins. Quelque soin qu'il prit de se cacher, sa vertu ne demeura pas toujours inconnue aux habitants des lieux d'alentour. Ils remarquèrent que son hermitage, qui n'était auparavant qu'une affreuse retraite de couleuvres, et d'autres bêtes venimeuses, était devenu un lieu de bénédiction pour leur pays. Ils ne se contentèrent pas de l'honneur comme un grand serviteur de Dieu, ils voulurent encore

Digitized by Google

pourvoir à sa subsistance, et ils donnèrent quelque arpent de terre propre à être cultivé dans la proximité de son hermitage. Sa réputation le fit connaître ensuite au roi Charlemagne, qui ayant conçu une grande opinion de sa sainteté lui fit encore d'autres donations plus considérables. C'est ce qui donna occasion au Saint d'assujétir son hermitage à l'abbaye de Fulde, que gouvernait encore saint Sturme son fondateur. Cette abbaye l'a depuis possédé à titre de prieuré jusqu'à l'an 1487. Les Luthériens s'en sont depuis emparés comme de beaucoup d'autres biens ecclésiastiques : mais le bien subsiste encore et s'appelle du nom de notre Saint Solhoff ou Solenhowen, comme qui dirait en notre langue Solcourt ou Courtsol, dans les dépendances du marquisat d'Anspach à la maison de Brandebourg. Le soin que ce saint ermite a pris de vivre d'une manière, qui ne fût connue que de Dieu, lui réussit de telle sorte que l'on a ignoré la plus grande partie de ses vertueuses actions. Nous savons seulement qu'il se sanctifia dans les exercices de la pénitence durant le cours d'une longue vie. Quelques-uns mettent sa mort vers l'an 790, au 3 décembre, qui est le jour auquel on fait sa fête dans le diocèse d'Eichstat, et en d'autres endroits de l'Allemagne catholique : d'autres marquent sa fête au 10 du même mois. Son corps fut enterré dans la chapelle de son ermitage. Cinquante ans après le diacre Gondram, neveu du célèbre Raban évêque de Mayence, ayant été fait prieur ou sacristain de cet ermitage que la dévotion des peuples commençait à rendre déjà célèbre fit la translation de ses reliques par la permission d'Altin évêque d'Eichstat, et il les mit en un lieu plus décent. Il fit en même temps composer sa vie par le diacre Ermanric son ami, qui fut depuis abbé d'Elwangen au diocèse d'Augsbourg. On ne sait ce que les Lutheriens ont fait de ces saintes reliques.

LE BIENHEUREUX ABBON,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Abbon, qui illustra le siége d'Auxerre par ses vertus, entra

Digitized by Google

fort jeune dans l'abbaye de Saint-Germain, où il fit ses vœux et se distingua par sa ferveur et ses austérités. Entouré du respect et de l'amour de toute sa communauté, il ne songeait qu'à continuer l'œuvre de sa sanctification, lorsque les vœux du clergé et des fidèles l'appelèrent au siége d'Auxerre. Effrayé du fardeau qu'on allait lui imposer, Abbon se défendit longtemps ; mais enfin cédant aux instances de ses supérieurs, il se fit sacrer et retraça dans ce poste si éminent toutes les vertus qui font les grands évêques, Humble, doux et austère, il gagna en peu de temps tous les cœurs, et fut constamment le modèle de son troupeau jusqu'à sa bienheureuse mort qui arriva dans le cours du IX^e^ siècle. Dans le dix-septième siècle on retrouva son corps qui était encore couvert d'un cilice sous l'habit monastique.

SAINT ADHÉGRIN,

ERMITE.

Saint Adhégrin, gentilhomme de Touraine, s'associa avec saint Odon pour mener une vie plus parfaite. Ils prirent ensemble la résolution d'aller dans quelque monastère se consacrer à toutes les austérités de la pénitence. Leur unique embarras fut à trouver une maison religieuse assez régulière à leur gré. Ils n'espérèrent pas que la France put leur en fournir ; et Adhégrin entreprit le pèlerinage de Rome, pour chercher en Italie quelque retraite propre à leur dessein. Il en trouva une plus tôt qu'il n'avait osé se le promettre.

En passant par le comté de Bourgogne, il visita le monastère de Baume, et fut si charmé de l'ordre de cette communauté, et de la charité avec laquelle le reçut le B. Bernon, qui alors en était encore abbé, qu'il résolut d'y demeurer. Il fit part de cette nouvelle à Odon, qui s'empressa d'aller le rejoindre.

Cluny ayant été fondé quelque temps après, nos deux saints amis allèrent avec le B. Bernon peupler ce monastère naissant. Cependant Adhégrin ayant moins de talents qu'Odon pour la conduite des autres, et plus d'attraits pour la solitude, se sépara de

Digitized by Google

ses frères, et mena la vie érémitique dans une cellule, à une demi-lieue de Cluny. Il se rendait les dimanches et les fêtes au monastère, d'où il remportait de la farine et des fèves pour sa nourriture pendant la semaine. Il passa plus de trente ans dans ce genre de vie austère, et mérita d'être mis au nombre des Saints.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

En 1620, les Frères Augustins-Déchaussés ayant obtenu de Mgr de Gondi la permission de fonder à Paris une maison de leur Ordre, s'établirent d'abord en dehors de la porte Montmartre, près de la chapelle Saint-Joseph, aujourd'hui le marché du même nom; mais s'y trouvant trop à l'étroit, ils achetèrent en 1628 un grand terrain dans un endroit appelé les *Burelles*, près du mail. Le 9 décembre 1629, Louis XIII posa la première pierre de leur église, et voulut qu'elle portât le titre de *Notre-Dame-des-Victoires* en mémoire du succès de ses armes sur les protestants qui venaient de perdre La Rochelle. Cette église devint bientôt trop petite pour la population toujours croissante de ce quartier, et vers l'an 1656 on commença à en bâtir une nouvelle; mais les travaux traînèrent tellement en longueur, que l'édifice ne fut complètement terminé qu'en 1740. Le 13 novembre Mgr Leblanc, évêque de Joppé et ancien Augustin-Déchaussé, en fit la consécration.

Les Augustins acquirent en peu d'années une grande réputation par l'austérité exemplaire de leur conduite. L'un d'entre eux surtout, le Frère Fiacre, devint l'objet du respect général, et la reine Anne d'Autriche eut recours à ses prières pour obtenir du ciel la grâce de donner un héritier au Roi son époux. En effet, la Vierge Marie apparut au Frère Fiacre, qui annonça le premier que le vœu de la Reine et celui de la France allait enfin être exaucé. Plus tard, le même religieux reçut encore une révélation semblable au sujet de la Reine femme de Louis XIV. Les vertus du Frère Fiacre, sa piété bien connue envers la Vierge Marie, le firent

Digitized by Google

choisir par Louis XIV en 1661 pour faire trois pèlerinages, à Notre-Dame de Chartres, à Notre-Dame-de-la-Garde et à Notre-Dame-de-Lorette, afin de remercier Dieu des prospérités du royaume. Dans le cours de ce voyage, le saint Frère s'arrêta à Savone, et en rapporta les statuts de la confrérie fondée dans cette ville en l'honneur de Notre-Dame.

De retour à Paris, il s'adressa à la reine-mère afin d'obtenir d'elle l'érection d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Savone, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires. La mort ayant empêché Anne d'Autriche de suivre ce pieux dessein, Louis XIV, pour remplir les intentions de sa mère, chargea Colbert de la fondation de cette chapelle. La construction fut confiée à l'architecte Claude Perrault, qui l'exécuta sur les dessins du vénitien Scamoysi, et elle fut solennement bénite le 2 avril 1674. Le Frère Fiacre, alors au comble de ses vœux, se prosterna devant l'image vénérée, et demanda avec une nouvelle ferveur à la Sainte Vierge que, dans cette église, où son image était placée par une providence particulière, elle fût le refuge des pécheurs, et accordât à la France les mêmes bénédictions qu'aux habitants de l'Italie. Le 16 février 1684, le Frère Fiacre mourut, mais son œuvre était fondée et la dévotion à Notre-Dame de Savone devenue populaire à Paris [1].

Les Augustins occupèrent paisiblement les bâtiments du monastère, et desservirent l'église de Notre-Dame-des-Victoires jusqu'en 1789, époque de la suppression des couvents. Ils furent alors obligés de se disperser. Le monastère fut déclaré propriété nationale, l'église s'ouvrit aux assemblées populaires; puis elle devint la Bourse jusqu'au moment où celle-ci fut transportée au Palais-Royal.

Après le concordat de 1801, lorsque la division ecclésiastique de Paris fut terminée, on érigea une paroisse sous le nom de Saint-Augustin-des-Petits-Pères; les offices paroissiaux furent célébrés dans le réfectoire de l'ancien monastère. En 1808, l'église

[1] *Histoire religieuse de l'église de Notre-Dame-des-Victoires de Paris*, par M. l'abbé Balthasar. Paris, 1855, in-12.

Digitized by Google

des Filles-Saint-Thomas ayant été démolie pour les fondations de la Bourse actuelle, cette paroisse fut réunie à celle des Petits-Pères, et l'église de Notre-Dame-des-Victoires rendue au culte en 1810. Elle fut solennellement réconciliée par M. de Rohan-Chabot, ancien évêque de Saint-Claude et de Mende.

Pendant de longues années cependant, l'église de Notre-Dame-des-Victoires resta à peu près déserte, même aux jours des plus grandes fêtes. La population de ce quartier n'avait aucun souci de ses intérêts spirituels ; les uns étaient absorbés par les préoccupations de la finance et de l'industrie, les autres s'abandonnaient aux plaisirs ; tous semblaient ignorer qu'il existât au *milieu* d'eux un abri pour la prière, et ne connaissaient même pas de nom leur pasteur.

Je laisse une autre plume que la mienne raconter comment tout changea. Il n'appartient qu'à un prêtre du clergé de Notre-Dame-des-Victoires, à un ami de M. l'abbé Dufriche Desgenettes, de redire par quelle inspiration fut fondée l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires [1].

« Il y a déjà trente ans que la paroisse est établie ; l'année 1832 touche à sa fin, le pasteur de Notre-Dame-des-Victoires a cessé de vivre. On lui donne un successeur : c'est un vénérable ecclésiastique accoutumé dès son enfance à aimer, à vénérer Marie. Le cœur enflammé d'un saint zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il ne peut supporter la solitude de son église. Il redouble de prières et d'ardeur, tout est inutile. Quelques années se passent, il attend, rien ne vient ; alors le découragement entre dans son cœur, le bon pasteur s'accuse lui-même, il songe dans son humilité à céder la place à un plus digne.

« Sous l'influence de cette pensée, qui tous les jours s'empare davantage de son esprit, il monte à l'autel de Marie, le 3 décembre 1836. Mais il est tellement absorbé, dominé malgré lui par sa préoccupation, qu'il récite les prières de la messe machinalement, sans savoir ce qu'il dit ; et la violence qu'il se fait pour écarter cette distraction est telle, qu'il en éprouve une transpi-

[1] *Histoire de Notre-Dame-des-Victoires*, de l'abbé Balthasar, page 35.

Digitized by Google

ration des plus abondantes. Le moment de la Consécration venu, le vénérable pasteur de Notre-Dame-des-Victoires cherche à rappeler ses idées, afin d'avoir toute sa liberté d'esprit pour la consommation de l'auguste mystère. Tout à coup il entend ces mots, prononcés intérieurement d'une manière distincte : *Consacre ta paroisse au cœur de Marie !* A peine ces paroles furent-elles achevées, que toute agitation cessa ; le calme revint, et il put achever le divin Sacrifice sans aucun souvenir de sa distraction.

« La messe terminée, M. Desgenettes retourne à la sacristie. En faisant son action de grâces, il se rappelle la contention d'esprit dont il avait souffert, ainsi que les paroles qu'il avait entendues ; mais le souvenir lui en est pénible ; il n'ose s'y arrêter, car il se croit le jouet d'une dangereuse illusion. Mais voilà que les mêmes paroles, prononcées d'une manière aussi distincte, retentissent de nouveau au-dedans de lui. Que faire ? Il n'est plus possible de douter : il a entendu, il veut éloigner ce souvenir, mais son esprit en est tellement obsédé qu'il est obligé de céder ; il y a là quelque chose d'extraordinaire. M. le curé sort de l'église, il gagne sa demeure, espérant trouver un peu de repos dans la distraction ; mais les paroles entendues lui reviennent sans cesse à la pensée ; de guerre lasse, il prend une plume et rédige un projet de statuts d'une confrérie en l'honneur du cœur de Marie. Aussitôt le sujet s'éclaircit ; le cercle de ses idées s'agrandit, et bientôt le règlement de la nouvelle confrérie du saint et immaculé Cœur de Marie se trouve complètement élaboré.

« Les statuts furent soumis à l'approbation de l'autorité diocésaine, qui permit les réunions ; le 11 décembre 1836, deuxième dimanche de l'Avent, on célébra le premier office en l'honneur du Cœur de Marie. L'assistance remplissait presque la nef, et tous ces chrétiens, surpris de se trouver en si grand nombre dans une église toujours déserte, ne pouvaient se rendre compte du motif précis qui les y avait amenés. Après une courte instruction, on chante les litanies de la Sainte Vierge ; tout à coup et spontanément, à l'invocation : *Refuge des pécheurs, priez pour*

Digitized by Google

nous, toute l'assemblée tombe à genoux et répète à trois reprises différentes ce cri de détresse poussé vers Marie. Le bon pasteur, les yeux baignés de larmes, en proie a une émotion inexprimable, se jette aussi au pied de l'autel de Marie, et lui fait cette prière : « O ma bonne Mère ! vous les entendez ces cris de l'amour et de la confiance ; vous les sauverez ces pauvres pécheurs qui vous appellent leur refuge. O Marie, adoptez cette pieuse association ; donnez-m'en pour marque la conversion de M. Joly. J'irai demain chez lui en votre nom. »

M. Joly était un vieillard, ancien ministre du roi Louis XVI, alors dangereusement malade, et qui avait jusque-là refusé obstinément les secours de la religion. La première marque extérieure de la protection de Marie, la première faveur accordée à l'archiconfrérie, fut la conversion de ce moribond. La vie de M. Joly fut prolongée de quelques mois ; il les passa dans la pratique de toutes les vertus, dans une douce confiance en la miséricorde divine et dans un repentir sincère de ses égarements.

Je ne dirai point, ajoute M. de Santeul, comment l'archiconfrérie reçut l'approbation des Papes Grégoires XVI et Pie IX ; je ne raconterai pas non plus les immenses et rapides progrès de cette pieuse institution ; ces détails se trouvent dans des ouvrages nombreux, qui sont dans toutes les mains. C'est là aussi qu'on doit lire le récit des grâces si multipliées obtenues par l'intercession de Notre-Dame-des-Victoires, et attestées par tous ces *ex voto* placés dans le temple par des chrétiens qui sont nos contemporains. Je résumerai seulement en quelques lignes l'état de cette institution, devenue en peu d'années si universellement populaire.

Au mois d'avril 1840, c'est-à-dire quatre ans seulement après l'établissement de l'archiconfrérie, il y avait 153 confréries agrégées à Notre-Dame-des-Victoires, et on comptait en France 200,000 associés environ. Le nombre n'a fait qu'augmenter tous les jours, et l'archiconfrérie s'est développée d'une manière vraiment miraculeuse. En 1842, pas une des cinq parties du monde ne manquait d'agrégations.

Actuellement, l'archiconfrérie compte 11,450 agrégations. Le

Digitized by Google

seul registre ouvert à Notre-Dame-des-Victoires contient 760,400 confrères inscrits, dont 374,150 noms d'hommes. Il est impossible de savoir le nombre exact des confrères inscrits sur les registres particuliers de chaque agrégation ; mais on peut, sans exagérer, porter le nombre total des associés à plus de 2,000,000.

Grâce aux progrès de l'archiconfrérie, Notre-Dame-des-Victoires est aujourd'hui une des personnifications les plus populaires de la Vierge Marie, et le Saint-Père a confirmé cette invocation par un hommage que n'avait reçu jusque-là aucune image française. Dans le trésor des honneurs dont dispose le Vicaire de Jésus-Christ, il est un noble privilége, celui de décerner aux images les plus vénérées de la Mère de Dieu une couronne d'or, signe de gratitude et de consécration. Une fondation pieuse a remis la disposition de cette couronne aux mains du chapitre de l'insigne basilique de Saint-Pierre de Rome. Lorsque la statue de Notre-Dame-des-Victoires fut proposée au chapitre, le Saint-Père ne se contenta pas d'applaudir à cette élection, il voulut concourir lui-même à l'éclat des couronnes. C'est à sa munificence, imitée par le cardinal Antonelli, que sont dues la richesse et la perfection des beaux joyaux qui décorent aujourd'hui la statue de l'archiconfrérie. La cérémonie du couronnement eut lieu le 9 juillet 1853, en présence de Mgr Pacca, chanoine de Saint-Pierre, chargé par le Saint-Père de venir à Paris déposer les couronnes au pied de la statue de la Vierge immaculée.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En l'île de Sancian, aux côtes de la Chine, Saint François Xavier, jésuite, apôtre des Indes, fameux par toute la terre, et pour la multitude des infidèles qu'il convertit, et pour la grandeur de ses miracles, principalement sur le fait de la résurrec-

[1] TERTIO NONAS DECEMBRIS.

In Sanciano Sinarum insula sancti Francisci Xaveri e Societate Jesu Indiarum Apostoli, gentium conversione, donis et miraculis clari, qui plenus meritis et laboribus obiit quarto Nonas Decembris; ejus tamen festum jussu Alexandri Septimi hac die celebratur. — In Judæa sancti Sophoniæ Prophetæ. — Romæ sanctorum Mar-

Digitized by Google

tion des morts, et pour le don de prophétie dont il était doué. Il mourut le 2 de ce mois, accablé des travaux qu'il avait entrepris pour la foi et comblé de mérites. Toutefois, par l'ordre d'Alexandre VII, on ne célèbre sa fête que le 3 décembre.

En Judée, saint Sophonie, prophète.

A Rome, saint Claude, tribun, et sainte Hilarie, sa femme, saint Jason et saint Maur ses fils, avec soixante-dix soldats, martyrs. Dans ce nombre, l'empereur Numérien fit attacher Claude à une grosse pierre, puis précipiter dans un fleuve, et fit décapiter les soldats et les fils de Claude.

Quant à sainte Hilarie, après qu'elle eut inhumé ses fils, elle fut arrêtée par les païens, quelque temps après, lorsqu'elle priait près de leur sépulcre, et rendit son âme au Seigneur.

A Tanger, dans la Mauritanie, supplice de saint Cassien, martyr, qui, après avoir longtemps exercé l'office de greffier criminel, touché enfin d'une inspiration divine, regarda comme une chose exécrable de contribuer à la mort des chrétiens; c'est pourquoi, renonçant à cette place, il mérita, en confessant la religion chrétienne, d'obtenir le triomphe du martyre.

En Afrique encore, saint Claude, saint Crespin, sainte Magine, saint Jean et saint Etienne, martyrs.

En Pannonie; saint Agricole, martyr.

A Nicomédie, martyre de saint Ambique, saint Victor et saint Jules.

tyrum Claudii Tribuni et uxoris ejus Hilariæ, ac filiorum Jasonis et Mauri, cum septuaginta militibus : ex quibus Claudium jussit Numerianus Imperator ingenti saxo alligatum, in flumen præcipitem dari ; milites vero et filios ipsius Claudii capitali sententia puniri. Beata autem Hilaria cum filiorum corpora sepelisset, ad eorum sepulchrum orans, paulo post a Paganis tenta migravit ad Dominum. — *Tingi in* Mauritania passio sancti Cassiani Martyris, qui exceptoris diu gerens officium, tandem cœlitus inspiratus, execrabile duxit Christianorum neci deservire ; unde renuntians eidem officio, sub Christiana confessione triumphum meruit obtinere martyrii. — Item in Africa sanctorum Martyrum Claudii, Crispini, Maginæ, Joannis et Stephani. — In Pannonia sancti Agricolæ Martyris. — Nicomediæ passio sanctorum Ambici, Victoris, et Julii. — Mediolani sancti Mirocletis Episcopi et Confessoris, cujus aliquando sanctus Ambrosius meminit. — In Anglia sancti Birini primi Episcopi Dorcestriensis. — Curiæ in Germania sancti Lucii Britannorum Regis, qui primus ex iis Regibus Christi fidem suscepit, tempore Eleutherii Papæ. — Senis in Tuscia sancti Galgani Eremitæ.

Digitized by Google

A Milan, saint Miroclètes, évêque et confesseur, dont saint Ambroise a fait mention quelquefois.

En Angleterre, saint Birin, premier évêque de Dorcester.

A Coire en Allemagne, saint Lucius, roi des Anglais, qui fut le premier de leurs rois à embrasser la foi chrétienne, au temps du pape Eleuthère.

A Sienne, en Toscane, saint Galgan, ermite.

Additions des autres Martyrologes.

Les saints martyrs Vualfrid et Radfrid.

Saint Gaudence, évêque de Tolède, mort en 396.

Saint Fulgence, évêque d'Otricoli dans les Etats Romains.

Saint Jean, solitaire à Oxirinque en Egypte.

Saint Martin, saint Claude et saint Victor, martyrs en Afrique.

Saint Anthême, évêque de Poitiers au cinquième siècle.

Saint Diontyras, confesseur en Ethiopie au sixième siècle.

Saint Claudique, martyr en Orient, avec saint Métrobe et saint Félix.

Saint Nicéphore, patron de Pédèna en Istrie.

Le bienheureux Laurent Maschesèle, prieur du couvent de Capelle. — Saint Elogue, prêtre.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Bohand, prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand, pour refus de serment, condamné à la déportation, conduit au fort du Hâ et de là malade à l'hôpital Saint André de Bordeaux, mort en ce lieu le 3 décembre 1794 à l'âge de 34 ans.

Louis Loupias, jeune prêtre du diocèse de Rodez, pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation, mis au fort du Hâ, puis transporté malade à l'hôpital Saint-André, mort là ce même jour à 31 ans.

Louis Sénez, curé du diocèse de Soissons, pour refus du serment expulsé de sa cure et mis en fuite, revint plus tard, croyant les fureurs calmées, fut arrêté en 1797, conduit à Rochefort, déporté à Cayenne, et mourut dans ce climat délétère le 3 décembre 1799.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Barbe, vierge et martyre. — Saint Félix, évêque de Bologne. — Saint Maruthas, évêque. — Saint Anvel l'Aîné et Saint Anvel le Cadet, abbés, Sainte Jeune, solitaire. — Saint Ciran, abbé. — Saint Théoffroi, abbé de Corbie. — Saint Jacques le Protospataire et saint Théophane, martyrs. — Saint Papias, martyr. — Saint Annon, évêque de Cologne. — Saint Osmond, évêque de Salisbury. — Saint Bernard, évêque de Parme. — Le Bienheureux Didier, évêque de Térouane. — Les Bienheureux François Galvez, Jérome de Angelis et Simon Iempo, martyrs au Japon. — Le vénérable Clément Alexandrie. — Mémoire de la très-Sainte vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE BARBE,

VIERGE ET MARTYRE.

Il y avait à Héliopolis, du temps de l'empereur Maximin, un riche païen qui se nommait Dioscore. Il était de famille illustre et possédait de grands biens; mais il n'avait pour héritière qu'une fille de rare beauté, appelée Barbe; aussi l'aimait-il vivement, et, ne voulant se séparer d'elle que le plus tard possible, afin que nul homme ne pût la voir et la lui demander en mariage, il la renferma dans une tour élevée, avec des livres, car elle aimait à s'occuper de sciences.

Dès son plus jeune âge, Barbe, douée par le ciel d'un sens droit, qui lui faisait sentir le néant des choses terrestres, s'appliqua à la méditation de pensées plus hautes. Etant un jour entrée dans un temple, et voyant le long des murailles les statues des idoles, elle demanda à ses parents ce que signifiaient ces images d'hommes.

— Taisez-vous, lui répondit son père; ce ne sont pas des hommes, mais des dieux, que nous devons adorer.

— A leur figure, cependant, reprit la jeune fille, il semblerait qu'autrefois ils ont été des hommes?

— Ils l'ont été en effet, avant d'être dieux, lui dit Dioscore.

Digitized by Google

Elle réfléchissait là-dessus jour et nuit, se disant en elle-même : — Si nos dieux ont été des hommes, ils sont donc nés comme des hommes, ils sont morts comme des hommes, ils en ont eu les passions et les infirmités. S'ils étaient dieux, ils ne seraient pas nés, ils ne seraient pas morts ; car la divinité ne peut ni commencer ni finir.

Elle en vint donc à douter de ces prétendus dieux de bois ou de pierre ; et, avec la grâce de Dieu, elle parvint à la connaissance du christianisme.

Sa beauté cependant ne put être tellement cachée, que la renommée n'en transpirât dans le pays ; et l'on rapporte que plusieurs jeunes seigneurs, sachant qu'elle était parvenue à l'âge de prendre un époux, demandèrent, vers ce temps-là, sa main à son père. Tous les amis de Dioscore le pressant de prendre cette mesure, il y consentit enfin. Il alla trouver Barbe dans sa tour, et chercha à la décider au mariage, lui disant :

— Ma fille, des personnages puissants se sont souvenus de vous et m'ont offert de vous prendre pour femme. Que voulez-vous faire ?

Elle se borna à répondre : — Ne me forcez pas à agir ainsi, mon père.

Il la quitta satisfait ; et obligé alors de se séparer d'elle pour un voyage assez long, il fit venir des ouvriers, qu'il chargea de lui construire une salle de bains, sachant bien que les détails de ces travaux l'occuperaient en son absence et la prémuniraient contre l'ennui ; puis il partit pour un pays éloigné.

Barbe, quelque temps après, descendit de sa tour pour voir les travaux commencés. Elle remarqua d'abord qu'on ouvrait à la salle commandée par son père deux fenêtres seulement. Elle dit aux ouvriers : — Pourquoi ne faites-vous que deux fenêtres ?

— Votre père l'a ainsi commandé, répondirent-ils.

— Faites-en une troisième, répliqua Barbe, et si mon père s'irrite contre vous à ce propos, vous direz que c'est moi qui l'ai voulu : il l'approuvera.

Les ouvriers firent donc trois fenêtres. Barbe, de sa propre

Digitized by Google

main, plaça dans cette salle, du côté de l'Orient, une croix précieuse, et remonta dans sa tour. Quand son père revint du voyage qu'il avait entrepris, la construction était achevée. Il demanda aux ouvriers pourquoi ils avaient fait trois fenêtres. Ils lui répondirent que sa fille le leur avait ordonné ainsi. Il dit alors à Barbe : — Est-ce vous qui avez changé les dispositions que j'avais prescrites ?

— J'ai eu de bonnes raisons pour agir ainsi, mon père, répondit-elle, car trois fenêtres éclairent notre âme.

Dioscore l'ayant menée avec lui dans la salle de bains, lui dit encore : — Comment trois fenêtres éclairent-elles plus que deux ?

— C'est, répondit Barbe, qu'il y en a trois qui illuminent le monde et qui règlent le cours des choses : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; et ils sont un en essence.

Dioscore, à ces paroles et à la croix qu'il aperçut, comprit que sa fille était chrétienne. Il entra subitement dans une extrême fureur ; il tira son épée et s'élança sur Barbe pour la tuer.

Mais la Sainte fit vivement sa prière à Dieu, et aussitôt les murailles s'étant entr'ouvertes, comme le disent plusieurs auteurs, elle s'échappa, gagna les montagnes voisines, et disparut dans une grotte profonde, vue seulement de deux bergers qui faisaient paître leurs brebis près de là. Son père, qui poursuivait sa recherche, s'approcha de ces bergers et leur demanda s'ils avaient vu sa fille. Le premier, effrayé de son visage irrité, craignit de participer à quelque forfait en découvrant la retraite de la fugitive ; il se tut et ne la trahit pas. Le second indiqua du doigt la caverne. Quelques auteurs rapportent que sainte Barbe le maudit, et que sur-le-champ il fut changé en statue de marbre et ses brebis en sauterelles.

Dioscore, trouvant sa fille, la frappa cruellement, la traîna par les cheveux jusqu'à sa tour, la chargea de chaînes, l'enferma dans un cachot, y mit des gardes, et s'en alla, hors de lui, prévenir de tout ce qui se passait le proconsul Marcien. Celui-ci demanda que Barbe lui fût amenée. Quand il la vit, il fut frappé de sa grande beauté ; il lui dit néanmoins : — Si vous voulez

Digitized by Google

vous sauver, sacrifiez à nos dieux immortels ; autrement, vous mourrez dans de cruels tourments.

— Je ne demande pas autre chose, répondit la sainte, que de m'offrir en sacrifice à mon Dieu, qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. Quant aux démons que vous adorez, le Prophète a dit d'eux : « Ils ont une bouche et ne parlent pas ; ils ont des yeux et ne voient point ; ceux qui leur rendent hommage leur ressemblent. »

Marcien s'irrita, et croyant effrayer la Sainte, il donna ordre à ses satellites de la dépouiller, de la frapper sans ménagement ; et quand le sang ruissela sur tout son corps, il la fit reconduire en prison.

Au milieu de la nuit, une clarté se fit à l'entour de la sainte Martyre ; elle vit de ses yeux son Sauveur et l'entendit de ses oreilles, qui lui disait : — Prenez courage, ma fille ; il y aura bientôt pour vous grande joie dans le ciel et sur la terre ; ne redoutez pas les menaces du tyran, car je suis avec vous.

Le lendemain matin, elle parut devant le proconsul, qui, surpris de ne plus voir sur elle aucune trace des coups qu'elle avait reçus la veille, lui dit : — Voyez combien les dieux vous sont favorables et combien ils vous aiment, puisqu'ils ont guéri vos plaies !

— Vos dieux sont comme vous, sourds, aveugles et muets, répondit Barbe ; comment auraient-ils pu me guérir ? Celui qui m'a guérie, c'est Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, le Fils du Dieu vivant. Mais vous ne sauriez le connaître, parce que votre cœur est endurci par les démons.

Marcien, frémissant, ordonna qu'on brûlât les côtes de la Sainte avec les torches allumées et qu'on lui frappât la tête à coups de petits marteaux. Barbe, pendant ces tortures, regardait le ciel, en disant : — Vous savez, Seigneur, que je souffre pour l'amour de vous ; ne m'abandonnez pas.

Le proconsul lui fit alors couper les mamelles, et elle dit encore : — Ne me rejetez pas, Seigneur, hors de votre présence, et ne m'ôtez pas votre Esprit-Saint.

Enfin, le magistrat cruel ordonna qu'on lui tranchât la tête.

Digitized by Google

Comme il ne se trouvait pas là de bourreau, son père impitoyable la saisit et l'emmena sur une colline prochaine pour lui donner la mort de sa main. On dit qu'en ce dernier moment elle fit cette prière :

— Seigneur Jésus-Christ, à qui toutes choses obéissent, accordez-moi cette grâce, que ceux qui invoqueront votre saint Nom en se souvenant de moi, trouvent leurs péchés mis en oubli au jour du jugement.

Elle eut la tête tranchée par son propre père ; martyre que l'on place le plus généralement à l'an 306. On ajoute qu'aussitôt le feu du ciel tomba sur Dioscore et le dévora.

Sainte Barbe eut pour compagne de son martyre une dame chrétienne, nommée Julienne, qui, admirant sa constance dans les tourments, se déclara pour elle, partagea ses supplices et mourut avec elle décapitée. Un chrétien, appelé Valentin ou Valentinien, enleva le corps de la jeune vierge et l'ensevelit avec honneur. Longtemps après, il fut transporté à Constantinople, d'où les précieuses reliques de la Sainte se dispersèrent dans un grand nombre d'églises. On croit en posséder la plus grande partie à Plaisance.

On invoque sainte Barbe pour obtenir la grâce de ne pas mourir sans viatique. Plusieurs faits appuient cette croyance.

Un comte de Saxe, dont nous ignorons le nom, ayant pris son ennemi, l'enferma dans un donjon, en défendant, sous les peines les plus grandes, que personne lui donnât à boire ni à manger. Après quelques jours, le captif pria, en gémissant, le gardien de la tour, de lui donner, pour l'amour de sainte Barbe, un peu de pain, afin qu'il ne mourût pas si durement. Le gardien ne fit pas attention à ses plaintes ; et il gisait par terre, défaillant. Les geôliers, le croyant mort, demandèrent au comte leur maître, la permission d'enlever le corps. On attacha donc une corde au cou du prisonnier ; on le précipita du haut du rocher. Aussitôt qu'il eut touché le sol, il se releva, au grand effroi de tous ceux qui étaient présents. Il les rappela d'une voix faible, les suppliant de ne rien craindre : — Sainte Barbe, ajouta-t-il, m'a assisté dans mes peines ; elle m'a soutenu dans ma chute ; je

Digitized by Google

ne puis mourir avant d'être confessé et muni de la sainte Communion.

On lui demanda comment il avait obtenu une telle grâce : — Je n'ai jamais manqué, répondit-il, de jeûner et de prier la veille de la fête de sainte Barbe pour lui faire honneur ; elle a demandé à Dieu que je ne mourusse pas sans avoir reçu les Sacrements.

Dès qu'il les eut reçus, il expira.

Nous lisons aussi que, du temps d'Adolphe de Nassau, roi des Romains, un soldat fut accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis. Tandis qu'il était en prison, attendant son jugement, il demanda à se confesser. Le prêtre qui l'entendit, ayant reconnu qu'il était innocent, l'engagea à se vouer au service de sainte Barbe, et à promettre de ne pas retourner dans son pays sans avoir fait un pèlerinage en son honneur. Les juges, cependant, ayant fait comparaître devant eux l'accusé, le condamnèrent à mort. Aussitôt il se présenta un personnage inconnu, qui, ayant demandé la parole, démontra, par des faits et des témoignages irrécusables, que l'accusé n'était pas coupable. Les juges révoquèrent donc la sentence ; et le soldat, rendu à la liberté, finit ses jours au service de sainte Barbe. Le personnage inconnu, qui lui avait servi d'avocat, avait disparu sans que personne pût savoir qui il était.

Rapportons encore un fait mémorable, arrivé à Gorcum, en Hollande, l'an de grâce 1448.

Il y eut en ce temps-là de telles altercations à propos de l'évêché d'Uthecht envahi, que le Pape fut contraint d'excommunier les rebelles schismatiques. Plusieurs ecclésiastiques et laïques, craignant Dieu, se retirèrent de la ville, parce qu'on n'y tenait aucun compte de la censure apostolique.

Entre ceux-là fut un riche boucher, nommé Henri Koc, homme de bien, qui s'en alla à Gorcum et y demeura. Il révérait grandement la sainte Vierge Marie et sainte Barbe ; car il avait entendu dire que quiconque porterait honneur à sainte Barbe ne mourrait jamais sans confession.

Revenant de son labour, la veille de saint Augustin, il se cou-

Digitized by Google

cha et s'endormit. Par hasard une chandelle ardente tomba sur de la paille qui était là en abondance. La flamme prit à la maison qui, en un moment, fut toute en feu. Henri Koc s'éveilla, et lui et son fils André, étonnés de l'aventure, eurent peine à s'échapper tout nus. Leurs corps sauvés, Henri pensa à son argent, qu'il avait oublié ; il se résolut à rentrer dans la maison. Mais avant qu'il fût arrivé à l'armoire, la maison s'écroula sur lui. N'attendant plus que la mort, il n'avait d'autre regret que de mourir privé des sacrements de l'Eglise. Il s'adressa à sainte Barbe, la priant ainsi : « Sainte Barbe, montrez ce que vous pouvez maintenant, et secourez-moi, misérable que je suis. Que Jésus-Christ, mon Seigneur, votre cher Epoux, se souvienne du sang que vous avez répandu pour l'amour de lui ; que mon âme ne sorte point de mon corps qu'elle n'ait été purifiée par la confession et munie du Viatique salutaire. »

A peine avait-il fini son oraison, qu'il vit sainte Barbe venant à lui, dans la forme où elle était peinte à l'église. Elle couvrait de son manteau le feu qui dévorait tout autour de lui ; elle l'emmena, et, l'ayant mis dans un lieu assuré, elle lui adressa ces paroles : « Puisque tu as toujours eu de la dévotion pour moi, et que maintenant tu demandes la miséricorde de Dieu, par mon intercession, sache que ta vie est prolongée jusqu'à demain matin; et tu recevras les Sacrements. » Ces choses dites, la Sainte disparut. Le feu cependant s'était attaqué aux maisons voisines. Henri, sauvé, mais brûlé depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, et autant en dedans qu'en dehors, n'avait plus d'entier que les yeux, la langue et le cœur ; encore ces organes ne faisaient-ils leurs fonctions que par miracle. Il s'en alla pourtant, passant par de longues rues et par la place de Molenstraet, revint tout seul à la maison de sa fille et y fut mis au lit. Mais il ne demanda autre chose que les sacrements de l'Eglise, racontant combien était grande envers lui la miséricorde de Dieu, et bénissant l'intercession de saint Barbe.

Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans la ville, presque tous les citoyens accoururent ; le moribond prêchait le peuple : — Louez Dieu, disait-il, dans toutes ses œuvres ; révé-

Digitized by Google

rez la Vierge Marie, Mère de Dieu ; honorez dévotement sainte Barbe. C'est elle, vous le voyez, qui obtient avant la mort la grâce de recevoir les Sacrements.

Après un long discours, il ajouta que, pour preuve de ce qu'il disait, il mourrait au point du jour. Il priait aussi les assistants de s'approcher de lui, de toucher ses membres morts, et de reconnaître qu'il ne vivait plus que par miracle. Il se confessa, reçut la sainte Eucharistie ; puis il invoqua sa bonne patronne sainte Barbe, et avec elle saint Laurent, les priant d'obtenir de Dieu que ces flammes qu'il venait de subir lui fussent comptées pour la rémission de ses péchés. Le point du jour venu, il rendit saintement l'esprit [1].

Depuis des siècles, sainte Barbe est en grande vénération à bord des vaisseaux, comme à terre parmi les artilleurs.

Des banquets ont lieu dans tous nos ports maritimes et dans nos arsenaux en l'honneur de cette Sainte. Il y a des villes où l'effigie de sainte Barbe est promenée processionnellement.

Les célèbres canonniers de la ville de Lille, dont l'institution remonte à 1417, eurent d'abord la dénomination de *confrères de Sainte-Barbe*, et les lettres-patentes, conservées aux archives municipales de la ville, portent que le magistrat accordait aux confrères une gratification extraordinaire pour fêter leur patronne.

C'est peut-être le plus ancien document exact que l'on connaisse sur la fête qui se célèbre aujourd'hui.

[1] Prière à sainte Barbe, pour être préservé de mort subite.

O glorieuse sainte Barbe, heureuse épouse de Jésus, assistez-nous aux derniers moments, afin que nous ne mourrions pas sans confession. Mais obtenez-nous de votre Epoux la grâce qu'avant de mourir, nous soyons purifiés par le Sacrement de pénitence, munis du Viatique céleste, fortifiés de l'Extrême-Onction, et qu'avec tous ceux qui vous sont dévoués, nous puissions, en passant de cette vie mortelle, arriver à l'éternelle, où ils jouissent avec vous de l'heureuse vision de Dieu pour tous les siècles des siècles. -- Ainsi soit-il.

Digitized by Google

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE DE BOLOGNE.

Félix, élève de saint Ambroise et diacre de l'église de Milan, brilla tellement par son zèle, son mérite et sa sainteté, qu'il fut élu évêque de Bologne, il succéda dignement à saint Eusèbe ; et et il eut pour successeur saint Pétrona. Il mourut en 429, après avoir édifié trente ans la ville de Bologne. On l'honore le 4 décembre.

SAINT MARUTHAS,

ÉVÊQUE.

Saint Maruthas, un des plus illustres docteurs de l'église syrienne, fut élevé sur le siége épiscopal de Tagrite ou Martyropolis en Mésopotamie, province alors soumise à l'empire d'Occident, quoique située sur les frontières de la Perse. Il composa les Actes des Martyrs qui souffrirent dans la persécution de Sapor, laquelle dura depuis l'an 340 jusqu'à l'an 380. M. Etienne Assémani a retrouvé une partie de cet ouvrage, qu'il a publié en 1748. Le saint évêque composa aussi des hymnes en l'honneur des martyrs, et sur plusieurs autres sujets. Elles ont été insérées avec celles de saint Ephrem dans l'office chaldaïque que récitent les maronites, les jacobites et les nestoriens. Il recueillit les reliques de plusieurs Martyrs de Perse, et les distribua dans l'empire romain, afin d'attirer sur ceux qui en étaient possesseurs les bénédictions du ciel.

Il fit un voyage à Constantinople en 411, afin d'engager l'empereur Arcade à recommander les chrétiens à Isdegerde, qui était monté sur le trône de Perse dix ans auparavant. Mais les divisions qui régnaient à la cour, et qu'occasionnait l'injuste persécution suscitée contre saint Chrysostôme, rendirent ses démarches inutiles. Il crut donc devoir retourner en Mésopotamie. L'année suivante, il fit un second voyage à Constantinople. Saint Chrysostôme le recommanda à la veuve Olympiade, et le pria de l'assister

Digitized by Google

en tout ce qui dépendrait d'elle, désirant qu'il obtint ce qu'il sollicitait en faveur de l'église de Perse, pour laquelle il témoignait un grand zèle [1].

Théodose le Jeune, successeur d'Arcade, honora saint Maruthas de sa confiance. Il l'envoya deux fois en ambassade en Perse, pour établir une paix solide entre les deux empires. Isdegerde conçut beaucoup d'estime pour lui, surtout après qu'il eut été guéri par ses prières d'une maladie dont les mages n'avaient pu le délivrer. Socrate, qui rapporte ce fait [2], ajoute que le roi appelait ordinairement Maruthas, *l'ami de Dieu*. Les mages craignant qu'Isdegerde ne se fit chrétien, eurent recours à l'imposture pour le retenir dans leur religion. Ils firent cacher un homme sous terre dans le temple ; et quand le prince y fut entré pour adorer le feu perpétuel, cet homme cria : « Chassez le roi de ce saint « lieu, parce qu'il a l'impiété de croire un prêtre des chrétiens. » Isdegerde prit le parti de renvoyer l'évêque ; mais Maruthas lui persuada de retourner dans le temple, l'assurant que s'il faisait creuser la terre, il découvrirait l'imposture. Le roi suivit ce conseil. La fraude ayant été découverte, il fit décimer les mages, et autorisa publiquement Maruthas à fonder des églises partout où il le jugerait à propos. Le Saint, dans sa seconde ambassade, fit un assez long séjour en Perse. Il y tint deux synodes à Ctésiphon ; l'arianisme fut condamné dans le second qui se tint en 414 ; on y fit aussi de sages règlements concernant la discipline.

Saint Maruthas, étant fort âgé, retourna en Mésopotamie. Il emporta avec lui beaucoup de reliques de Martyrs ; il en mit une si grande quantité dans son église, que la ville prit le nom de Martyropolis.

Le principal ouvrage de ce Père est une liturgie syrochaldaïque : les maronites, qui célèbrent l'office divin en cette langue, s'en servent encore à certains jours. Saint Maruthas composa aussi un commentaire sur l'évangile de saint Mathieu. On en a le manuscrit en syriaque dans la bibliothèque du Vatican. M. Assémani en a extrait divers passages, qui établissent invincible-

[1] S. Chrysost., *ep.* 14.
[2] Hist,, l. 7, c. 8.

Digitized by Google

ment la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie [1]. Ebedjesus fait mention d'une histoire du concile de Nicée, dont les canons avaient été traduits en syriaque par saint Maruthas; il est bien à désirer qu'on puisse retrouver un ouvrage aussi précieux.

Le saint évêque mourut avant le milieu du cinquième siècle et fut enterré dans son église. On porta son corps en Egypte, durant les incursions des Perses et des Arabes. Il est encore dans le monastère de Notre-Dame, situé dans le désert de Scété, et habité par les moines Syriens. M. Assémani a vu dans ce monastère un manuscrit chaldaïque contenant une longue vie de saint Maruthas et plusieurs écrits de ce Père; mais il ne lui a pas été possible de s'en procurer une copie. Les Cophtes d'Egypte honorent ce Saint le 19 février; les Syriens et les Melchites, le 6 du même mois : mais il est honoré le 4 décembre par les Grecs et les Latins.

Voyez M. Jos. Assémani, *Bibl. Orient.*, et M. Etienne Assémani, *in acta martyr. Orient., præf., p. LIX*; Socrate, Sozomène, Photius, Ceillier, *t. X, p.* 466 *et* le Quien, *Or. Ch., t. II, p.* 327 *et* 999.

SAINT ENVEL L'AINÉ, ET SAINT ENVEL LE CADET, ABBÉS; SAINTE JEUNE, SOLITAIRE.

Vers le sixième siècle, vivaient dans la Grande-Bretagne deux époux d'une piété exemplaire. Le Seigneur bénit leur union, en leur accordant deux garçons, qu'ils nommèrent Envel, et une fille qu'ils appelèrent Jeune. Ils les élevèrent dans l'amour de Dieu.

Dès que les deux fils atteignirent l'âge où l'on choisit un état, ils embrassèrent la vie religieuse. Ils firent profession, chacun dans un monastère différent. Comme ils étaient deux modèles de perfection, ils furent choisis pour abbés. Ils gouvernèrent leurs couvents, jusqu'aux troubles qui vinrent désoler leur patrie.

[1] V. Ceillier, t. X, p. 467.

Digitized by Google

Leur sœur était restée dans le monde. Elle avait donné des soins à leurs père et mère ; et depuis la mort de ses vertueux parents, elle continuait de servir Dieu, d'édifier et de soulager le prochain.

Forcés de fuir, les deux saints emmenèrent Jeune dans l'Armorique, asile toujours ouvert à l'infortune et à la vertu. La navigation fut heureuse. Les saints abbés et leur sœur firent éclater leur reconnaissance envers Dieu, à leur débarquement, et s'avancèrent dans l'intérieur des terres.

Quand ils arrivèrent tous trois à l'extrémité occidentale de la forêt de *Coat-en-nos* (bois de la nuit), le ciel leur inspira la pensée de s'y fixer. Ils y bâtirent trois ermitages à la distance d'un quart de lieue l'un de l'autre. La prière, le jeûne, le travail, les œuvres de charité les y remplirent de mérites devant Dieu et devant les hommes.

Ces pieux serviteurs du roi des rois, qui avaient fait tant de bien dans leur pays natal, en firent également dans leur patrie adoptive. Le divin Rénumérateur les en recompensa, en les appelant à lui dans le séjour des délices éternelles.

Sainte Jeune, vierge solitaire a une chapelle en Plounevez-Moédec, dans le lieu qu'elle habitait. Sa fête s'y célèbre le premier dimanche de septembre.

Saint Envel le jeune a sa chapelle dans Belle-Ile-en-Terre, à l'endroit où l'on présume qu'était son ermitage. On y fait sa fête le treizième dimanche après la Pentecôte.

Saint Envel l'aîné est patron de l'église paroissiale de Locquenvel. Cette commune lui conserve la vénération la plus grande, et l'invoque avec succès dans tous ses besoins. On le prie surtout pour obtenir, par son entremise, que le Tout-Puissant préserve le bétail des loups et des maladies. Sa fête se trouve le 11 décembre. On la solennise à Locquenvel le deuxième dimanche avant Noël.

M. de Garaby, à qui nous empruntons cette vie, place au 4 décembre sainte Jeune, que nous ne trouvons dans aucune Vie des Saints.

Digitized by Google

SAINT CIRAN,

ABBÉ.

Saint Ciran ou Sigiran, né dans le Berry, d'une famille illustre, ayant reçu à Tours une éducation convenable à sa naissance, parut à la cour, s'y fit estimer, et y exerça la charge d'échanson sous le roi Clotaire II. Sigelaie, son père, qui était évêque de Tours, ayant voulu le marier, Ciran, qui pratiquait les vertus d'un solitaire au milieu des grandeurs, refusa ce parti, rompit peu après tout commerce avec le monde, reçut la tonsure des mains de l'évêque Modégisile, qui avait succédé à son père, et fut élevé aux ordres sacrés. Nommé à la dignité d'archidiacre, il rendit de grands services au diocèse de Tours, corrigea les abus, et rétablit partout la discipline. Son zéle et ses vertus ne pouvaient manquer de lui attirer des désagréments. Le gouverneur de la ville le fit mettre en prison, sous prétexte de folie, mais le ciel confondit ses ennemis, et son principal persécuteur périt misérablement. Il se démit ensuite de sa dignité, après avoir distribué le reste de son bien aux pauvres, et se retira dans le diocèse de Bourges, sur les confins du Berri et de la Touraine, où il bâtit deux monastères, celui de Meaubec et celui de Lourey, dans lequel il mourut vers l'an 657, après l'avoir gouverné plusieurs années. Sa vie a été publiée par Millon avec des remarques.

SAINT THÉOFFROI,

ABBÉ DE CORBIE,

Corbie est un ruisseau qui se jette dans la Somme, et qui a donné son nom au célèbre monastère construit près de là, dans une terre que la reine sainte Bathilde donna à l'église. Le premier abbé de ce monastère fut un saint religieux nommé Théoffroi, que saint Valdebert, abbé de Luxeuil, envoya à la demande de Bathilde. Théoffroi gouverna son abbaye avec tant de sagesse, qu'il fut élevé à l'épiscopat ; mais les savants n'ont

Digitized by Google

pu convenir du siége qu'il occupa. Corbie devint un des premiers monastères de France, tant par l'immensité de ses richesses que par les études qui ne cessèrent pas d'y fleurir, et par les nombreux priviléges dont il jouit. Il renfermait, selon l'usage du temps, trois églises principales et trois oratoires. Théoffroi mourut vers la fin du septième siècle. Les Actes de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous : mais son nom est inscrit dans plusieurs Martyrologes.

S. JACQUES LE PROTOSPATAIRE ET S. THÉOPHANE,

MARTYRS.

Le bienheureux Jacques, protospataire, c'est-à-dire premier officier des gardes de l'empereur Léon l'Arménien, menait la vie chrétienne avec Théophane qui était attaché aussi à la cour de Léon. Mais ces deux personnages dans leur dignité, n'avaient pas déserté le culte si doux des saintes images, ni les enseignements de l'église. Dénoncé à l'empereur, par les iconoclastes qui l'entouraient, Jacques et Théophane reçurent de l'empereur l'ordre formel de fouler aux pieds et de détruire les images saintes et comme ils s'y refusèrent généreusement, ils furent tous deux torturés et mis à mort. On fête leur mémoire le 4 décembre.

SAINT PAPIAS,

MARTYR.

Papias était un soldat de Léon IV dit Chazare, l'un des chefs des iconoclastes, Papias fit passer secrètement de saintes images à l'impératrice Irène, qui ne suivait pas les égarements de son mari, il fut dénoncé et après le supplice d'une flagellation cruelle, on l'enferma dans un cachot où il mourut, c'était en l'an 780. On l'honore le même jour que saint Théophane.

SAINT ANNON,

ÉVÊQUE DE COLOGNE.

Saint Annon, sorti d'une famille noble, prit dans sa jeunesse le

Digitized by Google

parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg, son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça et résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses vertus et son devoir le firent connaître à la cour de l'empeur Henri III dit le Noir. Ce prince le fit venir auprès de sa personne. Quelque temps après, il le nomma prévost de Goslar, dans la Basse-Saxe. Il l'éleva sur le siége archiépiscopal de Cologne en 1056. Après avoir réformé tous les monastères de son diocèse, il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoît en d'autres lieux. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent et premier ministre, pour gouverner durant la minorité de Henri IV. Ce jeune prince, séduit par les flatteurs et les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque; il lui ôta même le gouvernement de l'état. Mais les injustices et les exactions de ceux auxquels il donnait sa confiance, excitèrent un mécontentement général. Annon fut rappelé et il reprit l'administration des affaires en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075, jour auquel on lit son nom dans le Martyrologe romain.

SAINT OSMOND,

ÉVÊQUE DE SALISBURY.

Osmond [1], comte de Séez en Normandie, suivit Guillaume le Conquérant en Angleterre, et ce prince le créa comte de Dorset. Il sut allier une vie sainte aux devoirs de courtisan, de soldat et de magistrat. Nous apprenons de Brompton, qu'il fut quelque temps grand chancelier d'Angleterre. Mais les dignités, jointes à la faveur du prince, n'eurent aucun charme pour un cœur qui n'aimait que les biens célestes. Il quitta même le monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Ses vertus et ses rares talents ne permirent pas qu'on le laissât dans l'obscurité comme il le désirait. On le tira de sa solitude en 1078, pour le placer sur le siége de Salisbury [2]. Il fit bâtir sa cathédrale sous l'invocation de la

[1] Appelé aussi *Ossimond, Edimond* et *Edmond.*

[2] Le siége de cet évêché fut d'abord établi à Shireburne. On en dut l'érection à

Digitized by Google

sainte Vierge, en 1087 ; mais la dédicace ne s'en fit qu'en 1092. Il y mit trente-six chanoines. Cette église ayant été brûlée par le feu du ciel, il la rebâtit en 1099. Il administrait lui-même le sacrement de pénitence, et on remarque qu'il était fort sévère, surtout à l'égard de ceux qui tombaient dans l'impureté. Au reste, il avait beaucoup de charité, et on le vit souvent assister à la mort les criminels condamnés au dernier supplice.

L'assemblée de Rockingham, tenue au mois de mars de l'année 1095, montre que les saints ne sont point à l'abri des surprises. Osmond entra dans le parti de ceux qui par complaisance s'étaient déclarés contre saint Anselme [1] ; mais bientôt après il ouvrit les yeux, et pénétré d'un sincère repentir, il voulut recevoir l'absolution de saint Anselme lui-même. Il lui fut toujours depuis constamment attaché.

Son zèle pour la gloire de Dieu le porta à embellir plusieurs églises, et à faire diverses fondations. Il forma une riche bibliothèque pour l'usage des chanoines de sa cathédrale. Il ne mettait à la tête des paroisses que des pasteurs éclairés et vertueux, et il avait toujours auprès de sa personne des ecclé-

Ina, roi des Saxons occidentaux. Ce prince fit deux évêchés de celui de Winchester. Les comtés de Dorset, de Sommerset, de Wilt, de Dévon et de Cornovaille, furent destinés à composer l'évêché de Shireburne, vers l'an 705. On le divisa de nouveau en 905, et on soumit au nouvel évêché, qui fut érigé à Wiltou, les comtés de Wilt et de Sommerset. Les siéges de Shireburne et de Wilton furent unis en 1050, et l'évêque Herman, peu de temps avant sa mort, arrivée en 1077, transféra sa résidence de Wilton à Salisbury, qui en est à deux milles. Depuis ce temps-là, Wilton est devenu si peu de chose, que de douze églises qu'il y avait, il n'en reste plus qu'une seule. L'ancienne Salisbury, bâtie sur une montagne à un mille de l'Avon, était une place forte et célèbre depuis les Romains. Il ne reste plus qu'une chapelle de la cathédrale bâtie par saint Osmond, successeur d'Herman. Comme il n'y avait point d'eau dans cette ville, et que le comte de Salisbury, qui avait toujours une garnison dans le château, excitait des troubles et des divisions, les évêques allèrent demeurer à Harphan, village éloigné d'un mille et situé sur l'Avon. Les habitants de la ville les y suivirent. On abandonna l'ancienne Salisbury, et on bâtit la nouvelle dans ce lieu qui est fort agréable. On peut dater sa fondation de l'année 1219. Ce fut alors que l'évêque Richard Poure commença la cathédrale, qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. On y travailla sous les règnes de Richard I^er^, de Jean et de Henri III. On en fit la dédicace en 1258. C'est l'édifice gothique le plus régulier de l'Angleterre. La flèche, qui est d'un beau travail, a 410 pieds de haut. Voyez Léland *Itinerary*, t. III, p. 76, 81 ; le docteur Brown-Willis, *des abbayes mitrées*, t. II, et Nève, *Fasti Anglicani*, p. 256.

[1] Eadmer, *Hist. Novar.*, l. 1, p. 4, et l. 2, p. 45, *Concil.*, t. X, p. 494.

Digitized by Google

siastiques et des moines recommandables par leurs lumières et leur sainteté.

Guillaume-le-Conquérant avait conféré à des Normands les premières dignités de l'église d'Angleterre. Ceux-ci introduisirent leurs rites dans l'office divin, ce qui occasionna de la confusion en plusieurs endroits. Pour obvier à cet inconvénient, le saint évêque composa pour son église un missel, un bréviaire et un rituel. Il fixa les cérémonies où il y avait eu jusqu'alors beaucoup de variété, les copistes des livres qui les contenaient s'étant permis d'y faire des changements à leur volonté. Par-là l'uniformité fut établie dans la célébration de l'office divin. Au reste, toutes les églises s'accordaient dans l'essentiel ; et, à l'exemple des premiers apôtres du pays, on faisait l'office en latin, ce qui s'observa jusqu'au règne d'Edouard VI [1]. D'autres évêques anglais firent aussi des livres liturgiques, qui différaient en quelque chose de ceux de *Sarum* ou de Salisbury ; mais les premiers eurent une telle approbation, que la plupart des diocèses d'Angleterre les adoptèrent [2], et les suivirent jusqu'au règne de la reine Marie. Plusieurs ecclésiastiques obtinrent alors du cardinal Polus des permissions particulières pour dire le bréviaire romain, qui fut enfin reçu universellement. Saint Osmond composa encore une vie de saint Aldelm. Il avait un tel amour pour les lettres, qu'il ne dédaignait pas, quoiqu'évêque, de copier et de relier des livres.

En travaillant au salut des âmes, il n'oubliait point sa propre

[1] V. Johnson, *Préf. sur les canons anglais.* p. 17.

[2] Ceci se prouve par l'article 2 des Constitutions publiées en 1416, par Henri Chichley, archevêque de Cantorbéry. On lit aussi dans Hygden, *ad an.* 1077, « que saint Osmond rédigea un *ordinal*, qui fut presqu'universellement reçu en « Angleterre, en Irlande et dans le pays de Galles. Cet ordinal, dit Johnson, t. II, « *ad an.* 1416, était un livre qui réduisait à une forme certaine toutes les différences, et qui fixait ce qui avait été douteux jusques alors. » Le même auteur observe que c'est improprement qu'on a quelquefois appelé ce livre une nouvelle liturgie, l'introduction d'une nouvelle liturgie étant au-dessus du pouvoir d'un évêque. Saint Osmond fixa les rites qui étaient incertains, et suppléa à ce qui manquait aux rubriques propres à diriger dans la célébration de l'office divin. Il ajouta aussi dans son ordinal quelques prières particulières, telles que celles qu'un évêque pouvait prescrire pour son diocèse. Ce droit fut depuis réservé au pape pour conserver une plus grande uniformité.

Digitized by Google

sanctification. Mort au monde, il en fuyait tous les vices, et pratiquait la sanctification des sens. Il mourut, après une longue maladie dont il fit un saint usage, le 4 décembre 1099. On l'enterra dans son église. On transféra depuis son corps dans la nouvelle cathédrale, et en 1457, on l'y déposa dans la chapelle de Notre-Dame. La belle châsse où il était enfermé fut pillée sous le règne d'Henri VIII. On laissa ses ossements dans la même chapelle, et ils y sont encore. Ils sont couverts d'une pierre de marbre, dont l'inscription ne marque que l'année de la mort du saint évêque. Il fut canonisé par Calixte III en 1456.

SAINT BERNARD,

ÉVÊQUE DE PARME.

Bernard vit le jour à Florence dans la seconde moitié du onzième siècle, élevé saintement, dès qu'il fut en âge, il entra dans l'ordre de Vallombreuse, fondé par saint Jean Guelbert; il prit l'habit et fit profession dans le monastère de saint Salvi à Florence. Son mérite éclata bientôt si vivement que le saint Pape Urbin II le fit cardinal, et que la ville de Parme l'élut pour son évêque; il siégea avec zèle et sa vie fut toute sainte. Dieu l'appela à lui le 4 décembre de l'an 1133.

LE BIENHEUREUX DIDIER,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

Désiré ou Didier, trente deuxième évêque de Térouane, descendait d'une des plus illustres familles de ces contrées, son père était châtelain de Courtrai, sa mère appelée Sarre était fille du châtelain de Lille. D'abord archidiacre et chancelier de l'église cathédrale de Touraine, il fut plus tard nommé chanoine de la collégiale de saint Pierre, à Lille. La place de prévost étant venue vacante par la mort de son grand-oncle, Didier fut désigné pour le remplacer. Pendant son administration il eut des relations très-avantageuses pour son église avec le Souverain Pontife Célestin II

Digitized by Google

et obtint de la protection du Saint Siége pour tous les biens que possédait la collégiale ou qu'elle pouvait posséder dans la suite. Les qualités éminentes et les vertus admirables du B. Didier le désignaient d'avance pour l'épiscopat. Il y fut appelé en l'année 1169. Après le célèbre Milon le Jeune, lit-on dans le catalogue des évêques de Térouane, l'église des Morins, privée de pasteur, désira d'un ardent désir d'avoir pour évêque Didier, prévôt de Saint-Pierre de Lille et archidiacre du diocèse de Tournai : *Seigneur, vous lui avez accordé le désir de son âme.* »

Le nouveau Pontife s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec sagesse, et n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son peuple. C'est par ses soins que fut bâtie auprès de la ville de Saint-Omer l'abbaye de Blandecq, pour des religieuses de l'Ordre de Citeaux. Quand son grand âge et ses infirmités ne lui permirent plus de travailler avec la même ardeur, il se démit de l'épiscopat pour ne plus s'occuper que de l'affaire de son salut. Le vénérable vieillard vécut encore deux ans, et mourut plein de jours, de vertus et de mérites, en l'année 1194.

Conformément au désir qu'il avait manifesté, on transporta son corps au monastère de Cambron, que dirigeait alors l'abbé Daniel de Grammont, son intime ami. Toutes les chartes et les pièces de cette époque, dans lesquelles il est fait mention de Didier, le désignent comme un personnage d'une éminente vertu. Les religieux de Cambron avaient un si grand respect pour sa mémoire, que jamais dans leur église ils ne passaient sur le lieu où avait été déposé son corps. Voici les deux vers qu'on grava sur sa pierre tumulaire :

Dat Desiderio cathedram Taruenna, sepulcrum,
Hic locus, omne bonum det paradisus ei.
Térouane donne un siége à Didier, ce lieu,
Un tombeau, que le Ciel lui donne le bonheur.

LES BB. FRANÇOIS GALVEZ, JÉROME DE ANGÉLIS ET SIMON IEMPO,

MARTYRS AU JAPON.

En 1623 l'empereur Xongun, abdiqua en faveur de son fils

Digitized by Google

aîné. Celui-ci commença, selon la coutume, par renouveler les les lois précédentes, celles surtout qui concernaient l'extirpation de la religion chrétienne. Il promit aussi de grandes récompenses à quiconque dénoncerait les chrétiens et principalement les ministres de l'Evangile. Un misérable, chrétien de mauvaise vie, déjà renégat dans son cœur, se laissa séduire par ces promesses, alla trouver le gouverneur de Iendo, et lui donna par écrit les noms de plus de cinquante chrétiens, du Père Jérôme de Angelis de la Compagnie de Jésus, et du Père François Galvez, franciscain, qu'il assurait être tous dans la ville. On arrêta incontinent beaucoup de ces chrétiens qui confessèrent la foi avec intrépidité. Mais ils s'embarrassèrent dans leurs réponses au sujet de deux Pères; alors le gouverneur en fit mettre un, nommé Pierre, à la question, lequel finit par avouer que le Père de Angelis, le seul dont il sût quelque chose, restait chez Léon Takeia. Les gens de la justice y coururent aussitot pour le saisir, mais les fidèles l'avaient déjà fait évader. Léon fut arrêté et mis à la question pour dire ce qui en était; comme on n'en pouvait tirer que ces paroles: « Je suis chrétien, » il fut confronté avec Pierre qui lui rappela le jour, l'heure même ou il avait vu le Père de Angelis chez lui. Léon avoua qu'en effet ce Père avait passé chez lui ce jour-là, mais qu'il avait quitté sa maison et s'en était allé Dieu sait où.

Pendant cet interrogatoire de Léon, le bruit se répandit, peut-être par un artifice du gouverneur, que si le Père Jérôme se présentait, Léon deviendrait libre. Le père l'ayant appris résolut, après avoir consulté Dieu dans la prière, de se présenter de lui-même au gouverneur afin de sauver la vie à son hôte. Les fidèles firent d'abord tout auprès de lui pour le détourner de ce projet; mais le voyant inébranlable ils s'offrirent à l'accompagner et à mourir avec lui. Il n'y consentit que pour son catéchiste Simon Iempo, qui lui protestait, les larmes aux yeux, qu'il ne s'éloignerait jamais de sa personne. Ils revêtirent l'habit de la Compagnie de Jésus, se présentèrent ensemble au gouverneur, subirent un interrogatoire et furent envoyés à la prison publique.

Pendant ce temps-là on pratiquait partout les plus minutieuses

Digitized by Google

perquisitions pour découvrir le Père François Galvez. Les fidèles ne pouvant plus le cacher l'avaient fait passer à Comacura, à une journée de distance. Mais on en eut vent, et des employés de la cour furent envoyés à sa poursuite. Ils réussirent, au bout de neuf jours, à mettre la main sur lui et ils le conduisirent à la prison de Iendo avec grande joie et grand bruit. Nos deux religieux passèrent environ trois mois avec plus de cinquante chrétiens arrêtés pour la foi dans un exercice continuel de souffrances et d'exercices de piété. Ils se trouvaient mêlés à un grand nombre de païens, la lie du peuple et coupables de tous les crimes ; ils les amenèrent par leurs exhortations à une vie plus rangée et quarante d'entre eux reçurent même le Baptême. Là aussi était renfermé ce Pierre qui, vaincu par le tourment de l'eau, avait révélé l'asile du Père de Angelis. Il était rentré en lui-même, ne faisait plus que pleurer jour et nuit sur sa faute et en restait inconsolable.

Sur la fin de novembre, le nouveau Xongun revint à Iendo de Meaco où il s'était fait reconnaître empereur ; on lui fit savoir qu'il y avait des chrétiens et des Pères incarcérés. Sans en demander davantage : « Qu'on les fasse tous périr par le feu, dit-il, les uns parce qu'ils ont professé cette loi, les autres parce qu'ils l'ont enseignée. » Le lendemain, 4 de décembre, les exécuteurs vinrent tirer de la prison les confesseurs de Jésus-Christ. Les deux Pères et un gentilhomme de grande noblesse, nommé Jean Faramondo, furent mis à cheval ; les autres au nombre de quarante-sept marchèrent à pied, divisés en trois bandes. Avant et derrière eux se trouvaient les chefs de la justice et des deux côtés un grand nombre de soldats armés. On les donna ainsi en spectacle dans les principales rues de Iendo, puis on les conduisit hors de la ville au lieu de leur supplice, où étaient préparés les poteaux et les bûchers. Tout autour se pressait un peuple innombrable. Les quarante-sept victimes venues à pied furent brûlées en premier lieu. Pendant l'exécution, les deux Pères et Faramondo, toujours à cheval, prêchaient au peuple l'un après l'autre, avec une grande ardeur. Le Frère Simon Iempo prit aussi la parole du milieu de son bûcher.

Digitized by Google

Vint le tour des trois derniers Martyrs. Il descendirent de cheval et furent liés à leurs colonnes. Faramondo du côté de la ville, le Père Galvez du côté opposé et le Père de Angelis au milieu. Quand le feu eut été mis au bûcher, on vit le Père de Angelis se tourner vers leddo ; tantôt il levait les yeux au ciel ; tantôt il les abaissait sur la ville, priant Dieu de dissiper l'aveuglement de ses habitants idolâtres. Puis, comme la flamme devenue très-haute était portée de son côté, il lui présenta le visage et sans plus se mouvoir il en reçut intrépidement les tourbillons. C'était un spectacle touchant que de voir la posture des Martyrs mourants et qu'ils gardèrent encore après leur dernier soupir. Les liens du Père Galvez résistèrent au feu, et soutenu par eux, il resta droit sur ses pieds. Faramondo dont la colonne fut brûlée par le pied tomba étendu avec elle. Le Père de Angelis, dont les liens ne furent consumés qu'en partie, tomba sur les genoux et conserva cette position.

Les corps de tous ces Martyrs restèrent sur le lieu de l'exécution pendant trois jours et trois nuits ; un écriteau planté sur un pieu indiquait ainsi la cause de leur mort : Ces hommes ont été punis de ce supplice parce qu'ils sont chrétiens. Malgré le grand nombre de gardes qui faisaient continuellement la ronde autour du bûcher, les chrétiens vinrent à bout d'enlever les corps des deux religieux et quelques autres encore. Nous voyons dans les procès-verbaux que la tête du Père de Angelis fut transportée d'abord à Nangasaki, puis au collége de Macao, en Chine. Cinquante confesseurs de la foi reçurent la couronne du martyre dans cet holocauste, mais on n'a pu se procurer de témoignages juridiques que sur les trois religieux. Nous allons donner quelques détails sur leur compte.

Le Père Jérôme de Angelis etait de Castro Giovanni, en Sicile. Il étudiait le droit civil à Palerme, lorsque, faisant les exercices spirituels de saint Ignace, il résolut d'entrer dans la Compagnie de Jésus et fut admis à Messine à l'âge de dix-huit ans. On lui accorda de partir pour la mission du Japon pendant son théologat et avant d'être prêtre. Il employa six pénibles années à se rendre sur le théâtre de ses travaux, nous en avons parlé dans le récit

Digitized by Google

du martyre du Père Spinola. Enfin, ayant reçu les saints ordres à Lisbonne, il débarqua au Japon en 1602 et donna successivement ses soins aux chrétiens de Fuximi, de Lurunga, de Iendo et de Méaco. La persécution de 1614 le poussa à Nangasaki, et il ne dut qu'à ses grandes instances de rester au Japon. Il vécut à Ozaca sous le costume du pays. Là il lia une étroite amitié avec deux gentilshommes du royaume d'Oxu qui le conduisirent aux confins du Japon à Xendait, où aucun ministre de l'Evangile n'avait encore pénétré. Il y convertit plus de dix mille idolâtres. Les royaumes de Deva, Giecigno et Sando lui doivent la fondation de leurs chrétientés. Le premier il passa du Japon à Jesso pour y prêcher la foi. Ce véritable apôtre avait un zèle infatigable qui ne reculait devant aucune difficulté dès qu'il s'agissait du service de Dieu. Il vécut cinquante-six ans, dont trente-trois dans la Compagnie de Jésus et vingt-cinq ans au Japon. Il avait fait la profession des quatre vœux douze ans avant sa mort.

Le Père François Galvez, espagnol, était né à Utiel dans la Castille en 1576. Il entra à l'âge de vingt-quatre ans chez les Franciscains déchaussés dans le couvent de Saint-Jean della Rivera à Valence, après avoir terminé son cours de théologie et reçu le diaconat. Le désir des missions d'Orient le fit passer à Manille dans les Philippines en 1609, et de là au Japon en 1612. Il y travailla sans relâche pendant deux ans au bien des âmes ; la persécution le contraignit de retourner à Manille en 1614, d'où il se rendit à Méaco dans l'espoir de rentrer plus facilement dans sa chère mission. Comme personne n'osait courir les risques de cette entreprise, il se peignit le corps en noir, parvint à se faire prendre pour un esclave maure et trouva ainsi le moyen de repasser au Japon en 1618. Il fut envoyé dans le royaume d'Oxu, puis à Iendo où il cueillit la palme du martyre à l'âge de quarante-huit ans, après vingt ans de profession religieuse. On lui doit la traduction de plusieurs ouvrages en langue japonaise et entre autres celle de la vie des saints. Son humilité, sa charité, son union avec Dieu et sa rigoureuse mortification le faisaient universellement estimer et aimer.

Le Frère Simon Iempo avait quarante-trois ans et était né à

Digitized by Google

Notzu, dans le royaume de Fingo. Sa première enfance se passa dans un couvent de bonzes ; mais leur supérieur s'étant converti, Simon suivit son exemple et fut baptisé à seize ans ; à dix-huit, il entra dans un séminaire de la Compagnie de Jésus. Il resta pendant vingt-cinq ans attaché aux Pères et presque toujours dans l'emploi de catéchiste. Son zèle industrieux convertit à la foi une foule d'idolâtres et lui valut beaucoup de mérites par la rude vie qu'il menait, surtout quand le Père de Angelis le prit pour compagnon de ses fatigantes missions. Mais l'espérance de mourir religieux de la Compagnie de Jésus et en témoignage de la foi, lui rendait ses fatigues légères et douces. Il obtint le double objet de ses désirs : le Père de Angelis l'accepta pour compagnon en allant au martyre, et le reçut dans l'Ordre avec l'autorisation du Père provincial [1]. (BOÉRO)

LE VÉNÉRABLE CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Titus Flavius Clemens portait les trois noms du consul romain saint Clément, neveu de l'empereur Vespasien, qui fut martyrisé l'an 95, sous Domitien, peut-être parce qu'il était fils ou petit-fils de quelque affranchi ou de quelque client de ce Saint. Quelques-uns disent avec saint Epiphane qu'il était de la ville d'Athènes, d'autres estiment qu'il était d'Alexandrie même, et qu'il ne faut point chercher d'autre raison de son surnom. Il était né de parents gentils, qui l'élevèrent dans leur paganisme et dans l'étude de toutes les sciences profanes des Grecs, des Egyptiens et des étrangers : et la variété de l'érudition extraordinaire qui paraît dans ses livres fait foi de ce qu'a dit Eusèbe, qu'il avait voulu s'instruire de tout et savait toutes choses. Ce fut au milieu d'une si vaste étude qu'il fut éclairé de la lumière de la vérité. Dieu le retira de bonne heure de ses égarements ; et, après s'être vu délivré de ses maux par la parole du salut et la doctrine de l'Evangile, il obtint la rémission de ses péchés par la pénitence et par la foi en Jésus-Christ. Il eut pour maîtres,

[1] Bart., lib. IV, n° 64.

Digitized by Google

dans la science de la véritable théologie et dans la discipline de la tradition, plusieurs grands hommes, dont il faisait gloire jusqu'à la fin d'être le fidèle disciple. Le premier était d'Ionie, ou, selon d'autres, s'appelait Ionique, si l'on n'aime mieux croire avec quelques-uns que ce nom était celui de la secte de philosophie que suivait ce docteur. Clément prit ses leçons dans la Grèce. Il en eut deux autres dans la grande Grèce, c'est-à-dire dans la partie orientale de l'Italie, dont l'un était de Syrie et l'autre d'Egypte. Etant en Orient, il en eut encore deux, l'un Assyrien ou Chaldéen, et l'autre Juif d'origine, demeurant ordinairement en Palestine. Mais celui qu'il rencontra le dernier méritait, selon lui, d'être le premier pour sa vertu et sa doctrine. Il le trouva en Egypte après l'avoir longtemps cherché ; et il crut n'en devoir plus chercher d'autres après l'avoir trouvé. Sur les grands éloges qu'il a donnés à ce dernier, qu'il appelle *abeille sicilienne*, Eusèbe s'est persuadé que c'était le célèbre saint Pantène, qui fut docteur ou maître des lettres saintes à Alexandrie, et qui véritablement était originaire de Sicile. C'est Clément qui nous apprend lui-même par cet endroit, où il fait le dénombrement de ses maîtres, qu'ayant étudié d'abord la religion chrétienne et la philosophie céleste dans la Grèce, il alla pour s'en instruire encore davantage en Italie, puis en Orient ou en Syrie, en Palestine et enfin en Egypte, où il établit sa résidence. Il ne pouvait nous donner de preuve plus évidente de l'ardent amour qu'il avait pour la vérité, et il marquait assez la disposition où il aurait été de l'aller chercher jusqu'aux extrémités de la terre, et de ne rien épargner pour en acquérir la connaissance et la possession.

Il fut attaché à l'église d'Alexandrie par l'ordination de la prêtrise qu'il y reçut. Quelque temps après il fut fait chef ou recteur de la célèbre école des catéchèses de cette ville, instituée pour instruire les catéchumènes, c'est-à-dire les païens qui embrassaient la religion chrétienne. Il succéda dans cet important emploi à son maître saint Pantène, qui fut envoyé aux Indes vers l'an 189, pour y porter la lumière de l'Evangile. Il fit éclater sa prudence et sa circonspection autant que sa doctrine dans

Digitized by Google

l'exercice de sa profession. Car en instruisant ses disciples sur des matières qui paraissaient délicates ou obscures, il avait soin de passer les choses qui auraient pu nuire à ceux qui les auraient mal prises, comme un couteau entre les mains d'un enfant qui ne saurait pas encore s'en bien servir. C'est la comparaison qu'il en faisait lui-même. Il ne se contentait pas d'éclairer l'esprit de ses auditeurs, il travaillait encore à leur former le cœur, afin de leur apprendre à vivre conformément à la doctrine qu'ils embrassaient, et à régler leurs actions sur les vérités qu'il leur enseignait. C'est pour cela qu'après leur avoir sondé l'esprit, et en avoir examiné l'étendue, la force et la capacité, il observait leurs paroles, leurs actions, leurs mœurs et jusqu'à leurs regards, leurs gestes et leurs postures, pour voir s'il jetait la semence de vie sur des chemins battus, sur des pierres, dans des épines, ou dans la bonne terre. Les plus célèbres de ses disciples furent Origène, qui lui succéda dans sa chaire, et saint Alexandre, évêque de Jérusalem et martyr, qui l'appelait son père, témoignant qu'il avait été son maître, et qu'il l'avait puissamment aidé à marcher dans les voies de la vérité.

Il n'aurait rempli qu'à demi l'office de docteur et de maître de la doctrine chrétienne, s'il n'eût rendu ses instructions utiles qu'à ceux qui venaient l'écouter dans son école et prendre ses leçons de vive voix. Sa charité le fit travailler encore pour les absents et pour la postérité. Il composa d'abord son *Exhortation aux Gentils*, où il découvre tout à la fois les superstitions et les impiétés de leur religion, et les porte avec beaucoup d'éloquence et d'érudition à y renoncer pour embrasser la foi du vrai Dieu. Cet ouvrage fut suivi d'un autre qu'il fit en trois livres pour apprendre à ceux qui connaissaient déjà le vrai Dieu la manière dont ils doivent vivre et régler leurs mœurs. C'est pour cela qu'il lui a fait porter le titre de *Pédagogue*, c'est-à-dire précepteur ou conducteur de la jeunesse, voulant marquer que son intention a été de nous faire passer de l'état de l'enfance à celui des hommes parfaits, et de préparer notre âme, par la pratique des vertus qu'il nous enseigne, à recevoir l'intelligence de la vérité qui doit nous faire jouir de Dieu. Il ne s'est pas sou-

Digitized by Google

cié d'y observer beaucoup de méthode, et n'a point cherché à nous y donner de grandes lumières, voulant seulement nous apprendre à guérir nos passions, et à devenir gens de bien plutôt que savants, parce que, selon lui, notre âme ne peut recevoir les vives lumières de Dieu, ni entrer dans la connaissance parfaite de la vérité si elle n'est purifiée. Il semblait nous promettre, dès l'entrée et à la fin de cet ouvrage, des instructions plus relevées. C'est ce qu'il paraît avoir voulu exécuter dans celui des *Stromates*, c'est-à-dire des tapisseries, qu'il a ainsi nommées à cause de la variété et du mélange des matières qu'il y a employées. Il dit néanmoins que son dessein n'avait pas été d'y traiter les choses les plus sublimes, ni même de parler des autres avec trop d'évidence ou de clarté, de peur que ceux qui ne méritaient pas de connaître la vérité n'abusassent des lumières qu'il leur donnerait. C'est par un effet de la même discrétion qu'il a renversé à dessein l'ordre de ses matières dans cet ouvrage au jugement de Photius, et qu'au lieu de traiter un sujet de suite, il le divise pour le mettre en plusieurs endroits différents et y entremêle d'autres discours. C'est ce qui lui a fait dire que son ouvrage ressemblait à une pépinière où les arbres fruitiers sont parmi les arbres sauvages qui les couvrent pour tromper les voleurs, sans craindre que les jardiniers clairvoyants n'en puissent pas faire le discernement. Ç'a été aussi pour couvrir et cacher la vérité, dit-il, plutôt que pour l'exposer ou l'éclaircir, qu'il y a mêlé la philosophie, c'est-à-dire ce qu'il pouvait y avoir de véritable dans toutes les sectes des philosophes et non pas leurs dogmes erronés. Il a voulu même que son style servît encore à ce dessein, car il l'a visiblement négligé. L'on peut dire aussi qu'il avait choisi le titre de Stromates dans la même vue : car les habiles grammairiens prétendent que ce mot marque proprement les couvertures dont on enveloppe les tapisseries. Ainsi l'on voit que Clément était uniforme dans ses discours et dans ses écrits, prétendant partout qu'il ne devait point mettre la vérité trop à jour, de peur de l'exposer aux insultes de ses ennemis ; qu'il ne fallait pas même abandonner la doctrine de la foi à l'examen des curieux et des esprits forts,

Digitized by Google

qui veulent tout soumettre à leur raisonnement, et qui se croient capables de tout savoir ; mais qu'on devait confier la parole de Dieu et la vérité seulement à ceux qui se sont désabusés et entièrement défaits de principes humains pour y substituer ceux de la foi. L'ouvrage des Stromates, qui lui a fait donner le surnom de *Stromatée* ou de *Tapissier* par divers anciens, était divisé en huit livres, dont le dernier a été perdu de bonne heure. Car ce que nous avons aujourd'hui qui tient sa place est tout à fait étranger, et semble être le fragment de quelque traité de dialectique. On nous a donné dans ces derniers temps un quatrième ouvrage de lui, où il explique comment on peut se sauver dans les richesses par l'usage qu'on en doit faire quand on veut les retenir.

C'est presque tout ce que nous avons maintenant de Clément d'Alexandrie, car on ne doit point mettre en ce rang le peu de fragments que l'on a recueillis de ses *Hypotyposes* ou représentations qu'il avait partagées en huit livres, comme ses Stromates, et qui sont perdues depuis longtemps. Cet ouvrage, dont quelques-uns croient qu'on a tiré ce qu'on voit sous son nom sur quelques Epîtres canoniques au premier tome de la bibliothèque des Pères, contenait des erreurs si grossières, qu'on n'a point douté qu'il n'eût été corrompu par les hérétiques. L'on n'en peut guère disconvenir, quand même il serait vrai que l'ouvrage aurait été composé dans les commencements de la conversion de Clément d'Alexandrie, lorsqu'il était encore plein des idées platoniciennes et peu instruit des grandes vérités de la religion chrétienne. Car il n'est pas croyable qu'un si grand docteur qui a enseigné, par exemple, la divinité de Jésus-Christ, et la consubstantialité du Verbe d'une manière plus claire et plus expresse que la plupart des Pères qui ont précédé ou même suivi le concile de Nicée, ait été capable d'avoir dit contre ce même mystère ce qu'on en trouvait dans les Hypotyposes. On ne nie pas qu'il ne se rencontre quelques fautes dans les Stromates, mais elles ne regardent point le capital et l'essentiel de la foi, et elles n'ont pu lui faire perdre le mérite de tant de vertus qui lui ont attiré les éloges de toute l'antiquité chrétienne, aussi bien

Digitized by Google

que sa vaste érudition. Pourtant ses ouvrages se trouvent au rang des apocryphes dans le décret du Pape saint Gélase.

Clément tint l'école publique des catéchèses pendant l'espace de douze ou treize ans, jusqu'à ce qu'il se vit contraint d'en interrompre le cours par la violence de la persécution que l'empereur Sévère excita contre l'Eglise en la dixième année de son règne, qui était de Jésus-Christ l'an 202. Il fallut alors abandonner ce noble emploi et quitter peu de temps après le séjour même de la ville d'Alexandrie, où un homme connu comme il était des païens, par l'endroit qui faisait le sujet de la persécution, ne pouvait point demeurer en sûreté. Il prit le parti de se retirer par une modestie bien opposée à la présomption de certains hérétiques de son temps, et surtout des Montanistes qui faisaient un crime aux fidèles de fuir leurs persécuteurs. Clément ne fit point difficulté de pratiquer ce qu'il avait enseigné dans ses livres, où il dit que quand Jésus-Christ nous a ordonné de fuir lorsqu'on nous persécute, il n'a point prétendu nous faire regarder la persécution comme un mal, mais qu'il a voulu nous apprendre que nous ne devons ni être la cause de notre mort, ni contribuer au crime de nos persécuteurs, soit en nous produisant sans nécessité, soit en leur donnant quelque sujet de querelle ou de plainte contre nous. On ne sait point assurément ce que devint Clément après qu'il eut fait cette retraite. On croit pourtant qu'il sortit de l'Egypte dès lors, et il paraît que sept ou huit ans après il était en Cappadoce, où saint Alexandre, qui avait été de ses disciples, était alors évêque, mais détenu dans la prison pour la foi de Jésus-Christ. Il demeura peut-être auprès de ce prélat jusqu'à la mort, ou jusqu'à ce que ce saint fût arrêté à Jérusalem l'an 212, pour y rester évêque de la ville avec saint Narcisse. Selon le témoignage qu'Alexandre en a rendu, l'on voit que ce fut par une providence toute particulière de Dieu que Clément se retira en Cappadoce. Il y affermit et augmenta même l'Eglise du Seigneur, et le succès de ses instructions et de ses travaux pour la propagation de la foi justifia bien amplement la sagesse de sa retraite. Lorsqu'en 212, vers le commencement du règne de Caracalla, l'on eut mis saint Asclépiade sur le siége épis-

Digitized by Google

copal d'Antioche en la place de saint Sérapion, saint Alexandre, qui était encore dans sa prison, écrivit à l'église de cette ville sur sa promotion et envoya sa lettre par saint Clément. Il n'oublia point d'y faire l'éloge du porteur, qu'il y qualifiait *Bienheureux prêtre Clément, d'une vertu solide et éprouvée*, ajoutant qu'il ne leur en disait pas davantage parce qu'ils connaissaient déjà son mérite et qu'ils le reconnaîtraient encore mieux lorsqu'ils jouiraient de sa présence. L'histoire ne nous apprend plus rien de Clément depuis cette dernière action ; et l'on juge qu'il ne vécut pas longtemps après sur ce que saint Jérôme dit qu'il paraissait sous Sévère et Caracalla, qui ne régna que jusqu'en 217.

Nous ne voyons pas que les Grecs aient honoré sa mémoire d'un culte public. Usuard semble être le premier des Latins qui ait inséré son nom dans les Martyrologes. Il a marqué sa fête au 4 décembre. Mais Clément n'est pas nommé au Martyrologe romain, et c'est pourquoi nous ne croyons pas devoir lui conserver le titre de Saint que les jansénistes et les Gallicans affectaient de lui donner par opposition au Saint-Siége.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

Le 4 décembre, à Paris, des reliques de la très-sainte Vierge et de plusieurs autres Saints furent reçues à l'église Notre-Dame; nous ignorons en quelle année. Ces reliques étaient des cheveux de la très-sainte Vierge, trois dents de saint Jean-Baptiste, un bras de saint André, Apôtre, des pierres dont fut lapidé le bienheureux martyr saint Etienne, la tête de saint Denis, Martyr.

Ce fait est rapporté par Jean le Munérat, chantre de l'église de Paris, dans son Martyrologe écrit en l'an 1490.

A Imola, saint Pierre Chrysologue, évêque et confesseur.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Nicomédie, supplice de sainte Barbe, vierge et martyre, qui, dans la persécution de Maximin, après avoir souffert une rude

[1] PRIDIE NONAS DECEMBRIS. LUNA.
Sancti Petri Chrysologi Episcopi et Confessoris, cujus memoria quarto Nonas De-

Digitized by Google

prison, la torture des lampes ardentes, après avoir eu les mamelles coupées et souffert d'autres tourments, consomma son martyre sous le tranchant du glaive.

A Constantinople, saint Théophane et ses compagnons.

Dans le Pont, saint Mélèce, évêque et confesseur, qui, bien que très-distingué par sa grande érudition, était cependant encore bien plus remarquable par la vertu de son cœur et la pureté de sa vie.

A Bologne, saint Félix, évêque, qui auparavant avait été diacre de l'église de Milan sous saint Ambroise.

En Angleterre, saint Osmond, évêque et confesseur.

A Cologne, saint Annon, évêque.

En Mésopotamie, saint Maruthas, évêque, qui répara les églises qui avaient été ruinées en Perse par la persécution du roi Isdegerde, et illustre par plusieurs miracles. Il mérita d'être honoré même de ses ennemis.

A Parme, saint Bernard, cardinal et évêque de cette ville.

Additions des autres martyrologes.

Saint Bibion, martyr.

Le bienheureux Jean Spirinx, moine de Cîteaux.

Saint Christien ou Christian, martyr en 245, avec plusieurs autres.

Saint Apre (Aper), honoré autrefois à Genève.

Sainte Emérite, sœur, dit-on, de saint Lucius, honorée chez les Grisons.

cembris recensetur. — Nicomediæ passio sanctæ Barbaræ Virginis et Martyris, quæ in persecutione Maximini, post diram carceris macerationem, lampadarum adustionem, mamillarum præcisionem atque alia tormenta, gladio martyrium consummavit. — Constantinopoli sanctorum Theophanis et Sociorum. — In Ponto beati Meletii Episcopi et Confessoris, qui cum esset eruditionis prærogativa præcipuus, virtus tamen animi, et vitæ sinceritas in eo longe magnificentior extitit. — Bononiæ sancti Felicis Episcopi, qui antea Mediolanensis Ecclesiæ sub sancto Ambrosio Diaconus fuerat. — In Anglia sancti Osmundi Episcopi et Confessoris. — Coloniæ sancti Annonis Episcopi. — In Mesopotamia sancti Maruthæ Episcopi, qui collapsas in Persia Dei Ecclesias ob persecutionem Isdegerdis Regis reparavit, multisque miraculis clarus, apud hostes etiam meruit honorari. — Parmæ sancti Bernardi Cardinalis, et ejusdem civitatis Episcopi, Congregationis Vallisumbrosæ Ordinis sancti Benedicti.

Digitized by Google

Sainte Adénette ou Ada, abbesse du monastère du Pré, au Mans.

Saint Maur, bénédictin, évêque en Hongrie au XI^e^ siècle.

Saint Victor et saint Miggin, martyrs, avec plusieurs autres.

Saint Ciran, abbé de Saint-Calais.

Saint Ysery, dixième évêque de Mende au VI^e^ siècle.

Sainte Bertoara, fondatrice d'un monastère qui eut le nom de Notre-Dame de Sales au VI^e^ siècle, et sous la Règle de saint Colomban.

Saint Samuel de Calmue, abbé en Egypte.

Saint Boson, moine de la Grande-Chartreuse, en Dauphiné.

Saint Héraclas, frère de saint Plutarque.

Saint Frédégand, missionnaire apostolique.

Martyrologe de la dernière persécution.

Vincent Audureau, prêtre aumônier des Enfants-Trouvés de Bordeaux, ayant repoussé le serment schismatique, emprisonné dans cette ville, puis transporté à Blaye, mort là dans l'hôpital, le 4 décembre 1794, à l'âge de 77 ans.

Roch Lacam, prêtre du diocèse de Montauban, refusa le serment et se retira à Bordeaux. Arrêté là avec l'hôte qui lui avait donné asile, condamnés tous les deux par une commission militaire, l'un comme prêtre, l'autre comme recéleur de prêtres, exécutés le 4 décembre 1793.

Jean Belabre, prêtre du diocèse de Périgueux, pour refus de serment, condamné à Bordeaux par la commission militaire, exécuté le 4 décembre 1793.

Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Sabas, abbé. — Saint Bassus ou saint Basse, évêque de Nice, martyr. — Saint Pelin, évêque de Brindes, martyr. — Saint Ascole, archevêque de Thessalonique. — Saint Hoarneau, évêque. — Saint Nicet ou saint Nicièce, évêque de Trèves. — Saint Jean, évêque de Polybote. — La Bienheureuse Jeanne, comtesse de Flandres. — La Bienheureuse Elisabeth, du Tiers-Ordre de saint François. — Saint Conon, moine d'Hemmerode. — Mémoire de la très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de de la dernière persécution.

SAINT SABAS,

ABBÉ.

Le bourg de Mutalasque, en Cappadoce (diocèse de Césarée) est devenu célèbre par la naissance de saint Sabas, dont le père s'appelait Jean et la mère Sophie, l'un et l'autre fort distingués par leur noblesse et leur vertu. Jean, qui faisait profession des armes, ayant été obligé de se rendre à Alexandrie, y mena sa femme, et laissa le saint, âgé seulement de cinq ans, à son frère nommé Hermias, avec tout ce qu'il avait de bien. Sabas demeura deux ou trois ans auprès de lui ; mais il fut obligé de le quitter à cause de sa femme qui était très-acariâtre.

Il se réfugia chez un autre oncle nommé Grégoire, qui était prêtre et demeurait au bourg de Scandos, peu éloigné de celui de Mutalasque, et qui le reçut en bon parent. Ce procédé causa de la dissension entre Hermias et Grégoire, chacun prétendant être maître du neveu et du bien du père; mais le Saint, quoique âgé seulement de huit ans, fut plus sage qu'eux, et pour terminer leur différend il se retira à Flaviane, monastère situé à une petite lieue de Mutalasque, habité par soixante-dix solitaires, et s'y consacra à Dieu. On l'instruisit dans la discipline régulière, et il apprit en peu de temps le Psautier et toutes les constitutions monastiques qu'on observait dans cette sainte maison.

Ses oncles, fâchés de sa retraite, soit qu'ils craignissent les

Digitized by Google

reproches de son père, soit qu'ils eussent du regret d'y avoir donné occasion par leur division, vinrent ensemble au monastère, et firent tout ce qu'ils purent pour l'obliger d'en sortir. Ils lui promirent de le marier quand il serait en âge et de le mettre en possession des biens de son père ; mais Dieu, qui se l'était réservé pour le servir dans la religion, lui donna la force, quoique si jeune, de résister à leurs sollicitations. Il aima mieux vivre dans l'humiliation dans la maison du Seigneur, que de s'engager dans les embarras tumultueux du siècle ; et se souvenant de cette parole du Sauveur : *Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière soi, n'est pas propre pour le royaume du ciel,* il se dit à lui-même : « Je dois fuir comme des serpents ceux qui veulent m'éloigner, par leurs conseils, du service du Seigneur, auquel je me suis engagé, de peur que, me laissant affaiblir, je ne tombe dans la malédiction dont parle le Prophète, qui dit : *Maudit soit celui qui s'éloigne de vos commandements.* » Tels furent les sentiments généreux de sa piété dans un âge encore si tendre.

On peut juger aussi de sa ferveur, et combien il était attentif à se mortifier par ce trait remarquable que Cyrille rapporte. Travaillant au jardin, il vit un arbre chargé de belles pommes, et en prit une dans le dessein de la manger, quoique ce fût avant l'heure du repas ; mais l'ayant dans la main, il se reprocha aussitôt ce désir immortifié, se souvenant qu'une pareille action avait fait tomber Adam dans le péché et produit toutes les misères du monde. « Comment, dit-il, oserais-je renoncer à la belle vertu d'abstinence et appesantir mon âme par une si indigne infidélité ? Ne sais-je pas que, de même que la fleur vient avant le fruit sur les arbres, ainsi l'abstinence produit en nous la pratique du bien ? » En disant cela il jeta à terre la pomme qu'il avait cueillie, l'écrasa sous les pieds et s'imposa pour loi inviolable de ne point manger de cette sorte de fruit le reste de sa vie. Dieu récompensa la victoire qu'il remporta dans cette rencontre sur la gourmandise, par la grâce de la continence et la délivrance de la tentation du sommeil. Il en devint encore plus ardent dans les travaux de la pénitence, qu'il embrassa même avec allégresse de

Digitized by Google

cœur, domptant l'esprit par la mortification intérieure, et le corps par le travail ; et il s'y exerçait avec tant de ferveur, que son historien ne fait pas difficulté d'avancer qu'il surpassait tous les religieux du monastère en humilité, en obéissance et en mortification.

On rapporte encore un trait admirable de sa ferveur dans ses premières années, que Dieu autorisa par un miracle. Le boulanger du monastère avait mis dans le four ses habits pour les faire sécher, n'ayant pu les exposer au soleil, parce que le temps était à la pluie. Il oublia ensuite de les retirer, et le lendemain les Frères ayant reçu ordre du supérieur de faire du pain, on fit chauffer le four, et le boulanger ne se souvint, que quand le feu fut bien allumé, que ses habits y étaient. Personne n'osait y entrer pour les retirer ; mais le jeune Sabas, plein d'une foi vive, se munit du signe de la croix, entra hardiment au milieu des flammes et retira les habits sans avoir été endommagé. Les assistants furent tous étonnés de son courage et d'un prodige si évident. Ils en rendirent gloire au Seigneur, et se dirent les uns aux autres, comme autrefois on dit à la naissance de saint Jean-Baptiste : *Que pensez-vous que sera un jour cet enfant, que le Seigneur favorise de si grands dons à cet âge ?* Cyrille dit avoir appris ceci du prêtre Grégoire, oncle du Saint. Il demeura encore dix ans dans ce monastère, faisant toujours de nouveaux progrès dans les vertus de son état. Après ce temps il sentit dans son cœur un ardent désir de visiter les saints Lieux, et de passer de là dans un désert pour y vivre entièrement séparé des créatures. Il en demanda permission à son supérieur, qui ne crut pas devoir le lui accorder ; mais Dieu, qui lui en avait inspiré le dessein, y pourvut par une vision, dans laquelle le supérieur entendit une voix qui lui dit : *Laissez partir Sabas, afin qu'il me serve dans le désert.* Il l'appela en particulier après cet ordre du ciel, et lui dit : « Dieu m'ordonne de vous laisser aller au désert ; il me l'a fait connaître dans une vision ; je vous le permets donc ; vous pouvez vous retirer en paix ; mais faites-le sans en rien dire aux autres frères. Je souhaite que le Seigneur soit avec vous. »

Digitized by Google

Sabas, confirmé dans son pieux dessein par ces paroles de son supérieur, et muni de sa bénédiction, sortit du monastère et prit le chemin de Jérusalem. Il était âgé de dix-huit ans, et c'était, dit le moine Cyrille, sur la fin du règne de l'empereur Marcien, Juvénal étant évêque de Jérusalem. Le premier monastère où il s'arrêta fut celui de saint Passarion, gouverné alors par l'abbé Elpide. Il y passa l'hiver et on aurait fort souhaité de l'y retenir; mais il s'en excusa toujours, ne soupirant qu'après la solitude, pour laquelle il sentait un puissant attrait depuis son enfance.

Cependant il entendit parler de saint Euthyme comme d'une des plus éclatantes lumières des déserts d'Orient, et il eut un extrême désir de l'aller voir. Elpide, à qui il en parla, approuva son dessein et lui donna un guide pour le conduire jusqu'à la laure du Saint, où il attendit, en la compagnie des autres religieux, qu'il vînt de sa caverne, comme il faisait tous les samedis. Dès qu'il parut, il le conjura avec larmes de le recevoir au nombre de ses disciples; mais le Saint le voyant si jeune, lui répondit : « Il n'est pas à propos, mon fils, qu'à l'âge où vous êtes vous demeuriez dans la laure; elle n'est point pour les jeunes gens; allez au monastère de l'abbé Théoctiste, et là vous trouverez l'avantage de votre âme. » — « Je ne saurais douter, mon vénérable Père, lui répondit Sabas, que le Seigneur, dont la Providence s'étend sur tout le monde, ne m'ait conduit ici pour me mettre entre vos mains afin que je puisse opérer mon salut comme je le désire; ainsi je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » Saint Euthyme, sur cette réponse, l'envoya à saint Théoctiste et lui recommanda d'en prendre un soin particulier, parce qu'il prévoyait que le Seigneur en ferait un jour une des plus fermes colonnes de l'ordre monastique.

On ne saurait douter, dit le moine Cyrille, que Dieu n'eût éclairé saint Euthyme sur le dessein qu'il avait de faire du jeune Sabas le plus célèbre Père des anachorètes et qu'il les gouverne-rait un jour en qualité de supérieur général; et il ne voulut pas le recevoir auprès de lui à l'âge qu'il avait alors, afin qu'il apprît par son exemple à en faire de même envers les jeunes gens lors-

Digitized by Google

qu'il fonderait sa laure, qui devait être la plus fameuse de la Palestine et servir de modèle à toutes les autres.

Saint Sabas se voyant sous la direction du bienheureux Théoctiste, renouvela entre ses mains la résolution qu'il avait prise de se consacrer tout à Dieu, et ne mit d'autres bornes à son sacrifice que celles de l'obéissance. Il se tint prêt à tout ce qu'on pouvait exiger de lui. Il établit pour fondement de sa conduite spirituelle une humilité profonde et une obéissance aveugle. Quoiqu'il fût infatigable durant le jour dans le travail, il se trouvait toujours le premier à l'office divin et ne sortait de l'église que le dernier. Outre que Dieu l'avait doué d'une grande force d'esprit et d'un cœur généreux pour tout ce qui était de son service, il était robuste et d'une taille fort avantageuse, et faisait du travail trois fois plus que les autres. D'une part, on le voyait servir à l'autel et à tout ce qui était du culte de Dieu avec joie et allégresse de cœur ; de l'autre, il était infatigable dans le service des frères, portant l'eau et le bois nécessaire où il en fallait, se prêtant aux besoins de tous, et se comportant dans les différents ministères qu'on lui confiait d'une manière irréprochable, en telle sorte que les religieux du monastère ne pouvaient assez admirer comment, étant si jeune, il s'acquittait de tant de différents emplois et avec une si grande sagesse.

Le démon, jaloux de ses progrès dans les vertus religieuses, se servit d'un commandement de son supérieur pour lui tendre un piége ; mais Dieu, qui bénit toujours la sainte obéissance, fit que cet artifice de l'ennemi tourna tout à sa confusion, et confirma les religieux du monastère dans la haute idée qu'ils avaient de la solidité de sa vertu. Un de ses confrères nommé Jean, ayant appris que ses parents étaient morts à Alexandrie, qui était sa patrie, pria le bienheureux Théoctiste de lui permettre d'y aller pour mettre ordre à leur succession, et de lui donner Sabas pour compagnon de son voyage. Le saint abbé y consentit ; et quand ils furent arrivés, Sabas fut rencontré et reconnu par ses parents. Ils le sollicitèrent beaucoup de changer d'état et d'embrasser celui du service du prince, lui promettant un poste avantageux ; mais il rejeta cette proposition, et leur dit : « Je suis engagé

Digitized by Google

dans la milice du Roi des rois, et je ne saurais abandonner son service. Je ne pourrais pas même regarder comme mes parents ceux qui me donnent un si mauvais conseil ; et pour vous le dire en un mot, j'ai résolu de persévérer jusqu'à la fin dans l'état saint que j'ai embrassé, et j'espère que Dieu m'accordera la grâce d'y mourir. »

Ils ne laissèrent pas de lui faire de nouvelles instances ; mais vaincus par sa fermeté, ils lui présentèrent vingt pièces d'or pour son voyage. Il en prit trois seulement pour ne pas les contrister par un nouveau refus, et les remit à son retour entre les mains de son supérieur saint Théoctiste.

Il y avait dix ans qu'il était dans le monastère quand ce bienheureux abbé mourut. Maris lui succéda, et Longin deux ans après, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Euthyme. Notre Saint pria ce dernier de lui permettre de se retirer dans une caverne, qui était hors du monastère, auprès d'un précipice du côté du Midi, comptant d'y vivre en anachorète. Il avait donné jusqu'alors de grandes preuves de toutes les vertus religieuses, et s'était distingué au-dessus des plus anciens par son abstinence, son humilité, son obéissance et son assiduité à la prière et aux veilles de la nuit. Mais, quoique Longin fût convaincu des grands progrès qu'il avait faits dans son état, il n'osa prendre sur lui de le lui permettre à cause de son âge, car il n'avait alors que trente ans, sans savoir auparavant l'avis de saint Euthyme. La réponse de cet homme éclairé de Dieu fut qu'il pouvait le lui accorder. Il lui permit d'abord de demeurer cinq semaines dans la caverne, comme pour en faire l'essai ; après quoi il y resta cinq ans, sans pourtant manquer de se rendre tous les samedis au monastère pour participer aux saints Mystères avec les frères. Il passait donc toute la semaine dans un profond silence, dans la prière, le jeûne rigoureux et le travail. Il faisait dans les cinq premiers jours cinquante corbeilles, qu'il portait le samedi au monastère pour les remettre au supérieur, et le dimanche après vêpres il retournait à sa caverne, chargé d'autant de branches de palmier qu'il en avait besoin pour ses ouvrages dans le reste de la semaine.

Digitized by Google

Saint Euthyme, instruit de sa manière de vivre, et reconnaissant par là la solidité de sa vertu, le prit depuis toutes les années avec lui, pour le suivre dans la retraite qu'il avait accoutumé de faire dans la solitude de Ruban après l'octave des Rois, avec son disciple Domitien. Là, séparés de toutes les créatures, ils donnaient l'essor à leur cœur pour s'unir plus étroitement à Dieu par l'exercice de la sainte oraison ; et saint Euthyme, travaillant à former toujours plus Sabas aux plus hautes vertus, admirait avec une extrême consolation sa sagesse et son ardeur pour la perfection, et l'appelait pour cela *le jeune vieillard*, comme on l'avait dit aussi pour la même raison de saint Macaire d'Egypte.

Ce fut dans une de ces retraites, qu'ayant passé avec saint Euthyme, de Ruban dans un désert plus reculé au delà de la mer Morte du côté du Midi, ils se trouvèrent dans un endroit si sec, que l'eau leur manqua pendant quelques jours. Sabas, brûlé de la chaleur et de la soif, ne put plus soutenir le feu qu'il sentait dans les entrailles, et se trouva hors d'état de marcher. Saint Euthyme, touché de pitié, s'éloigna de lui d'un jet de pierre, se prosterna en terre, et dit à Dieu : « Donnez-moi, Seigneur, un peu d'eau dans cette terre aride, afin que ce jeune religieux puisse étancher sa soif. » Il appela Sabas après une courte, mais ardente prière, et donnant devant lui deux ou trois coups en terre d'un petit sarcloir qu'il portait, il en fit sortir de l'eau dont il but, ce qui, par un surcroît de merveille, ne rétablit pas seulement ses forces, mais encore lui donna un nouveau courage pour surmonter toutes les difficultés de la vie érémitique.

Ce fut là la dernière retraite qu'il fit dans le désert avec saint Euthyme ; car cette grande lumière de la solitude s'éteignit quelques mois après. Sa mort eut des suites fâcheuses pour le monastère de saint Théoctiste. Les religieux n'étant plus soutenus par ses visites et ses avis, la vigueur de la discipline régulière se ralentit parmi eux, et saint Sabas s'apercevant de cet affaiblissement, n'attendit pas qu'il eût de plus grandes suites, mais il se retira du côté de l'Orient, où saint Gérasime brillait par l'éclat de ses vertus comme un soleil levant, et s'arrêta dans le désert de Cutila. Il y mena, tout le temps qu'il y fut, une vie plus céleste

Digitized by Google

que terrestre ; car outre les jeûnes austères qu'il pratiquait, et l'éloignement entier de toutes les créatures, il ne s'occupait que de Dieu et de ses divines perfections, et tâchait, autant que la faible créature en est capable, de retracer dans son âme sa sainteté ainsi que dans un miroir, par la pureté de sa vie. Les démons tentèrent d'y troubler son repos par leurs prestiges. Une nuit qu'il reposait sur le sable, ils se présentèrent autour de lui sous la forme de serpents et de scorpions ; mais il les mit en fuite par le signe de la croix. Une autre fois un de ces esprits malins voulut l'épouvanter en venant à lui sous la figure d'un lion, dont le regard terrible semblait le menacer de le dévorer ; mais l'intrépide Sabas, qui mettait toute sa confiance en Dieu, lui dit : « Si le Seigneur t'a donné quelque pouvoir contre moi, qu'attends-tu de le faire voir ? Si, au contraire, il ne t'en a point donné, pourquoi t'épuises-tu en vains efforts ? Tu ne me sépareras jamais de lui par tes prestiges. Il nous a dit dans ses divines Ecritures, *que nous marcherons sur l'aspic et le basilic, et que nous foulerons aux pieds le lion et le dragon.* » Saint Sabas ne souffrit jamais depuis de dommage des animaux des différents déserts où il habita, quoiqu'il en rencontrât souvent sur ses pas, ou qu'il se trouvât au milieu d'eux.

Pendant le séjour qu'il fit dans le désert, il eut la rencontre de trois Sarrasins qui, s'étant mis en route sans provisions, se trouvèrent extrêmement pressés de la faim. Il en eut pitié et leur présenta quelques racines qu'il portait dans sa peau de brebis. Ces barbares les mangèrent avec avidité et en furent fort contents. Ils tâchèrent ensuite de découvrir l'endroit du désert où il se retirait, et quelques jours après ils lui apportèrent du pain, de petits fromages et des rameaux de palmier. Sabas admira leur reconnaissance ; et, comme tout l'élevait à Dieu, il entra dans des sentiments de componction pour ses moindres infidélités, et dit en versant des larmes : « Malheur à moi, ô mon âme ! Voilà des barbares qui ont fait beaucoup de chemin et pris beaucoup de peine pour venir reconnaître le petit service que je leur ai rendu. Que ne devrions-nous pas faire pour Dieu, ingrats que nous sommes, pour ce Dieu qui nous comble tous les jours de

Digitized by Google

tant de grâces et de biens? Cependant, bien loin d'user de retour par une fidèle obéissance à ses commandements, et par les louanges que nous lui devons, nous passons toute notre vie dans l'oubli de ses bienfaits, et dans la lâcheté et la paresse pour tout ce qui est de son service. » Il fut si pénétré de cette pieuse considération, que sa componction dura plusieurs jours et lui servit d'entretien intérieur avec Dieu dans l'oraison, qu'il ne discontinua presque pas de faire pendant ce temps, soit la nuit, soit le jour.

Ruban et Cutila étaient deux déserts contigus, ou plutôt ils ne formaient qu'un même désert, auquel l'historien du Saint donne indifféremment ces deux noms. Il dit, après ce que nous venons de rapporter, qu'un solitaire nommé Anthus, disciple de saint Théodose, dont nous parlerons dans la suite, vint le trouver dans le désert de Ruban où il était alors, et l'entretint beaucoup du mérite de son maître ; et depuis saint Sabas et saint Théodose se lièrent d'une amitié étroite. Mais tandis qu'Anthus était avec saint Sabas dans ce désert, ils virent venir de loin des Sarrasins, qui, par un dessein malicieux, déterminèrent qu'un d'entre eux s'avancerait pour les tenter, et que s'ils lui résistaient ils viendraient eux-mêmes, les lieraient et les feraient esclaves. Les deux Saints pénétrèrent aisément leur mauvaise intention, et dans le danger qui les menaçait, ils prièrent le Seigneur de les délivrer des mains de ces barbares. A peine eurent-ils fait une courte prière, que la terre s'ouvrit sous les pieds de celui qui s'était avancé vers eux, et l'engloutit tout vivant ; ce qui effraya tellement les autres, qu'ils prirent la fuite. Dieu fit encore à ce sujet la même grâce à saint Sabas, qu'il lui avait faite pour le préserver des bêtes féroces. Il le protégea également contre les barbares, et aucun n'osa entreprendre de lui nuire.

Il passa quatre ans dans ce lieu, et étant ensuite venu à la montagne où l'impératrice Eudoxie avait eu des entretiens de piété avec saint Euthyme, il y passa toute la nuit en prière. Durant son oraison, un Ange tout éclatant d'une lumière céleste se fit voir à lui, et lui dit : « Si tu veux, pour la gloire de Dieu, former dans cette solitude comme une ville de saints habitants,

Digitized by Google

descends jusqu'à ce torrent du côté de l'Orient, d'où tu verras une caverne où personne n'a jamais habité. Choisis-la pour ta demeure ; et celui qui par sa providence nourrit les bêtes de charge et les petits des corbeaux, aura soin aussi de ton entretien. »

Cette caverne était dans une montagne au bas de laquelle passe le torrent de Cédron, à quatre ou cinq lieues de Jérusalem et à trois de Bethléem. Saint Sabas n'eut pas de peine à la découvrir dès qu'il fut descendu au bord du torrent à l'endroit que l'Ange lui avait montré. Il commençait sa quarantième année lorsqu'il y entra ; et pour marquer ici toutes les époques de son historien, c'était l'année que le patriarche Anastase mourut et eut saint Martyrius pour successeur, et que l'empereur Zénon ayant vaincu Basilique [1], reprit le gouvernement de l'empire. Cyrille marque sans doute ces époques parce que cette caverne commença dès-lors à être sanctifiée par les oraisons éminentes du grand Sabas, qu'il y bâtit la fameuse laure qui fut la mère de plusieurs autres et qui conserva toujours le nom du Saint.

Comme on ne pouvait y aller que très-difficilement, saint Sabas fut obligé de faire une corde, qu'il suspendit à l'entrée et dont il se servait en montant et en descendant, pour ne pas faire de faux pas qui l'eût précipité dans le torrent. Elle lui servait encore plus pour se soutenir lorsqu'il portait l'eau dont il avait besoin, et qu'il allait quérir à deux lieues de là, à une fontaine appelée *heptascome*, ou à sept bouches, parce que celle du torrent n'était point bonne. Peu de temps après qu'il s'y fut établi, quatre Sarrasins passant par là voulurent tenter d'y monter ; mais ne sachant pas bien les détours qu'il fallait prendre, parce que le rocher paraissait escarpé de tous côtés, le Saint, qui s'aperçut de leur embarras, suspendit sa corde et ils montèrent. Ils le trouvèrent sans la moindre provision, car il n'avait que sa cruche d'eau et ne mangeait que des herbes ou des racines qui croissaient sur la montagne. Un si grand dépouillement les étonna et joignant l'affection à l'admiration, ils vinrent depuis le voir de

[1] C'est en 475 que Zénon, vainqueur de Basilique, rentra à Constantinople.

Digitized by Google

temps en temps, et lui apportèrent du pain, de petits fromages, des dattes et autres choses qu'ils pouvaient avoir.

Il y avait cinq ans qu'il vivait dans cette caverne, ne pensant qu'à purifier son esprit et à détacher son cœur des objets créés pour se rendre toujours plus digne de s'unir à Dieu par une amoureuse contemplation, lorsque ce divin Maître, qui l'avait conduit en ce lieu pour exercer les autres dans le saint combat contre les démons et les passions humaines, le fit connaître à plusieurs et lui amena des disciples. Il avait alors quarante-cinq ans, et il s'assembla auprès de lui jusqu'à soixante et dix solitaires, qui vinrent de différents endroits du désert pour se ranger sous sa conduite. Les principaux furent Jean, Jacques, Firmin, Severien, Julien, qui tous furent dans la suite supérieurs ou fondateurs de diverses laures, dont nous parlerons au chapitre suivant.

Il leur assigna à chacun une petite cellule, ou une caverne; car il y en avait plusieurs dans cette montagne ; et il eut la consolation de les voir tous portés de bonne volonté, pleins de l'esprit de Dieu et d'ardeur pour la mortification. On pouvait les appeler, dit le moine Cyrille, un chœur d'anges, un peuple de généreux combattants, une ville de saints religieux, et les comparer au sacré collége des septante disciples de Jésus-Christ. Mais pour les mettre encore mieux en règle, il bâtit une laure fort spacieuse sur une colline, qui était au nord du torrent, avec un petit oratoire au milieu, dans lequel il dressa un autel ; et quand quelque prêtre venait le visiter, il le priait d'y célébrer les divins Mystères ; car son humilité l'avait empêché de se laisser ordonner prêtre.

Quoique tous ses religieux l'eussent choisi pour leur supérieur et leur Père, il ne se regardait que comme leur serviteur et le dernier de tous, et s'abaissait aux moindres fonctions, leur servant de modèle d'humilité parfaite. Les instructions qu'il leur donnait étaient admirables. Il les encourageait à tenir ferme contre les assauts du démon, à ne point se laisser abattre par la tristesse dans les différentes tentations dont ils étaient attaqués ; et il leur disait surtout, que celui qui a renoncé au monde pour

Digitized by Google

se consacrer à Dieu, devait vivre dans l'attente des biens éternels, et ne point se relâcher dans les travaux de la pénitence en écoutant la lâcheté de la nature. Ainsi nourrissant spirituellement leurs âmes par son exemple et par ses paroles, il leur donnait une sainte vigueur et des ailes spirituelles pour s'élever au ciel par la pratique des vertus les plus parfaites.

La difficulté d'avoir de l'eau, donna occasion à un miracle bien capable de confirmer ses disciples dans la juste confiance qu'ils avaient en sa vertu. Nous avons dit qu'il était obligé d'en aller chercher à deux lieues loin pour son usage ; il voulut leur en épargner la peine, et s'adressa à Dieu avec une foi vive pour l'obtenir : « Seigneur, Dieu des vertus, lui dit-il, si vous avez choisi ce lieu pour y être glorifié par vos serviteurs, daignez nous faire trouver pour notre consolation l'eau dont nous avons besoin, et qui soit dans un endroit plus proche. » Après cette courte oraison, il entendit un âne sauvage qui faisait du bruit au bas de la montagne près du torrent ; et à la faveur de la lune qui était dans son plein, car c'était dans la nuit qu'il priait, il vit que cet animal frappant du pied, fit un enfoncement dans la terre, d'où il sortit de l'eau dont il but. Il remarqua bien l'endroit, et y ayant creusé, il découvrit une source vive qui donna de l'eau en abondance et qui ne tarit jamais, même dans les plus grandes sécheresses, quoique chacun en allât puiser librement. Le moine Cyrille dit qu'elle subsistait de son temps.

Une autre fois, le Saint descendit de sa caverne au milieu de la nuit, et se mit à se promener en récitant des psaumes. Tout à coup, tandis qu'il priait, il vit au couchant du torrent une colonne de feu qui s'élevait de la terre au ciel. Son cœur fut saisi d'un double mouvement de frayeur et de joie à la vue de ce phénomène, et il lui vint à l'esprit cette exclamation du patriarche Jacob : *Que ce lieu est terrible ! c'est sans doute la maison du Seigneur.* Il continua pourtant sa prière le reste de la nuit, et à l'aube du jour il fut à l'endroit où il avait vu cette colonne, et fit la découverte d'un antre fort spacieux, taillé en forme d'église, et il paraissait que la main de Dieu l'avait expressément formé pour servir à son culte. Il y fit quelques ornements pour achever de le

Digitized by Google

perfectionner, et le destina pour y célébrer les divins Mystères, le samedi et le dimanche.

Cependant sa congrégation devint plus considérable, et il se rassembla peu à peu, jusqu'à cent cinquante religieux, ce qui l'obligea à multiplier les cellules, tant en delà qu'en deça du torrent. Il fallut encore acheter des bêtes de charge pour le service de la laure, et il en prit lui-même le soin, afin que ses religieux, ayant par son attention tout ce qui leur était nécessaire, n'eussent pas besoin de sortir de la laure, et d'avoir de commerce avec le monde. Par ce moyen ils se conservaient mieux dans l'esprit de retraite; et n'étant point occupés des biens temporels, ils ne vaquaient qu'à la recherche des biens éternels.

Quelque désir qu'il eût qu'on célébrât les saints Mystères dans la vaste caverne dont nous venons de parler, il en différa pourtant la dédicace, dans la crainte qu'on n'en prit occasion de le faire prêtre; car il se tenait pour indigne du sacerdoce, et il ne voulait pas qu'aucun de ses disciples aspirât à la cléricature, regardant ce désir comme un sentiment d'ambition qu'ils devaient retrancher de leur cœur. Il se contenta donc en attendant, de bâtir au-dessus de cet antre une tour dans laquelle il se retira, et qui y communiquait par un petit escalier fait en forme de limaçon, par lequel il s'y rendait pour dire l'office et faire les fonctions du service divin.

Sa réputation croissant, le nombre de ses disciples augmenta de même; et plusieurs de ceux qui venaient se ranger sous sa discipline lui apportaient des sommes considérables d'argent, dont il employait une grande partie aux édifices nécessaires pour les nouveaux venus et les étrangers, sachant que Dieu l'avait agréable. Aucun religieux ne le trouvait mauvais, surtout parce qu'ils savaient qu'il avait l'approbation du patriarche Martyrius, qui l'avait connu à l'occasion de saint Euthyme, et qui l'estimait beaucoup : mais après la mort de ce patriarche, quelques-uns d'entre eux manifestèrent le mécontentement qu'ils avaient caché jusqu'alors dans leur cœur, et furent même assez hardis que d'aller demander à Salluste, successeur de Martyrius, un supérieur pour les gouverner.

Digitized by Google

Salluste, prélat extrêmement discret, feignit d'abord de ne pas les connaître. Il leur demanda dans quel désert ils habitaient. « Nous demeurons, lui répondirent-ils, dans la solitude du torrent. » — « Quel torrent, dit le patriarche, pour les obliger à mieux s'expliquer ? » — « Le torrent, répondirent-ils, que certaines personne appellent de l'abbé Sabas. » Cette manière de répondre fit assez voir qu'ils avaient voulu surprendre le patriarche, qui leur demanda encore où était l'abbé Sabas ; mais sans donner une réponse directe, ils répliquèrent que c'était un homme grossier et sans talent, incapable de gouverner un monastère, et qu'il était même scrupuleux au point de ne vouloir point être prêtre, et d'empêcher qu'on ne conférât cet ordre à aucun de ses religieux.

Céryque, prêtre de la sainte Résurrection et gardien de la sainte Croix, était avec le patriarche. Il prit la parole, et leur dit : » Est-ce vous qui avez reçu l'abbé Sabas dans la laure, ou si c'est lui qui vous y rassemblés ? » — « Il est vrai, répondirent-ils, que c'est lui qui nous y a reçus : mais comme c'est un homme fort simple, il est hors d'état de nous gouverner maintenant que la communauté s'est accrue. » — « Vous convenez, répliqua Céryque, que c'est lui qui vous a attirés, et qu'il a rendu ce désert habitable par ses soins et par ses travaux ; à combien, plus forte raison, doit-il être en état de vous conduire à présent que vous êtes tous réunis dans la laure comme dans une ville. Le Seigneur qui l'a assisté pour vous assembler et vous loger, lui refusera-t-il ses lumières pour vous gouverner ? »

Le patriarche les renvoya au lendemain pour leur donner une réponse positive, et à leur insu il fit venir saint Sabas, comme pour quelque affaire dont il avait à lui parler. Quand le Saint fut arrivé, il fit appeler les mécontents, l'ordonna prêtre en leur présence, et leur dit : « Voilà votre père et votre supérieur. Ce n'est point par le choix des hommes, mais par l'élection de Dieu même qu'il est établi dans cette charge ; je n'ai fait, en lui imposant les mains, que prêter mon ministère au Saint-Esprit qui l'a choisi. » Il les ramena tous ensuite à la laure, accompagné de Céryque, où il consacra l'Eglise dont nous avons parlé, et mit des reliques

Digitized by Google

de plusieurs saints Martyrs sous l'autel. Ceci arriva au commencement de l'empire d'Anastase, le 12 de décembre, saint Sabas étant âgé de cinquante-trois ans.

La même année, le Seigneur, qui avait éprouvé son serviteur par la contradiction de ces faux frères, l'en dédommagea, par l'arrivée d'un Arménien, nommé Jérémie, qui était déjà exercé dans la vie monastique, puisqu'il lui amena aussi deux de ses disciples. C'était un homme d'une piété éminente et que Dieu avait enrichi de ses dons. Ses deux disciples portaient les noms des deux apôtres, saint Pierre et saint Paul, et marchaient fidèlement sur les traces de leur père Jérémie. Saint Sabas les reçut comme un présent que le ciel lui faisait. Il les logea dans une cellule située au nord de la caverne qu'il avait premièrement habitée lorsqu'il demeurait seul dans ce désert. Il leur donna aussi un petit oratoire où ils s'assemblaient pour réciter l'office divin en leur langue ; et par là, ils attirèrent insensiblement plusieurs sujets de leur nation, qui formèrent une laure considérable. Le moine Cyrille, dit de Paul, un des disciples de Jérémie, qu'il devint un des plus célèbres religieux de la grand laure par sa vertu. Il vivait de son temps, et il apprit de lui des choses merveilleuses de notre Saint, et plusieurs faits qu'il a rapportés dans son histoire sur son témoignage.

On donna à l'église de saint Sabas le nom de Théoctiste, comme ayant été bâtie par ordre de Dieu ; et la même année que Salluste en fit la dédicace, le Saint-Esprit, dit Cyrille, conduisit à la laure le bienheureux Jean le Silenciaire, qui, d'évêque qu'il était, voulut s'y rendre un humble religieux. Cet historien assure avoir appris aussi de lui plusieurs particularités de la vie de saint Euthyme et de saint Sabas ; ce qui fait voir qu'il ne rapporte rien dans l'une ni dans l'autre histoire que ce qu'il a vu, ou ce qu'il a appris de témoins très-respectables et tous oculaires : l'évêque Jean avait alors trente-huit ans. Il fut dans la suite le père spirituel de Cyrille, qui écrivit aussi sa vie, dont nous parlerons dans son lieu.

Il lui racontait, entre plusieurs actions de notre Saint, qu'il s'appliquait particulièrement à imiter la conduite de saint Eu-

Digitized by Google

thyme, et que toutes les années, à son exemple, il passait le carême dans la retraite au fond du désert, avec cette différence, que saint Euthyme s'y retirait ordinairement après l'octave des Rois, et saint Sabas ne le faisait qu'après avoir célébré la fête de saint Antoine. Dans une de ces retraites, qu'il fit auprès de la mer Morte, il vit une petite île qui lui parut fort propre à seconder son goût pour le recueillement, et il voulut y passer la sainte quarantaine ; mais le démon, enragé de sa ferveur, le fit tomber dans un creux plein de soufre allumé, de sorte qu'il en eut la peau toute brûlée et en souffrit une grande incommodité. Son visage en fut même si défiguré, qu'à son retour au monastère, les frères ne purent le reconnaître qu'au son de sa voix. Bien loin de s'affliger de cet accident, il en rendit à Dieu des actions de grâces, surtout parce qu'ayant le visage brûlé, il n'avait plus à craindre de tomber dans la vaine complaisance qu'inspire quelquefois un extérieur vénérable.

L'année d'après il entra dans le fond du désert avec un de ses disciples nommé Agapet. Celui-ci s'était endormi une nuit sur la terre nue, comme ils faisaient ordinairement où la nuit les surprenait. Tandis qu'il dormait profondément, un lion d'une prodigieuse grandeur s'approcha de lui et le flaira de la tête aux pieds. Dans ce temps-là saint Sabas faisait son oraison, et Dieu lui fit connaître le danger où était son disciple d'être dévoré par cette cruelle bête. Il implora sa divine bonté pour lui, et sa prière fut comme un coup de fouet qui mit en fuite ce monstrueux animal. Agapet s'éveilla en sursaut, et voyant le péril, courut se réfugier auprès du Saint, qui en prit occasion de l'avertir de ne pas se laisser aller si facilement au sommeil, et de veiller aussi à la garde de son cœur.

Dieu lui fit la grâce, dans une autre de ses retraites, de découvrir un saint anachorète bien éclairé de l'Esprit de Dieu, comme il y paraîtra parce que nous en allons dire. Ce fut saint Jean le Silenciaire qui le raconta au moine Cyrille, comme il lui avait appris ce que nous venons de dire d'Agapet. Saint Sabas était encore avec ce disciple, et ayant passé le Jourdain, ils montèrent ensemble le long du fleuve du côté du septentrion, et arri-

Digitized by Google

vèrent à une montagne escarpée, où ils virent une caverne. L'esprit du Seigneur, qui guidait les pas de saint Sabas, lui inspira d'y entrer. Il y trouva un anachorète, et la première chose qu'ils firent fut de prier, selon l'usage des saints solitaires. La prière finie, cet anachorète lui dit comme d'un ton d'étonnement ; « Sabas, serviteur de Dieu, qui vous a fait connaître ce lieu ? Il y a trente-huit ans que j'y suis sans avoir vu personne ; comment avez-vous donc fait d'y venir ? » — « Le Seigneur qui vous a révélé mon nom, lui répondit Sabas, m'y a aussi conduit. » Ils se saluèrent réciproquement avec les sentiments de la charité fraternelle des saints, et après avoir conféré quelque temps ensemble, le Saint se retira avec son disciple. Ils y retournèrent après avoir parcouru quelques autres endroits où leur piété les conduisit, et étant rentrés dans la caverne, ils trouvèrent ce solitaire à genoux le visage tourné du côté de l'Orient. Saint Sabas crut qu'il était en oraison et attendit qu'il l'eût achevée. Ils passèrent le reste du jour à attendre ainsi ; mais voyant que la nuit allait tomber, le Saint lui dit doucement comme pour prendre courage ; « Mon Père, recommandez-nous à Jésus-Christ ; » mais comme il n'en reçut point de réponse, il le considéra de plus près et s'aperçut qu'il était mort. « Venez, mon fils, dit-il à son disciple, rendons à ce solitaire les devoirs de la sépulture. » Ils firent pour lui les prières accoutumées de l'Eglise, l'ensevelirent dans sa grotte, et poursuivirent leur chemin après s'être acquittés religieusement de cet acte de charité. Cyrille remarque en passant, que dans ces retraites saint Sabas passait la sainte quarantaine sans prendre aucune nourriture que celle de la sainte Communion, qu'il recevait le samedi et le dimanche, et que lorsqu'il menait avec lui quelqu'un de ces disciples, il voulait qu'il portât quelques morceaux de pain pour se nourrir durant ce temps.

Jean, surnommé Conon, père de notre Saint était mort à Alexandrie lorsque le patriarche Salluste avait fait la dédicace de la grande église de son monastère, appelée Théoctiste. Sa mère, Sophie, ayant appris dans la suite les grandes choses que son fils faisait dans la Palestine, et la réputation de sainteté qu'il y avait

Digitized by Google

acquise, vendit tous ses biens et vint à Jérusalem avec de grandes sommes d'argent. Saint Sabas lui donna comme une naissance spirituelle pour la temporelle qu'il en avait reçue, en lui inspirant de renoncer entièrement aux choses du monde ; et il eut la consolation de la soutenir dans ce pieux sentiment jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps après. Il eut soin de lui rendre les derniers devoirs, et employa ce qu'elle lui laissa en mourant, partie aux bâtiments et aux jardins de sa laure, et partie à bâtir un hôpital dans Jéricho. Ils construisit aussi dans sa laure une infirmerie pour les religieux malades, et Dieu fit voir qu'il n'entreprenait rien que selon sa volonté, par une faveur de sa Providence, dont il favorisa un de ses religieux qu'il avait envoyé pour faire charrier le bois nécessaire pour ce nouvel édifice. Ce frère, revenant de son voyage, se trouva dans le chemin si pressé d'une soif ardente, causée par l'excessive chaleur qu'il faisait, qu'il ne pouvait plus avancer. Dans cette extrémité, il leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, le Dieu de mon saint Père Sabas, ne m'abandonnez pas. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se trouva dans un brouillard qui le rafraîchit, lui donna une nouvelle vigueur, et l'accompagna jusqu'à sa laure.

Il y avait, à une petite lieue de sa laure, la montagne de Castel, qui était infestée par les malins esprits, et dont personne n'osait approcher. Saint Sabas, âgé pour lors de cinquante-quatre ans, projeta d'y aller passer le carême, se confiant en la protection du Seigneur. Il porta de l'huile de lampe qui brûlait devant le bois de la vraie Croix, dont il arrosa le lieu en quelques endroits, et y commença sa retraite et son jeûne. Les démons, honteux et irrités de se voir braver dans cet asile, firent des vacarmes horribles pour l'obliger de se retirer ; et il commençait, par un effet de la faiblesse humaine, à sentir quelque terreur ; mais Celui qui avait fortifié autrefois le grand Antoine contre ces esprits de ténèbres, ranima son courage, et lui inspira de se confier au signe de la sainte Croix ; ce qu'il fit. Depuis ce moment, il méprisa tous leurs bruits et tous leurs prestiges, et continua ses jeûnes et ses oraisons jusqu'à la fin de la quarantaine. Alors ces malins esprits s'enfuirent tous ensemble sous la figure de corbeaux,

Digitized by Google

faisant des cris épouvantables, et lui cédèrent la place pour toujours. Des bergers qui veillaient en furent effrayés, et dirent entre eux : Assurément, il faut que des serviteurs de Dieu soient venus s'établir à Castel, puisque les démons fuient avec tant de bruit et de précipitation ; allons-y, et nous verrons si la chose est véritable. Ils s'y rendirent, en effet, dès que le jour parut, et y trouvèrent le Saint, à qui ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. Il leur répondit seulement ces paroles de saint Pierre : *Ne craignez point ceux qui veulent vous intimider*, et allez-vous-en en paix.

Il revint à la laure à la fin du carême, et après avoir célébré la fête de Pâques avec ses religieux, il en prit quelques-uns avec lui et retourna à Castel, où il prépara la place pour bâtir un monastère, profitant de quelques débris qu'il y trouva pour en construire des cellules. Il découvrit aussi, par un effet de la Providence, une maison séculière fort vaste et bâtie de très-belles pierres, et qui était ensevelie sous un grand monceau de terre, et la destina pour servir d'église.

Tandis qu'il travaillait à ce nouvel établissement, il manqua de provisions ; mais Dieu, qui veillait sur ses besoins, envoya un Ange à l'abbé Marcien, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, qui l'avertit de lui en porter ; ce qu'il exécuta sur-le-champ. Saint Sabas les reçut en rendant à Dieu des actions de grâces, dans les mêmes sentiments que David et le prophète Daniel l'avaient glorifié pour les secours qu'il leur avait envoyés ; et il eut par là le moyen de presser davantage la construction du monastère, ce qu'il faisait avec une sainte allégresse, pensant qu'il travaillait pour la gloire du Seigneur.

Quand le monastère fut en état d'être habité, il y mit pour supérieur un ancien anachorète, nommé Paul, et son disciple Théodore, pour économe. Paul mourut quelque temps après, et Théodore prit sa place. Il y reçut au nombre de ses religieux, Sergius, frère de Théodore, et son oncle, nommé Paul, l'un et l'autre de Mélitène, qui furent supérieurs après lui, et ensuite évêques d'Amathonte [1] et d'Aïlath, après avoir gouverné leur monastère avec beaucoup de réputation.

[1] Dans l'île de Chypre.

Digitized by Google

Saint Sabas choisit pour le monastère de Castel, des religieux également avancés dans l'âge et dans la vertu, et en fit par là une communauté des plus respectables de la Palestine. Il établit aussi une maison de noviciat à une demie-lieue de sa laure, ne voulant point que ceux qui renonçaient au monde pour embrasser la vie religieuse, fussent d'abord reçus dans la laure, ni à Castel ; mais il les formait premièrement dans le noviciat, et même s'ils étaient trop jeunes, il les envoyait au monastère de saint Théodose, qui était à une lieue et demie de sa laure.

Les novices étaient élevés avec grand soin a tous les devoirs de la vie religieuse. Ils devaient apprendre le Psautier par cœur, et la psalmodie pour célébrer décemment et religieusement l'office divin. Ils étaient très-éprouvés par toutes les pratiques du saint renoncement, afin qu'ils mourussent bien à eux-mêmes et qu'ils pussent acquérir l'habitude des vertus, et ils ne passaient point de cette sainte école à la grande laure, qu'après s'être purifiés de l'affection des choses du monde, et s'être exercés avec ferveur dans le combat spirituel. « Il faut, disait saint Sabas, que ceux qu'on destine pour vivre seuls dans les cellules de la laure, n'aient plus besoin d'instruction sur leurs devoirs, mais plutôt qu'ils soient en état d'en donner aux autres. Il faut qu'ils soient tempérants, modérés, vigilants, attentifs à tenir leurs sens en règle, prompts à rejeter la tentation, circonspects dans toute leur conduite, et qu'ayant dégagé leur âme des désirs de la terre, ils réunissent dans leur solitude toutes leurs pensées et tous les mouvements de leur cœur vers Dieu. » Telle était l'attention de ce grand maître de leur vie religieuse à former les novices avant que de les admettre dans la laure, où vivant seuls dans leur cellule, ils devaient avoir acquis les dispositions des anachorètes, en pratiquant fidèlement pendant longtemps les vertus des cénobites.

Nous avons dit qu'Elpide était abbé du monastère de saint Passarion. Il eut successivement pour successeurs : Elie, Lazare, Géronce, Anastase. Ce dernier et Lazare négligèrent l'observance pour s'attacher trop aux biens temporels, ce qui y introduisit le

Digitized by Google

relâchement. L'hérésie aussi, qui s'était glissée dans d'autres monastères, y avait causé une telle indépendance, que la plus grande partie des communautés étaient des corps sans tête, chacun s'y conduisant selon son caprice ou ses fausses lumières. Pour remédier à ces maux, que le moine Cyrille déplore dans son histoire, le patriarche Salluste donna à l'abbé Marcien le gouvernement général de tous les monastères ; mais Marcien étant mort, Salluste appela auprès de lui les religieux du territoire de Jérusalem, et *par leur commun suffrage*, dit Cyrille, il établit saint Sabas supérieur de tous les anachorètes, et saint Théodore supérieur de tous les cénobites, comme étant l'un et l'autre, ajoute le même historien, des personnages dégagés de l'affection des biens de la terre, dont la vie était ornée de vertus, qui avaient reçu de Dieu le don de la parole, et qui étaient revêtus de son esprit.

Elie, successeur de Salluste dans le siége de Jérusalem, voulut avoir une communauté de religieux auprès de lui. Il assembla pour cela tous ceux qui vivaient dans des cellules séparées à la tour de David, et leur bâtit un monastère au voisinage de son palais et de l'église de la sainte Résurrection, leur fournissant tout ce qui était nécessaire pour leur entretien. Dès que saint Sabas eut appris leur translation, il acheta les cellules qu'ils avaient laissées à la tour de David, dont il fit une infirmerie pour les religieux de sa laure, et en acquit aussi d'autres du même quartier du côté du nord pour recevoir les moines étrangers. Dieu pourvut par une voie miraculeuse à l'argent dont il avait besoin pour faire ces acquisitions ; car n'ayant pas la somme suffisante, il eut recours à la prière pendant la nuit, et le lendemain avant le lever du soleil, il vit venir à lui un inconnu qui lui donna cent soixante-dix pièces d'or, et se retira aussitôt sans dire qui il était, ni qui l'avait envoyé. Il fit aussi deux infirmeries à Castel, un hôpital auprès de Jérusalem et un autre à Jéricho, dans un jardin qu'il avait acquis.

Le Seigneur bénissait toujours plus ses pieuses entreprises, qui ne tendaient qu'à sa plus grande gloire. Il lui envoya deux Isauriens, qui étaient frères selon la chair, et qui le devinrent selon

Digitized by Google

l'esprit par l'habit de religion, l'un nommé Théodule et l'autre Gélasse. Le moine Cyrille dit qu'on pouvait les comparer à Beseléel et Eliab, que Dieu donna à Moïse pour construire le tabernacle ; car ils avaient un talent particulier pour les édifices, et le servirent utilement, comme un autre Moïse, pour bâtir des maisons au Seigneur. Par leur secours, il bâtit une boulangerie et une infirmerie pour les Arméniens, dont le nombre s'était accru considérablement ; et comme l'oratoire qu'il leur avait donné ne pouvait plus les contenir, il leur bâtit une fort belle église en l'honneur de la très-sainte Vierge, et dont le patriarche Élie fit la dédicace le premier jour de Juillet et la soixante-troisième année de notre Saint. Il ajouta à tous ces monuments de son zèle pour l'avantage spirituel et temporel de ses religieux, de grands réservoirs d'eau dans le torrent, pour leur jardin.

Après qu'il eut donné aux Arméniens la nouvelle église, il leur permit de continuer comme auparavant à y chanter en leur langue l'office et les autres cantiques ; mais il ordonna que le *trisagion* ne serait chanté qu'en grec, afin qu'il fût entendu de tous les Hellénistes, c'est-à-dire, de ceux de ses disciples qui entendaient la langue grecque. Ce qui l'obligea à cette précaution, fut qu'il apprit que quelques-uns de ces Arméniens voulaient chanter cette hymne angélique avec l'addition de Pierre le Foulon, un des principaux fauteurs de l'hérésie d'Eutychès, et qui consistait dans ces paroles *Qui avez été crucifié pour nous*, afin d'attribuer en général la Passion à la très-sainte Trinité, ce qui renouvelait l'erreur de Sabellius. Sur quoi le moine Cyrille remarque avec raison que le Saint agit en cette rencontre selon les règles de la justice et de la piété, ne souffrant point qu'on innovât par aucune addition téméraire et fausse, à ce que l'Eglise avait ordonné, et prenant garde qu'on s'en tint inviolablement à la tradition ecclésiastique. Il règla aussi que le samedi on ferait la collecte dans la grande église de la laure nommée Théoctiste, et le dimanche dans celle de la sainte Vierge ; et enfin il voulut que dans l'une et l'autre église on fît la veille sacrée tous les dimanches, depuis le soir jusqu'au lendemain au matin.

Le démon, qui ne put voir tant de beaux établissements et de

Digitized by Google

saintes institutions en spectateur oisif, réveilla dans l'âme des mécontents, dont nous avons parlé plus haut, le ressentiment qu'ils avaient témoigné auparavant au patriarche Salluste contre saint Sabas, et il l'augmenta encore par la jalousie que leur causa la belle discipline qu'il avait établie dans le monastère de Castel, et l'inspection que le patriarche lui avait donnée sur toutes les laures et les anachorètes du territoire de Jérusalem. Ils n'éclatèrent pas d'abord ; mais tâchant d'inspirer leur passion à des esprits faciles à séduire, ils se trouvèrent enfin réunis au nombre de quarante, dans le dessein de le perdre. Ils lui dressaient chaque jour quelque nouveau piége, et ils le contrarièrent enfin si fort, que le serviteur de Dieu, craignant qu'il n'en arrivât du bruit et du scandale, jugea qu'il ferait bien de se retirer, parce qu'il avait appris, dit son historien, à combattre contre les démons avec la force de la grâce, et à céder aux hommes dans un esprit de douceur.

Il s'en alla donc du côté de Scythopolis, dans une caverne où un lion avait coutume de se retirer. Ce féroce animal y étant venu vers le milieu de la nuit, l'y trouva endormi, et le prit doucement avec les dents par le bout de la robe, pour le trainer dehors. Le Saint s'éveilla, et bien loin d'être effrayé par la vue de cet animal, il commença à réciter son office. Pendant ce temps-là, le lion se tint hors de la caverne, après quoi le Saint s'étant encore endormi, il rentra et le tira par la robe comme auparavant. Alors saint Sabas lui dit : « La caverne peut servir pour nous deux, puisque nous avons un même Créateur qui est Dieu ; mais si tu ne veux pas demeurer avec moi, cède-moi donc la place, parce que je suis un homme et formé à l'image de Dieu. » A peine lui eut-il parlé ainsi, que le lion, plus humain que les religieux qui l'avaient obligé de quitter sa demeure, se retira et le laissa en paix.

Il n'y demeura pas longtemps seul, car plusieurs vinrent de Scythopolis et du voisinage se ranger sous sa conduite ; et, entre les autres, un jeune homme nommé Basile, parent de Sévère et de Sophrone, l'un et l'autre des plus qualifiés du pays. Comme sa retraite de Basile fit grand bruit, des voleurs crurent qu'en se

Digitized by Google

retirant auprès du Saint, il lui avait porté quelque somme considérable, et eurent la témérité de venir la nuit dans la cellule pour l'enlever; mais n'y ayant trouvé, au lieu d'argent, que la pauvreté évangélique pratiquée dans toute sa vigueur, ils s'en retournèrent plus édifiés de la vertu du Saint, que fâchés de n'avoir point eu de butin à faire.

Comme ils se retiraient, ils virent venir à eux deux lions des plus grands de ce désert, et se crurent perdus. Dans la frayeur dont ils furent saisis, ils s'avisèrent de parler ainsi à ces animaux: « Nous vous commandons, par les prières de l'abbé Sabas, dont nous venons d'admirer la vertu, de vous écarter du chemin et de nous laisser passer. » Chose étonnante ! le nom de saint Sabas fut pour ces animaux comme un coup de fouet qui les mit en fuite. Les voleurs, surpris de ce prodige, reconnurent encore plus le mérite du Saint; ils retournèrent à lui, se prosternèrent à ses pieds, lui racontèrent ce qui leur était arrivé, et lui promirent de changer entièrement de vie : ce qu'ils exécutèrent fidèlement, s'appliquant depuis à cultiver leurs champs, et vivant du fruit de leurs travaux, sans penser à nuire à personne.

Ils ne manquèrent pas de divulguer ce que nous venons de dire : de sorte que leur rapport passant de bouche en bouche, la foule de ceux qui le venaient voir augmenta si fort, qu'il ne voulut plus demeurer dans ce lieu. Ainsi, ayant recommandé au Seigneur les disciples qu'il y avait, dans l'espérance que sa grâce les y soutiendrait dans les principes de piété qu'il leur avait inspirés, il retourna à la laure qu'il avait quittée, se flattant que, pendant son absence, ceux qui lui étaient opposés se seraient enfin radoucis.

Dieu exauça ses vœux en faveur des disciples qu'il laissa. Ils mirent à profit les avis qu'il leur avait donnés, et se soutinrent dans l'observance régulière. Après leur mort, Eumathe Isaurien habita la cellule du Saint, y bâtit un monastère qui fut considérable, et eut pour successeur dans son gouvernement, l'abbé Tarase, personnage d'un grand mérite.

Saint Sabas en quittant des disciples si dociles, n'eut pas la consolation d'en trouver de semblables à son retour à sa grande

Digitized by Google

laure. Au contraire, les quarante qui s'étaient mutinés contre lui en avaient gagné vingt autres, ce qui fut pour lui un sujet de douleur très-vive ; il ne put voir leur indocilité sans verser beaucoup de larmes. Il s'étonnait comment en si peu de temps, dans une société de religieux, qu'il avait nourrie avec tant de soin du pain de la parole de Dieu, et par des leçons si édifiantes de la perfection monastique, le relâchement et l'indépendance avaient fait tant de progrès. Il voulut tenter encore de les gagner, opposant la charité à leur aversion et la douceur à leur ressentiment, assaisonnant tous ses avis de ces vertus si propres à les faire rentrer dans leurs devoirs, s'ils avaient voulu y faire attention ; mais sa bonté ne servit, en les confondant, qu'à les irriter davantage et à les rendre plus insolents ; de sorte qu'il s'éloigna une seconde fois, et se retira dans le territoire de Nicopolis [1], où il n'eut d'abord qu'un arbre pour couvert et le fruit qu'il portait pour sa nourriture. Le maître du champ l'ayant appris, lui bâtit une cellule ; et Dieu, qui faisait servir à ses desseins ses absences de la laure pour multiplier ses fondations, lui envoya de nouveaux disciples dans ce lieu ; de sorte que sa cellule devint en peu de temps un monastère.

Cependant les mécontents de la laure firent courir le bruit, qu'en allant d'un désert à l'autre il avait été dévoré par des bêtes féroces ; et après avoir exercé par des reproches injustes la patience de ceux de leurs confrères qui lui étaient soumis, il se rendirent à Jérusalem auprès du patriarche Élie, et le prièrent de leur donner un supérieur, parce que, disaient-ils, Sabas s'étant retiré dans une solitude près de la mer Morte, y avait été la proie des lions.

Elie connaissait trop la protection de Dieu sur saint Sabas et leurs mauvaises dispositions contre lui, pour les en croire sur leur parole. « Je ne puis m'en rapporter, leur répondit-il, à ce que vous me dites, et je ne saurais croire que Dieu, qui est si bon, ait permis que les bêtes sauvages aient dévoré son serviteur. Allez donc vous-mêmes chercher, ou bien attendez en repos

[1] Cette ville, élevée par Vespasien, sur l'emplacement d'Emmaüs était à onze kilomètres de Jérusalem.

Digitized by Google

dans Jérusalem, jusqu'à ce que le Seigneur l'y ramène. » En effet, c'était l'usage que les égumènes, ou supérieurs des monastères, se rendissent à Jérusalem, pour la fête de la dédicace de l'Eglise, et saint Sabas n'y manqua pas. Il y vint avec plusieurs de ses disciples du monastère de Nicopolis, et se joignit à d'autres supérieurs des monastères du territoire pour saluer le patriarche.

Cet évêque le reçut avec de grandes démonstrations de joie ; il le prit en particulier, et l'exhorta à ne point abandonner sa laure. Le Saint tâcha de s'en défendre avec beaucoup d'humilité, lui représentant l'indocilité de quelques-uns des religieux ; mais le patriarche lui témoigna la peine que lui causait son refus, et ajouta qu'il ne souffrirait jamais que d'autres que lui cultivassent ce qui lui avait tant coûté de travail. Saint Sabas se soumit, et le patriarche écrivit en ces termes aux religieux de sa laure : « Je vous fais savoir, mes chers frères, que votre Père n'a pas été dévoré par les lions et qu'il est vivant ; car il est venu ici pour la solennité, et je l'ai exhorté à reprendre le soin de la laure, qui est son ouvrage après Dieu. Recevez-le donc avec le respect que vous lui devez, et obéissez-lui en tout comme à votre supérieur ; car ce n'est pas vous qui l'avez choisi, mais c'est plutôt lui qui vous a reçus. Que s'il se trouve quelqu'un parmi vous qui ne veuille pas s'y soumettre, il n'a qu'à se retirer de la laure, n'étant pas juste qu'il lui cède lui-même une demeure qui est son ouvrage. »

Saint Sabas laissa pour supérieur à son monastère de Nicopolis un religieux nommé Sévérius, et retourna à la laure muni de cette lettre du patriarche, qu'il fit lire dans l'église à l'assemblée des frères. Alors les mécontents, plus indociles que jamais et aveuglés par leur propre malice, se saisirent de tous les meubles qu'ils purent, ruinèrent la tour, dont ils jetèrent les pierres dans le torrent, et se retirèrent en laissant ces traces scandaleuses de leur révolte contre leur supérieur légitime. Tant il est vrai que quand un religieux secoue malheureusement le joug de l'obéissance, il ne commet jamais un crime seul.

Ces révoltés crurent trouver, en se retirant, une retraite dans

Digitized by Google

le monastère de Suca ; mais le B. Aquilin, qui en était supérieur, déjà instruit de leur mauvaise conduite, refusa de les recevoir ; de sorte qu'ils s'en allèrent dans le désert de Thécué, et se logèrent comme ils purent près du torrent, dans les ruines du monastère de Romain l'Eutychien, qui avait été chassé de ce lieu à cause de son impiété.

Leur éloignement rétablit la paix et la discipline dans la laure de saint Sabas. Les vrais enfants d'obéissance séparés de ces enfants de perdition, commencèrent à respirer sous la conduite de leur saint Père, et firent refleurir heureusement l'observation régulière.

Mais bien que leur bonne conduite pût consoler beaucoup saint Sabas, son zèle ne laissait pas de souffrir de la perte des autres. Leur indocilité le touchait de compassion, parce qu'elle était la ruine de leur âme ; et il ne laissait pas de les aimer toujours, quoiqu'ils eussent le cœur plein de fiel et d'amertume contre lui.

Ils se trouvèrent bientôt réduits à la misère dans leur nouvelle retraite, n'étant assistés de personne, parce que leur révolte les en rendait indignes. La confusion et la discorde les divisa aussi, n'ayant point de supérieur et chacun voulant se conduire à sa fantaisie. Ce n'était plus des religieux, mais une assemblée de gens sans règle, livrés à leur humeur et dévorés par la misère.

Saint Sabas, que leur perte tenait toujours dans l'inquiétude, n'apprit pas plutôt où ils s'étaient retirés, qu'il voulut tenter encore de les ramener à Dieu, et les alla trouver. Quelques-uns le voyant venir, dirent entre eux par dépit : Voici encore ce louche qui vient nous chercher. Cela pourtant ne le rebuta pas, car la charité de Jésus-Christ souffre tout. Il vit par lui-même la nécessité où ils se trouvaient, et leur porta de sa laure et du monastère de Castel, toutes les provisions dont ils avaient besoin. Ayant appris aussi qu'ils étaient obligés d'aller tous les dimanches à l'église de Thécué pour assister aux saints Mystères, il leur en bâtit une très-belle. Il obtint encore pour eux du patriarche de Jérusalem, la propriété des cellules qu'ils

Digitized by Google

occupaient, et une somme d'argent pour en bâtir de nouvelles et pour les autres besoins. Enfin, il leur fit tant de bien, qu'il ensevelit, pour ainsi dire, leur jalousie sous la multitude de ses bienfaits.

Après ces actes héroïques de charité, qui le firent enfin triompher de leur cœur, il leur donna, pour les mettre en règle, un excellent religieux pour supérieur, qu'il tira de sa laure. Ce fut le bienheureux Jean, Grec de naissance, personnage d'un très-grand mérite, et que Dieu avait favorisé du don de prophétie. Cet établissement fut depuis appelé la nouvelle laure. Nous verrons dans son lieu ce qui arriva dans la suite.

Le Saint ne borna pas là ses entreprises pour la gloire de Dieu; mais dans la même année, qui était la soixante-neuvième de son âge, étant allé passer la sainte quarantaine dans le désert, il découvrit une autre caverne au voisinage de Castel, qu'il trouva très-propre à ses pieux desseins, et après être resté en retraite jusqu'au dimanche des Rameaux avec un religieux nommé Paul, qu'il avait pris pour son compagnon, il y retourna après les fêtes de Pâques pour en faire une église, et y conduisit dans cette intention le même Paul avec Théodule et Gélase. Non-seulement il convertit cette caverne en église, mais il construisit aussi un monastère, qui devint très-célèbre par les grands religieux qui l'habitèrent, et qui porta le nom de monastère de la grotte. Il en confia d'abord le gouvernement à Paul, et y mit trois frères de sa laure, qui furent George, Quirice et Eustache; ces deux derniers gouvernèrent successivement le monastère après la mort de Paul, et un religieux nommé Serge lui succéda. Quant à George, ayant été envoyé à Alexandrie, le patriarche le fit évêque de Péluse. Le Saint fut aidé dans ce nouvel établissement par un prêtre de l'église de la sainte Résurrection, nommé Marcien, qui ne se contenta pas de lui fournir de l'argent pour cela, mais qui voulut même se joindre aux ouvriers pour les aider à bâtir ces saints édifices.

Nous avons dit dans la vie de saint Euthyme, que l'impératrice Eudoxie avait fait bâtir une tour peu éloignée du monastère de e Saint, où elle se rendait de Jérusalem pour conférer avec lui.

Digitized by Google

Après la mort de cette princesse, des moines eutychiens s'y étaient établis, et en ayant été chassés lors de l'union des monastères infectés de cette erreur, à la foi catholique, comme nous l'avons aussi remarqué, deux moines nestoriens vinrent l'occuper après eux. Cette tour, bâtie sur une éminence, dominait sur trois monastères de saint Sabas, qui ne voyait qu'à regret que des religieux hérétiques fussent placés au voisinage des siens qu'il tâchait de conserver avec gand soin dans la foi orthodoxe. Il s'adressa à Dieu de tout son cœur pour éloigner cet objet de scandale de ses disciples, et Dieu lui fit connaître sa volonté dans une vision. Il fut transporté en esprit dans l'église de la Résurrection, où il sembla voir deux licteurs qui en chassaient ces deux moines nestoriens avec de grandes menaces, et que ces frères les ayant priés de leur laisser la liberté de communier, ils leur avaient répondu qu'ils étaient des juifs et non pas des chrétiens, puisqu'ils disaient que le Christ n'est point vrai Dieu, et que sa sainte Mère n'est point Mère de Dieu.

Cette vision le toucha extrêmement sur l'aveuglement de ces moines. Il les alla voir pour tâcher de leur faire ouvrir les yeux. Il eut avec eux plusieurs conférences, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce que le zèle et la charité purent lui inspirer pour les ramener à la vraie foi. Enfin, il les gagna à Jésus-Christ ; et après les avoir réunis à l'église, il les conduisit au monastère de saint Théodose, et les confia à ce célèbre supérieur des cénobites. Il mit en leur place à la tour, des religieux de sa laure, auxquels il donna pour supérieur un abbé d'un grand mérite, nommé Jean, disciple de saint Théodose. Il y joignit un monastère qu'on nomma *Scholarium*, c'est-à-dire de l'officier de gardes, parce que Jean était officier des gardes de l'empereur, lorsqu'il embrassa la vie monastique.

Un de ces religieux nommé Jacques, natif de Jérusalem, crut qu'il lui était permis d'imiter son zèle et de s'ériger en fondateur ; mais il s'en fallait bien qu'il eût été choisi de Dieu pour ce ministère ; car ce que le Saint n'entreprenait que par l'inspiration du Seigneur, Jacques le voulait pour se faire un nom. C'était un homme arrogant et présomptueux, et que la vanité déci-

Digitized by Google

dait dans son projet. Cependant il profita de l'absence du Saint, qui était allé passer le carême dans le fond du désert, pour bâtir un oratoire et quelque cellules près d'un lac appelé *Heptastome*, se flattant d'y former une laure dont il serait le supérieur. Les anciens de la laure de saint Sabas furent indignés de sa témérité, et voulurent l'empêcher d'exécuter son dessein ; mais il leur ferma la bouche par un mensonge, en leur disant qu'il agissait par l'ordre de leur saint Père. A son retour saint Sabas ayant appris ce qu'il avait fait, l'appela et lui dit : « Mon fils, l'ouvrage que vous avez entrepris n'est point agréable à Dieu, et est un sujet de peine aux Pères de la laure. Il ne peut que leur porter préjudice, puisque c'est au lac même qui appartient à la laure que vous avez voulu en bâtir une autre. Quel bon effet peut produire ce qui causerait de la division entre les religieux ! Retire-t-on du profit d'un champ qu'on a cultivé, si la guerre le ravage? D'ailleurs, êtes-vous en état de conduire les autres, n'ayant pas encore assez travaillé pour vous dompter vous-même, et étant encore sujet à la vanité ? »

Jacques s'obstinait pourtant dans son dessein, et tâchait, pour s'excuser, d'allégue r des raisons telles que son orgueil les lui dictait. Mais le Saint, voyant qu'il profitait si mal de sa correction, lui répliqua : « J'ai voulu, mon fils, vous représenter ce qui est raisonnable ; mais puisque vous persévérez dans votre indocilité, vous en aljez voir les effets. » Il se retira en lui disant ces paroles ; et ce religieux désobéissant porta bientôt la peine de sa faute. Il fut surpris d'une maladie qui le tourmenta pendant six mois, et n'ayant plus d'espoir de guérir, il conjura enfin les Pères de le porter à l'église, où s'étant fait coucher à terre aux pieds du Saint, il le pria de lui pardonner sa faute avant qu'il mourut. Saint Sabas, qui ne souhaitait que son amendement, lui dit : « Reconnaissez-vous à présent, mon fils, l'effet de la désobéissance ? Sentez-vous par votre propre expérience ce que peut produire l'indocilité ? » Jacques n'avait presque plus de force pour parler, et ne put dire que ces mots : « Pardonnez-moi, mon Père. » Alors le Saint lui dit que Dieu lui avait pardonné, et lui

Digitized by Google

permit de communier, après quoi lui ayant fait prendre un peu de nourriture, il se trouva entièrement guéri.

Le patriarche Elie apprit ce qui s'était passé, et ordonna qu'on détruisit l'édifice de ce présomptueux. Mais quelque temps après une personne donna, à six cents pas de ces ruines, une place où le Saint fonda une laure, qu'on appela depuis *Heptastome*, du nom du lac, et y mit des moines de sa grande laure, dont il confia le soin à deux religieux Grecs d'origine, nommés Paul et André, qui étaient frères.

Il fut obligé de redresser ce même religieux dans deux autres rencontres, et de le mettre en pénitence ; et il eut la consolation d'apprendre du Ciel dans une vision, que ses péchés lui étaient pardonnés, et de le voir mourir avec une sainte joie, sept jours après cette assurance que Dieu lui avait donnée de sa miséricorde.

On jugera par l'exemple que nous allons rapporter, quelle était la modestie qu'il exigeait de ses disciples, et cela nous apprendra avec quelle circonspection les religieux doivent se conduire quand ils sont hors de leur cloître. Il allait de Jéricho au Jourdain avec un de ses élèves, et ils rencontrèrent sur le chemin quelques personnes séculières, parmi lesquelles il y avait une fille qui était fort bien faite. Le Saint voulant éprouver son disciple, lui dit : « Qui est cette fille qui passe et qui n'a qu'un œil ? » — « Pardonnez-moi, mon Père, lui répondit le disciple, elle en a fort bien deux. » — « Eh ! mon fils, répliqua le Saint, vous pourriez bien vous tromper. » — « Je vous prie de croire, dit le disciple, que je ne me suis point trompé, elle a même de fort beaux yeux. » — « Et comment pouvez-vous le savoir, ajouta le Saint, pour l'assurer comme vous faites ? » — « C'est, dit le disciple, que je l'ai regardée avec attention. » Saint Sabas le prit sur cet aveu pour lui faire la correction qu'il méritait. « Vous avez donc oublié, mon fils, lui dit-il, le commandement de l'Esprit-Saint, qui vous défend, par la bouche du Sage, de fixer vos regards sur une femme, de peur d'être pris par vos yeux. Comment avez-vous succombé à votre curiosité ? Puis donc que vous ne gardez pas vos yeux comme il convient

Digitized by Google

à un religieux, vous ne demeurerez plus avec moi dans la laure. » En conséquence, il l'envoya au monastère de Castel pour s'y exercer de nouveau comme un commençant dans les pratiques de la vie religieuse ; et quand il y eut appris à veiller à la garde de son esprit et de ses sens, il le reprit dans sa laure.

Le Seigneur, qui avait établi notre Saint pour la conduite de ceux qui le servaient dans la solitude, voulut aussi le faire servir au bien général de son église, alors persécutée par les Eutychiens, appuyés de l'autorité de l'empereur Anastase, et ensuite par les Origénistes ; de sorte que, malgré son grand âge, il fut obligé de faire deux fois le voyage de Constantinople pour la cause de la religion et pour le soulagement du peuple. Mais avant de passer outre dans la relation de son voyage, il en faut expliquer le sujet avec le moine Cyrille et les écrivains ecclésiastiques. L'Eglise d'Orient était alors dans le trouble par la faction des hérétiques Eutychiens, ennemis du concile de Chalcédoine. Un de leurs principaux fauteurs, et qui en devint le chef dans la Syrie et la Palestine, était Sévère, faux patriarche d'Antioche, natif de Sozopolis en Pisidie [1], Il fut soupçonné de magie, et on dit que ce fut pour s'en justifier qu'il se fit chrétien. Il embrassa même la vie religieuse dans un monastère entre Gaza et Majuma ; mais s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, l'abbé Néphale le fit chasser du cloître. Les Eutychiens le jugèrent propre pour solliciter leurs affaires auprès de l'empereur, et l'envoyèrent à Constantinople. Il s'y rendit avec plusieurs moines de sa secte, ou infectés d'autres hérésies, et fut très-bien reçu de l'empereur. Ce prince se servit de lui contre Macédonius, patriarche de Constantinople, qu'il exila, et auquel on substitua Timothée. Celui-ci envoya aussitôt des lettres synodales aux évêques d'Orient, qui furent partagés de sentiments. Les plus généreux ne voulurent point le recevoir, ni approuver la déposition de Macédonius. Les plus timides accordèrent tout, et Flavien d'Antioche, ainsi qu'Elie de Jérusalem, croyant Timothée catholique, reçurent

[1] La Pisidie correspond aujourd'hui aux livahs *d'Al-Schehr*, dans le pachalik de Konièh et *d'Isbarta* dans celui de Kutaièh.

Digitized by Google

bien ses lettres, mais n'approuvèrent point la déposition de Macédonius.

L'empereur fut extrêmement irrité contre Elie, qui, voyant que l'orage menaçait son église, envoya saint Sabas à la tête de plusieurs autres abbés orthodoxes de la Palestine, pour prévenir les mauvais desseins que l'impie Sévère et ses adhérents tramaient à Constantinople. Le Saint était alors âgé de soixante et treize ans. La lettre que le patriarche Elie envoya à l'empereur était conçue en ces termes : « Je vous envoie l'élite des bons et fidèles serviteurs de Dieu, et qui sont les supérieurs de tout le désert et entre autres le seigneur Sabas, qui est le chef de tous les solitaires et la lumière de toute la Palestine, dans la juste confiance qu'ils apaiseront votre personne impériale. »

Saint Sabas et les abbés qui étaient avec lui étant arrivés à Constantinople, se présentèrent au palais pour avoir audience de l'empereur, qui commanda qu'on les fît entrer; mais les silentiaires qui gardaient la porte les laissèrent tous passer à l'exception de saint Sabas, qu'ils prirent pour un mendiant, parce qu'il avait un habit recousu de plusieurs pièces; et Dieu le permit ainsi, dit le moine Cyrille, afin de le faire paraître ensuite avec plus d'éclat devant le prince et toute la cour.

L'empereur les reçut avec bonté et ayant lu la lettre d'Elie, où saint Sabas était nommé avec distinction, il demanda où il était. Les autres regardèrent de côté et d'autre pour lui dire de se présenter; et ne le voyant point, l'empereur ordonna qu'on le cherchât. Aussitôt les officiers de la chambre firent du bruit, et les silentiaires étant sortis, le trouvèrent debout en un coin récitant des psaumes, et l'emmenèrent au dedans du voile. Dès qu'il parut, l'empereur crut voir un ange devant lui; il se leva de son siége et le reçut avec des marques de grande vénération. Il ordonna ensuite à tous de s'asseoir et entra en discours avec eux. Après quelque temps d'entretien, chacun pensa à recommander les intérêts de son monastère. L'un demanda les terres qui l'environnaient, et l'autre quelque grâce à peu près semblable. L'empereur les satisfit tous; car, dit Cyrille, ce prince aimait les moines : mais il avait le malheur de se laisser entraîner par les

Digitized by Google

hérétiques. Cependant saint Sabas attendait en silence que le prince l'interrogeât ; et en effet, après avoir contenté les autres, il vint à lui et lui dit : « Et vous, *Calogere*, c'est-à-dire *bon père ancien*, vous ne demandez rien, après avoir entrepris un voyage si pénible ? » Le Saint répondit : « Je suis venu principalement pour rendre mes hommages profonds à Votre Piété pendant que je suis encore dans ce corps mortel, et pour vous supplier en même temps, au nom de la sainte cité de Jérusalem et de notre saint archevêque, de vouloir bien donner la paix à nos églises et de ne point troubler le sacerdoce ; car ce sera en jouissant de cette paix que, travaillant tranquillement à pratiquer le bien, nous adresserons nuit et jour des vœux au ciel pour Votre Sérénité, comme nous le devons. »

L'empereur fit apporter mille sous d'or, et lui dit : « Prenez cela, mon Père, et priez pour nous ; car j'ai appris que vous gouverniez plusieurs monastères dans le désert. Mais le Saint lui répondit : » Je voudrais passer ici l'hiver et rendre encore mes respects à Votre Piété. » A quoi le prince consentit volontiers, ordonnant qu'il entrât au palais toutes les fois qu'il voudrait sans se faire annoncer, et renvoya les autres abbés en Palestine.

Quelques jours après, l'empereur le fit appeler, et lui dit que le patriarche Elie s'était déclaré défenseur du concile de Chalcédoine, qui autorisait l'hérésie de Nestorius (c'était ainsi que les Eutychiens condamnés dans ce concile général le lui faisaient entendre), et il ajouta qu'il avait encore perverti Flavien, évêque d'Antioche, en sorte que, comme on devait assembler un concile à Sidon, où les décrets de celui de Chalcédoine auraient été anathématisés, lui seul, de concert avec Flavien, l'avait empêché et s'était moqué de sa personne impériale par une lettre qu'il lui avait écrite, où il n'avait eu d'autre intention que de le tromper. « Enfin, conclut-il, nous savons qu'il s'est déclaré pour le concile de Chalcédoine et pour la doctrine de Nestorius, et nous voulons qu'il soit chassé de son siége, et qu'on mette en sa place un homme digne et orthodoxe, afin que les saints Lieux ne soient pas profanés par les dogmes de Nestorius. »

Digitized by Google

On voit ici combien les princes sont à plaindre, lorsqu'ils ont le malheur de prêter l'oreille aux impostures des hérétiques. Ils prennent le mensonge pour la vérité, et deviennent, au préjudice de leur âme et de celle de leur peuple, les persécuteurs de l'Eglise dont ils doivent être les défenseurs.

Ces fâcheux préjugés de l'empereur contre Elie et les autres défenseurs du concile de Chalcédoine, n'empêchèrent pas saint Sabas de lui parler en leur faveur, et de lui représenter ce qu'il devait croire lui-même, et il le fit avec tant de prudence et de modestie, qu'il eut la consolation d'obtenir, du moins pour cette fois, qu'il n'ordonnât rien contre le patriarche. « Je supplie Votre Sérénité, lui dit-il, d'être persuadée que notre archevêque instruit par nos anciens Pères, vrais thaumaturges, et les lumières du désert, rejette également la division de Nestorius et la confusion d'Eutychès, marchant au milieu par le chemin de la foi orthodoxe, *sans décliner ni à droite ni à gauche,* pour parler le langage de l'Ecriture. Nous savons qu'il suit fidèlement la doctrine de saint Cyrille d'Alexandrie, et qu'il anathématise ceux qui tiennent une doctrine opposée. Nous supplions donc Votre Sérénité, de vouloir bien conserver sans trouble la sainte cité de Jérusalem, *où le Mystère de notre salut a été manifesté,* et de n'y point ébranler le sacerdoce. »

L'empereur, touché de la simplicité et de la sainteté du saint vieillard, lui répondit : « L'Ecriture a bien dit que *celui qui marche avec simplicité, marche avec confiance.* Priez pour nous, *bon Calogère,* et n'ayez point d'inquiétude ; il ne sera rien ordonné contre votre archevêque à votre considération, et je veux que vous retourniez pleinement satisfait. »

Au sortir de l'audience de l'empereur, saint Sabas alla à celle de l'impératrice Ariane, et après lui avoir donné sa bénédiction, il l'exhorta de maintenir la foi de l'empereur Léon son père. Elle lui répondit : « Vous dites bien, saint vieillard, si on le voulait entendre. » Il la quitta ensuite, et pour éviter le tumulte de la cour et de la ville, il se retira dans le Rufinien, faubourg de Chalcédoine, dans un monastère qu'on croit avoir été celui de saint Hipace, ou de saint Michel. Il y fut souvent visité des personnes

Digitized by Google

de piété, et principalement de Julienne, petite-fille de l'empereur Valentinien et d'Anastasie, femme du patrice Pompée, neveu de l'empereur Anastase, qui se retira depuis en Palestine, au mont des Oliviers, où elle brillait, du temps de l'historien Cyrille, par les vertus religieuses. Ces deux dames étaient fortement attachées à la foi catholique, et profitaient admirablement de ses instructions.

Il repassa au commencement du printemps à Constantinople, pour prier l'empereur de remettre à la ville de Jérusalem quelque reste du tribut, nommé *Chrysargyre* [1], qu'il avait ôté par tout l'empire treize ans auparavant. Ces restes montaient à cent livres d'or, et on les avait imposées même sur les églises, outre que le peuple en souffrait beaucoup. Le prince, par respect pour sa sainteté, ordonna à Zotique, préfet du Prétoire, de décharger de cette somme le bureau de la Palestine. Mais Marin, officier très-inique, et qui avait un grand ascendant sur l'esprit de ce prince inconstant, étant survenu, lui dit que les habitants de Jérusalem étaient des Nestoriens et des Juifs. Saint Sabas lui répondit avec fermeté : « Ne vous opposez pas à la bonne volonté de l'empereur ; cessez de faire la guerre aux églises de Dieu ; renoncez à l'avarice et prenez garde à vous. Si vous ne suivez pas mon conseil, sachez que vous vous attirerez dans peu de grands maux ; que vous mettrez même l'empire en péril ; que votre maison sera brûlée, et que vous perdrez tous vos biens en un moment. » Ensuite il supplia l'empereur de le renvoyer en Palestine, et reçut de sa main mille pièces d'or. Il n'obtint pourtant pas la remise du *Chrysargyre* ; mais quelques mois après Marin éprouva l'effet de la menace qu'il lui en avait faite, car sa maison fut brûlée dans une sédition, et le reste de la prophétie fut également accompli.

Il partit de Constantinople au mois de mai, et se rendit à Mutalasque, lieu de sa naissance. Il y changea sa maison paternelle en une église, qui fut dédiée à saint Côme et saint Damien. De là, il passa à Eleuthéropolis, et s'y aboucha avec Mamas,

[1] Contribution levée tous les quatre ans sur le commerce et l'industrie.

Digitized by Google

archimandrite, qui avait soutenu avec chaleur la doctrine des acéphales, et était même allé avec Sévère leur chef à Constantinople pour défendre leur cause auprès de l'empereur au préjudice de la foi catholique. Il l'emmena avec lui à Jérusalem et par ses puissantes exhortations, il le fit renoncer à ses erreurs et le réunit à l'Eglise catholique; ce qui attira plusieurs autres personnes qui avaient eu comme lui le malheur de s'en séparer.

A peine fut-il arrivé dans sa solitude, qu'il distribua à ses différents monastères l'or que l'empereur lui avait donné. Ceux de ses disciples qui l'avaient accompagné à Constantinople lui témoignèrent du regret de cette distribution : ils auraient souhaité qu'il eût donné toute la somme au monastère qu'ils habitaient, puisqu'ils avaient eu la peine de faire le voyage avec lui; mais imitant l'exemple de David, qui partagea les dépouilles des ennemis, tant à ceux qui avaient combattu qu'à ceux qui avaient gardé le camp durant le combat, il leur dit : « Nous avons travaillé de corps, mais nos frères ont combattu d'esprit, et c'est par leurs prières que le Seigneur nous a conservés. »

Il ne jouit pas longtemps après son retour du fruit de son voyage. L'orage qu'il avait tâché d'apaiser continua avec plus de violence que jamais. Nous avons dit que l'empereur avait assemblé un concile à Sidon dans l'intention d'y détruire tout ce qui s'était fait dans celui de Chalcédoine. Elie de Jérusalem et Flavien d'Antioche s'y étaient rendus, et y avaient fait avorter les pernicieux desseins des hérétiques. L'empereur en avait été irrité contre Elie, comme nous avons dit qu'il avait témoigné à saint Sabas; mais l'impie Sévère ayant été mis sur le siége d'Antioche à la place de Flavien, et Elie ayant refusé de recevoir ses lettres synodiques, l'empereur entra en si grande colère contre lui, qu'il envoya Olympe, duc de Palestine, pour le chasser de son siége, et mit en sa place Jean, fils de Marcien, qui avait été gardien de la sainte Croix, et qui promit d'embrasser la communion de Sévère, et de prononcer anathème contre le saint concile de Chalcédoine.

Dès que saint Sabas eut appris que les députés de Sévère étaient

Digitized by Google

arrivés à Jérusalem, pour porter ses lettres synodiques à Elie, il s'y rendit avec plusieurs autres égumènes, et s'étant tous assemblés au Calvaire avec un grand nombre de moines et le peuple de Jérusalem, ils prononcèrent publiquement anathème contre Sévère et contre ceux qui communiquaient avec lui, en présence même des officiers et des soldats qu'on avait envoyés pour forcer Elie à le recevoir dans sa communion. Ensuite lorsque Jean fut mis à la place d'Elie, saint Sabas et les autres Pères du désert, avertis de la promesse qu'il avait faite au duc Olympe au préjudice de sa foi et de sa conscience, vinrent le conjurer de ne point communiquer avec Sévère, et de s'exposer à tout souffrir pour soutenir le concile de Chalcédoine, l'assurant qu'ils l'aideraient de tout leur pouvoir.

Jean, frappé de respect pour eux, suivit leur sentiment et rétracta la parole qu'il avait donnée à Olympe, ce qui ne fut pas plutôt rapporté à l'empereur, qu'il envoya un nommé Anastase, fils de Pamphile, à Jérusalem, où il surprit le patriarche et le mit dans la prison publique. Il l'en tira peu de temps après dans l'espérance qu'il exécuterait la promesse qu'il avait faite à Olympe; mais quand il fut en liberté, il envoya de nuit à tous les moines pour se trouver à Jérusalem. Ils s'y rendirent au nombre d'environ dix mille, et il fut résolu de s'assembler dans l'église de saint Etienne, celle de la sainte Résurrection, qui était la cathédrale, étant trop petite pour tant de monde.

Tous étant donc assemblés, tant les moines que les habitants de Jérusalem, Anastase et le consulaire Zacharie s'y rendirent. Hypace, neveu de l'empereur, s'y trouva aussi; il était venu à Jérusalem pour accomplir un vœu, ayant été délivré de la prison de Vitalien. Jean monta sur l'ambon, ayant à ses côtés saint Sabas, chef des anachorètes, et saint Théodose, chef des cénobites. Anastase s'attendait à voir exécuter les volontés de l'empereur; mais le peuple cria pendant plusieurs heures: « Anathématisez les hérétiques et confirmez le concile. » A ces cris tous les trois répondirent d'une même voix, et anathématisèrent Nestorius, Eutychès, Sévère d'Antioche, Sotéric et Césarée et quiconque re-

Digitized by Google

fusait de recevoir le concile de Chalcédoine. Ils descendirent après cette protestation authentique de leur foi, et saint Théodose remonta un moment après, et dit de nouveau à tout le peuple : « Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre conciles comme les quatre évangiles, qu'il soit anathème. »

Une fermeté si peu attendue étonna le duc Anastase, qui s'enfuit à Césarée ; et le neveu de l'empereur protesta avec serment aux abbés qu'il était venu à Jérusalem pour entrer dans leur communion, sans avoir jamais eu part à celle de l'impie Sévère. Il offrit cent livres d'or pour le saint Sépulcre, le Calvaire et la sainte Croix, et en donna autant à saint Théodose et à saint Sabas pour être distribué aux moines du pays.

L'empereur ne tarda pas d'être instruit de tout ce qui s'était passé, et forma le dessein d'employer la force pour exiler l'évêque Jean, saint Sabas et saint Théodose; mais la nouvelle en étant venue à Jérusalem, tous les moines s'assemblèrent et dressèrent une protestation en forme de requête, qu'ils lui envoyèrent au nom de Théodose et de Sabas, archimandrite, et de tous ceux qui, dans la sainte cité, dans le désert d'alentour et le Jourdain étaient les chefs des moines, les zélés défenseurs de la foi et les modèles de tous les solitaires par une piété qui les rendait souverainement respectables. Cette requête contenait en substance, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même, le Roi et l'Empereur de tout l'univers, ne lui avait confié l'empire qu'avec dépendance de son autorité suprême, et afin qu'il en usât pour procurer la paix aux églises, et principalement à celle qui en était la mère, en laquelle le mystère du salut avait été manifesté et consommé; l'Evangile ayant commencé à Jérusalem et s'étant répandu de là jusqu'aux extrémités de la terre.

Ordonnez, disent-ils, qu'on fasse cesser l'orage dont elle est si violemment agitée ; car, dès qu'il s'agit de la foi, s'il faut choisir ou la vie ou la mort, nous préférons plutôt de mourir. Nous sommes dans la constante résolution de ne communiquer jamais avec les ennemis de l'église de Dieu, dont nous méprisons les vains anathèmes, nous attachant inviolablement à la foi des Apôtres,

Digitized by Google

dans laquelle nous mettons toute notre gloire et notre espérance. Nous nous unissons tous de foi et de sentiment pour recevoir les quatre saints conciles, qui expriment le même sens de la doctrine évangélique en différentes paroles, comme ils ont été tenus en différents temps. Le premier est le concile de Nicée, assemblé contre le très-impie Arius. Nous nous croyons obligés de recevoir les trois autres qui l'ont suivi, comme nous avons reçu celui-là. Celui de Constantinople, contre l'impiété de Macédonius ; celui d'Ephèse, contre le détestable Nestorius ; et celui de Chalcédoine, contre le méchant Eutychès. Ces quatre conciles contenant la pure doctrine de l'Evangile, on ne pourra jamais nous en séparer, ni nous unir à ceux qui ne leur obéissent pas, quand même on nous menacerait de mille morts ; et afin que votre puissance impériale soit bien instruite de notre foi, et qu'on ne lui donne pas à entendre que nous admettons les dogmes de Nestorius, nous vous protestons que nous anathématisons cet hérétique qui divise Jésus-Christ ; mais nous disons également anathème, avec le concile de Chalcédoine, contre Eutychès, qui confond la divinité et l'humanité sainte de Jésus-Christ.

On fit quatre copies de cette déclaration, une pour Jean, patriarche de Jérusalem, l'autre pour les gouverneurs ; on envoya les deux autres à Constantinople pour l'empereur et le patriarche de cette ville. L'empereur Anastase l'ayant reçue, fut conseillé de se tenir en repos, parce qu'il avait assez à faire avec Vitalien, qui avait recommencé la guerre ; ainsi le patriarche Jean ne fut point chassé de Jérusalem.

Saint Sabas alla voir le patriarche Elie dans son exil et assista à sa mort. Celle de l'empereur Anastase arriva en même temps, et changea la face des affaires de l'Eglise. Justin, qui lui succéda, ordonna que tous ceux qu'il avait exilés fussent rappelés, et qu'on mit le saint concile de Chalcédoine dans les dyptiques. Dès que cet ordre fut apporté à Jérusalem, saint Sabas y accourut ; il s'y assembla aussi une multitude infinie de moines et de laïques, et les évêques y tinrent un concile. On publia l'ordre de l'empereur ; on mit les quatre conciles dans les dyptiques, et

Digitized by Google

tout ce que saint Sabas avait prédit de l'empereur Anastase se trouva accompli.

Le patriarche Jean l'envoya en même temps, avec quelques autres abbés, vers Jean de Césarée et Théodose de Scythopolis, pour leur faire part des lettres de l'empereur et leur apprendre qu'on avait mis les quatre conciles dans les dyptiques. Ces nouvelles y furent reçues avec une joie inexprimable, et on s'y conforma avec grande solennité à ce qui avait été fait au concile de Jérusalem.

Le Saint fit quelques miracles durant son séjour à Scythopolis. Il prédit d'un Samaritain, homme fort puissant et en crédit, mais ennemi des chrétiens, qu'il périrait par le feu au milieu même de la ville. Il guérit une femme qui depuis plusieurs années souffrait extrêmement d'un flux de sang. Il délivra une fille de la tyrannie du démon qui s'était emparé de son corps. L'historien Cyrille dit que son père fut témoin oculaire de ce dernier miracle ; qu'il ne le quitta presque plus tout le temps qu'il fut à Scythopolis ; qu'il avait souvent honoré sa maison de sa présence, et que sa mère avait eu le bonheur de recevoir sa bénédiction.

Il y avait dans ces quartiers un saint anachorète, nommé Jean, très-éclairé dans les choses divines et très-riche en vertu. Il avait perdu la vue, soit par les veilles, soit par l'abondance des larmes de componction, soit enfin par la caducité de son âge ; car il y avait quatre-vingts ans qu'il était dans le monastère, dont il avait passé cinquante enfermé dans sa cellule, et on dit qu'il vécut en tout plus de cent ans. Saint Sabas voulut le voir, et ce fut en y allant, qu'il guérit la femme affligée du flux de sang.

Le patriarche Jean l'invita à dîner à son retour à Jérusalem avec plusieurs autres égumènes, et il les plaça à table entre lui et Antoine son frère, évêque d'Ascalon. Quoique le Saint jeunât très-austèrement à son particulier, il ne faisait pas difficulté, lorsqu'il avait des hôtes dans son monastère et qu'il se trouvait dans des occasions comme celle où il était alors, de manger ce qu'on lui présentait ; mais il ne passait jamais les bornes de la tempé-

Digitized by Google

rance monastique : et comme le patriarche Jean et son frère Anloine le pressaient de manger, il leur dit : « Pardonnez-moi, mes Pères, je mange autant que j'en ai besoin. » Saint Théodose, qui se trouvait présent, leur dit agréablement : « Le seigneur Sabas est si affamé, que vous ne suffiriez pas tous les deux pour le rassasier. » A quoi le patriarche Jean répondit : Cet homme de Dieu imite le saint Apôtre qui disait : « *Je sais porter la pauvreté et je sais user de l'abondance. Je suis instruit pour toutes rencontres et pour toutes choses, soit qu'il faille souffrir la faim, on être rassasié, soit qu'il faille être pourvu de biens, ou endurer la pauvreté. Je suis tout par la grâce de Celui qui me fortifie.*

L'historien Cyrille remarque sur ce que nous venons de dire, que cet incomparable Saint était d'un caractère toujours égal ; d'une douceur et d'une simplicité admirables ; qu'il excellait en prudence et en discrétion, et que sa charité était pure et sincère. Il dit qu'il vivait avec saint Théodose dans une union cordiale ; et qu'étant placés à la tête de tous les moines de la Palestine, lui sur les anachorètes, et saint Théodose sur les cénobites, ils étaient l'un et l'autre de véritables enfants de lumière, des hommes de Dieu, des serviteurs fidèles, les colonnes et l'appui inébranlable de la vérité, et des hommes animés des plus saints désirs. Il ajoute qu'on pouvait les regarder comme les chefs d'une armée très-nombreuse de solitaires, qui, par l'expérience qu'ils avaient dans la conduite des âmes et dans les devoirs monastiques, marchaient à leur tête et les dirigeaient sûrement dans la voie qui mène au royaume des cieux.

Ils se communiquaient réciproquement leurs lumières et leurs desseins, et quelquefois saint Sabas disait à saint Théodose, pour égayer la conversation : « Vous n'êtes que le chef des enfants, appelant ainsi les cénobites à cause de leur dépendance du supérieur du monastère ; quant à moi, je suis le supérieur des supérieurs, parce que chacun de ceux qui me sont soumis se trouvant seul dans sa cellule, est son propre supérieur ; » ce qui réjouissait beaucoup saint Théodose.

Le décès du patriarche Elie, mort dans son exil, avait été suivi

Digitized by Google

d'une sécheresse qui causa pendant cinq ans une famine extrême dans la Palestine. On pouvait aisément reconnaître dans ce terrible fléau, la vengeance que le Ciel tirait de l'injustice commise contre cet évêque. Il y avait déjà quatre ans que la sécheresse durait, et les religieux du monastère de la grotte manquant d'eau, sans qu'il y eût apparence de pluie, quoique ce fût au mois de mars, vinrent trouver saint Sabas et lui représentèrent qu'ils ne pouvaient plus demeurer dans ce lieu sans risquer de mourir. Le Saint leur reprocha leur peu de soumission à la Providence, et de patience dans les évènements fâcheux de la vie. Ensuite il leur dit : « J'ai cette confiance en la bonté de Dieu, qu'après trois jours tous vos réservoirs seront remplis; allez-vous-en préparer tout ce qu'il faut pour la conduite des eaux, et vous verrez que le Seigneur vous visitera, en vous accordant ce que vous souhaitez. » En effet, les trois jours n'étaient pas passés, qu'on vit paraître un nuage qui couvrit tout le monastère et les terres qui en dépendaient, et y répandit une pluie très abondante, sans qu'il tombât une goutte d'eau sur les terres de celui de Castel, placé à l'orient de la grotte, ni de celui qu'on nommait *Scholarium*, qui était au nord, ni sur la grande laure située au midi. Les religieux de ces monastères vinrent lui en faire leurs plaintes. » Quel crime avons-nous commis, lui dirent-ils, notre vénérable Père, pour nous priver ainsi du fruit de vos prières ? Et il leur répondit : Ne vous laissez pas abattre ; le Seigneur a daigné pourvoir au besoin de vos frères par sa bénédiction ; mais soyez assurés que vous aurez de l'eau autant qu'il vous en faut jusqu'à ce qu'il pleuve encore. »

Cependant la sécheresse continuait, et avec elle la famine. Le mal durait depuis cinq ans, et les pauvres de Jérusalem mendiaient autant pour avoir de l'eau que pour avoir du pain. Plusieurs même périssaient de soif. Dans cette extrémité, le patriarche craignant que le peuple ne se soulevât, conduisit quantité de travailleurs aux endroits les plus bas et les plus humides, pour creuser jusqu'à ce qu'on pût trouver de l'eau. Il vint pour cela au torrent de Siloé, auprès de la colonne de saint Côme, sur le chemin qui conduisait à la grande laure, et après y avoir fait creuser

Digitized by Google

à la profondeur de quarante brasses, il n'en trouva point, ce qui l'affligea extrêmement. Il témoigna sa douleur à un homme capable de lui donner un bon conseil, et qui avait eu plusieurs charges municipales, qui lui dit : « J'ai su, il n'y a pas longtemps, que l'abbé Sabas a obtenu de Dieu par ses prières de la pluie pour un de ses monastères ; en sorte que tous ses réservoirs ont été remplis. »

L'archevêque n'en demanda pas davantage ; il fit appeler le Saint à la maison épiscopale, comme pour lui parler d'affaires, et quand il fut arrivé il le prit à part et l'exhorta beaucoup à prier le Seigneur de pardonner à son peuple, qu'il voyait consumé par la faim et la soif, et ajouta : « Si c'est pour mes péchés que Dieu a envoyé ce fléau, pourquoi tomberait-il sur ce peuple, puisque c'est moi qui suis le coupable ? »

« Hélas ! lui répondit le Saint, que suis-je pour pouvoir apaiser la colère du Seigneur ? Je ne suis qu'un pécheur et un homme faible ; mais je retournerai à ma cellule, et pour obéir à Votre Sainteté, je me prosternerai devant lui pour le supplier, comme vous me l'ordonnez, de nous faire éprouver les effets de sa bonté, *lui dont les miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres ;* et si après trois jours il ne pleut pas, vous connaîtrez par là qu'il n'a pas jugé à propos d'exaucer mes prières ; mais afin qu'elles soient plus efficaces, ajoutez-y aussi les vôtres. »

Il se retira après avoir parlé ainsi ; c'était le troisième jour du mois de septembre. Le lendemain, la chaleur fut si excessive, que plusieurs des travailleurs qu'on avait employés pour creuser des fosses furent obligés de se retirer, comptant d'y revenir le jour suivant ; mais au commencement de la nuit, il se leva un vent du midi, accompagné d'éclairs et de tonnerres, et il tomba une pluie si extraordinaire, qu'avant qu'il fût jour tous les aqueducs furent pleins, les torrents débordèrent, les fosses qu'on avaient creusées furent comblées, et les instruments des ouvriers cachés sous les eaux. Tous les réservoirs de la ville se trouvèrent également remplis, et la fête de la dédicace de l'Eglise, qu'on croyait de passer bien tristement, fut célébrée avec la plus grande joie.

Digitized by Google

Le patriarche Jean mourut après avoir tenu le siége de Jérusalem sept ans et neuf mois. Saint Sabas courait alors sa quatre-vingt-sixième année. Trois ans après, l'empereur Justin étant vieux et infirme, associa à l'empire Justinien, fils de sa sœur, et ne lui survécut que trois mois, après avoir régné neuf ans. Enfin Pierre, natif d'Eleuthéropolis, succéda au patriarche Jean. Il eut pour saint Sabas la même estime que ses prédécesseurs, et le visitait souvent dans sa solitude. Il avait une sœur nommée Hésychie, remplie de mérite et de piété, et qui fut à notre Saint une occasion de faire éclater la grâce des miracles, dont Dieu l'avait favorisé. Elle tomba dangeureusement malade, et les médecins désespéraient de la guérir. Pierre extrêmement affligé, alla se consoler auprès de saint Sabas, et le pria de venir à sa maison et d'y faire oraison pour elle. Le Saint, qui ne savait point se refuser aux œuvres de charité, s'y rendit aussitôt, fit sa prière, et par la vertu du signe de la croix, la rétablit en santé. Ce miracle fut su de toute la ville, qui en rendit des actions de grâces à Dieu.

Tandis qu'il gouvernait en paix ses solitaires, Dieu appela de cette vie son coopérateur dans le gouvernement, saint Théodose le Cénobite. Saint Sabas avait alors quatre-vingt-onze ans, et quatre ans après il fut obligé de faire un second voyage à Constantinople pour la raison que nous allons dire. Les Samaritains, déchaînés contre le christianisme, avaient pris les armes, pillant et brûlant les églises et les villages entiers, et massacrant sans distinction tous les chrétiens qu'ils rencontraient ; en sorte qu'il n'y avait plus pour ceux-ci de sûreté dans les grands chemins. Ils avaient exercé ces hostilités principalement autour de Samarie. Ils s'étaient rendus maîtres de cette ville et avaient couronné empereur un homme de leur nation, nommé Julien ; ensuite ils avaient égorgé l'évêque Ammonas et mis en pièces des prêtres, dont, par une fureur inouïe, ils avaient fait frire les membres avec des reliques de martyrs. L'empereur en fut averti et envoya des troupes réglées, qui en tuèrent un grand nombre, et entre autres, leur prétendu empereur.

Pendant cette guerre, Sylvain, Samaritain, fort puissant et

Digitized by Google

grand ennemi des chrétiens, osa entrer à Scythopolis comme dans un temps de paix, sans ordre de l'empereur ; il fut aussitôt pris par les chrétiens et brûlé au milieu de la place, comme nous avons rapporté plus haut que saint Sabas l'avait prédit dix ans auparavant.

Arsène, fils de Sylvain, était alors à Constantinople, décoré du titre d'illustre, et en crédit auprès de l'empereur et de l'impératrice. Il fit ses plaintes à l'empereur de la mort de son père, et lui en donna de fausses relations, qui l'irritèrent contre les habitants de la Palestine. Le patriarche Pierre et les évêques de sa dépendance prièrent saint Sabas d'aller à la cour, pour obtenir du prince une remise des impositions à cause des ravages des Samaritains, et le Saint, qui entreprit ce voyage dans un esprit de charité, partit au mois d'avril.

Le patriarche Pierre écrivit par avance à l'empereur pour lui annoncer le voyage du Saint, ce qui lui causa une grande joie. Il envoya au devant de lui ses galères, avec le patriarche Epiphane, Hypace, évêque d'Ephèse, et un autre évêque nommé Eusèbe, pour le recevoir. Ces évêques le conduisirent comme en triomphe au palais, et ayant été introduit avec eux au dedans du voile, l'empereur vit sur sa tête une couronne de lumière ; de sorte que, frappé d'un profond respect, il courut se prosterner devant lui, lui baisa la tête ayant le cœur attendri et les yeux baignés de larmes de joie, et lui demanda sa bénédiction. Il le fit ensuite entrer chez l'impératrice Théodora, qui se prosterna et lui dit : « Mon Père, priez pour moi afin que Dieu me donne un fils. » Le Saint lui répondit : « Que le Dieu de gloire conserve votre empire dans la piété et la victoire. »

La princesse fut affligée de ce qu'il n'avait pas répondu à sa demande ; et quand il fut sorti de l'audience, les Pères qui l'accompagnaient lui en demandèrent la raison, et il leur dit : « Croyez-moi, mes Pères, il ne sortira point de fruit de ce ventre, de peur qu'il ne soit nourri de la doctrine de Sévère, et ne trouble l'Eglise plus que n'a fait Anastase. »

Les abbés furent logés dans le palais, et saint Sabas ayant rendu à l'empereur les requêtes des églises de Palestine, il re-

Digitized by Google

connut les calomnies d'Arsène le Samaritain, et sa colère se tourna contre ceux de sa nation. Il fit une constitution par laquelle il leur fut défendu d'avoir des synagogues, d'exercer aucune charge publique, de succéder les uns aux autres, ni se faire des donations. Il ordonna aussi d'en faire mourir plusieurs, principalement les chefs et les séditieux, et à cette occasion Arsène, qui était du nombre, se cacha, puis il eut recours à saint Sabas, qui était encore à Constantinople, et se fit baptiser avec tous les siens.

L'empereur fit appeler peu de jours après saint Sabas, et lui dit : « Je sais, mon Pere, que vous avez fondé plusieurs monastères dans le désert. Demandez tel revenu que vous voudrez pour l'entretien des moines, afin qu'ils prient pour nous et pour notre empire. » A quoi le Saint répondit : « Les moines qui prient pour votre piété n'ont pas besoin de ces revenus, leur partage est le Seigneur, qui fit pleuvoir autrefois le pain du ciel sur un peuple incrédule et rebelle. Nous vous demandons seulement pour les chrétiens de la Palestine la décharge des impositions ; le rétablissement des églises brûlées par les Samaritains, avec un secours pour les fidèles qui ont été pillés et réduits à un petit nombre ; un hôpital à Jérusalem pour les malades étrangers, nous vous demandons aussi d'achever le bâtiment de l'Eglise de la Mère de Dieu, que le patriarche Elie avait commencé ; et enfin, de faire bâtir un château dans le désert au-dessous des monastères que j'ai fondés, pour les mettre à couvert des incursions des Sarrasins. J'espère qu'en récompense de ces cinq œuvres, Dieu ajoutera à vos Etats, l'Afrique, Rome et le reste de l'empire d'Honorius, que vos prédécesseurs ont perdu ; à condition toutefois que vous délivrerez les églises des trois hérésies, d'Arius, de Nestorius et d'Origène. »

Son historien remarque que, par les ariens, il entendait les Goths, les Visigoths, les Vandales, les Gépides, qui étaient ariens et dominaient dans l'Occident ; et par les nestoriens, les défenseurs de Théodore de Mopsueste ; car on en reconnut quelques-uns entre les moines qui étaient venus avec lui, qui se déclarèrent dans des disputes qu'ils eurent dans la ville avec des eutychiens.

Digitized by Google

Il ajouta les origénistes, parce qu'il s'en était trouvé un, nommé Léonce, natif de Constantinople, qui, sous prétexte de défendre le saint concile de Chalcédoine, soutenait la doctrine d'Origène. Aussi, saint Sabas le chassa de sa compagnie, et tous ceux qui étaient attachés à Théodore de Mopsueste.

L'empereur lui accorda tout ce qu'il avait demandé, et envoya des ordres en conséquence à Pierre, patriarche de Jérusalem, et aux magistrats de Palestine; de sorte que les villages qui avaient été ravagés ou brûlés par les Samaritains furent déchargés des impositions à proportion du dommage qu'ils avaient souffert; les églises brûlées furent réparées; celle que le patriarche Elie avait entreprise fut bâtie et ornée magnifiquement. On bâtit aussi un hôpital dans la sainte cité, auquel l'empereur attribua un revenu de trois mille sept cents sous d'or pour deux cents lits; et enfin il fit bâtir le château pour la défense des monastères du Saint, et y mit une garnison; ainsi il accomplit ses cinq demandes, et Dieu accomplit aussi en sa faveur tout ce que le Saint lui avait prédit, comme l'historien Cyrille le rapporte plus au long.

Tandis que l'empereur était occupé avec le questeur Tribonien à faire dresser son ordonnance, saint Sabas se retira à l'écart pour réciter l'office de Tierce. Jérémie, son disciple et diacre de la grande laure, qui l'avait accompagné, s'approcha et lui dit: « Vous voyez, mon vénérable Père, que l'empereur témoigne autant d'affection à accomplir vos demandes, et vous le quittez ainsi? Il lui répondit: *Mon fils, ils font leur devoir, faisons aussi le nôtre.* »

Enfin, Justinien ayant donné ses ordres et satisfait pleinement les charitables désirs de saint Sabas, le renvoya en paix. Il retourna donc en Palestine au mois de septembre, et se rendit aussitôt à Jérusalem pour y publier les ordres du prince. Le patriarche Pierre et les autres évêques qui s'y trouvaient le prièrent de les aller aussi publier à Césarée et à Scythopolis et de les faire exécuter; ce qu'il fit. Il revint ensuite à Jérusalem, où il visita les saints Lieux comme pour leur dire adieu, et se retira à sa laure.

Digitized by Google

Il tomba malade peu de temps après ; ce que le patriarche Pierre n'eut pas plutôt appris, qu'il se hâta de l'aller voir. Il ne trouva dans sa cellule que quelques cosses et de vieilles dattes, tant sa pauvreté et sa mortification étaient grandes. Il voulut lui-même en prendre soin, et le fit transporter pour cela en litière à sa maison épiscopale, où il le servit de ses propres mains.

Mais quelques jours après, le Saint eut révélation que sa fin était proche et il lui en fit part, le priant de le renvoyer à sa laure. Le patriarche, qui voulait le contenter en tout, l'y fit transporter avec le service nécessaire ; et là, ce saint homme, couché dans sa petite tour, ayant appelé au commencement de décembre les Pères de la laure, leur donna, pour lui succéder dans la charge d'abbé, Mélyte de Bérite, qu'il exhorta à conserver fidèlement les traditions de ses monastères, et qu'il lui donna par écrit. Il demeura les quatre jours suivants sans rien prendre et sans voir personne, et le samedi au soir, ayant demandé et reçu la sainte communion, il dit : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains*, et mourut. » C'était le 5 décembre, la sixième année de Justinien, l'an de Jésus-Christ 531. Le moine Cyrille règle ainsi la chronologie de sa vie. Il vint en Palestine à l'âge de dix-huit ans. Il demeura dix-sept ans dans le monastère ; il en passa cinquante-neuf, ou dans le désert ou dans la grande laure, et mourut âgé de quatre-vingt-quatorze ans.

Ses obsèques se firent avec la plus grande pompe. Il s'y assembla de tous les lieux d'alentour des moines sans nombre et un peuple immense. Le patriarche de Jérusalem, accompagné de plusieurs évêques et des principaux de la ville, s'y rendit aussi, et l'on déposa son vénérable corps à l'endroit où il avait vu la colonne de feu dont nous avons parlé, entre les deux églises. On voyait encore sur la fin du douzième siècle son tombeau couvert de marbre.

« Cependant, dit l'historien Cyrille, on doit plutôt appeler son décès un sommeil qu'une mort, puisqu'ayant vécu si saintement, on peut lui appliquer ces paroles du Sage : *Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, ils ne souffriront point le tourment*

Digitized by Google

de la mort. Il ajoute que son corps était de son temps aussi frais et entier que quand il mourut, et qu'il l'avait vu lui-même, étant descendu expressément dans son caveau pour honorer cette précieuse relique, lorsqu'on y déposa le corps du bienheureux. Mais quoique Dieu ait ainsi glorifié les dépouilles corporelles de son serviteur, il a encore plus glorifié son âme par les miracles qu'il a opérés en faveur de ceux qui l'ont invoqué avec confiance. » (MARIN).

SAINT BASSUS OU SAINT BASSE,

ÉVÊQUE DE NICE, MARTYR.

Saint Bassus, élevé sur le siége épiscopal de Nice, au milieu du troisième siècle, vécut entouré de périls; ce qui ne l'empêchait pas de visiter son troupeau et de porter la lumière dans tout son diocèse. Comme il faisait partout des conversions, il fut arrêté et conduit aux juges, sous l'empereur Décius. Les juges après l'avoir interrogé le condamnèrent à la prison, d'abord, en attendant le retour de Décius qui faisait la guerre aux Perses. Mais peu de jours après le bruit de la mort de Décius se répandit. Dans une bataille qu'il livrait, il avait voulu traverser un marécage qui le séparait d'un groupe d'ennemis, mais le marécage engloutit le cheval et le cavalier. Sa mort produisit un peu de calme. Bassus sortit de sa prison et retourna à ses ouailles.

Quelques années se passèrent. Mais sous Valérien, le pieux évêque fut arrêté de nouveau et cette fois livré à des juges féroces. Le président Pérennius le fit étendre sur le chevalet. Les bourreaux brûlèrent ses chairs avec des lames ardentes et lui percèrent le corps avec de grands clous. Dans cet affreux supplice, son âme s'éleva dans les cieux.

SAINT PELIN,

ÉVÊQUE DE BRINDES, MARTYR.

Le vaillant évêque Pelin, qui était du pays de Naples, siégea au milieu du quatrième siècle, à l'époque ou Julien l'apostat désertait la foi pour ramener dans l'Empire le culte des idoles.

Digitized by Google

On bâtit ou on releva dans son diocèse de Brindes un temple consacré à Mars. Dès que ce temple eut son toit, les idolâtres y coururent. Saint Pelin voyant quelques groupes de ses diocésains se rendre à ce temple, il les suivit en gémissant. Il entra avec eux, mais sans franchir les portes et se mit à prier, non pas l'idole, mais Dieu dont on lui donnait la place. Tout à coup le temple s'écroula.

Les idolâtres furieux attribuèrent le désastre au Saint; ils virent de la magie dans sa prière et les prêtres des idoles se ruant sur lui le déchirèrent par quatre-vingt cinq blessures qui lui donnèrent la mort; il la reçut en bénissant Dieu.

Cet événement eut lieu dans l'Abruze citérieure à Pentina au royaume de Naples.

SAINT ASCOLE,

ARCHEVÊQUE DE THESSALONIQUE.

Saint Ascole, né dans une petite ville de Cappadoce, renonca, dès ses plus tendres années, aux amusements du siècle pour aller mener la vie de réclus dans une solitude de l'Achaïe. Il y passa quelques années. Mais sa sainteté et son mérite l'en tirèrent ; et il se vit élu archevêque de Thessalonique, il fit paraître là toute la vigilance, tout le zèle et toute la charité d'un fidèle pasteur, travaillant également à maintenir la pureté de sa foi, et celle des mœurs. Ses liaisons intimes avec les plus célèbres évêques de son temps, et la haute réputation qu'il s'était acquise, suffiraient à son éloge. Le saint Pape Damase le fit son vicaire-général en Illyrie et le chargea de surveiller Constantinople où un certain Maxime, dit le cynique, occupait contre les statuts le siége patriarchal.

L'empereur Théodose, en l'année 380, étant tombé malade à Thessalonique (il n'était encore que catéchumène) fit demander le baptême à l'archevêque Ascole. Aussitôt que le saint l'eût baptisé, Théodose recouvra la santé.

En 381 Ascole se distingua grandement au concile général de Constantinople, par la manière dont il réfuta les erreurs de cer-

Digitized by Google

tains schismatiques qui ne voulaient pas reconnaître la divinité du Saint Esprit. Aussi le Pape Damase, admirant sa science et sa sainteté, le fit venir à Rome, en 382, pour siéger au célèbre Concile où l'on devait traiter de la réunion des peuples d'Antioche. Dans ce voyage, il se lia d'une étroite amitié avec saint Ambroise. Après la clôture du concile, il revint dans son diocèse où il mourut, l'année suivante. Proclamé Saint par saint Ambroise et par l'Eglise.

SAINT HOARNEAU.

Saint Hoarneau était père de saint Hervé. Huvarnion ou Huarneau, qu'on appelle aussi Hervian, d'où vient le nom de Hervé, naquit dans la Grande-Bretagne, à la fin du cinquième siècle. Ses parents riches et vertueux lui donnèrent un excellente éducation qui développa ses grandes dispositions. Réunissant de vastes connaissances, parlant bien plusieurs langues, parfait musicien, poëte distingué, et surtout modèle de sagesse, il fut la gloire de sa famille et les délices de la société.

En 515, Childebert Ier monta sur le trône de France, et parut si généreux protecteur des sciences, des lettres et des arts, qu'il attira bientôt à sa cour tous les beaux talents, non-seulement du royaume, mais encore des états voisins. Le savant et sage Anglais fut des mieux accueillis. Le prince, qui aimait la poésie et la musique, l'attacha de suite à sa maison et lui donna de gros appointements. Le jeune étranger ne se laissa jamais entraîner par le torrent de la corruption des cités et des cours. Pénétré de la crainte du Roi des rois, il ne perdait pas un instant. Il consacrait aux exercices religieux le temps que ne demandaient pas ses fonctions. Il fréquentait les églises et les sacrements; il s'adonnait à l'oraison, il distribuait des secours aux malheureux, et gardait la continence avec un soin particulier.

Ses vertus, ses bienfaits charmaient tout le monde. Le prince était ravi de voir un homme d'un aussi rare mérite et désirait le conserver. Mais le juste soupirait après la retraite. Ayant passé

Digitized by Google

quatre ans auprès de Childebert, il sollicita vivement la permission de regagner sa patrie. Mille fois refusé, il obtint la grâce qu'un ambitieux regarderait comme un malheur.

Le roi le combla de présents, et l'envoya dans la Basse-Bretagne, avec des lettres de recommandation pour le prince Judual. Il le priait de faire bon accueil à l'illustre voyageur, et de lui fournir les moyens de passer en Angleterre.

Le souverain de l'Armorique reçut honorablement un personnage si digne d'amour et d'estime. Il le logea dans son palais et l'y traita avec distinction. Connaissant le prix du trésor qu'il possédait, il souhaita le retenir pour l'édification de son peuple. Le ciel exauça un si louable désir. Trois fois Hervian fut averti en songe d'épouser une vierge armoricaine que l'Ange lui nomma. La jeune fille eut elle-même un avertissement divin, pour la déterminer à l'accepter pour époux. Judual, à qui Hervian, raconta sa vision en fut enchanté et le conduisit à la fontaine où l'envoyé de Dieu avait dit que se trouverait la sage Rivaronne. Elle leur apprit que son père était mort, et qu'elle demeurait chez son frère Rigour. Le prince rentra avec Hervian, manda Rigour et sa sœur. L'alliance fut acceptée, et bientôt le mariage fut célébré sous les auspices du souverain.

Les nouveaux époux allèrent demeurer au manoir de Lanvrioul, dans la commune de Plouzévédé, chez Rigour leur frère.

Un an après, Rivaronne mit au jour un enfant aveugle, qui reçut sur les fonds du baptême le nom de Huvané ou Hervé, que portait déjà le son père. Les époux heureux se sanctifiaient, rivalisant d'ardeur à servir Dieu et le prochain, et à bien élever leur enfant. Cinq ans après la naissance de son fils, qui fut aussi un saint, Hervian couronna une vie pure et pleine de bonnes œuvres par une mort édifiante, vers 526.

SAINT NICET OU SAINT NICIÈCE,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Saint Nicet, étant encore enfant, fut mis dans un monastère pour y être élevé. Il y fit de grands progrès dans les sciences et

Digitized by Google

la vertu, et son mérite lui acquit une telle réputation, qu'il fut bientôt connu à la cour. Le roi Thierri l'honora d'une estime particulière, et l'obligea d'accepter l'évêché de Trèves en 527. Théodebert, fils et successeur de ce prince, eut pour Nicet les mêmes sentiments. Mais Clotaire Ier, oncle de Théodebert, ayant dans la suite réuni toute la monarchie française, tint une conduite différente à l'égard du saint Evêque. Il ne put souffrir le zèle qu'il faisait paraître pour le rétablissement de la discipline, et il le bannit injustement; mais cet exil ne fut pas long : car Sigebert, qui succéda à Clotaire, son père, dans cette partie de ses domaines, ne voulut prendre possession de son royaume que quand Nicet eut été rendu à son église.

Les fruits extraordinaires que produisirent ses prédications, la sainteté de sa vie, à laquelle le don des miracles ajoutait un nouvel éclat, son assiduité à la pratique de toutes les bonnes œuvres, le faisaient universellement admirer et respecter. Il assista, en 535, au second concile de Clermont, au cinquième d'Orléans en 549, et au second de Paris en 551. Quatre ans après, il assembla lui-même un concile à Toul. Mais, quoique protégé par le roi Sigebert, il éprouva des contradictions. Il n'en diminua rien de son zèle à soutenir la cause de Dieu et à procurer le salut des âmes. L'abolition des mariages incestueux lui coûta des peines infinies, qui furent à la fin couronnées du succès. Il défendit aussi la doctrine de l'Eglise contre les erreurs des ariens et des eutychiens. Nous avons encore deux lettres qu'il écrivit sur ce sujet.

La première, écrite vers l'an 561, est adressée à Clodosinde, princesse catholique. Elle était fille de Clotaire Ier, et avait épousé Alboin, roi des Lombards, qui professait l'arianisme. Le Saint l'exhorte à travailler à la conversion de son mari, et lui prouve la vérité de la doctrine catholique par la force du baptême, et par les miracles qu'opéraient dans l'église les reliques des Saints, que les ariens vénéraient eux-mêmes. « Que le roi Alboin, disait-il, envoie à l'église de Saint-Martin de Tours : si ses députés veulent y entrer, ils y verront les aveugles éclairés, les sourds entendre, les muets parler, des lépreux et d'autres malades guéris... Que

Digitized by Google

dirai-je des saints Evêques Germain, Hilaire et Loup, qui opèrent tant de miracles que nous ne pouvons les raconter tous? Les démoniaques sont contraints de reconnaître le pouvoir de ces serviteurs de Dieu. Voit-on rien de semblable dans les églises des ariens? Non : le démon n'exorcise pas le démon. Que n'avez-vous pas vu aux tombeaux des saints Evêques Médard et Remi? Vous avez entendu raconter à votre aïeule Clotilde ce qu'elle fit pour convertir le roi Clovis [1]. »

La seconde lettre du saint évêque est adressée à l'empereur Justinien, qui était tombé dans l'erreur des incorrupticoles. Ces hérétiques soutenaient que le corps de Jésus-Christ, dans sa vie mortelle, avait été impassible. Nicet, animé d'un zèle vraiment épiscopal, ne craignit pas de dire à Justinien, que son nom était anathématisé en Italie, en Afrique, en Espagne et dans les Gaules, depuis la publication de l'édit où il ordonnait aux Evêques de souscrire à son erreur [2].

On découvrit, il y a quelques années, deux autres ouvrages de notre Saint [3]. Le premier est un traité *de la veille* dans la prière. L'auteur en fait l'éloge d'après Isaïe, les psaumes, l'exemple de Jésus-Christ, ceux de saint Pierre et de saint Paul, etc. Il y fait sentir aussi la nécessité et les avantages de la prière fervente. Le second ouvrage est intitulé, *du bien ou de l'utilité de la psalmodie.* Il y est traité des avantages de la prière publique qui se fait en commun.

Saint Nicet mourut vers l'an 566. Tous les grands hommes qui ont vécu dans le même temps, rendent le témoignage le plus glorieux à l'innocence de ses mœurs, à son éminente sainteté et à l'éclat de ses miracles.

SAINT JEAN,

ÉVÊQUE DE POLYBOTE.

Polybote était une ville d'Asie sur les côtes de l'Arabie. Elle

[1] *Conc*, t. V, p. 854; du Chesne, *Hist. Franc. Script. coætanei*, t. I, p. 853; Freher, *Corpus Franc. Hist.*, t. I.
[2] *Conc.*, t. V, p. 832: du Chesne et Freher, *ibid.*
[3] Spicil., t. III.

Digitized by Google

eut la gloire d'avoir pour évêque le bienheureux Jean le Thaumaturge, il était contemporain de l'empereur Léon l'Isaurien qui faisait une guerre implacable aux saintes images. Beaucoup de saints prélats défendaient ce culte si doux. Le pieux évêque de Polybote était trop loin de lui pour que l'empereur pût le maltraiter; mais pourtant il l'exila dans l'île d'Aphuse. Jean y mourut en l'an 813.

LA BIENHEUREUSE JEANNE,

COMTESSE DE FLANDRE.

Henriquez dans son ménologe de l'Ordre de Citeaux, rapporte au 5 décembre la mort de Jeanne, comtesse de Flandre qui mourut saintement à l'abbaye de Marquette.

Cette princesse, fille de Beaudouin comte de Flandre, puis empereur de Constantinople, eut beaucoup à souffrir après la mort ou la disparition de son père. Le comte de Namur, son oncle et tuteur, fut par ses perfides menées le principal auteur de ses maux. Mariée à Ferdinand ou Ferrand, fils de Sanche, roi de Portugal, elle vit son mari, vaincu à la bataille de Bouvines, languir de longues années dans les prisons du Louvre. Après la mort édifiante de ce prince, à qui la liberté ne fut jamais rendue, elle épousa Thomas, frère du duc de Savoie.

Jeanne se trouva constamment dévouée à toutes les œuvres de charité et de religion. Elle fonda dans ses états différentes maisons pour le soulagement des pauvres et des malheureux ; elle témoigna toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et donna elle-même l'exemple de toutes les vertus. L'abbaye de Marquette, qu'elle avait fait bâtir et où elle plaça comme abbesse Berthe de Molembais sa cousine, fut le lieu où elle se retira à la fin de sa vie, et où elle mourut dans de grands sentiments de piété.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

La bienheureuse Elisabeth Achlin, que sa grande douceur fit

Digitized by Google

surnommer la Bonne, naquit dans un bourg du diocèse de Constance en Allemagne, et embrassa le tiers-ordre de Saint-François au monastère de Leuth, où elle se distingua par sa grande régularité et sa patience. Ne recherchant que les emplois les plus bas de la maison, elle sut trouver dans toutes ces occupations les moyens de se sanctifier, et fit d'admirables progrès dans la perfection. Elle reçut de Dieu des faveurs particulières et prédit plusieurs fois l'avenir. Elle mettait une si grande simplicité dans toutes ses actions qu'il était impossible de la voir sans l'estimer et la chérir. Les épreuves et les humiliations qu'elle essuya ne servirent qu'à donner plus d'éclat à l'héroïsme de ses vertus. Cette sainte personne mourut à trente-quatre ans dans des transports de joie, heureuse d'aller partager avec son Époux les délices célestes. Sa mort arriva le 5 décembre 1420. Clément XIII a approuvé son culte.

SAINT CONON,

MOINE D'HEMMERODE.

Conon était le fils d'une famille noble et pieuse estimée dans le pays de Trèves ; il embrassa la carrière militaire et il s'y distinguait lorsqu'on proclama l'une des dernières croisades, celle sans doute qui était recommandée par le saint Pape Pie II et qui avait pour but de s'opposer aux envahissements continuels des Turcs. Mais reconnaissant qu'il y avait assez peu de piété parmi les croisés, comme il désirait sauver son âme, il se retira de ces guerres, alla se retremper dans son pays et bientôt décidé à ne vivre désormais que pour Dieu, il se présenta dans le monastère d'Hemmerode qui florissait sous la règle de Citeaux. Il y fut accueilli et reçut l'habit. Pendant les quelques années qu'il y resta, il fut constamment un modèle pour sa communauté. Lorsqu'il connut que l'heure de sa mort approchait, c'était un vendredi, il dit à l'abbé et aux frères qui l'entouraient : — J'ai passé la mer un vendredi pour le voyage de la terre sainte ; je suis arrivé à Jérusalem un vendredi ; j'avais pris la croix un vendredi ; j'ai fait vœu d'entrer dans votre monastère un vendredi ; j'ai reçu

Digitized by Google

de vous l'habit religieux un vendredi ; ce que je désire c'est de mourir un vendredi. Son désir fut exaucé un vendredi de l'année 1470.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME DE FERRIÈRES.

On honore à Ferrières, près de Montargis, une sainte image de Notre-Dame apportée, dit-on, de Béthléem par un pieux croisé. On raconte que le jour de son arrivée, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes et que de vieux arbres, qui ne portaient plus rien, se chargèrent tout à coup de feuilles et de fleurs.

On se rappelle que Montargis ne fut délivrée de la peste de 1625 que par la protection de cette sainte image; et en mémoire de ce miracle on faisait tous les ans une procession solennelle de Montargis à Ferrières le lundi de la Pentecôte. On établit dès lors une confrérie de Notre-Dame de Ferrières. Louis XIII et sa famille s'y affilièrent, et y vinrent comme beaucoup d'autres pèlerins.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Mutalasque en Cappadoce, saint Sabas, abbé, qui donna dans la Palestine un rare exemple de sainteté, et qui défendit énergiquement la foi catholique contre ceux qui attaquaient le saint concile de Chalcédoine.

A Thébaste en Afrique, sainte Crispine, femme de haute qualité, qui, dans les temps de Dioclétien et de Maximien, ayant refusé de sacrifier, fut décapitée par ordre du proconsul Anulin, et que saint Augustin loue fréquemment dans ses écrits.

[1] NONIS DECEMBRIS. LUNA.

Mutalæ in Cappadocia sancti Sabbæ Abbatis, qui in Palæstina miro sanctitatis exemplo refulsit, et pro fide catholica adversus impugnantes sanctam Synodum Chalcedonensem strenue laboravit. — Thebeste in Africa sanctæ Crispinæ nobilissimæ, quæ emporibus Diocletiani et Maximiani, cum sacrificare nollet, jussu Anolini Proconulis decollata est, quam sanctus Augustinus sæpe laudibus celebrat. — Thaguræ in

Digitized by Google

A Thagore en Afrique, saint Jules, sainte Potamie, saint Crispin, saint Félix, saint Grat et sept autres martyrs.

A Nice, sur le Var, saint Basse, évêque, qui, dans la persécution de Dèce et de Valérien, fut, par ordre du président Pérennius, tourmenté sur le chevalet pour la foi de Jésus-Christ, brûlé avec des lames ardentes, déchiré à coups de bâton et avec des scorpions, jeté dans le feu. Etant sorti sain et sauf, il fut percé de deux clous, et consomma son illustre martyre.

A Pavie, saint Dalmace, évêque et martyr, qui souffrit dans la persécution de Maximien.

A Pentina, dans l'Abbruzze citérieure, saint Pélin, évêque de Brindes, qui, sous Julien l'Apostat, ayant fait tomber un temple de Mars par le mérite de ses prières, fut très-cruellement traité par les pontifes des temples, et, couvert de quatre-vingt-cinq blessures, mérita la couronne du martyre.

Au même lieu, saint Anastase, martyr, qui, dans le désir de souffrir, s'offrit de lui-même aux persécuteurs.

A Trèves, saint Nicet, évêque, homme d'une admirable sainteté.

A Polybote en Asie, saint Jean le Thaumaturge, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Basilisse, abbesse à Trèves au neuvième siècle.

Sainte Consolata, vierge, honorée à Gènes.

Saint Cirin, martyr, honoré à Galerne.

Africa sanctorum Martyrum Julii, Potamiæ, Crispini, Felicis, Grati, et aliorum septem. — Niciæ apud Varum fluvium sancti Bassi Episcopi, qui in persecutione Decii et Valeriani a Perennio Præside ob Christi fidem equuleo tortus, laminis candentibus ustus, fustibus et scorpionibus cæsus, in ignem injectus, cum evasisset illæsus, duobus clavis confixus, illustre martyrium consummavit. — Papiæ sancti Dalmatii Episcopi et Martyris, qui in persecutione Maximiani passus est. — Cofirnii in Petignis sancti Pelini Episcopi Brundusini, qui sub Juliano Apostata, cum ejus oratione Martis templum corruisset, a templorumPontificibus dirissime cæsus, atque octoginta et quinque vulneribus confossus, martyrii coronam promeruit. — Item sancti Anastasii Martyris, qui ardore martyrii sponte se persecutoribus obtulit. — Treviris sancti Niceiii Episcopi, miræ sanctitatis viri. — Polyboti in Asia sancti Joannis Episcopi, cognomento Thaumaturgi.

Digitized by Google

Saint Géraud, archevêque de Prague en Portugal; il était Français d'origine.

Saint Quingèse, évêque.

Saint Victor, martyr avec saint Trophime.

Saint Citaf, honoré autrefois en Angleterre.

Saint Verrique et saint Valter d'Alne, prieurs d'un couvent de Hainaut.

Saint Morian, honoré en Bretagne.

Le B. Franco, solitaire à Plata, près de Casoli, dans l'Abbruzze.

Martyrologe de la dernière persécution.

Guillaume Carton, prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand, pour éviter le serment schismatique, sortit de France en 1792, y rentra en 1793, fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire établi à Feurs; il fut exécuté le 5 novembre 1793, comme émigré rentré.

Pierre Simard, jeune prêtre du diocèse d'Angoulême, se réfugia à Bordeaux pour éviter le serment, arrêté là comme prêtre réfractaire il fut condamné à mort par une commission militaire, exécuté le 5 décembre 1794.

Armand Chatelier, prêtre du diocèse de Bordeaux, arrêté et condamné comme aristocrate par la commission militaire de de cette ville siégeant ce jour là à Lisbonne, mis à mort le 5 décembre 1793.

Jean-Baptiste Guérin, prêtre du diocèse de Lyon, réfugié à Paris pour éviter le serment à la constitution civile du clergé, condamné là à la peine de mort comme réfractaire, guillotiné le 5 décembre 1794.

Antoine Perrier, prêtre de Lyon, évita le serment, et après le siége de Lyon fut arrêté et condamné par la commission révolutionnaire de cette ville, exécuté à l'âge de 58 ans, le 5 décembre 1794.

Denys Daviot, prêtre et religieux Bernardin à Villeneuve, près Besançon, arrêté pour avoir refusé les serments anti-religieux, déporté à la Guyane, mort là au canton d'Irocoubo, le 5 décembre 1798.

Digitized by Google

Jacques Lachenal, prêtre du diocèse d'Annecy, refusa le serment schismatique, se cacha longtemps en divers lieux, fut arrêté enfin en 1797, conduit à Rochefort, déporté le 1er, déposé fin de septembre suivant à Sinnamary, mis aux fers par les nègres; il mourut à l'hôpital de ce lieu le 5 décembre 1798 à l'âge de 34 ans.

Digitized by Google

SIXIÉME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Nicolas, évêque de Myre. — Sainte Aselle, Vierge romaine. — Sainte Denyse, sainte Dative, saint Léonce, sainte Victoire, saint Majoric, saint Emilien, saint Tertius et saint Boniface, martyrs des Vandales. — Sainte Gertrude, abbesse d'Hamage. — Le vénérable Gérald, cardinal-évêque d'Ostie. — Le bienheureux Robert, évêque de Langres. — Saint Pierre Paschal, religieux de Notre-Dame-de-la-Merci. — La bienheureuse Philippe de Médicis (Clarisse). — Mémoire de la Très-sainte Vierge, Notre-Dame-de-la-Fontaine. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT NICOLAS,

ÉVÊQUE DE MYRE.

Le nombre immense des temples et des autels élevés dans l'univers sous l'invocation de saint Nicolas, peut nous convaincre que, dans les rangs des saints Confesseurs, il n'y en a point à la gloire de qui l'Eglise semble nous intéresser davantage. L'étendue et la célébrité du culte qu'elle a institué à sa mémoire et qu'elle entretient avec tant d'éclat, montre que le mérite de ce Saint doit avoir été bien extraordinaire et qu'elle le croit toujours très-puissant auprès de Dieu. Saint Nicolas a été un fruit de la prière et des larmes, plutôt qu'un effort de la nature, eu égard à la vieillesse et à la stérilité de ses parents; et l'on rapporte qu'à peine cet enfant de prodige savait-il ce que c'était que manger, qu'il semblait comprendre la sainteté du jeûne; car, le mercredi et le vendredi, il ne prenait le sein de sa nourrice qu'à une heure avancée. Ses premières années se passèrent dans une pure et parfaite innocence. Il ne semblait animé que du désir de connaître la vertu, de la pratiquer, de servir Dieu dans ses temples. C'est là qu'il faisait ses retraites les plus ordinaires. Son oncle maternel, qui était un évêque de sainte vie, frappé de dispositions si heureuses, persuada au père et à la mère de Nicolas de le consacrer à Dieu, qui le leur avait donné. Ces cœurs dévoués

Digitized by Google

ne souhaitaient pas un plus grand bonheur. L'enfant poursuivit donc très-dignement les études ecclésiastiques, regardant toujours les tabernacles du Très-Haut comme son appui et son refuge. Il fut ordonné prêtre dans l'église de Patare, de la province de Lycie. C'était le lieu de sa naissance. Durant la cérémonie de son ordination, son oncle, qui le revêtait du caractère sacré, annonça à l'assistance qu'il voyait se lever, dans le jeune lévite, un nouveau soleil qui consolerait le monde. Heureux, ajouta-t-il, le troupeau qui aura un si digne pasteur ! C'était une prophétie qui rapidement se vérifia. Nicolas ne se vit pas plutôt élevé à la dignité de prêtre, que croyant n'avoir rien fait jusqu'alors, il commença à mener une vie toute nouvelle ; en telle sorte que ses premières années ayant été pleines de vertus, celles qui suivirent furent pleines de merveilles.

Son père et sa mère lui furent enlevés l'un et l'autre en quelques jours, par une horrible épidémie qui ravagea l'Orient ; il succéda à tous leurs biens, qui étaient considérables, et il en usa, non pas comme l'héritier, mais comme le dispensateur et l'économe, distribuant tout aux pauvres, et ne cherchant qu'à acheter le ciel par les aumônes. Entre les actes nombreux de sa charité qui sont racontés par ses historiens, on cite toujours ce qu'il fit à l'égard d'un pauvre gentilhomme de sa ville. Cet homme avait trois filles, toutes trois en âge d'être mariées, s'il eût eu le moyen de les doter, ou, comme on disait autrefois, de les pourvoir. Mais les revers de la fortune l'avaient jeté en une telle extrémité, que n'ayant plus même de quoi leur donner à manger, il succombait devant les tentations mauvaises que lui suggérait leur beauté, et il allait les perdre, pour se relever de sa misère, dans la honte.

Nicolas, qui n'était pas seulement un homme miséricordieux, mais qui avait aussi un cœur indulgent pour les faiblesses de l'humaine nature, apprenant ces déplorables choses, s'en émut de telle façon, qu'il sauva les trois jeunes filles du déshonneur et leur père de sa détresse. A la faveur de la nuit, il jeta secrètement par la fenêtre dans la maison du gentilhomme une bourse qui contenait assez d'argent pour doter convenablement l'une

Digitized by Google

de ses filles; aussitôt il se retira, sans se laisser voir de personne. Le gentilhomme, se levant le matin, aperçut cette bourse, qu'il prit d'abord pour une illusion; mais la trouvant pleine d'or de bon aloi, il rendit grâces à la Providence qui venait si merveilleusement à son aide, car il ne savait pas quel était son bienfaiteur; puis il maria honnêtement l'aînée de ses filles. Le Saint, voyant qu'il usait si dignement de sa largesse, porta dans la maison une seconde bourse, avec les mêmes précautions que la première fois, et le pauvre père maria sa seconde fille, heureux d'échapper à l'infamie et nourrissant bon espoir pour la troisième. Mais pieusement curieux de découvrir l'auteur d'une si généreuse action, il se tint donc éveillé et fit si bien sentinelle, qu'il aperçut le Saint apportant la troisième somme. Il courut après lui, criant : — Seigneur, ne fuyez pas ainsi et souffrez que je vous voie. — Il l'atteignit, le reconnut, et, se jetant à ses pieds, il lui témoigna, bien plus par ses larmes que par ses paroles, quels étaient les sentiments de son cœur reconnaissant pour celui qui avait retiré son âme et celles de ses filles des portes de l'enfer.

Nicolas, affligé de se voir ainsi découvert, voulut obliger ce pauvre homme au secret et au silence. Mais il en arriva de lui comme de ces gens dont parle l'Evangile, qui, d'autant plus que Notre Seigneur leur commandait de taire ses miracles, d'autant plus ils les publiaient. Aussi ne fallait-il pas cacher une telle œuvre, qui méritait d'être annoncée par tout le monde, afin que les infortunés apprissent à se confier en la divine Providence, qui n'abandonne jamais les siens. Mais suivons notre récit.

Le pieux Evêque qui avait donné à Dieu, dans son neveu, un si digne ministre, fit bâtir alors une basilique sous le titre de la Sainte-Sion. Il érigea auprès une sorte de monastère, qu'il remplit de pieux personnages et dont il donna la conduite à Nicolas. Le saint prêtre accepta cette haute fonction par obéissance, et gouverna prudemment cette maison quelques années, s'occupant surtout d'instruire et de diriger les enfants, qui venaient en grand nombre à ses leçons.

Après bien des fatigues, se sentant porté du désir de faire ser-

Digitized by Google

vir à sa perfection le repos momentané dont il avait besoin, il résolut de visiter les saints Lieux de la Palestine, avec le dessein, si Dieu le permettait, de se retirer ensuite dans quelque désert pour y vivre uniquement devant le Seigneur, loin des tumultes du monde. Il s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour l'Egypte ; et l'on raconte que, dès qu'on eut levé l'ancre, Nicolas, le favori de Dieu, aperçut un démon, lequel se jeta dans le navire, une épée à la main, et faisant mine de vouloir couper les cordages et perdre le bâtiment avec tous ceux qu'il portait.

Le Saint prévit, à ce signe, qu'une horrible tempête menaçait le navire : il en avertit les nautonniers, et sa prévision s'étant vérifiée bientôt, tous les passagers et tous les hommes de l'équipage tombèrent à ses pieds, le conjurant, puisqu'il avait su prédire cet affreux ouragan, de l'apaiser aussi par ses prières. A la même heure, les vents parurent enchaînés, la mer se calma, le navire, que l'on devait croire perdu, vogua sans avoir souffert, et tout le monde bénit avec actions de grâces celui à qui la mer et les vents obéissent.

Afin que les mérites du serviteur de Dieu fussent encore plus évidents, un des mariniers, qui carguait alors les dernières voiles au haut du grand mât, tomba brisé sur le tillac. Nicolas le releva guéri, à l'extrême admiration de tous, qui ne regardaient plus le Saint comme un homme, mais comme un ange de Dieu.

Ayant débarqué, Nicolas partit pour Jérusalem, et il visita tous les lieux augustes qui ont été sanctifiés par les pas du Sauveur. Il passa toute une nuit en prières devant le saint Sépulcre, offrant à son divin Maître le désir qu'il avait de se retirer de là dans quelque solitude. Mais l'Esprit de Dieu, qui avait sur lui d'autres desseins, lui commanda de retourner en son pays. Le Saint obéit et s'embarqua. Les mariniers, qui lui avaient dit qu'ils passaient en Lycie, le trompaient, car ils devaient débarquer à Alexandrie d'Egypte. En effet, ils en saluèrent le port ; mais alors un vent contraire s'éleva sur-le-champ, et, malgré eux, les poussa à Patare, où ils avaient promis de reconduire leur saint passager.

Nicolas rentra dans sa maison de la Sainte-Sion, où il fut

Digitized by Google

accueilli avec empressement et avec tendresse. Après qu'il y eut séjourné un peu de temps, une voix du ciel l'avertit que ce n'était pas là le champ où il devait produire le plus de fruits ; qu'il lui fallait sortir de sa retraite et converser avec les hommes, parmi lesquels Dieu se voulait glorifier en lui. En même temps, son évêque l'envoya à Myre, capitale de toute la Lycie. Tous les prélats suffragants de la province étaient assemblés alors dans cette ville pour élire un successeur au métropolitain, qui venait de mourir. Comme ils se trouvaient en désaccord sur le choix du personnage qui devait remplir ce siége, Dieu révéla à l'un des évêques qu'il fallait élire un prêtre appelé Nicolas, qui, le premier, entrerait dans l'église. On allait commencer les matines [1]. Ce prélat fit part de sa révélation à ses collègues, qui s'y déclarèrent soumis ; ils se mirent donc en prières, et personne ne sortit de l'assemblée, afin de s'assurer davantage de la volonté de Dieu. Nicolas, qui ne savait rien de tout cela, s'en vint cependant, selon sa coutume, de grand matin à l'église. Il rencontra à la porte l'évêque, que la voix de Dieu avait prévenu, lequel lui demanda son nom, et reconnaissant qu'il était l'homme choisi, il le prit par la main et le présenta au collége des prélats, qui le reçurent, le consacrèrent évêque de Myre, malgré son humble résistance, et le firent asseoir sur le siége épiscopal.

Le saint prêtre, se voyant élevé à un tel honneur, se disait qu'il ne devait plus vivre pour lui, mais pour les autres ; qu'il ne gagnerait les cœurs de ses ouailles, qu'en leur donnant de dignes exemples ; que ses œuvres devaient répondre à ses discours. Il se traita dès-lors avec plus de rigueur ; son vêtement fut encore plus simple qu'auparavant ; il ne mangea plus qu'une fois le jour ; lui-même prit le soin d'éveiller ses serviteurs, pour aller de bon matin à l'église chanter les louanges de Dieu, et quand l'office divin était achevé, il employait le reste de la journée aux affaires de sa charge. Et parce que ses grandes occupations ne lui permettaient pas de visiter en personne, aussi souvent

« [1] Il apparut à ce bon vieil évêque un homme vêtu avec splendeur, d'un aspect plutôt divin qu'humain, qui lui commanda de se lever et de s'en aller à la porte de l'église, ajoutant que le premier qu'il verrait venir à lui était un prêtre, nommé Nicolas, que Dieu avait choisi pour être évêque de Myre. »

Digitized by Google

qu'il l'eût voulu les prisonniers, les malades et les pauvres, il choisit dans sa ville des dames de mœurs et de sainteté éprouvées, qui le soulageaient en ces devoirs. D'un autre côté, beaucoup de riches bourgeois lui envoyèrent de grosses aumônes ; car il ne possédait plus rien.

« En sa maison, disent les vieux récits, il n'y avait que nécessité, jusqu'à ses livres, qu'il n'avait que d'emprunt ; il ne possédait absolument en propre que sa pauvreté. »

Pour les besoins spirituels du prochain, il avait aussi des aides, qui joignaient au zèle une sainte prudence et qui l'avertissaient des péchés publics. Il y remédiait plus souvent par la douceur que par la sévérité ; et pour ne rien faire par son propre esprit, il avait, entre autres, deux saints personnages : Paul de Rhodes et Théodoret d'Ascalon, qu'il consultait sur toute mesure importante. De plus, tous les ans, au premier jour de septembre, il assemblait un synode où l'on s'occupait des besoins et du bon gouvernement des églises. Néanmoins, avec toutes ces diligences, il vivait continuellement dans la défiance de lui-même, craignant toujours que, prêchant et dirigeant les autres, il ne se perdit à la fin. Aussi, il priait Dieu de tout son cœur, qu'il plût à sa bonté de le tenir par la main droite et de le conduire. Dieu ne le délaissait pas, car un jour qu'il était en ces angoisses, il entendit une voix qui lui disait : « Nicolas, serviteur fidèle, vous travaillez pour moi ; ne craignez pas que je l'oublie et que je vous abandonne. »

La persécution excitée contre l'Eglise par les empereurs Dioclétien et Maximien, n'était pas encore éteinte de son temps. Un tumulte, fomenté par les païens, s'éleva dans la ville de Myre ; plusieurs chrétiens souffrirent pour Jésus-Christ ; et la plupart eussent été noyés dans ce déluge de sang, si l'autorité du saint prélat et la vénération dont il était entouré ne les eût défendus. Lui-même cependant fut pris et jeté en prison. Mais les juges, qui eussent bien voulu lui ôter la vie, craignirent le soulèvement du peuple et se contentèrent de le bannir. Il devint le reconfort d'un grand nombre de fidèles qui avaient fui leur patrie pour demeurer attachés à Jésus-Christ.

Digitized by Google

L'exil du Saint se termina à la paix donnée par le grand Constantin. Martyr de profession et de volonté, quoique vainqueur sans effusion, Nicolas rentra à Myre. Il put alors détruire les temples des faux dieux, particulièrement celui de Diane, dont il ne laissa aucune trace : il chassa de là et de sa ville les esprits immondes, hurlant de fureur en quittant des lieux qu'ils avaient occupés si longtemps.

Mais repoussé avec l'idolâtrie, le démon ne perdait pas espoir de dominer encore. Il prit un autre masque, plus habile et plus trompeur, celui de l'hérésie. Vainqueur du paganisme, Nicolas se leva aussi contre l'arianisme, qui se dressa de son temps. Il fit partie de la célèbre assemblée de trois cent dix-huit évêques, qui se réunit au premier concile de Nicée ; il brilla parmi ces saintes lumières, non-seulement par sa vie exemplaire, mais aussi par son éminente doctrine et par ses miracles [1].

Après son retour dans le diocèse de Myre, la Lycie fut affligée partout d'une si grande famine, que tout le monde était menacé de mourir de faim. Tous recouraient au Saint évêque ; lui-même recourait à Dieu, n'ayant de réserve que sa prière. Mais la prière d'un cœur juste est toute puissante. Un marchand de Sicile, qui faisait voile alors pour l'Espagne, où il conduisait ses navires chargés de blé, vit en songe un prélat vénérable qui lui disait de mener ses blés à Myre en Lycie, où il les vendrait à bon prix. Le prélat, en même temps, lui mettait pour arrhes trois pièces d'or dans la main. Le marchand s'éveilla, et trouvant effectivement en sa main les trois pièces d'or, assuré aussi que la porte de sa chambre était bien fermée, il ajouta foi à sa vision, changea de route aussitôt et se rendit à Myre où il fut bien surpris de reconnaître dans saint Nicolas le personnage qu'il avait vu en songe. Il vendit ses blés à bon prix, et le peuple fut soulagé [2].

[1] Comme le nom de saint Nicolas ne se trouve pas dans les listes qui nous sont restées des évêques présents au Concile de Nicée, plusieurs critiques ont cherché à soutenir que cet illustre prélat ne vécut qu'au v^e^ siècle. Mais ce sentiment n'est pas adopté. Car à la fin de ce v^e^ siècle, le culte de saint Nicolas était déjà très-étendu.

[2] Le bienheureux Jacques de Varasc raconte de saint Nicolas une autre merveilleuse action, durant cette même famine : — « L'homme de Dieu, dit-il, apprit

Digitized by Google

Mais voici de notre Saint une autre apparition, plus remarquable encore.

Trois tribuns militaires, appelés Népotien, Ursus et Herpilion, envoyés en Phrygie par l'empereur Constantin pour apaiser une révolte, furent accusés, à leur retour, d'y avoir mal fait leur devoir. L'empereur, sur les instances du préfet Ablavius, qu'on avait corrompu par argent, porta contre ces trois tribuns un arrêt de mort. Ils étaient innocents. Mais ne voyant pas moyen de se défendre ils allaient périr, lorsqu'ils se ressouvinrent qu'en passant par la ville de Myre, pour leur expédition de Phrygie, ils y avaient vu l'évêque Nicolas délivrer de son autorité et retirer de la main du bourreau trois citoyens qu'on allait faire mourir injustement. Dans leur détresse, les trois condamnés, du fond de leur cachot, adressèrent an Seigneur d'ardentes prières, le conjurant d'envoyer à leur aide le saint Evêque, comme si déjà il eût été dans la gloire avec les bienheureux. Leur prière fut pourtant écoutée. Dans cette même nuit, qui devançait le jour de l'exécution, Saint Nicolas apparut séparément à Constantin et au préfet Ablavius, leur remontrant l'injustice de la sentence portée; et dès le matin l'Empereur frappé fit appeler les trois tribuns, et leur commanda d'aller à Myre remercier le saint évêque de leur délivrance. Il lui envoyait même, par ces heureux messagers, le livre des évangiles écrit en lettres d'or et richement couvert, avec un encensoir et deux chandeliers d'or pour servir à l'autel. C'est alors, ajoute-t-on, qu'il ordonna que les sentences des évê-

que des navires chargés de froment venaient d'entrer au port. Il s'y rendit et pria les mariniers de soulager son peuple qui se mourait de faim, en donnant de chaque navire au moins cent muids de froment. — Seigneur, répondirent ces hommes, nous n'oserions faire ce que vous demandez, car le grain a été mesuré à Alexandrie, et il faut que nous rendions aux greniers de l'Empereur la quantité qui a été énoncée. — Faites pourtant ce que j'attends de vous, reprit le Saint, et je vous promets que, par la grâce de Dieu, on ne trouvera aucune diminution dans la cargaison de vos navires, lorsque vous aurez à les remettre aux greniers de l'Empereur. — Ces bonnes gens crurent à la parole de Nicolas; ils lui donnèrent du blé, et quand ils déchargèrent leurs cargaisons, ils y trouvèrent exactement la même quantité qu'ils avaient reçue à Alexandrie. Ils racontèrent ce miracle avec admiration aux ministres de l'Empereur, louant Dieu et son serviteur privilégié. Le Saint cependant avait distribué le froment à chacun selon ses besoins, si bien qu'il en eut non-seulement pour attendre la récolte, mais encore pour les semences. »

Digitized by Google

ques fussent observées exactement, et que l'on tînt pour Saint et vénérable tout ce qui serait déterminé par eux.

Une délivrance aussi miraculeuse ayant été connue, tous ceux qui se trouvaient en péril, invoquaient l'évêque Nicolas, comme le protecteur des affligés ; et nous rapporterons encore cet exemple. Des matelots se trouvant battus d'une horrible tempête, et perdant tout espoir de salut, prièrent Dieu d'envoyer l'évêque Nicolas à leurs secours. A l'heure même le Saint leur apparut, et leur dit : — Me voici ; ayez confiance non en moi, mais en Dieu, de qui je suis le serviteur. Prenant aussitôt le gouvernail du vaisseau, il le conduisit à bon port, puis il disparut, laissant ces bonnes gens dans une grande admiration. Ayant pris terre, ils s'en allèrent à Myre, se jetèrent aux pieds du Saint prélat, qu'ils trouvèrent à l'église, et lui racontèrent devant toute l'assistance ce qui s'était passé en leur faveur. Le Saint étonné se contenta de dire : — Mes enfants, rendez gloire à Dieu ; pour moi je suis un serviteur inutile ; c'est Dieu seul qui fait les grandes merveilles.

On rapporte encore du bon Saint, qu'il était d'un port si agréable, et qu'un tel air de sainteté et de grâce divine respirait dans tous ses traits, que ceux qui avaient le bonheur de le voir, quelque affligés qu'ils fussent, se sentaient consolés. On dit même que son seul aspect gagnait le cœur des hérétiques et les ramenait dans le chemin de la vérité.

Nous tairons de cette perle des prélats plusieurs autres miracles, pour venir à son heureux décès. Il en ressentit les approches par une petite maladie, qu'il prévit bien devoir être la dernière de sa vie ; car il était déjà vieux et tout cassé par les travaux et la pénitence. Il se disposa à cette heure suprême comme à la plus heureuse pour lui de toutes celles de sa vie ; et il mourut plein d'allégresse, parmi les chœurs des anges, le 6 décembre, vers l'an 328, selon les uns, 343 selon d'autres. Tous les évêques de la province honorèrent ses obsèques. La bonté divine, qui l'avait glorifié durant sa vie par de grands miracles, le releva encore après sa mort par de merveilleux prodiges. Une liqueur distillait de son corps, laquelle a servi de remède à plusieurs

Digitized by Google

maladies; ce qui appelait les peuples les plus éloignés à son tombeau. On raconte qu'un jour que plusieurs pèlerins s'étaient embarqués de compagnie pour ce voyage, le démon les voulut éloigner de Myre au moyen d'une tempête. Mais un autre navire vint bientôt à leur rencontre. Saint Nicolas, qu'ils invoquaient, leur apparut sur ce navire et leur commanda de jeter à la mer une certaine fiole pleine d'huile, que le diable, se faisant voir à eux sous la forme d'une femme qui contrefaisait la dévote, leur avait donnée [1]. Après qu'ils eurent obéi, la tempête fut calmée.

De très-graves autorités rapportent une autre apparition de Saint Nicolas à un diacre de l'évêque Théodore, son successeur, qui était en peine pour des affaires qu'il avait à la cour, et qui obtint un succès complet par l'assistance du bon prélat.

Les légendaires nous offrent des récits plus extraordinaires encore. Un jeune garçon de la ville de Myre [2] fut pris par des corsaires, le jour même que ses parents faisaient la fête de Saint Nicolas. Il fut conduit au loin et vendu à un roi ou chef qui le mit parmi ses esclaves. Au bout de l'an, ce pauvre enfant servait à la table du roi, et lui versait à boire. Il jeta un grand soupir, songeant que ce jour là, dans son pays, on fêtait saint Nicolas. Le roi, s'apercevant de sa tristesse, lui en demanda la cause. — C'est, dit-il, que je songeais à Saint Nicolas qui en a délivré tant d'autres et qui pourrait bien me délivrer aussi.

— Ah! pauvre misérable! réplique le prince, avec un éclat de rire arrogant, qui pourrait donc te tirer de mes mains?

A l'heure même, le jeune garçon fut enlevé par les cheveux, comme un autre Habacuc, à la grande stupéfaction du roi barbare, et reconduit à ses parents, qui fêtaient alors leur saint Patron, et donnaient à dîner aux pauvres en son honneur, le suppliant de leur renvoyer leur fils.

Ajoutons encore une histoire non moins singulière. Un Vandale

[1] C'était une huile propre aux cérémonies superstitieuses. Jacques de Varasc rapporte ce trait au temps où saint Nicolas vivait encore et dit que cette forme de femme que prit le démon était la mauvaise Diane.

[2] Selon d'autres traditions, qui placent le fait qu'on va lire au temps des croisades contre les Sarrasins, ce jeune homme était de Normandie, et les corsaires qui le prirent le menèrent au soudan d'Egypte.

Digitized by Google

avait en sa maison une image de Saint Nicolas ; quoiqu'il ne fût pas catholique, il avait en ce grand Saint beaucoup de confiance et lui recommandait la garde de sa maison quand il en sortait. Une fois qu'à son retour il trouva ses meubles enlevés, il s'en prit grossièrement à la pieuse image ; et comme si elle eût eu du sentiment, il la menaça de la brûler si elle ne lui faisait rendre ce qu'on lui avait pris.. Pendant qu'il se livrait à ces indignes excès, le Saint miséricordieux préparait le salut de cet insensé ; car il s'était présenté aux larrons et les avait contraints de reporter leur larcin. Le Vandale étonné se convertit alors à la vraie foi, et fit rentrer tous les siens des ténèbres de l'arianisme dans la lumière catholique. De plus, il fit bâtir une église à saint Nicolas, et voulut y être enterré [1].

Le corps du Saint confesseur était demeuré à Myre dans son tombeau. La ville ayant été ruinée par les Sarrasins au commencement du IXe siècle, leur général voulut briser le sépulcre du Saint. Mais il se trompa et rompit un autre monument. Plus de deux cents ans après, en 1087, quarante marchands de Bari, ville de la Pouille, enlevèrent le corps du Saint, qu'ils trouvèrent nageant dans une huile odorante, dont les effets guérissaient toutes les maladies. Ils l'emportèrent chez eux, et leur navigation fut si heureuse qu'ils abordèrent en dix-huit jours au port de Bari. Les miracles que Dieu avait opérés à Myre, en considération de Saint Nicolas se continuèrent à Bari avec plus d'éclat encore. Deux ans après, le Pape Urbain II, français de naissance, fut supplié d'aller consacrer l'église que l'on y avait bâtie sous le titre de Saint Nicolas et de déposer solennellement le corps saint. Depuis, ce pèlerinage a été très-fréquenté par les chrétiens [2].

[1] Dans la Légende Dorée ce n'est pas un vandale arien, c'est un juif.

[2] Il s'est fait de nombreux miracles au tombeau de saint Nicolas, parmi les histoires remarquables que le bienheureux Jacques de Varasc en rapporte, en voici une qui n'était pas mentionnée ici. Elle est d'autant plus curieuse que Cervantès en a fait son profit dans le Don Quichotte. C'est un des jugements de l'île Barataria.

« Un homme avait emprunté une somme d'argent à un juif, qui l'avait fait jurer devant l'autel du glorieux saint Nicolas de la rendre aussitôt qu'il pourrait. Il la garda longtemps. Le juif la lui redemande enfin, cet homme dit qu'il l'avait rendue. Le pauvre juif cita ce fourbe devant les juges, qui lui enjoignirent de

Digitized by Google

Mais en général, la mémoire de Saint Nicolas est si célèbre dans toute l'église, qu'il n'y a presque pas un temple où il n'ait un autel. Les enfants et spécialement les jeunes garçons se sont mis sous son patronage. Il est aussi le patron des mariniers [1].

Les peintres représentent ordinairement Saint Nicolas avec trois petits enfants dans un baquet. Ce ne sont pas comme l'ont présumé quelques-uns, les trois citoyens de Myre que le Saint retira des mains du bourreau ; — ni les trois tribuns qu'il délivra de la fausse accusation intentée contre eux ; — ni trois enfants qu'il arracha aux flots. La tradition qui explique cette particularité a été conservée, non-seulement dans plusieurs légendes, mais dans la ballade populaire que les bonnes gens chantent encore dans nos villages.

Une femme avait trois fils en bas âge ; voulant qu'ils fussent

prêter serment. Il avait caché la somme due dans un bâton creux sur lequel il s'appuyait. Avant de jurer, il pria le juif de tenir son bâton, comme s'il eût voulu avoir la main plus libre, et aussitôt il fit serment qu'il avait rendu plus qu'on ne lui avait prêté. Après quoi il reprit son bâton des mains du juif, qui ne soupçonnait pas une telle ruse, et s'en alla. Le sommeil l'ayant surpris comme il cheminait, il s'endormit dans un carrefour. Un chariot passa alors, l'écrasa et rompit son bâton. L'or s'en répandit à terre. Le juif averti s'empressa d'accourir tout ému; et il reconnut la fraude. Mais quoique ceux qui étaient là lui disent de prendre son argent il s'y refusa, disant qu'il le ferait si le mort, par les mérites de saint Nicolas, revenait à la vie pour confesser son vol; et dans ce cas, il ajouta qu'il se ferait baptiser au nom de Jésus-Christ. — Le mort parla aussitôt, avoua son action vile, et le juif se fit chrétien. »

[1] Voici encore un miracle rapporté par le bienheureux Jacques de Varasc :

« Un homme pria saint Nicolas de lui obtenir de Notre Seigneur le bonheur d'avoir un fils; et il promit au Saint qu'il lui offrirait une coupe d'or pour son autel et qu'il mènerait l'enfant à son église. Sa prière fut exaucée. Quand l'enfant eut grandi, l'homme commanda la coupe d'or promise. Mais, la trouvant fort belle, il la garda pour son usage et en fit faire une autre. Comme il allait par eau la présenter et conduire son fils à l'église saint Nicolas, il recommanda à l'enfant de lui apporter de l'eau dans la première coupe. L'enfant en voulant puiser, glissa dans les flots et disparut. Le pauvre père entra dans un grand désespoir. En arrivant à l'église de SaintNicolas, il offrit sa seconde coupe qui tomba à terre comme si on l'eût repoussée de l'autel. Il la ramassa et la remit sur l'autel, une seconde et une troisième fois. Mais elle fut toujours rejetée. Les assistants s'étonnaient de pareille chose, lorsqu'on vit venir sain et sauf l'enfant que l'on croyait noyé et qui portait à sa main la première coupe. Il raconta devant tous que dans sa chute, le bon saint Nicolas l'avait préservé ; alors le pauvre père offrit au Saint les deux coupes. »

Digitized by Google

bénis par leur saint évêque, elles les lui envoya, sans guide. Partis de leur village, ils couchèrent dans une auberge isolée, où, les trouvant frais et beaux, l'hôtesse les égorgea durant leur sommeil et les mit dans son saloir. Cependant, la mère devenue inquiète eut peur qu'il ne fût arrivé mal à ses enfants et se reprocha de les avoir laissés partir seuls. Elle courut donc à Myre, se présenta à la porte de l'Evêque, qui était ouverte à tous, et lui demanda ses enfants.

— Ils ne sont pas arrivés encore, dit doucement le Saint prélat. Mais nous irons à leur rencontre.

Comme ils marchaient, l'Evêque et la mère, au devant des trois pauvres enfants, ils s'arrêtèrent fatigués à l'auberge même où les innocents avaient trouvé un sort funeste. C'était l'heure où Nicolas prenait son repas. Il demanda à manger, et l'hôtesse s'empressa d'apporter tout ce qu'elle avait de meilleur. Mais le Saint refusait tous les mets. — Que voulez-vous donc? dit la femme embarrassée. — Apportez-nous, répondit Nicolas les trois enfants que vous avez mis au saloir. — L'hôtesse épouvantée s'enfuit. Le Saint fit remonter de la cave les trois victimes, dans leur tombe affreuse ; et son âme s'étant répandue devant Dieu en prières ardentes, il prit par la main les trois enfants et les releva, car ils venaient d'être rendus à la vie et à leur mère.

C'est ainsi que la tradition explique l'usage constant des artistes qui placent toujours aux pieds de Saint Nicolas les trois enfants sauvés.

On représente aussi le bon Saint Nicolas avec trois bourses à la main, en souvenir des trois jeunes filles qu'il sauva à la fois de la misère et du déshonneur. On le voit ainsi dans son église à Rome et en quelques autres lieux. Mais l'autre usage est plus général.

On fête Saint Nicolas le 6 décembre dans tout l'univers chrétien.

Digitized by Google

SAINTE ASELLE,

VIERGE ROMAINE,

La bienheureuse Aselle prévenue de bénédiction dès le sein de sa mère, et montrée en songe à son père avant de naître comme un présent de Dieu même, dans une fiole de verre plus pur et plus brillant que les miroirs les plus polis, dit Saint Jérome, fut consacrée avant l'âge de dix ans par un retour de reconnaissance à l'auteur souverain de son être, au service duquel elle voulut employer la vie qu'elle en avait reçue. Après avoir été comblée dans sa première enfance de diverses grâces qu'elle n'avait ni méritée ni pû acquérir par son propre travail, elle commença à douze ans à faire le bon usage qu'elle faisait de tant de faveurs célestes, en coopérant avec Dieu à sa propre sanctification par toutes les bonnes œuvres qu'il lui faisait faire. Elle fit voir qu'elle avait renoncé dès lors aux vanités du siècle en s'arrachant du cou et des bras l'or, les perles et les pierreries dont on la voulait parer ; et aux plaisirs de la vie en travaillant à mortifier tous ses sens, et à macérer son corps par diverses austérités. Elle se renferma dans une étroite cellule, où elle vécut aussi contente que si elle eût joui du ciel dans toute son étendue. La place où elle faisait son oraison lui servait de lit pour prendre son repos. Elle y persévéra jusqu'à la fin de sa vie, demeurant toujours égale d'esprit, toujours uniforme dans la même conduite. Elle faisait ses délices du jeûne, et le peu de nourriture qu'elle prenait dans sa réfection marquait encore un nouveau genre d'abstinence, soit dans la quantité, soit dans la qualité des choses dont elle usait. Jamais elle ne mangeait jusqu'à se rassasier, ou satisfaire son appétit. Un peu de pain avec du sel et de l'eau froide, était tout son aliment. Elle portait un rude cilice sur sa chair. Elle était vêtue d'une étoffe simple et grossière ; jamais ses parents ne purent la faire départir de cette modestie, qui condamnait tacitement le luxe des habits dans les dames Romaines. Elle évita toujours avec grand soin de parler aux hommes, et ce qui parut surprenant, elle s'abstenait de voir même une sœur, qu'elle

Digitized by Google

avait dans le monde, quoiqu'elle l'aimât tendrement. Elle regardait l'oisiveté comme l'un des plus dangereux ennemis de sa solitude. Aussi n'était-elle jamais désoccupée, et elle laissait toujours succéder à son oraison quelque travail de ses mains, pendant lequel elle ne laissait pas de s'entretenir continuellement avec son divin Époux, en récitant des psaumes avec une attention et une ferveur toujours nouvelle.

C'était alors une chose toute commune parmi les Dames et les Vierges Chrétiennes, surtout à Rome, d'apprendre le Psautier par cœur : plusieurs mêmes faisaient une étude particulière de toute l'Ecriture sainte. Il paraît que Sainte Aselle s'y était rendue très-habile, puisque Saint Jérome en une autre occasion où il ne s'agissait point de faire sa vie, en parlait comme d'une personne également recommandable par sa doctrine et sa sainteté. Il la comparait en ce point à l'illustre veuve Sainte Marcelle, et la vierge Sainte Principe, comme une savante maîtresse à écouter et à suivre, ayant même au dessus de Sainte Marcelle l'avantage de pouvoir lui donner l'exemple parfait de cette virginité inviolable dont elle faisait profession comme elle. Ce fut à Sainte Aselle que ce Saint écrivit l'an 385, de dessus son vaisseau, lorsqu'il quitta la ville de Rome dans le dessein d'aller finir ses jours en Palestine, pour se purger des calomnies dont les Romains, et principalement les ecclésiastiques avaient voulu noircir sa réputation à l'occasion des femmes et des filles à qui il avait enseigné les saintes Ecritures. Dans cette lettre il rend compte à notre Sainte des causes de son départ, appelle ses calomniateurs au tribunal de Jésus-Christ, et se recommande aux saintes Dames qu'il avait laissées à Rome. Albine y est appelée mère de Sainte Aselle, parce qu'elle l'était de Sainte Marcelle que notre Sainte regardait comme sa sœur, et quelques-uns ont cru qu'elle l'était ; mais cette Albine est toute différente de la mère de Sainte Mélanie la jeune. Après la retraite de Saint Jérome, qui fut précédée de celle de Sainte Paule et de sa fille Sainte Eustoquie, qui allèrent se renfermer à Béthléem, Sainte Aselle demeura solitaire au milieu de Rome comme elle aurait fait dans les déserts les plus abandonnés de la Palestine et de l'Egypte. Elle ne sortait de sa

Digitized by Google

cellule que pour visiter les églises ou tombeaux des Saints Martyrs aux jours de fêtes : et sans détourner la vue sur qui que ce fût, elle faisait en sorte de son côté de n'y être aperçue ou reconnue de personne. Elle était dans la solitude comme dans un paradis de délices, où elle jouissait d'un repos entier, quoiqu'environnée du tumulte d'une grande ville qui était rarement sans trouble. La sévérité de ses manières était toujours accompagnée de douceur : elle était gaie et sérieuse tout à la fois. Sa mortification ne pouvait manquer de se montrer sur son visage, sa pâleur marquait sa continence, sa maigreur découvrait ses abstinences ; mais on n'y voyait aucune obstination. Elle parlait avec tant de réserve, que l'on pouvait dire que sa parole ne rompait point son silence. L'habitude de demeurer à genoux durant sa prière lui avait formé des calus semblables à ceux que l'on voit aux jointures des chameaux. Quoiqu'elle jeûnât la plus grande partie de l'année, et qu'elle passât même deux ou trois jours quelquefois sans manger, elle redoublait cette austérité pendant le Carême, où elle était souvent la semaine entière sans rien prendre. De sorte qu'il paraissait du miracle dans la manière dont Dieu la soutenait. Car elle ne laissa pas de vivre jusqu'à l'âge de cinquante ans sans aucun mal d'estomac ni douleurs d'entrailles, ni défaillance de forces corporelles. Pallade qui témoigne l'avoir connue à Rome, où il alla en 404, dit qu'elle vieillit dans un monastère de la ville, où elle avait la conduite de plusieurs filles. Elle mourut peu de temps après sans doute, puisque Saint Jérome fit son éloge funèbre, qu'il envoya à Sainte Marcelle, qui lui survécut de quelques années, et qui mourut vers la fin de l'an 410. Le martyrologe Romain fait mention de Sainte Aselle au 6 décembre.

SAINTE DENYSE, SAINTE DATIVE, SAINTE LÉONCE, SAINTE VICTOIRE, SAINT MAJORIC, SAINT EMILIEN, SAINT TERTIUS ET SAINT BONIFACE.

MARTYRS DES VANDALES.

Huneric, roi des Vandales en Afrique, ayant renouvelé, dans la

Digitized by Google

dernière année de son règne, l'horrible persécution, qu'il faisait souffrir aux catholiques depuis quelque temps, et dont il avait reçu l'exemple de son père Genseric, bannit d'abord tous les évêques après leur avoir ôté tous les biens, et envoya ensuite par toutes les villes et les provinces du pays des soldats et des bourreaux pour exécuter ses ordres cruels sur tous ceux qui refuseraient d'embrasser l'Arianisme, dont il faisait profession. Ces ministres, aussi barbares que leur maître, ne pardonnèrent ni à l'âge ni au sexe. Ils assommaient les uns à coups de bâton, et pendaient les autres ou les brûlaient. Ils n'épargnaient pas même les femmes, principalement celles qui étaient de plus grande condition : ils les dépouillaient contre les lois de l'honnêteté publique et de la pudeur, et leur faisaient souffrir à la face des hommes au milieu de mille tourments une honte, qui leur était beaucoup plus insupportable que les tourments mêmes. Voici ce que Saint Victor, évêque de Vire, auteur de l'histoire de cette persécution, rapporte en particulier d'une Dame de qualité, nommée Denyse, qui était de sa province, c'est-à-dire, de la Byzacène, et qu'il connaissait fort. Les bourreaux, dit-il, voyant la confiance de cette dame et sa beauté, qui surpassait celle de toutes les autres, commencèrent par la dépouiller pour la fouetter ensuite. Sur quoi, au lieu de leur témoigner de la crainte, elle leur dit dans la confiance qu'elle avait en Dieu ; « Me voilà prête à souffrir, tourmentez-moi tant qu'il vous plaira : « mais si vous me dépouillez, laissez-moi de quoi me couvrir « seulement pour épargner ma pudeur. » Ces paroles ne firent que redoubler leur fureur : et l'ayant exposée toute nue dans l'endroit le plus élevé et le plus découvert de la place publique, afin que tout le monde pût la voir en cet état, ils la traitèrent de telle sorte, que la quantité des coups de verges qu'elle reçut, faisait couler des ruisseaux de sang de son corps. Au milieu de ces tourments, capables de troubler tout autre personne, Denyse avait l'esprit toujours libre, et leur disait : « Ministres du démon, « ce que vous faites pour me déshonorer fera ma gloire et ma « couronne. » Ainsi souffrant peines sur peines, et étant déjà martyre, elle fortifiait le courage des autres pour le devenir à

Digitized by Google

à son exemple : et elle se servait pour cela des paroles de l'Ecriture sainte, qu'elle possédait parfaitement. Son exemple fut en effet la cause du salut de presque tout son pays : et lorsqu'elle vit que son fils unique, nommé Majoric, commençait à trembler par l'appréhension des supplices qu'elle endurait, et dont il était menacé pour lui-même, parce qu'il était fort délicat et fort jeune, elle lança sur lui des regards perçants, et elle employa avec tant de force l'autorité maternelle pour le redresser, qu'elle le rendit encore plus fort qu'elle. Une exhortation toute de feu qu'elle lui fit pour lui remontrer que les peines, qui ont une fin ne sont point à craindre, et que la vie qui ne finira jamais ne saurait être trop chèrement achetée, fortifia de telle sorte ce cher fils, qu'il combattit avec joie, demeura victorieux, et cueillit la palme du martyre devant elle. Après qu'il fut expiré, cette généreuse mère embrassa l'innocente victime qu'elle avait offerte à Dieu. Elle ne pouvait se lasser de rendre grâces à son infinie miséricorde de la faveur qu'il lui avait faite : et dans la consolation que lui donnait l'espérance d'une résurrection bienheureuse, elle ne voulut point l'enterrer ailleurs que dans son logis, afin que toutes les fois qu'elle offrirait sur son tombeau ses prières à la très-sainte Trinité, elle se souvînt toujours de demander d'être réunie avec lui dans l'éternité.

On vit encore beaucoup d'autres effets merveilleux des exemples et des exhortations de Sainte Denyse dans la ville. Sans parler des autres supplices que l'on mettait en œuvre contre les personnes, qui tâchaient de la suivre, on arracha les entrailles à la bienheureuse Dative sa sœur, au vénérable Emile leur cousin, qui était de profession, à la généreuse Léonce fille du Saint évêque Germain, au pieux Terce, qui s'était fort signalé dans la confession de la Sainte Trinité, et à Boniface de Sibide.

Il est difficile aussi, dit Saint Victor, l'historien de cette persécution, de rapporter ce qui se passa dans Culuse ville de la province proconsulaire de l'Afrique, à cause du grand nombre des Martyrs et des Confesseurs qui y souffrirent pour la même cause. Entre ceux-là, une dame nommée Victoire, femme d'un courage fort élevé, fut diverses fois suspendue en l'air en présence de son

Digitized by Google

mari, de ses enfants et de tout le peuple de la ville. Puis on mit du feu au dessous d'elle, comme si on eût voulu la brûler. Son mari qui n'avait ni sa foi, ni son courage employa ses prières, ses raisons, les larmes de leurs enfants communs et les autres moyens les plus pressants pour lui faire changer de résolution, et se garantir des tourments en obéissant au roi. Mais elle boucha ses oreilles aux charmes de ce dangereux enchanteur, détourna ses yeux du spectacle de ses enfants, et n'eut plus de sentiments que pour les choses du ciel. Comme les bourreaux virent qu'à sa force de la suspendre ses épaules étaient trop fracassées, et qu'elle ne respirait plus, ils la crurent morte, et la laissèrent sur la place. Mais elle revint à elle quelque temps après; et elle a rapporté depuis qu'une vierge s'était présentée à elle, l'avait touchée, et qu'aussitôt elle avait recouvré sa guérison.

Usuard dans son martyrologe a fait mention de tous ces Saints au sixième de décembre, où il appelle Emilien celui que nous avons nommé Emile, et où il supprime les noms de trois, qui ne sont autres que Saint Majoric fils de Sainte Denyse, Sainte Victoire dont nous avons parlé en dernier lieu, et Saint Serf dont nous parlerons au jour suivant. Adon ou son continuateur, qui a voulu nommer ces trois, appelle Saint Serf *Servilius*, et Sainte Victoire *Victrix*. Le martyrologe Romain nomme d'abord Sainte Denyse, Sainte Dative et Sainte Léonce, et ensuite Saint Emilien avec Saint Boniface, et il met Saint Serf au lendemain, comme font les Grecs.

SAINTE GERTRUDE,

ABBESSE D'HAMAGE.

La providence avait destiné la Beinheureuse Gertrude à voir se former autour d'elle plusieurs générations de saints, que l'église aujourd'hui propose à la vénération et à l'admiration des fidèles. Elle est surtout connue par les enfants qui lui doivent le jour; mais comme dit la Sainte Ecriture, « la vertu des enfants fait l'éloge de ceux dont ils sont nés. »

Digitized by Google

Sainte Gertrude était fille de Théobald, seigneur de Douai et parent des premiers rois Mérovingiens. Elle épousa un seigneur appelé Rigomer, qu'elle paraît avoir perdu de bonne heure : de ce mariage naquirent plusieurs enfants, parmi lesquels les historiens signalent Erchinoald, Sigebert et Adalbaud. Le premier se distingua longtemps à la cour par les charges brillantes qu'il y remplit, et particulièrement par celle de maire du palais qu'il exerça sous la pieuse reine Bathilde. Sigebert épousa Sainte Berthe et en eut plusieurs filles qui imitèrent fidèlement ses vertus. Après sa mort, son épouse se retira au monastère de Blangy-en-Antois, à l'imitation de sa belle-sœur Sainte Rictrude, veuve d'Adalbaud, qui se retira aussi au monastère de Marchiennes, après la mort tragique de son époux.

Sainte Gertrude, lorsqu'elle vit ses enfants établis, alla finir ses jours, par les conseils de Saint Amand, dant un oratoire bâti à Hamage et où plus tard Eusébie, l'aînée des filles de Saint Adalbaud et de Sainte Rictrude vint vivre auprès d'elle. Là, elle se livra à toutes les œuvres de la piété et de la charité, usant de son influence et de ses richesses pour soulager les pauvres, les malheureux, les affligés, et porter les hommes à la pratique des vertus chrétiennes. La vénérable veuve vécut ainsi jusque dans un âge tres-avancé, et eût à supporter, comme une dernière épreuve de sa vie si sainte, la perte douloureuse de son plus jeune fils Adalbaud, cruellement assassiné dans la Gascogne. Elle fit généreusement à Dieu le sacrifice de ce fils si cher, qu'elle alla bientôt rejoindre dans le ciel, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Sainte Gertrude laissa la direction de la naissante communauté d'Hamage à sa petite fille Eusébie qu'elle avait formée elle-même à la vie religieuse.

Son corps reposa dans le monastère jusqu'en 686 ; à cette époque Saint Vindicien évêque de Cambrai et d'Arras, accompagné du B. Hatta, premier abbé de Saint-Vaast, l'éleva et le transporta dans la nouvelle église, bâtie, en l'honneur de Notre-Dame, par Gertrude II qui avait succédé à Sainte Eusébie.

Combien la vieillesse, déjà si respectable par elle-même, ne le devient-elle pas davantage encore, lorsqu'elle brille de l'éclat

Digitized by Google

des vertus et de l'abondance des mérites. Heureux celui qui termine ainsi les derniers jours d'un long exil sur la terre! une couronne de gloire lui est réservée dans les cieux, où « il resplendira comme les astres du firmament pendant l'éternelle durée des siècles. »

LE BIENHEUREUX GÉRALD,

CARDINAL ÉVÊQUE D'OSTIE.

Gérald, né à Ratisbonne où il fit de bonnes études, s'associa avec Saint Udalric, pour mener une vie plus parfaite. Ils allèrent ensemble à Rome demander au Pape l'absolution de leurs péchés; après l'avoir obtenue, ils vinrent à Cluny se mettre sous la conduite de Saint Hugues, abbé de ce monastère. Gérald s'y distingua par sa science, sa prudence, la gravité de ses mœurs, et mérita que le saint abbé lui confiât les importantes fonctions de grand-prieur de Cluny. Envoyé à Rome sous le Pontificat d'Alexandre II, il fut nommé par ce Pape évêque d'Ostie et légat en France.

Il tint en cette qualité plusieurs conciles : celui de Châlons-sur-Saône en 1072 ou 1073, où il déposa quelques évêques, entre autres Guillaume, archevêque d'Auch, et Ponce, évêque de Bigorre (Tarbes); celui de Poitiers, où fut cité Béranger, qui continuait de répandre ses erreurs sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : cette hérésiarque s'y rendit, et les blasphèmes qu'il y proféra excitèrent la plus vive horreur parmi les Pères du concile; celui de Die, où fut déposé Lancelin, évêque de cette ville, qui eut pour successeur Hugues, camérier de l'église de Lyon, autrefois prieur de Saint-Marcel.

Rappelé à Rome par Saint Grégoire VII, Gérald s'appliqua avec zèle au gouvernement de son diocèse, et mérita d'entendre cette consolante parole : « Courage, serviteur bon et fidèle; entrez dans la joie du Seigneur. »

LE BIENHEUREUX ROBERT,

ÉVÊQUE DE LANGRES.

Robert évêque de Langres fut le cinquante-cinquième prélat

Digitized by Google

de cette bonne ville : il succédait au pieux Rainard. Comme son prédécesseur il fut riche en bonnes œuvres; ses historiens disent qu'on ne pourrait compter les biens spirituels et temporels qu'il fit aux monastères et aux maisons où la religion florissait; et c'est là toute sa vie où brilla la sainteté, la tolérance, la mansuétude. Il assista au concile de Troyes, en 1104; il y fut admiré. Il gouverna, toujours béni, son heureux diocèse pendant vingt-cinq ans, dans la sainteté et la surveillance sur tous, vertus qui le firent longuement regretter. Il s'en alla au ciel en 1110.

SAINT PIERRE PASCHAL,

RELIGIEUX DE NOTRE-DAME-DE-LA-MERCI.

Saint Pierre Paschal eut pour patrie la ville de Valence en Espagne. Il descendait de l'ancienne famille des Paschal, qui avait eu la gloire de donner cinq martyrs à l'Église de Jésus-Christ. Ses parents étaient distingués par leur vertu, et surtout par leur charité. C'était chez eux que logeait Saint Pierre Nolasque dans ses voyages. Pierre Paschal fut regardé comme le fruit de ses prières, et il reçut de lui les premiers principes de la piété.

Il fit ses premières études dans la maison paternelle. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat de Valence, ville que le roi d'Aragon avait prise depuis peu sur les Maures. On lui donna pour précepteur un prêtre de Narbonne, docteur de la faculté de théologie de Paris. Les parents du jeune Pierre Paschal avaient depuis peu racheté ce prêtre que les infidèles avaient fait captif. Notre Saint le suivit à Paris; il y étudia en théologie, et prit le bonnet de docteur. Il prêcha ensuite, et enseigna avec beaucoup de réputation.

De retour à Valence, il employa une année à examiner ce que Dieu demandait de lui. Il rentra dans l'Ordre de la Merci, dont il prit l'habit en 1251. Il eut pour directeur à Barcelone, Saint Pierre Nolasque, et fit sous un prêtre aussi expérimenté de grands progrès dans les voies intérieures de la perfection.

Jacques Ier, roi d'Aragon, instruit du mérite et de la vertu de

Digitized by Google

Pierre Paschal, le choisit pour précepteur de son fils don Sanche, qui voulait se consacrer à Dieu dans la cléricature. Il entra depuis dans l'Ordre de la Merci, qu'il fut obligé de quitter en 1262, pour remplir le siége archépiscopal de Tolède. Ce prince, qui n'avait point encore l'âge requis par les canons, fit sacrer notre Saint évêque de Grenade, ville alors soumise aux Mahométans, afin de lui confier le gouvernement de son diocèse.

L'infant mourut, en 1275, des blessures qu'il avait reçues en volant au secours de son troupeau, devenu victime de la fureur des Maures. Pierre Paschal revint dans son couvent, où il sut allier les fonctions du Saint ministère avec les exercices de la vie religieuse. Il fonda des maisons de son Ordre à Tolède, à Baëça, à Xérès, et à Jaën dans la Castille. En fondant la dernière, il se proposa de procurer quelques secours spirituels aux chrétiens de Grenade qui avaient des droits particuliers à sa sollicitude, quoiqu'il ne pût vivre au milieu d'eux.

Le bienheureux Pierre du Chemin, religieux de la Merci ayant été mis à mort à Tunis par les infidèles, en 1284, Pierre Paschal se sentit enflammé d'un désir ardent de sacrifier sa vie pour Jésus-Christ, et ce désir augmentait de jour en jour. Lorsqu'on l'eut fait évêque de Jaën, en 1296, il allait souvent à Grenade, malgré les dangers auxquels il s'exposait. Il rachetait les captifs, il instruisait et consolait les chrétiens ; il prêchait aux infidèles ; il gagnait les renégats, et les faisait rentrer dans le sein de l'Eglise. Les Maures, irrités de son zèle, le mirent dans une prison obscure, et défendirent à qui que ce fût de lui parler. Mais il trouva le moyen de composer un traité solide contre le mahométisme, et cet ouvrage opéra plusieurs conversions. La fureur des infidèles en devint plus grande, et ils portèrent leurs plaintes au roi, qui leur permit de se défaire de lui de la manière qu'ils le jugeraient à propos. Ils saisirent le moment où il faisait son action de grâces, après avoir dit la messe, et le massacrèrent au pied de l'autel. Ils lui coupèrent ensuite la tête. Il fut martyrisé le 6 décembre 1300, à l'âge de soixante-douze ans. Les chrétiens l'enterrèrent secrètement dans une grotte, et se procurèrent diverses choses qui avaient été à son usage. Peu de temps

Digitized by Google

après, on transporta son corps à Baëça, où il est encore. Le nom de ce Saint se trouve dans le martyrologe romain, sous le 6 décembre et le 23 d'octobre.

LA B^se^ PHILIPPE DE MÉDICIS

CLARISSE.

La bienheureuse Philippe était de l'illustre maison de Médicis, qui a possédé longtemps la Toscane en souveraineté. Dès l'âge de neuf ans, Philippe fut mise au Couvent de Monticelli, près Florence, pour y être instruite dans les maximes du Christianisme. Les pieuses leçons qu'elle y reçut, et les bons exemples qu'elle y avait continuellement sous les yeux, lui inspirèrent du dégoût pour les vanités du siècle, et du penchant pour la vie monastique. Elle se consacra au Seigneur dans ce Monastère, et fit de si grands progrès dans la perfection chrétienne, qu'elle devint en peu de temps le modèle de celles mêmes qui l'avaient formée.

Comme elle était uniquement occupée des vérités de la Religion; elle gardait un silence presque continuel et ne se permettait de parler que dans les cas de nécessité absolue. Quand ses sœurs lui demandaient la cause de son silence, elle ne leur répondait que par un passage de l'Ecriture-Sainte, en forme de sentence, et qui exprimait combien il est important de parler peu, pour réfléchir avec moins de distraction à l'importante affaire du salut, et pour éviter de rendre compte un jour des paroles oiseuses, ou souvent criminelles, que l'on se permet de proférer dans les conversations.

Au reste, Sœur Philippe fut un exemple d'exactitude, et l'on a remarqué qu'elle n'avait jamais manqué d'assister au chœur, ni au réfectoire, ni aux autres assemblées de la communauté, que la veille de sa mort : elle était cependant accablée d'infirmités, et depuis dix-huit ans souffrait de la fistule et de plusieurs autres maladies. Le jour même qu'elle mourut, elle récita le petit office de la Sainte-Vierge, et commença celui de Saint-Nicolas; mais elle ne put l'achever, et rendit paisiblement son âme à Dieu, le sixième jour de décembre de l'année 1488, la soixante-troisième

Digitized by Google

de son âge, dont elle en avait passé cinquante-quatre dans le même cloître, tant avant que depuis sa profession. Son corps repose au monastère de Montecelli.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME-DE-LA-FONTAINE.

Au printemps de l'année 1820, vers le temps de Pâques, un berger étant entré dans une petite grotte qui se trouve à l'entrée d'un bois distant de trois lieues de la ville de Turin, pour se désaltérer à la fontaine qui coulait au fond, fut témoin privilegié d'une merveille qui le frappa. Au moment où il allait boire, comme il faisait le signe de la croix, l'eau s'agita ; il lui semblait qu'il voyait une lumière briller sur la fontaine. Il s'imagina d'abord que c'était l'effet des rayons du soleil, mais cette idée se dissipa, lorsqu'il crut entendre des sons harmonieux et doux.

En même temps une sorte de nuage s'éleva de la surface de l'eau, et il en vit sortir une draperie d'azur qui semblait encadrée d'or. Sur cette draperie il vit la figure d'une belle dame vêtue, de blanc, laquelle tenait en ses bras un jeune enfant couronné de rayons. La dame avait à ses pieds un serpent et sur sa tête des étoiles.

Le pâtre, reconnaissant la très Sainte-Vierge et le divin Enfant, se prosterna et pria, rendant grâces au ciel d'être témoin d'un si grand miracle, lui faible et pauvre chrétien.

Alors la très-Sainte Vierge lui dit : « Mattéo, tu es bien heureux de vivre soumis à la Sainte église catholique. Ta femme qui « était paralytique est complètement guérie, et tu trouveras sous « ton coffre soixante amédées d'or qui t'aideront à élever ta fa- « mille. Va à Turin. Dis au clergé ce que tu as vu. »

Le pâtre, ayant remercié la très-Sainte Vierge courut vite à sa maison où il trouva sa femme debout et toute joyeuse, plus, les piéces d'or promises.

Il courut annoncer à Turin son bonheur. Le clergé se rendit à la fontaine, où l'apparition était devenue une réalité, il emporta

Digitized by Google

la bienheureuse image, qui attira bien vite des pèlerins et qui guérit plusieurs malades (1).

MARTYROLOGE ROMAIN [2].

A Myre, métropole de la Lycie, fête de Saint Nicolas, évêque et confesseur. Entre plusieurs de ses miracles, on rapporte ce fait mémorable, que, quoiqu'éloigné, il apparut a l'empereur Constantin, et le porta, par ses avertissements et ses menaces, à faire miséricorde à quelques personnes condamnées à mort.

En Afrique, les saintes femmes Denise, Dative, Léonce, et un homme pieux nommé Terce ; Saint Emilien, médecin, et Saint Boniface avec trois autres, qui tous, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, tourmentés par des supplices cruels et innombrables pour la défense de la foi catholique, méritèrent d'être associés au nombre des confesseurs de Jésus-Christ.

Au même lieu, Saint Marjoric, fils de Sainte Denise, qui, craignant les tourments parce qu'il était fort jeune, fortifié par les regards et les paroles de sa mère, devint plus courageux que les

[1] Ceci est traduit du récit imprimé à Turin, chez Bartolomeo Volta, et publié en 1820.

[2] OCTAVO IDUS DECEMBRIS.

Myræ, quæ est metropolis Lyciæ, natalis sancti Nicolai Episcopi et Confessoris, de quo inter plura miraculorum insignia illud memorabile fertur, quod Imperatorem Constantinum ab interitu quorumdam se invocantium, longe constitutus, ad misericordiam per visum monitis deflexit et minis. — In Africa sanctarum mulierum Dionysiæ, Dativæ, Leontiæ, et religiosi viri nomine Tertii, Æmiliani medici, et Bonifacii, cum aliis tribus, qui omnes in persecutione Wandalica sub Hunnerico Rege Ariano pro defensione catholicæ fidei gravissimis et innumeris suppliciis cruciati, confessorum Christi numero sociari meruerunt. — Ibidem sancti Majorici filii sanctæ Dionysiæ, qui cum esset adolescentulus, ac tormenta pavesceret, matris obtutibus verbisque corroboratus, ceteris fortior factus, in tormentis reddidit spiritum, quem amplexata mater domi sepelivit, et ad ejus sepulchrum assidue orare consuevit. — Eodem die sancti Polychronii Presbyteri, qui tempore Constantii Imperatoris, cum ad altare Missas ageret, invasus est ab Arianis, et jugulatus. — Granatæ in Hispania passio beati Petri Paschasii Martyris, Ordinis beatæ Mariæ de Mercede redemptionis Captivorum, et Episcopi Giennensis, cujus festivitas Clementis Papæ Decimi jussu celebratur decimo Kalendas Novembris. — Romæ sanctæ Asellæ Virginis, quæ (ut beatus Hieronymus scribit) ab utero matris benedicta, vitam jejuniis et orationibus usque ad senectam produxit.

Digitized by Google

autres, et mourut dans les tourments. Sa mère, embrassant son corps, lui donna la sépulture dans sa maison, et prit l'habitude de prier assidûment auprès de son sépulcre.

Le même jour, Saint Polychrone, prêtre, qui, au temps de l'empereur Constance, étant à l'autel et célébrant la messe, fut pris et égorgé par les ariens.

A Grenade en Espagne, supplice de B. Pierre Paschal, martyr, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, de la Rédemption des Captifs, et évêque de Jaën, dont la fête, par ordre du pape Clément X, se célèbre le 10 avant les calendes de novembre (23 octobre).

A Rome, Sainte Aselle, vierge, qui, comme l'écrit Saint Jérôme, bénie dès le sein de sa mère, passa sa vie, jusqu'à la vieillesse, dans le jeûne et la prière.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Apollinaire, sous-diacre de Trieste, honoré à Vérone ou l'on garde ses reliques.

Saint Hermogène, martyr en Afrique.

Saint Robert, premier abbé de Mataillane, près de Valladolid.

Saint Sintran, confesseur.

Saint Victor de Plaisance, évêque.

Saint Zélotès, martyr en Afrique avec Saint Hermogène.

Saint Boniface de Sibide, confesseur en Afrique.

Saint Asturius, évêque de Tolède.

Sainte Avila, citée par Saint Pallade le Syrien.

Sainte Sérène d'Aquitaine, compagne de Sainte Péchina, honorée à Saint-Quentin.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Faouges, prêtre insermenté du diocèse de Clermont-Ferrand, arrêté en 1793, conduit à Bordeaux en 1794 pour la déportation, mort à l'hôpital Saint André le 6 décembre même année, à l'âge de 60 ans.

Pierre Garnesson, prêtre du diocèse de Châlons-sur-Marne, pour

Digitized by Google

éviter le serment schismatique, s'exila en 1792, revint dans son pays en 1797, fut arrêté, condamné à la déportation, emmené à Rochefort, embarqué là pour Sinnamary le 1er août 1798, mort de la peste à l'hôpital de ce désert, le 6 décembre suivant à l'âge de 44 ans.

Antoine Foissac, prêtre du diocèse de Toulouse, évita le serment, fut arrêté et mis en prison en 1793, conduit l'année suivante à Rochefort pour la déportation, enfermé dans le fort du Hà, de là transporté malade à l'hôpital Saint-André pour y mourir le 6 décembre 1794, à l'âge de 55 ans.

Digitized by Google

SEPTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'église. — Saint Serf, martyr. — Saint Réparat et ses compagnons, martyrs. — Saint Martin de Saintes et saint Eutrope, abbés. — Sainte Azénore ou Aliénor, comtesse de Tréguier et de Goëlo. — Sainte Fare, abbesse de Faremoutiers. — Le bienheureux Thomas l'Hibernien, frère mineur. — Le bienheureux Laurent de Camérino, frère mineur. — Mémoire de la très-Sainte Vierge, Notre-Dame-du-Feu. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT AMBROISE,

ARCHEVÊQUE DE MILAN, DOCTEUR DE L'ÉGLISE[1].

La bonté, la douceur, la charité engageront toujours un Saint évêque à entrer dans les vues du prochain, lorsqu'il s'agira de choses indifférentes; mais s'il est question de s'opposer au mal, il n'écoutera plus que la voix du devoir, il s'armera d'un courage invincible. Saint Ambroise fut un modèle de cette inébranlable fermeté, et aucun pasteur de l'Église ne l'avait portée si loin que lui depuis les apôtres.

Son Père, nommé Ambroise, était préfet du prétoire des Gaules, et sa juridiction comprenait, outre la France, une partie considérable de l'Italie et de l'Allemagne, cinq provinces romaines dans la Grande-Bretagne, huit en Espagne, et la Mauritanie-Tingitane en Afrique[2]. Trois enfants naquirent de son

[1] Tiré de ses ouvrages et de sa vie, que Paulin, son diacre et son secrétaire au temps de sa mort, écrivit à la sollicitation de saint Augustin (Paulin fut depuis élevé au sacerdoce). Voyez les historiens ecclésiastiques de ce siècle; les vies du saint docteur, données par Hermant, Tillemont, et D. Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. I^er^, part. 2, p. 325; Vagliano, *Sommario de gli arcivescovi di Milano*; les nouveaux éditeurs de saint Ambroise, à la fin du second volume; *Archiepiscoporum Mediolanensium series critico-chronologica, aut. Jos. Saxio, biblioth. ambroisanæ præfecto*, ann. 1756; D. Ceillier, t. VII, p. 329.

[2] On donnait le nom de préteur à tout magistrat qui était juge des personnes et causes militaires, et qui commandait les troupes. Sa cour s'appelait prétoire. Le

Digitized by Google

mariage, Marcelline, Satyre, et Ambroise, auquel on donna le nom de son père. Marcelline, l'aînée des trois, reçut le voile des mains du Pape Libère. On voit par Paulin, que notre Saint vint au monde dans la ville des Gaules où son père faisait sa résidence ; mais on ignore si ce fut à Arles, à Lyon, ou à Trèves ; les auteurs modernes n'ont pu encore s'accorder sur ce point. Quoi qu'il en soit, on met la naissance de Saint Ambroise vers l'an 340.

Paulin rapporte que ce qu'on a dit de Platon, se renouvela en faveur de Saint Ambroise lorsqu'il était enfant. Un jour qu'il dormait la bouche ouverte dans une des cours du palais de son père, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau. Quelques-unes de ces abeilles s'étant arrêtées sur son visage, entraient dans sa bouche, et en sortaient les unes après les autres. Elles s'envolèrent quelques instants après, et s'élevèrent si haut, qu'on les perdit entièrement de vue. Cet événement fut regardé comme un présage de la force et de la douceur de l'éloquence future d'Ambroise.

Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père. Sa mère quitta les Gaules, et retourna à Rome, sa patrie, où elle s'occupa sérieusement de l'éducation de ses enfants. Ambroise profita de ses instructions, et fit de grands progrès dans la vertu. Il fut encore excité puissamment à la piété par les exemples de sa mère, de sa

préfet du prétoire de Rome était commandant de la garde de l'empereur, dite prétorienne; il était chargé de maintenir la discipline et les bonnes mœurs; il recevait tous les appels des jugements des gouvernements de province. Auguste avait créé cet office pour remplacer le *magister militum*, connu sous les dictateurs. Voyez Hotoman. *de Magistrat. Rom.*, l. 1, p. 1874, *ap Grœvium*, t. II.

Constantin le Grand supprima les gardes prétoriennes, avec le prétoire de Rome, et établit quatre préfets de prétoire, deux pour l'Orient et deux pour l'Occident. Le premier des deux de l'Orient était appelé simplement préfet de l'Orient, et le second, préfet d'Illyrie : on donnait à l'un de ceux de l'Occident, le titre de préfet d'Italie, et à l'autre, le titre de préfet des Gaules. Ces magistrats suprêmes de l'empire avait la première place après l'empereur. Tous les autres magistrats et les gouverneurs de provinces leur étaient soumis ; ils commandaient aussi les armées. Voyez Onuphrius, *de Imper.*, c. 34, *ap. Grœv.*, t. I, p. 449; Hotoman, *loc. cit.*, la *Notitia dignitatum Imper., occident.*, p. 1790, *ap. Grœv., Rom.* t. VII; Gutherius, *de officiis domûs Augustæ, ap. Sallengr. Thesaur. Antiq. Rom.*, t. III.

Digitized by Google

sœur et de quelques autres vierges chrétiennes qui vivaient avec elles dans la même maison.

Il acquit une connaissance peu commune de la langue grecque, et il s'exerça avec succès dans la poésie et l'éloquence. Accompagné de son frère Satyre, il passa de Rome à Milan, qui était le siége du prétoire. Ses écrits, que nous avons encore, montrent avec combien d'ardeur il s'appliqua aux belles-lettres. Ses études achevées, il se fit une réputation brillante ; les premières personnes de l'empire ambitionnèrent son amitié. De ce nombre furent Anicius Probus et Symmaque, l'un et l'autre recommandables par leurs lumières et leur talents. Symmaque était païen ; mais Anicius Probus était fort zélé pour la religion chrétienne. Valentinien fit ce dernier préfet du prétoire d'Italie, en 369. Ambroise plaida quelques causes à la cour avec une telle réputation, qu'il fut choisi pour assesseur du préfet. Il devint depuis gouverneur de la Liturgie et de l'Emilie, c'est-à-dire de tout le pays qui comprend aujourd'hui les archevêchés de Milan, de Turin, de Gênes, de Ravenne et de Bologne, avec les diocèses qui dépendent de ces métropoles. Probus lui dit, en se séparant de lui : « Allez, et agissez plus en évêque qu'en juge. » Ambroise, fidèle à ce conseil, qui s'accordait d'ailleurs avec son caractère, se fit admirer par sa probité, sa vigilance et sa douceur.

Auxence, arien furieux, qui avait usurpé le siége de Milan après l'exil de Saint Denys, mourut en 374. Pendant près de vingt ans que dura son intrusion, il persécuta les catholiques avec autant de violence que de malice. Lorsqu'il fut question d'élire un nouvel évêque, la ville se divisa en deux partis, dont chacun voulait l'emporter : les uns demandaient un arien, les autres un catholique. La fermentation des esprits faisait craindre une sédition. Ambroise, pour la prévenir, se rendit à l'église où se tenait l'assemblée. Il fit un discours rempli de sagesse et de modération, et dans lequel il exhorta ceux qui composaient l'assemblée, à procéder à l'élection dans un esprit de paix et sans tumulte. Pendant qu'il parlait encore, un enfant s'écria : *Ambroise, évêque.* Le tumulte cessa sur-le-champ ; les catholiques et les ariens se

Digitized by Google

réunirent, et proclamèrent unanimement le gouverneur, évêque de Milan.

Ce choix, auquel on ne s'attendait point, surprit extraordinairement Ambroise. Il employa tous les moyens possibles pour le faire révoquer. Il ordonna de dresser son tribunal, et s'étant fait amener des criminels, il les condamna à subir la question. Il affectait, par cet acte de sévérité, de passer pour un homme cruel et indigne du sacerdoce. Le peuple et le clergé s'aperçurent du stratagème, et persistèrent dans leur choix. Ambroise sortit de la ville pendant la nuit, dans le dessein de se retirer à Pavie ; mais s'étant égaré, il erra ça et là toute la nuit, et il se trouva le lendemain matin aux portes de Milan. Lorsqu'on eut été instruit de sa fuite, on lui donna une garde, et on envoya la relation de tout ce qui s'était passé à l'empereur, dont le consentement était nécessaire pour élever à l'épiscopat un officier attaché à son service. Ambroise écrivit de son côté à Valentinien, pour le prier de ne pas consentir à son élection. L'empereur était alors à Trèves ; il répondit au peuple et au clergé, qu'il voyait avec plaisir qu'on avait cru dignes de l'épiscopat ceux qu'il avait choisis pour gouverneurs et pour juges. Il ordonna en même temps au vicaire ou gouverneur d'Italie, de veiller à ce que l'élection eût son effet. Ambroise s'enfuit de nouveau, et alla se cacher dans la maison de Léonce, un des sénateurs qui avaient le titre de *clarissimes ;* mais le vicaire ayant publié un ordre sévère contre ceux qui cacheraient le Saint, ou qui, connaissant le lieu de sa retraite, ne le découvriraient point, Léonce déclara, par une innocente trahison, où il était. Ambroise se vit donc dans l'impossibilité de résister plus longtemps ; mais il représenta qu'il était défendu par les canons d'élever à la prêtrise un homme qui n'était encore que cathéchumène. On lui répondit que l'Eglise pouvait, dans certaines occasions extraordinaires, dispenser de l'observation des canons. Ainsi, après avoir reçu le baptême, et exercé successivement les fonctions des saints ordres, il fut sacré évêque le 7 décembre 374 [1]. Il était âgé d'environ trente-quatre ans.

[1] Non en 375, comme l'ont avancé quelques auteurs, puisque Valentinien Ier mourut le 17 novembre 375.

Digitized by Google

Lorsqu'il eut été placé sur la chaire épiscopale, il ne se regarda plus comme un homme de ce monde ; et pour rompre tous les liens qui pouvaient l'y attacher, il distribua ce qu'il avait d'or et d'argent à l'Eglise et aux pauvres ; il donna aussi à l'Eglise ce qu'il avait de terres, en réservant toutefois une rente à vie, pour la subsistance de sa sœur Marcelline. Il pria son frère Satyre de se charger de son temporel, afin de pouvoir se livrer uniquement à la prière et à l'exercice des fonctions épiscopales. Il renonça au monde si parfaitement, qu'il ne fut pas même tenté par la suite de désirer les richesses ou les honneurs.

Quelque temps après son ordination, il écrivit à Valentinien pour lui porter des plaintes contre quelques juges et quelques magistrats, et sa lettre était conçue dans les termes les plus forts. « Il y a longtemps, lui répondit l'empereur, que je con-« nais la liberté avec laquelle vous vous exprimez. Je n'en ai « pas moins consenti à votre ordination. Continuez d'appliquer « à nos péchés les remèdes que prescrit la loi de Dieu. » Ambroise reçut vers le même temps une lettre de Saint Basile [1], qui le félicitait, ou plutôt qui félicitait l'église de sa promotion. Il l'y exhortait à s'opposer vigoureusement aux ariens, et à s'armer contre leurs erreurs d'un zèle intrépide et d'un courage invincible.

Le saint Archevêque de Milan se mit d'abord à lire l'Ecriture sainte avec les auteurs ecclésiastiques, surtout Origène et Saint Basile. Il choisit, pour directeur de ses études, le savant et pieux Simplicien, prêtre de Rome. Il l'aimait comme un ami, l'honorait comme un père, et le respectait comme un maître. Simplicien succéda à Saint Ambroise sur le siége de Milan, et il est nommé parmi les Saints le 16 d'août [2].

Malgré l'ardeur avec laquelle Ambroise se livrait à l'étude, il se montra, dès le commencement de son épiscopat, très-assidu à instruire son peuple. Il purgea tellement son diocèse du levain

[1] S. Basil., *ep.*

[2] Vagliano, *Vite degli Arcivescovi di Milano*, c. 15, p. 98. On voit encore dans l'église de Saint-Ambroise, le poëme de saint Ennode en l'honneur de ce Saint, et l'épitaphe de sainte Marcelline, composée par saint Simplicien.

Digitized by Google

de l'arianisme, qu'en 385, personne n'était plus infecté de cette hérésie à Milan, excepté un petit nombre de Goths, et quelques personnes attachées à la famille impériale. C'est de lui-même que nous apprenons cette particularité [1]. Ses instructions tiraient beaucoup de force de la sainteté de sa vie, de son zèle pour la pratique de l'abstinence, et de son jeûne qui était presque continuel. Jamais il ne dînait que les dimanches et les jours consacrés à honorer la mémoire de certains martyrs célèbres. Il dînait encore le samedi, jour où il n'était point d'usage de jeûner à Milan. Mais quand il se trouvait à Rome, il jeûnait le samedi, pour se conformer à la pratique de l'Eglise romaine. Attentif à éviter jusqu'au danger de l'intempérance, il s'excusait d'aller manger chez les autres, et sa table était toujours servie avec beaucoup de frugalité. Il donnait à la prière une partie considérable du jour et de la nuit, et chaque jour il offrait le saint sacrifice de l'autel pour son peuple [2]. Les besoins de son troupeau l'occupaient tout entier, et il se croyait redevable aux petits comme aux grands. Les amusements lui étaient inconnus, et il ne se permettait d'autre délassement que celui qui provient de la diversité des occupations. Il soulageait les pauvres et consolait les affligés ; il écoutait tout le monde avec douceur et charité, en sorte que tout son peuple l'admirait autant qu'il l'aimait. Il se fit une loi, de ne point se mêler d'affaires temporelles, et de ne solliciter de grâces à la cour pour qui que ce fût. Mais comme il avait une âme tendre et compatissante il s'employait avec zèle pour sauver la vie à ceux qui avaient été condamnés. Il pleurait avec ceux qui pleuraient, et se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie. Sa charité n'avait d'autres bornes que les nécessités humaines ; il appelait les pauvres ses intendants et ses trésoriers, et c'était entre leurs mains qu'il déposait ses revenus. Toujours il rendait le bien pour le mal et ne se vengeait jamais des injures que par des bienfaits. La plus grande partie du jour, son appartement était rempli de personnes qui venaient le consulter.

[1] Ep. 20, n. 12.
[2] S. Ambr., ep. 20, n. 15.

Digitized by Google

Lorsque Saint Augustin lui rendait visite, il le trouvait toujours extrêmement occupé. Il lui arriva quelquefois de s'en aller sans lui parler, et même sans avoir été aperçu par le Saint ; il en agissait de la sorte pour ne pas interrompre ses occupations qu'il respectait. Pendant qu'il enseignait la rhétorique à Milan, avant son baptême, il allait souvent entendre prêcher le saint Archevêque ; à la vérité ce n'était que par curiosité, et pour le plaisir que lui causait l'éloquence du prédicateur. S'il trouvait plus de grâce dans le débit de Fauste le manichéen, il avouait au moins que ce que disait Ambroise était fort solide. Notre Saint prêchait tous les dimanches [1]. Il revenait souvent dans ses discours sur la sainteté et l'excellence de la virginité. Plusieurs personnes, touchées de ses exhortations, vinrent de Bologne, de Plaisance, et même de la Mauritanie, pour servir Dieu dans ce saint état, sous sa conduite. Il n'y avait que deux ans qu'il était Evêque, lorsque Marcelline, sa sœur, le pria de mettre par écrit ce qu'il avait dit en chaire sur un sujet aussi important [2]. Il se rendit à sa prière, et composa ses trois livres *des Vierges*, en 577.

L'élégance avec laquelle cet ouvrage est écrit, l'a fait justement admirer par Saint Jérôme et par Saint Augustin. Mais il est surtout recommandable par l'onction et l'esprit de piété qui s'y font remarquer de toutes parts. Les deux premiers livres sont employés à montrer l'excellence de la virginité, et à faire sentir les avantages spirituels qu'elle procure. L'auteur insiste sur les vertus de la Sainte Vierge, qu'il propose comme modèle à ceux qui ont embrassé cet état ; il fait l'éloge de Sainte Agnès, il cite l'exemple de Sainte Thècle, et les détails dans lesquels il entre sur ces objets sont embellis de toutes les grâces et de toutes les figures de la rhétorique. Dans le troisième livre, il traite des principaux devoirs des vierges ; il leur recommande de ne point boire de vin, de fuir les visites, de s'appliquer aux exercices de piété, de prier et de réfléchir souvent dans la journée, de répéter l'oraison dominicale et les psaumes, le soir en se couchant et le

[1] S. Aug., *Conf.*, l. 5, c. 14; l. 6. c. 3.
[2] S. Ambros., l. 1, *de Virgin.*

Digitized by Google

matin en se levant, et de commencer chaque jour par la récitation du symbole, qui est l'abrégé et le sceau de notre foi. Il veut que les vierges vivent dans cette tristesse salutaire qui opère le salut; qu'elles évitent toute joie immodérée, et principalement la danse, dont il fait sentir le danger. Nous apprenons du Saint docteur [1], qu'il y avait à Bologne vingt vierges, qui s'occupaient du travail des mains, non-seulement pour avoir de quoi vivre, mais pour se procurer de quoi assister les pauvres. Marcelline, sœur d'Ambroise, à laquelle le pape Libère donna le voile le jour de Noël, dans l'église de Saint-Pierre [2], ne vivait point en communauté, mais dans le sein de sa famille à Rome. D'autres vierges vivaient alors de la même manière, mais elles avaient à l'église une place séparée du lieu où étaient les fidèles, et l'on écrivit sur les murailles de cette partie de l'église des sentences de l'Ecriture pour leur instruction [3].

Peu de temps après, Saint Ambroise donna son traité *des Veuves*, pour exhorter les femmes qui avaient perdu leur mari à garder une chasteté perpétuelle. Cet ouvrage fut suivi du traité de la *Virginité*. Le Saint docteur y donne, d'après l'Ecriture, une haute idée de cette vertu ; mais il ne veut point que les jeunes filles prennent légèrement le voile, lorsqu'elles sont d'un caractère inconstant. « Quelques-uns, dit-il, se plaignent que le nom-
« bre des vierges fera bientôt périr le genre humain. Je vou-
« drais savoir qui a manqué de femmes, et qui s'est trouvé dans
« le cas de n'en point trouver? Se venger d'un adultère, porter
« les armes contre un ravisseur, voilà les suites du mariage.
« Les pays les plus peuplés sont ceux où il y a le plus de vier-
« ges. Combien en consacre-t-on tous les ans à Alexandrie, en
« Afrique et dans tout l'Orient ? Il y a cependant plus de vierges
« qu'il n'y a d'hommes dans ce pays [4]. » Le Saint docteur observe

[1] L. 1, *de Virg., cap.* 10, et *L. de Instit. Virgin.*, l. 1.
[2] S. Ambros., l. 3, *de Virg., cap.* 6.
[3] S. Ambros., l. *ad Virgin. laps., cap.* 6.
[4] Ne pourrait-on pas citer en preuve la remarque de saint Ambroise, les Pays-Bas français et autrichiens qui sont remplis de monastères nombreux, et en même temps couverts de cités fort peuplées ?

Digitized by Google

encore que ce ne sont point les vierges, mais la guerre et la mer qui détruisent l'espèce humaine. Il ne veut cependant pas qu'on embrasse légèrement l'état de virginité : non-seulement le mariage est saint, mais c'est l'état général de ceux qui vivent dans le monde.

Le livre que donna Saint Ambroise, sous le titre d'*institution d'une Vierge*, contient la réfutation de Bonose, qui renouvelait l'erreur d'Helvidius, laquelle consistait à nier que la Sainte Mère de Dieu ait vécu dans une virginité perpétuelle. L'auteur y rappelle les instructions qu'il avait données à Ambroise, une des vierges qui servaient Dieu à Bologne sous sa conduite; et il fait voir que la retraite, le silence, l'humilité et la prière, sont le principal devoir d'une vierge chrétienne. Il y décrit les cérémonies usitées lorsqu'une vierge embrassait solennellement cet état. Elle se présentait au pied de l'autel, où elle faisait sa profession devant le peuple ; l'Evêque, après les instructions relatives à la circonstance, lui donnait le voile qui la distinguait des autres vierges ; mais on ne lui coupait point les cheveux comme aux clercs et aux moines. Le saint docteur finit en priant Jésus-Christ d'assister à ces noces spirituelles, et de recevoir son épouse, qui se consacre à lui publiquement, après s'y être consacrée longtemps auparavant en esprit et dans son cœur.

L'empereur Valentinien Ier, qui faisait sa résidence tantôt à Trèves, tantôt à Milan, mourut d'apoplexie dans la Pannonie, le 17 novembre 375, à la cinquante-cinquième année de son âge. Il avait associé à l'empire Gratien, son fils aîné, qu'il avait eu de Sévéra, sa première femme. Ce prince, âgé de seize ans, était alors à Trèves; Valentinien, frère de Gratien, se trouvait, avec Justine sa mère, sur les frontières de la Pannonie. L'armée de son père le proclama empereur, quoiqu'il n'eût que quatre ans. Gratien lui confirma cette dignité, et promit de lui tenir lieu de père. Il se contenta des provinces situées en-deça des Alpes, et lui céda l'Italie avec l'Afrique et l'Illyrie ; mais il se réserva l'administration générale, jusqu'à ce que Valentinien fut en âge de gouverner par lui-même. Il établit sa résidence à Trèves ou à Mayence.

Digitized by Google

Fritigerne, roi des Goths, ayant fait une irruption sur les terres des Romains, dans la Thrace et la Pannonie, Gratien voulut passer en Orient avec une armée pour secourir Valens, son oncle ; mais il résolut en même temps de se prémunir contre les piéges des ariens, dont Valens était le protecteur. Dans cette vue, il pria Saint Ambroise, pour lequel il avait une vénération singulière de lui donner par écrit quelques instructions contre l'arianisme. Le Saint archevêque, pour seconder ses pieuses intentions, composa, en 377, son *Traité de la Foi à Gratien*, ou *de la Trinité*. Cet ouvrage est divisé en cinq livres, dont les trois derniers ne furent écrits qu'en 379. C'est une excellente réfutation de l'arianisme. L'auteur y établit le dogme avec autant d'esprit que de force et de solidité, et donne les réponses les plus satisfaisantes aux objections. Le style des livres *du Saint-Esprit* est moins concis et plus simple. C'est, dit Saint Augustin, parce que le sujet n'a pas besoin des ornements du discours pour toucher le cœur, et qu'il suffit d'établir, par des preuves solides, la consubstantialité de la troisième personne de la Sainte Trinité. On y trouve plusieurs choses copiées de Saint Athanase, de Didyme et de Saint Basile, sur la même matière. Saint Ambroise donna encore un livre *sur l'incarnation*, pour répondre à certaines objections des ariens, et l'adressa à deux officiers de la cour de Gratien.

Valens fut défait en 378 par les Goths, auxquels il livra témérairement bataille près d'Andrinople, et fut brûlé lui-même dans une cabane où il s'était retiré dans sa fuite, pour faire panser ses plaies. Sa mort fut regardée comme un juste châtiment de la persécution qu'il avait excitée contre les catholiques, et surtout de la cruauté qu'il avait exercée contre la ville d'Antioche, en inondant de ruisseaux de sang innocent les rues de cette ville, et en faisant consumer par les flammes un grand nombre de maisons : ce qui fit dire qu'il méritait d'être brûlé lui-même. Il mourut, comme il avait vécu chargé de la haine publique.

Gratien, par la mort de Valens, devint maître de l'empire d'Orient. Comme les barbares victorieux l'attaquaient de toutes parts, il leur opposa le brave et vertueux Théodose, lequel, avec

Digitized by Google

son père qui portait le même nom, avait fait triompher les armées de l'empire dans la Grande-Bretagne et l'Afrique. Valens ayant fait mourir injustement le père par jalousie, le fils s'était retiré en Espagne, où, depuis ce temps, il menait une vie privée. Il se montra digne du choix du prince, par les victoires qu'il remporta sur les Goths ; il rétablit la paix dans tout l'empire, et fit de sages règlements dans les provinces où il commanda. Gratien, pour lui marquer sa reconnaissance, lui donna la pourpre à Sirmich, le 16 janvier 379, et le déclara son collègue dans le gouvernement de l'empire d'Orient. Il lui céda la Thrace, avec tout ce qu'avait possédé Valens, ainsi que la partie orientale de l'Illyrie, dont Thessalonique était alors la capitale.

Les Goths avaient fait les plus grands ravages dans la Thrace et l'Illyrie, et avaient pénétré jusqu'aux Alpes. Ambroise employa des sommes considérables pour racheter les captifs ; il destina même à cette bonne œuvre les vases de l'église, qui furent rompus et fondus. Il ne prit cependant que ceux qui n'avaient point été consacrés, réservant les autres pour une nécessité encore plus pressante [1]. Les ariens lui firent des reproches à ce sujet ; mais il répondit qu'il valait mieux sauver des âmes que de l'or, et que le but qu'il s'était proposé avait été non-seulement de conserver la vie aux captifs, et de mettre à couvert l'honneur des femmes, mais d'arracher les enfants au danger où il se trouvaient d'être élevés dans l'idolâtrie. « Je crois, disait-il, que le « sang de Jésus-Christ, qui reluisait et éclatait dans ces vases « d'or, leur a imprimé l'opération de sa vertu divine, en les fai« sant servir au rachat des captifs. » Plusieurs ariens, qui avaient quitté l'Illyrie pour se soustraire à la fureur des barbares, et qui s'étaient réfugiés en Italie, furent convertis à la foi par le Saint archevêque de Milan. Il montrait un zèle infatigable, lorsqu'il s'agissait de procurer la gloire de Dieu. Tous les carêmes il se donnait des peines incroyables pour instruire les catéchumènes, et plusieurs évêques ensemble, au rapport de Paulin [2], au-

[1] S. Ambros., *Offic.*, l. 2, c. 15, n. 70, et c. 28.
[2] Vit. Ambros., n. 38.

Digitized by Google

raient à peine été capables de faire ce qu'il avait fait quand il mourut.

En 379, il perdit son frère Satyre, auquel il avait confié le soin de toutes ses affaires temporelles. Satyre s'était embarqué pour l'Afrique, dans la vue de recouvrer quelques biens qu'on retenait injustement à l'archevêque de Milan. Le vaisseau fit malheureusement naufrage. Satyre n'était encore que catéchumène. Il pria les fidèles qui portaient l'eucharistie avec eux, suivant l'usage établi alors, de lui remettre cet adorable sacrement. Il l'enveloppa dans un linge ou espèce de mouchoir que les Romains avaient coutume de porter à leur cou. Muni de ce sacré dépôt, il se jette dans la mer, sans attendre de planche pour se soutenir. Il nage et arrive à terre le premier : on croit que ce fut dans l'île de Sardaigne. Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, il va trouver l'Evêque diocésain, et lui demande le baptême ; mais avant de recevoir de lui ce sacrement, il s'informe s'il est uni de communion avec les Evêques catholiques, c'est-à-dire avec l'Eglise romaine. Ayant appris que ce prélat était engagé dans le schisme de Lucifer, il se rembarque et aime mieux différer encore son baptême que de le recevoir des mains d'un schismatique. Lorsqu'il se vit dans un pays catholique, il se fit baptiser. Son attention à conserver la grâce qu'il avait reçue, fut extrême. Peu de temps après son retour à Milan, il mourut dans les bras d'Ambroise et de Marcelline. Il ne fit point de testament : il laissa ses biens à son frère et à sa sœur, en les priant d'en disposer comme ils le jugeraient à propos. Ambroise et Marcelline les distribuèrent aux pauvres, et crurent remplir par là les intentions de leur frère. Les funérailles de Satyre se firent avec une grande solennité. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre, que nous avons encore, et de laquelle sont tirées les particularités qu'on vient de lire [1]. Sept jours après, on alla au tombeau de Satyre, pour répéter les prières de l'Eglise, suivant ce qui se pratiquait alors. Saint Ambroise fit une seconde fois l'éloge de son frère ; et comme il s'étendit beaucoup sur le bonheur d'une mort

[1] S. Ambros., *de excessu fratris Satyri.*

Digitized by Google

chrétienne, et sur la résurrection des morts, cet éloge est communément appelé, le *discours sur la résurrection*. Satyre est honoré parmi les Saints le 17 de septembre.

Ambroise tint un concile à Milan, en 381, contre l'hérésie d'Apollinaire. Il assista aussi à un concile d'Aquilée, où Pallade et Secondien, évêques ariens, furent déposés. Dans un voyage qu'il fit à Sirmich, il procura à l'église de cette ville un Evêque catholique, malgré les intrigues de l'impératrice Justine qui voulait qu'on en prît un dans la secte des ariens. L'année suivante, il assista au concile que le Pape Damase avait convoqué à Rome, pour remédier aux divisions qui troublaient l'église d'Orient, à l'occasion du siége d'Antioche. Pendant son séjour à Rome, une baigneuse, retenue au lit par une paralysie, se fit porter, dit Paulin, au lieu où l'archevêque de Milan célébrait la messe, et lui demanda le secours de ses prières. Tandis que le Saint lui imposait les mains et priait pour elle, ajoute le même auteur: elle prit le bord de ses vêtements, qu'elle baisa avec respect et confiance, et aussitôt elle se trouva parfaitement guérie.

Saint Ambroise eut toujours beaucoup de crédit auprès de Gratien, et lui fit porter diverses lois pleines de sagesses. Il était ordonné, par une de ces lois, de n'exécuter les criminels que trente jours après la sentence. Cette précaution fut jugée nécessaire pour éviter les surprises. Gratien était chaste, tempérant, affable, bienfaisant, et il joignit à ces vertus un grand zèle pour la religion. Il fit ôter du sénat, sur les représentations de Saint Ambroise, l'autel de la Victoire, que Julien l'apostat avait rétabli; mais il était trop passionné pour la chasse et pour d'autres divertissements : ses ministres l'entretenaient dans cette passion, pour se rendre maîtres des affaires et gouverner sous son nom. Ce défaut d'application à ses devoirs l'empêchait de veiller sur la conduite de ces officiers. De là, des murmures, des plaintes qui aliénèrent insensiblement les esprits. Maxime, qui commandait dans la Grande-Bretagne, et qui avait eu autrefois pour collègue Théodose, alors empereur d'Orient, profita de ce mécontentement; il prit la pourpre et passa dans les Gaules avec son armée. Gratien sortit de Trèves aux approches de l'ennemi. Il se livra

Digitized by Google

près de Lyon une bataille qui dura cinq jours. Mais Gratien, se voyant à la fin abandonné d'une partie de son armée, s'enfuit avec trois cents chevaux. Andragatius, général de cavalerie de Maxime, lui tendit un piége, et il y tomba. Ce général se mit dans une litière fermée, et fit publier que c'était l'impératrice qui venait joindre son mari. Gratien passa le Rhône pour aller au-devant d'elle ; mais quand il fut auprès de la litière, Andragatius en sortit et le massacra le 25 août 383. Gratien se plaignit, en expirant, de n'avoir point avec lui, dans ce dernier moment, son père.

Maxime, devenu maître de la puissance suprême, traita avec beaucoup de rigueur ceux qui étaient attachés au parti de Gratien ; il menaça de passer les Alpes et de venir attaquer Valentinien II, qui faisait sa résidence à Milan avec Justine, sa mère. Pour prévenir ce danger, l'impératrice députa Saint Ambroise vers Maxime. Le Saint s'acquitta de cette commission avec tant de succès, qu'il arrêta l'usurpateur dans sa marche. Il conclut même avec lui un traité plus favorable qu'on n'avait osé l'espérer. Il y était porté que Maxime règnerait sur la Gaule, la Bretagne et l'Espagne, et que Valentinien aurait l'Italie avec le reste de l'Occident. Saint Ambroise passa l'hiver de l'année 384 avec Maxime à Trèves ; il eut le courage de refuser constamment de communiquer avec un tyran, dont les mains étaient teintes du sang de son maître, et de l'exhorter à fléchir la colère de Dieu par la pénitence.

Les païens de Rome, profitant de ces temps de confusion, firent leurs efforts pour rétablir les superstitions de l'idolâtrie. Ils avaient à leur tête le célèbre Symmaque qui jouissait de la plus haute considération par ses talents et sa capacité dans les affaires, et qui était alors préfet de Rome. Dans l'automne de l'année 384, il présenta une requête à Valentinien, au nom du sénat, pour lui demander le rétablissement de l'autel de la Victoire, et pour le prier de rendre aux prêtres et aux vestales leurs anciens revenus. Il attribuait au culte de ses prétendus dieux, les triomphes et la prospérité de l'ancienne Rome. Deux ans auparavant, on avait présenté une semblable requête à

Digitized by Google

Gratien ; mais ce prince l'avait rejetée : elle avait d'ailleurs été désavouée par les sénateurs chrétiens, qui étaient en grand nombre.

Saint Ambroise, instruit de ce qui se passait, adressa deux lettres ou apologies à Valentinien. Non-seulement il y vengeait la religion chrétienne ; mais il y paraissait même supérieur en éloquence à Symmaque, qui était regardé comme le premier orateur de son temps. Dans la première de ces apologies, il demande communication de la requête qu'il ne connaissait que par les avis secrets qu'on lui avait donnés. « Tous vos sujets, disait-« il à l'empereur, sont tenus de se soumettre à votre autorité ; « mais vous êtes obligé d'obéir au vrai Dieu, et de défendre la « religion de Jésus-Christ ; il ne vous est point permis de con-« courir à l'idolâtrie. Comment l'Eglise recevrait-elle les obla-« tions d'un prince qui aurait donné des ornements pour les « temples des idoles ? L'autel de Jésus-Christ n'admet point les « dons de celui qui en a fait aux faux dieux [1]. » Le Saint, dans sa seconde apologie, réfutait les raisons que Symmaque avait alléguées dans sa requête [2]. Ces deux apologies ayant été lues dans le conseil de l'empereur, ce prince répondit aux païens qu'il ne pouvait leur accorder ce qu'ils demandaient ; qu'il aimait Rome comme sa mère, mais qu'il devait obéir à Dieu comme à l'auteur de son salut.

L'impératrice Justine, quoique arienne furieuse, n'avait osé se déclarer publiquement pour tous ceux de sa secte, tant que Valentinien Ier et Gratien vécurent. Mais elle se servit, pour persécuter les catholiques, de la paix qui régnait entre son fils et Maxime. Elle oublia que cette paix était l'ouvrage de Saint Ambroise, et ce fut contre le Saint archevêque qu'elle dirigea ses principaux coups. Elle lui envoya demander, aux approches de Pâques de l'année 385 la basilique Porcienne qui était hors les murs de la ville, afin que les ariens y fissent le service divin, pour elle, pour l'empereur son fils, et pour plusieurs officiers de

[1] S. Ambros., ep. 17.
[2] Idem., ep. 18.

Digitized by Google

la cour, Ambroise répondit qu'il ne livrerait jamais le temple de Dieu à ses ennemis. Il vint d'autres envoyés de la première qualité, qui demandèrent la basilique neuve. Ils reçurent la même réponse. Ils insistèrent pour que la première au moins fût donnée aux ariens. L'Evêque resta inflexible. Des officiers de la cour eurent ordre d'aller tendre les tapisseries impériales à la basilique Porcienne, comme pour en prendre possession. Cette violence excita une émeute, et les habitants de la ville se saisirent dans la rue d'un prêtre arien, nommé Castulus. Ambroise était alors à l'autel. Informé de ce qui se passait, il pria Dieu avec larmes de ne pas permettre qu'il y eût du sang répandu. Il envoya en même temps des prêtres et des diacres pour délivrer Castulus. La cour, en punition de l'émeute, condamna les habitants de la ville à payer deux cents livres d'or. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient disposés à payer une somme plus considérable, pourvu qu'ils eussent la liberté de retenir la vraie foi. Des comtes et des tribuns vinrent sommer Ambroise de céder la basilique, alléguant pour raison qu'elle appartenait à l'empereur. « Si le prince, « répondit l'Archevêque, me demandait ce qui est à moi, mes « terres, mon argent, je ne les lui refuserais pas, quoique tout « ce que je possède appartienne aux pauvres ; mais il n'a aucun « droit à ce qui appartient à Dieu. Voulez-vous mon patrimoine ? « vous pouvez le prendre ; si vous demandez mon corps, je suis « prêt à vous le livrer ; si vous avez dessein de me mettre à « mort, vous n'éprouverez de ma part aucune résistance. Je « n'aurai point recours à la protection du peuple ; je ne me réfu- « gierai point aux pieds des autels ; mais je sacrifierai ma vie « pour la cause de ces mêmes autels [1]. »

Ambroise passa tout le jour dans l'ancienne basilique. La nuit étant venue, il se retira dans sa maison, afin que, s'il y avait un ordre pour se saisir de sa personne, on pût facilement le trouver. Le lendemain, qui était le mercredi de la semaine sainte, il se rendit avant le jour à l'ancienne basilique, qui fut aussitôt investie de soldats. On en envoya d'autres se saisir de la basi-

[1] Rufin, *Hist.* l. 11, c. 15; S. Ambros., ep. 20, *ad soror.*; Mabillon, *Itin. ital.*, p. 17.

Digitized by Google

lique neuve. Ambroise de son côté envoya des prêtres pour y faire l'office. Ceux-ci menacèrent de l'excommunication quiconque se porterait à la moindre violence. Les soldats, qui étaient catholiques, entrerent dans l'église, et prièrent paisiblement. Ambroise prêcha le soir sur la patience, à l'occasion de l'histoire de Job, qu'on avait lue à l'église. Après le sermon, il vint un secrétaire de la cour, qui demanda à parler à l'Evêque en particulier. Il lui fit des reproches amers, et lui dit qu'il se comportait en tyran. « Maxime, répondit Ambroise, Maxime qui se plaint « que je l'ai arrêté dans sa marche quand il venait en Italie, ne « dit point que je sois un tyran envers Valentinien. Les Evêques « n'agissent point en tyrans ; mais ils ont quelquefois beaucoup « souffert de la part des tyrans. » Les catholiques passèrent tout le jour dans de grandes alarmes. Comme la basilique était environnée de soldats, le Saint ne put retourner à sa maison. Il employa la nuit à réciter des psaumes avec ses clercs dans la petite basilique de l'église, ou dans quelque chapelle des bâtiments extérieurs. Le lendemain, qui était le jeudi saint, Ambroise continua de prier et d'instruire le peuple. Enfin on apprit que l'empereur avait retiré les soldats de la basilique, et qu'il avait remis aux habitants de la ville l'amende à laquelle ils avaient été condamnés. Chacun fit alors éclater sa joie et sa reconnaissance envers le Seigneur. L'archevêque envoya la relation de ce qui s'était passé à Marcelline, sa sœur, qui pour lors était à Rome. Il lui dit, à la fin de cette relation, qu'il prévoit des troubles encore plus grands ; puis il ajoute : « L'eunuque Calligone, grand « chambellan, m'a dit : Vous osez donc mépriser Valentinien, de « mon vivant ! je vous ferai couper la tête. Je prie Dieu, lui « ai-je répondu, de m'accorder la grâce de souffrir : je souffrirai « en Evêque ; mais vous, vous agirez en eunuque. Puissent tous « les ennemis de l'Eglise cesser de la persécuter, en tournant contre moi tous leurs traits, et en étanchant leur soif barbare dans « mon sang [1] ! » Peu de temps après, Calligone, convaincu d'un crime abominable, fut condamné à perdre la tête.

[1] S. August., *lib.* 6. *cont. Julian., cap.* 14, *num.* 41.

Digitized by Google

L'attachement du peuple à Saint Ambroise ne fit qu'augmenter la haine de Justine contre le Saint archevêque. Elle engagea son fils à donner une loi qui autorisât les assemblées religieuses des ariens. Cette loi fut publiée le 23 janvier 386 [1] : elle avait été rédigée par Mercurin, que les ariens avaient fait Evêque de Milan pour ceux de leur secte, et qui prit le nom d'Auxence II. Comme il y était défendu, sous peine de mort, de troubler les assemblées des hérétiques, on ne savait quelles mesures prendre pour empêcher qu'ils n'eussent une église [2]. Ainsi, le carême suivant, Justine demanda de nouveau à Saint Ambroise la basilique Porcienne. « Naboth, répondit le Saint, ne voulut point « donner l'héritage de ses pères, et moi je livrerai l'héritage de « Jésus-Christ ! A Dieu ne plaise que j'abandonne celui de mes « pères, de Saint Denys qui est mort en exil pour la défense de « la foi, de Saint Eustorge le confesseur, de Saint Mérocle, et de « tous les saints Evêques mes prédécesseurs. » Dalmace, tribun et notaire, vint trouver Ambroise de la part de l'empereur, pour lui ordonner de choisir des juges, comme Auxence en avait choisi de son côté, afin que ce qui faisait l'objet de la dispute fût examiné et décidé en présence du prince : il ajouta que si le Saint refusait d'accepter cette proposition, il n'avait d'autre parti à prendre que de se retirer, et de céder son siége à Auxence. Ambroise, ayant consulté son clergé et quelques Evêques catholiques qui se trouvaient à Milan, envoya sa réponse à l'empereur. Il lui dit entre autres choses : « Qui ne sait que dans les matières « de foi les Evêques sont juges des empereurs chrétiens ? comment « ment donc les empereurs jugeraient-ils les Evêques ? Voulez-« vous que je choisisse des juges laïques, pour qu'ils soient « bannis ou condamnés à mort, s'ils défendent la vraie foi ? « Dois-je les exposer à la prévarication ou aux tourments ? La « personne d'Ambroise n'est pas assez importante, pour que le « sacerdoce soit déshonoré à cause de lui. La vie d'un homme « ne doit point entrer en comparaison avec la dignité de tous

[1] L. ult. cod. Theod. de fide cathol.
[2] S. Ambros., *ep.* 21, *ad Valentin.*

Digitized by Google

« les Evêques. Si l'on veut une conférence sur la foi, c'est aux « évêques à la tenir. C'est ainsi que les choses se sont pas- « sées sous Constantin, qui laissa les évêques juges de la doc- « trine. »

Lorsqu'Ambroise eut envoyé sa réponse à l'empereur; il se retira dans l'église. Il y fut gardé quelque temps par le peuple qui faisait sentinelle nuit et jour, pour empêcher qu'on ne lui enlevât son pasteur. L'église fut bientôt environnée de soldats envoyés par la cour ; ils laissaient entrer dans l'église, mais il ne permettaient à personne d'en sortir. L'Archevêque fit plusieurs discours au peuple dans cette occasion. Dans un de ces discours, qui fut prononcé le dimanche des Rameaux, et que nous avons encore sous ce titre, *Il ne faut point livrer les basiliques* [1], il s'exprime ainsi : « Croyez-vous que je puisse vous abandonner, « pour sauver ma vie ? ma réponse a dû vous faire connaître que « je n'abandonnerais pas l'église, parce que je crains le Seigneur « de l'univers plus que l'empereur. Si on m'enlève de force de « l'église, on n'en tirera que mon corps ; jamais mon âme n'en « sera séparée. Si l'empereur agit contre moi en prince, je sau- « rai souffrir en Evêque. Pourquoi donc êtes-vous dans le trou- « ble ? Je ne vous quitterai point volontairement : mais je ne « peux résister ni m'opposer à la violence : je peux gémir et « pleurer ; je n'ai d'appui que dans mes larmes ; contre les sol- « dats et les glaives, les Evêques n'ont point d'autres défense. « Je ne peux, je ne dois opposer d'autre résistance. Mais s'il « s'agit de fuir et d'abandonner mon église, je ne me rendrai « jamais coupable d'une telle lâcheté, malgré mon respect pour « l'empereur. Je m'offre aux tourments, et je ne crains point les « maux dont on me menace.... On m'a proposé de livrer les « vases qui appartiennent à l'église. J'ai répondu que, s'il était « question de mes terres, de mon or ou de mon argent, je les « donnerais volontiers, mais que je ne pouvais rien prendre de « l'église de Dieu. Si l'on en veut à mon corps et à ma vie, vous « ne devez être que spectateurs du combat. Inutilement vous

[1] V. S. Ambr., *Serm. de Basil, non trad. post., ep.* 21, n. 8, 19.

Digitized by Google

« opposeriez-vous à l'exécution des desseins du Seigneur. Celui « qui m'aime ne peut me donner une plus grande preuve de son « amour qu'en me laissant devenir la victime de Jésus-Christ... « J'attendais quelque chose d'extraordinaire, c'est-à-dire que je « m'attendais à périr par le glaive ou à être brûlé pour le nom « de Jésus-Christ. On m'offrait des plaisirs au lieu de souffrances. « Ne vous laissez donc point troubler en entendant dire qu'un « chariot est préparé, ou qu'Auxence a donné lieu de tout crain- « dre..... On disait effectivement qu'on avait envoyé des bour- « reaux, et que j'étais condamné à la mort. Encore une fois, je « ne crains rien, et je ne quitterai point ce lieu. Où irais-je ? Je « ne trouverais partout que gémissements et larmes, puisque « partout on a donné des ordres de chasser les Evêques catho- « liques, de mettre à mort ceux qui résistent, et de proscrire « tous les officiers des villes qui n'exécuteront point ces ordres. « Qu'avons-nous dit dans nos réponses à l'empereur, qui ne « s'accorde pas avec le devoir et l'humilité? S'il demande le tri- « but, nous ne le lui refusons point : les terres de l'Eglise contri- « buent aux charges publiques. S'il désire nos biens, il peut les « prendre ; personne de nous ne lui résistera. Je ne les donne « point, mais aussi je ne les refuse pas ; les contributions du « peuple sont plus que suffisantes pour assister les pauvres. On « nous fait des reproches à cause de l'or que nous leur distri- « buons. Loin de nier ce fait, je m'en glorifie. Les prières des « pauvres sont ma défense. Ces aveugles, ces boiteux, ces vieil- « lards sont plus puissants que les plus braves guerriers. Nous « rendons à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui « appartient à Dieu. Le tribut est à César, l'Eglise est à Dieu. « Personne ne peut dire que c'est là manquer de respect à l'em- « pereur. Peut-on l'honorer davantage que de l'appeler le Fils « de l'Eglise ? L'empereur est dans l'Eglise et non au-dessus de « l'Eglise. »

Rien de plus admirable que l'intrépidité avec laquelle Ambroise annonce son mépris pour l'exil et les tourments, que la hardiesse avec laquelle il découvre l'impiété d'Auxence et des autres ariens. Il appelle la loi qu'ils avaient rédigée, une épée volante

Digitized by Google

envoyée dans l'empire pour mettre les uns à mort, et pour rendre les autres coupables de sacriléges. Ce qu'il dit du chariot est expliqué par Paulin. Cet auteur rapporte qu'un nommé Euthyme avait fait mettre un chariot près de l'église afin d'enlever plus facilement le Saint évêque et de le conduire en exil ; mais l'année suivante Euthyme fut arrêté dans sa maison, et mené en exil dans le même chariot. Ambroise l'assista dans son malheur, et lui fournit de l'argent avec tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage. Paulin ajoute qu'on employa divers stratagèmes pour ôter au Saint la liberté et même la vie. Un assassin entra dans sa chambre pour le massacrer ; mais lorsqu'il allait frapper le coup mortel, son bras étendu resta immobile, et il n'en recouvra l'usage que quand il eut avoué qu'il était envoyé par Justine, et qu'il eut témoigné un vrai repentir de sa faute. Ambroise étant resté plusieurs jours dans l'église ou dans les bâtiments adjacents, avec le peuple qui en gardait les portes et tous les passages, les soldats eurent ordre de se retirer, et l'archevêque retourna dans sa maison.

Les ariens lui reprochaient [1] d'enseigner l'erreur au peuple par les hymnes qu'il faisait chanter ; il convient qu'il se servait de ce moyen pour leur inculquer le dogme de la Trinité ; et c'était ce dogme que les ariens traitaient d'erreur. Durant la persécution dont nous venons de parler, il exhortait les fidèles à chanter assidûment les hymnes et les antiennes qu'il avait composées. Quant aux psaumes, on les avait toujours chantés dans l'église. Mais il paraît que Saint Ambroise fut le premier qui, d'après ce qui se pratiquait dans les églises d'Orient, établit à Milan l'usage de chanter alternativement les psaumes à deux chœurs [2] : usage qu'adoptèrent depuis toutes les églises d'Occident [3].

[1] S. Ambr., *de Basil. non tradendis*, n. 34; Paulin, Vit. n. 3.

[2] S. Isidor., *Offic.*, l. 1, c. 7; S. Aug., *Conf.*, l. 9, c. 7.

[3] L'église latine chante encore dans son office des hymnes composées par saint Ambroise. Saint Augustin, saint Isidore, Bède, le concile de Rome en 430, etc., lui en attribuent douze, telles que, *Deus Creator omnium: Jam surgit hora tertia; Veni, redemptor gentium: Illuminans altissimus: Æterna Christi munera; Somno refectis artubus; Consors paterni luminis: O lux beata*

Digitized by Google

Saint Ambroise, au milieu de ses tribulations, fut bien visiblement consolé par la découverte des reliques de Saint Gervais et de Saint Protais. Il a donné lui-même l'histoire de cette découverte dans une lettre à Marcelline, sa sœur [1]. Il désirait dédier l'église appelée depuis Ambrosienne, de son nom de la même manière qu'il avait auparavant dédié la basilique Romaine, à laquelle on donna ce nom, parce qu'elle était près d'une porte de Milan, dite la porte Romaine ; mais il n'avait point de reliques de martyrs. Ayant fait creuser la terre devant la grille des tombeaux de Saint Nabor et de Saint Félix, on y trouva les ossements de Saint Gervais et de Saint Protais. Ces reliques furent déposées dans la basilique Faustinienne. Le lendemain matin, on les porta dans la basilique Ambrosienne. Durant cette translation, un aveugle, nommé Sévère, très-connu dans toute la ville, recouvra la vue en appliquant sur ses yeux un linge qui avait touché le cercueil où étaient les saintes reliques. Ce miracle se fit en présence d'une multitude innombrable de peuple ; il est attesté par Paulin dans la vie de Saint Ambroise, et par Saint Augustin, qui était alors à Milan [2]. Le Saint archevêque fit deux discours à cette occasion. Il y parle de ce miracle, et de plusieurs autres opérés par les mêmes reliques. Il assure que des malades furent guéris et des possédés délivrés du démon. Nous apprenons de Paulin et de Saint Augustin [3], que la découverte des reliques de Saint Gervais et de Saint Protais, faite en 386, mit fin à la persé-

Trinitas ; Fit porta Christi pervia, etc. On dit qu'il établit le premier la coutume de chanter des hymnes à l'église. Celles dont il est l'auteur sont composées de manière que le sens finit au quatrième vers, afin qu'on puisse les chanter à deux chœurs. Saint Hilaire composa aussi des Hymnes dans le même temps Georges Cassandre, dans l'épître dédicatoire de son recueil d'Hymnes, fait une observation sur celles qui sont intitulées : *Hymnes de saint Pierre et saint Paul*, etc. On ne doit, dit-il, entendre autre chose, sinon que ce sont des *Hymnes à la louange de Dieu, en mémoire de saint Pierre et de saint Paul*, etc. Ces expressions, *église, autel, messe de saint Pierre et de saint Paul*, ont la même signification. Cette manière de parler se trouve dans saint Ambroise, saint Augustin, etc.

[1] Ep. 2.

[2] S. Aug., *Conf.*, l. 9, c. 7, l. 22, *de Civ.*, c. 8, n. 2 ; *Serm.* 286, vol. 39, *de Div*, c. 8, n. 2. Voyez ce que nous avons dit de saint Gervais et de saint Protais, sous le 19 de juin.

[3] *Conf.*, l. 9, c. 7.

Digitized by Google

cution suscitée par les ariens contre Saint Ambroise. Les hérétiques, attachés à la cour, prétendirent que le Saint avait gagné quelques personnes pour les engager à contrefaire les possédés ; mais Ambroise réfuta cette calomnie dans le second de ses discours ; il fit tellement valoir l'évidence et la notoriété des faits, que les ariens réduits au silence, furent obligés de le laisser en paix [1].

Maxime, que Valentinien et Théodose avaient reconnu pour empereur dans des traités solennels, écrivit au premier de ces princes, pour l'exhorter à ne plus persécuter l'Eglise catholique. Ce fait est rapporté par Sozomène et par Théodoret. « Cette doctrine que vous attaquez, disait Maxime à Valentinien, « est crue dans toute l'Italie, en Afrique, dans la Gaule, en Aquitaine, en Espagne ; en un mot, à Rome, qui tient le premier « rang dans la religion comme dans l'empire [2]. »

[1] Le docteur Midleton a fait revivre les calomnies des ariens, en niant la vérité des miracles dont nous venons de parler. Mais le docteur Cave regarde comme incontestables ces mêmes miracles, lesquels sont attestés par saint Ambroise dans les deux discours qu'il prêcha sur le lieu, en présence des reliques de saint Gervais et de saint Protais. Ce savant protestant s'exprime ainsi sur ce sujet : « La vérité « de ces prodiges est suffisamment prouvée par les témoignages de saint Ambroise, « de saint Augustin et de Paulin, qui étaient tous sur les lieux. Ils s'opérèrent à « la face de toute la ville, et ils furent deux fois la matière des sermons de saint « Ambroise. Je ne doute point que Dieu ne les ait faits pour confondre l'impiété « arienne, et pour prendre hautement la défense de la doctrine catholique, qui « éprouvait tant de contradictions, et qui était si violemment persécutée. » Voyez Cave, *Vit. S. Ambros., sect.* 4, *p.* 400, et *Petri Buricelli historica dissert. de SS. Gervasio et Protasio*, Mediolani, 1652, *in-fol.*

[2] Saint Ambroise bâtit quatre églises à Milan : celle de la Bienheureuse Vierge Marie et de toutes les Saintes vierges, dite aujourd'hui de Saint Simplicien ; celle de Saint-Pierre, dite aujourd'hui de Saint-Nazaire ; celle de tous les Saints, dite depuis de Saint-Denys ; celle qu'on appelle communément Ambrosienne. Cette dernière n'a jamais été cathédrale ; mais le Saint y a été enterré ; on y garde encore ses reliques, avec celles de saint Gervais et de saint Protais. En 784, l'archevêque Pierre Oldrade bâtit auprès un monastère, du nom de Saint-Ambroise. L'archevêque Arnulphe y plaça en 1002 une figure du serpent d'airain qu'on avait apportée de Constantinople et non le serpent d'airain que Moïse avait élevé dans le désert. (Voyez Gretser, *de Cruce*, l. 1, c. 41, et Muratori., *Antichita Dissert.* 59, t. III, p. 295. Le même archevêque y plaça aussi une grande croix de bois, dans laquelle était renfermée une portion considérable de la vraie croix. Voyez *Petri Buricelli descriptio historica basilicæ Ambrosiacæ*, *ap. Grav.* t. IV, *Thesaur script. Ital.*, c. 2, p. 49, 472.

Digitized by Google

On apprit à Milan, en 387, que Maxime se préparait à attaquer l'Italie. C'est bien une preuve que l'ambition est une soif insatiable, et qu'elle tourmente ceux dont elle s'est emparée, jusqu'à ce qu'elle les ait précipités dans l'abîme qu'elle a creusé elle-même. Maxime comptait pour rien la possession tranquille de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne, tant qu'il ne serait pas maître de l'Italie. Le succès de son usurpation lui faisait porter ses vues plus loin, et il pensait que rien ne pouvait s'opposer à l'exécution de ses projets. Valentinien, trop faible pour lui résister, résolut, de concert avec l'impératrice sa mère, de députer une seconde fois Saint Ambroise vers Maxime. Le Saint oublia tout ce qu'on lui avait fait souffrir, et se chargea de cette seconde ambassade. Dès le lendemain de son arrivée à Trèves, il se présenta à la cour ; mais l'audience qu'il demandait lui fut refusée ; on lui dit qu'il ne serait entendu qu'au conseil, ce qui était contraire au privilége qu'avaient les évêques et les ambassadeurs des empereurs. Ambroise fit d'inutiles représentations à ce sujet : il céda à la fin, aimant mieux manquer à sa dignité que de ne pas remplir sa commission. Il fut donc introduit dans le conseil. Maxime, qui était assis sur un trône, se leva pour lui donner le baiser, comme cela se pratiquait alors à l'égard des Evêques et des hommes revêtus de places éminentes. Le Saint resta debout, quoique les membres du conseil lui dissent d'approcher du trône et que l'empereur l'appelât. Maxime lui reprocha de l'avoir trompé dans sa première ambassade, en l'empêchant d'entrer en Italie, dans un temps où rien ne pouvait s'opposer à ses armes. Ambroise répondit qu'il était bien aise d'avoir cette occasion pour se justifier ; qu'au reste il lui était glorieux d'avoir sauvé la vie à un prince orphelin ; qu'il n'avait point mis d'obstacle à la marche des légions de Maxime ; qu'il n'avait pas fait un rempart de son corps pour leur fermer un passage des Alpes ; qu'on ne pouvait lui reprocher d'avoir trompé l'empereur en quelque chose que ce fût ; qu'à la vérité il n'avait pas été d'avis qu'on fît venir Valentinien comme Maxime le désirait ; mais qu'il avait pensé ainsi, parce qu'il ne lui paraissait pas raisonnable qu'un prince encore enfant se mît en chemin pour traverser les Alpes

Digitized by Google

dans le cœur de l'hiver. Valentinien, ajouta-t-il, avait auprès de lui le frère de Maxime, quand il apprit l'assassinat de Gratien; il le renvoya cependant sans vouloir le sacrifier à son juste ressentiment. Qui l'eût empêché de lui ôter la vie, et de le traiter comme son frère l'avait été par Maxime? Ambroise reprocha à Maxime d'avoir non-seulement assassiné Gratien, mais d'avoir fait périr encore plusieurs grands hommes, qui n'avaient d'autre crime que d'être fidèlement attachés à leur prince naturel; il finit par l'exhorter à faire pénitence pour obtenir miséricorde auprès de Dieu, enfin il le pria de rendre à Valentinien le corps de Gratien son frère, afin qu'il ne fût pas privé d'une sépulture convenable à son auguste rang. Maxime dit qu'il délibérerait sur cette dernière demande. Sa colère contre Ambroise augmenta encore, quand il se vit refuser constamment de communiquer et avec lui et avec les ithaciens qui poursuivaient la mort des priscillianistes. Comme il se montrait inflexible sur ce point, il eut ordre de se retirer. On exila en même temps un Evêque fort âgé qui se nommait Hygin. Ambroise intercéda en sa faveur, et demanda qu'on lui fournît au moins les secours les plus nécessaires. Non-seulement il n'obtint point la grâce qu'il sollicitait, mais il fut chassé lui-même. De retour à Milan, il informa Valentinien du mauvais succès de son ambassade, et il lui recommanda de se tenir sur ses gardes quand il serait question de traiter avec Maxime. Il lui représenta que ce prince était un ennemi caché, dont les vues n'étaient rien moins que pacifiques, et qui ne pensait qu'à faire la guerre [1]. L'événement prouva que le Saint ne se trompait pas.

Valentinien, qui avait une grande confiance en Domnin, le destina à remplacer Saint Ambroise dans son ambassade. Maxime le reçut d'une manière honorable, et lui fit toutes sortes de caresses Il le chargea d'assurer Valentinien de son amitié; il le renvoya même avec un corps considérable de troupes, sous prétexte de secourir son maître contre les barbares qui venaient de tomber sur la Pannonie. Mais ces troupes, étant arrivées aux

[1] S. Ambros., ep. 24.

Digitized by Google

Alpes, se saisirent de tous les passages. Maxime alla les joindre avec son armée, entra dans l'Italie sans trouver la moindre résistance, et vint prendre ses quartiers à Aquilée. Cette entreprise, à laquelle on ne s'attendait point, jeta partout la terreur. Valentinien et l'impératrice sa mère s'enfuirent à Thessalonique, d'où ils envoyèrent demander du secours à Théodose. Ce prince désirait depuis longtemps de venger la mort de Gratien ; mais il n'avait pu encore exécuter ce projet, parce qu'il s'était occupé à soumettre les barbares, et à rétablir la paix de l'Eglise dans l'Orient.

Il n'eut pas plus tôt été instruit de la fuite de Valentinien, qu'il partit de Constantinople. Arrivé à Thessalonique, il consola les malheureux restes de la famille de Valentinien Ier, auxquels il promit les secours les plus efficaces : mais commença par représenter au jeune empereur qu'il avait attiré sur lui la colère du ciel, en favorisant l'arianisme et en persécutant l'Eglise catholique. Il dissipa ses préjugés, et le fit renoncer entièrement à l'hérésie. C'était la coutume de Théodose de ne former aucune entreprise, qu'il ne se fût d'abord adressé au ciel pour le mettre dans ses intérêts.

Ce prince avait perdu quelque temps auparavant l'impératrice Flaccille, son épouse, qui descendait de la famille Ælienne dont était l'empereur Adrien, mais qui était encore plus illustre par ses vertus que par sa naissance. La prière et le soin des pauvres avaient fait sa principale occupation. Elle allait visiter les malheureux qu'elle servait de ses propres mains. On la vit aussi plus d'une fois rendre les services les plus humiliants à des pauvres attaqués de maladies dégoûtantes [1]. Elle employa le crédit que ses vertus et ses belles qualités lui donnaient sur l'esprit de son mari, à lui inspirer du respect pour la religion, et un zèle ardent pour la défense de l'Eglise. Elle désirait plus de le voir un prince selon le cœur de Dieu, que maître du monde entier. Pour le prémunir contre les piéges de l'arianisme, elle l'engagea à chasser de son palais ceux qui entretenaient des correspondances

[1] Théodoret, l. 5, c. 18.

Digitized by Google

secrètes avec Eunomius, et à se tenir fermement attaché aux décisions du concile de Nicée [1].

Théodose, pour donner une preuve non équivoque de son amitié à Valentinien II, épousa Galla, sœur de ce prince. Quelques auteurs disent que ce mariage se fit à Thessalonique, mais d'autres prétendent qu'il se célébra plus tôt. Quoi qu'il en soit, Théodose déclara la guerre à Maxime, au printemps de l'année 388. Il ordonna des prières solennelles, afin d'attirer sur ses armes la protection du ciel ; il engagea aussi les plus célèbres solitaires d'Egypte à lever les mains vers le Seigneur, tandis qu'il combattrait [2]. Il consulta en particulier Saint Jean, l'un d'entre eux, lequel lui prédit la victoire, et les principaux événements de son règne [3]. Il mit parmi ses troupes la discipline la plus exacte, afin qu'elle ne causassent aucun dommage dans les lieux où elles devaient passer. Ayant attaqué Maxime avec autant de courage que de prudence, il le défit sur les bords de la Saxe, près de Siscia, aujourd'hui Peisseig, dans la Pannonie ; il défit aussi Marcellin, frère du tyran, sur les bords de la Drave, quoique son armée fût beaucoup moins nombreuse. Après avoir envoyé dans la Gaule Arbogaste, général des barbares, qui servait dans son armée, pour se rendre maître de ce pays, il marcha vers Aquilée où Maxime s'était sauvé. Comme l'usurpateur ne pouvait échapper, ses propres soldats le dépouillèrent des habits impériaux, et le livrèrent à Théodose. Ce prince lui reprocha sa perfidie, toutefois avec plus de compassion que de colère. Il était porté d'abord à lui laisser la vie ; mais enfin il souffrit qu'on le décapitât le 28 juillet 388. Maxime avait régné près de cinq ans. Théodose se rendit ensuite à Milan, où il resta depuis le 10 d'octobre jusqu'à la fin de mai.

Les chrétiens de Callinique en Mésopotamie avaient été insultés par les juifs dans une procession religieuse ; ils s'en vengèrent en renversant leur synagogue. Le comte d'Orient informa Théodose de cette affaire. L'empereur rendit une ordonnance, portant

[1] Sozom., l. 7, c. 6.
[2] S. Aug., *de Civ.*, l. 5, c. 26.
[3] Evagr., *Vit. Patr.*, c. 1.

Digitized by Google

qu'il fallait punir sévèrement l'Evêque et les chrétiens de Callinique, et les obliger de rebâtir à leurs frais la synagogue qu'ils avaient détruite. Ce jugement pénétra de douleur les Evêques orientaux. Ils écrivirent à Saint Ambroise, pour le prier d'engager l'empereur à réformer son ordonnance. Le Saint écrivit à Théodose de la manière la plus forte ; mais il ne put rien obtenir [1]. Il lui adressa depuis dans l'église un discours sur le même sujet, et il y déclara qu'il n'irait point à l'autel que l'Evêque et les chrétiens de Callinique n'eussent obtenu grâce [2]. Théodose se rendit à la fin, et promit de ne point faire exécuter l'ordonnance qu'il avait rendue.

Les députés du sénat de Rome vinrent complimenter Théodose à Milan. Ils le prièrent, dans leur harangue, de laisser subsister l'autel de la Victoire, dont Maxime avait permis le rétablissement. L'empereur paraissait incliner à user de condescendance en cette occasion : mais, sur les représentations de Saint Ambroise, il refusa d'acquiescer à la demande qu'on lui faisait. Après avoir passé à Milan l'hiver et une partie du printemps, il partit pour Rome. Il y fit son entrée au mois de juin, et y reçut les honneurs du triomphe. Il était monté sur un char tiré par les éléphants que le roi de Perse lui avait envoyés. On portait devant lui les dépouilles des ennemis, avec les représentations des provinces qu'il avait ou conquises ou délivrées. Les seigneurs de sa cour, le sénat, la noblesse, le peuple suivaient avec des acclamations extraordinaires ; mais quelque magnifique que fût la pompe de cet auguste cérémonie, tous les yeux se fixaient sur le triomphateur qui en faisait le plus bel ornement par sa modestie [3]. Pacatus, orateur gaulois, prononça le panégyrique de Théodose en présence de ce prince, et ce discours fut applaudi par tous les ordres de la ville. L'empereur avait fait asseoir le jeune Valentinien à côté de lui sur son char, afin de lui faire partager la gloire du triomphe. Pendant son séjour à Rome, on le voyait souvent sans gardes, et il gagna tous les cœurs par son

[1] Ep. 40.
[2] Paulin, *in vit. S. Ambros.*
[3] Claudian. *Consul. Honor.*; Sozom., l. 7, c. 14; Pacatus, *in panegyr.*

Digitized by Google

affabilité, sa bienfaisance et sa générosité. Il abolit les restes de l'idolâtrie, et défendit de célébrer à l'avenir les fêtes païennes. Les idoles furent brisées, et les temples dépouillés de leurs ornements. On épargna cependant les statues qui venaient des grands maîtres, et on les destina à servir d'ornements à la ville, en les mettant dans des portiques ou dans les places publiques.

Symmaque, qui avait eu des intelligences avec Maxime, fut accusé de haute trahison. Il se sauva dans une église comme dans un asile ; mais Théodose ne voulut point revenir sur ce qui s'était fait sous le règne de l'usurpateur. Symmaque prononça dans le Sénat le panégyrique de l'empereur, et renouvela, toutefois avec beaucoup d'art, la demande de l'autel de la Victoire. Théodose témoigna sa satisfaction du discours ; mais il ne dissimula pas son mécontentement de l'opiniâtreté avec laquelle on insistait sur un objet qu'on savait lui déplaire, et sur lequel il s'était expliqué si clairement. Il défendit à Symmaque de reparaître devant lui. Il lui rendit cependant depuis ses bonnes grâces, et l'éleva même aux premières dignités [1].

Théodose revint à Milan au mois de septembre, et remit à Valentinien tout l'empire d'Occident. Les instructions qu'il avait données à ce jeune prince restèrent si profondément gravées dans son esprit, qu'il fut toujours depuis très-zélé catholique ; il se mit sous la conduite de saint Ambroise et l'honora comme son père tant qu'il vécut. L'impératrice Justine était morte avant la fin de la guerre.

Le Pape Sirice avait condamné Jovinien à Rome. Cet hérésiarque, obligé de prendre la fuite, se retira à Milan ; mais Théodose l'en fit chasser. Il fut condamné de nouveau et anathématisé dans un concile que tint saint Ambroise en 390.

Ce concile était encore assemblé, lorsqu'on apprit à Milan la nouvelle du massacre commis à Thessalonique [2]. Buthéric, commandant des troupes d'Illyrie, lequel faisait sa résidence à Thes-

[1] Socrat., l. 5, c. 14; *Symmach.*, l. 1, *ep.* 31; Prudent., l. 2, *contr. Symmacl.*, v. 503.

[2] Théodoret, l. 5, c. 17; S. Aug., *de Civ. Dei.* l. 5, c. 29; S. Ambr., *ep.* 15; Paulin, etc.

Digitized by Google

salonique, avait fait mettre en prison un cocher attaché au cirque, pour avoir séduit une jeune domestique de sa maison. Le peuple lui demanda la liberté du cocher, afin qu'il pût paraître dans le cirque un jour de fête. N'ayant pu l'obtenir, il devint furieux, et se porta aux dernières extrémités. Dans cette sédition, plusieurs officiers furent tués à coups de pierres, et on traîna leurs corps dans les rues de la ville. Buthéric perdit lui-même la vie. Cette nouvelle transporta de colère l'empereur, qui était naturellement emporté. Saint Ambroise et quelques autres Evêques intercédèrent pour les coupables, et Théodose promit leur grâce. Mais le fameux Rufin, alors maître des offices, et d'autres courtisans le firent changer de résolution, sous prétexte que l'insolence du peuple avait été portée trop loin, que l'impunité serait dangereuse, et qu'un exemple de sévérité était nécessaire dans la circonstance présente. On envoya donc un ordre au commandant de l'Illyrie pour mettre à mort sept mille hommes de Thessalonique. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande barbarie ; les soldats saisirent le moment où le peuple était assemblé dans le cirque, et massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Cette boucherie dura trois heures, et il périt sept mille hommes. On ne distingua point les innocents des coupables. Telle fut la brutalité des soldats, qu'un esclave s'étant offert pour prendre la place de son maître, ils le massacrèrent. On rapporte aussi qu'un père, voyant ses deux fils prêts à recevoir le coup mortel, se jeta aux pieds de ceux qui allaient les frapper. Il les toucha par ses larmes, et ils lui promirent d'en laisser vivre un à son choix. Ce malheureux père, que sa tendresse empêchait de faire ce choix, courait à ses enfants l'un après l'autre, sans pouvoir se décider ; les soldats, impatients du délai, ôtèrent la vie à tous les deux.

Cette scène tragique pénétra de douleur Ambroise et les autres Evêques. Le Saint crut cependant devoir dissimuler quelque temps, afin que Théodose, venant à réfléchir, pût rentrer en lui-même. L'empereur n'était point alors à Milan, mais il devait y revenir sous peu de jours. Ambroise quitta la ville pour ne pas se trouver avec lui. Mais il lui écrivit une lettre que nous avons

Digitized by Google

encore, et qui est aussi tendre que pathétique. Après l'avoir exhorté à faire pénitence, il lui déclare qu'il ne pourra recevoir son offrande, ni offrir les divins mystères en sa présence, jusqu'à ce qu'il ait satisfait à la justice divine. Il ajoute qu'il est rempli de respect pour l'empereur, mais qu'il doit à Dieu la préférence, et que l'amour qu'il lui porte doit se concilier avec le salut de son âme [1].

Peu de temps après, l'Evêque revint à Milan. L'empereur s'étant présenté pour entrer dans l'église selon la coutume, Ambroise alla au devant de lui dans le vestibule, et lui défendit d'avancer plus loin. « Seigneur, lui dit-il, il semble que vous ne « sentez point encore l'énormité du massacre commis par vos « ordres. L'éclat de la pourpre ne doit point vous empêcher de « reconnaître la faiblesse de ce corps si magnifiquement cou- « vert, vous êtes pétri du même limon que vos sujets : il n'y a « qu'un Seigneur, qu'un Maître du monde. Avec quels yeux con- « sidérerez-vous son temple? avec quels pieds foulerez-vous son « sanctuaire? oserez-vous en priant lever vers lui ces mains « encore teintes d'un sang injustement répandu? Retirez-vous « donc, et n'allez pas aggraver par un nouveau crime celui dont « vous êtes coupable. Recevez avec soumission le joug que le « Seigneur vous impose ; il est dur, mais salutaire, et il procure « la guérison de l'âme. » Le prince ayant dit pour s'excuser que David avait péché, l'Evêque lui répondit que puisqu'il l'avait imité en péchant, il devait aussi l'imiter dans sa pénitence [2]. Théodose se soumit, et accepta la pénitence canonique qui lui fut imposée. Il se retira dans son palais, où il passa huit mois, sans aller à l'église, entièrement occupé des exercices propres aux pénitents publics. La fête de Noël étant arrivée, il redoubla ses larmes, en pensant qu'il était exclus de l'assemblée des fidèles. Rufin, maître des offices et contrôleur du palais, lui demanda la cause de l'excessive douleur qu'il témoignait ; il voulut lui persuader qu'il n'avait fait autre chose que de punir des

[1] S. Ambr., *ep.* 51.

[2] *Secutus es errantem, sequere pœnitentem.* Paulin, Vit., Ambr.

Digitized by Google

coupables ; qu'il n'avait pas sujet de se livrer ainsi à la tristesse, et que la piété chrétienne n'exigeait point qu'il persistât dans un état aussi cruel. Il ne se contentait pas de l'avoir porté à commettre ce crime, il employait encore la flatterie pour affaiblir sa pénitence. L'empereur, versant des larmes avec plus d'abondance, lui dit : « Rufin, vous vous moquez de moi. Que vous « connaissez peu la peine que je ressens ! Je gémis, je pleure « sur mon triste état. L'église est ouverte aux mendiants et aux « esclaves ; mais les portes de l'église, et conséquemment celles « du ciel me sont fermées ; car le Seigneur a dit : *Tout ce que « vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.* — Si vous le jugez à « propos, reprit Rufin, j'irai trouver l'Evêque, et j'espère lui per- « suader de vous absoudre. — Vous n'y réussirez point, répliqua « l'empereur. Je reconnais la justice de la sentence portée « contre moi ; je sais d'ailleurs qu'Ambroise est inflexible quand « il s'agit de son devoir, et qu'il ne fera rien contre la loi de « Dieu par respect pour la majesté impériale [1]. » Il ajouta qu'il aimait mieux achever sa pénitence que de demander une absolution qui serait jugée trop précipitée. Rufin persistant toujours, il lui permit d'aller trouver l'Evêque. Il le suivit peu de temps après, dans l'espérance que sa démarche ne serait pas inutile.

Dès qu'Ambroise aperçut Rufin, il lui dit : « Comment osez- « vous concevoir une pareille espérance ? C'est vous qui avez « conseillé le massacre, et vous vous chargez d'en solliciter le « pardon ? Vous avez dépouillé tout sentiment de honte, et vous « ne tremblez pas au souvenir d'un si grand crime, et de l'ou- « trage fait à l'image de Dieu ? » Rufin redoubla ses prières et dit à l'Evêque les choses les plus pressantes. Il ajouta que l'empereur arriverait bientôt. « Si cela est, répondit Ambroise, je « vous déclare que je ne le laisserai point entrer dans le vesti-

[1] Pour mieux faire comprendre la réponse de Théodose, il faut remarquer que d'après la discipline ecclésiastique de cette époque, l'excommunication ne se levait qu'à Pâques et quant aux assassins volontaires, peu de temps seulement avant leur mort, si par leur repentir ils s'étaient montrés dignes de recevoir les sacrements. Si Ambroise s'écarta de cette marche, c'est que l'humilité et l'esprit de pénitence de l'empereur l'y déterminèrent : jamais non plus il n'en fut blâmé.

Digitized by Google

« bule de l'église. S'il veut employer la force et agir en tyran, « je suis prêt à souffrir la mort. Je me présenterai moi-même au « glaive des bourreaux. » Rufin voyant son inflexibilité, envoya dire à l'empereur de ne pas sortir de son palais ; mais comme Théodose était en chemin, il dit : « J'irai et je recevrai l'affront « que je mérite. » Il n'alla cependant point à l'église ; il attendit l'Evêque qui était dans la salle d'audience, et le pria de ne pas lui refuser l'absolution. « Quoi ! dit Ambroise, vous venez ici au « mépris des lois saintes de Dieu ? — Je les respecte, répondit l'em- « pereur, je ne violerai point les règles en entrant dans le vesti- « bule : mais je vous prie de rompre ces liens, et de ne pas me « fermer la porte que le Seigneur a ouverte à tous les pénitents. « — Quelle pénitence, reprit l'évêque, avez-vous faite, après vous « être rendu coupable d'un tel crime ? — C'est à vous, dit l'empe- « reur, à me prescrire ce que je dois faire, et à appliquer les « remèdes convenables à la maladie de mon âme, comme c'est à « moi à me soumettre et à accomplir ce qui me sera ordonné [1]. » Ambroise lui dit de se placer dans l'église parmi les pénitents publics.

On lit dans Sozomène que l'empereur fit une confession publique de son péché, et dans l'oraison funèbre de ce prince, par saint Ambroise, qu'il se mit à genoux à la porte de l'église, qu'il resta longtemps prosterné parmi les pénitents, et qu'il disait avec David : Mon âme a été comme attachée à la terre ; Seigneur, rendez-moi la vie selon votre parole [2]. Dans cette posture il se frappait la poitrine de temps en temps, et il demandait pardon à Dieu en versant beaucoup de larmes. Ce spectacle attendrit le peuple ; tous pleuraient et priaient avec lui. Ambroise, avant de lui donner l'absolution, lui enjoignit de porter une loi qui ordonnât de suspendre pendant trente jours l'exécution des jugements concernant la vie et la confiscation des biens des citoyens. C'était une précaution pour empêcher à l'avenir les funestes effets de la précipitation ou de la surprise. Théodose signa la

[1] Théodoret, *Hist.* l. V, *c.* 18.
[2] Ps. CXVIII.

Digitized by Google

loi et promit de la faire observer. Gratien en avait donné une semblable huit ans auparavant ; elle a été jointe à celle de Théodose, et les deux n'en font plus qu'une [1]. Enfin, l'empereur reçut l'absolution ; mais il ne cessa le reste de sa vie de détester la faute dans laquelle il était tombé par surprise et à l'instigation des autres.

Théodoret rapporte un autre exemple de religion et d'humilité que ce prince donna dans la ville de Milan [2] : mais on ne sait s'il faut le placer avant ou après sa pénitence. Ayant présenté son offrande à l'autel, un jour de fête, il resta dans l'enceinte du sanctuaire. Ambroise lui demanda s'il attendait quelque chose. Théodose répondit qu'il restait pour assister au Sacrifice et pour recevoir la Communion. L'archidiacre alla lui dire de la part de l'Evêque : « Seigneur, il n'y a que les ministres sacrés qui aient « le droit d'être dans le sanctuaire ; vous devez donc en sortir « et rester avec les autres fidèles. La pourpre fait les princes, « mais non les prêtres. » L'empereur répondit qu'il n'avait point eu l'intention d'aller contre les règles, ni de se singulariser en se séparant des autres fidèles, et qu'il avait cru pouvoir rester dans le sanctuaire à Milan comme à Constantinople. Après avoir remercié Ambroise de ce qu'il venait de l'avertir de son devoir, il sortit de la balustrade et se mit parmi les laïques. A son retour à Constantinople il ne resta plus dans le sanctuaire, et il en sortait dès qu'il avait fait son offrande. La première fois que l'archevêque Nectaire s'en aperçut, il lui envoya dire de rentrer et de prendre sa place ordinaire. « J'ai appris enfin, dit « l'empereur en soupirant, la différence qu'il y a entre le sacer« doce et l'empire. Je suis environné de flatteurs et je n'ai « trouvé qu'un homme qui m'ait dit la vérité. Je ne connais « qu'un Evêque au monde : c'est Ambroise. » Il ne parut donc plus à l'église qu'en dehors de la balustrade qui fermait le sanctuaire, un peu au-dessus des autres fidèles : en quoi il fut imité par les empereurs qui lui succédèrent.

[1] L. 13, Cod. Theod. de pœn.
[2] Théodoret, *Hist.*, l. 5, c. 18; Sozom., *Hist.*, l. 7, c. 24.

Digitized by Google

Théodose passa environ trois ans dans l'Occident. Il laissa Valentinien paisible possesseur de ses Etats, et il ne voulut d'autre récompense de ses combats et de ses victoires, que la gloire d'avoir délivré ce prince de ses ennemis et d'avoir protégé diverses nations injustement opprimées. Lorsqu'il retournait en Orient, on courait de toute part au devant de lui ; son entrée dans les villes était une espèce de triomphe. Ce fut surtout à Constantinople, où il arriva le 9 novembre 391, que le peuple fit éclater les transports de sa joie.

Valentinien se conduisait en tout par les avis de saint Ambroise; il l'honorait et l'aimait autant que Justine sa mère l'avait haï et persécuté. Jamais prince ne montra plus de zèle pour se corriger de ses fautes. Ayant appris qu'on lui reprochait d'avoir trop de passion pour les exercices du cirque, il résolut de n'y plus assister que quand la décence l'exigerait. Sur les représentations qu'on lui fit, que l'amour de la chasse l'empêchait de s'appliquer avec soin aux affaires, il ordonna de tuer toutes les bêtes qu'on avait rassemblées pour lui procurer ce divertissement. On lui donna avis qu'en avançant l'heure du repas, il se faisait soupçonner d'intempérance ; il profita de cet avertissement et s'assujettit depuis à une abstinence rigoureuse. Il jeûnait souvent et pratiquait la mortification, même dans les festins qu'il était obligé de donner aux officiers de sa cour. Non-seulement il ne mit point de nouvelles impositions sur le peuple, mais il le déchargea encore d'une partie des anciennes.

L'empereur se plaignait souvent du comte Arbogaste, général de ses armées. Ce sujet audacieux s'appropriait l autorité souveraine, et n'en laissait que l'ombre à son maître. Il était Français de naissance et professait le paganisme. Il servait dès sa jeunesse dans les troupes romaines, et il avait su parvenir aux places les plus éminentes. Son pouvoir n'avait plus de bornes ; il commandait à Valentinien lui-même, et disposait à son gré de toutes les affaires. A la fin l'empereur voulut s'affranchir de l'esclavage et montrer que c'était à lui à gouverner. Il se trouva dans les Gaules avec Arbogaste, en 392, et il était question de mettre le pays à l'abri des incursions des Germains. Leur mésin-

Digitized by Google

telligence éclata plus que jamais. La paix cependant parut se rétablir entr'eux. Valentinien pria saint Ambroise de venir le voir à Vienne pour cimenter cette réconciliation. Il voulait aussi recevoir le Baptême des mains du saint Archevêque. Dans l'impatience qu'il avait de le voir arriver, on l'entendait souvent dire : « Serai-je assez heureux que de voir mon père? » Il ne put avoir ce bonheur ; Arbogaste le fit étrangler à Vienne le 15 mai 392. Ce malheureux prince, qui n'était encore que dans sa vingtième année, prenait alors quelque divertissement dans le jardin de son palais, sur les bords du Rhône. Saint Ambroise, qui avait déjà gagné les Alpes, apprit la nouvelle de cet événement tragique. Il en ressentit la douleur la plus vive et retourna sur ses pas. Le corps de l'empereur fut enterré à Milan auprès de celui de Gratien. Saint Ambroise prononça l'oraison funèbre de Valentinien, et y montra que le désir qu'avait témoigné ce prince de recevoir le Baptême lui tiendrait lieu de ce sacrement devant le Seigneur ; il y promit encore de se souvenir toujours de lui dans ses prières et ses sacrifices.

Arbogaste mit la couronne impériale sur la tête d'Eugène qui lui était entièrement dévoué. Eugène avait enseigné la rhétorique et s'était acquis une grande réputation par son savoir et ses talents littéraires. Quoique d'une condition ignoble, il était parvenu aux premières places. Il se donnait pour chrétien, mais il ne remplissait point les devoirs du christianisme. Il favorisait les superstitions des païens, et avait même beaucoup de confiance aux divinations et aux augures. Eugène et Arbogaste crurent qu'il était de leur intérêt de passer en Italie ; ils essayèrent aussi de gagner saint Ambroise, en lui écrivant des lettres très-obligeantes. Le saint Archevêque, avant leur arrivée à Milan, se retira à Bologne et y assista à la translation des reliques de saint Vital et de saint Agricole. De là il se rendit à Florence, où il fit la consécration d'une église, connue depuis sous le nom de basilique ambrosienne. Pendant son séjour à Florence, il logea chez Décentius, un des principaux habitants de la ville. Dieu permit que Décentius perdît son fils encore en bas âge. La mère porta l'enfant sur le lit d'Ambroise, qui était alors sorti. Le Saint, au

Digitized by Google

rapport de Paulin, s'étendit sur le corps de l'enfant, à l'exemple d'Elisée, et lui rendit la vie par ses prières.

Cependant Eugène envoya des ambassadeurs à Théodose : mais ce prince ne voulut entendre à aucune proposition ; il leva une armée puissante pour marcher contre les usurpateurs de l'empire d'Occident, et se prépara à la guerre par le jeûne, par des exercices de piété, par la visite fréquente des églises [1]. Il envoya aussi demander à saint Jean d'Egypte le secours de ses prières. Ce saint ermite, qui lui avait déjà prédit la défaite de Maxime, lui annonça qu'il éprouverait plus de difficultés dans son entreprise contre Eugène ; qu'il remporterait néanmoins une victoire complète, mais qu'il mourrait peu de temps après [2]. Théodose, non content d'avoir pratiqué des actes héroïques de plusieurs vertus chrétiennes, voulut encore, avant de marcher à l'ennemi, publier un rescrit par lequel il pardonnait toutes les injures qu'on avait pu commettre contre sa personne, soit en paroles, soit en actions. « Si c'est, disait-il, par une légèreté « indiscrète que quelqu'un a parlé contre nous, nous ne devons « pas y faire attention ; si c'est par folie, nous devons avoir pitié « de lui ; si c'est de propos délibéré, nous voulons lui pardon- « ner. » Ce rescrit a été inséré dans le droit romain [3].

L'armée impériale se rassembla sous la conduite de Timase, qui était à la tête des légions romaines ; de Stilicon, prince vandale, qui avait épousé Séréna, nièce de l'empereur ; de Gaïnas, qui commandait les Goths, etc. Théodose joignit ses généraux dans la Thrace. Après avoir traversé la Pannonie et l'Illyrie, il vint forcer le passage des Alpes qu'Arbogaste défendait et avait cru d'abord inaccessible. Cependant celui-ci ne perdit point courage ; il rangea son armée en bataille dans les plaines d'Aquilée, au pied des Alpes. Il eut l'avantage dans la première attaque. Dans la seconde, l'armée de Théodose fut sur le point d'être vaincue et dispersée. L'empereur eut recours à Dieu, et le con-

[1] Sozom., l. 7, c. 22.
[2] Evagr., *Vit. Pater.*, c. 1; Théodoret, *Hist.*, l. 5, c. 24.
[3] Leg. 1. Si quis maledic. Imper. Cod. Theod.

Digitized by Google

jura par une fervente prière de défendre sa propre cause [1]. Peu de temps après, il s'éleva du côté des Alpes un vent impétueux qui mit le désordre parmi les ennemis, qui leur fit tomber des mains leurs dards et leurs javelots, et qui, en leur poussant un tourbillon de poussière dans les yeux, les empêchait de voir, et leur ôtait presque entièrement la respiration [2]. Théodose, à la faveur de cette tempête, remporta une victoire complète. On lit dans Théodoret [3], que ce prince, avant la seconde attaque, passa la nuit en prières dans une église, et que, s'étant endormi, il eut une vision où deux hommes, vêtus de blanc et montés sur des chevaux de même couleur, lui apparurent et lui promirent de l'assister. Ces deux hommes étaient l'Apôtre saint Philippe et saint Jean l'Evangéliste. Evagre et ses compagnons prenant congé de saint Jean dans la Thébaïde, ce saint homme leur donna sa bénédiction et leur dit : « Allez en paix, mes chers « enfants, et sachez qu'on apprend aujourd'hui à Alexandrie que « Théodose a défait le tyran Eugène ; mais ce prince ne jouira « pas longtemps du fruit de sa victoire ; Dieu le retirera bientôt « de ce monde [4]. »

Eugène, qui était sur une hauteur voisine du champ de bataille, fut pris et conduit à Théodose, qui, après lui avoir reproché ses crimes et sa vaine confiance aux promesses des païens, le condamna à perdre la tête, ce qui fut exécuté le 9 septembre 394. Pour Arbogaste, il erra deux jours sur les montagnes ; puis, joignant le désespoir à ses autres crimes, il devint son propre bourreau et se perça de son épée [5]. Théodose épargna les autres rebelles. Il ne savait, pour ainsi dire, que pardonner ; il ne connaissait plus d'ennemis dès qu'il avait vaincu. Ayant appris que

[1] Rufin., l. 2, c. 33.

[2] Claudian. *in Panegyr. consul. Honor.*; Oros., l. 7, c. 35; S. Aug., l. 26, *de Civ. Dei*; Rufi., Socrat., Sozom., Theod.

[3] Hist., l. 5, c. 24.

[4] Evagr., l. 1, c. 5; Pallad., *in Lausiac.*, c. 4.

[5] Claudien, quoique païen, s'exprime ainsi, en parlant à Théodose, de la victoire qu'il venait de remporter sur le tyran Eugène.

O nimium dilecte Deo, cui militat æther,
Et fortunati veniunt ad classica venti.

Digitized by Google

les enfants d'Eugène, et Flavien, son général, s'étaient réfugiés dans les églises d'Aquilée, il leur envoya dire par un tribun qu'ils n'avaient rien à craindre pour leur vie. Il fit élever les enfants du tyran dans la religion chrétienne; il leur laissa leurs biens, et les traita comme s'ils eussent appartenu à sa famille.

Comme Théodose avait été spécialement redevable de la victoire à la protection du ciel, il voulut qu'on en rendît à Dieu de solennelles actions de grâces dans tout l'empire. Il écrivit à saint Ambroise sur ce sujet. Le saint Archevêque était retourné à Milan aussitôt après qu'Eugène eut quitté cette ville. A peine eut-il reçu la lettre de l'empereur, qu'il offrit le saint Sacrifice pour remercier le Seigneur. Il envoya un de ses diacres porter sa réponse à Théodose. Après avoir félicité ce prince sur le succès de ses armes, il lui représentait qu'il devait rapporter à Dieu toute la gloire de son triomphe; que sa valeur y avait moins contribué que sa piété; que sa victoire serait incomplète s'il ne pardonnait à ceux dont le crime venait des circonstances, et qui n'avaient pas eu de part aux sentiments du tyran [1]. Il intercédait surtout en faveur de ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises : il ne doutait point, disait-il, qu'il n'obtînt leur grâce d'un prince pour l'amour duquel Dieu venait de renouveler les prodiges qu'il avait anciennement opérés en faveur de Moïse, de Josué, de Samuel et de David [2]. Peu de temps après, saint Ambroise se rendit à Aquilée pour voir l'empereur. La joie et la tendresse éclatèrent dans leur entrevue. L'Archevêque se prosterna aux pieds de Théodose, que sa piété et la protection visible du ciel rendaient encore plus vénérable que sa couronne et ses victoires, et il pria le Seigneur de le combler de ses bénédictions dans l'autre vie, comme il l'en avait comblé dans celle-ci. Théodose, de son côté, se jeta aux pieds de l'Archevêque, attribuant à ses prières les faveurs qu'il avait reçues de Dieu, et le conjurant de solliciter le salut de son âme, comme il avait sollicité la

[1] S. Ambr., *ep.* 61.
[2] Idem., *ep.* 62.

Digitized by Google

prospérité de ses armes. Ils s'entretinrent ensuite des moyens de rétablir la religion.

Quelque temps après, Théodose vint à Milan. Il voulut s'abstenir d'abord de la sainte Communion, parce qu'il était, pour ainsi dire, encore teint de sang, quoique ce sang eût été répandu dans une guerre juste et nécessaire [1]. Mais tandis qu'il s'occupait à purifier son âme par la componction, il fut attaqué d'une hydropisie mortelle que les médecins attribuèrent à la fatigue et à la rigueur de la saison. Il fit venir ses enfants à Milan, et les reçut dans l'église le jour même où il communia pour la première fois depuis sa victoire. Il leur donna d'excellentes instructions sur la manière de gouverner; puis se tournant vers Ambroise, il lui dit: « Voilà les vérités que vous m'avez apprises et que j'ai tâché « de mettre en pratique. C'est à vous de les transmettre à ma « famille, et d'en instruire ces jeunes empereurs que je vous re- « commande. » Ambroise lui répondit qu'il espérait que Dieu leur donnerait un cœur aussi docile qu'à leur auguste père. L'empereur confirma par une loi l'amnistie qu'il avait accordée précédemment à tous les rebelles qui étaient rentrés dans le devoir; il ordonna aussi qu'ils fussent rétablis dans leurs biens et dans leurs dignités. Il déchargea le peuple de l'augmentation des impôts, désirant que ses sujets pussent jouir des avantages d'une victoire à laquelle ils avaient contribué par leurs prières et par leur courage. On ne peut rien imaginer de plus pathétique que les exhortations qu'il fit aux sénateurs encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, pour les engager à embrasser le christianisme. Il leur déclara que tant qu'il avait vécu, son plus ardent désir avait été de faire, de tous ses sujets, de fidèles serviteurs de Jésus-Christ [2]. Pendant sa maladie, il montra de vifs sentiments de piété, et il s'entretenait souvent de Dieu avec saint Ambroise. Il mourut dans les bras du saint Archevêque le 17 janvier 395, dans la cinquantième année de son âge. Ambroise prononça son oraison funèbre au service qui se fit quarante jours

[1] Ceci était prescrit par quelques anciens canons pénitentiaux. Voyez saint Basile à Amphiloque, c. 13, *num.* 31, et S. Ambr., *in fun. Theodos.*

[2] Oros., l. 7, c. 36.

Digitized by Google

après sa mort. On porta son corps à Constantinople. Les honneurs avec lesquels on le reçut partout ressemblaient plus à un triomphe qu'à une pompe funéraire.

Ce fut dans cette même année qu'Ambroise découvrit dans un jardin de Milan les corps de saint Nazaire et de saint Celse, martyrs. Il les transféra dans la basilique des Apôtres, près la porte romaine. On ramassa le sang des saints Martyrs avec du plâtre et des linges, et on le distribua aux fidèles comme une relique précieuse [1]. Ambroise délivra un possédé dans cette circonstance. Le démon tourmentait ce malheureux en présence des corps saints; mais l'Evêque lui ayant ordonné de se retirer, il obéit. Quelque temps avant sa mort, il livra au malin esprit un serviteur de Stilicon, qui faisait de fausses lettres pour élever à la dignité de tribun ceux qui traitaient avec lui. Il n'avait point encore parlé, que le démon s'empara du faussaire et le mit en pièces : « Nous en fûmes tous effrayés, dit Paulin ; nous vîmes « alors, ajouta-t-il, plusieurs possédés qu'Ambroise délivrait, « soit en leur imposant les mains, soit en commandant au malin « esprit de se retirer. » Le saint Archevêque guérit aussi plusieurs malades par la vertu de ses prières.

Sa réputation le fit connaître jusque dans les contrées les plus éloignées. Deux Perses, renommés dans leur pays, le visitèrent à Milan ; ils venaient dans le dessein de lui proposer diverses questions pour éprouver sa sagesse ; ils s'entretinrent avec lui un jour entier, par le moyen d'un interprète, et retournèrent dans leur patrie remplis d'admiration.

Peu de temps avant sa mort, il lui vint des ambassadeurs de la part de Fritigile, reine des Marcomans. Cette princesse avait entendu parler de la sainteté d'Ambroise à des chrétiens d'Italie qui se trouvaient dans ses Etats, ce qui lui inspira le désir d'embrasser leur religion. Ses ambassadeurs, chargés de présents pour l'église de Milan, dirent à Ambroise que leur reine le priait de mettre par écrit ce qu'elle était obligée de croire. Le Saint lui

[1] Paulin., *in Vit. Ambros.*, *num.* 32; S. August., *ep.* 31, *et ep.* 7, *alias ep.* 46. S. Paulin., *Natal.* 9; S. Gaudent., *Serm.*, 17, p. 90; *Bib. Patr.*; Ennod. *carm.* 18.

Digitized by Google

adressa une lettre qui contenait un abrégé de la doctrine chrétienne, mais que nous n'avons plus. Fritigile l'ayant reçue, engagea le roi son mari à se soumettre aux Romains avec ses sujets, et partit pour Milan. Mais elle n'eut point la satisfaction de voir Ambroise ; il était mort quand elle arriva.

Notre Saint se livrait avec beaucoup de zèle à l'administration du sacrement de Pénitence. Voici ce que Paulin rapporte à ce sujet : « Toutes les fois que quelqu'un lui confessait ses péchés « pour en recevoir la pénitence, il versait une telle abondance « de larmes, qu'il le forçait aussi à en répandre [1]. » Ambroise, dans ses écrits, explique en détail toutes les qualités qui caractérisent la vraie pénitence. Il s'exprime ainsi en parlant de l'obligation de confesser ses péchés : « Voulez-vous être justifié ? confessez votre crime. Une humble confession délivre des liens « du péché [2]. Pourquoi, dit-il ailleurs [3], auriez-vous honte de « confesser vos péchés à l'Eglise ? Il n'y a de honte qu'à ne les « pas confesser, puisque nous sommes tous pécheurs ; le plus « humble n'est-il pas le plus recommandable ? Et celui qui est « le plus petit à ses propres yeux, n'est-il pas le plus juste ? » Il écrivit ses deux livres *de la Pénitence* pour combattre l'hérésie des novatiens. Il montre dans le premier qu'on ne doit point refuser l'absolution aux pénitents pour les péchés les plus énormes ; mais il observe vers la fin qu'il faut que la pénitence soit sincère et proportionnée à la grièveté des fautes. « Si quel- « qu'un, dit-il, est coupable de péchés secrets [4], et qu'il les dé- « teste de tout son cœur pour obéir au commandement de Jésus- « Christ, comment recevra-t-il la récompense, s'il n'est rétabli « dans la communion de l'Eglise ? Je veux que le coupable « espère le pardon de ses péchés ; mais il doit le demander avec « des larmes et des gémissements, et avec les lamentations de

[1] Paulin, n. 39.
[2] L. 2, de Pœnit., c. 6, n. 40.
[3] Ibid., c. 10, n. 91, 92.
[4] *Si quis occulta habens crimina.* Daillé prétend qu'il faut lire, *si quis multa habens crimina ;* mais on ne peut admettre cette correction, qui est contraire à tous les manuscrits.

Digitized by Google

« tout le peuple : il doit prier pour obtenir l'Absolution, et « quand on la lui diffère deux, trois fois, qu'il attribue ce délai « au défaut d'importunité de ses prières ; qu'il redouble ses gé- « missements ; qu'il se rende plus digne de pitié ; qu'il revienne « ensuite ; qu'il se prosterne aux pieds des fidèles ; qu'il les « baise et les arrose de ses larmes, afin de mériter enfin que le « Seigneur lui dise : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce « qu'il a beaucoup aimé.* J'ai connu plusieurs personnes qui, « dans leur pénitence, ont défiguré leur visage à force de pleu- « rer, qui ont creusé leurs joues par la continuité de leurs « larmes, qui se sont prosternés pour se faire fouler aux pieds, « et que le jeûne avait rendus si pâles et si faibles, qu'ils pré- « sentaient dans un corps vivant l'image même de la mort. » Le Saint, dans son second livre, réfute quelques objections des novatiens ; puis il montre que la pénitence est fausse et infructueuse, lorsqu'elle n'est point accompagnée du changement du cœur dans lequel consiste son essence. « Il s'en trouve, dit-il, « auxquels on peut rendre sur-le-champ la communion. Ceux-là « déchargent moins leur conscience, qu'ils ne chargent celle « des prêtres auxquels il est ordonné de ne pas donner les « choses saintes aux chiens, c'est-à-dire de ne pas admettre les « âmes impures à la table sainte... J'ai trouvé plus de per- « sonnes qui ont conservé l'innocence baptismale, que je n'en « ai vu qui aient fait pénitence après l'avoir perdue..... Les « pénitents doivent renoncer au monde et se priver d'une partie « du sommeil que la nature demande ; il faut qu'ils interrom- « pent leur repos par des soupirs et des gémissements ; qu'ils « donnent une partie de la nuit à la prière ; qu'ils vivent comme « s'ils étaient morts à l'usage de la vie ; en un mot, qu'ils renon- « cent à eux-mêmes, et qu'un changement entier annonce leur « conversion, etc. » Le saint Docteur exhorte les fidèles à la communion fréquente, parce que l'Eucharistie est notre pain spirituel et notre nourriture journalière.

Dans son livre *sur les mystères*, composé en 387, il instruit les nouveaux baptisés, et leur explique avec une grande clarté les cérémonies du Baptême et de la Confirmation, ainsi que la doc-

Digitized by Google

trine de l'Eglise sur le sacrement de l'Eucharistie [1]. On ne peut douter que cet ouvrage ne soit du saint Docteur; il lui est attribué par tous les auteurs; et cela se prouve encore par la première partie de l'ouvrage même. L'auteur, après avoir expliqué les anciennes figures de l'Eucharistie, comme le sacrifice de Melchisédech, la manne, l'eau sortie du rocher, ajoute : « Vous « direz peut-être : mais je vois autre chose; comment puis-je « être sûr que je reçois le corps de Jésus-Christ? Je vais prou- « ver que ce n'est point ce qui a été formé par la nature, mais « ce que la bénédiction a consacré, et que la bénédiction est « plus puissante que la nature, puisqu'elle la change. » Il cite à ce sujet plusieurs miracles, entre autres celui de la verge d'Aaron changée en serpent, et enfin le mystère de l'Incarnation qu'il compare à celui de l'Eucharistie. « Une Vierge, dit-il, a « enfanté, ce qui est contraire à l'ordre de la nature; or, le « Corps que nous consacrons est né d'une vierge. Pourquoi cher-

[1] On trouve la même doctrine et quelques-unes des mêmes expressions dans les six livres *sur les sacrements* qui sont attribués à saint Ambroise par les écrivains du neuvième siècle, et dans les manuscrits du huitième. L'auteur de cet ouvrage était un Evêque qui vivait dans un lieu où il y avait beaucoup de catéchumènes adultes, et où il se trouvait encore des restes d'idolâtrie. Les livres *sur les sacrements* sont une imitation de celui de saint Ambroise *sur les mystères*, avec cette différence que le premier ouvrage est plus long, et que le style en est bas et rampant. S'il n'était point de saint Ambroise, comme les nouveaux éditeurs de ce Père en doutent, ainsi que Ceillier et Rivet, la cause de l'Eglise y gagnerait, puisqu'au lieu d'un témoin de sa doctrine, elle en aurait deux. Voyez les nouveaux éditeurs de saint Ambroise, tom. II, pag. 341.

La liturgie de Milan, dite *ambrosienne*, reçut un nouveau lustre de notre saint Docteur; mais il est prouvé par ses écrits mêmes qu'elle était plus ancienne que lui, du moins quant à certains points empruntés de la liturgie romaine. On regarde saint Barnabé, ou plutôt saint Mérocle, comme le premier auteur de cette ancienne liturgie. Voyez le P. le Brun, *Explication des cérémonies de la messe*, t. II, diss. 3, p. 175; *l'Origine Apostolica della Chiesa Milanese e del rito della stessa, opera del dottore Nicolo Sonnani, oblato e prefecto della bibl. ambros. in Milano* 1755; Muratori, *Antichita, etc., diss.* 58; *De riti della Chiesa Ambrosiana*, p. 222

Les Bénédictins ont rejeté dans l'appendice de leur édition de saint Ambroise plusieurs sermons qui étaient attribués au saint Docteur dans les premières éditions. Ils y ont aussi placé deux prières à réciter avant la messe. Quelques critiques cependant ont pensé que celle de ces prières qui commence par ces mots, *Summe Sacerdos*, pourrait être de notre Saint, et qu'elle représente assez bien son style. On peut voir sur l'hymne *Te Deum*, le P. le Brun, la vie de saint Augustin, par Berti, etc.

Digitized by Google

« chez-vous l'ordre de la nature dans le corps de Jésus-Christ, « puisque Jésus-Christ est né d'une Vierge contre l'ordre de la « nature ? Jésus-Christ avait une chair réelle qui fut attachée à « la croix et déposée dans le tombeau. Ainsi l'Eucharistie est le « vrai sacrement de cette chair. Jésus-Christ nous en assure lui- « même, en disant : *Ceci est mon corps.* Avant la bénédiction « des paroles célestes, c'est une autre nature ; après la Consé- « cration, c'est son corps..... Si la bénédiction d'un homme « est capable de changer la nature des choses, que dirons-nous « de la Consécration divine, où les paroles du Sauveur lui-même « opèrent ? La parole de Jésus-Christ, qui de rien pouvait faire « ce qui n'était pas, n'aura-t-elle pas le pouvoir de changer ce « qui est en ce qui n'était pas ? » Le Saint recommande aux nouveaux fidèles de tenir secrets les mystères de leur foi, à cause de l'abus qu'en auraient pu faire les païens. Saint Augustin, qui fut baptisé par saint Ambroise en 387, assista sans doute aux discours que le saint Archevêque fit aux néophytes dans ce temps-là.

Ambroise avait un soin particulier de ne choisir que de dignes ministres de la religion. On en pourrait citer plusieurs exemples d'après ses propres écrits. Il refusa constamment d'admettre dans le clergé un de ses amis, parce qu'il annonçait quelque légèreté dans sa conduite. Il défendit par la même raison à un de ses clercs de marcher devant lui. Il était persuadé que ces défauts venaient d'une âme mal réglée [1]. Il ne voulait point que les membres de son clergé se mêlassent d'affaires temporelles, et il leur ordonnait de se contenter de leur patrimoine, ou s'ils n'en avaient point, de l'honoraire qu'on leur donnait [2]. Ce fut pour apprendre à tous ses clercs à être véritablement la lumière du monde, qu'il composa, vers l'an 386, ses trois livres *des Offices des Ministres*. On trouve aussi dans cet ouvrage des détails sur les principes généraux de la morale évangélique, et qui, sous ce rapport, conviennent à tous les chrétiens.

[1] S. Ambros., l. 1, *offic.*, c. 18, n. 72.
[2] Ibid., l. 1, c. 57, n. 184.

Digitized by Google

L'ordination de Saint Honorat, évêque de Verceil, fut une des dernières actions de Saint Ambroise. Quelques jours avant sa maladie, il prédit sa mort; mais il annonça qu'il vivrait jusqu'à Pâques. Il continua ses études ordinaires, et il entreprit l'explication du psaume XLIII. Pendant qu'il dictait à Paulin, son secrétaire, celui-ci vit sur la tête du Saint une flamme qui représentait la forme d'un petit bouclier, et qui entrait peu à peu dans sa bouche; son visage devint blanc comme la neige, et ce ne fut que quelque temps après qu'il parut dans son état ordinaire. « Je « fus, dit Paulin, tellement effrayé, que je restai sans mouve- « ment, et qu'il ne me fut pas possible d'écrire ce qu'Ambroise « me dictait, tant que la vision dura. Il répétait alors un passage « de l'Ecriture que je me rappelle bien; ce jour-là il cessa de « lire et d'écrire, en sorte qu'il ne put finir d'expliquer le « psaume. » Nous avons encore cette explication qui finit au verset vingt-et-unième. Le Saint était déjà malade quand il la commença, puisqu'au rapport de Paulin, il écrivait ses livres de sa propre main.

Ambroise fit encore l'ordination d'un évêque de Pavie; mais ensuite il se trouva si mal, qu'il fut obligé de garder le lit. Stilicon, premier ministre d'Honorius, qui gouvernait l'empire d'Occident, fut extrêmement affligé de cette nouvelle, et dit publiquement que si ce grand homme venait à mourir, l'Italie était menacée d'une ruine prochaine. Il envoya donc au Saint ceux qui lui étaient particulièrement attachés, et qu'il croyait avoir le plus de crédit sur son esprit, en les chargeant de l'engager à prier Dieu de lui prolonger la vie. Ils exécutèrent fidèlement leur commission. « Je me suis conduit parmi vous, répondit le saint « archevêque, de manière que je ne rougirai pas de vivre plus « longtemps; mais je ne crains point de mourir, parce que nous « avons un bon Maître. » Pendant ce temps-là quatre diacres, qui étaient au bout de la galerie où il était couché, s'entretenaient ensemble du choix du successeur qu'on pourrait lui donner. Ils parlaient si bas qu'à peine pouvaient-ils s'entendre. Lorsqu'ils eurent nommé Simplicien, Ambroise, quoique éloigné, cria par trois fois que Simplicien était vieux, mais homme de

Digitized by Google

bien. Pendant qu'il était en prières, il vit le Sauveur qui s'approchait de lui avec un visage riant. Il le dit à Bassien, évêque de Lodi, qui priait avec lui; et ce fut de Bassien que Paulin l'apprit. Ambroise mourut peu de jours après. Le jour de sa mort, il eut les mains élevées en forme de croix, pendant plusieurs heures; le mouvement continuel de ses lèvres annonçait la continuité de sa prière, mais on ne pouvait entendre ce qu'il disait. Saint Honorat, évêque de Verceil, était présent. Etant allé prendre un peu de repos dans une chambre haute, il entendit une voix qui lui cria trois fois : « Levez-vous promptement et hâtez-vous, car il va partir. » Il descendit et administra l'Eucharistie au Saint. Il l'eut à peine reçue, qu'il rendit l'esprit [1]. Il mourut la nuit du vendredi au samedi saint, le 4 avril 397, dans la cinquante-septième année de son âge. Il avait été Evêque vingt-deux ans et quatre mois [2]. L'antiquité lui a assigné la première place parmi les quatre grands docteurs de l'Eglise latine.

On célèbre sa fête le 7 décembre, jour auquel il reçut l'ordination épiscopale. Il est nommé en ce même jour, non-seulement dans les calendriers de l'église d'Occident, mais encore dans ceux de l'église d'Orient. Son corps est sous le grand autel de la basilique ambrosienne à Milan ; il avait d'abord été enterré près des reliques de Saint Gervais et de Saint Protais.

Ce fut à son intercession que l'empire fut redevable d'une victoire complète remportée sur les idolâtres. Radagaise, roi des Goths, très-zélé pour le paganisme, forma le projet de détruire le christianisme, et de renverser la puissance romaine. Il attaqua l'empire avec une armée formidable vers l'an 405. Il fit vœu de sacrifier tous les Romains à ses dieux, et il ne tint pas à lui que l'idolâtrie ne fût rétablie sur ses ruines. Ceux des Romains qui professaient encore le paganisme, paraissaient disposés à se révolter, et ils attribuaient les calamités de l'état à l'abolition du culte de leurs prétendues divinités. Cependant les Romains com

[1] Paulin, n. 47.
[2] V. Pagi., *ad an* 393.

Digitized by Google

mandés par Stilicon, remportèrent la victoire sans aucune perte. Radagaise et ses deux fils furent faits prisonniers et mis à mort. Voici de quelle manière ce fait est rapporté par un savant moderne [1]. « Radagaise avait mis le siége devant Florence. Cette « ville était réduite à la dernière extrémité, lorsque Saint Am- « broise, qui s'y était autrefois retiré, apparut à une personne « de la maison où il avait alors logé, et lui promit que la ville « serait délivrée le lendemain. Cet homme le dit aux habitants « qui reprirent l'espérance qu'ils avaient entièrement perdue, « et le lendemain Stilicon arriva avec son armée. Paulin, « qui rapporte ceci, dit l'avoir appris d'une dame de Florence « même; et c'est une preuve de ce qu'on lit dans Paulin, que « Dieu accorda la conservation des Romains aux prières de Saint « Pierre et de Saint Paul, et des autres martyrs et confesseurs « que l'Eglise honorait dans l'étendue de l'empire. » Les forces de l'empereur Honorius n'étaient point capables de s'opposer à ce torrent: mais à leur approche, Radagaise, saisi d'une terreur panique, prit la fuite, et son armée fut défaite et entièrement dispersée.

Saint Ambroise sut allier un zèle inflexible pour l'observation de la loi de Dieu, avec une prudence, une douceur et une charité extraordinaires. Aussi gagnait-il tous les cœurs; on connaissait le motif de sa fermeté, et on l'aimait, parce qu'elle était tempérée par la plus tendre charité. Saint Augustin s'attacha sincèrement à lui la première fois qu'il le vit, quoiqu'il fût encore esclave du monde et de ses passions. Pouvais-je, dit-il, faire autrement, à la vue d'un homme qui annonçait une âme si belle, et un cœur si bon? Quand quelqu'un se montre notre ami par ses paroles et par toute sa conduite; quand il nous a persuadé que nos intérêts lui sont aussi chers que les siens, toutes les avenues de notre âme lui sont ouvertes; ses avis ne peuvent manquer de faire une impression profonde. Quiconque parle du cœur touche efficacement celui des autres. Cette vraie charité doit caractériser tous les ministres de Jésus-Christ; il faut qu'à

[1] Tillemont, *Hist. des emper.* t. V, p. 540.

Digitized by Google

l'exemple de Saint Ambroise, ils ne cherchent autre chose que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

M. Olier, instituteur du séminaire de Saint-Sulpice, où l'on s'applique avec tant de soin à inspirer l'esprit ecclésiastique aux jeunes clercs, avait une dévotion particulière à Saint Ambroise, et il le proposait pour modèle aux ministres de la religion. « Oh ! s'il y avait encore, dit-il, quelques cœurs comme celui-là dans l'Eglise, que Jésus-Christ serait glorifié et honoré dans le monde ! Oh ! s'il plaisait à sa bonté, et à l'amour qu'il a pour Dieu son Père, de ressusciter cet esprit ! et pour vous dire simplement le désir de mon cœur, il me reste toujours un souhait très-ardent d'aller au tombeau de ce Saint, pour l'invoquer sur l'Eglise, sur le clergé, et sur son pauvre serviteur qui désire vivre et mourir pour la gloire du royaume de Dieu [1]. » (GODESCARD)

NOTICE

DES OUVRAGES DE SAINT AMBROISE.

1° L'Hexameron, ou traité sur les six jours de la création, écrit vers l'an 389. Il est distribué en neuf discours, aujourd'hui renfermés en six livres, qui répondent à chacun des jours de la création. Saint Ambroise a suivi en partie Saint Basile, qui a écrit sur la même matière.

2° Le livre *du Paradis*, écrit vers l'an 375, a pour objet de précautionner les simples contre les artifices des hérétiques qui abusaient de l'Ecriture. Le Saint examine quel est l'auteur du paradis, ce que c'est que le paradis, comment Eve fut séduite par le serpent, etc. ; mais en traitant ces questions, il s'attache moins à la lettre qu'au sens allégorique.

3° Les deux livres *sur Caïn et Abel* furent composés aussitôt après celui *du Paradis*, et ils en sont une suite. Il y est traité de la naissance, de la vie, des mœurs, des sacrifices de Caïn et d'Abel.

4° Le livre *sur Noé et sur l'Arche*, écrit vers l'an 379, comprend l'histoire du déluge et de l'arche de Noé. C'est dommage que nous n'ayons point cet ouvrage en entier ; c'est un des mieux travaillés de

[1] M. Olier, *Lettres spirituelles*, let. 184, p. 457.

Digitized by Google

Saint Ambroise. Noé y est présenté comme un modèle de vertu pour tous les hommes.

5° Les deux livres *sur Abraham*, écrits vers l'an 387, paraissent être composés des discours que Saint Ambroise avait faits aux catéchumènes durant le carême. On trouve dans le premier un bel éloge d'Abraham, de ses actions, de ses vertus ; le second livre est moins intéressant. Il paraît avoir été corrompu en quelques endroits par les hérétiques.

6° Le livre *sur Isaac et sur l'âme*, écrit aussi vers l'an 387. C'est un des plus estimables ouvrages de Saint Ambroise. Il y est traité, à l'occasion du mariage d'Isaac avec Rébecca, de l'union du Verbe avec l'âme, ce qui amène une paraphrase du Cantique des Cantiques. On doit juger parlà que le Saint docteur s'attache principalement au sens mystique.

7° Le livre *du bien de la mort*, écrit dans le même temps. L'auteur y montre que la mort n'est point terrible en elle-même, qu'elle affranchit l'âme de ses liens, qu'elle nous met dans l'heureuse nécessité de ne plus pécher, qu'elle peut nous servir de passage à la béatitude éternelle. Il finit par une description de cette béatitude, et exhorte à la désirer.

8° Le livre *de la Fuite du siècle* est du même temps. Il est rempli d'instructions solides sur la vanité des biens du monde, sur le danger de ses charmes, sur la fragilité de la nature humaine, sur le besoin que nous avons du secours de Dieu, etc.

9° Les deux livres *de Jacob et de la Vie bienheureuse*, sont du même temps. C'est un recueil d'instructions adressées aux néophytes, pour leur enseigner les moyens d'acquérir la sainteté de vie à laquelle ils s'étaient engagés par les vœux du Baptême. Ces instructions sont confirmées par des exemples, et par celui du patriarche Jacob, que les afflictions et les traverses n'empêcheront point d'être heureux de ce honheur que produit la fidélité au Seigneur.

10° Le livre *du patriarche Joseph*, écrit vers le même temps, ainsi que le suivant. On y trouve l'éloge des vertus, et surtout de la chasteté de Joseph. Le Saint y instruit les pères et mères de la manière dont ils doivent partager leur affection entre leurs enfants.

Digitized by Google

11° Le livre *des Bénédictions des Patriarches*. Il y est traité de l'obéissance et de la reconnaissance que les enfants doivent à leurs pères et à leurs mères. Les bénédictions que Jacob, étant près de mourir, donne à ses enfants, y sont expliquées dans un sens mystique.

12° Le livre d'*Elie et du Jeûne*, écrit vers l'an 390. Saint Ambroise y traite du jeûne, de sa vertu, de ses effets. Il fait voir que ce fut par le jeûne qu'Elie opéra tous les prodiges que raconte de lui l'histoire sainte. Il cite plusieurs autres exemples de l'efficacité du jeûne. Selon lui, le jeûne est la nourriture de l'âme, la mort du péché, le fondement de la chasteté, etc. Il s'élève avec force contre le luxe des festins et contre les désordres qu'entraîne l'intempérance.

13° Le livre *de Naboth*, écrit vers l'an 395 contre l'avarice, la cruauté des riches et l'abus des richesses.

14° Le livre *de Tobie*, écrit l'an 376. Le Saint y fait l'éloge de Tobie et de ses vertus, et y donne d'excellentes leçons contre l'usure. C'est sans fondement qu'on a voulu contester cet ouvrage à Saint Ambroise.

15° Les quatre livres *de l'Interpellation ou de la Plainte de Job et de David*, écrit vers l'an 383, sont aussi certainement de Saint Ambroise. On trouve dans les deux premiers les plaintes que Job et David font à Dieu, sur la faiblesse et la misère de l'homme. Dans les deux autres livres, il répond aux injustes plaintes de ceux qui trouvent à redire que les impies soient heureux en cette vie, et les justes dans l'adversité.

16° L'*Apologie de David*, écrite vers l'an 384. L'auteur y justifie David et montre qu'il a expié par la pénitence les crimes qu'il avait commis, ce qui est rare parmi les personnes de son rang. Il y a une autre apologie de David qui porte aussi le nom de Saint Ambroise ; mais il ne paraît pas certain qu'elle soit de ce Père.

17° Les *Commentaires sur les Psaumes*. Tout cet ouvrage se réduit à douze homélies ou discours, qu'on croit avoir été recueillis par quelqu'un des disciples du Saint. Il n'y a qu'un petit nombre des psaumes expliqués.

Digitized by Google

18° Le *Commentaire sur Saint Luc*, écrit en 386, est une suite de discours sur cet Evangéliste. Le Saint docteur s'attache tout à la fois au sens littéral, historique et mystique, et saisit toutes les occasions de combattre les hérésies qui régnaient de son temps.

19° Le traité *des Offices des Ministres*. Nous en avons parlé dans la vie du Saint : nous nous contenterons d'indiquer simplement les titres des autres ouvrages de Saint Ambroise, dont il a été parlé également dans sa vie.

20° Les trois livres *des Vierges ou de la Virginité, à Marcelline.*

21° Le livre *des Veuves*, écrit vers l'an 377.

22° Le livre *de la Virginité*, écrit l'année suivante.

23° Le livre *de l'Institution d'une Vierge*, écrit vers l'an 390.

24° L'*Exhortation à la virginité*, écrit vers l'an 393. Ce sont des instructions adressées aux filles de Julienne, veuve de Florence.

25° L'*Invective contre une Vierge qui s'était laissé corrompre.* Ce Saint l'exhorte à pleurer sa faute, et à l'expier par la pénitence.

26° Le livre *des Mystères ou des Initiés.*

27° Les livres *des Sacrements* ne sont point de Saint Ambroise, quoiqu'ils lui soient attribués. Cet ouvrage est ancien : mais on ignore quel en est l'auteur.

28° Les deux livres *de la Pénitence*, écrits vers l'an 384.

29° Les cinq livres *de la Foi.*

30° Les trois livres *du Saint-Esprit*, écrits en 381, à la prière de Gratien.

31° Le livre *de l'Incarnation*, écrit en 382.

32° Les *Lettres*, au nombre de quatre-vingt-onze. Elles sont divisées en deux classes dans la dernière édition. La première classe contient celles dont on a pu fixer le temps, et la seconde, celles dont on n'a point l'époque certaine.

33° Les livres *sur la mort de Satyre.*

34° Les discours *sur la mort de Valentinien et de Théodose.*

35° Plusieurs hymnes.

Saint Ambroise avait composé encore d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. On lui en a attribué d'autres qui ne sont pas de lui, et dont nous ne dirons rien.

Digitized by Google

SAINT SERF,

MARTYR.

Le martyrologe romain fait mention particulière de Saint Serf, martyr d'Afrique durant la persécution des Vandales sous le roi Hunéric, au VII^e^ jour de décembre, comme les Grecs, quoique ce Saint soit du nombre des trois qui se trouvent déjà marqués la veille sans être nommés, avec Sainte Denyse et les autres dont nous avons parlé. Serf était un gentilhomme des plus qualifiés de la province proconsulaire d'Afrique, et avait encore les qualités de l'âme plus nobles que le sang et la naissance. Il était de la ville de Tuburbe, surnommée la Grande à cause d'une autre de même nom qui était aussi dans la même province. Il est difficile, dit Saint Victor de Vite, de faire bien comprendre la générosité avec laquelle il rendit témoignage à la vérité orthodoxe contre les Ariens, lorsqu'il fut obligé de défendre la pureté de sa foi dans la persécution, que Hunéric renouvela contre les catholiques sur la fin de son règne. Les bourreaux que ce prince envoya par les villes et les provinces pour exécuter ses ordres, n'eurent égard ni à sa qualité ni à son mérite. Après qu'on l'eut tout meurtri par un nombre infini de coups de bâton, on l'éleva fort haut en l'air avec des poulies, et on le laissa tomber d'un coup sur le pavé. On le traîna ensuite tant de fois sur des pierres et des cailloux pointus, que sa peau déchirée par lambeaux lui pendait sur le ventre, et on lui voyait les côtes et l'épine du dos tout à nu. Il n'avait guère moins enduré sous le règne de Genséric, père et prédécesseur du roi Hunéric, pour n'avoir pas voulu révéler le secret d'un de ses amis. Ainsi, ajoute Victor, l'on peut juger avec quelle joie il souffrait alors pour la défense des mystères de la foi. Car après l'avoir gardée si fidèlement à un homme, que ne devait-il point faire pour la garder à Dieu de qui il attendait une éternelle récompense ?

SAINT RÉPARAT

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

L'an de Jésus-Christ 484, Hunéric, roi des Vandales d'Afrique,

Digitized by Google

renouvela la persécution qu'il avait déjà fait subir aux catholiques de ses États pour les obliger de confesser avec lui, selon les dogmes impies d'Arius, que Jésus-Christ n'était pas Dieu, ni de même substance que son père. Il bannit les Evêques, et envoya des bourreaux par toute l'Afrique, avec ordre de n'avoir égard ni à l'âge, ni au sexe de ceux qui refuseraient d'obéir. On en fit mourir plusieurs à coups de bâton ; on en pendit et on en brûla d'autres.

A Tipase, dans la Mauritanie, (l'Algérie aujourd'hui) les catholiques, que l'on soumettait à un Evêque arien très-violent, s'embarquèrent en grande partie pour l'Espagne. Il n'en resta qu'un petit nombre, faute de vaisseaux. Mais l'Evêque arien s'efforça vainement de les pervertir ; Dieu les fortifia tellement, qu'ils ne furent ébranlés ni par ses caresses, ni par ses menaces, et qu'ils se séparèrent de lui pour célébrer les Saints Mystères. Il écrivit contre eux à Hunéric. Le roi, irrité, envoya un commissaire chargé d'assembler les catholiques dans la place publique et de leur faire couper la langue et la main droite. Cet ordre cruel fut exécuté ; mais, par un effet de la puissance de Dieu, quoiqu'on eût coupé aux fidèles la langue jusqu'à la racine, ils ne laissèrent pas de parler aussi bien qu'auparavant.

Saint Victor de Vite, qui souffrit dans cette persécution, rend témoignage de ce miracle et assure que ces confesseurs de la foi parlaient encore lorsqu'il écrivit son histoire (trois ou quatre ans après l'évènement). — Que celui qui en doute, ajouta-t-il, aille à Constantinople ; il y verra le sous-diacre Réparat, qui parle nettement et sans aucune peine. Pour cette raison, il est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon.

Victor n'est pas le seul témoin de ce prodige. Énée de Gaze, philosophe platonicien, dit formellement qu'il a vu et entendu parler ces victimes. L'historien Procope en rend témoignage positif. Le comte Marcellin, dans sa chronique, rapporte la même chose. L'empereur Justinien enfin déclare aussi l'avoir vu, dans une loi qu'il fit depuis en faveur de l'Afrique.

Voilà donc un miracle contre la certitude duquel l'incrédulité ne peut tenir. Il est rapporté par cinq témoins contemporains et

Digitized by Google

oculaires, qui l'ont vu, tous de différentes professions et de différents pays, tous personnages d'autorité et de poids ; un Evêque, un philosophe, un historien, un chroniqueur, enfin un empereur qui en parle dans une loi faite pour le pays même où la chose est arrivée.

On nous permettra de citer, à l'appui de ce miracle quelque passage de l'*Examen critique du miracle de Typase, publié* dans les précis historiques du R. P. Victor de Buck de la Compagnie de Jésus :

Quand on se dirige d'Alger vers l'ouest, on rencontre sur le littoral, au delà du mausolée de la famille royale de Massinissa, vulgairement appelé le *tombeau de la chrétienne*, un village arabe, situé près de l'embouchure de l'oued *Gourmet*. Ce village porte le nom de *Tefessed* ; c'est l'ancienne *Tipasa*, dont on voit encore de grandes ruines.

Cette ville se distingua par sa fidélité à confesser la divinité de Jésus-Christ au milieu des horreurs de la persécution.

Presque tous les habitants de Tipase passèrent en Espagne et s'exilèrent d'eux-mêmes plutôt que de rester dans une Eglise où les ariens venaient d'établir un de leurs Evêques. Le peu qui resta par l'impossibilité de s'embarquer, résista généreusement à toutes les sollicitations. Ils s'assemblerent même dans une maison où ils célébrèrent les divins Mystères sans se cacher.

L'Evêque arien, voyant cette fermeté inébranlable des catholiques, en donna secrètement avis à Carthage, et Hunéric, enflammé de colère, envoya un comte avec ordre de réunir dans la ville tous les habitants de la province, et de faire ensuite couper, au milieu de la place, à ces généreux catholiques, la main droite et la langue jusqu'à la racine ; ce qui fut exécuté.

Mais Dieu intervint par la force de sa toute-puissance. Ces intrépides athlètes de la foi continuèrent à parler distinctement comme avant la perte de leur langue ; et non-seulement plusieurs villes de l'Afrique, mais encore la cité royale de Constantinople, furent témoins de ce prodige, après que ces magnanimes confesseurs eurent été dispersés en différentes contrées.

Digitized by Google

Or, on ne trouvera pas de récit historique appuyé sur des documents plus authentiques.

Le premier témoin que nous devons produire, c'est l'historien contemporain de l'histoire des persécutions des Vandales, Victor, évêque de Vite. Tous les critiques sont d'accord sur l'exactitude de cet écrivain. Ceillier dit de son histoire : « On n'en peut suspecter la fidélité, Victor l'ayant écrite sur les témoignages de ses yeux ou d'auteurs contemporains. » Fabricius estime ses ouvrages plus qu'un trésor, *sane auro carius*. Tillemont ne craint point d'assurer « qu'il n'y a guère, dans l'antiquité chrétienne, d'histoire plus fidèle [1]. » Papencordt, dans son mémoire sur la domination des Vandales en Afrique, couronné en 1836 par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris, n'en parle point autrement : « Si nous considérons, dit-il [2], son livre par rapport aux persécutions exercées contre les catholiques. tous les faits particuliers qu'il rapporte se présentent généralement avec les caractères de la vérité. L'écrivain (continue-t-il) en appelle à ce qu'il a vu de ses propres yeux, ou bien au rapport de témoins dignes de foi, et il a inséré dans son ouvrage les documents les plus intéressants. » Il lui reproche seulement d'avoir donné quelquefois une teinte trop forte au caractère qu'il trace des persécuteurs. Il serait inutile de multiplier davantage ces jugements.

Il faudrait produire maintenant le témoignage de Victor ; mais c'est de son histoire même [3] que nous avons tiré notre récit. Contentons-nous donc ici d'une traduction littérale de ce qui concerne le miracle. « Le roi ordonna, dit-il [4], qu'au milieu du

[1] *Mémoires pour servir à l'hist. eccléſ.*, t. XVI, p. 593.

[2] *Geschichte der Vandalischen Herrschaft in Afrika*, p. 368 et suiv.

[3] *Historia Persecutionis Wandalicæ*, lib. v. n. 6, p. 76, édit. de Ruinart.

[4] Quæ cum regi innotuisset, comitem quemdam cum iracundia dirigens, præcepit ut in medio foro, congregata illuc omni provincia, linguas eis et manus dexteras radicitus abscidisset. Quod cum factum fuisset, spiritu sancto præstante, ita locuti sunt et loquuntur, quomodo antea loquebantur; sed si quis incredulus esse voluerit, pergat nunc Constantinopolim, et ibi reperiet unum de illis, subdiaconem Reparatum, sermones politos sine ulla offensione loquentem. Ob quam causam venerabilis nimium in palatio Zenonis imperatoris habetur, et præcipue regina mira cum reverentia veneratur.

Digitized by Google

forum, en présence de toute la province assemblée, on leur coupât la langue jusqu'à la racine et la main droite. Mais cet ordre ayant été exécuté, il arriva par l'action de l'Esprit Saint, qu'ils parlèrent et parlent encore comme ils faisaient auparavant. Si quelqu'un refuse d'y croire, qu'il aille à Constantinople, et il y trouvera l'un d'eux, le sous-diacre Réparat, qui parle parfaitement bien. C'est pourquoi il est fort respecté dans le palais de l'empereur Zénon, et l'impératrice a une vénération toute particulière pour lui. »

On peut demander pourquoi Victor parle d'une manière spéciale du sous-diacre Réparat. La raison est évidente. Ce sont des mémoires, plutôt qu'une histoire, que Victor écrit ; et comme on le voit par le préambule [1], ces mémoires étaient destinés à un médecin grec, occupé à composer l'histoire des guerres des Vandales. Il invite donc cet ami à examiner par ses propres yeux la vérité du prodige, et il lui indique en conséquence un des confesseurs dont la demeure est bien connue.

L'autorité seule de Victor ne nous permettrait pas, selon le critique Tillemont [2], de douter de cette merveille si extraordinaire. Cependant, elle nous est attestée par plusieurs auteurs qui en ont été témoins oculaires. Enée de Gaza, professeur de sciences et de belles lettres, avait d'abord suivi la philosophie de Platon, mais il l'avait abandonnée pour embrasser la foi de Jésus-Christ. Peu de temps après sa conversion, il écrivit un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, soit pour rendre raison de son changement, soit pour engager d'anciens amis à l'imiter [3].

Il inséra dans ce travail le prodige dont il venait d'être témoin à Constantinople. Voici ses paroles [4] :

« Axithée. Vous aurez vu comme moi, je pense, ce qui est arrivé hier ou peu auparavant [5].

[1] Ibid., p. 1 et 2.
[2] *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*, t. XVI, p. 579.
[3] D. Ceillier, t. XV, p. 283.
[4] *Æneæ Gazæi Theophrastus, ad finem* : Biblioth. Max. PP., t. VIII, p. 661.
[5] Quod autem heri et quidem paulo ante factum est, id (opinor) ipse quoque vidisti.

Digitized by Google

« THÉOPHRASTE. Quoi? Parlez.

« AXITHÉE. L'Afrique est sous le joug d'une dure tyrannie ; et c'est sans doute parce que la tyrannie est opposée à la bonté, à la douceur et à la vérité, que le tyran de ce pays fait à ses sujets un crime de leur piété, ordonne aux pontifes d'abjurer leur religion aussi belle que sainte, et qu'il pousse la méchanceté jusqu'à faire couper la langue à ceux qui refusent de lui obéir. Mais ceux-ci implorent l'auteur de la nature, et il répare en eux la nature le troisième jour [1], non en leur donnant une langue nouvelle, mais en leur donnant la faculté d'articuler comme auparavant, sans langue, tous les mots qu'il leur plaît de dire. Pour moi, je croyais qu'il était impossible qu'un joueur de flûte montrât son art sans son instrument, ou qu'un luthier fît de la musique sans luth. Mais un spectacle si nouveau me force à prendre d'autres idées et à conclure que, dans tout ce que nous voyons, il n'y a rien de si stable et de si constant que Dieu ne le change quand il lui plaît. Je les ai vus moi-même ces hommes, et je les ai ouïs parler ; et j'ai été surpris que leur voix pût être si bien articulée ; je cherchais l'instrument de la parole, et ne croyant pas à mes oreilles, j'ai voulu en juger par mes yeux ; et leur ayant fait ouvrir la bouche, j'ai vu que la langue était arrachée jusqu'à la racine, et je me suis étonné non-seulement de ce qu'ils parlaient, mais de ce qu'ils étaient encore en vie [2]. Un pareil prodige devrait amollir le cœur le plus endurci dans son incrédulité. »

Le troisième témoin est d'une importance extrême : c'est l'empereur Justinien lui-même, qui eut l'immense gloire de faire la collection et la publication de l'ancien droit romain. Son témoignage nous a été conservé dans ce qu'il y a de plus authentique. Il fait partie de la loi que porta cet empereur sur les attributions

[1] Qui recentiorem eis naturam die tertia post largitur.

[2] *Ipse ego hos viros vidi et loquentes audivi, et vocem adeo* articulatam *esse posse miratus sum. Instrumentum vocis inquirebam, et auribus, oculis judicandi munus remisi; atque, ore aperto, linguam totam radicitus evulsam vidi et stupefactus mirabar, non sane quo pacto vocem conformarent, sed quomodo conservati essent.*

Digitized by Google

du préfet du prétoire d'Afrique, après la conquête de ce pays sur les Vandales en 534 [1].

« Jamais, dit-il [2], notre esprit ne pourra concevoir ni notre langue exprimer les actions de grâces et les louanges que nous devons à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Auparavant déjà, nous avions reçu de lui beaucoup de dons, et nous reconnaissons que nous lui étions redevables d'innombrables bienfaits que nous n'avions rien fait pour mériter ; mais ce que le Dieu tout-puissant a daigné opérer maintenant par nous pour la gloire de son nom surpasse toutes les autres merveilles dont ce siècle a été témoin. Par son assistance, l'Afrique, que depuis quatre-vingt-quinze ans les Vandales avaient réduite en servitude, a été rendue par nous en peu de temps à la liberté. Ennemis des âmes et des corps, ces nouveaux maîtres faisaient passer à leur impiété par un baptême sacrilége les âmes trop lâches pour résister à la diversité de leurs supplices et de leurs tourments, et les corps ennoblis par la liberté de leur naissance, ils les plaçaient sous le joug d'une barbare servitude. Ils allaient jusqu'à souiller par leurs impiétés les lieux saints, consacrés à Dieu ; de plusieurs églises ils firent même des étables. Nous avons vu des hommes vénérables, qui excitaient la pitié quand ils racontaient, quoiqu'on leur eût arraché la langue jusqu'à la racine, les supplices qu'ils avaient subis [3]. D'autres, après avoir souffert divers tourments, se dispersèrent en différentes provinces et traînèrent leur vie dans l'exil. Par quelles paroles, par quelles œuvres pourrons-nous dignement remercier Dieu, qui a daigné se servir de moi, le dernier de ses serviteurs, pour venger les injures de son Eglise et arracher à la servitude les peuples de tant de provinces ? »

C'est ainsi que parle un prince que personne n'accuse d'avoir manqué de lumières, et c'est dans une loi, promulguée à Constantinople et destinée à l'Afrique, qu'il dit *avoir vu le miracle* ;

[1] Voyez Ruinart, *Hist. Pers. Vandal.*, p. 595.

[2] Cod. lib. 1, tit. XXVII, *de off. præf. prætorii Africæ.*

[3] Vidimus venerabiles viros, qui, abscissis radicitus linguis, suas pœnas miserabiliter loquebantur.

Digitized by Google

et le miracle est de telle nature, qu'il est impossible qu'il l'ait vu sans qu'en même temps toute la ville de Constantinople et une partie de l'Afrique en aient été témoins.

Le quatrième témoin est l'historien Procope, dont le caractère tranche sur tous les autres. Il était natif de Césarée en Palestine, devint en 527 assesseur ou jurisconsulte du célèbre Bélisaire, qu'il accompagna dans son expédition d'Afrique en 532 [1]. Dix-sept ans plus tard, il publia l'histoire de la guerre de Perse, de la guerre des Vandales et de la guerre des Goths, et tout le monde lui accorde dans cet ouvrage les qualités d'un véritable historien.

Le point de vue auquel il se place habituellement, loin d'être pieux, est tout païen; en beaucoup d'endroits, il semble prendre parti pour les juifs. Il ne paraît pas toutefois qu'il fût lui-même juif ou païen; mais plutôt sceptique. Kannegiesser, dans la préface de sa traduction allemande de Procope, et après lui Papencordt, ont longuement examiné le caractère religieux de cet historien; c'est le résultat de leurs recherches que nous donnons. « Il faut compter Procope, dit Papencordt, parmi ces hommes qui se rangeaient extérieurement du côté de la religion dominante, et qui par leurs opinions appartenaient plutôt au paganisme. »

Malgré cette propension d'esprit, cet auteur n'a pu s'empêcher de constater le miracle de Tipase. Dans son récit de la persécution d'Hunéric, comme dans celui de l'empereur Justinien, ce prodige paraît comme le fait culminant. Écoutons-le : « Genséric, dit-il, laissa son royaume à Hunéric, son fils aîné depuis la mort de Genzon. Sous le règne d'Hunéric, les Vandales n'eurent de guerre qu'avec les Maures. Personne n'exerça contre les chrétiens d'Afrique des vexations aussi cruelles et aussi injustes qu'Hunéric. Il entreprit de leur faire embrasser l'arianisme; et il fit périr par le feu et par d'autres supplices tous ceux qu'il trouva peu disposés à lui obéir. Il fit couper la langue jusqu'à la racine à un grand nombre. Ils vivaient encore de mon temps à Constantinople. Ils parlaient clairement et ne ressentaient rien du sup-

[1] Papencordt, p. 149 et 419.

Digitized by Google

plice qu'ils avaient enduré. Deux d'entre eux tombèrent dans l'impudicité et perdirent l'usage de la parole. Hunéric mourut après huit ans de règne. »

L'authenticité des témoignages si décisifs de l'empereur Justinien et de l'historien Procope est admirablement confirmée par Évagre, qui écrivit son histoire ecclésiastique en 594.

S. MARTIN DE SAINTES ET S. EUTROPE,

ABBÉS.

Saint Martin de Saintes, disciple du grand saint Martin de Tours, fut élevé dans l'abbaye de Marmoutier avec plusieurs autres saints personnages. Lorsque le Saint évêque de Tours le jugea capable de faire des élèves à son tour, il l'engagea à reporter dans son pays les semences de foi et de vie sainte qu'il avait reçues à Marmoutier. Il retourna donc dans la Saintonge, et fonda auprès de Saintes un monastère qui fut une école de sainteté. Après une vie toute de dévouement, lorsqu'il jugea à propos de ne s'occuper plus que de son âme, il constitua Saint Eutrope, le plus digne de ses disciples, abbé du monastère de Saintes. Eutrope le gouverna parfaitement, mais on ignore la fin de ces deux Saints, qui florissaient au milieu du cinquième siècle.

SAINTE AZÉNORE OU ALIÉNORE,

COMTESSE DE TRÉGUIER ET DE GOELO.

Sainte Azénore ou Aliénore, appelée aussi Eléonore, naquit en 519, et eut pour père Even, prince ou roi, de Lesneveu, selon l'abbé Gallet et suivant la tradition. Elle fut élevée dans le canton de Languengar.

Une éducation, qui ne laissa rien à désirer, s'unit aux charmes et aux grâces dont le ciel l'avait enrichie. Azénore témoigna sa reconnaissance envers Dieu par une tendre piété, qui commença avec l'usage de sa raison, et envers ses parents, par une affection qu'elle porta jusqu'au dévouement. Elle fit chérir sa supériorité à tout le monde en la rendant utile et agréable aux petits comme aux grands.

Digitized by Google

La main de la princesse accomplie fut recherchée par les jeunes seigneurs de la plus haute distinction. Le fils aîné du comte de Goëlo et Treguier l'emportait sur ses rivaux aux yeux de sa famille. Il restait un obstacle à vaincre. Il fallait obtenir le consentement d'Azénore. Elle désirait se consacrer corps et âme, et pour jamais au service du Roi des rois.

Les sollicitations de son père et encore plus celles de sa mère, finirent par la gagner. L'alliance fut célébrée à Brest, en 537.

Après les brillantes fêtes du mariage, le prince Even, assisté de toute la noblesse de Léon, conduisit les époux dans leurs terres où la réception fut magnifique.

Le jeune comte et sa vertueuse compagne choisirent pour séjour ordinaire, un superbe château, assis sur une colline, dans une riante vallée, ceint en grande partie par un vaste étang qui fortifiait ses fossés.

Ce palais, bâti par le roi Audreu, portait le nom de Chatel-Audreu. La ville, placée au pied de cette belle demeure, était entre les comtés de Treguier et de Goëlo, et capitale de ce dernier. Ce fut là qu'ils menèrent une vie douce, innocente et digne d'envie, si elle avait duré longtemps.

Un an après leur arrivée à Châtel-Audreu, ils reçurent la nouvelle de la mort de la mère de la jeune comtesse. Azénore affligée fit prendre le deuil à toute sa cour, et alla avec son mari consoler son père, rendre les derniers devoirs à la princesse, et revint dans son château de prédilection.

Quelques mois après, Even épousa une dame de grande maison, pleine de méchanceté et jalouse de l'amour du prince et du comte pour la belle et sage Azénore, et jura sa perte. Elle écrivit au mari qu'elle avait des preuves frappantes de l'infidélité de la comtesse et soutint devant le père la même accusation. Ce fut un coup de foudre pour le malheureux vieillard. La confiance qu'il avait en sa femme et les serments de cette astucieuse ennemie le persuadèrent ; il résolut de faire condamner Azénore au dernier supplice. Cependant le fatal billet était remis au comte par un confident de la marâtre. Le perfide émissaire ajouta tout ce qu'il

Digitized by Google

put à l'écrit qu'il portait, et ne partit que lorsqu'il eut changé en haine furieuse le vif attachement que le comte avait pour son épouse. Cette innocente victime fut enfermée, gardée et mise au secret dans celle des tours du château qui regardait sur l'étang.

Azénore détachée des biens de ce monde, souffrit patiemment ce brusque changement de situation, se confia à la Providence, et implora la consolatrice des affligés, ainsi que Sainte Brigitte dont Dieu manifestait la gloire par de nombreux miracles opérés à son tombeau.

La cruelle persécutrice, pour achever la ruine de sa bru, suborna à force d'argent, des témoins, pour dire tout ce qu'elle voudrait. Le comte assembla ses barons et son conseil, fit amener l'accusée, et bientôt entra furieux dans l'assemblée interdite. Le procureur énuméra tous les griefs auxquels l'époux courroucé somma Azénore de répondre. La fille du prince de Léon était assise sur l'humble sellette des prévenus. Elle se leva avec calme, et protesta qu'on pouvait lui ôter une vie à laquelle elle ne tenait pas ; mais que personne ne pourrait lui ravir l'amour inviolable qu'elle avait pour son mari, et sa réputation de femme d'honneur qu'elle ferait passer jusqu'aux cendres de son tombeau, malgré les efforts de ses ennemis. On décida qu'elle serait renvoyée à son père, dont on exigerait la vengeance du crime, par toutes les voies raisonnables.

Dès le lendemain, le comte fit jeter Azénore dans une voiture bien gardée, et alla la conduire au prince et demander satisfaction.

A la vue de sa fille enchaînée et accusée de désordres honteux, Even jeta des cris déchirants. Les assistants furent tous émus, excepté le seigneur de Goëlo. Il menaça d'en venir aux armes, si le forfait restait impuni. Le prince, dans cette cruelle alternative, pria son gendre de rester, pour être témoin des rigueurs réservées à la comtesse, si elle était trouvée coupable, et la fit enfermer dans une grosse tour qui aspectait le port de Brest, et qui porte encore maintenant le nom de *Tour d'Azénore*. La comtesse y vécut dans la pénitence et la prière, s'ar-

Digitized by Google

mant des forces que la religion procure. Son implacable mari pressait le jugement. La sentence fut rendue, et porta que la comtesse de Tréguier et Goëlo, convaincue d'adultère, serait brûlée vive, et que ses cendres seraient jetées dans la mer.

La lecture de cette affreuse condamnation n'ébranla point le courage de notre héroïne. Elle prit le ciel à témoin de son innocence, lui demanda la grâce d'endurer ses tourments avec patience, et pria d'épargner le fruit qu'elle portait depuis quatre mois.

On crut que c'était un prétexte qu'elle inventait pour gagner du temps. On la fit visiter par des matrones qui confirmèrent sa déclaration.

Les juges voulaient qu'on différât l'exécution ; le père y consentait ; mais le comte insistait pour qu'on détruisît et la mère et l'enfant. Pour lui donner quelque satisfaction, on décida qu'Azenore, enfermée dans un tonneau de bois, serait abandonnée aux flots de la mer. L'heure venue, elle sortit du cachot armée d'un crucifix, chargée de chaînes, levant vers le ciel un front serein. Ce fut un spectacle touchant de voir cette belle et intéressante princesse traversant la ville, depuis le château jusqu'au port, entre les bourreaux et les soldats, conduite par des officiers de justice et suivie d'une foule immense. Les uns déploraient ses infortunes, les autres détestaient le crime qu'on lui imputait. Avant de quitter le rivage, elle pria à haute voix pour ses persécuteurs, ajoutant qu'elle espérait qu'un jour son innocence serait reconnue. Dès qu'elle fut sur le navire, l'équipage mit à la voile et quand on se fut éloigné de 15 à 20 lieues, on enferma Azénore dans le tonneau funeste, qu'on jeta dans l'abîme, et on revint à Brest annoncer que tout était accompli. Le comte satisfait s'en retourna.

Longtemps la comtesse erra sur les flots, exposée à mille naufrages. Le céleste Protecteur de la vertu persécutée veilla sur elle et fournit à ses besoins. Dans son étroite et mobile prison, Azénore accoucha heureusement, et conjura le Tout-puissant de faire en sorte que son fils reçût le Baptême.

Bientôt le tonneau s'arrêta ; il était entré dans la rade d'Aber-

Digitized by Google

fraw, qui est sur la côte méridionale d'Irlande, dans le comté de Corck, et signifie *Beau-Port*. Ce lieu dépendait de l'abbaye d'Youghall, qui n'en est pas éloignée. Un villageois accourut et voulut enfoncer le tonneau croyant y trouver un riche butin ; mais une faible voix l'avertit d'aller chercher l'abbé. Ce charitable supérieur vint avec des religieux et les principaux habitants de l'endroit, fit ouvrir le tonneau, emmena la mère et l'enfant au bourg de son abbaye, lui donna tout ce que réclamait leur misère. Instruit à loisir de leur infortune, il remercia le ciel de les en avoir délivrés, et, dès le lendemain, il baptisa solennellement l'enfant, devant d'innombrables spectateurs. Il le nomma Buzeuc ou Budoc qui a le même sens que Moyse, *sauvé des eaux*.

La comtesse se fixa dans cette bourgade et fut généreusement secourue par l'abbé et par les autres gens de bien. Pour éviter le désœuvrement, elle prenait part aux travaux des lavandières, gagnant à la sueur de son front de quoi subvenir aux besoins de son fils et aux siens, et donnait le surplus aux indigents.

Il n'y avait pas encore deux ans que le comte avait perdu son épouse ; il commença à la regretter. Il se reprocha amèrement sa précipitation. Il vit bientôt que son repentir était fondé, car la marâtre mourut en avouant son injustice. Aussitôt il se mit à la recherche d'Azénore ; il finit par arriver à Beau-Port d'Irlande. Quel fut son transport de joie, en découvrant celle qui était si digne de son affection, et l'enfant qu'il avait si cruellement condamné !

Le comte, souhaitant montrer à la Bretagne et à la France, l'innocence enfin reconnue triomphante, fit préparer un vaisseau ; mais, par suite de ses fatigues et de ses chagrins, il fut atteint d'une maladie de langueur. Les soins les plus tendres lui furent prodigués par son épouse. Il profita de la longueur de sa maladie pour faire une confession générale au charitable abbé, reçut les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, demanda pardon à sa femme, bénit son enfant, et passa paisiblement de cette vie à l'autre, en 543. Son corps fut porté dans l'église abbatiale et inhumé dans un lieu honorable.

Azénore voulut finir ses jours dans le lieu qui lui avait servi

Digitized by Google

d'asile. Dès qu'elle eut congédié la suite de son époux, elle s'adonna avec une ardeur nouvelle aux bonnes œuvres. Elle allait souvent prier sur le tombeau de son mari, pour lequel elle faisait offrir fréquemment le divin Sacrifice. Elle eut la joie de voir son fils, dédaignant de recueillir l'héritage de ses parents, se consacrer au culte des autels. Elle put dire alors qu'elle n'avait plus à désirer que d'être unie au céleste Rémunérateur. Son vœu fut exaucé ; attaquée d'une légère maladie, elle reçut les Sacrements, bénit son fils et s'endormit dans le Seigneur, en 552. Son fils plaça ses dépouilles mortelles à côté de celles du comte, et alla souvent prier sur leurs tombeaux.

D'autres prétendent que la Sainte revint en Bretagne, et mourut dans un couvent de Cornouailles. On voyait jadis sur la pointe du Raz, entre le bourg de Goulien et la chapelle de Laneurec, les ruines d'un monastère qu'on appelait le couvent de Sainte Azénore. Elle était patronne de l'église de Languengar, qui a été détruite en 1832. Mais il reste aux environs deux fontaines dédiées à la Sainte. La plus célèbre est celle du Clesmeur.

SAINTE FARE,

ABBESSE DE FAREMOUTIER.

Agneric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, épousa Léodegonde, dont il eut quatre enfants : saint Cagnoald, qui prit l'habit à Luxeuil sous saint Colomban, vers l'an 594 ; saint Faron, qui devint évêque de Meaux ; sainte Fare, autrement appelée *Burgondofare*, et Agnétude.

Il demeurait dans un lieu appelé *Pipimisium* [1], à deux lieues de Meaux. Ce fut dans sa maison que logea saint Colomban, lorsque ses ennemis l'eurent fait chasser de Luxeuil, en 610. Saint Cagnoald, qui suivit le saint abbé en Suisse, l'introduisit sans doute chez son père. Colomban donna sa bénédiction à toute la famille d'Agnéric ; mais quand il fut venu à Fare, il la

[1] C'est présentement Aupigny, suivant Mabillon, et Champigny, suivant Duplessis.

Digitized by Google

consacra au Seigneur d'une manière particulière. Fare était encore fort jeune [1].

Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, on lui proposa un parti digne d'elle : elle déclara qu'elle voulait rester vierge. Son père s'opposant à son dessein, elle en conçut une vive douleur : elle tomba même dans une maladie de langueur qui fit craindre pour sa vie. Heureusement que saint Eustase passa chez son père. Il venait rendre compte à Clotaire II du voyage qu'il avait fait à Bobio, en Italie, par l'ordre de ce prince. L'objet de ce voyage avait été de presser saint Colomban de repasser en France. Eustase était accompagné de saint Cagnoald, qui était retourné à Luxeuil lorsque son bienheureux maître quitta la Suisse. Fare lui découvrit la résolution qu'elle avait prise de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Eustase dit au père que la maladie de sa fille venait de ce qu'il l'empêchait d'exécuter sa résolution, et qu'elle en mourrait, s'il ne se rendait pas à ses pieux désirs. Il se mit ensuite en prières, et lui rendit la santé en formant sur elle le signe de la croix. Il la recommanda vivement à sa mère, et lui dit de la préparer à recevoir le voile de la religion, cérémonie qui se ferait quand il reviendrait de la cour.

Mais à peine fut-il parti, qu'Agnéric persécuta de nouveau sa fille pour la faire consentir au mariage qu'il avait projeté. Fare s'enfuit dans l'église ; et sur ce qu'on lui représentait que son père la ferait massacrer si elle n'obéissait, elle répondit généreusement : « Pense-t-on m'effrayer par la vue de la mort? ce « serait un grand bonheur pour moi que de perdre la vie pour « la cause que je défends, et pour ma fidélité à garder la pro« messe que j'ai faite à Dieu. » Sur ces entrefaites arriva saint Eustase : après avoir réconcilié le père et la fille, il engagea Gondoald, évêque de Meaux, à donner le voile à notre sainte. Ceci arriva en 614.

On met un ou deux ans après la fondation du célèbre monas-

[1] Elle était encore enfant, suivant Jonas ; Duplessis lui donne dix ans, et Baillet quinze.

Digitized by Google

tère de Faremoutier. Agnéric donna l'emplacement et fit construire les bâtiments [1]. Le monastère étant double, saint Eustase y envoya saint Cagnoald et saint Walbert. Le premier fut fait évêque de Laon en 620; le second, qui sortait d'une famille illustre du Ponthieu, avait servi quelque temps et s'était ensuite retiré à Luxeuil, où il succéda à saint Eustase en 625. Jonas fut aussi moine de Faremoutier peu après la fondation de ce monastère, et il nous a laissé une relation édifiante des vertus de ceux qui l'habitaient de son temps.

Quoique sainte Fare fût encore fort jeune, on l'élut abbesse du monastère bâti pour les personnes de son sexe. Aidée des conseils de saint Cagnoald et de saint Walbert, elle y établit la règle de saint Colomban dans toute sa pureté. On n'y buvait point de vin, et on s'y interdisait l'usage du lait, du moins en avent et en carême. Il est rapporté que les religieuses faisaient trois confessions par jour, c'est-à-dire que tous les jours elles examinaient trois fois leur conscience, et qu'elles manifestaient à leur supérieure ce qui se passait dans leur âme. Cette pratique, fortement recommandée dans les anciennes règles monastiques [2], est un des moyens les plus propres à faire acquérir la pureté du cœur, l'habitude de la vigilance chrétienne et la vraie perfection. Aussi le monastère des religieuses de Faremoutier répandait-il au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. L'Eglise honore plusieurs de celles qui s'y retirèrent, entre autres Sisetrude, Gibitrude et Hercantrude [3].

On voit par la vie de sainte Gibitrude, qu'il était d'usage à Faremoutier de dire un trentain ou trente messes pour toutes les personnes qui mouraient dans la maison.

[1] L'abbaye portait originairement le nom de *Brige*, dérivé d'un mot celtique qui signifie un pont. Duplessis pense qu'il y avait autrefois, comme à présent, un pont sur la rivière, au confluent de l'Aubetin et du Morin. C'est de-là que la forêt, dite aujourd'hui de Faremoutier, fut appelé *Saltus Briegius*. Le nom latin *Eboriacas* ou *Evoriacas*, que le monastère portait dans le septième siècle, paraît aussi dérivé du celtique; c'est de ce monastère que la forêt et le district situé au midi de la Marne ont pris le même nom. Le pays dont il s'agit est présentement connu sous le nom de Brie. Voyez Duplessis, n. 17, p. 639.

[2] Reg. S. Bened., c. 7; Pœnitent. S. Columbani, p. 98.

[3] V. Mabillon, *Act. Ben.* p. 430, 441, 442.

Digitized by Google

Saint Faron, frère de sainte Fare, fut si touché des exemples et des discours de sa sœur, qu'il abandonna le monde pour se consacrer entièrement au service de Dieu [1]. Il fut depuis fort utile à l'abbesse de Faremoutier dans les contradictions qu'elle eut à essuyer. Un moine brouillon, nommé Agreste, attaqua la règle de saint Colomban, et prétendit qu'elle avait besoin d'être corrigée en plusieurs endroits. Saint Romaric, fondateur de Remiremont, et saint Amat, premier abbé de cette maison, prirent d'abord son parti ; mais depuis ils découvrirent le piége, et se repentirent de leur imprudence. Sainte Fare se tint sur ses gardes, et ne voulut jamais permettre qu'on portât la moindre atteinte à la règle qu'on professait dans son monastère.

Sa sainteté lui acquit une grande réputation jusque dans les contrées les plus éloignées. Plusieurs princesses d'Angleterre [2]

[1] V. sa vie, sous le 28 octobre.

[2] Sédride fut la première de ces princesses. Elle était fille de sainte Héreswith. Héréric, père de cette dernière princesse, était frère de saint Edwin, roi des Northumbres. Sainte Hereswith avait eu Sédride d'un premier mari dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous. Son second mari fut Annas, roi des Est-Angles. Elle quitta depuis le monde, de son consentement, et mourut religieuse à Chelles. Sédride, sa fille, passa en France en 644 ou 646, environ deux ans après qu'Annas, son beau-père, fut monté sur le trône. Elle servit Dieu, à Faremoutier dans la pratique des plus héroïques vertus. Elle succéda à sainte Fare, et gouverna l'abbaye depuis l'an 655, jusqu'à sa bienheureuse mort.

Hereswith, Edelburge, que cette princesse avait eue d'Annas, et Erkongote, fille de Seuxburge et d'Ercombert, roi de Kent, passèrent en France dans le même temps. Bède dit. l. 3, c. 8, en parlant d'Edelburge, qu'elle était fille *naturelle* d'Annas, d'où quelques auteurs ont conclu qu'elle était illégitime: mais anciennement le mot *naturel* n'avait point ce sens ; enfant naturel était l'opposé d'enfant adoptif. (Sueton., *in Tib.*, c. 52. Voyez Robert Estienne. *Thes. ling. latinæ, verb.* NATURALIS.) Il est visible au moins que Bède emploie ce terme pour distinguer la naissance d'Edelburge, de celle de Sédride qui n'était que belle-fille d'Annas. (Duplessis, t. I, n. 34, p. 699.) Edelburge fut élue abbesse de Faremoutier après la mort de Sédride. On l'honore le 17 juillet dans le diocèse de Meaux, sous le nom de sainte Aubierge. On fit rebâtir en 1714 une ancienne chapelle, dédiée sous son invocation, à quelque distance de l'abbaye. Quatre ans après, des Anglais qui demeuraient dans le pays y firent des embellissements considérables.

Sainte Erkongote, vulgairement sainte Artongate, mourut simple religieuse à Faremoutier. Elle est honorée le 23 février. (Voyez Bède, *loc. cit.*, le bréviaire de Meaux et le Ménol. bénéd.)

Quelques écrivains de l'ordre de Saint-Benoît ajoutent une autre princesse d'Angleterre à celles dont nous venons de parler : c'est sainte Hildelide, qui aida sainte Edelburge à fonder le monastère de Barking.

La régularité établie à Faremoutier par ces religieuses ferventes, subsista long-

Digitized by Google

passèrent la mer pour venir se mettre sous sa conduite. Enfin, elle alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus, le 3 avril, vers l'an 655 [1]. Dans son testament, elle légua une partie de ses biens à ses frères et à sa sœur; mais la plus grande partie fut donnée à son monastère. En parlant de cette seconde portion de ses biens, elle fait mention de ses terres de Champeaux [2]; mais rien ne prouve qu'elle eût fondé un autre monastère, et il paraît que l'abbaye de Faremoutier fit depuis bâtir à Champeaux un prieuré conventuel : c'était autrefois un chapitre de chanoines séculiers, situé dans le diocèse de Paris.

En 695 on renferma dans une châsse les reliques de sainte Fare, et il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession. Nous en rapporterons un des plus célèbres. Charlotte le Bret, fille du premier président et trésorier général de France au bureau des finances en la généralité de Paris, perdit l'œil gauche à l'âge de sept ans; cela ne l'empêcha pas de se retirer à Faremoutier, où elle prit l'habit en 1609. Sa vue s'affaiblissant de jour en jour, elle perdit encore l'œil droit, et devint entièrement aveugle en 1617. Elle vint deux fois à Paris consulter les plus

temps. Le P. le Cointe et les Bénédictins ne se sont point accordés sur le temps où l'on cessa d'y suivre la règle de saint Colomban, pour adopter celle de saint Benoît. Il paraît que ce fut vers le temps de Charlemagne. A une demi-lieue de Faremoutier était l'abbaye de *La Celle*. On donnait anciennement ce nom aux hermitages et aux petits monastères. L'abbaye dont il s'agit fut bâtie à l'endroit où avait demeuré saint Blandin, ermite, qui mourut le premier de mai, jour où l'on fait sa fête, et qui florissait vers le dixième siècle.

Il fut ordonné par un concile de Meaux, tenu en 1802, que toutes les petites communautés où il n'y aurait pas plus de dix religieux, passeraient sous la juridiction de Marmoutier ou de Cluni. La Celle fut soumise à Marmoutier. En 1633, les religieux de Marmoutier la cédèrent aux Bénédictins anglais établis à Paris; mais à condition que le prieur claustral de ceux-ci recevrait son institution de leur grand prieur qui conserverait le droit de visiter ou de faire visiter la nouvelle communauté. (Voyez Duplessis, t. I, pag. 117, lib. 2, num. 28, et t. II, p. 343.)

Les Bénédictins anglais étaient regardés comme étrangers en France; mais en 1650, Louis XIV, les naturalisa par des lettres patentes, qui furent renouvelées en 1671, et qui l'ont encore été depuis par Louis XV, en 1723. (Voyez D. Duplessis, *loc. cit.*)

Le titre et les revenus de la mense priorale de La Celle ont été unis au séminaire des missions étrangères à Paris. Les bulles de cette union sont du 7 février 1701, et les lettres patentes, du mois de décembre 1703. (Voyez D. Duplessis, *loc. cit.*)

[1] Voyez Mabillon, *Acta SS. Ben.*, t. II, p. 449, et *Annal. Ben.*, t. II. p. 434; Duplessis, not. 19, p. 642.

[2] Voyez Duplessis, t. 2, p. 1.

Digitized by Google

habiles oculistes, qui déclarèrent unanimement qu'elle avait les yeux morts et qu'elle ne recouvrerait jamais la vue. Pour la délivrer des douleurs qu'elle ressentait fréquemment, on fit mourir les prunelles à force de remèdes, en sorte qu'elle n'éprouvait plus aucune sensation, même par l'application du vinaigre, du sel et de quelque mordant que ce fût. S'il lui arrivait de pleurer, elle ne s'apercevait de ses larmes que quand elles coulaient sur ses joues. En 1622, on tira les reliques de sainte Fare de la châsse qui les renfermait, afin que toutes les religieuses pussent les vénérer. Charlotte le Bret ne se contenta pas de les baiser, elle les fit encore appliquer sur ses yeux. Elle y sentit aussitôt de la douleur, quoique depuis quatre ans elle n'y souffrit plus rien. A peine eut-on retiré les reliques, qu'une humeur découla de ses yeux. Elle pria qu'on les lui appliquât une seconde et une troisième fois; et, à la troisième fois, elle s'écria qu'elle voyait. La vue lui fut en effet rendue dans le même instant, et elle distingua tous les objets qui l'environnaient. Elle se prosterna pour rendre grâces à l'auteur de sa guérison, et toute l'assemblée se joignit à elle [1]. L'évêque de Meaux fit constater juridiquement les faits, et déclara, dans son ordonnance rendue le 9 décembre 1622, que la guérison était miraculeuse [2].

Sainte Fare est honorée d'une dévotion particulière en France, en Sicile, en Italie, etc.

Voyez la vie de sainte Fare ou Burgondofare qu'on a mal à propos attribuée à Bède. Elle est de Jonas, moine de Bobio sous saint Colomban, lequel se retira depuis à Faremoutier, et devint probablement abbé d'Elnone ou de Saint-Médard. Il était à Faremoutier lorsqu'il écrivit les vies de saint Colomban, de saint Attale et de saint Bertulfe, abbés de Bobio; de saint Eustase de Luxeuil et de sainte Fare. Voyez aussi D. Duplessis, *Histoire de l'église de Meaux*, *t. I*, *l.* 1, *n.* 21, *etc.*, *t. II*, *p.* 1, et le *Gallia Christ. nova*, *t. VIII*, *p.* 1701. (GODESCARD.)

[1] Voyez Duplessis, t. 1, c. 5, p. 433, 434.

[2] Voyez Duplessis, *pièces justificatives*, t. II, p. 320, 322. Il donne le mandement de l'évêque de Meaux, avec les certificats des médecins et des chirurgiens, et les dépositions des témoins. On trouve le détail de plusieurs autres miracles dans le même auteur et dans la vie de la Sainte par Carcat.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX THOMAS L'HIBERNIEN,

FRÈRE MINEUR.

Nous ignorons le temps où naquit le bienheureux Thomas, surnommé l'Hibernien, sans doute parce qu'il tirait son origine de l'Irlande. Il embrassa l'Ordre de Saint-François et y devint un modèle de vertu et d'humilité. Il donna même dans un excès condamnable sur le mépris de soi-même ; car, dans la crainte qu'on ne l'élevât au sacerdoce dont il se croyait indigne, il eut la témérité de se couper le pouce, et se mit par là dans l'impuissance de célébrer les saints Mystères. Sa grande simplicité diminua la faute qu'il avait commise, et la vie pure et sainte qu'il a toujours menée avant et depuis ces événements, jointe aux miracles que le Seigneur a opérés par son intercession depuis qu'il a cessé de vivre, ont manifesté l'état de béatitude où il est passé en quittant ce monde.

Thomas l'Hibernien, après avoir essuyé des attaques vives et redoublées de la part du démon et les avoir courageusement surmontées, est mort au couvent de Saint-François d'Aquila, dans l'Abruzze, le 7 décembre 1365.

LE BIENHEUREUX LAURENT DE CAMÉRINO,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Laurent, surnommé de Camérino, d'une petite ville épiscopale d'Italie, qui faisait partie de l'Ombrie, et qui se trouve actuellement dans la province de la Marche-d'Ancône, s'est rendu recommandable dans l'Ordre de Saint-François par un rare assemblage de toutes les vertus religieuses et par les miracles dont il fut l'objet.

Il eut une dévotion particulière aux saints Anges, dont il récitait chaque jour l'office, et elle lui mérita leur protection. Ayant été envoyé par ses supérieurs à Jési ou Yési, autre ville de la même province de la Marche, pour y remplir les fonctions apostoliques pendant le carême, et se trouvant obligé de revenir à

Digitized by Google

Camérino, parce que les Frères Mineurs n'avaient point de maison à Yési, la nuit le surprit, et il courut grand danger de s'égarer et même de se perdre. Dans cette circonstance on rapporte qu'il eut une apparition qui le guida et par le secours de laquelle ayant passé la rivière de Yési, il entra miraculeusement dans Camérino.

Cet excellent religieux mourut dans cette dernière ville le 8 décembre 1506; il fut inhumé et sa mémoire y est en vénération.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME-DU-FEU.

On révère Notre-Dame-du-Feu à Forli, dans la Romagne. C'est une image peinte qui représente la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. On sait que, dans un incendie qui réduisit en cendres la maison où l'on gardait la sainte image, on trouva Notre-Dame-du-Feu miraculeusement conservée et aussi entière que si les flammes n'eussent pas approché d'elle.

Cette image révérée attire beaucoup de pèlerins; elle a la renommée de garantir des incendies ceux qui lui sont dévoués. Suivant une tradition conservée à Forli, elle parla un jour à un jeune homme qui hésitait dans le choix d'un état, et elle l'engagea à se faire moine.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Milan, ordination de saint Ambroise, évêque et docteur de l'Eglise, dont la sainteté et la doctrine ont fait honneur à toute l'Eglise.

A Alexandrie, fête de saint Agathon, soldat, qui, dans la persécution de Dèce, repoussant quelques personnes qui voulaient

[1] SEPTIMO IDUS DECEMBRIS.

Mediolani ordinatio sancti Ambrosii Episcopi, et Ecclesiæ Doctoris, cujus sanctitate et doctrina universalis Ecclesia decoratur. — Alexandriæ natalis beati Agathonis militaris, qui in persecutione Decii cum prohiberet quosdam volentes illudere cadaveribus Martyrum, clamor repente totius vulgi adversus eum extollitur, oblatos

Digitized by Google

insulter les cadavres des Martyrs, entendit s'élever contre lui tout à coup le cri de toute la populace. Il fut présenté au juge, et, comme il persévérait à confesser Jésus-Christ, il fut, pour prix de sa piété, condamné à avoir la tête tranchée.

A Antioche, saint Polycarpe et saint Théodore, martyrs.

A Tuburbe, en Afrique, saint Serf, martyr, qui, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, fut très-longtemps déchiré de coups de bâton, puis fréquemment élevé en l'air avec des poulies et laissé au poids de son corps, qui le faisait tomber tout à coup sur des cailloux ; et ayant été tailladé avec des pierres très-aiguës, il obtint la couronne du martyre.

A Théano, dans la Campanie, saint Urbain, évêque et confesseur.

A Saintes, en France, saint Martin, abbé, au tombeau duquel se font de fréquents miracles.

Au pays de Meaux, sainte Fare, vierge.

Additions des autres martyrologes.

Saint Génébaud, neveu de saint Remy, premier évêque de Laon.

Saint Gérard, évêque et patron de Velletri, qu'il édifia au VI^e^ siècle.

Saint Néophyte, martyr noyé, vénéré chez les Grecs.

Saint Gerbaud, évêque de Bayeux au VII^e^ siècle, honoré à Senlis.

Saint Sapidique, martyr célèbre par sa constance.

Saint Potent, honoré comme martyr en Toscane.

Saint Sébaste et saint Gorgone, martyrs dans l'Abruzze sous Julien l'Apostat.

autem Judici, cum in confessione Christi persisteret, capite pro pietate damnatus est. — Antiochiæ sanctorum Martyrum Polycarpi et Theodori. — Tuburbi in Africa sancti Servi Martyris, qui in persecutione Wandalica sub Hunnerico Rege Ariano fustibus diutissime cæsus, trochleis frequenter in sublime elevatus, atque ictu celeri super silices pondere corporis dimissus, et lapidibus acutissimis perfricatus, martyrii palmam adeptus est. — Theani in Campania sancti Urbani Episcopi et Confessoris. — Apud Santonas in Gallia sancti Martini Abbatis, ad cujus tumulum creberrima divinitus fiunt miracula. — In pago Meldensi sanctæ Faræ Virginis.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Julien Gaillard, prêtre de l'Ordre des Eudistes, à Coutances, ayant évité le serment schismatique, arrêté en 1797, déporté à la Guyane, mort là, dans le canton de Kaux, le 7 décembre 1798, à l'âge de 30 ans.

François Roussel, de Soissons, prêtre de la congrégation de Sainte-Géneviève, pour refus de serment, déporté au-delà des mers, jeté dans le port de Cayenne en 1798, envoyé de là au canton d'Oyapok, mort de misère en ce lieu, le 7 décembre 1799, à l'âge de 58 ans.

Digitized by Google

HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

L'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge. — Saint Apollo. — Saint Eucaire, Evêque de Trèves. — Saint Eutychien, Pape et Martyr. — Saint Léonard de Dunois. — Saint Secondin, solitaire. — Saint Romaric, abbé de Remiremont. — Sainte Gonthilde, abbesse. — Saint Hildeman, évêque de Beauvais. — Le bienheureux Pierre Besson, frère mineur capucin, martyr. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Il semble que le dogme de la Conception Immaculée de la Très-Sainte Vierge a été révélé dès les premiers jours du monde, et que Dieu même l'exprima dans l'Eden, lorsqu'il dit au serpent séducteur : « Je mettrai des inimitiés entre toi et *la femme;* entre ta race et la sienne ; elle t'écrasera la tête et tu ne pourras que tendre des piéges sous ses pas [1]. » Tous les interprètes sacrés ont vu dans cette *femme* la bienheureuse Vierge Marie.

Dans ses admirables commentaires sur la Bible [2], le savant Père Jacques Tirin dit à ce propos : « On ne peut reconnaître dans cette femme promise que la Très-Sainte Vierge Marie qui, seule exempte du péché originel, a écrasé toutes les hérésies. »

Ces paroles de la Sagesse ont été appliquées dans tous les temps à la Très-Sainte Vierge : « J'ai été formée dans l'éternité et j'étais avant que la terre fût créée [3]. » Dieu donc pouvait parler d'elle comme étant déjà devant ses yeux.

La croyance antique à l'Immaculée Conception se manifeste

[1] *Genèse*, chap. III, verset 15.

[2] Plus étendus que ceux de Menochius. Le P. Tirin était un Jésuite d'Anvers, et Menochius ou plutôt Menocchio, un Jésuite aussi, enfant de Pavie.

[3] *Proverbes*, chap. VIII, verset 23.

Digitized by Google

encore dans le septième verset du chapitre IV du Cantique des Cantiques : « Vous êtes complètement belle, ma bien-aimée, et on ne peut trouver en vous aucune tache [1]. » Elle s'appuie aussi sur d'autres textes : par exemple, l'*Ave Maria*, *gratia plena*. De savants hébraïsants ont avoué qu'on pouvait entendre par ces mots : plénitude de grâces ou trésor de la grâce.

Dans le *Magnificat*, la Sainte Vierge s'écrie, malgré son humilité : « *Ecce enim* BEATAM *me dicent omnes generationes... fecit mihi* MAGNA, *qui potens est...* »

Pourtant il y a eu des hommes qui ont douté du privilége unique et immense de Marie. Ils s'appuyaient, non sur des faits, ni sur des textes, mais sur des interprétations de paroles étrangères au sujet, par exemple, sur ces mots de saint Paul : « *In Adam omnes moriuntur* [2]. » Mais, dit Bossuet, si le péché, comme un torrent, se déborde sur tous les hommes, il n'y a point de cours si impétueux que la toute puissance divine n'arrête quand il lui plaît ; et de combien de lois générales Marie n'a-t-elle pas été dispensée, non par nature, mais par grâce et en prévision des mérites de son divin Fils ?

Ne découvrant rien dans saint Paul, on a prétendu que les Pères des deux premiers siècles n'avaient rien dit de la Conception Immaculée. La raison en est que c'était la foi générale des chrétiens et que, depuis ces premiers siècles, l'Orient n'a jamais varié là-dessus. Le témoignage de l'Apôtre saint André est d'ailleurs d'un poids suffisant ; il nous est conservé dans la lettre des prêtres et des diacres d'Achaïe sur le martyre de cet Apôtre [3] :

En exposant sa mission à Egeus, dont il amenait les sujets à la foi chrétienne, il lui dit :

[1] Tota pulchra es, amica mea et macula non est in te.

[2] Première Epître aux Corinthiens, chap. XV, verset 22.

[3] Cette lettre importante a été longtemps suspecte, parce qu'on ne la connaissait qu'en langue latine. Cependant le P. Noël Alexandre, dans son *Histoire ecclésiastique*, a soutenu son authenticité qui a été reconnue enfin au dernier siècle, lorsqu'on eut retrouvé l'original grec dans la bibliothèque Bodléienne. Un savant allemand, Christian-Charles Woog, l'a publiée en 1719 à Leipzig, avec une dissertation qui appuie l'opinion du P. Alexandre.

Digitized by Google

« Puisque le premier homme qui avait été créé de terre immaculée (la terre n'avait pas encore été maudite) a amené par sa chute la mort dans le monde, il était nécessaire que Jésus-Christ, le Fils de Dieu et l'homme parfait, naquît d'une Vierge *Immaculée* pour rendre aux hommes la vie qu'ils avaient perdue [1]. »

Il résulte de ce document, dit le cardinal L. Lambruschini, dans sa *Dissertation polémique* sur cette matière, que la croyance à l'Immaculée Conception de Marie était professée par tous les fidèles dans les deux premiers siècles de l'Eglise.

Origène, enfant du second siècle, brillant docteur du troisième, parlait du grand privilége de Marie comme n'étant pas contestable. Il dit, dans une homélie, que jamais le souffle du serpent vénéneux n'a pu effleurer Marie. Il dit, dans sa sixième homélie, que les mots de la Salutation angélique *gratia plena* n'ont été jamais adressés à d'autres qu'à Marie [2]. Il ajoute que le mot grec *kecharitômenè* ne signifie pas seulement *pleine de grâce,* mais aussi *formée dans la grâce.* Nous avons remarqué déjà ce qu'en pensent les hébraïsants érudits. Les ménologes grecs des deux premiers siècles, cités par le P. Lebrun, reconnaissent que la Vierge Marie a été conçue exempte de la faute originelle. Ils disent qu'elle est pure *ab æterno*, et seule par là digne de devenir la Mère de Dieu.

Saint Jacques le Majeur, dans sa liturgie, appelle la bienheureuse Vierge : « Très-sainte, très-glorieuse, immaculée et toujours Vierge, Marie, Mère de Dieu, Notre-Dame. » Et au même endroit il la qualifie « vraiment heureuse Mère de Dieu, toujours heureuse et toujours sans reproche en toute manière, plus honorable que les Chérubins, plus élevée en gloire que les Séraphins. » Remarquez principalement ces paroles : « Toujours heureuse et toujours sans reproche en toute manière, » ce qui ne serait pas véritable si elle eût été, pour quelque peu de temps que ce fût, en état de péché.

[1] Quod ex Immaculata terra creatus fuerat primus homo..., necesse erat ut ex Immaculata Virgine nasceretur perfectus homo, Filius Dei...

[2] Soli Mariæ hæc salutatio servatur.

Digitized by Google

Saint Marc, en sa liturgie, l'appelle « Très-Sainte, Immaculée et bénie Vierge Marie, Mère de Dieu et Notre-Dame. »

Saint Hippolyte, qui vivait en l'an 220, appelle Marie « la Vierge pure et immaculée. » Origène, dans ses homélies sur saint Mathieu, lui donne les titres de « digne Mère du digne Fils de Dieu, la sainte et immaculée Mère du Saint immaculé. »

Saint Irénée, qui vivait chez nous au deuxième siècle, appelle Marie « la Réparatrice du genre humain. »

Saint Grégoire de Néocésarée, qui florissait au commencement du troisième siècle, dit de l'ambassade de l'Ange Gabriel à Marie : « Le serviteur, qui est un esprit sans corps, est envoyé à une Vierge pure et immaculée ; Celui qui ne fut jamais en état de péché est envoyé à Celle qui est sans tache et sans corruption. »

Saint Cyprien écrivait dans le même temps « qu'il y avait une différence inouïe entre le reste des mortels et la Très-Sainte Vierge ; qu'elle n'avait de rapport avec eux qu'en la nature et non en la chute. »

Les plus anciens ménologes grecs, cités par le savant Père Wangnereck, jésuite, disent : « Marie, éternellement pure et seule digne par là de devenir la Mère de Dieu [1]. »

Saint Amphiloque, évêque d'Icône, dit que « Dieu a formé la Vierge Marie sans tache et sans péché. »

Saint Cyrille d'Alexandrie s'exprime aussi formellement : « Excepté Celui-là qui voulait pour nous naître d'une Vierge, exceptée aussi cette Vierge très-sainte, de laquelle Dieu a voulu naître, nous naissons tous chargés du péché originel. » Et il ajoute, à propos de la Vierge immaculée, dont l'intacte pureté ne pouvait être douteuse : « Quel est l'architecte qui, se construisant une demeure, en céderait l'occupation et la possession à son ennemi [2] ? »

Saint Denis d'Alexandrie, qui vivait aussi au troisième siècle, dans une lettre que la bibliothèque des Pères nous a conservée.

[1] Omni nævo intacta, ab æterno munda, sola ab æterno quæ Deipara fieret.

[2] Quis unquam audivit architectum, qui sibi domum ædificavit, ejus occupationem et possessionem primo suo inimico cessisse.

Digitized by Google

appelle la Vierge Marie « le tabernacle toujours précieux et très-louable du Dieu éternel ; » et il ajoute que « Dieu l'a préservée de toute souillure depuis les pieds jusqu'à la tête, » c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis sa conception jusqu'à son dernier sommeil (*dormitio*).

Saint Ephrem, contemporain de saint Athanase, appelle la Sainte Vierge « Immaculée, sans tache et sans corruption, totalement étrangère à tout péché. »

Saint Basile, en sa liturgie, la glorifie, comme les Apôtres, « très-sainte et immaculée Mère de Dieu, Notre-Dame. »

Saint Epiphane lui adresse ces louanges : « Vous êtes pleine de grâce, ô heureuse Vierge ; et après Dieu, vous surpassez toutes les créatures. Dès votre naissance, vous êtes plus belle que les Chérubins, que les Séraphins et que tous les Esprits angéliques. » Par sa naissance, il entend la première, c'est-à-dire sa conception.

Saint Ambroise dit, dans son livre *De la Virginité :* « Ce n'est pas de la terre, mais du ciel que Jésus-Christ s'est préparé et consacré cet organe par lequel il se voulait communiquer à notre nature ; » et, sur le psaume CVIII, il appelle Marie « Vierge conçue par une grâce spéciale intègre de toute tache du péché. »

Saint Jérôme commente ainsi les paroles du psaume LXXVII : *Deduxit eos in nube Diei.* « La bienheureuse Vierge, qui s'appelle à propos la nuée du jour, parce qu'elle n'a jamais été dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière. »

Dans une lettre que le même Père écrit aux saintes Paule et Eustochie, il dit que « la Sainte Vierge est immaculée parce qu'elle n'a jamais subi aucune corruption. »

Chrysippe, prêtre de Jérusalem, qui vivait, à ce qu'on croit, au quatrième siècle, commentant le verset 2 du psaume XLV, dit à Marie : « Oubliez votre peuple, ô Vierge, car ce peuple est un peuple pervers auquel vous ne tenez que par une certaine proximité naturelle. Mais vous, par votre nature, vous êtes exempte de reproche et de péché. Vous êtes la rosée née en une terre toute couverte d'épines. »

Timothée, patriarche de Constantinople, dans un sermon de la

Digitized by Google

Chandeleur, appelle la Vierge « immaculée par-dessus tous, et sainte en tout et en toutes choses. »

Saint Jean Chrysostôme, dans sa liturgie, invoque la bienheureuse Vierge « très-sainte, immaculée, bénie par-dessus toutes les créatures. » Et ailleurs il la proclame « toujours très-heureuse et entièrement immaculée. »

Saint Augustin, dans son livre *De la Nature et de la Grâce*, disputant contre Pélage, après avoir dit que, quand il est question du péché originel, il faut excepter la Sainte Vierge qui en a toujours été exempte, ajoute : « Nous savons que la grâce lui a été conférée avec assez d'abondance pour repousser de toutes parts le péché, puisqu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter Celui de qui il est constant que le péché n'a jamais pu s'approcher. »

Il confirme indirectement la même chose en disputant contre Julien : « N'avoir jamais commis aucun péché, dit-il, ce serait une preuve qu'on n'a pas été conçu en état de péché. »

Saint Proclus, patriarche de Constantinople, qui assista au concile d'Ephèse (an 431), dit dans une homélie que le concile adopta parmi ses actes, « que le Fils de Dieu n'a pas été souillé pour avoir demeuré dans le sein d'une Vierge, que lui-même avait formée exempte de toute souillure [1]. »

Saint Basile de Séleucie, à la fin d'un sermon sur l'incarnation du Verbe, s'écrie : « O trois fois Très-Sainte Vierge Marie, quiconque dira de vous tout ce qui peut être dit de plus grand et de plus glorieux ne s'écartera jamais de la vérité ; au contraire, il ne s'élèvera jamais à la sublimité de votre dignité et de vos mérites. »

Théodoret, qui florissait en 430, commentant le huitième verset du chapitre VI du Cantique des Cantiques : « *Una est columba mea;* Ma colombe est unique, » cette colombe, qui est appelée au

[1] Le saint patriarche Proclus dit encore dans cette homélie : « Marie est le trésor de la virginité; elle est le paradis spirituel du second Adam; elle est le lit nuptial dans lequel le Verbe épousa la nature humaine; elle est le buisson ardent qui ne fut pas consumé par le divin enfantement; elle est cette nuée légère portant le Dieu qui s'assied sur les Chérubins; elle est le pont sur lequel Dieu lui-même descendit parmi les hommes. »

Digitized by Google

deuxième verset du chapitre précédent : « Mon amie, ma colombe, mon immaculée, » applique, comme tous les Pères, ces paroles à la Sainte Vierge, véritablement unique entre toutes les créatures ; et il l'appelle « la toute sainte et toute immaculée Marie, Mère de Dieu, que toutes les générations de tous les peuples appellent toujours, et de toutes leurs voix, « la très-heureuse. »

Saint Léon le Grand, dans son deuxième sermon sur la Nativité de Notre-Seigneur, s'écrie : « Il a bien fallu que la pureté immaculée sauvât et gardât la première intégrité de notre Mère commune et que la vertu infuse du Saint-Esprit conservât inviolable le cloître de la pudeur et le séjour de la sainteté. »

Saint Pierre Chrysologue, contemporain de ce saint Pape, dit dans un de ses sermons sur l'Annonciation : « L'Ange, prompt messager de Dieu, prend son vol vers l'Epouse, pour la rendre à Jésus-Christ à qui elle fut engagée dès sa création (c'est-à-dire dès sa conception). Il ajoute ailleurs que « tout a été sauvé en elle. »

Saint Fulgence, qui a dit au sixième siècle que la Très-Sainte Vierge a été exempte de la condamnation d'Adam, s'écrie encore : « Si la malice du démon a séduit et dépravé l'esprit de la femme du premier Adam, la grâce de Dieu a maintenu en leur intégrité l'esprit et la chair de la Mère du nouvel Adam. »

Saint André de Crète, dans un discours sur le trépas de la Très-Sainte Vierge, l'appelle « immaculée et pure avec excès de mérite. » Il l'appelle aussi « plus sainte que tous les Saints et trésor de toute sainteté. »

Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, dit au livre *De la virginité de Marie* : « C'est à tort qu'on voudrait assujettir la Mère de Dieu aux lois de notre nature, elle qui a toujours été possédée par le Saint-Esprit. Il est constant qu'elle a toujours été libre et exempte du péché originel, et que par elle non-seulement la malédiction d'Eve a été levée, mais la bénédiction répandue sur tous. »

Saint Jean Damascène a toujours proclamé Marie « immaculée, et en tout trésor de pureté, abîme de miracles [1]. »

[1] **Abyssus miraculorum.**

Digitized by Google

Dans un autre discours, également sur la Nativité de la Sainte Vierge, il dit : « Marie est un autre paradis où le serpent n'a jamais pu entrer [1]. »

Saint Pierre Damien, qui florissait au douzième siècle, après avoir dit que, si la Sainte Vierge avait pris la chair d'Adam, elle n'avait pas pris ses souillures, s'écrie ailleurs : « Il convenait que la Vierge que Dieu préparait pour Mère à son Fils unique brillât d'une telle pureté qu'on ne pût concevoir rien de plus pur après Dieu. »

Saint Bonaventure, dans son deuxième sermon *De beata Virgine*, enseigne qu'elle fut pleine de grâce, c'est-à-dire d'une grâce telle « qu'elle l'avait préservée de l'infection du péché originel [2]. »

Le vénérable Raymond Jordan, abbé de Celles au treizième siècle, qui a écrit sous le pseudonyme d'Idiota, s'écrie, dans ses louanges de la Très-Sainte Vierge : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a point de tache en vous. Vous êtes toute belle en votre Conception, car vous n'avez été créée que pour être le temple de Dieu. Oui, vous êtes toute belle, ô Vierge très-glorieuse, et la tache du péché, soit mortel, soit véniel, soit originel, n'a jamais en rien infecté votre âme. »

Si, dans les neuvième, dixième, onzième et douzième siècle, nous ne rencontrons pas tous les témoignages qu'on pourrait en attendre à l'honneur du grand privilége de la Vierge Marie, il fut reconnu, au treizième siècle, par saint Dominique, saint Thomas, le bienheureux Albert le Grand. L'Ordre de Saint-François l'a constamment défendu, et, à la fin de ce même treizième siècle, un religieux de cet Ordre, Jean Duns Scot [3], soutint à Paris, sur ce dogme qu'il affirmait, une glorieuse thèse où, avec la protection de la Vierge immaculée, il réduisit tous ses adversaires au silence. C'est pourquoi la Sorbonne décréta que

[1] Ad hunc paradisum serpens aditum non habuit.

[2] Præservata contra fœtiditatem originalis culpæ.

[3] Qu'il ne faut pas confondre avec Jean Scot, dit Erigène, parce qu'il était Irlandais, qui sema diverses hérésies au neuvième siècle. Jean de Duns était né à Duns, en Ecosse; on lui ajouta l'épithète de Scot, parcequ'il était Ecossais. Quatre siècles le séparent de l'autre.

Digitized by Google

désormais nul chez elle ne serait reçu docteur sans avoir pris l'engagement de défendre, envers et contre tous, la Conception immaculée de la Très-Sainte Vierge. Toutes les Universités catholiques marchèrent sur ses traces, en France, en Espagne, en Germanie, en Portugal, en Belgique, en Italie.

Saint Vincent Ferrier disait à ses auditeurs, à la fin du quatorzième siècle : « Ne croyez pas qu'il en ait été de la Sainte Vierge comme de nous, qui sommes conçus dans le péché ; son âme fut sainte et pure à l'instant même où elle fut créée ; et aussitôt alors, les Anges dans le ciel célébrèrent la fête de la Conception. »

Il fait remarquer, dans un autre sermon, que l'Eglise n'a jamais fait la fête d'aucune conception, si ce n'est celle de Notre-Seigneur (le 25 mars) et celle de la Sainte Vierge (le 8 décembre).

Le Dominicain Jean de Viterbe a écrit, sur la Conception immaculée, un ouvrage entier, dont le cardinal Lambruschini a cité un résumé que voici :

« La Conception de la bienheureuse Vierge fut immaculée ; et il n'a pu en être autrement, parce que la suprême infamie qui souille une âme est d'être conçue dans la colère de Dieu, dans les ténèbres du péché et dans les iniquités. C'est là l'opinion de saint Thomas d'Aquin et des véritables membres de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. »

Il faut observer que Jean de Viterbe avait d'abord été un adversaire ardent de cette doctrine, quoiqu'il sût, comme il l'a dit, que c'était celle de saint Thomas. Mais, attaqué d'une maladie si grave qu'on s'attendait généralement à sa mort prochaine, il se repentit de s'être montré hostile au grand privilége de la Mère de Dieu, et, s'adressant à elle-même, il s'écria d'une voix défaillante :

« O bienheureuse Vierge Marie, s'il est véritable que vous avez été conçue sans aucune atteinte du péché, je vous prie, rendez-moi la santé, comme preuve de votre pureté toujours intègre ; et je vous fais le vœu, pour tout le temps que je vivrai encore, de célébrer et fêter votre Conception innocente, de la

Digitized by Google

proclamer aux peuples, et de rétracter tout ce que j'ai dit contre cette foi. »

A peine eut-il fini cette prière qu'il se trouva totalement guéri.

A l'instant même, il fit sonner les cloches pour appeler les fidèles, devant qui il rétracta ses enseignements passés et défendit la Conception immaculée; ce qu'il poursuivit jusqu'à sa mort.

On peut reconnaître encore, dans ce document, que l'opinion de saint Thomas et de son Ordre était : que la Sainte Vierge n'a été, pas même un instant, sous le poids de la colère de Dieu [1].

Le savant et pieux Taulère, disciple aussi de saint Dominique, né, à ce qu'on croit, en Alsace, et qui est une des lumières du quatorzième siècle, dit dans son premier sermon sur la Purification de la Sainte Vierge :

« La bienheureuse Vierge Marie a été perpétuellement exempte du péché originel, tache dont son Fils l'a préservée si parfaitement, qu'elle n'a pas été un seul instant un enfant de colère. »

On a compté qu'avant Pie IX, trente-cinq Papes avaient confessé publiquement la Conception immaculée de la Sainte Vierge. Sixte IV publia deux Bulles pour en établir la fête solennelle, à laquelle il accorda de grandes indulgences. C'était au quinzième siècle. Innocent VIII, qui lui succéda, le suivit dans cette voie; et Alexandre VI, que l'on a si impudemment calomnié, et qui fit de grandes choses, encouragea de tous ses efforts le culte de Marie dans son immaculée Conception. Beaucoup de savants chrétiens le secondèrent.

En 1494, un abbé de Spanheim nommé Jean Trithème, à qui nous devons un catalogue des auteurs ecclésiastiques, publia dans la chronique de son monastère un commentaire des louanges de Sainte Anne, où il défendait l'Immaculée Conception. Cela déplut à certain Wigand, qui attaqua l'ouvrage avec une violence inouïe. Mais les universités de Paris et de Cologne, les Carmes,

[1] Beatam Virginem ne pro instanti quidem subjacuisse iræ Dei.

Digitized by Google

les Frères-Mineurs, la plupart des cardinaux, des évêques, des archevêques, de grands personnages du temps, tout le clergé, les savants mêmes de l'Allemagne, prirent parti pour Trithème, et il fallut se taire. Trois ans après, un théologien osa dire en chaire, à Paris, que la très Sainte-Vierge n'avait pas été préservée du péché originel. Cela combla la mesure. L'indignation fut si grande, que l'on résolut de couper court à tous ces scandales. En cette même année donc, 1497, l'université de Paris fit un décret par lequel nul ne pouvait obtenir le doctorat s'il ne faisait profession de croire à l'Immaculée Conception, et s'il ne s'engageait, par un serment solennel, à la défendre de toutes ses forces. Dans ces temps de controverses, c'était un coup de vigueur, et la France ne pouvait mieux témoigner son zèle pour tout ce qui tient aux prérogatives de la Très-Sainte Vierge. Il était digne de l'Université, qui avait accueilli ouvertement la première cette pieuse croyance, de s'en déclarer ainsi le champion. Jusqu'au dernier jour, elle est restée fidèle à ce serment. Vers la fin du seizième siècle, Maldonat l'avait accusée d'avoir par ce décret établi un nouvel article de foi. L'Université s'en défendit, déclara qu'elle s'en rapportait au concile de Trente, qui n'avait rien voulu définir, mais qu'elle était libre de n'admettre dans son sein que ceux qui pensaient comme elle. Et le décret fut maintenu.

En 1512, Jules II ouvrit le dernier concile de Latran. On y devait discuter l'Immaculée Conception. Léon X, qui continua le concile, avait même écrit au cardinal Cajetan de lui en donner son avis ; mais les pères ne purent s'occuper de cette grande affaire, et jusqu'au concile de Trente il n'en fut plus question.

Paul III assembla le concile de Trente en 1542. Le bruit s'étant répandu que les Pères traiteraient la question de l'Immaculée Conception, on résolut de publier le travail que Jean de la Tour-Brûlée avait fait pour le concile de Bâle. Le maître du Sacré-Palais, Barthelemy Spina, en parla au Pape, qui autorisa cette publication. Voici le titre de l'ouvrage, rapporté par Benoît XIV : *Tractatus de Veritate conceptionis sanctissimæ Virginis pro fa*

Digitized by Google

cienda relatione coram Patribus concilii Basileæ, anno 1437, *mense julio, de mandato Sedis Apostolicæ legatorum eidem sacro concilio præsidentium, compilatus per Fratrem Joannem de Turrecremata.*

On voit que cet ouvrage fut fait par ordre des légats présidents du concile de Bâle ; et cependant ce fut le cardinal de Saint-Ange qui s'opposa à ce que le rapport fût lu et la question discutée. Le légat savait sans doute que le concile allait être transféré à Ferrare.

Le cardinal de Giaen fut le premier qui parla aux Pères de Trente de l'Immaculée Conception. On traitait alors la question du péché originel. Les Pères répondirent que la situation de l'Eglise était trop périlleuse pour qu'on eût le temps de s'occuper de ce qui ne tenait pas essentiellement à la Foi. Le cardinal Pacieco, voyant que la question ne serait point définie, demanda alors que le concile déclarât au moins sa croyance en l'Immaculée Conception, et il proposa cet amendement, ou plutôt cette addition au décret sur le péché originel : *De B. Virgine declarat S. synodus se nihil definire, et si credat eam sine originali labe esse conceptam.* On alla aux voix, mais la majorité déclara que, quoique ce fût sa conviction, elle ne voulait point condamner, même indirectement, l'opinion contraire. L'évêque d'Astorga proposa enfin cette rédaction célèbre, qui fut acceptée par tous les Pères du concile :

Declarat tamen hæc ipsa S. synodus non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, Beatam et immaculatam Virginem Mariam Dei Genitricem, sed observandas esse constitutiones felicis recordationis Xisti Papæ IV, sub pœnis. in eis constitutionibus contentis, quas innovat.

Il y a des esprits mal faits qui ne se plaisent qu'à la contradiction. Au lieu de se réjouir de l'honneur qui revenait à la Très-Sainte Vierge, et à toute l'Eglise, et à la nature humaine, du décret du concile de Trente, croirait-on qu'on osa l'attaquer ? Il semble que certains chrétiens ne pouvaient se faire à cette idée que la Mère de leur Dieu n'eût point été souillée par le péché ;

Digitized by Google

ils n'en voulaient point démordre ; n'osant mettre en doute l'autorité du concile, ils nièrent l'authenticité du décret. Heureusement il y avait des preuves. La partie du décret sur le péché orginel qui excepte la Très-Sainte Vierge existe dans les actes autographes du concile conservés à Rome ; nous avons en outre un témoignage peu suspect, celui de deux Dominicains, théologiens célèbres, et qui tous deux assistaient au concile, Soto et Catharin. Catharin dit même qu'il était présent à la session où le décret fut lu, et que la partie qui a trait à la Très-Sainte Vierge fut reçue avec un accord, un applaudissement, une joie universelle. Le sentiment de presque tous les Pères du concile était en effet favorable à l'Immaculée Conception. Ce ne fut que par respect pour des opinions illustres, et surtout pour ne pas augmenter les sujets de division, c'est-à-dire les périls de l'Eglise, qu'ils voulurent se tenir dans une si prudente réserve.

Quoiqu'il en soit, la cause était gagnée, et les adversaires n'eurent plus à enregistrer que des défaites. Saint Pie V, dans une constitution de 1570, confirma le décret de Trente ; il défendit qu'on traitât cette question dans les sermons ou dans les assemblées publiques, permettant seulement qu'on la discutât dans les thèses et en présence d'hommes instruits. Paul V sut qu'on abusait de cette permission, qu'on divisait les fidèles, et fit, en 1617, défense formelle de soutenir, non-seulement dans les sermons, mais même dans les chaires de théologie et dans les thèses, une opinion contraire à l'Immaculée Conception. Il déclara cependant qu'il ne voulait rien définir et qu'il laissait l'affaire dans le *statu quo*. Cinq ans après, en 1622, Grégoire XV interdit d'attaquer, même dans les réunions privées, l'Immaculée Conception, tolérant seulement que les Frères-Prêcheurs s'en entretinssent en particulier et entre eux seuls. Ce fut le dernier coup porté à cette polémique, qui durait depuis trois siècles. Il fallut se taire ou soutenir la prérogative de Marie. Enfin Alexandre VII, dans une constitution de 1661, se rangea ouvertement parmi les défenseurs de la Très-Sainte Vierge et déclara que ce qu'il y avait de certain pour lui, c'était de protéger la piété et la dévotion de ceux qui honoraient Marie comme *pré-*

Digitized by Google

servée du péché originel par l'opération préventive de la grâce [1]. Mais il déclara en même temps qu'il n'entendait rien définir.

Je le ferai remarquer : quelle prudence ! quelle crainte de mêler une vérité humaine au dépôt sacré de la parole de Dieu ! Quelle meilleure preuve de la divinité de la foi que toute l'histoire de cette controverse ! Deux rois qui possédaient la moitié de l'Europe, Philippe III et Philippe IV, envoient des ambassades extraordinaires à Paul V et à Grégoire XV pour les prier de définir l'Immaculée Conception ; Urbain VIII, Alexandre VII, Clément XII, reçoivent des demandes semblables de la part de plusieurs princes chrétiens. Ces Papes partagent eux-mêmes la conviction de ceux qui font ces instances ; mais il n'est pas manifestement certain que cette vérité, incontestable du reste, fasse partie du précieux dépôt de la révélation ; ils refusent tous et attendent de plus grandes lumières. Benoît XIV, qui avait écrit ces paroles si nettes : *Concludamus B. Virginem a peccato originali fuisse præservatam, et mundam ab omni labe esse conceptam ;* Benoît XIV, supplié par le B. Léonard de Port Maurice, son ami, qu'il regardait comme un Saint, et qui l'était, refuse, comme ses prédécesseurs, et attend. En 1801, on retrouve les demandes qu'un grand nombre d'Evêques avaient adressées à Clément XII pour l'érection en article de foi de la croyance à l'Immaculée Conception ; à la vue de ces témoignages d'amour envers la Très-Sainte Vierge, Pie VII pleure de joie ; mais lui aussi, il attend. Sous Grégoire XVI, un cardinal qui avait toute la confiance de ce Pontife, le cardinal Lambruschini, prouve, dans un savant écrit, ce que Suarez avait déjà démontré, à savoir, que cette croyance nous venait de Jésus-Christ par la tradition, qu'on pouvait, par conséquent, l'insérer au dépôt de la foi. Grégoire XVI témoigne de ses sentiments favorables en permettant à tous les Evêques qui lui en firent la demande de célébrer, non pas simplement la fête de la Conception, mais de l'IMMACULÉE CONCEPTION : toute-

[1] *Declarat sibi certum esse tueri pietatem et devotionem hanc colendi et celebrandi Beatissimam Virginem, præveniente scilicet Spiritus Sancti gratia a peccato originali præservatam.* (Benoît XIV, de la fête de l'Immaculée Conception.)

Digitized by Google

fois lui non plus ne veut rien définir. La gloire de cette définition, qui devait attirer tant de grâces sur l'Eglise, était réservée à Pie IX. Ce saint Pape, après avoir consulté tous les Evêques, de son exil même de Gaëte où la révolution l'avait forcé de se retirer, résolut de se rendre au vœu unanime de tous les fidèles, et le 8 décembre 1854, en présence d'une grande partie de l'Episcopat, il définit et proclama le dogme de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge, à la grande joie et aux applaudissements des catholiques du monde entier.

SAINT APOLLO.

Apollo était un Juif de la ville d'Alexandrie en Egypte, qui avait de grands talents pour la parole. Il s'était rendu fort habile dans la connaissance des Saintes Ecritures, et s'était fait instruire de tout ce qui regardait les voies du Seigneur, c'est-à-dire, de la doctrine que Jésus-Christ était venu enseigner sur la terre. Il se mit à la prêcher lui-même, et il s'acquitta de ce ministère avec beaucoup de ferveur et de capacité, n'oubliant rien de tout ce qui dépendait de lui qui pouvait servir à faire reconnaître Jésus-Christ, quoiqu'il n'eût encore reçu que le baptême de Saint Jean. Il vint à Ephèse en Asie l'an 54, peu de temps après que Saint Paul en fut parti pour aller à Jérusalem. Etant entré dans la synagogue de cette ville, il commença à parler de Jésus-Christ aux Juifs avec beaucoup de hardiesse. Aquila et Priscille sa femme, qui avaient été les hôtes de Saint Paul à Corinthe, et qui l'ayant suivi de là à Ephèse, étaient restés en ce lieu pendant le voyage de cet Apôtre en Syrie et en Palestine, entendirent parler de ce qu'Apollo faisait dans la Synagogue. Ils le firent venir chez eux, et trouvant qu'il manquait encore quelque chose à sa doctrine sur l'Evangile de Jésus-Christ, ils l'instruisirent plus amplement, et le mirent en état de prêcher parfaitement aux autres les voies du Seigneur, selon qu'ils les avaient apprises de Saint Paul. On a tout lieu de croire qu'Apollo reçut alors le baptême de Jésus-Christ. Peu de temps après il fit résolution de passer en Achaïe ; et les fidèles de la ville d'Ephèse connaissant son

Digitized by Google

zèle et sa capacité, le fortifièrent encore dans ce dessein. Ils en écrivirent aux fidèles du pays, surtout à ceux de Corinthe, afin qu'ils connussent le mérite d'Apollo, et qu'ils le reçussent comme il le méritait. Etant arrivé en Achaïe, il procura de grands secours aux chrétiens par la grâce dont il était rempli. Il confondait les Juifs avec beaucoup de force, et il leur faisait voir par les Ecritures que Jésus était le Christ, c'est-à-dire le Messie qu'ils attendaient. Il allait même dans les maisons chez les particuliers pour y prêcher l'Evangile. C'est ainsi qu'il arrosa ce que Saint Paul avait planté suivant le don qu'il avait reçu du Seigneur, dont il avait mérité de devenir le ministre.

Il y fit des disciples, qui dans la suite firent valoir l'avantage de l'avoir eu pour maître, jusqu'à faire paraître de la jalousie pour sa gloire contre les autres fidèles qui se disaient disciples de Saint Paul ou de Saint Pierre. C'est ce qui produisit deux ou trois ans après une division de mauvais exemple dans l'Eglise de Corinthe. Car les fidèles de la ville au lieu de s'unir tous ensemble, comme ils le devaient, dans un même esprit, se partagèrent comme s'ils eussent voulu faire des sectes ou des partis séparés en se rangeant sous leurs chefs ou ceux qu'ils reconnaissaient pour leurs maîtres. Les uns disaient qu'ils étaient à Paul, d'autres qu'ils étaient à Céphas, c'est-à-dire, à Saint Pierre, et d'autres se vantaient d'être à Apollo. En quoi les disciples étaient animés d'une manière bien différente de celle de leurs maîtres, qui ne leur avaient prêché que la paix et l'union de la charité. Saint Paul se plaignit de cette division dans la première lettre qu'il écrivit aux Corinthiens, de la ville d'Ephèse où il était revenu. Apollo n'était plus à Corinthe, lorsque l'Apôtre envoya sa lettre: et il paraît qu'il s'était retiré à Ephèse auprès de lui. Il le pria par de fortes instances de vouloir retourner à Corinthe avec les personnes qu'il envoyait. Mais il n'en put rien obtenir pour cette fois, et il ne put faire autre chose que de promettre aux Corinthiens qu'il retournerait chez eux quand il en aurait la commodité. C'est ce qui a fait juger à quelques-uns qu'Apollo est celui que Saint Paul donna pour compagnon à Tite son disciple, lorsqu'il l'envoya sept ou huit mois après à Corin-

Digitized by Google

the, les qualifiant l'un et l'autre Apôtres, ou députés des églises, la gloire de Jésus-Christ. Pour celui qu'on croit être Apollo, et qu'il ne nomme pas autrement que son frère, il ajoute qu'il l'avait reconnu très-zélé, très-vigilant et très-charitable en plusieurs rencontres. Saint Jérôme qui dit qu'il fut Evêque de Corinthe dans la suite, croit qu'il se retira dans l'île de Crète avec Zène docteur de la loi, qui travaillait comme lui à établir les églises de Jésus-Christ. C'est une conjecture qu'il avance sur ce que Saint Paul recommande à Tite, qu'il avait constitué Evêque de cette ville, cinq ou six ans après le trouble de Corinthe, de donner le meilleur ordre qu'il lui serait possible pour le voyage de Zène et d'Apollo, afin qu'ils ne manquassent de rien.

Depuis ce temps l'histoire ne nous apprend plus rien d'Apollo. Les Grecs qui le font passer tantôt pour premier Evêque de Duras en Epire, tantôt pour second Evêque de Colophon en Asie, font sa fête le 8 décembre. Ils le comptent au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, mais sans beaucoup de fondement, le joignant à Saint Epaphrodite, dont ils font aussi la fête en ce jour, ou au lendemain, et à un prétendu saint César, qu'ils font Evêque de Corone, par une erreur qui leur a fait prendre l'empereur Néron pour un Saint, sur ce que Saint Paul a dit des Saints qui étaient domestiques de César, c'est-à-dire, de ce prince. Les anciens martyrologes des Latins, ne font point mention de Saint Apollo. Molanus l'avait mis au 22 juillet dans ses additions à Usuard de son édition de Louvain de l'an 1568, et il l'en a ôté dans son édition d'Anvers de l'an 1583. Ferrari s'étant attaché à cette première édition l'a remis au 22 juillet de son catalogue des Saints omis dans le martyrologe Romain. Il le fait Evêque de Chones en Phrygie, sur l'autorité de Pierre Natal.

SAINT EUCAIRE,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

La ville de Trèves, que l'on croit fondée bien avant Rome, a toujours été une grande et célèbre ville de l'Allemagne ; sous la

Digitized by Google

dynastie de Charlemagne, elle appartenait à la France. Son premier Evêque fut Saint Eucaire qui porta la foi dans les contrées dont elle est le centre. On croit dans cette ville que Saint Eucaire fut envoyé à Trèves par Saint Pierre. Il bâtit auprès d'une des portes de Trèves une église qu'on appela d'abord un oratoire et qu'il consacra sous le patronage de Saint Jean. Après sa mort, cette église fut agrandie et il en fut le second patron. Elle fut desservie alors par une congrégation pieuse qui devint plus tard un monastère patronné par Saint Eucaire et Saint Mathias. On fête Saint Eucaire le 8 décembre.

SAINT EUTYCHIEN,

PAPE ET MARTYR.

Après la mort du Pape Saint Félix Ier du nom, qui arriva vers la fin de l'an 274, du temps de l'empereur Aurélien, le clergé et le peuple Romain jetèrent les yeux sur Eutychien pour remplir sa place. Il fut ordonné le 4 ou le 5 janvier de l'année suivante, selon que l'on en juge par la durée de son pontificat, qui fut de huit ans onze mois et trois jours, et par le temps de sa mort que l'on rapporte au VII ou VIII de décembre de l'an 283. Les commencements de son pontificat furent troublés par les préludes d'une persécution nouvelle qu'Aurélien avait entrepris de faire à l'Eglise. Mais ce prince n'eut presque pas le loisir de faire exécuter les édits qu'il en avait fait publier, ayant été tué dans la Thrace par ses officiers vers le mois de février de l'année 275. Nous ne croyons pas devoir rapporter ici diverses choses que l'on a écrites au sujet de notre saint Pape, parce qu'elles nous entraineraient dans des discussions éloignées du but que nous nous sommes proposé. Ce que l'on dit ordinairement qu'il avait enterré jusqu'à trois cent soixante-deux martyrs n'a rien d'incroyable, si l'on suppose qu'il s'était appliqué à cet office de piété du temps des empereurs Dèce et Valérien, sous le règne desquels il était peut-être déjà dans le clergé Romain. Mais la chose est moins facile à croire, si on la rapporte à son pontificat,

Digitized by Google

dans tout le cours duquel on ne voit pas que l'on ait persécuté ou fait mourir beaucoup de chrétiens à Rome pour la cause de la religion, si on en excepte peut-être le premier mois. Plusieurs ont cru qu'il avait été lui-même couronné par le martyre : les uns sous Aurélien, ce qui n'est pas possible ; les autres sous Numérien, ce qui est plus vraisemblable, puisque Numérien était déjà César à la mort de notre Saint, quoi qu'il fût alors en Orient, d'où il ne revint jamais en Italie. L'ancien calendrier Romain du IVe siècle, qui le marque au 8 décembre, ne lui donne rang que parmi les Evêques de Rome confesseurs, c'est-à-dire, qui étaient morts en paix. C'est ce que fait connaître aussi le terme de *Déposition* que l'on a employé dans les anciens martyrologes du nom de Saint Jérome. Cela n'a point empêché Adon et Usuard de le déclarer martyr, comme l'on a fait aussi dans le martyrologe Romain : et l'on ne doit pas nier qu'il n'ait mérité cet honneur au même titre que la plupart des autres saints Papes, qui ont vécu sous les empereurs payens sans répandre actuellement leur sang pour la foi. Il fut enterré dans le cimetière de Calliste le 8 décembre, selon ceux qui mettent sa mort le 7. De là il fut transporté, dit-on, dans la ville de Lune en Toscane sur les limites de la Ligurie : et il se pourrait faire que le 25 juillet, jour auquel Anastase le Bibliothécaire dit qu'il mourut, fut le jour de cette translation. Ce fut de Lune et non pas de Lucques, si la première translation est véritable, que son corps fut porté depuis à Sarzane, où on le vénère encore aujourd'hui, parce que c'est à Sarzane que l'on a transféré le siége épiscopal de Lune, lorsque cette ville fut ruinée.

SAINT LÉONARD DE DUNOIS.

Saint Léonard était un élève de saint Mesmin, devenu anachorète comme ses bienheureux amis, dont nous avons parlé. Il se retira en Beauce, aux environs de la forêt de Marchenoir. L'église paroissiale de Saint-Léonard possède ses reliques, reconnues dès l'année 1226 ; ce dépôt sacré donna lieu à un pèlerinage, célèbre

Digitized by Google

dans le pays Dunois, et soutenu par de fréquents miracles. Le saint Patron est honoré le 10 mai. C'est le jour anniversaire de la translation des reliques. En effet, saint Léonard fut inhumé d'abord dans une chapelle de Saint-Etienne, qu'il avait bâtie auprès du bourg actuel. Son corps y demeura jusqu'au treizième siècle, où l'église paroissiale, dédiée sous son nom, le reçut en garde. On a conservé le procès-verbal authentique de cette imposante cérémonie, du 10 mai 1226, présidée par un évêque de Chartres, et à laquelle assistèrent plusieurs abbés, seigneurs et notables personnages de la contrée. Tous les ans, la veille du quatrième dimanche après Pâques, on descend la châsse de saint Léonard pour l'exposer, au milieu du chœur, sur une estrade richement ornée : le lendemain matin, le clergé et le peuple se rendent en procession à la Croix de Saint-Etienne, érigée sur l'emplacement de l'oratoire et de la primitive sépulture du bienheureux anachorète. Au retour, on chante la messe en son honneur, et la chaire chrétienne retentit de ses louanges, toujours écoutées avec un pieux intérêt. Outre la pompe accoutumée de cette belle solennité, des manifestations extraordinaires ont quelquefois porté au dehors, et même au loin, les restes vénérés du saint Patron, surtout à l'occasion de calamités publiques. Par exemple, le 12 mai 1772, on les amena processionnellement jusqu'à Blois, dans l'église de Saint-Saturnin, au faubourg de Vienne. Une sécheresse désastreuse et prolongée avait motivé ce voyage religieux qui, d'ailleurs, n'était pas sans précédents mémorables. Un document sérieux de l'époque atteste que la confiance des bons paroissiens de saint Léonard ne fut point trompée dans cette circonstance, et que le ciel exauça instantanément les vœux d'une population fidèle au culte de son Saint tutélaire.

Hors de son pays, où il est honoré le 10 mai, il est fêté le 8 décembre.

SAINT SECONDIN,

SOLITAIRE.

Secondin, parent d'Agilulphe, roi des Lombards, se retira dans

Digitized by Google

une solitude auprès de Ravenne, où il mena la vie d'ermite. Il écrivit au Pape saint Grégoire le Grand, pour lui demander quelques saintes images. Le Pape lui répondit : « Nous vous envoyons « deux toiles où vous trouverez une croix, et puis les images de « notre Sauveur, de Marie, sa toute sainte Mère, et les bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul, et, de plus, une clef « qui a été appliquée sur le corps de saint Pierre, afin qu'elle « vous serve de défense contre l'ennemi. »

Saint Secondin mourut dans la paix de Dieu, le 8 décembre, à la fin du sixième siècle.

SAINT ROMARIC,

ABBÉ DE REMIREMONT.

Saint Romaric, appelé encore *Remiré* et *Rombert*, était un prince du sang royal. Il fut élevé à la cour et y parvint aux premières places ; mais il sut pratiquer les vertus chrétiennes au sein des grandeurs. Il se lia d'une étroite amitié avec saint Arnould, qui fut depuis Evêque de Metz. Son attachement à Théodebert, son souverain, lui suscita des persécutions et le fit exiler. On le rappela depuis, et on lui rendit ses biens dont on l'avait dépouillé. Il quitta la cour sous Clotaire II, et résolut de n'avoir plus de commerce avec le monde. Il vendit ses biens et en donna une partie aux pauvres ; le reste fut employé à fonder un monastère double pour des hommes et pour des filles. Romaric choisit pour emplacement son château d'Abend, situé sur le mont des Vosges, en Lorraine, au diocèse de Toul, aujourd'hui de Saint-Dié. Ce monastère, connu sous le nom de Remiremont, se soumit à la règle de saint Colomban, et eut pour premier abbé saint Amat ou Amet, moine de Luxeuil. Le saint fondateur voulut y vivre en simple religieux. Mais la mort ayant enlevé saint Amat, on l'obligea d'en prendre le gouvernement, vers l'an 627. Il fut abbé près de vingt-six ans, et se rendit recommandable par son humilité, sa douceur et sa charité. Son zèle pour les austérités de la pénitence animait tous ses religieux à

Digitized by Google

pratiquer avec ferveur les observances prescrites par la règle. On met sa bienheureuse mort en l'an 653.

Le monastère, fondé par saint Romaric, fut bâti sur une montagne qui a été appelée, du nom du Saint, *Romaricberg* et *Remiremont*. On l'appelle aussi *Rumelsberg*, *Romberg* ou *Saint-Mont*. La règle de saint Colomban s'y observa longtemps avec ferveur. L'abbaye fut détruite dans le dixième siècle par les Hongrois ou nouveaux Huns. Elle fut rebâtie peu de temps après, non à la même place, mais au bas de la montagne, dans une plaine au delà de la Moselle. Nous lisons, dans les écrivains de l'Ordre de Saint-Benoît, que leur règle fut établie à Remiremont sous le règne de Louis le Débonnaire; mais les religieuses du monastère ont toujours prétendu que la règle et la manière de vivre qu'elles suivaient, avaient pour auteur le concile tenu à Aix-la-Chapelle en 816. On a substitué aux religieuses un chapitre noble de chanoinesses qui reçoivent une rétribution au chœur comme des chanoines. Elles font des vœux simples pour le temps qu'elles restent à Remiremont; mais elles peuvent changer d'état et même se marier. Il n'y a que l'abbesse qui fasse les vœux solennels de religion. Elle jouit d'un revenu assez considérable.

Sur le Saint-Mont est un prieuré bâti à l'endroit où furent enterrés saint Romaric et saint Amat. Les Chanoines réguliers de Saint-Augustin le cédèrent à la congrégation de Saint-Vanne en 1623.

SAINTE GONTHILDE,

ABBESSE.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, se trouvant arrêté en Thuringe, où il y avait de nombreux restes d'idolâtrie, fit de grands efforts pour sauver des âmes; il parvint à obtenir un certain nombre de conversions et il se proposa d'établir là un monastère, comme il avait fait dans d'autres provinces. Il avait en Angleterre une parente sainte et dévouée; c'était sainte Tetta ou Tette, abbesse du monastère de Weinburn. Il lui écrivit pour la supplier de lui envoyer quelques-unes de ses religieuses qui

Digitized by Google

pussent former des vierges chrétiennes dans la Thuringe. Elle lui envoya plusieurs Sœurs de sa maison, parmi lesquelles brillaient sainte Gonthilde et sainte Liobé. Liobé fut mise à la tête du monastère de Bischofshem et Gonthilde eut la direction d'une autre abbaye dans la Thuringe. La pieuse abbesse fit, comme sa sœur Liobé, prospérer sa communauté, où, après une vie toute sainte, elle s'en alla heureusement d'ici-bas pour le ciel le 8 décembre, dans le dernier tiers du huitième siècle.

SAINT HILDEMAN,

ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

Saint Hildeman fit profession de la vie monastique dans l'abbaye de Corbie, au diocèse d'Amiens, et il fut élevé sous la discipline de saint Adelard, qui en était l'abbé. Il eut pour compagnons, dans cette religieuse école, beaucoup d'hommes célèbres par leur vertu et par leur savoir, entr'autres Pascase Ratbert, Ratram et Eudes qui, d'abbé de Corbie, devint aussi évêque de Beauvais, après son successeur Hermenfroi. Il fut élevé sur le siége épiscopal, après la mort de l'évêque Raimbert vers l'an 822, par l'autorité de l'empereur Louis le Débonnaire sur le témoignage que saint Adelard, son maître, lui rendit de son mérite. On est persuadé qu'il mena la vie d'un saint Evêque dans son église, et qu'il gouverna son troupeau avec la vigilance, le zèle et la charité d'un vrai pasteur : mais l'histoire ne nous a rien appris de ses vertus dans le détail. La mort de saint Adelard, survenue l'an 826, le priva d'un grand secours pour ce qui regardait la conduite particulière de sa conscience et celle de son diocèse ; elle lui fit perdre aussi un puissant appui, parce que ce Saint, qui l'aimait toujours comme son fils lors même qu'il le respectait comme Evêque, avait acquis beaucoup de crédit sur l'esprit de Louis le Débonnaire, tant par sa vertu que par la vue de sa proche parenté. Hildeman l'assista dans sa dernière maladie jusqu'au dernier moment ; il lui donna l'Extrême-Onction, lui ferma les yeux et fit ses funérailles. Trois ans après il assista avec vingt-quatre autres prélats au concile de Paris, tenu dans

Digitized by Google

l'ancienne église de Saint-Etienne d'Égrès ou de la sortie. Depuis ce temps il vécut en repos jusqu'aux troubles excités contre l'empereur par la révolte de ses enfants. Ebbes, évêque de Reims, Jessé, évêque d'Amiens, et quelques autres prélats, ayant quitté leurs diocèses pour se réfugier auprès de Lothaire, chef des rebelles, dont ils avaient suivi le parti, Hildeman fut soupçonné de vouloir aller aussi trouver ce prince. Ce soupçon n'avait pas d'autre fondement que la liaison que Hildeman était obligé d'entretenir avec ces prélats comme étant de leur province et de leurs synodes. Cependant on l'arrêta comme pour l'empêcher d'exécuter son dessein, et on le retint dans l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, où il attendit l'assemblée du concile que l'empereur avait convoqué à Thionville pour l'an 835. Il eut la liberté de s'y présenter, et il s'y justifia si bien de la calomnie dont on l'avait chargé, qu'il satisfit pleinement le concile et l'empereur. En quoi il eut sans doute de l'avantage au-dessus de saint Agobard, évêque de Lyon, et de saint Bernard, évêque de Vienne, qui, bien qu'engagés dans la révolte et bannis même du royaume pour ce sujet, n'ont pas laissé de recevoir de l'Eglise après leur mort tous les honneurs d'un culte religieux. Hildeman se joignit aux prélats, qui remirent l'empereur sur le trône, et il ne fit nulle difficulté d'approuver la déposition d'Ebbes, son métropolitain, au rétablissement duquel il souscrivit néanmoins dès qu'il vit que la mort de Louis le Débonnaire et la nouvelle puissance de Lothaire lui avaient rendu la liberté. Il se trouva depuis à quelques autres conciles qui se tinrent pour les affaires de l'Eglise et de l'Etat; mais il ne paraît point parmi ceux qui assistèrent à celui que l'on assembla dans sa ville de Beauvais au mois d'avril de l'an 845. Ce qui nous fait juger qu'il était mort dès le mois de décembre de l'année précédente, d'autant plus probablement que son successeur Hermenfroi se trouve souscrit dans ceux que l'on tint dès l'an 846, quoique, de tous les auteurs qui ont parlé de sa mort, les uns la rapportent à l'an 842, les autres à l'an 846, d'autres à l'an 848 et nul à l'an 844.

La diversité n'est guère moins grande dans les opinions que

Digitized by Google

l'on a eues sur le jour de sa mort ; quelques-uns ont cru qu'elle était arrivée au 21 de mai et d'autres au 8 de décembre. Mais les titres les plus sûrs la marquent au onzième jour de ce dernier mois. Néanmoins, les Martyrologes de France et de l'ordre de saint Benoît mettent sa fête au 8 décembre, qu'ils qualifient le jour de sa déposition, et au 3 de mai que l'on prend pour le jour de l'invention de son corps qui, d'ailleurs, ne paraît pas avoir été jamais levé de terre. Il avait été enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Lucien, aux faubourgs de Beauvais, où on le croit encore situé entre le grand autel et le tombeau du cardinal Cholet. L'auteur du Martyrologe de France, rapporte que quand le corps du bienheureux Hildeman fut trouvé, il se fit tant de miracles, que l'abbé et les moines, sur ces témoignages de sa sainteté, ôtèrent son nom de leur nécrologe, c'est-à-dire de leur obituaire, pour le mettre dans leur calendrier et leur martyrologe, et qu'ils lui décernèrent les honneurs d'un culte religieux. Aussi l'abbé Trithème assure qu'il a été mis au nombre des Saints. Mais il semble que tout le culte qu'on lui rend se termine à mettre des cierges allumés sur son tombeau, et à y répandre des fleurs au 8 décembre, qui est le jour de sa fête.

LE BIENHEUREUX PIERRE BESSON,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN, MARTYR.

Le bienheureux Pierre Besson naquit à Dreux, ville de l'Ile-de-France, au seizième siècle. Il était sur le point de se marier, lorsque de sérieuses réflexions sur l'éternité le déterminèrent à entrer dans l'Ordre des Capucins. Admis au noviciat, il fut violemment tenté de quitter ce nouveau genre de vie ; mais ayant résisté avec courage aux suggestions de l'esprit de ténèbres, celui-ci l'attaqua extérieurement et le jeta dans un état d'oppression et de faiblesse dont il ne revint qu'avec peine.

Le temps d'épreuves fini, Pierre fit profession solennelle, et ce fut alors qu'on vit briller en lui toutes les vertus évangéliques, et surtout une patience admirable. Insulté et traité d'une

Digitized by Google

manière outrageante, par la populace, dans les rues de Paris, il n'en ressentit d'autres mouvements que cette joie pure que produit la religion dans le cœur de ceux qui se conduisent par son esprit.

Observateur exact de toutes les pieuses pratiques du saint fondateur, il l'imita dans ses jeûnes, dans ses mortifications et dans son ardeur pour le martyre. Pendant le carême de l'Eglise universelle, qui précède la fête de Pâques, il ne prenait que trois fois par semaine du pain et de l'eau, et n'y ajoutait que rarement un potage ou une petite quantité de fèves. Tel était son régime, dont il augmentait la rigueur par de fréquentes et rigoureuses disciplines.

Etant gardien du couvent de Rouen, la peste vint ravager cette ville : Pierre Besson fit voir alors de quelle utilité peuvent être des hommes qui n'ont que la charité pour guide et le ciel pour motif. L'approche des personnes les plus infectées de la contagion ne lui inspirait aucune crainte, et il leur rendait tous les services que leur situation exigeait.

Dieu ne permit pas que ce saint religieux fut martyr de la charité, et le réserva à un autre genre de combat, qui lui procura enfin la palme des Confesseurs de la foi.

Passant par une ville de France, où dominait le parti calviniste, on se saisit de lui, et, après lui avoir fait essuyer divers traitements sans l'ébranler, on le condamna à mourir sur un gibet comme un malfaiteur ; mais un gentilhomme, qu'on ne nomme point, et qui connaissait le serviteur de Dieu, se trouvant dans cette ville, où il ne faisait que passer, s'employa si efficacement auprès des hérétiques, que les juges de leur faction le firent relacher. Ce trait de la Providence ne fit que différer le martyre de Pierre Besson, car venant d'Orléans à Paris, dans le cours de l'année 1589, et s'étant arrêté dans une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, qui se trouvait sur la route, pour y faire ses prières, il se vit bientôt entouré d'une troupe de calvinistes qui l'assaillirent. La tête fendue et le corps percé de plusieurs coups de poignard, il succomba sous leurs efforts et alla dans le ciel pour y recevoir la couronne de justice.

Digitized by Google

Son corps fut porté à Orléans, où on l'inhuma parmi ses frères. Sept ans après, son tombeau fut ouvert, et son corps se trouva au même état qu'on l'y avait mis ; singularité qui, jointe à la vie toute sainte que Pierre Besson avait menée durant sa vie, fait bien présumer de son état dans l'éternité.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Au commencement du quatorzième siècle, Frère Jean Scot, originaire d'Ecosse, comme son nom l'indique [1], enseignait à Oxford la doctrine de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge. Il y avait alors sur cette question une grande diversité de sentiments parmi les Docteurs catholiques. Tandis que l'Eglise grecque et une partie de l'Eglise latine célébraient depuis plusieurs siècles la fête de la Conception, quelques universités semblaient opposées à cette pieuse croyance, ne la trouvant pas assez fondée sur la tradition, et craignant qu'elle ne fût en contradiction avec plusieurs textes de la Sainte Ecriture. Ce n'est pas que d'illustres Docteurs, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, ne l'eussent professée dans quelques-uns de leurs écrits [2] ; mais ils ne l'avaient fait qu'en passant, et saint Ber-

[1] On lit à Cologne, sur son tombeau : COLONIA ME GENUIT, ANGLIA ME SUSCEPIT, GALLIA ME DOCUIT, COLONIA ME TENET. La part de la France n'est pas la moins glorieuse.

[2] On lit en effet, dans les sermons de saint Bernard, des passages que l'on ne sait comment concilier avec la lettre de ce saint Docteur aux chanoines de Lyon; ainsi, par exemple, dans l'explication du *Salve Regina : Innocens fuisti ab originalibus et actualibus peccatis, nemo ita* PRÆTER TE, *ex omni parte, hoc est, ex parte originalis, et ex parte actualis peccati.* EA SOLA EXCEPTA, *cæteri omnes dicere possunt :... Si dixerimus quod peccatum non habemus, ipsi nos seducimus* (n° 813). Et ailleurs : *Non est in filiis hominum magnus vel parvus, qui non in peccatis fuerit conceptus,* PRÆTER MATREM IMMACULATI, *peccatum non facientis, sed peccatum mundi tollentis. S. Bernardi, serm.* 13. *De verbis Domini.*

On a cité souvent ce passage de saint Thomas : *Ex peccato secutum est triplex* VÆ : *væ culpæ, væ pœnæ, væ ignorantiæ : væ culpæ, triplex, originalis, actualis et venialis :* SINE OMNI ISTO TRIPLICI VÆ FUIT BEATA VIRGO. (In dilucidatione Salutationis angelicæ). — Saint Bonaventure tient le même langage : *Ave Maria, absque* VÆ : *triplex est væ a quo* IMMUNISSIMA *fuit Maria, væ culpæ actualis, væ* MISERIÆ ORIGINALIS, *væ pœnæ gehennalis.* (In speculo Virginis cap. 2.)

Digitized by Google

nard surtout avait paru se rétracter en blâmant l'établissement de cette fête par les chanoines de Lyon. L'Evêque de Paris, vers l'an 1163, défendit de la célébrer dans son diocèse, et ses successeurs maintenaient cette interdiction. Les principaux théologiens de l'université de Paris soutenaient une opinion contraire à celle de Scot, qu'ils eussent volontiers condamnée.

Cependant l'enseignement du docteur d'Oxford faisait des prosélytes non-seulement en Angleterre, mais en France et dans les autres parties de la chrétienté. Son génie, son prodigieux savoir, la vigueur étonnante de sa dialectique attiraient autour de sa chaire de nombreux étrangers qui rapportaient et répandaient en leur pays les opinions de leur maître. Les théologiens de l'Ordre de Saint-François, pleins de zèle pour la gloire de la Très-Sainte Vierge, s'étaient rangés sous la bannière de Scot et défendaient sa doctrine. De là naquirent dans les écoles, à Paris surtout, de longues controverses, des discussions fréquentes, animées, irritantes, qui divisaient les esprits et bannissaient l'ordre avec la charité.

Le trouble devint si grand à la Sorbonne, que le Pape Clément V résolut d'y mettre un terme. Il ordonna qu'on tînt une assemblée de théologiens dans laquelle les Franciscains défendraient leur pieuse croyance contre ses adversaires, déclarant qu'il ferait présider cette réunion par ses légats. C'est ainsi qu'on pourrait juger si cette opinion était probable ou digne de censure ; s'il fallait l'approuver, la tolérer ou la condamner.

L'Ordre des Frères Mineurs était en ce temps gouverné par le Père Gonzalve de Vallebona. Ce général écrivit aux Franciscains de Paris qu'il leur envoyait Frère Jean Scot pour défendre dans l'assemblée l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge. Voici le commencement de cette lettre que l'on conservait autrefois dans le couvent de Saint-François de Paris, et qui montre en quelle estime on tenait déjà le docteur d'Oxford :

In Christo sibi charissimis patribus Guardiano Parisiis, vel ejus vicario, et magistri, et frater Gondisalvus gaudium in Domino.

Digitized by Google

Dilectum in Christo Patrem Joannem Scotum, de cujus vita laudabili, SCIENTIA EXCELLENTI, INGENIO SUBTILISSIMO, *aliisque conditionibus suis, partim experientia longa*, PARTIM FAMA QUÆ UBIQUE DIVULGATA EST, *informatus sum ad plenum, Dilectioni vestræ assigno. (Datum in loco Esculi, Provinciæ Marchiæ Anconitanæ, XIV. Kalend. decembris anno* 1304).

Jean Scot partit d'Oxford au commencement de l'année 1305, et arriva à Paris, pieds nus, vêtu de son pauvre habit rapiécé, plus semblable à un mendiant qu'à un roi de l'intelligence. Quelques jours après, les Frères Mineurs le conduisirent à une thèse publique qui se devait soutenir dans un des colléges de l'université. Frère Jean Scot prit la place d'un autre Père qui avait été invité à cette thèse, et nul ne le reconnut, car le bruit de son arrivée ne s'était pas encore répandu. Parmi les propositions qu'il devait défendre, le candidat avait placé celle-ci, « que la Très-Sainte Vierge avait contracté la tache du péché « originel. » Jean Scot l'attaque sur ce point. Il expose son argumentation au milieu d'un nombreux et savant auditoire, avec une netteté, une force qui excite d'abord quelque étonnement. Le candidat essaye en vain de répondre ; ses pauvres arguments sont aussitôt réfutés. Le docteur qui l'assistait, selon la coutume, veut venir à son secours, et est battu comme lui. Les auditeurs se regardaient avec une sorte de stupéfaction, se demandant qui était cet inconnu auquel on ne pouvait résister. Enfin, dans un moment de colère, l'un des docteurs se lève et s'écrie : « Ou tu « es un Ange du ciel, ou tu es un démon de l'enfer, ou tu es « Frère Jean Duns Scot. »

C'est ainsi que l'université de Paris apprit l'arrivée de Scot. Bientôt il obtint le grade de docteur, en soutenant une thèse *quodlibet*, c'est-à-dire sur tous les points où il plut aux docteurs de l'attaquer. On imaginera facilement avec quel acharnement ses adversaires durent essayer de le mettre en défaut, de le prendre au dépourvu dans un champ aussi vaste que celui de la théologie ; mais ils le trouvèrent partout invincible ; sa science et son habileté parurent encore plus grandes que la renommée ne l'avait publié.

Digitized by Google

Cependant les légats du Pape étaient arrivés à Paris ; ils avaient choisi le jour de la discussion solennelle et en avaient prévenu, d'un côté Scot avec les théologiens du couvent de Saint-François, de l'autre toutes les écoles rivales. Celles-ci avaient invité les plus fameux docteurs de ce temps à venir prendre part au combat. Ils accoururent en foule, attirés par l'importance de la question et désireux de se mesurer avec l'aigle des théologiens. Dès le matin, les salles de la Sorbonne étaient remplies. Les étudiants, le peuple lui-même, voulurent être témoins d'une lutte qui agitait tous les esprits.

Pendant que le chancelier de l'université, accompagné des plus anciens maîtres en théologie, allait chercher les légats du Pape, Scot sortait de son couvent, entouré de quelques religieux. Comme il passait devant une chapelle, il remarqua sur le portail une statue de la Très-Sainte Vierge, et levant son cœur et ses yeux vers Celle dont il allait défendre la gloire, il prononça humblement ces paroles : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata, da mihi virtutem contra hostes tuos.* « Laissez-moi vous louer, « Vierge sacrée ; donnez-moi de la force contre vos ennemis. » La Très-Sainte Vierge entendit sa prière, et voulant encourager son champion, la statue de pierre inclina vers lui la tête comme pour l'assurer de la victoire [1].

Lorsque Scot entra dans l'assemblée, tous les regards se portèrent sur ce jeune homme qui comptait à peine trente et un ans. Il monta en chaire et exposa la question en termes simples

[1] Non arrogavit sibi eam victoriam, quam miraculum pepererat. Dum ad pugnam pergit, oravit Virginem in imagine, et imago respondit; inclinavit caput imago saxea, ut opem annueret; adhuc perseverat inclinatio, ne quis de antiqua victoria dubitet, quæ quotidie nova est. — (*Elogium Doctoris subtilis.*)

Nous ne savons à quelle époque cet éloge fut écrit; mais à la fin du seizième siècle, le souvenir de ce prodige était encore vivant. Le vénérable P. François de Gonzague, qui fut élu ministre général des Frères Mineurs à Paris 1579, et qui devint depuis évêque de Mantoue, vit lui-même la statue et remarqua cette inclinaison de la tête qui était un témoignage permanent de la protection de la Très-Sainte Vierge aussi bien que de la victoire de Scot. Après s'être assuré de la tradition, le vénérable François de Gonzague fit faire de cette statue un grand nombre d'images qu'il aimait à distribuer aux personnes dévotes à l'Immaculée Conception. Je regrette de ne pouvoir dire ce qu'est devenue cette statue miraculeuse.

Digitized by Google

et précis. Les légats déclarèrent alors l'intention du Pape : chaque docteur devait proposer ses difficultés en peu de mots ; Scot répondrait ; les légats porteraient ensuite leur jugement.

Les plus savants docteurs se levèrent et attaquèrent tour à tour l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge. Chacun d'eux apportait de nouveaux arguments, dans cette forme scolastique si favorable à la discussion, en ce qu'elle exclut les discours inutiles. Ces hommes, qui avaient blanchi dans les chaires, ne s'écartaient jamais de la question ; ils présentaient brièvement leurs motifs, citaient les passages de l'Ecriture, les Conciles, les Pères qui les appuyaient, et concluaient aussitôt. Scot les écoutait sans les interrompre, d'un air calme et assuré. Il garda le silence tant que les docteurs voulurent parler. Ceux-ci proposèrent deux cents arguments qui leur semblaient invincibles. Quand il n'y eut plus de nouvelles raisons à produire, Scot se leva.

Il reprit d'abord en les résumant, les deux cents arguments de ses adversaires. Avec une force de mémoire prodigieuse, il les répéta tous dans l'ordre où ils avaient été exposés ; il les résolut ensuite un à un, expliquant les textes de l'Ecriture, des Conciles, des Pères, montrant le vrai sens qu'il fallait leur donner, et prouvant qu'il n'était point contraire à l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge. Il n'y eut pas d'équivoque qu'il ne démêlât, de doute qu'il n'éclaircît, de sophisme qu'il ne détruisît, de raisons auxquelles il ne répondît victorieusement. Tous ces vieux théologiens, ces étudiants, ce peuple l'écoutaient dans un silence profond, admirant ce vaste savoir qui semblait embrasser l'universalité des connaissances sacrées. Chaque docteur attendait avec anxiété le moment où il s'attaquerait à lui ; et son tour étant venu, il voyait en rougissant tomber en poussière l'échafaudage qu'il avait élevé. A mesure que Scot parlait, les nuages s'évanouissaient ; il était comme le soleil qui dissipe au matin les vapeurs de la nuit [1].

[1] « Adversæ partis tutoribus se opposuit ingeniosissimus Doctor; magnum fuit pondus argumentorum, quibus impetebatur, erantque numero 200; omnia sine interruptione, quieto et tranquillo animo audivit, et mirabili memoria, suo ordine

Digitized by Google

Quand il eut mis en pièces tous les arguments de ses adversaires, il exposa les raisons qui prouvaient victorieusement que la bienheureuse Vierge Marie avait été conçue en grâce, sans la tache du péché originel. Il exposa ce grand mystère avec tant de profondeur et de clarté, et il le soutint par des arguments si forts, si convaincants, que ses adversaires ne purent rien lui répondre [1].

Scot se tut et attendit. Le silence qui régnait sur tous les bancs proclamait assez haut la défaite de ses adversaires. Le combat était terminé ; les légats se levèrent. Alors une immense acclamation partit de tous les points de la salle : « Scot est vainqueur, Scot a vaincu ; la Très-Sainte Vierge fut conçue sans péché ! »

Au milieu de ces cris, Scot s'échappa et courut s'enfermer dans son couvent. Longtemps après son départ, la Sorbonne retentissait encore de ses louanges et du bruit des applaudissements ; la joie débordait de tous les cœurs : chacun prenait part au triomphe de la Très-Sainte Vierge, et semblait triompher avec cette bonne Mère. Les théologiens, les étudiants, le peuple proclamaient que ce jour était le plus beau de leur vie. Il y eut des démonstrations de joie dans toute la ville.

resumpsit, solvendo intricatas eorumdem difficultates, et nodosos syllogismos ea facilitate, qua Samson Dalilæ ligamina in favorem Philistinorum posita dirumpebat. » (*Pelbartus Temesvarius, lib. 4 stell.*, p. 5, art. 3.)

« Nihil enim tam occultum et obtrusum, quod perspicax ejus ingenium non penetraverit, et a tenebris eruerit; nihil denique tam nodosum, quod ille quasi quidam Œdipus non dissolverit, nihil, inquam, adeo erat difficultate interceptum, vel densa caligine involutum, quod Scoti ingenium non potuerit explicare. » (*Pitsens, de Script. Angl. ad an.* 1308.)

« Sed nihil melius probavit acumen Scoti, quam subtilitas conceptæ Virginis.

« Agitabatur a filiis origo Matris, quam Scotus impuram nolebat ne Deus inficeret ;

« Ducenta adversariorum argumenta ita repetiit, ut dubitatum fuit an Deus suggererit;

« Ita dissolvit ut nemo dubitavit, quin Deus cum homine responderet. » (*Elogium Doctoris subtilis.*)

[1] « Addidit Scotus multas et fortissimas rationes, probans Virginem sanctissimam sine originalis peccati macula conceptam. » *Pelbartus Temesvarius: loco citato.*)

« Adduxit rationes tam sacras ut in ejus verba Sorbona juraverit. » *Elog. Doctor. subtilis.*)

Digitized by Google

Le lendemain, la faculté de théologie s'assembla à la Sorbonne, sous la présidence des légats. Tous les docteurs se déclarèrent convaincus de la vérité du mystère de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge ; en conséquence, il fut résolu que ce serait désormais une doctrine propre à l'université de Paris, et que nul ne pourrait être reçu dans son sein, s'ils ne jurait de la défendre [1]. L'Evêque ayant retiré l'interdiction de ses prédécesseurs, l'université fit vœu de célébrer chaque année la fête de la Conception avec une grande pompe [2] ; l'Evêque serait prié de chanter la messe, et un docteur devait y prêcher. Enfin il fut décidé que l'on conférerait à Jean Scot le titre de *Docteur subtil*, ce qui fut confirmé par le Souverain Pontife [3].

Les autres universités suivirent l'exemple de celle de Paris. A Oxford où il avait enseigné, à l'université de Mayence qu'il fonda, à Cologne où il mourut, on résolut aussi de défendre l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge, et peu à peu cette résolution devint commune à toutes les universités catholiques. Ainsi Scot eut la gloire de produire dans l'enseignement de la théologie la révolution la plus heureuse et la plus chère aux serviteurs de la Mère de Dieu. Ce fut vraiment le *Docteur de Marie*, comme on l'appelait en ce temps.

Ce grand homme mourut à trente-quatre ans, en 1308. Il

[1] « Decretum est, ne quis admitteretur ad lauream, nisi hac in parte Scotista esset. » (*Elog. Doctor. subtilis.*) Le serment ne fut toutefois exigé que plus tard.

[2] « Adjectum est votum celebrandæ Conceptionis, ut quotannis cum Virgine Scotus triumpharet. » (*Ibid.*)

[3] « Actus obstupescit sapientissimam illam universitatem parisiensem, quæ in gratificationem, SCOTUM celeberrimo nomine DOCTORIS SUBTILIS *insignivit.* » (*Citat. Pelbartus.*)

Benoît XIV, dans son traité des fêtes de Notre-Seigneur et de la Très-Sainte Vierge, parle aussi du triomphe de Scot, et il rapporte ce passage qui confirme tous les détails que nous avons donnés : « Jussu Summi Pontificis habita solemni disputatione coram facultate Parisiensi, præsentibus apostolicæ sedis legatis, de immaculata conceptione tanta ingenii subtilitate, tanta solutionum perspicuitate omnia adversa argumenta mira dexteritate confregit et refellit, suamque piam sententiam de Conceptione Mariana, ipsius Mariæ fretus auxilio, argumentorum pondere, tot tamque urgentibus rationibus comprobavit, quod celeberrimam illam facultatem matrem universitatum in suam piam traxerit sententiam, quæ in glorificationem nomine Doctoris subtilis ipsum condecoravit. » *Cavellus in Rosario seculo* 14. — *De Festis, etc.*, lib, II, c. xv, n° 5.)

Digitized by Google

était né dans l'année même où mourut Saint Bonaventure (1274), Dieu voulant, il semble, réparer ainsi l'immense perte que faisait l'Ordre Séraphique. Dans une vie si courte, il sut embrasser et féconder toute la science de son temps, fondant une école qui rivalise depuis des siècles avec celle de Saint Thomas d'Aquin. Mais ses vertus l'emportaient encore sur son génie. Notre-Seigneur honora par des miracles le défenseur de sa Mère. Les peuples, qui le regardaient comme un Saint, lui ont donné le nom de vénérable, et l'Eglise nous permettra peut-être un jour de l'appeler bienheureux [1]. »

MARTYROLOGE ROMAIN [2].

La Conception de la glorieuse et toujours Vierge Marie, Mère de Dieu.

A Rome, Saint Eutychien, pape, qui enterra de ses propres mains trois cent quarante-deux martyrs en différents lieux. Leur ayant été dans la suite associé, il fut couronné par le martyre, sous l'empereur Numérien, et enterré dans le cimetière de Calixte.

[1] Nous avons tiré la plupart des faits qui composent cette esquisse des savantes notes ajoutées par le T.-R.-P. Venance de Celano au discours qu'il prononça dans l'Académie des Quirites de Rome, le 29 décembre 1854, pour célébrer la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge. Le T.-R. P. Venance était alors ministre général de l'Ordre des Frères mineurs de l'Observance. (E. D.)

[2] SEXTO IDUS DECEMBRIS.

Conceptio gloriosæ semper Virginis Genitricis Dei Mariæ. — Romæ beati Eutychiani Papæ, qui per diversa loca trecento quadraginta duos Martyres manu sua sepelivit; quibus et ipse sociatus, sub Numeriano Imperatore martyrio coronatus est, et in cœmeterio Callisti sepultus. — Alexandriæ sancti Macarii Martyris, qui tempore Decii cum a Judice multis verbis ad negandum Christum suaderetur, et eo majori constantia fidem suam profiteretur, vivus ad ultimum jubetur exuri. — Treviris sancti Eucharii, discipuli beati Petri Apostoli, et primi ejusdem civitatis Episcopi. — In Cypro sancti Sophronii Episcopi, qui pupillorum, orphanorum ac viduarum defensor mirificus, et pauperum atque oppressorum omnium adjutor fuit. — In monasterio Luxoviensi sancti Romarici Abbatis, qui cum in aula Theodoberti Regis primus esset, renuntians sæculo, monastica etiam observantia cæteris antecelluit. — Constantinopoli sancti Potapii Solitarii, virtutibus et miraculis clari. — Veronæ ordinatio sancti Zenonis Episcopi.

Digitized by Google

A Alexandrie, saint Macaire, martyr, qui, au temps de Dèce, étant engagé avec beaucoup d'instance par le juge à renier Jésus-Christ, et en montrant d'autant plus de constance à confesser sa foi, fut condamné à être brûlé vif.

A Trèves, saint Eucaire, disciple de l'apôtre Saint Pierre, et premier Evêque de cette ville.

En l'île de Chypre, saint Sophrone, Evêque, qui se montra le défenseur admirable des petits, des orphelins et des veuves, et le soutien des pauvres ainsi que de tous les opprimés.

Au monastère de Luxeuil, saint Romaric, abbé, lequel tenant le premier rang à la cour du roi Théodebert, renonça au siècle, et se mit aussi au premier rang par son exactitude à l'observance monastique.

A Constantinople, saint Potape, solitaire, illustre par ses vertus et ses miracles.

A Vérone, l'ordination de saint Zénon, Evêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Susesse, évêque de Toulouse, saint Urban, prêtre, et Saint Eusèbe, confesseur,

Sainte Gazarie ou Casarie, vierge qui florissait au sixième siècle, honorée à Saint-André près de Villeneuve-d'Avignon.

Sainte Hydra, honorée à Siéné, en Egypte.

Saint Valfrid, et Saint Raifrid, massacrés en Hollande par les Danois, au neuvième siècle.

Sainte Ravenosa, vierge honorée en Sicile.

Saint Remire, solitaire au sixième siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Julien Mamert Santerre, curé de Grand-Champ, au diocèse de Nantes, refusa le serment schismatique, se cacha quelque temps, puis arrêté en 1797 fut conduit à Rochefort pour la déportation, embarqué pour Cayenne, confiné là, dans le canton d'Oyac, il mourut en ce lieu pestilentiel et brûlant le 18 décembre 1797, à l'âge de 47 ans.

Digitized by Google

NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Hipparque, saint Philotée, saint Jacques, saint Paragrus, saint Habide, saint Romain et saint Lollien, martyrs à Samosate. — Sainte Léocadie, vierge et martyre. — Sainte Gorgonie. — Saint Fingars et ses compagnons, martyrs. — Saint Budock, abbé. — Saint Budoc, évêque de Dol. — Saint Subran, abbé à Périgueux. — Sainte Déotile, vierge et abbesse de Blangy. — Saint Benoît, évêque. — Sainte Wulfhilde, Vierge et abbesse. — La bienheureuse Claire-Isabelle Fornari, Clarisse. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT HIPPARQUE, SAINT PHILOTÉE, SAINT PARAGRUS, SAINT JACQUES, SAINT HABIDE, SAINT ROMAIN, SAINT LOLLIEN,

MARTYRS A SAMOSATE.

L'empereur Galère Maximien, revenant vainqueur de l'armée des Perses en 297, fit célébrer les jeux pour la cinquième année de son règne, à Samosate, capitale de la Syrie-Comagène, sur les bords de l'Euphrate. Tous les habitants eurent ordre de se rendre au temple de la Fortune, situé au milieu de la ville, et d'assister aux sacrifices solennels qu'on devait y offrir aux dieux. La fête fut annoncée au son des trompettes; on sentait de toutes parts l'odeur de l'encens et des victimes que l'on brûlait.

Hipparque et Philothée, recommandables par leur naissance et par les places distinguées qu'ils occupaient, avaient depuis peu embrassé le christianisme. Ils résolurent de passer le temps de la fête dans une chambre de la maison d'Hipparque. Ils firent placer une croix sur la muraille tournée vers l'Orient, et sept fois le jour ils priaient devant ce signe de notre salut et adoraient Jésus-Christ. Cinq de leurs amis, mais plus jeunes qu'eux, savoir : Jacques, Paragrus, Habide, Romain et Lollien, vinrent les visiter à la neuvième heure, c'est-à-dire à trois heures après midi.

Digitized by Google

Ils les trouvèrent renfermés dans la chambre et priant devant la croix. Ils leur demandèrent d'où venait l'air triste qu'ils avaient, et pourquoi ils étaient ainsi renfermés dans un temps où l'empereur avait fait porter tous les dieux de la ville au temple de la Fortune, et avait ordonné à tous les habitants de s'y assembler pour prier. Ils répondirent qu'ils adoraient le Créateur du monde. — Eh quoi ! dit Jacques, prenez-vous cette croix pour le Créateur du monde ? car je vois que vous l'adorez. — Nous adorons, reprit Hipparque, celui qui a été attaché à la croix. Nous confessons qu'il est Dieu et Fils de Dieu, engendré et non fait, de la même essence que le Père, par la puissance duquel nous croyons que ce monde a été créé et est gouverné. Il y a trois ans que nous fûmes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par Jacques, prêtre de la vraie foi ; et il n'a point cessé depuis de nous donner de temps en temps le Corps et le Sang de Jésus-Christ. Nous pensons donc qu'il ne nous est pas permis de sortir ces trois jours ; nous détestons l'odeur des victimes dont toute la ville est infectée.

Après quelques autres discours semblables, les cinq jeunes gens dirent qu'ils désiraient être baptisés, mais qu'ils craignaient la sévérité des lois. Ils ajoutaient que cette crainte pouvait ne pas retenir Hipparque et Philothée, parce qu'ils seraient protégés par l'éminence de leur rang et de leurs dignités ; mais que, pour eux, ils étaient jeunes et sans aucune espèce de protection. Hipparque et Philothée répondirent qu'un vase de terre n'était que de la boue, jusqu'à ce qu'il eût été préparé et qu'il eût passé par le feu. Ils s'exprimèrent d'une manière si touchante sur le martyre et sur le mépris du monde, qui est une suite de la foi, que les cinq jeunes gens demandèrent à recevoir le Baptême et à porter le sceau de Jésus-Christ. Ils avouèrent qu'en voyant leurs deux amis prier devant la croix, ils s'étaient sentis embrasés d'un feu secret. Hipparque et Philothée leur conseillèrent de différer quelque temps leur baptême ; mais, charmés de leurs heureuses dispositions, ils écrivirent au prêtre Jacques une lettre conçue en ces termes : « Vous voudrez bien venir chez nous le plus tôt qu'il vous sera possible, et apporter avec vous

Digitized by Google

de l'eau, une hostie et de l'huile pour les onctions. Votre présence est vivement désirée par de jeunes brebis qui se sont réunies à notre troupeau, et qui sont impatientes d'être marquées du sceau du Seigneur. »

Le prêtre vint, portant sous son manteau ce qu'on lui avait demandé. En arrivant, il trouva les cinq jeunes gens qui priaient à genoux avec Hipparque et Philothée; il leur adressa ces paroles: « Que la paix soit avec vous, serviteurs de Jésus-Christ, qui a été crucifié pour ses créatures. » Tous se levèrent à l'instant. Mais Jacques, Paragrus, Habide, Romain et Lollien se jetant à ses pieds, lui dirent : « Ayez pitié de nous; marquez-nous du sceau du Christ que nous adorons. » Il leur demanda s'ils étaient prêts à supporter les tribulations et les tourments pour ce même Jésus-Christ qui, le premier, avait souffert pour eux. Comme ils lui répondirent tout d'une voix que rien ne serait capable de les séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ, il leur ordonna de prier avec lui. Quand ils eurent prié ensemble pendant une heure, le prêtre se leva et les salua en leur disant : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. » Il leur fit faire une confession de leur foi et l'abjuration de l'idolâtrie ; après quoi il les baptisa et leur donna le Corps et le Sang du Seigneur; ensuite il se retira chez lui de peur que les païens ne les découvrissent tous ensemble. Ce prêtre était un homme âgé qui s'était déguisé sous un habit pauvre. Hipparque et Philothée avaient moins à craindre, parce que c'étaient des hommes du premier rang qui possédaient des places très-honorables. Les cinq jeunes gens étaient également distingués par leur naissance.

Le troisième jour de la fête, l'empereur s'informa si aucun des magistrats n'avait méprisé les dieux, et si tous avaient sacrifié. On lui dit que depuis trois ans Hipparque et Philothée ne paraissaient plus lorsqu'il s'agissait de rendre un culte public aux dieux. Il ordonna de les conduire au temple de la Fortune et de les obliger à sacrifier. Les officiers, chargés de l'exécution de cet ordre, se rendirent à la maison d'Hipparque. Ils le trouvèrent avec les six autres chrétiens. Ils n'arrêtèrent d'abord qu'Hippar-

Digitized by Google

que et Philothée. L'empereur auquel on les conduisit leur demanda pourquoi ils osaient lui désobéir et mépriser les dieux immortels. Hipparque répondit à Maximien qu'il rougissait pour lui de l'entendre donner le nom de dieu à du bois et à des pierres. L'empereur lui fit donner sur le dos cinquante coups avec des fouets garnis de plomb, après quoi il ordonna de le renfermer dans une prison obscure. Philothée comparut ensuite. L'empereur le pressa de sacrifier, et lui promit, dans le cas où il obéirait, de le faire préteur et de le combler d'honneurs. Mais le confesseur lui répondit qu'il se couvrirait d'ignominie, en acceptant des honneurs à une pareille condition, et que rien ne lui paraissait comparable à la gloire de souffrir pour Jésus-Christ. Il expliqua la création du monde et parla avec beaucoup d'éloquence. L'empereur l'interrompit en lui disant qu'il voyait bien qu'il était instruit, et qu'il lui épargnerait les tortures, dans l'espérance que sa propre raison lui découvrirait qu'il était dans l'erreur. Il fut cependant chargé de fers, et conduit dans une prison séparée de celle où était Hipparque.

Des officiers eurent ordre en même temps de se saisir des cinq autres chrétiens qu'on avait trouvés avec Hipparque et Philothée. L'empereur, après leur avoir représenté qu'ils étaient à la fleur de leur âge, les exhorta fortement à ne pas mépriser la vie. « La foi en Jésus-Christ, répondirent-ils, est préférable à la vie, et rien ne sera capable de nous faire renoncer à l'amour de notre Dieu. Nous avons le précieux avantage de porter en nous le Corps et le Sang de Jésus-Christ... Nos corps sont consacrés par l'attouchement de celui du Seigneur; ces corps, qui sont devenus saints, ne doivent point être profanés; nous ne pouvons donc sacrifier, ce serait faire outrage à la dignité à laquelle nous avons été élevés. » L'empereur les pressa de nouveau d'avoir pitié de leur jeunesse et de ne point s'exposer à perdre la vie. Il jura par ses dieux qu'ils périraient au milieu des supplices s'ils persistaient dans leur opiniâtreté. Il ajouta qu'ils les ferait crucifier comme leur Maître. Ils répondirent qu'ils ne craignaient point les tourments. L'empereur ordonna de les charger de chaînes et de les renfermer dans des cachots séparés; il dé-

Digitized by Google

fendit en même temps de leur donner à boire ou à manger jusqu'après la fête.

Les cérémonies de cette fête étant achevées, l'empereur fit élever un tribunal hors de la ville, dans une prairie sur les bords de l'Euphrate. On tendit tout autour des tapisseries qui formaient des espèces de tentes. Maximien s'étant assis sur le tribunal, se fit amener les confesseurs. Hipparque et Philothée comparurent les premiers avec des chaînes au cou ; les cinq autres les suivaient les mains liées derrière le dos. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier, on les étendit sur le chevalet et ils reçurent chacun vingt coups de fouet sur les épaules ; on les frappa ensuite avec des courroies sur la poitrine et sur le ventre. Lorsqu'ils eurent souffert ce supplice, on les ramena en prison. L'empereur défendit de leur laisser voir personne, et voulut qu'on ne leur donnât de nourriture qu'autant qu'il en faudrait pour les empêcher de mourir. Ils restèrent en cet état depuis le 15 d'avril jusqu'au 21 de juin. Au second interrogatoire qu'ils subirent, ils ressemblaient plus à des squelettes qu'à des hommes vivants. L'empereur dit que, s'ils voulaient obéir, il les ferait raser et conduire au bain ; que de là on les mènerait au palais et qu'ils seraient rétablis dans leurs dignités. Tous le prièrent de les laisser dans la voie que Jésus-Christ leur avait ouverte. L'empereur, que cette réponse transporta de fureur, leur dit : « Méchants que vous êtes, vous cherchez la mort, vos désirs vont être accomplis ; vous cesserez au moins d'insulter les dieux. » Il les fit lier avec des cordes et ordonna qu'ils fussent crucifiés. Ces cordes leur entraient dans la bouche, en sorte qu'on ne pouvait plus les entendre parler. Ils louaient le Seigneur et s'entr'exhortaient mutuellement ; ils se réjouissaient d'être sur le point de quitter une vie misérable pour être réunis à Dieu, à Jésus-Christ et au Saint-Esprit. On les traîna au Tétradion, situé à quelque distance de la ville : c'était ainsi qu'on appelait le lieu où s'exécutaient les personnes condamnées à mort. Les saints Confesseurs étaient suivis d'une grande foule et particulièrement de leurs parents, de leurs amis, de leurs serviteurs, qui faisaient retentir l'air de leurs lamentations.

Digitized by Google

Quelques seigneurs, chargés du gouvernement de la ville, vinrent trouver l'empereur en corps pour lui représenter qu'une multitude d'habitants suivaient les prisonniers et témoignaient par l'abondance de leurs larmes la douleur qu'ils avaient de voir sept des principaux du pays destinés à une mort aussi cruelle qu'ignominieuse. Ils ajoutèrent qu'Hipparque et Philothée étaient leurs collègues, et qu'à ce titre il fallait qu'ils rendissent compte des affaires qui leur avaient été confiées ; que les cinq autres étaient sénateurs et qu'on devait leur donner au moins la liberté de faire leur testament. Ces raisons obtinrent un délai de l'empereur. Les magistrats les conduisirent sous le vestibule du cirque ; et, après avoir ôté les cordes qu'ils avaient dans la bouche, ils leur dirent en particulier : « Nous vous avons obtenu cette liberté sous prétexte de traiter avec vous d'affaires civiles ou publiques ; mais, dans la réalité, notre but a été de vous prier d'intercéder pour nous auprès du Dieu pour lequel vous mourez, afin qu'il répande ses grâces sur la ville et sur nous-mêmes. » Les Martyrs leur donnèrent leur bénédiction et firent un discours au peuple assemblé. L'empereur, informé de ce qui se passait, envoya réprimander les magistrats de ce qu'ils avaient permis aux sept chrétiens de parler au peuple. Ils alléguèrent pour excuse qu'ils avaient agi de la sorte pour ne pas donner lieu à quelque tumulte.

L'empereur monta sur son tribunal et voulut voir les Martyrs encore une fois. Comme ils persistaient dans les mêmes sentiments, il ordonna d'élever sept croix vis-à-vis la porte de la ville. Il revint encore à Hipparque pour l'exhorter à obéir. Ce vénérable vieillard, portant sa main sur sa tête chauve, lui dit : « Comme il n'est pas possible, selon le cours ordinaire de la nature, que ma tête soit de nouveau couverte de cheveux, il ne l'est pas non plus que je change de résolution pour vous obéir. » L'empereur lui ayant fait attacher sur la tête avec des clous une peau de chèvre, lui dit en le raillant : « Voilà ta tête chauve couverte de cheveux, sacrifie donc, puisque tu l'as promis à cette condition. » Les Martyrs ayant été crucifiés, il vint de la ville plusieurs dames qui obtinrent des gardes, par argent, la liberté

Digitized by Google

d'essuyer le visage des soldats de Jésus-Christ et de ramasser leur sang avec des éponges et des linges. Hipparque mourut sur la croix en peu de temps. Jacques, Romain et Lollien vécurent jusqu'au lendemain : les bourreaux les poignardèrent sur leurs croix. On détacha Philothée, Habide et Paragrus tandis qu'ils vivaient encore. L'empereur leur fit enfoncer des clous dans la tête, et l'ordre fut exécuté avec tant de cruauté qu'ils eurent le visage tout couvert de leur cervelle. Maximien commanda encore de jeter leurs corps dans l'Euphrate ; mais un chrétien riche, nommé Bassus, engagea secrètement les gardes à les lui remettre pour une somme de sept cents deniers, et il les enterra pendant la nuit dans une ferme qu'il avait à la campagne. L'auteur de leurs Actes était présent lorsqu'ils donnèrent leur bénédiction à leurs concitoyens.

SAINTE LÉOCADIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Léocadie était originaire de Tolède, où sa famille était des plus distinguées. Sa beauté et les grandes qualités qui brillaient en elle effaçaient encore l'éclat de sa naissance. Ses parents, qui étaient chrétiens, n'avaient rien épargné pour lui donner une bonne éducation ; elle avait si bien répondu à leurs soins, qu'elle était regardée comme un prodige de perfection. A tous ces avantages elle joignait une modestie qui se répandait sur toutes ses actions et charmait tous ceux qui la voyaient.

Elle menait une vie pieuse dans la maison paternelle, et vouée à Jésus-Christ, elle remplissait tous les devoirs d'une fidèle épouse de son Dieu, lorsque Dacien, qui gouvernait l'Espagne, reçut de l'empereur Dioclétien l'ordre de poursuivre le christianisme. Cet ordre s'accordait avec les penchants de Dacien, ennemi déclaré des chrétiens. Il se mit donc vivement à l'œuvre et n'épargna rien pour intimider ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Il fit afficher partout les sanglants édits de l'empereur: il menaça de supplices cruels ceux qui résisteraient ; il recueillit les noms de tous les chrétiens.

Digitized by Google

La jeune Léocadie était plus citée encore pour sa piété que pour sa beauté et sa noblesse. Son nom fut un des premiers que remarqua le gouverneur; il la fit comparaître devant lui, et la vue de l'illustre vierge le frappa au delà de tout ce qu'on lui avait dit: il parut ravi de ses grâces; il crut que s'il parvenait à faire cette conquête à ses dieux, le reste lui coûterait peu. Mettant tout en usage pour la séduire, il commença par lui donner les plus grandes marques de considération; il loua sa beauté, ses talents, sa naissance; il protesta qu'une personne aussi accomplie était digne de l'empire. Il assura qu'il se flattait de l'y élever, si elle voulait adorer les dieux de son maître.

Léocadie l'écoutait les yeux baissés; elle lui répondit d'un ton respectueux qu'elle était la servante de Jésus-Christ; qu'elle lui avait consacré son cœur et sa vie, et que la gloire de lui appartenir était sa seule ambition. Dacien s'irrita vite. Dès qu'il reconnut dans la jeune fille une âme affermie, ses égards se changèrent en fureur; il la traita bientôt de vile esclave; enfin, il ordonna qu'on la déchirât de coups. Son sang ruissela, ses chairs furent meurtries; mais elle ne se plaignit point. Le tyran la fit mettre en prison en attendant une autre épreuve. Mais la Sainte, qui ne cessait de louer son Dieu, expira de ses plaies le 9 décembre 303.

Son corps, précieusement conservé, est en grande vénération à Tolède.

SAINTE GORGONIE.

Gorgonie était fille de Saint Grégoire le père, évêque de Nazianze, et de Sainte Nonna. Elle fut engagée dans le mariage, et y fut le parfait modèle des personnes de son sexe qui embrassent cet état. Elle vécut toujours dans un grand éloignement du monde, et méprisa les vaines parures dont les femmes sont ordinairement si curieuses. Sa sagesse et la pénétration de son esprit la rendaient chère à tout le monde; on avait souvent recours à ses conseils. Toujours occupée à la lecture des Vies des Pères et de l'Ecriture Sainte, elle y puisait ce goût des choses célestes qui

Digitized by Google

contribue si puissamment à soutenir et animer la ferveur dans le service de Dieu. Ses austérités étaient étonnantes, et d'autant plus admirables, qu'elle n'était que catéchumène ; car elle ne reçut le Baptême que quelque temps avant sa mort. Elle éleva ses enfants selon les maximes de la religion, persuadée qu'une éducation chrétienne était le premier bien à leur transmettre. Ils répondirent parfaitement à ses soins, et se montrèrent dignes d'appartenir à une famille si sainte. Gorgonie ne parvint pas à un âge bien avancée ; elle mourut entre les bras de sa sainte mère vers l'an 372 [1].

SAINT FINGARS

ET SES COMPAGNONS MARTYRS.

Entre les conversions que fit Saint Patrick, à son arrivée dans l'Irlande, on remarque celle de Fingars ou Guigner, fils de Clayton.

En 453, ce monarque de l'Ultonie, irrité de l'avoir vu opposer seul une marque de respect au mépris que les rois assemblés prodiguaient au saint missionnaire, et surtout de ce que le jeune prince embrassa le christianisme, le bannit de ses états. Un grand nombre de seigneurs qui l'avaient imité partagèrent son exil.

L'Armorique était l'asile ordinaire des étrangers malheureux. Le roi Andreu accueillit les exilés avec bienveillance. Fingars quitta bientôt le palais de son hôte. Une grotte devint sa demeure et le gland sa nourriture. Ses compagnons le trouvèrent dans cette retraite. Le souverain de la petite Bretagne fit construire un monastère à cet illustre anachorète, dans Pluvigner, paroisse du diocèse de Vannes. Le Saint y réunit beaucoup de disciples, dont plusieurs étaient Irlandais et avaient vécu avec lui à la cour d'Andreu. Evitant tout rapport avec les étrangers, il ne s'occupa que de la direction de sa communauté.

La situation où il avait laissé l'Irlande affligeait son cœur : il

[1] Emprunté aux précieuses additions faites à Godescard par Mgr Doney, évêque de Montauban.

Digitized by Google

partit pour porter le flambeau de la foi à son père et à ses concitoyens.

Quelle ne fut pas son allégresse, quand il vit que Saint Patrick avait fait fleurir la religion dans l'Ultonie. Les nouveaux chrétiens lui offrirent la couronne de Clyton que la mort venait de leur ravir. Il refusa les honneurs de la terre, pour acquérir plus sûrement ceux du ciel, et pour les procurer plus librement aux autres.

L'Angleterre opprimée par les Saxons infidèles excitait sa compassion. A la tête de sept cent soixante-dix personnes vertueuses, parmi lesquelles on distinguait sept prélats, sa sœur Sainte Piale, Sainte Jics, et une foule de religieux, il partit pour porter le flambeau de la foi aux Saxons encore païens. Ces missionnaires charitables arrivèrent dans la Cornouaille Anglaise vers 455.

Hengiot, chef de la horde dévastatrice, y poursuivait les Bretons avec tant d'acharnement, que les déserts et les montagnes ne les mettaient point à l'abri de ses coups. Soit aversion pour le christianisme, soit affectation de confondre nos paisibles voyageurs avec ses ennemis, il ordonna de les massacrer.

Fingars exhorta ses compagnons à souffrir courageusement la mort, et à pardonner à leurs meurtriers. Il eut lui-même la tête tranchée, et pratiqua généreusement ce qu'il recommandait aux autres.

SAINT BUDOCK,

ABBÉ.

Budock naquit dans la Grande-Bretagne vers l'an 345, et il cultiva soigneusement son esprit et son cœur. Bientôt prenant Dieu pour héritage, il se fit religieux et s'acquit une brillante réputation de connaissances et de vertus. Les Saxons qui vinrent ravager sa patrie, le forcèrent à chercher une retraite dans une contrée plus heureuse. Il passa dans l'Armorique et s'établit dans l'île Verte, voisine de Bréhat [1]. Là, tout en se sanctifiant, il put faire trois bonnes œuvres d'une haute importance.

[1] Dans le département des Côtes-du-Nord.

Digitized by Google

Premièrement, il réunit dans son asile une foule de religieux anglais, chassés comme lui par les barbares. Il fut le consolateur, le nourricier et le modèle de ces sages exilés; il dirigea avec un zèle admirable la fervente communauté formée par ses soins.

Deuxièmement, pour rendre sa présence profitable aux généreux Armoricains, il ouvrit une école qui fut rapidement fréquentée. Les enfants destinés au culte des autels lui étaient spécialement confiés. Il les élevait avec une attention continuelle et un succès complet dans l'étude des sciences et du bien. Il passait pour le maître le plus habile de tout le pays. C'était l'Aristote de ce temps, par l'étendue de ses lumières.

Il forma une multitude d'élèves qui devinrent les docteurs et les exemples de ces régions. Saint Guénolé, Saint Guéthenor et Saint Jagu furent de ce nombre. L'île Verte prit le nom d'Isle-des-Lauriers, à cause des palmes qu'il distribuait aux étudiants les plus dignes.

Troisièmement, le charitable abbé venait souvent sur le continent prêcher la parole de Dieu. Il fut l'apôtre de ces parages. A sa voix, les brebis égarées rentraient dans le bercail, où elles retrouvaient le bonheur. Il fit briller le flambeau de la foi aux yeux de ceux qui étaient encore dans les ténèbres, et il affermit dans le bien ceux qui le pratiquaient déjà.

Au milieu de ces travaux, aussi nombreux qu'utiles, Budock, menait une vie pénitente, n'ayant pour vêtement que des peaux de chèvres, qui couvraient son cilice, ne mangeant que du pain d'orge, cuit sur la cendre, ne buvant que de l'eau où l'on faisait fermenter des fruits sauvages, toujours occupé, n'ayant d'autre lit que le sable, avec une pierre pour chevet.

Cette règle si austère ne l'empêcha pas de parcourir une carrière très-longue. Il était extrêmement âgé, quand, en 437, il donna onze religieux à son disciple Guénolé, pour fonder une nouvelle maison. Il leur adressa d'excellents avis, les embrassa tous avec attendrissement, les bénit et les recommanda à la divine providence.

Saint Budock persévéra dans le service de Dieu et du prochain jusqu'à sa mort, qui arriva vers l'an 450.

Digitized by Google

SAINT BUDOC,

ÉVÊQUE DE DOL.

Budoc ou Deroch, naquit l'an 540, près d'Aberfraw en Irlande, du comte de Goëlo et de Sainte Azénore, fille du prince de Léon. Sa vertueuse mère, victime de la jalousie fut exilée, lorsqu'elle le portait encore. La providence veilla sur eux, l'enfant du miracle fut élevé par celle qui lui avait donné le jour et par l'abbé d'Youghall, qui avait ouvert un asile à leur infortune. Le comte, revenu de ses préventions, rendit sa tendresse à son épouse et à son fils. Ils eurent la consolation de le voir, dans leur retraite, de lui donner des soins dans la maladie mortelle qui l'y atteignit. Ils allèrent souvent prier sa tombe. Budoc renonça généreusement à l'héritage de ses parents, et se consacra de bonne heure à Dieu, dans l'abbaye qui lui avait servi de maison paternelle. Ce modèle des bons fils ne cessa de s'occuper du bonheur de sa mère. Il redoubla d'empressement à la servir dans la maladie qui la lui enleva. La charité de Budoc, plus forte que la mort, se prolongea au-delà du terme de la vie de ses parents. Il priait et offrait le Saint Sacrifice pour leur assurer une éternité de gloire et de délices.

Il fit des progrès continuels dans la science et dans la sagesse si bien qu'à la mort de l'abbé, il fut choisi pour le remplacer. Aussitôt brillèrent les talents et les grâces dont le ciel l'avait enrichi. Sa réputation de capacité et de vertu, s'étendit dans toute la contrée.

L'archevêque de Cashel mourut. Les Irlandais voulurent lui donner un digne successeur dans la discussion des âmes et dans la seigneurie temporelle. Considérant la naissance, les lumières, la charité et la perfection de Budoc, ils le firent sacrer et couronner, comme le leur avait conseillé le prélat expirant.

On se promettait un siècle d'or sous le gouvernement du nouveau pontife ; mais, deux ans après, il se délivra du poids des grandeurs, s'enfuit secrètement, et vint débarquer à Porspoder, dans le diocèse de Léon.

Digitized by Google

Il y avait encore des traces du paganisme dans ces parages surtout depuis que les Danois s'y étaient introduits avec le désir de rétablir l'idolâtrie. D'un autre côté, le pélagianisme venant des îles Britanniques, avait affecté une grande partie du Bas-Léonnais. Malgré les ouvriers évangéliques, il restait de l'ivraie parmi le bon grain. Ce fut pour le salut de plusieurs que le Rédempteur du monde envoya Budoc en ces lieux. Il prêcha avec un zèle infatigable. Les idoles furent brisées, les autels renversés, les temples purifiés et consacrés au vrai Dieu. L'apôtre instruisit, édifia tout le monde, éleva des croix sur les chemins, baptisa les infidèles qui se convertirent, réconcilia les hérétiques, administra les Sacrements, et montra une activité prodigieuse.

Le soir il regagnait son ermitage, passait la nuit à prier, à lire; puis, il prenait un peu de repos sur la pierre ; et, ayant célébré la messe au point du jour, il recommençait ses charitables exercices.

L'évêque de Léon applaudit à son zèle, et lui donna les plus amples pouvoirs. L'humilité du Saint ne voulut pas les exercer, se contentant de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité du prochain.

Après un an de séjour à Pospoder, il s'éloigna de ce lieu trop fréquenté et d'ailleurs incommode, à cause du fracas des flots qui s'y brisent contre les écueils. Il s'arrêta à l'endroit où se trouve l'église de Plourin, y bâtit un ermitage et une chapelle, et se remit à catéchiser avec un tel succès qu'il extirpa le paganisme. Il se chargea de conduire cette nouvelle chrétienté. Or fut d'abord ravi d'avoir un tel pasteur : mais bientôt des libertins résistèrent à ses corrections paternelles. Il fut obligé de les retrancher du corps de l'Eglise. Ils résolurent de perdre celui qui voulait les sauver. Le Saint partit pour leur épargner un parricide. Il se rendit auprès de l'évêque de Saint-Paul, et se démit de sa paroisse pour aller chez Saint Magloire, qui le fit abbé du monastère de Dol.

Ce pieux prélat désirait se retirer dans un désert pour s'y préparer à la mort. Il trouva Budoc bien propre à le remplacer ; mais il voulait obtenir l'approbation papale. Il découvrit ses intention-

Digitized by Google

au clergé, qui en fut unanimement satisfait. On obtint avec peine le consentement de celui qu'on voulait placer sur le trône épiscopal. Quand il eut accepté, il partit pour Rome, bien accompagné d'ecclésiastiques, et portant des lettres de recommandation du clergé, des princes de Bretagne et de saint Magloire.

Saint Grégoire le Grand l'accueillit avec bonté, confirma l'élection et l'honora du pallium. Budoc fit son entrée solennelle dans l'église de Dol. Saint Magloire alla terminer ses jours dans la solitude. Son digne successeur signala son règne par l'exemple de toutes les vertus, et par d'innombrables bienfaits répandus sur son heureux troupeau.

Il veillait à ce que l'office fût célébré avec majesté, et il y assistait ponctuellement. Il pontifiait avec une grande dignité, réunie à une humilité si profonde, que sa vue inspirait de la dévotion même aux plus indifférents. Il distribuait à ses ouailles le pain de la parole de vie, et entretenait dans les monastères des élèves qu'il faisait instruire et former à la vertu, pour en faire des dispensateurs célestes des dons de Dieu. Il était exact dans ses visites pastorales, qu'il faisait ordinairement à pied. Il tenait régulièrement les synodes diocésains, assistait aux conciles provinciaux et faisait observer ce qui y avait été résolu.

Cependant saint Magloire voulut chercher une retraite plus absolue ; mais pour que le diocèse profitât de l'édification que donnait son ancien pasteur, Budoc le retint.

Notre saint prélat, après avoir gouverné saintement pendant vingt années, tomba malade vers la mi-novembre 618. Il mit ordre à ses affaires ; et sachant que plusieurs de ceux qu'il avait excommuniés se repentaient, il se hâta de les absoudre, et ordonna qu'après sa mort son bras droit fut porté à Plourin, par son aumônier, Hydulte, qui en donnerait la bénédiction au peuple en signe d'absolution, et le lui laisserait comme un gage de son affection pour son ancienne paroisse. Il exhorta ses religieux de Kerfeunen à persévérer dans le bien, les bénit, reçut les Sacrements d'Eucharistie, et d'Extrême-Onction, que lui administra devant le chapitre, l'archidiacre saint Génevé, qui fut son successeur.

Digitized by Google

Saint Budoc passa la nuit à prier, les mains et le cœur élevés au ciel, et les yeux fixés sur un crucifix. Il rendit son âme à Dieu le 9 décembre 618.

Déric admet un autre Saint Budoc, que l'auteur de la chronique de Saint Brieuc qualifie d'évêque de Léon. Ce saint prélat ajoute Déric, était Irlandais, et un de ces évêques régionnaires qui furent chassés par les Saxons et obligés de se retirer dans l'Armorique. Il succéda à saint Paul Aurélien, abdiqua, vécut en solitaire à Porspoder et ensuite à Plourin, où il mourut saintement.

Plusieurs de ces particularités conviennent à saint Budoc de Dol, et portent à croire que c'est le même.

Il naquit en Irlande, il fut évêque, il vint en Bretagne, il habita le Léonnais, il se retira à Porspoder, puis à Plourin où il est honoré.

SAINT SUBRAN,

ABBÉ A PÉRIGUEUX.

Saint Cyprien vulgairement appelé Saint *Subran* dans le pays de Périgord, s'étant dévoué au service de Dieu dans une grande jeunesse, embrassa la vie monastique sous la discipline d'un abbé nommé Saval ou Savalon, du temps du roi Clotaire Ier. Après avoir passé plusieurs années dans le monastère de Genouillac, et s'y être perfectionné dans les exercices les plus saints de la vie cénobitique ou de communauté, il se retira dans une solitude proche de la Dordogne où il se fit un ermitage, qui paraît avoir été converti depuis en un village, qui porte encore aujourd'hui son nom. Il paraît qu'il mourut vers la fin du règne de Chilpéric, puisqu'il vivait sous Cartère ou Chartier, évêque de Périgueux, qui assista au second concile de Macon l'an 585, et qu'il n'était plus au monde lorsque saint Grégoire de Tours faisait son recueil de la gloire des Confesseurs. Cet auteur n'a point oublié de donner un rang à notre Saint dans une si glorieuse compagnie, considérant que Dieu après l'avoir gratifié du don des miracles de son vivant, l'honorait encore des mêmes faveurs

Digitized by Google

après sa mort pour rendre témoignage à sa sainteté devant les hommes et récompenser la foi de ceux qui avaient recours à son intercession. La fête de Saint Cyprien est marquée au 9 décembre dans les martyrologes du neuvième siècle surtout dans ceux d'Adon, et Usuard ainsi que dans le Martyrologe romain.

SAINTE DÉOTILE,

VIERGE ET ABBESSE DE BLANGY.

Déotile, sœur de Sainte Gertrude, voulut, dès son enfance, se donner à Dieu. Elle entra dans le monastère de Blangy-en-Artois, dont Berthe sa mère était abbesse. Lorsqu'on la vit capable de gouverner l'abbaye de Blangy, sa mère donna sa démission d'abbesse et pour se préparer à paraître devant Dieu elle se renferma dans une cellule, où elle mena la vie solitaire. Déotile seule la visitait lorsqu'elle avait besoin de lumière et de sages avis. Ayant perdu sa mère, elle lui survécut peu, et mourut au milieu du huitième siècle. On l'enterra auprès de Sainte Berthe. Environ cinquante ans après, les Normands brûlèrent l'abbaye de Blangy. Les religieuses emportèrent les reliques des bienheureuses Berthe et Déotile et les donnèrent à l'abbaye d'Erstein où elles furent glorifiées par plusieurs miracles.

SAINT BENOIT,

ÉVÊQUE.

D'anciennes Heures manuscrites, qu'on voit à la bibliothèque de Saint-Brieuc, et qui étaient faites pour la Bretagne, marquent ce saint prélat en ce jour. Serait-ce Benoît, fils de Budic, comte de Cornouaille et successeur de Salvator, à Quimper, vers 940?

L'Ethale, moine de Saint-Mesmin, dit de ce prélat: « Alors le vénérable évêque Benoît, venant de Bretagne, acheta ce lieu. Ce saint évêque était rempli de toutes sortes de grâces, d'une très-noble origine, quand appliqué à tous les biens de l'esprit et surtout assidu à l'oraison, offrant chaque jour le Saint Sacrifice, puis debout, il récitait de mémoire l'Evangile de Saint Jean.

Digitized by Google

Après un bref séjour à Saint Mesmin,-Benoît revint dans son diocèse. Il mourut vers 971. » Ogée dit dans son Dictionnaire : « Benoît, neveu de Grallou, comte de Cornouaille, fut évêque de Quimper. Ce prélat est célèbre dans l'histoire pour la beauté de sa figure et de sa taille, la décence et la majesté de son maintien, et par les vertus qui le firent chérir de son troupeau. Nous avons un sermon de lui. Gallet montre que c'est à tort que Lobineau confond un évêque si digne de vénération avec un Benoit très postérieur et marié. »

SAINTE WULFHILDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Wulfhilde, issue d'une des premières familles de l'Angleterre, montra, dès son enfance beaucoup de mépris pour les choses de ce monde. Selon ses bons désirs, ses parents la firent élever dans le monastère de Winchester. Le roi Edgar qui l'avait vu là, conçut pour elle une violente passion ; mais il employa vainement les prières, les promesses, les présents, pour la détacher de Dieu.

Il fit entrer dans ses vues une tante de Wulfilde. Celle-ci, feignant d'être malade, envoya chercher sa nièce. Le roi arriva aussitôt. Wulfhilde ne tarda pas à sentir le danger qu'elle courait ; elle s'enfuit, malgré les efforts que faisait le prince pour la retenir ; elle courut se réfugier dans une église, au pied de l'autel.

Depuis assez longtemps elle méditait d'embrasser l'état religieux ; ce qui venait de lui arriver lui fournit un motif d'exécuter sa résolution.

Etant entrée dans le monastère de Barking, auquel elle donna des biens considérables, elle en devint abbesse. Wulfhilde céda aussi au même monastère la possession de vingt villages de son patrimoine. Elle en fonda un second à Horton dans le comté de Dorsan. Elle gouverna ces deux maisons avec autant de prudence que de sainteté, et elle donna l'exemple de toutes les vertus à ses Sœurs. Son zèle lui attira des ennemis, et la reine Elflède en

Digitized by Google

vint jusqu'à la chasser de son monastère ; mais elle y fut ensuite établie d'une manière honorable. Elle mourut en 990, sous le règne d'Ethelred II. On lit dans Guillaume de Malmesbury et dans d'autres écrivains, qu'il s'opéra plusieurs miracles sur son tombeau.

LA Bse CLAIRE-ISABELLE FORNARI,

CLARISSE.

Claire Isabelle, née à Rome en 1597, se montra de bonne heure appelée à la vie religieuse ; et aussitôt qu'elle le put elle entra dans le couvent des Clarisses de Todi. Elle y fut bientôt un modèle et enrichit son âme des vertus les plus héroïques. Dieu la combla de dons et des miracles signalèrent sa vie qui ne fut pas bien longue, dévorée par la pénitence et le dévouement ; elle s'en alla à Dieu le 9 décembre 1644, âgée de quarante-sept ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 9 décembre de l'an 1629 fut posée à Paris, par le roi Louis XIII, la première pierre de l'église Notre-Dame-des-Victoires. C'était le second dimanche de l'Avent. Le roi faisait élever cette église en reconnaissance des victoires que Dieu et la très Sainte Vierge lui avaient fait remporter sur les protestants au siége de la Rochelle, l'année précédente. Cette église fut bâtie sur les dessins de l'architecte Cartant, et devint, comme nous l'avons dit, le siége d'une illustre archiconfrérie, répandue par toute la terre pour la conversion des pécheurs et l'universelle victoire de l'Eglise.

Au mois de décembre 1584 fut érigée dans le collége des Jésuites à Rome, par l'autorité de Grégoire XIII, la Congrégation de l'Annonciation de la très Sainte Vierge, d'où toutes les autres congrégations établies dans les colléges de la Compagnie de Jésus tirent leur origine.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Tolède en Espagne, fête de sainte Léocadie, vierge et martyre, qui, dans la persécution de l'empereur Dioclétien, ayant souffert une dure prison par ordre de Dacien, préfet des Espagnes, et ayant appris les cruels tourments de Sainte Eulalie et des autres martyrs, se mit en prières à genoux, et rendit à Dieu son âme sans tache.

A Carthage, saint Restitute, évêque et martyr, à la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple à son sujet,

Encore en Afrique, saint Pierre, saint Successe, saint Bassien, saint Primitif et vingt autres martyrs.

A Limoges en France, sainte Valère, vierge et martyre.

A Vérone, saint Procule, évêque, qui, dans la persécution de Dioclétien, fut meurtri de soufflets et de coups de bâton, puis chassé de la ville. Enfin, ayant été rendu à son église, il mourut en paix.

A Pavie, saint Syr, premier évêque de cette ville, qui brilla par ses miracles et ses vertus apostoliques.

A Apamée en Syrie, saint Julien, évêque, qui brilla par sa sainteté au temps de Sévère.

A Périgueux en France, saint Subran, abbé, homme d'une grande sainteté.

[1] QUINTO IDUS DECEMBRIS.

Toleti in Hispania natalis sanctæ Leocadiæ Virginis et Martyris, quæ in persecutione Diocletiani Imperatoris a Præfecto Hispaniarum Daciano dura carceris custodia macerata, cum gravissimos beatæ Eulaliæ et reliquorum Martyrum cruciatus audisset, genibus in oratione positis, impollutum spiritum Christo reddidit. — Carthagine sancti Restituti Episcopi et Martyris, in cujus solemnitate sanctus Augustinus de eo ad populum sermonem habuit. — Item in Africa sanctorum Martyrum Petri, Successi, Bassiani, Primitivi, et aliorum viginti. — Lemocivis in Gallia sanctæ Valeriæ et Martyris. — Veronæ sancti Proculi Episcopi, qui in persecutione Diocletiani colaphis ac fustibus cæsus, et civitate pulsus, tandem in Ecclesiam suam restitutus quievit in pace. — Paviæ sancti Syri primi ejusdem civitatis Episcopi, qui apostolicis signis et virtutibus claruit. — Apameæ in Syria beati Juliani Episcopi, qui tempore Severi sanctitate refulsit. — Petragoricis in Gallia sancti Cypriani Abbatis, magnæ sanctitatis viri. — Nazianzi sanctæ Gorgoniæ sororis beati Gregorii theologi, cujus ipse virtutes et miracula conscripsit.

Digitized by Google

A Nazianze, sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire le Théologien, qui a écrit lui-même ses miracles et ses vertus.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Martinien et ses compagnons, martyrs près de Lyon.
Le B. Anguerran, moine de saint Riquier, au onzième siècle.
Saint Barsuse, confesseur en Ethiopie.
Sainte Pollence et saint Géronte, martyrs à Antioche avec quelques autres.
La Bienheureuse Balde (*Balda*) abbesse de Jouarre, au septième siècle.
Saint Turne, martyr avec Saint Publicien.
Saint Abrace, honoré chez les Ethiopiens.
Saint Egbert, évêque de Trèves au dixième siècle.
Saint Iléraclien, évêque honoré ce jour à Pisaure.
Saint Lesmon, solitaire en Ecosse, au huitième siècle.
Saint Michel, moine et diacre à Ethiopie.
Saint Nectaire, confesseur en Auvergne, au huitième siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Le 9 décembre, un grand nombre de prêtres, notamment du diocèse d'Angers, furent livrés à l'abominable Carrier qui siégeait à Nantes : il trouvait la guillotine trop lente et jetait à la Loire ses victimes. C'étaient surtout des prêtres, des religieux et de saintes filles qui s'étaient données à Dieu.

Nous citerons vingt-sept de ces victimes : Aimé Baudry, prêtre de Metz, Bertry et Beurrier, prêtres du diocèse d'Angers, Charbonnier, Chauvignié, deux Claveul, sans doute parents, Dagoneau, Delaage, Forget, Gagnerie, Garnier, Gault de la Grange, Lahaye, Monbeaut, Le Camus, Le Gault, Lejeune, Lebresle de Kerbernard, Maillardière, Malterre, Métayer, Moreau, Patenaille, Pavalier, Roussel, Saint-Gille, Suchet.

Tous ces prêtres et plusieurs autres furent noyés dans la Loire, à Nantes. D'autres subirent un autre martyre. Antoine Chollet, déporté à Synnamary, y mourut ce même jour de l'an 1798.

Digitized by Google

Jacques Louis Havoit, prêtre du diocèse de Périgueux, embarqué à Rochefort pour la déportation, mort ce même jour dans l'entrepont le 9 décembre 1794.

Théodore Rivière, prêtre du diocèse de Mende, pour éviter le serment schismatique, s'en alla en Italie en 1792 revint en 1794, fut arrêté et condamné à mort par le tribunal criminel du département du Var, comme émigré rentré, guillotiné le 9 décembre 1794.

Charles Solone, prêtre du diocèse de Belley, se cacha pour éviter le serment; découvert vers la fin de 1793, il fut condamné à mort par le tribunal criminel du département de l'Ain, et exécuté le 9 décembre 1794.

Digitized by Google

DIXIÉME JOUR DE DÉCEMBRE.

La translation de la Sainte Maison de Nazareth. — Sainte Valère, vierge et martyre. — Sainte Eulalie de Mérida, vierge et martyre. — Saint Melchiade, pape. — Saint Fiveten, prêtre. — Le bienheureux Tarquille, prieur de Marcigny. — Le bienheureux Barthelemy, frère mineur. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE NAZARETH.

Vers la fin du treizième siècle, la nouvelle soudaine et terrible que la Terre-Sainte était perdue pour les chrétiens répandit une profonde tristesse dans les âmes pieuses, tristesse qui n'y est point encore effacée ; car si Jésus a pleuré sur Jérusalem, un vrai chrétien peut-il y être insensible? mais dans le même temps une autre nouvelle, silencieuse et calme, vint réjouir les âmes pieuses et les réjouit encore : la Sainte Maison de Nazareth, où la Vierge Marie conçut le Verbe fait chair, a été transportée par les Anges en Dalmatie, et de là dans la Marche d'Ancône, près de Récanati, à Lorette, où elle est encore.

C'était dans l'année 1291; les saints Lieux de la Palestine étaient envahis ; l'église magnifique que l'impératrice Hélène avait élevée à Nazareth, venait de tomber sous le marteau destructeur des mahométans ; la Sainte Maison qu'elle renfermait allait bientôt peut-être avoir le même sort, lorsque Dieu ordonna à ses Anges de la transporter sur les terres heureuses de la fidèle Dalmatie. On était au dix du mois de mai ; à la seconde veille de la nuit, le sanctuaire de Nazareth avait été déposé sur les rivages de l'Adriatique, entre Tersatz et Fiume, dans un lieu appelé vulgairement Rauniza par les habitants du pays. Nicolas IV gouvernait alors l'Eglise, et Rodolphe de Habsbourg, l'empire ; la

Digitized by Google

ville de Tersatz obéissait à Nicolas Frangipane, issu de l'antique race des Aniciens, dont l'autorité s'étendait sur les terres de la Croatie et de la Sclavonie. Au lever de l'aurore, quelques habitants aperçurent avec étonnement le nouvel édifice, placé dans un lieu où jamais l'on n'avait vu jusque-là ni maison ni cabane. Le bruit du prodige est bientôt répandu; on accourt, on examine, on admire le bâtiment mystérieux, construit de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par du ciment; on s'étonne de la singularité de sa structure, de son air d'antiquité, de sa forme orientale; on ne peut surtout expliquer comment elle se tient debout, posée sur la terre nue sans aucun fondement.

Mais la surprise augmente quand on pénètre dans l'intérieur. La chambre formait un carré oblong. Le plafond, surmonté d'un petit clocher, était de bois, peint en couleur d'azur et divisé en plusieurs compartiments, parsemé çà et là d'étoiles dorées. Autour des murs et au-dessus des lambris, on remarquait plusieurs demi-cercles qui s'arrondissaient les uns près des autres et paraissaient entremêlés de vases diversement variés dans leurs formes. Les murs, épais d'environ une coudée, construits sans règle et sans niveau, ne suivaient pas exactement la ligne verticale. Ils étaient recouverts d'un enduit où l'on voyait en peinture les principaux mystères de ce lieu sacré. Une porte assez large, ouverte dans une des parties latérales, donnait entrée dans ce mystérieux séjour. A droite, s'ouvrait une étroite et unique fenêtre. En face, s'élevait un autel construit en pierres fortes et carrées, que dominait une croix grecque antique, ornée d'un crucifix peint sur une toile collée au bois, où se lisait le titre de notre salut: Jésus le Nazaréen, roi des Juifs.

Près de l'autel on apercevait une petite armoire d'une admirable simplicité, destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage; elle renfermait quelques petits vases semblables à ceux dont se servent les mères pour donner la nourriture à leurs enfants. A gauche, une espèce de cheminée ou de foyer, surmontée d'une niche précieuse soutenue par des colonnes ornées de cannelures et de volutes, et terminée par une voûte

Digitized by Google

arrondie, formée par cinq lunes qui se joignaient et s'enchaînaient mutuellement. Là était placée une statue de cèdre, représentant la bienheureuse Vierge debout et portant l'enfant Jésus dans ses bras. Les visages étaient peints d'une espèce de couleur semblable à l'argent, mais noircis par le temps et sans doute par la fumée des cierges brûlés devant ces saintes images. Une couronne de perles posée sur la tête de Marie relevait la noblesse de son front ; ses cheveux, partagés à la Nazaréenne, flottaient sur son cou et sur ses épaules. Son corps était vêtu d'une robe dorée qui, soutenue par une large ceinture, tombait flottante jusqu'aux pieds ; un manteau bleu recouvrait son dos sacré ; l'un et l'autre étaient ciselés et formés du même bois que la statue elle-même. Jésus, d'une taille plus grande que celle des enfants ordinaires, avec un visage où respirait une divine majesté, et qu'embellissait une chevelure partagée sur le front, comme celle des Nazaréens, dont il portait l'habit et la ceinture, levait les premiers doigts de la main droite, comme pour donner la bénédiction, et, de la gauche, soutenait un globe, symbole de son pouvoir souverain sur l'univers. L'image de la Sainte Vierge, au moment de son arrivée, était couverte d'une robe de laine de couleur rouge, qui se conserve encore aujourd'hui et demeure sans altération. Telle était la disposition de la Sainte Chapelle, lorsqu'elle vint se reposer dans la Dalmatie [1].

La stupeur était générale ; on se demandait l'un à l'autre quelle pouvait être cette demeure inconnue, quelle main avait tracé ces figures, quelle puissance avait fait apparaître en un instant ce nouveau sanctuaire ; tous interrogeaient, nul ne pouvait répondre, lorsque tout d'un coup s'élance au milieu du peuple le vénérable pasteur de l'église Saint-Georges, l'évêque Alexandre, natif de Modruzia. Sa présence excite un cri général de surprise ; on le savait gravement malade, sans espérance presque de guérison ; et cependant le voilà plein de vie et de santé ; le mal a disparu ; la fièvre n'a pas laissé la moindre trace.

[1] *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par A.-B. Caillau. Paris, 1843, p. 9 et seqq.

Digitized by Google

La nuit, dans son lit de douleur, il avait ressenti le plus ardent désir d'aller contempler de ses yeux le prodige dont il vient d'apprendre la nouvelle ; dans ce moment il se voue à Marie, dont on lui a dépeint la miraculeuse image. Soudain le ciel s'est ouvert à ses yeux, la Très-Sainte Vierge se montre au milieu des Anges qui l'environnent, et d'une voix dont la douceur ravit intérieurement le cœur : « Mon fils, lui dit-elle, tu m'as appelée ; me voici pour te donner un efficace secours et te dévoiler le secret dont tu souhaites la connaissance. Sache donc que la sainte demeure apportée récemment sur ce territoire est la maison même où j'ai pris naissance et reçu presque toute mon éducation. C'est là qu'à la nouvelle apportée par l'Archange Gabriel, j'ai conçu par l'opération du Saint-Esprit le divin Enfant. C'est là que *le Verbe s'est fait chair !* Aussi, après mon trépas, les Apôtres ont-ils consacré ce toit illustré par de si hauts mystères, et se sont-ils disputé l'honneur d'y célébrer l'auguste Sacrifice. L'autel, transporté au même pays, est celui même que dressa l'Apôtre saint Pierre. Le crucifix que l'on y remarque, y fut placé autrefois par les Apôtres. La statue de cèdre est mon image faite par la main de l'Évangéliste saint Luc, qui, guidé par l'attachement qu'il avait pour moi, a exprimé, par les ressources de l'art, la ressemblance de mes traits, autant qu'il est possible à un mortel. Cette maison, aimée du ciel, environnée pendant tant de siècles d'honneurs dans la Galilée, mais aujourd'hui privée d'hommages au milieu de la défaillance de la foi, a passé de Nazareth sur ces rivages. Ici point de doute : l'auteur de ce grand évènement est ce Dieu près duquel nulle parole n'est impossible. Du reste, afin que tu en sois toi-même le témoin et le prédicateur, reçois ta guérison. Ton retour subit à la santé au milieu d'une si longue maladie fera foi de ce prodige. »

Ainsi parla Marie, et, s'élevant vers le ciel, elle disparut, laissant la chambre embaumée d'une odeur céleste. Le ministre fidèle sentit le mal s'évanouir, la fièvre s'éteindre, la force renaître ; se lever, se jeter à genoux, bénir sa bienfaitrice, courir à l'auguste sanctuaire pour lui présenter ses actions de grâces, furent tout à la fois et le besoin de sa reconnaissance et la preuve

Digitized by Google

que cette visite surnaturelle n'était pas une chimère enfantée dans un cerveau égaré par la douleur.

Nicolas Frangipane, qui gouvernait alors cette contrée, était absent ; il avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg : au milieu de cette expédition militaire, il reçoit la nouvelle de ce prodigieux évènement. Le prince lui donne la permission de quitter le camp pour aller s'assurer de la vérité. La longueur du chemin ne l'arrête point ; il vient en personne à Tersatz, où, sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations. Ce n'est pas encore là à ses yeux une démonstration assez assurée : quatre de ses sujets, choisis de sa main, hommes sages et prudents, entre lesquels on remarquait, outre l'évêque Alexandre, Sigismond Orsich et Jean Grégoruschi, se transportèrent à Nazareth, pour examiner et rapprocher les circonstances de ce fait extraordinaire. Leur commission sera remplie avec autant de fidélité que de diligence. Leur rapport sera concluant : à Nazareth de Galilée, la maison natale de la Très-Sainte Vierge ne se trouvait plus ; elle avait été détachée de ses bases, qui existaient encore ; nulle différence entre la nature des pierres restées dans les fondements, et la qualité de celles qui composaient le saint édifice ; conformité parfaite dans les mesures pour la longueur et la largeur du bâtiment. Leur témoignage est rédigé par écrit ; il est confirmé par un serment solennel ; il est authentique selon les formes voulues par la loi. Plus de doute, plus d'incertitude. La dévotion a pris un rapide essor ; les peuples accourent de toutes parts. Les provinces de la Bosnie, de la Servie, de l'Albanie, de la Croatie semblent se vider pour répandre leurs habitants sur cette terre favorisée du ciel. Pour faciliter l'empressement des pèlerins, Frangipane fit entourer les murs bénits de grosses poutres recouvertes avec des planches, selon le goût du pays, où les constructions de ce genre étaient encore en usage, et prodigua les riches offrandes pour augmenter la splendeur de ce vénérable sanctuaire à mesure que la renommée en répandait plus loin la connaissance.

Trois ans et demi après son arrivée à Teratz, la maison de

Digitized by Google

Nazareth, portée par les mains des Anges, s'éleva de nouveau dans les airs et disparut aux regards de ce peuple désolé. Le prince fit construire à la même place et sur les mêmes vestiges une petite chapelle, où on lit encore aujourd'hui : Ici est le lieu où fut autrefois la très-sainte demeure de la bienheureuse Vierge de Lorette, qui maintenant est honorée sur les terres de Récanati. Sur le chemin, on fit graver cette inscription en langue italienne : La sainte Maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersatz l'an 1291, le 10 mai, et se retira le 10 décembre 1294. Les Souverains Pontifes accordèrent plusieurs grâces à la chapelle commémorative de Tersatz. Le clergé et le peuple continuent d'y chanter cette hymne : O Marie ! ici vous êtes venue avec votre maison, afin de dispenser la grâce comme pieuse Mère du Christ. Nazareth fut votre berceau, mais Tersatz fut votre premier port, quand vous cherchiez une nouvelle patrie. Vous avez porté ailleurs votre demeure sacrée, mais vous n'en êtes pas moins restée avec nous, ô Reine de clémence. Nous nous félicitons d'avoir été jugés dignes de conserver votre présence maternelle.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, on voit tous les ans les Dalmates traverser par troupe la mer Adriatique; et venir à Lorette, autant pour déplorer leur veuvage que pour vénérer le berceau de Marie. Toujours dans leur bouche sont ces paroles solennelles : Revenez à nous, Marie, revenez. L'an 1559, plus de trois cents pèlerins de cette contrée avec leurs femmes et leurs enfants arrivèrent à Lorette, portant des flambeaux allumés, s'arrêtèrent d'abord à la grande porte, où ils se prosternèrent pour implorer le secours de Dieu et de sa sainte Mère, puis furent tous à genoux rangés en ordre par les prêtres qu'ils avaient amenés avec eux, et entrèrent ainsi dans leur temple en criant d'une seule voix dans leur idiôme naturel : Retournez, retournez à nous, ô Marie ! Marie, retournez à Fiume !... Marie !.. Marie ! Leur douleur était si vive, et leur prière si fervente, que le témoin qui en écrivit l'histoire cherchait à leur imposer silence, craignant, dit-il, que de si ardentes supplications ne fussent exaucées, et que la Sainte Chapelle ne fût ravie à l'Italie pour

Digitized by Google

aller à Tersatz reprendre son ancienne position. Aussi le Souverain Pontife voulut-il favoriser la dévotion de ce bon peuple, en fondant à Lorette un hospice pour recevoir plusieurs familles de Dalmatie qui n'avaient pu se déterminer à retourner dans leur pays en quittant la Vierge de Nazareth, et ne regardaient plus pour leur patrie que le lieu qu'elle avait elle-même daigné choisir pour sa résidence.

Quant à l'histoire de la nouvelle translation, voici en quels termes un ermite du temps et du pays, Paul Della Selva, l'écrivit au roi de Naples, Charles II.

« Au nom de Dieu. Ainsi soit-il. Roi, pour satisfaire à votre pieuse curiosité, qui m'a confié la narration du grand miracle de la translation faite par les Anges de la Maison de la Sainte Vierge, apportée sur les rivages de l'Italie, dans la province d'Ancône, au territoire de Récanati ; voici comment la chose est arrivée, ainsi que je l'ai souvent entendu raconter par des hommes dignes de foi et originaires de Récanati, savoir : François Petri, chanoine de cette ville, et Uguccion, ecclésiastique exemplaire, de même que par les jurisconsultes distingués Cisco de Cischis et François Percivallino de Récanati, qui, tous, avec plusieurs de leurs concitoyens, vivaient du temps de ce miracle, dont j'ai lu également avec attention la narration dans les registres publics.

« L'an de l'Incarnation du Seigneur, 1294, le samedi 10 décembre, lorsque tout était plongé dans le silence, et que la nuit dans son cours était au milieu de sa route, une lumière sortie du ciel vint frapper les regards de plusieurs habitants des rivages de la mer Adriatique, et une divine harmonie, réveillant la sagesse des plus endormis, les tira du sommeil pour leur faire contempler une merveille supérieure à toutes les forces de la nature. Ils virent donc et contemplèrent à loisir une maison environnée d'une splendeur céleste, soutenue dans les mains des Anges, et transportée à travers les airs. Les paysans et les bergers s'arrêtèrent stupéfaits à la vue d'une si grande merveille, et tombèrent à genoux en adoration, dans l'attente du terme et de la fin où aboutirait ce prodige. Cependant cette sainte maison portée par

Digitized by Google

les Anges fut placée au milieu d'un grand bois, et les arbres eux-mêmes s'inclinèrent comme pour vénérer la Reine du ciel. Aujourd'hui on les voit encore penchés et recourbés comme pour témoigner leur allégresse. On dit que dans ce lieu était autrefois un temple dédié à quelque fausse divinité, et entouré d'une forêt de lauriers, ce qui lui a fait donner le nom de Lorette, comme on l'appelle encore aujourd'hui. A peine le matin était arrivé que les paysans se hâtèrent d'aller à Récanati, pour raconter ce qui s'était passé, et tout le peuple s'empressa d'accourir au bois des Lauriers, pour s'assurer de la vérité de cette narration. Parmi les nobles et le peuple, plusieurs restaient muets d'étonnement, plusieurs ne pouvaient se résoudre à croire le miracle. Les mieux disposés pleuraient de joie, et disaient avec le Prophète : nous l'avons trouvée dans les champs de la forêt ; et encore : Il n'a pas traité ainsi toutes les nations. Ils honorèrent cette petite et sainte Maison, et, pénétrant dans l'intérieur avec dévotion, ils rendirent leurs hommages à la statue de bois de la la divine Vierge Marie, qui tenait son Fils entre ses bras. De retour à Récanati, ils remplirent la cité d'une sainte joie ; le peuple quittait souvent la ville pour aller vénérer la Sainte Chapelle ; c'était un concours perpétuel de fidèles qui se croisaient sur la route.

« Cependant la bienheureuse Vierge Marie multipliait les prodiges et les miracles. Le bruit d'une si grande merveille s'étendait dans les contrées lointaines, comme dans les provinces voisines, et tous accouraient à la forêt des Lauriers, qui se remplit bientôt de différentes habitations en bois, pour servir de refuge aux pèlerins. Tandis que ces évènements se passaient, le lion infernal qui tourne sans cesse, cherchant quelque proie à dévorer, suscita des brigands, dont les mains impies souillaient le bois sacré par des vols et des homicides, de sorte que la dévotion de plusieurs se refroidit par la crainte des malfaiteurs.

« Au bout de huit mois, le premier miracle fut confirmé par un second prodige. La Sainte Maison quitta la forêt profanée, et fut placée par le ministère des Anges au milieu d'une colline, appartenant à deux nobles frères, les comtes Etienne et Siméon Rainaldi

Digitized by Google

de Antiquis, de Récanati. Cependant la dévotion des fidèles croissait, et la petite et sainte demeure s'enrichissait par de grands dons et de nombreuses offrandes. Les nobles et pieux frères en étaient les dépositaires ; mais bientôt ils cédèrent à l'avarice, s'appliquèrent les présents, et laissèrent pervertir leur jugement jusqu'à en venir à de scandaleuses discussions pour savoir qui des deux l'emporterait sur l'autre.

« Alors la Sainte Maison se retira, quatre mois après son arrivée, de la colline des deux frères, et par un troisième miracle fut portée par les Anges dans un nouveau site distant à peu près d'un jet de pierre, au milieu de la voie publique qui conduit de Récanati au rivage de la mer, et c'est là que je la vois encore aujourd'hui et que je contemple de mes propres yeux les grâces continuelles qu'elle accorde à ceux qui viennent y faire leurs prières.

« Néanmoins, quoique les prodiges célestes démontrassent que ce toit modeste était le séjour de la Mère de Dieu, le lieu où le Verbe s'est fait chair, pour découvrir plus clairement la vérité, les habitants de Récanati tinrent une assemblée générale, où se rendirent les principaux seigneurs de la province ; et il fut décidé qu'on enverrait seize des hommes les plus illustres pour examiner si les mesures de la Sainte Maison étaient conformes soit aux vestiges restés à Tersatz, soit aux fondements demeurés à Nazareth, où elle fut primitivement bâtie et où elle subsista durant de longues années. Le décret fut exécuté, et parmi les seize députés de Récanati on comptait pour le quartier de Sainte-Marie, Politus, fils du comte Mathieu de Politis ; pour le quartier Saint-Flavien, Marchio jeune, comte Mathieu, fils du comte Siméon Rainaldi de Antiquis ; pour le quartier Saint-Ange, le célèbre docteur en droit Cicottus, fils de Monaldutius des Monaldutiens ; ces personnages distingués, accompagnés de leurs collègues, allèrent, virent, revinrent et déclarèrent qu'ils avaient trouvé partout une entière conformité, tant à l'égard des mesures que par rapport aux témoins dont ils avaient recueilli sur les lieux les dépositions.

« Recevez, prince, cette courte narration, en témoignage de la

Digitized by Google

réalité du sanctuaire miraculeux et de mon respectueux dévouement envers votre majesté ; et afin que vous ayez l'assurance que vos aumônes ont été fidèlement remises, je vous atteste avoir reçu les offrandes, dont vous recevrez la récompense dans le ciel. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Près de la sainte Demeure, l'an du Sauveur 1297, le 8 juin. Paul, serviteur de Jésus Christ. »

Au-dessus on lit ces mots : « Les prieurs du peuple de la cité de Récanati, à tous faisons connaître que tous les faits ci-dessus racontés sont véritables et conformes à nos annales et à nos archives publiques. En témoignage et en foi de quoi nous avons ordonné que cette pièce serait scellée de notre cachet, et souscrit le par notre notaire public, établi par l'autorité impériale, et maître des actes, le 12 juin de l'année de la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1297. François Jacobi, maître des actes [1]. »

Cependant les citoyens de Récanati voyaient avec anxiété la faiblesse des saintes murailles ; posées sur la terre, elles n'avaient point de fondements pour les soutenir. N'était-il pas à craindre que, subissant peu à peu les effets du temps, elles ne vinssent à s'écrouler et à priver ainsi le pays de ses plus beaux ornements? Ce qui augmentait encore leur crainte, c'était la situation même du lieu, exposé à de violents tourbillons et à de fréquents orages, où les torrents de pluie semblaient conspirer avec la fureur des vents. Ils se décidèrent, en conséquence, à élever autour de ce frêle édifice une forte muraille établie sur des bases solides et contruites en briques durcies au feu. Ils firent plus encore, et, instruits chaque jour des miracles nombreux que Dieu opérait par la vertu de cette Sainte Maison, ils appelèrent des peintres habiles pour représenter par le pinceau, sur cette muraille, particulièrement du côté du nord, tous les détails de la prodigieuse histoire, afin de donner à tous, et surtout aux ignorants, la facilité de comprendre cette merveille et d'en rendre grâce à la très-Sainte Vierge.

[1] *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par A.-B. Caillau. Paris, 1843, p. 39-43.

Digitized by Google

Or, voici maintenant ce qui arriva, d'après le témoignage d'un historien, le Père Biéra : « Le bruit public, dit-il, a propagé dans les provinces d'Ancône, comme un grand miracle, qu'au moment où l'ouvrage venait d'être terminé, on trouva les nouvelles murailles tellement séparées des anciennes, qu'un petit enfant pouvait y passer facilement avec un flambeau à la main, pour montrer à la foule, quand l'occasion se présentait, la vérité de cet écartement. Ce prodige frappa vivement les esprits, d'autant plus que l'on savait avec certitude qu'auparavant elles étaient si étroitement unies, qu'il n'y avait pas entre les deux l'épaisseur d'un cheveu. De là cette opinion commune que rien absolument ne peut rester attaché aux murailles de l'auguste Maison de Lorette, la Sainte Vierge le voulant ainsi pour empêcher de croire qu'elle ait besoin du secours des hommes pour soutenir sa vénérable demeure. Quelle que soit la cause de ce phénomène, la vérité du fait est au-dessus de toute controverse ; car aujourd'hui encore vivent plusieurs témoins qui ont contemplé de leurs propres yeux cet admirable spectacle. Aussi, quand, au temps de Clément VII, Rainero Nerucci, architecte de la Sainte Chapelle, et qui depuis est resté avec moi dans une douce intimité, voulut, par ordre du Pontife, abattre ce mur de briques, que le temps avait déjà presque renversé, pour élever à la place ce magnifique monument en marbre que l'on voit aujourd'hui, il remarqua, non sans un grand étonnement, que, contre les règles de l'architecture et les plans de l'art humain, toutes les pierres étrangères à la Sainte Maison s'étaient éloignées comme pour lui rendre de justes hommages. Le même Rainero, ainsi que plusieurs autres, m'ont également raconté que ces murs rapportés s'étaient, depuis plusieurs années, tellement entr'ouverts que, par de longues fentes, on pouvait facilement contempler l'ancien bâtiment et jouir des admirables délices qui semblent émaner de sa sainteté [1]. »

Au commencement du quatorzième siècle, les habitants de Récanati élevèrent à Lorette un temple pour y enfermer la Sainte

[1] Riéra, *Hist. Lauret.*, c. VII.

Digitized by Google

Chapelle. Une ville se forma autour, à qui les Souverains Pontifes n'ont cessé de prodiguer des faveurs spirituelles et temporelles. L'an 1464, le Pape Pie II offrit à Notre-Dame de Lorette un calice d'or pour obtenir la guérison d'une maladie, qu'il y obtint en effet. La même année, son successeur, Paul II, qui éleva une nouvelle basilique autour de la Sainte Chapelle, disait dans une bulle du 15 octobre : « On ne saurait douter que Dieu, à la prière de la Très-Sainte Vierge, Mère de son divin Fils, n'accorde tous les jours aux fidèles qui lui adressent pieusement leurs vœux de grâces singulières, et que les églises dédiées en l'honneur de son nom ne méritent d'être honorées avec la plus grande dévotion ; cependant celles-là doivent recevoir des hommages plus particuliers, dans lesquels le Très-Haut, à l'intercession de cette auguste Vierge, opère des miracles plus évidents, plus éclatants et plus fréquents. Or, il est manifeste, par l'expérience, que l'église de Sainte-Marie de Lorette, dans le diocèse de Récanati, à cause des grands, inouïs et infinis miracles qu'y fait éclater la puissance de cette Vierge bienheureuse, et que nous avons éprouvés nous-mêmes dans notre propre personne, attire dans son enceinte les peuples de toutes les parties du monde [1]. »

Sixte IV, successeur de Paul II, déclara Lorette propriété du Saint-Siége ; toutes les personnes attachées au service de l'église relèveront immédiatement de lui et seront exemptes de toute autre juridiction ; deux sujets capables seront nommés par le Souverain Pontife : l'un, pour prendre soin du spirituel, sous le nom de vicaire ; l'autre, pour veiller aux intérêts temporels, avec le titre de gouverneur. Le vicaire instituera huit chapelains obligés à la résidence et chargés de chanter tous les jours une messe solennelle, appelée depuis la messe votive : les pénitenciers ajouteront aux pouvoirs d'absoudre déjà concédés celui de dispenser des vœux, ou plutôt de les commuer en bonnes œuvres et secours appliqués aux besoins de la Sainte Chapelle. Les Carmes chargés de la garde des Lieux saints de la Palestine, furent appelés à garder la sainte Chambre de la Mère de Dieu.

[1] Tursell, *Hist. Lauret.*, l. II, c. 1.

Digitized by Google

Léon X renouvelle tous les priviléges passés et en accorde de plus précieux et de plus abondants. Une collégiale fut établie avec douze chanoines, douze prêtres mansionnaires et six choristes; les indulgences des Stations apostoliques à Rome furent étendues au sanctuaire de Lorette, où l'on gagnait dans la visite d'une seule église ce que l'on ne pouvait obtenir que par la visite de plusieurs églises dans la capitale du monde chrétien; les marchés d'automne à Ancône, à Pisaure et ailleurs furent supprimés pour donner plus d'éclat à celui qui se tenait à Récanati à l'époque de la Nativité, où l'on vit non-seulement des catholiques, mais des Grecs mêmes et des Arméniens, quoique schismatiques, le disputer en dévotion pour Marie avec les fidèles enfants de l'Eglise catholique. Le vœu de faire un pèlerinage à Lorette fut réservé au Pape, comme ceux de visiter les tombeaux des Saints Apôtres ou le sépulcre de Jésus-Christ. Le fameux statuaire Sansovino fut chargé d'entourer d'un magnifique travail en marbre blanc de Carrare le précieux sanctuaire. Le gouverneur reçut le privilége de célébrer la messe en habits pontificaux et de donner au peuple la bénédiction épiscopale. Des ordres furent donnés pour fortifier le château et construire des boulevards, des bastions et des fossés défendus par de grosses pièces d'artillerie, afin de mettre le temple à l'abri de surprise et d'attaques.

Clément VII exécuta le plan de Léon X. Il donna un nouveau relief et une certitude nouvelle à la translation de la miraculeuse chapelle en députant trois de ses camériers d'abord à Lorette, puis en Dalmatie et enfin à Nazareth, pour examiner soigneusement les lieux et consulter les traditions des peuples. Les larmes des Dalmates, les aveux des Orientaux, l'exactitude des mesures, la similitude des pierres, dont deux furent rapportées par un des envoyés, tout concourt également à confirmer la translation prodigieuse et à rassurer la piété des peuples. C'est également à lui que Lorette fut redevable de l'assainissement de la température, par le soin qu'il prit de dessécher les marais voisins, d'abattre les forêts, dont l'humidité malfaisante engendrait de dangereuses maladies, et d'aplanir même deux mon-

Digitized by Google

tagnes pour prévenir les brouillards, étendre davantage l'horizon et donner à l'air plus de dégagement.

Mais sa première et principale pensée était de réaliser le plan sublime formé par son prédécesseur et son parent Léon X, le plan des décorations magnifiques qui devaient revêtir à l'extérieur de sculptures en marbre blanc les humbles murailles de la Sainte Maison. Il appelle pour ce grand travail les plus illustres artistes pour rivaliser de talent et de génie dans l'accomplissement d'un si noble ouvrage. Il établit comme architecte en chef, pour l'église comme pour le portique, le fameux Nérucci. Déjà les marbres avaient été taillés, déjà les ornements étaient prêts à être mis en place. Nérucci fait abattre la muraille antique, qui se trouva, comme il a été dit, écartée des murs fragiles de la chambre miraculeuse. Durant plusieurs jours, elle demeura exposée dans toute sa simplicité aux regards empressés de la dévotion et de la curiosité populaires. Chacun put s'assurer qu'elle était posée sans fondements sur le sol nu. On voyait au-dessous une terre poudreuse et broyée, semblable à celle d'une voie fréquentée et passagère ; on y remarquait même une ronce qui s'était trouvée prise sous le saint fardeau déposé par les Anges ; tout annonçait une route publique, conformément au témoignage constant de la tradition. Cependant il fallut commencer les excavations nécessaires à la construction des bases qui devaient soutenir les marbres précieux ; et alors il fut facile de se convaincre sans aucun doute que les saintes murailles étaient posées comme en suspens sur un terrain inégal et poudreux. Jérôme Angélita, dans son rapport officiel au même Pape Clément VII, fait une mention particulière de tous ces faits prodigieux, que l'on ne saurait révoquer en doute.

Les fondements sortaient déjà de terre, mais le plan arrêté par Léon X et approuvé par Clément VII, exigeait que l'unique porte de la Sainte Maison fût murée, et que l'on en ouvrît trois autres à la place, pour éviter les accidents qui arrivaient tous les jours par suite de l'encombrement des pieux pèlerins dans un espace si étroit. A cette nouvelle, le peuple fut dans la consternation ; une rumeur subite s'éleva de toutes parts. Qui oserait violer pa

Digitized by Google

les coups d'un audacieux marteau ces murailles que les siècles eux-mêmes ont respectées? Cependant l'ordre du Pape était pressant; le bien commun en demandait l'exécution; la beauté du travail l'exigeait impérieusement. L'architecte Nérucci s'arme de courage, il lève la main, frappe un premier coup; à l'instant il pâlit, il tremble, il sent défaillir ses forces, il tombe sans connaissance; on l'emporte dans sa maison; le danger est imminent, sa vie elle-même paraît compromise. Sa pieuse épouse, le voyant dans cet état funeste, se prosterne aux pieds de Marie, elle invoque l'auguste Patronne de Lorette; ses vœux sont exaucés, la mortelle léthargie se dissipe bientôt, et l'imprudent architecte est heureusement rendu à sa famille et à ses travaux.

Cependant on se hâte de faire part au Pontife de ce merveilleux événement, et de lui demander sa décision dans un cas si difficile. Il répond en ces termes : « Ne craignez pas de percer les murs du sanctuaire auguste et d'ouvrir les portes : ainsi l'ordonne Clément VII. » Un commandement si formel et toute l'autorité du Siége apostolique ne purent déterminer l'architecte Nérucci à déposer sa crainte et à obéir. En vain on l'excite, en vain on s'efforce de le persuader; toutes les tentatives sont inutiles. D'un côté l'ordre du Pape pressait le travail, de l'autre la stupeur publique en arrêtait l'exécution. Tout à coup, contre toute attente, un homme se présente pour une œuvre qui paraissait si dangereuse; il était clerc et attaché au chœur du sanctuaire, son nom était Ventura Périni. Il prend d'abord trois jours pour se préparer à cette entreprise par de ferventes prières et un jeûne rigoureux; le dernier jour, vers le soir, il s'avance vers le saint lieu, environné d'une foule innombrable de peuple; il fléchit les genoux, il baise et rebaise mille fois les saintes murailles, il prend le marteau; mais avant de frapper, le bras suspendu en l'air, il s'adresse à Marie, et lui dit avec confiance : « Pardonnez, ô Sainte Maison de la plus pure des Vierges! ce n'est pas moi qui vous perce, c'est Clément, Vicaire de Jésus-Christ, dans l'ardeur qui l'anime pour votre embellissement. Permettez-le, ô Marie! et satisfaites le bon désir de son cœur. » A ces mots, il frappe un premier coup, suivi de plusieurs autres,

Digitized by Google

sans en ressentir aucun dommage ; les autres ouvriers reprennent courage, l'imitent dans son travail comme dans sa dévotion ; les portes s'ouvrent, les pierres recueillies avec respect sont employées à refermer la seule ouverture qui auparavant donnait entrée dans le précieux sanctuaire ; la poutre qui servait d'architrave est conservée dans la bâtisse comme un monument et un souvenir de l'ancienne disposition de ce lieu, et le nouveau plan avec ses magnifiques sculptures reçoit son exécution [1].

Sixte V, devenu Pape en 1585, considérant, dit-il, que la ville de Lorette est célèbre par toute la terre et qu'elle renferme dans son enceinte une insigne église collégiale sous l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie ; considérant combien est vénérable cette église, au milieu de laquelle s'élève l'auguste Maison consacrée par les divins mystères, où cette Vierge pure est née, a été saluée par l'Ange et a conçu du Saint-Esprit le Sauveur du monde ; considérant que cette Maison a été transportée dans ce lieu par le ministère des Anges, que des miracles s'y opèrent tous les jours par l'intercession et les mérites de cette puissante patronne, et que les fidèles serviteurs de Jésus-Christ y accourent de toutes les parties du monde pour y satisfaire leur dévotion par de pieux pèlerinages, Sixte V éleva la ville de Lorette au rang de cité, donna à son église le titre de cathédrale et y établit un évêché [2].

Clément VIII, devenu Pape en 1592, fit en personne le pèlerinage de Lorette, et défendit de chanter d'autres litanies que celles dont l'Église fait maintenant usage et qu'on appelle vulgairement les litanies de Lorette, parce que c'est dans cette église qu'elles furent chantées pour la première fois, d'après la rédaction du cardinal Savelli, à qui on les attribue communément, sur la foi d'une lame d'argent où elles furent gravées, l'an 1483, avec cette inscription qu'on lit au bas : Paul Savelli, prince d'Albano et député impérial [3].

[1] Caillau, *Histoire de Notre-Dame de Lorette*, c. VI. Murri, c. V, n. 23.
[2] *Bull. Sixt. V.* Murri, c. V, n. 45.
[3] *Ibid.*, n. 49.

Digitized by Google

Clément IX, Pape en 1667, prescrit, après un sévère examen de la Congrégation des Rites, par un décret solennel, de consigner dans le *Martyrologe romain*, au 10 décembre, l'histoire du grand prodige de Lorette par ces mots remarquables : A Lorette, dans le territoire d'Ancône, translation de la sainte Maison de Marie, Mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair. Innocent XII, en 1691, assigna un office et une messe particulière pour cette grande solennité, et fit ajouter dans le Bréviaire romain, à la fin de la sixième leçon, l'histoire de ce prodige.

Défenseur aussi docte que zélé de la sainte maison, Benoit XIV, avant son exaltation sur le Saint-Siége, avait établi victorieusement son identité avec la demeure humble et modeste de Nazareth contre les critiques du protestant Casaubon et des autres adversaires de la vérité. Aussi n'avons-nous pas lieu de nous étonner qu'il ait conservé toutes les exemptions et les priviléges de ses prédécesseurs, et travaillé à l'embellissement de l'auguste sanctuaire par l'érection de la masse imposante du grand clocher et par l'achèvement de la belle terrasse du palais apostolique.

Mais le règne de ce grand Pontife n'offre rien de plus remarquable par rapport à Lorette, que la restauration du pavé de la sainte Chapelle et les conséquences qui résultent de l'examen fait à cette époque. C'était en l'année 1751 ; Jean-Baptiste Stella, Bolonais, gouvernait la cité ; sur le point de mettre les ouvriers au travail, il crut avec raison devoir s'entourer des témoins les plus respectables. Il pria monseigneur Alexandre Borgia de venir l'assister dans cette occasion importante, et il appela en même temps quatre autres prélats, les Evêques de Iési, d'Ascoli, de Macérata et de Lorette. Il manda d'office un architecte et quatre maîtres maçons, auxquels se joignirent par circonstance trois architectes étrangers, venus dans la ville pour vénérer la sainte maison. Tous étant présents, on commence les fouilles ; on arrive bientôt à la fin des saintes murailles, enfoncées moins d'un pied au-dessous du pavé ; les architectes et les maîtres maçons, descendus les premiers dans l'ouverture, en tirent une terre superficielle et desséchée, mélangée de petits cailloux à demi écrasés,

Digitized by Google

semblables à ceux que l'on trouve dans les sentiers battus et dans les voies publiques. L'Archevêque et les Prélats assistant s'approchent tous pour s'assurer de ce fait merveilleux. Ils regardent, ils examinent, ils voient avec étonnement que les murs bénis penchaient un peu vers l'Occident, et, passant eux-mêmes les mains par-dessus, ils remarquent la même inégalité de terrain, observée déjà sous Clément VII, et déjà certifiée par l'antique tradition. L'évêque de Lorette amena avec une poignée de terre une coquille de limaçon et une noix entière, mais desséchée, témoins sacrés qu'il voulut garder dans son palais comme souvenir et preuve de la réalité de l'auguste sanctuaire.

Cependant un des plus habiles architectes s'attache fortement au dessein de creuser plus bas pour voir à quelle profondeur se trouvait la terre vierge sur laquelle on a coutume d'établir les fondements pour assurer leur solidité. Déjà il s'est tellement enfoncé sous l'un des côtés, qu'il disparaît entièrement dans l'excavation. Le gardien Xavier Monti commence à trembler ; le mur de la Sainte Maison est si mince ? ne tombera-t-il pas en ruine ? ne se fendra-t-il pas en quelques endroits ? En vain il exprime ses craintes ; le curieux artiste continue ses recherches. Les terrassiers étaient déjà arrivés à la profondeur de huit à neuf pieds, lorsqu'un cri s'élève : La terre vierge ! la terre vierge ! Il en ramasse une poignée, et, sortant tout joyeux, il la montre à tous les assistants, qui se retirent en bénissant Dieu, dont la main soutient, contre toutes les lois de l'architecture, depuis tant de siècles et malgré les secousses des tremblements de terre, la simple et humble demeure de sa très-sainte Mère [1].

La sainte Maison n'est pas construite, comme quelques-uns l'ont pensé, en briques cuites au feu, mais elle est composée de pierres vives et travaillées, légères, rougeâtres, poreuses et imprégnées d'une certaine odeur d'antiquité. Finalement, conclut l'estimable auteur qui a consciencieusement traité toute cette histoire, la sainte Maison de Lorette est bâtie avec des matériaux inconnus en Italie et communs à Nazareth ; tous les objets qu'elle

[1] Murri, c. v, n. 21 et 22. Caillau, c. vi.

Digitized by Google

renferme ont un caractère évident d'antiquité et d'orientalisme qui ne permet pas d'en fixer l'origine en Occident ; les dimensions de son étendue se rapportent avec une entière exactitude aux fondements restés à Nazareth ; elle subsiste d'une manière miraculeuse, en demeurant debout au milieu des ruines des constructions les plus solides, quoique posée sans fondement et sans aplomb sur la terre nue ; toujours elle a conservé une entière inviolabilité, sans que jamais on ait pu impunément en ravir la moindre partie ; donc la Maison de Lorette n'est pas un bâtiment ordinaire ; donc elle est une enceinte protégée par la main toute-puissante de Dieu ; donc elle ne s'est pas primitivement élevée sur les terres d'Italie, mais y a été transportée d'au-delà des mers ; donc elle est vraiment la chambre dont les bases sont restées comme témoins dans la Galilée, c'est-à-dire la chambre de Marie, la chambre où s'est accompli le plus auguste de nos mystères [1]. (ROHRBACHER.)

SAINTE VALÈRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Valère (*Valeria*) est une vierge de l'Auvergne qui a été chère aux Parisiens. Elle était fille d'un sénateur de Limoges nommé Léocadius, et ce fut le saint évêque Martial qui la baptisa. Elle montra dès ses plus jeunes années les germes des vertus qui mènent à Dieu. Mais son pays était dominé par des idolâtres, toujours prêts à faire des martyrs. Dès qu'elle eut quinze ans, elle fut recherchée en mariage. Elle fit comprendre qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Les idolâtres entraînés par l'homme à qui elle avait refusé sa main lui posèrent cette condition ou d'épouser celui qui la recherchait et d'adorer les dieux, ou de mourir. Elle accepta la mort qui devait la réunir à Jésus-Christ. Aussitôt elle eut la tête tranchée.

Elle eut bientôt un culte qui s'étendit jusqu'à Paris et qui était célèbre dès le temps de Saint Eloi.

[1] Caillau, p. 329.

Digitized by Google

SAINTE EULALIE DE MÉRIDA,

VIERGE ET MARTYRE.

Eulalie, illustre par sa naissance, plus illustre encore par sa mort, reconnaît Mérida pour sa patrie, dit le poëte Prudence. Cette ville est située au couchant, et elle reçoit les derniers regards du Soleil, lorsqu'il se plonge dans la mer. Elle est considérable par la beauté de ses édifices, et par les richesses de ses habitants ; mais elle doit tout son lustre à la Vierge Eulalie. Ses os sacrés qui y reposent en sont l'ornement, la sainteté de sa vie en a été la gloire, et sa protection en fait tout le bonheur.

Depuis le jour que cette excellente Vierge avait ouvert les yeux à la lumière, à peine douze hivers avaient-ils fait tomber les feuilles des arbres, et à peine l'astre qui règle les saisons avait-il visité douze fois tout le zodiaque, lorsque la cruauté d'un tyran la fit monter sur un bûcher : mais la grâce fortifiant son jeune cœur, elle entra au milieu des flammes comme en un lieu délicieux, et sans être effrayée de cet horrible appareil, elle jeta par cette généreuse hardiesse dans l'âme des bourreaux, la terreur, dont la sienne était exempte.

Cette grandeur de courage était née avec elle, et elle en avait donné des marques dès les premières années de sa vie. On la vit dès lors aspirer au trône et à la couche d'un Dieu, et mépriser tour à tour les jeux de l'enfance, et les divertissements de la jeunesse. Tout ce qui a d'ordinaire tant de charmes pour les jeunes personnes, n'en avait point pour elle, et elle n'avait que de l'indifférence pour tous ces ornements que les autres recherchent avec tant de passion. Elle ne s'étudiait point à rehausser l'éclat de sa beauté par celui des fleurs, ou par le brillant de l'or et des pierreries, et l'on ne vit jamais une confusion de rubans de diverses couleurs, renouer ses beaux cheveux autour de sa tête et en former des boucles. Une démarche modeste, un silence sévère, une conduite réglée, étaient toute sa parure, et faisaient admirer dans une fille de douze ans toutes les vertus de la vieillesse.

Mais lorsque la persécution de l'impie Dioclétien, comme une

Digitized by Google

peste furieuse, gagnant de province en province, et de ville en ville, se répandit sur toute la terre, et que l'on vit les tyrans armés contre Jésus-Christ forcer les fidèles par la rigueur des supplices, à donner aux dieux des enfers un encens souillé par le sang impie des victimes, le cœur d'Eulalie en frémit. Elle se sent brûler du désir de se signaler dans cette guerre ; pleine du Dieu des armées, elle ne respire que le combat, et ne pouvant plus retenir cette noble ardeur, elle veut aller elle-même chercher l'ennemi.

Il faut toutefois qu'elle réprime cette sainte audace ; une mère s'oppose à ce zèle impétueux. Cette mère pleine de tendresse pour une fille si aimable, la conduisit à la campagne, et fit en sorte par cette sage et prudente retraite, de la dérober aux périls où son courage l'allait précipiter. Une maison retirée et peu apparente, servit durant quelque temps de barrière au désir impatient qu'elle avait de répandre son sang pour son divin époux. Mais ce repos lui devient insupportable, elle regarde comme une lâche oisiveté cette vie tranquille et exempte de danger, où on l'oblige de passer ses beaux jours, et elle se dérobe enfin aux soins et à la vigilance de sa mère. Elle ouvre durant la nuit la porte du logis où on la tient enfermée ; et comme une esclave qui rompt ses fers, elle fuit avec joie un lieu qui mettait sa vie en sureté. Elle se jette dans la première route qui se présente, ou plutôt elle ne suit aucune route ; mais marchant à l'aventure, tantôt elle s'engage dans un fonds marécageux, tantôt elle traverse des halliers, qui déchirant impitoyablement ses pieds tendres et délicats, commencent à lui faire verser les premières gouttes, et comme les prémices de son sang.

Cependant elle n'est pas seule, une troupe d'Anges l'accompagne ; et quoiqu'une nuit sombre couvre de ses voiles les campagnes d'alentour, l'auteur de la lumière qui embrase son cœur, éclaire aussi ses pas. Ainsi marchait autrefois dans le désert, l'armée des Israëlites, sous la conduite d'une colonne lumineuse, qui, comme un flambeau, écartant les ténèbres à droite et à gauche, lui montrait le chemin qu'elle devait tenir. De même la jeune Eulalie se sauvant de l'Egypte, et cherchant le chemin du

Digitized by Google

ciel, qui est la vraie terre de promission, mérita que le jour éclairât pour elle parmi les ténèbres d'une nuit obscure.

Elle marcha avec tant de vitesse, et fit une si grande diligence, qu'elle avait déjà fait plusieurs milles avant que le soleil fût levé; et lorsqu'elle entra dans Merida, à peine cet astre commençait-il à dorer ses tours, et le sommet de ses temples. Elle court au palais, se fait jour à travers la garde du Gouverneur, parvient au pied de son tribunal, et se trouve sans pâlir, au milieu d'une forêt de haches et de faisceaux. « De grâce, Seigneur, dit-elle à ce magistrat, d'un ton de voix élevé, quelle fureur vous pousse à perdre ainsi les âmes, et pourquoi abusant de la faiblesse de tant de malheureux trop prodigues, hélas, de leur salut, les forcez-vous à se prosterner devant des dieux faits au ciseau, et à renoncer à celui qui est l'auteur de toutes choses. Eh bien! puisque vous cherchez des chrétiens, je suis chrétienne, et de plus, l'ennemie implacable de vos idoles. Où sont-elles? que je les foule aux pieds; je viens vous déclarer que je n'adore qu'un Dieu. Isis n'est rien, Apollon n'est rien, Vénus n'est rien; que dis-je? Maximien, oui votre empereur, il n'est rien lui-même: ceux-là, parce qu'ils sont faits d'une souche d'olivier où d'un morceau de marbre; et celui-ci, parce qu'il adore ce marbre et cette souche: il a beau être le maître du monde, il ne sera pour moi que le dernier des hommes, tant que je le verrai fléchir le genou devant une pierre ou du bois. Qu'il tremble à la vue de tels dieux, qu'il mette à leurs pieds son diadème, mais qu'il ne prétende pas assujettir des personnes libres et des cœurs généreux à ces honteuses bassesses. Quel chef, ô Dieu, a-t-on donné à l'empire, quel empereur ou plutôt quel tyran, qui ne se désaltère que de sang innocent, qui ne se repaît que des entrailles de gens de bien, et qui ne met sa gloire qu'à persécuter la vertu. Courage donc, digne ministre d'un tel maître, employez le fer et le feu, mettez en pièces les fidèles; vous ne ferez après tout que briser quelques ouvrages d'argile, ni vous ni votre prince ne remporterez pas en cette rencontre une victoire fort signalée, et la valeur n'est pas fort grande, qui ne s'exerce que sur des vases de terre. »

Digitized by Google

Un discours si peu attendu, mais en même temps si vif et si pressant, n'eut pas de peine à exciter le dépit et la rage dans l'âme du gouverneur, déjà assez disposé de lui-même à recevoir ces mouvements. « Qu'on la prenne, s'écria-t-il, qu'on l'accable de supplices ; qu'elle apprenne par une sanglante expérience qu'il y a des dieux, et que notre prince n'est pas un monarque en peinture. Malheureuse fille, à quoi me contrains-tu ? Quoi, ne puis-je te faire revenir de ton impiété ? Aide-toi un peu, je te sauve la vie. Considère de quels biens tu te prives toi-même par ta folie ; quels avantages ne te promet point ton illustre naissance ? Tu renonces à tout cela par un entêtement ridicule. Jette les yeux sur ta maison prête à tomber par ta chute ; vois ses larmes, écoute les plaintes que te font tes ancêtres ; ils gémissent en voyant la plus belle, et la dernière fleur de leur tige infortunée se flétrir au moment qu'elle ne fait que d'éclore, l'unique héritière de leur noblesse et de leur sang, périr misérablement sur le point de leur donner des neveux. Seras-tu donc insensible aux pompes et aux douceurs d'un illustre hyménée ! ton cœur ne se laissera-t-il point toucher à la flatteuse espérance de relever ta race ? et ne crains-tu point de combler d'un éternel ennui la déplorable vieillesse de ceux qui ont donné la vie à ta mère, en leur ôtant la seule consolation qui leur reste ? Tu vois ces instruments propres à divers supplices, tout cela est préparé pour toi. Je n'ai qu'un mot à dire, et tu es perdue. Ces bourreaux n'attendent que mes derniers ordres pour t'ôter la vie ; ou l'on te coupera la tête, ou l'on te livrera aux bêtes, ou bien on mettra ton corps sur des brasiers ardents, qui feront fondre ta chair peu à peu, et qui enfin te réduiront en cendres. Au reste, rien ne t'est plus facile que d'éviter de si affreux tourments ; tu n'as qu'à jeter un grain d'encens dans cet encensoir, qu'à toucher seulement du bout du doigt ces gâteaux salés, comme pour les offrir aux dieux, et voilà ta vie en sûreté. Cela est-il si difficile, dis-moi, ma chère enfant ? »

La jeune Eulalie ne répondit à tout ce discours, que par un frémissement secret : puis cédant tout à coup à l'impression violente de l'esprit divin qui la fait agir, elle crache au visage du

Digitized by Google

tyran, abat l'idole d'un coup de pied, marche sur les gâteaux d'offrande, renverse l'autel, encensoirs, vaisseaux sacrés, et jette le désordre et la confusion parmi les dieux et leurs ministres. Cette sainte audace eut bientôt sa récompense; deux bourreaux la saisissent, la dépouillent, la déchirent, la mettent tout en sang. Cette taille fine et droite plie sous les coups : Eulalie les compte. On vous écrit sur moi, Seigneur, on grave sur mon corps avec le fer et l'acier vos victoires, que j'aime à les lire ainsi! Votre nom, ô mon Jésus, votre auguste Nom y brille en caractères de pourpre. Un air gai et content accompagne ses paroles. On ne voit point les larmes couler de ses yeux, on n'entend aucun soupir sortir de sa bouche, son âme est tranquille, et le sang pur et vermeil qui coule de ses blessures ne sert qu'à relever sa blancheur naturelle d'un nouveau coloris; et c'est un fard innocent qui la rend et plus vive et plus belle.

Mais la cruauté du tyran n'en demeure pas là ; c'est peu pour lui d'avoir porté ses mains sanguinaires sur le corps d'une Vierge dont l'âge et la beauté, l'esprit et la naissance auraient adouci un tigre : sa barbare fureur lui fait trouver que le fer ne le sert pas assez tôt à son gré ; il a recours au feu, il espère en tirer plus de secours. Il fait donc allumer force flambeaux autour d'Eulalie; la flamme l'environne de tous côtés ; elle s'attache aux flancs, à la poitrine ; elle court, elle vole par tout le corps. La jeune Martyre voyant qu'on lui ôtait ses habits, avait dès le commencement dénoué ses cheveux qu'un nœud tenait négligemment relevés sous son voile. Ils venaient flotter sur ses épaules, et les couvraient d'une infinité de boucles que l'art n'avait point faites. Cela avait un peu rassuré sa pudeur alarmée. Mais déjà la flamme s'élève, gagne les cheveux ; et faisant toujours de nouveaux progrès, monte enfin au-dessus de la tête. Alors la chaste Vierge voyant que la seule chose qui lui restait pour cacher son corps aux yeux des hommes, lui était ôtée par la violence du feu, crut qu'elle ne devait plus vivre; elle ouvrit donc la bouche et respirant pour la dernière fois, elle attira dans ses poumons la mort enveloppée dans un tourbillon de flamme. On vit en même temps sortir de sa bouche une colombe plus blanche que

Digitized by Google

la neige, qui prit son essor vers le ciel. C'était l'âme d'Eulalie, qui sous cette figure s'échappait de prison, marquant par ce symbole, que l'Esprit-Saint voulut bien prendre autrefois son agilité, sa candeur et son innocence. Aussitôt les flambeaux s'éteignent d'eux-mêmes, la tête tombe doucement sur l'épaule, et le corps sans mouvement et sans vie ne souffre plus, il jouit d'un parfait repos, pendant que l'esprit qui l'animait traversant les airs entre en triomphe dans l'Empyrée, et va rendre ses vœux au Temple de l'Eternel.

Un des soldats de la garde du Gouverneur voit l'oiseau miraculeux; la frayeur et l'étonnement le saisissent, et lui font abandonner son poste. Un des bourreaux, témoin de la même merveille, donne les mêmes marques de surprise et de crainte; il fuit; la pâleur de son visage et le tremblement qui l'agite, confirment la vérité du miracle.

Cependant la neige tombe à gros flocons, la place en est remplie, le corps d'Eulalie en est couvert; le Ciel qui prend soin des funérailles d'une Vierge qui lui est chère, en ordonne lui-même la pompe, et y fait régner partout la couleur des Vierges. Fuyez loin de ces lieux, vous qui vendez vos larmes aux obsèques des morts; qu'on ne voie point ici de ces pleureuses, qui ne s'affligent que pour le compte de ceux qui les payent, et qui n'ont de douleur, qu'autant qu'elles reçoivent d'argent pour en avoir. Ne venez point ici déshonorer par une triste feinte, et des regrets forcés, la pompe funèbre d'une jeune Vierge, que les éléments ont ordre de célébrer.

Merida, illustre colonie des anciens peuples d'Estramadure et de Léon, assise sur la fameuse rivière de la Guadiane, qui roule ses eaux avec une prodigieuse rapidité entre deux rives toujours fleuries, lave en passant les murs élevés de cette superbe ville: Merida, dis-je, qui fut le berceau d'Eulalie, a aussi l'honneur d'être son tombeau. C'est dans le sein de cette heureuse patrie, qu'Eulalie repose sous le dôme pompeux d'un édifice de marbre. C'est là que le dévot pèlerin et le curieux voyageur viennent révérer ses cendres sacrées: là l'or éclate sur les lambris: là mille fleurs artificielles faites de diverses pierres précieuses,

Digitized by Google

composent un riche pavé à la mosaïque ; les couleurs en sont si vives, et l'art y a si bien imité la nature, que vous croiriez marcher dans une prairie semée de toutes les fleurs de la belle saison. Baissez-vous et cueillez des violettes, faites des bouquets d'amarantes ; ici l'hiver a ses fleurs comme le printemps. Recevez celles que je vous offre, jeune Vierge, épouse de Jésus-Christ, recevez les guirlandes et les festons que je viens attacher à votre tombeau : les fleurs qui y entrent n'ont rien que de commun, mais elles vous sont consacrées. Qu'il me soit permis d'honorer ainsi par mes vers vos sacrés ossements, qui reposent aux pieds de Jésus-Christ sur l'or et la pourpre. Et si la douce harmonie de nos hymnes et de nos chants a de quoi toucher, jetez sur votre peuple un favorable regard. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT MELCHIADE,

PAPE.

Saint Miltiade ou Melchiade, le trente-deuxième Pape, succédait à Saint Eusèbe sur la Chaire de Saint-Pierre, le 2 juillet 311, et devait avoir pour successeur saint Sylvestre. Il eut le bonheur de voir, sous son pontificat, l'Eglise se reposer un peu de la longue persécution de Dioclétien.

Il était né chez les Daces, d'une famille grecque, et il brillait parmi les prêtres de Rome par sa science et sa vertu.

Or, c'est en l'an 312 que Constantin eut la vision célèbre de la Croix lumineuse, autour de laquelle était écrite la promesse : *Hoc signo vinces :* Vous vaincrez par ce signe. On sait que la vision fut reproduite sur l'étendard qu'on appela le *Labarum*, et qu'elle donna à Constantin la victoire et l'empire.

La joie de ce Pontife, que saint Augustin appelait le vrai Père du peuple chrétien, fut troublée par les Donatistes, hérétiques qui déchirèrent l'Eglise, en prétendant que les sacrements donnés par des prêtres catholiques accusés d'une faute étaient nuls, et en établissant cette doctrine par des massacres et des ruines. Ils incendiaient les églises où leur enseignement n'était pas admis ; ils assommaient de coups de baton les catholiques et dé-

Digitized by Google

vastaient les contrées où ils se trouvaient en nombre. Saint Miltiade tint à Rome un concile où ces excès furent anathématisés. Le Saint Père fit tout ce qu'il put pour ramener Donat à la vérité ; il n'y réussit pas, et ce ne fut que plus tard que Constantin parvint à briser cette œuvre de Satan, en rendant aux donatistes guerres pour guerres.

Toutefois, ce schisme, qui se réveilla sous Julien l'Apostat, fut cent ans à s'éteindre.

Le saint Pape Miltiade mourut le 10 janvier 314.

SAINT FIVETEN,

PRÊTRE.

Fiveten était compagnon de l'ermite Gerfroi, qui établit la règle de Saint Benoit au monastère naissant de Redon, et retourna dans son abbaye de Saint-Maur-sur-Loire. Fiveten, resté seul dans la forêt de Lanouée, voulut quitter les lieux où il avait été nourri pour faire des pèlerinages. Nominoé, qui connaissait son mérite, lui persuada de se retirer au couvent de Redon.

Accueilli avec empressement par saint Couvoyon, il édifia la communauté, surtout par sa rigoureuse abstinence. Sa douceur lui gagna l'affection de tout le monde. Il donnait d'excellents conseils et enfantait même des miracles pour soulager ses frères. Il avait toujours le désir d'entreprendre de pieux voyages, mais sa charité le fit céder aux instances de l'abbé et des religieux qui tenaient à garder un homme si exemplaire.

Après bien des années d'une vie parfaite, passée dans cette sainte maison, le fidèle Ministre du Seigneur, attaqué d'un cancer, fut longtemps sur un lit de douleur ; et, au milieu des souffrances qu'il éprouvait, il ne cessait de remercier Dieu de l'épurer dans le creuset des tribulations. Enfin, sentant approcher l'instant de sa délivrance, il appela ses frères, leur fit les plus tendres adieux et alla recevoir sa couronne le 10 décembre dans la seconde moitié du neuvième siècle.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX TARQUILLE.

PRIEUR DE MARCIGNY.

Parmi les religieux de Cluny qui se sont distingués par d'é minentes vertus, Pierre le Vénérable cite avec éloge un sain Moine nommé Tarquille, dont le Ménologe bénédictin fait mé moire le 10 décembre. Consommé dans l'exercice de toutes le vertus de son état, ce bon religieux porta joyeusement le jou de l'obéissance monastique depuis son adolescence jusqu'à so extrême vieillesse. Son extérieur humble et doux avait quelqu chose de céleste. Il remplissait, d'après les ordres de Pierre l Vénérable, la charge de prieur des religieuses de Marcigny Après s'être dignement acquitté de cet emploi, il tomba malade et se préparait à payer la dette commune de l'humanité. Plac sur la cendre et le cilice, entouré de ses frères qui allaient re cueillir son dernier soupir, il fut tout à coup ravi en extase. Pou le rappeler à lui, un des Frères présents, nommé Onfroi, homm d'une vie exemplaire et son intime ami, se pencha sur le mou rant, et lui demanda s'il avait eu quelque vision céleste. Tar quille, reprenant ses sens, lui répondit en latin : J'ai vu le Se gneur et son doux cortége. Peu après il expira, laissant tous le assistants persuadés de sa sainteté et de son bonheur.

LE BIENHEUREUX BARTHELEMY,

FRÈRE MINEUR.

Albin de Rivonico donna naissance au Bienheureux Barthe lémy, qui vint au monde à Pise, dans le commencement du qua torzième siècle. Il entra fort jeune dans l'Ordre de Saint-François où il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu Après avoir pris le bonnet de Docteur, il enseigna la théologie Bologne, à Pavie, à Pise, à Sienne et à Florence, et s'acquit un grande réputation par ses prédications. Il commença d'exerce le ministère évangélique dès l'an 1342, et le continua pendan soixante ans avec beaucoup de fruit.

Digitized by Google

Barthélémy fut amateur zélé de la pauvreté recommandée par saint François, et portait par humilité les habits les plus grossiers. Quelque rigoureuse que fut la saison, il marchait pieds nus, même dans les voyages. La réputation de sainteté qu'il s'était acquise conduisait les peuples en foule sur son passage, pour recevoir sa bénédiction et baiser son habit. Dieu permit que son éminente piété éclatât par plusieurs miracles ; mais ce don surnaturel n'enflamma pas le cœur de Barthélémy, qui attribuait ce qu'il faisait d'extraordinaire aux mérites du roi Saint Louis ou à ceux du bienheureux Frère Geraud dont il portait quelques reliques.

Entre plusieurs ouvrages que nous a laissés ce savant religieux, on distingue particulièrement le *Livre de la conformité de Saint François avec Jésus-Christ*, que le nombre et la qualité de ses approbateurs semblent avoir mis au-dessus de la critique.

Enfin, comblé de mérites et de vertus, Barthélémy termina ses travaux et sa vie au couvent de Pise, dans un âge très-avancé, le 10 décembre 1401. Il y eut un si grand concours de peuple à sa mort, que l'on fut obligé de différer ses funérailles pendant quelques jours. Comme la foule augmentait, on prit le parti de le mettre secrètement dans un tombeau de marbre devant l'autel du Bienheureux Geraud, pour lequel il avait eu une si grande vénération.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME-DE-FRANCE.

Le fait contemporain que nous consignons ici est un de ces grands actes de foi qui honorent un peuple. Au moment où se préparait à Rome la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, une grande souscription fut ouverte par monseigneur l'évêque du Puy, pour élever à la Très-Sainte Vierge une statue colossale en bronze sur le Mont-Corneille qui domine la ville du Puy. Cette statue était destinée, dans la pensée du pieux Evêque, à perpétuer en France le souvenir de la proclamation dogmatique de l'Immaculée-Conception, qui eut lieu à Rome le 8 décembre

Digitized by Google

1854. La première pierre du monument fut posée sur le Mont-Corneille le jour même de la proclamation à Rome, et elle fu bénie le 10 du même mois, au moment même où le Souverain Pontife consacrait la nouvelle basilique de Saint-Paul hors des murs. Cette statue est donc intimement liée au plus grand et plus consolant événement qui se soit accompli depuis des siècles dans l'Eglise de Dieu.

Rien n'est plus grandiose que l'emplacement du Mont-Corneille sur lequel s'élève la statue (appelée aujourd'hui Notre-Dame de France). Ce pic, placé au centre de la France et dans l'une de ses parties les plus montagneuses domine d'une hauteur de soixante mètres la cathédrale du Puy, de cent trente mètres la préfecture, et forme ainsi le point culminant d'une contrée déjà fort élevée elle-même. De plus, la statue repose sur un piédestal de huit mètres ; et elle a une hauteur de seize mètres ou quarante-huit pieds. C'est la plus grande statue en bronze qui existe aujourd'hui, car le *Bavière*, de Schwanthaler, qui est en bronze n'a que quarante-sept pieds sept pouces français, et le fameux *saint Charles Borromée*, qui a soixante-six pieds de haut, est en cuivre forgé, sauf la tête, les mains et les pieds, qui seuls sont en bronze. Ajoutons comme un fait digne de remarque, que le bronze destiné au monument de la Très-Sainte Vierge fut conquis par la France à Sébastopol, *le 8 septembre* 1855, jour de la Nativité, et donné par l'Empereur à Monseigneur l'Evêque du Puy pour la réalisation de sa grande entreprise.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, Saint Melchiade, Pape, qui, après avoir beaucoup souffert dans la persécution de Maximien, rendit tranquillement son âme à Dieu quand la paix eut été rendue à l'Eglise.

Ce même jour, Saint Carpophore, prêtre, et Saint Abond

[1] QUARTO IDUS DECEMBRIS.

Romæ sancti Melchiadis Papæ, qui in persecutione Maximiani multa passus, redd Ecclesiæ pace, quievit in Domino. — Eodem die sanctorum Martyrum Carpoph Presbyteri et Abundii Diaconi, qui in persecutione Diocletiani primo fustibus c delissime cæsi, deinde in carcerem, negato cibo et potu, retrusi, et rursum

Digitized by Google

diacre, martyrs, qui, dans la persécution de Dioclétien, furent d'abord très-cruellement déchirés de coups de bâton, ensuite jetés en prison, où on les laissa sans boire ni manger. On les tourmenta de rechef sur le chevalet, et, après tous ces maux, ayant été longtemps macérés dans une prison, ils furent à la fin frappés du glaive.

A Mérida, en Espagne, Sainte Eulalie, vierge, qui, sous l'empereur Maximien, souffrit, à l'âge de douze ans, plusieurs tourments pour la confession du nom de Jésus-Christ, par ordre du président Dacien. A la fin, on la suspendit sur un chevalet, on lui arracha les ongles, on lui appliqua aux deux côtés des torches ardentes : la vapeur de la flamme lui fit rendre l'esprit.

Au même lieu, Sainte Julie, vierge et martyre, compagne de Sainte Eulalie, et qui s'attacha à elle et ne s'en sépara point quand elle marcha au supplice.

A Alexandrie, Saint Menne, Saint Hermogène et Saint Eugraphe, martyrs, qui souffrirent sous Galère-Maximien.

A Lentini, en Sicile, Saint Mercure et ses compagnons, soldats, martyrs, qui périrent par le glaive, sous le président Tertylle, au temps de l'empereur Licinius.

A Ancyre, en Galatie, Saint Gemelle, martyr, qui, après avoir souffert de cruels tourments sous Julien l'Apostat, consomma son martyre par le supplice de la croix.

A Vienne, Saint Sindulphe, évêque et confesseur.

A Brescia, Saint Deusdedit, évêque.

equuleo torti, et post hæc diu in carcera macerati, novissime gladio percussi sunt. — Emeritæ in Hispania passio sanctæ Eulaliæ Virginis, quæ sub Maximiano Imperatore, cum esset annorum duodecim, jussu Daciani Præsidis pro confessione Christi plurima tormenta perpessa est : novissime in equuleo suspensa et exungulata, faculis ardentibus ex utroque latere appositis, hausto igne, spiritum reddidit. — Item ibidem sanctæ Juliæ Virginis et Martyris, quæ beatæ Eulaliæ socia fuit, et illi ad passionem properanti comes individua adhæsit. — Alexandriæ sanctorum Martyrum Mennæ, Hermogenis et Eugraphi, qui sub Galerio Maximiano passi sunt. — Apud Leontinos in Sicilia sanctorum Martyrum Mercurii et Sociorum militum, qui sub Tertyllo Præside tempore Licinii Imperatoris gladio cæsi sunt. — Ancyræ in Galatia sancti Gemelli Martyris, qui post dira tormenta sub Juliano Apostata crucis supplicio martyrium consummavit. — Viennæ sancti Sindulphi Episcopi et Confessoris. — Brixiæ sancti Deusdedit Episcopi. — Laureti in Piceno Translatio sanctæ Domus Dei Genitricis Mariæ, in qua Verbum caro factum est.

Digitized by Google

A Lorette, en la Marche d'Ancône, la translation de la sainte Maison de Marie, Mère de Dieu, en laquelle le Verbe fut fait chair.

Additions des autres martyrologes.

Saint André de Baudiment, abbé de Chaillis, près de Senlis, au douzième siècle.

Saint Edibe, Evêque de Soissons au cinquième siècle.

Saint Gausbert, Evêque de Cahors au dixième siècle.

Sainte Sara et Saint Béénam, son frère, martyrs en Perse, sous Isdegerde vers l'an 400.

Saint Isaac et Saint Sosithée, honorés chez les Grecs.

Saint Guimer ou Guitemar, abbé de Saint Riquier, au huitième siècle.

Saint Sbignée, abbé de l'Ordre de Citeaux, massacré au treizième siècle avec ses religieux, à Cracovie.

Saint Simon Béhor, Moine en Ethiopie, martyrisé par les Sarrasins en l'an 800.

Martyrologe de la dernière persécution.

Etienne Courbin, prêtre, né à Paris, curé d'Igneville, diocèse de Sens, pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation et embarqué pour la Guyanne, mort en chemin près du fort Vazeux, sur les bords de la Charente, et enterré là le 10 décembre 1794, à 58 ans.

Charles-Marie Morna, Prêtre du diocèse de Larochelle, ne prêta pas le serment, mais suivit l'armée catholique en Bretagne. Arrêté dans une déroute qu'il essuya, il fut condamné à mort comme brigand de la Vendée par la commission militaire établie à Saint-Malo, et exécuté le même jour 10 décembre 1793.

Lacombe (prénoms inconnus), Prêtre, né à Nantes, ayant refusé le serment révolutionnaire, fut mis en réclusion dans le couvent des Carmélites de Nantes, de là livré à Carrier le 9 décembre et jeté dans la Loire. Mais il s'échappa en nageant. Il fut repris le 10 au matin et noyé de rechef dans le fleuve, avec un autre prêtre, qu'on lui attacha au cou. 10 décembre.

Digitized by Google

ONZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Damase, pape. — Saint Fuscien, saint Victoric et saint Gentien, martyrs. — Saint Daniel Stylite, abbé. — Saint Tason et saint Taton, abbés. — Saint Wilfère, ou saint Gonflier. — Le bienheureux Barthelemy, abbé de la Ferté. — Le bienheureux Macaire, roi d'Arménie. — Le vénérable Diérick de Munster, Frère mineur. — La bienheureuse Marie des Anges, Vierge carmélite déchaussée. — Le Patriarche Joseph. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge, la Colonne de l'Immaculée Conception, à Vienne. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT DAMASE,

PAPE.

A la mort du Pape Libère en 366, on élut Damase, Espagnol d'origine, mais né à Rome, où son père, nommé Antoine, avait été successivement écrivain, lecteur, diacre, et enfin prêtre du titre de Saint Laurent. Damase servit en la même église. Lorsque Libère fut banni en 355, il était déjà diacre de l'Eglise romaine, et s'engagea, dit-on par serment solennel, avec le reste du clergé de Rome, à ne recevoir jamais d'autre Pape du vivant de Libère, qu'il accompagna même quelque temps à Bérée, dans son exil. Il avait plus de soixante ans quand il fut élu par jugement de Dieu, suivant le témoignage de Saint Ambroise [1]. Ses mœurs étaient si pures, que Saint Jérôme l'appelle, après sa mort, Damase de sainte mémoire, vierge et docteur de l'Eglise vierge [2]. Il fut ordonné dans la basilique de Lucine, autrement de Saint-Laurent qui était son titre.

Peu de temps après, Ursin, aussi diacre de l'Eglise romaine, ne pouvant souffrir que Damase lui eût été préféré, assembla une troupe de gens séditieux dans une autre basilique, et persuada à

[1] Ambr., *Epist.* 17, *ad Valent.*, n. 10.
[2] Hier., *Epist.* 30, *ad Pam.*

Digitized by Google

Paul, évêque de Tibur, homme grossier et ignorant, de l'ordonner Evêque, contre la règle de la tradition générale, qui voulait trois Evêques pour en ordonner un, et contre l'ancienne coutume de l'Eglise romaine, dont l'Evêque devait être ordonné par celui d'Ostie. Le peuple prit parti dans ce schisme et en vint à la sédition. Juventius, préfet de Rome, et Julien, préfet des vivres, envoyèrent en exil Ursin, avec les diacres Amantius et Loup, ses principaux fauteurs ; il y eut aussi sept prêtres arrêtés et chassés de la ville. Mais le peuple du parti d'Ursin les arracha aux officiers qui les emmenaient et les conduisit aussitôt à la basilique de Libère, autrement de Sicine, où Ursin avait été ordonné. Le peuple du parti de Damase s'assembla avec des épées et des bâtons et assiégea la basilique. Il y eut un si grand combat, que l'on trouva les corps de cent trente-sept personnes tuées, de l'un et de l'autre sexe. L'avantage resta au parti de Damase. Le préfet Juventius ne pouvant apaiser la sédition, se retira dans une maison de campagne.

« Quand je considère la splendeur de Rome, dit à ce propos Ammien Marcellin, je ne nie pas que ceux qui désirent cette place ne doivent faire tous leurs efforts pour y arriver ; car parvenus là, ils sont sûrs de s'enrichir des offrandes des dames, de paraître en public assis sur des chars, vêtus avec magnificence, et de faire de si splendides festins, que leurs tables surpassent celles des rois. Ils pourraient être vraiment heureux, si, sans avoir égard à la grandeur de la ville, prétexte dont ils couvrent ces excès, ils suivaient l'exemple de quelques Evêques de province, que l'abstinence et la frugalité de leurs repas, leurs habits grossiers et pauvres, leurs yeux toujours baissés vers la terre, la pureté de leurs mœurs et la modestie de toute leur conduite rendent agréable au Dieu éternel, et vénérables à tous ses vrais serviteurs [1], » Sans doute l'auteur païen amplifie plus ou moins les choses : c'est un peu sa manière ; de plus il voyait peut-être avec chagrin les idoles et les prêtres du paganisme tomber de plus en plus dans le mépris. Toutefois, on peut conclure de ses paroles,

[1] Amm., l. XXVII, n. 3.

Digitized by Google

que les saints Pontifes du quatrième siècle, les Sylvestre, les Jules, les Libère, les Damase, n'ont pas jugé messéant au successeur du pêcheur, au disciple de la croix, un état de maison honnête ou plutôt magnifique. Outre le témoignage d'Ammien, nous en avons encore une preuve dans ce que Saint Jérôme rapporte de Prétextat, personnage célèbre dans l'histoire de ces temps par les charges qu'il occupa dans l'empire, et qui mourut désigné consul. Il avait coutume de dire à Damase, en riant: « Faites-moi évêque de Rome, et je me ferai chrétien [1] ». Ce qui montre que d'être évêque de Rome, était dès lors, aux yeux d'un païen même et selon le monde, quelque chose de plus grand et de plus illustre que toutes les dignités de l'empire romain. Au reste, la Providence ayant destiné le successeur de Saint Pierre à devenir le chef de l'univers chrétien, le Père des rois et des peuples, il était dans la nature des choses qu'elle en élevât, qu'elle en glorifiât graduellement le trône et devant les peuples et devant les rois.

Prétextat fut préfet de Rome après Juventius. Par sa conduite juste et sage, il contribua beaucoup, sinon à éteindre totalement le schisme, du moins à l'assoupir quelque peu. Les schismatiques avaient si bien intrigué à la cour impériale, qui résidait toujours dans les Gaules, qu'ils avaient obtenu un rescrit de Valentinien au même Prétextat par lequel il lui était enjoint de permettre à Ursin et à ses complices de retourner dans la ville, mais à condition que, s'ils recommençaient à troubler la paix, ils seraient punis sans rémission. Mais avec des chefs de parti, il est rare d'obtenir quelque chose par la clémence. Quoique nous n'ayons pas une connaissance distincte de leurs nouveaux attentats contre Saint Damase, nous savons toutefois, en général, qu'il fut en grand péril d'être pris dans leurs piéges. Probablement, le préfet ou le prince se laissèrent tellement circonvenir par leurs intrigues et leurs calomnies, qu'ils étaient disposés à regarder Damase comme l'auteur des désordres passés et du schisme. Quoiqu'il en soit, Ammien, parlant de l'administration de Prétextat, dit à sa

[1] Hier., *Epist.* 61, *ad Pam.*

Digitized by Google

louange qu'ayant connu la vérité, il apaisa le tumulte que les querelles des chrétiens avaient excité, et, qu'en ayant chassé Ursin, il rétablit dans Rome la tranquillité publique[1]. Ce jugement trop peu remarqué d'un auteur et d'un magistrat païen, confirmé d'ailleurs par le témoignage de Saint Jérome et de Saint Ambroise, et par le jugement des conciles de Rome et d'Aquilée, prouve à lui seul que la cause de tout le mal était l'usurpateur Ursin. Saint Jérôme attribue la gloire d'avoir délivré le Pontife légitime des trames des schismatiques, à Evagre, depuis évêque d'Antioche et successeur de Paulin. Venu à la cour pour une autre affaire, il obtint de Valentinien un ordre à Prétextat de chasser de nouveau de Rome Ursin et les autres chefs de la faction ; ils furent relégués en divers lieux, et l'antipape dans les Gaules.

En Occident, l'empereur Constance avait eu beau employer toutes les violences et toutes les ruses pour y implanter l'arianisme, ses manœuvres à Rimini et ailleurs furent vaines. Peu après, tous les Evêques, hormis deux ou trois, se trouvaient unis comme auparavant dans la profession de l'ancienne foi. La cause en était, et à quelque chose de plus franc dans le caractère occidental, et à l'action plus immédiate du centre de l'unité. Ce que l'empereur Constance avait désuni, le Pape Libère le réunissait : Damase continuait l'ouvrage de Libère.

Pour éteindre le schisme d'Ursin, Saint Damase s'était adressé à la terre et au ciel. Les schismatiques; quoiqu'ils n'eussent plus de clercs à leur tête, ne laissaient pas de tenir des assemblées dans les cimetières, et avaient même une église. A la requête du défenseur de l'Eglise romaine, Valentinien la leur fit ôter et la remit au Pape. Pour le retour du clergé schismatique, Saint Damase fit des vœux aux saints Martyrs; et, l'ayant obtenu depuis, il s'en acquitta par des vers en leur honneur[2].

Dès les premiers temps de son pontificat, il assembla deux conciles à Rome, où l'on confirma la foi de Nicée, et on déclara nul tout ce qui s'était fait à Rimini. Dans la lettre que le Pape en

[1] Amm., l. XXVII, n. 9.
[2] *Damasi carm. Biblioth. PP.*, t. 4, 8 et 27.

Digitized by Google

écrivit avec le concile aux Evêques catholiques d'Orient, il est dit ce qui avait été fait à Rimini a été corrigé dès le commencement par ceux mêmes dont on y avait violenté les suffrages ; qu'ils ont avoué qu'on les avait surpris par une expression nouvelle, et qu'ils n'avaient pas compris qu'elle fût contraire à la définition de Nicée. « Au reste, ajoute la lettre, le nombre de ceux qui étaient à Rimini ne peut former aucun préjugé, puisqu'il est constant que l'évêque de Rome, dont il fallait avant tout attendre la sentence [1], n'y a point donné son consentement, non plus que Vincent, qui a conservé pendant tant d'années la pureté du sacerdoce, ni les autres semblables; vu principalement, comme nous avons dit, que ceux mêmes qui avaient paru céder à la ruse, s'étant ravisés, ont protesté en avoir du déplaisir [2]. »

Les églises d'Orient étaient divisées d'avec elles-mêmes et par les Ariens. Saint Basile écrit là dessus ces mémorables paroles à Saint Athanase : « Il nous a paru convenable d'écrire à l'évêque de Rome, qu'il considère ce qui se passe ici ; et puisqu'il est difficile d'envoyer de delà des députés en commun par l'ordonnance d'un concile, de lui conseiller d'user de son autorité dans cette affaire et de choisir des hommes capables de supporter la fatigue du voyage et de parler avec douceur et fermeté à ceux d'entre nous qui ne marchent pas droit. Il faudra qu'ils apportent avec eux tous les actes de Rimini, pour casser ce qui s'y est fait par violence. Qu'ils viennent secrètement, sans bruit et par mer, avant que les ennemis de la paix s'en aperçoivent. « Saint Athanase étant mort en 373, Pierre, son successeur, vit les idolâtres et les Ariens prendre le dessus par la faveur de l'empereur Constance. Pierre quitta donc Alexandrie, où il ne lui était plus permis d'exercer son saint ministère, et se rendit à Rome, centre sacré de l'Eglise, refuge des Evêques persécutés et fidèles.

L'église d'Antioche était divisée entre deux Evêques catholi-

[1] En grec, c'est le même mot que Fleury vient de traduire, par *définition*.
[2] T. II, *Conc.*, col 892. Constant, *Epist., rom. Pont.*, 186.

Digitized by Google

ques, Mélèce et Paulin, et deux hérétiques, Vital, apollinariste, et Dorothée, arien, Vital était allé à Rome, n'étant que prêtre, pour surprendre la communion du Pape par des semblants de catholicité. Saint Damase envoya à Paulin un formulaire de foi que Vital devait souscrire, mais auquel il se refusa plus tard, le Pape ayant appris la fourberie de Vital, son intrusion et son opiniâtreté, l'excommunia et anathématisa sa frauduleuse confession [1].

Saint Jérôme fut inquiété de cette division d'Antioche jusque dans son désert de Syrie. On lui demandait pour qui il était, pour Vital, ou pour Mélèce, ou pour Paulin. L'évêque des Ariens et des Catholiques du parti de Mélèce lui demandait s'il tenait trois hypostases dans la Trinité. Fatigué de ces questions, il écrivit au Pape Saint Damase en ces termes :

« Comme l'Orient, agité par ses anciennes fureurs, déchire la robe sans couture du Seigneur, j'ai cru devoir consulter la Chaire de Pierre, et cette foi louée par la bouche de l'apôtre, cherchant la nourriture de mon âme au même lieu où j'ai revêtu le Christ par le baptême. Votre grandeur m'effraie, mais votre bonté m'attire ; brebis, je demande secours au Pasteur. Arrière donc, envie ; arrière, dignité et grandeur de Rome ! je parle au successeur du pêcheur et au disciple de la Croix ! Ne suivant d'autre premier que le Christ, je suis uni de communion à votre Béatitude, c'est-à-dire à la Chaire de Pierre. Je sais que sur cette pierre a été bâtie l'Eglise. Quiconque mange l'Agneau hors de cette maison, est profane ; quiconque n'est pas dans l'arche de Noé, périt par le déluge. Ne pouvant pas toujours consulter votre Sainteté, je m'attache aux confesseurs égyptiens, vos collègues, comme une petite barque se met à l'abri des grands vaisseaux. Je ne connais point Vital, je regrette Mélèce, j'ignore qui est Paulin. Quiconque n'amasse point avec vous, disperse ; c'est-à-dire, qui n'est pas pour le Christ, est pour l'antechrist.

« On me demande si j'admets trois hypostases ; je demande ce que ces mots signifient : on me répond que ce sont trois person-

[1] Greg. Naz. *Orat.*, 25, p. 747 et 48. Epiph. *Hæres.*, 77, n. 20, etc.

Digitized by Google

nes subsistantes ; je dis que je crois ainsi : on dit que cela ne suffit pas, et on veut que je dise le mot. Nous disons tout haut : Si quelqu'un ne confesse pas trois hypostases, dans le sens de trois personnes subsistantes, qu'il soit anathème. Et parce que nous n'employons pas le mot sans explication, l'on nous traite d'hérétiques. Nous disons d'un autre côté : Si quelqu'un, entendant par hypostase essence, ne confesse pas une hypostase en trois personnes, il est étranger au Christ, et l'on nous accuse avec vous de confondre les trois personnes en une. Décidez donc, je vous en conjure ; si vous l'approuvez, je ne craindrai pas de dire trois hypostases ; si vous l'ordonnez, on fera un nouveau symbole après celui de Nicée, et on y professera la foi orthodoxe dans les mêmes termes à peu près que les Ariens professent l'erreur. » C'est que les Ariens disaient trois hypostases dans le sens d'essence, suivant l'usage des auteurs profanes ; ce qui augmentait la défiance de Saint Jérôme. C'est pour cela qu'il supplie de nouveau le Pape de l'autoriser par ses lettres à ne point dire ou à dire les hypostases. Il le prie aussi de lui marquer avec qui il devait communiquer à Antioche ; car tous les partis s'y glorifiaient de la communion de Rome [1].

N'ayant point reçu de réponse à cette première lettre, il en écrivit une seconde, où il disait au Pape : « D'un côté les Ariens exercent leur fureur, soutenus par la puissance du siècle ; d'un autre coté l'Eglise divisée en trois partis, me veut attirer : les moines qui m'environnent usent sur moi de leur ancienne autorité. Cependant je m'écrie : Si quelqu'un est uni à la chaire de Pierre, il est des miens. Mélèce, Vital et Paulin disent qu'ils sont unis à vous. Je pourrais le croire si un seul le disait ; mais il y en a deux qui mentent et peut être tous les trois. C'est pourquoi je conjure votre Béatitude, par la croix du Seigneur, de me marquer, par vos lettres, avec qui je dois communiquer en Syrie. Ne méprisez pas une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort [2]. »

[1] Hieron, *Epist.* 14, édit. Bened.
[2] *Ibid.*, *Epist.* 16.

Digitized by Google

Dans ces temps, le Pape Saint Damase tint plusieurs conciles à Rome. Dans l'un, auquel assistait Pierre d'Alexandrie, il condamna le premier et déposa même Apollinaire qui niait que notre Seigneur eût pris une âme humaine, et Timothée, son principal disciple, qui était venu à Rome pour défendre leur cause. Dans ce même concile ou dans un autre, il adressa une profession de foi adressée aux évêques d'Orient, et qui, sur la divinité du Verbe et du Saint-Esprit, ainsi que sur l'incarnation, contenait, par manière d'exposition, la même doctrine que celle adressée à Paulin sous forme d'anathème. Plus tard, cent quarante-six Evêques orientaux, ayant à leur tête Saint Mélèce et Saint Eusèbe de Samosate, la souscrivirent dans un concile d'Antioche [1]. Ainsi, malgré les difficultés du temps, malgré les divisions et les préventions de toute espèce, Rome était toujours le centre d'unité et d'action dans l'Eglise, et par là même dans l'univers intellectuel.

Cependant le concile dont le Pape Saint Damase avait parlé dès l'année précédente, dans une de ses lettres à son légat, Saint Aschole de Thessalonique, s'assembla effectivement à Constantinople au mois de mai 381, par l'ordre de l'empereur Théodose. Le Pape n'avait garde d'ignorer ni d'éprouver la tenue de ce concile, puisque, dans la même lettre et dans une autre encore, il chargeait d'avance Aschole de faire en sorte qu'on y élût pour Constantinople un Evêque catholique, propre à consolider la paix des églises. C'était en effet l'affaire principale. Quant à l'ordination de Maxime, le Pape, sur le rapport d'Aschole et des autres évêques de Macédoine, l'avait condamnée dans les mêmes lettres [2]. Quant aux questions dogmatiques, le même Pape les avait déjà décidées dans une exposition de foi envoyée aux évêques d'Orient, et que ceux-ci avaient souscrite dans un concile d'Antioche, au nombre de plus de cent cinquante [3]. Il y a plus : ce qui regarde la divinité du Saint-Esprit, les caractères de l'Eglise, l'unité du Baptême, la résurrection de la chair, la vie du siècle

[1] Constant. *Epist. rom. Pont.*, p. 495.
[2] *Ibid.*, p. 535 et 540.
[3] *Ibid.*, col. 500, et Mansi. *Conc.*, t. III, p. 461 et 481.

Digitized by Google

futur, avait été ajouté au symbole de Nicée, depuis bien des années, par tous les Evêques orthodoxes, et les catéchumènes l'apprenaient par cœur. C'est ce que Saint Epiphane nous atteste dès l'an 373, à la fin de son *Ancorat* [1]. Quant au schisme d'Antioche, l'accord juré entre les deux partis avait été proposé et approuvé d'avance par les Evêques d'Italie [2]. Ces notions sont indispensables pour juger sainement des choses et des personnes.

Le concile ayant élu Nectaire pour Constantinople et Flavien pour Antioche, l'empereur Théodose envoya une ambassade au Pape Damase, pour obtenir de lui qu'il confirmât l'élection. Voici comme le Pape Saint Boniface rappelle ce fait dans une lettre aux évêques d'Illyrie : « Le prince Théodose, de très-clémente mémoire, pensant que l'ordination de Nectaire était sans solidité parce que nous n'en avions point connaissance, nous envoya des officiers de sa cour avec des Evêques, pour solliciter, conformément aux règles, une lettre formée qui affermit la sacerdoce de Nectaire [3]. Nous verrons les Evêques du concile faire la demande au Pape, non-seulement pour Nectaire, mais encore pour Flavien [4]. La conséquence naturelle est que, de l'aveu de l'empereur Théodose et des Evêques du concile, la confirmation du Pape était nécessaire pour que l'élection de Nectaire et de Flavien, approuvée par un concile œcuménique, demeurât ferme.

Cependant les évêques de l'Orient et de l'Occident s'assemblaient à Rome, en vertu des lettres impériales. Voilà ce que dit Saint Jérôme [5], d'une manière incidente, dans l'éloge de Sainte Paule, illustre dame romaine. Parmi les évêques d'Orient, il nomme Saint Epiphane, métropolitain de Chypre, et Paulin d'Antioche, qu'il accompagna lui-même. Saint Epiphane logea chez Sainte Paule ; Paulin, de son côté, la voyait très-souvent, et tous

[1] S. Epiph., t. II, p. 122 et seqq., édit. Petav.
[2] Ambr., *Epist.*, 13. Labbe, t. II, col. 1007, Sirmond., t. I, 756.
[3] Coust., col. 598 et 1043.
[4] Theod., l. V, c. IX. Coust., col. 567.
[5] Hier., *Epist.*, 86.

Digitized by Google

deux ils lui inspirèrent un ardent désir de la solitude. Ils passèrent l'hiver à Rome et ne retournèrent en Orient que l'année suivante. Il est bien à croire que, outre les trois députés du concile de Constantinople, Timothée d'Alexandrie y vint également avec d'autres Evêques, soit de l'Egypte, soit de l'Arabie. On y voyait, de l'Occident, Anémius de Sirmium, Aschole de Thessalonique, Ambroise de Milan, Britton de Trèves. Comme on n'a pas les actes de ce concile, on ne sait quel en fut le résultat. Le ton de la lettre suivante, du Pape Saint Damase, nous fait croire que ce résultat fut heureux et pacifique. Suivant le témoignage de Théodoret, elle fut adressée généralement à tous les évêques d'Orient [1]. Le sujet en est la condamnation d'Apollinaire et de Timothée, son disciple, qu'il avait prétendu faire évêque d'Antioche. Elle est conçue en ces termes :

« Quand votre charité rend à la chaire apostolique le respect qui lui est dû, le plus grand avantage vous en revient à vous-mêmes, mes très-honorés fils. Car quoique nous soyons obligés de tenir le gouvernail de la Sainte Eglise, dans laquelle le Saint Apôtre a siégé et enseigné, nous nous reconnaissons néanmoins bien au-dessous de cet honneur ; c'est pourquoi nous travaillons de toutes nos forces à parvenir, s'il est possible, à la gloire de sa béatitude. Sachez donc qu'il y a déjà longtemps que nous avons condamné le profane Timothée, disciple de l'hérétique Apollinaire, avec son dogme impie, et nous espérons qu'il ne restera plus rien de la secte à l'avenir. Que si ce vieux serpent revit pour son supplice, après avoir été frappé une ou deux fois d'anathème et chassé de l'Eglise, et s'il tâche d'infecter de son venin quelques fidèles, évitez-le comme une peste, en vous souvenant toujours de la foi des Apôtres, surtout de celle qui a été écrite et publiée par les Pères de Nicée ; demeurez-y fermes et immuables, et ne souffrez pas que ni votre clergé, ni votre peuple prêtent l'oreille à des questions déjà résolues. Car nous avons déjà donné la formule de la foi, afin que quiconque fait profession d'être chrétien, garde ce qui a été transmis par les Apôtres.

[1] Theod., l. V, c. IX.

Digitized by Google

selon cette parole de Saint Paul : Si quelqu'un vous annonce autre chose que ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! Car le Christ, Fils de Dieu, Notre Seigneur, a mérité par ses souffrances le salut très-complet au genre humain, afin de délivrer l'homme tout entier du péché. Quiconque dit donc qu'il a eu une divinité ou une humanité imparfaite, celui-là, plein de l'esprit du démon, se montre fils de l'enfer. Pourquoi demandez-vous donc une seconde fois que je dépose Timothée ? puisqu'il a déjà été déposé ici avec Apollinaire, son maître, par le jugement de la chaire apostolique, en présence de Pierre, évêque d'Alexandrie, et qu'au jour du jugement il subira les tourments et les supplices qu'il mérite. Que s'il entraîne quelques hommes légers, comme s'il avait quelque espérance, lui qui a changé l'espérance véritable au Christ, quiconque résiste à la règle de l'Eglise, périra avec lui. Que Dieu vous conserve, nos fils bien-aimés [1] ! »

Cette lettre est infiniment remarquable. Le Saint Pape y appelle jusqu'à deux fois les évêques d'Orient ses biens-aimés fils : ce qui marque tout ensemble et la tendresse du père, et l'affection des fils et l'union qui régnait de part et d'autre ; ce qui marque surtout l'autorité du père, la docilité des fils et la notoriété de l'une et de l'autre. Et de fait, que demandent les fils au père ? qu'il condamne un hérésiarque qui s'est élevé au milieu d'eux. Et que répond le père à la demande de ses fils ? que déjà il a condamné l'hérésiarque, que déjà il a donné la formule, la règle de l'Eglise, et quiconque y résiste, périra.

Saint Damase mourut l'année 385, le onze décembre, âgé de près de quatre-vingts ans, après un long et glorieux pontificat de dix-huit ans, et environ deux mois. Il avait eu dessein de se faire enterrer en un lieu où étaient les reliques de Saint Sixte et de plusieurs autres Martyrs ; mais il en fut détourné par la crainte de troubler leurs cendres. Il fut donc enterré dans une église qu'il avait fait bâtir aux Catacombes, sur le chemin d'Ardée, auprès de sa mère et de sa sœur, la vierge Irène, dont il avait

[1] Theod., l., V, c. x. Coust. 571.

Digitized by Google

fait l'épitaphe, il fit aussi la sienne, dans laquelle il protest qu'il espère ressusciter un jour. Il avait fait rebâtir, augmente et embellir l'église de Saint-Laurent, où il avait servi après so père, et l'avait ornée de peintures d'histoire sainte que l'o voyait encore quatre cents ans après, enrichie de quantité d vases d'argent, et augmenté considérablement ses revenus e maisons et en terres. Celle de Saint-Pierre du Vatican se ressenti aussi de ses libéralités. Il y fit conduire une fontaine pour ser vir de fonts baptismaux, ayant rassemblé, à cet effet, les source du Vatican, qui mouillaient les corps qui y étaient enterrés. Outr les lettres et les petits poëmes que nous avons de lui, il avai écrit plusieurs décrétales en réponse aux consultations de l'Orien et de l'Occident, qui ne sont pas venues jusqu'à nous.

(ROHRBACHER)

S. FUSCIEN, S. VICTORIC ET S. GENTIEN,

MARTYRS.

Fuscien et Victoric, venus de Rome dans les Gaules pour porter la lumière de l'Evangile en la compagnie de Saint Quenti et de plusieurs autres saints Missionnaires, furent ceux qui, ave Saint Piat, allèrent le plus loin pour étendre le royaume de Jésu Christ. Ils passèrent jusqu'aux extrémités de la Gaule-Belgiqu et ils exercèrent leur charité principalement dans le pays d Térouane et des Morins, qui occupaient toute l'étendue de côte maritime de ces quartiers. Ils étaient auprès de Térouan lorsqu'ils apprirent une partie des exécutions sanglantes d chrétiens, que Rictius Varus, préfet du prétoire sous Maximi Hercule, avait faite à Trèves, dans les diocèses de Reims et d Soissons, et dans le Vermandois. L'inquiétude qu'ils en eure ou peut-être le désir de participer à la gloire du martyre, les venir à Amiens pour apprendre des nouvelles de Saint Quenti Ils surent de leur hôte Gentien, qui les avait reçus en chem que ce Saint avait terminé ses combats, et qu'il y avait plus d mois qu'il était mort pour la défense de leur foi commune. furent avertis en même temps du danger où ils étaient ve

Digitized by Google

s'exposer, parce que les persécuteurs rôdaient encore dans le pays, et qu'il y avait ordre du préfet Varus de les arrêter eux-mêmes partout où on les trouverait. Ils furent pris, en effet, chez Gentien, qui, s'étant mis en devoir de les défendre, se fit connaître aussi pour chrétien, fut arrêté avec eux et conduit devant le préfet. Ce juge fit couper la tête à Gentien sur-le-champ et sans forme de procédure. Il interrogea ensuite juridiquement Saint Fuscien et Saint Victoric, leur fit souffrir une question, et les voyant persister dans leur généreuse confession, il les envoya dans les prisons d'Amiens chargés de chaînes. Lorsqu'il y fut arrivé, il les fit paraître de nouveau pour répondre devant lui, et, les trouvant toujours également fermes dans leur foi, il les condamna à perdre aussi la tête par une sentence, qui fut exécutée le onzième jour de décembre, six semaines après la mort de Saint Quentin.

C'est le jour auquel leur fête est marquée dans les anciens Martyrologes du nom de Saint Jérôme, dans ceux de Florus, de Raban, d'Adon, d'Usuard et les suivants jusqu'au Martyrologe romain où le nom de Victoric se trouve presque partout le premier. Leurs corps furent enterrés en un lieu où l'on a vu depuis le village de Sainctz. Ils y demeurèrent jusqu'au delà du milieu du sixième siècle. Ce fut, dit-on, vers 555, du temps du roi Childebert I, qu'ils furent transportés dans l'église cathédrale d'Amiens, où l'on apporta en même temps celui de Saint Gentien, que l'on tira du lieu de sa sépulture; et l'on voit son nom joint avec les deux autres dans une grande partie des Martyrologes. Quelques-uns prétendent que, sur la fin du même siècle, les corps saints furent mis dans une église bâtie en leur honneur à une lieue environ de la ville par la reine Frédégonde, et que cette princesse y fonda dès lors un monastère, dont Saint Evrols, l'un des patrons de la ville de Beauvais, fut abbé. Mais cette supposition se détruit par la connaissance que l'on a de la véritable fondation de l'abbaye de Saint-Fuscien, qui ne commença qu'en 1105. Ces auteurs, appuyés sur d'autres titres aussi certains, ajoutent que cette église ayant été détruite par les guerres, les corps des trois Saints furent transportés à Baugenci,

Digitized by Google

sur la Loire, dans l'Orléanais, où l'on veut qu'ils se conservent encore aujourd'hui, au moins en partie, depuis que le Bienheureux Philippe Berruyer, assisté de Robert de Courtenai, en fit une nouvelle translation l'an 1259, pour les mettre dans une châsse neuve.

D'autres auteurs soutiennent que les trois corps demeurèrent dans la ville d'Amiens jusqu'à la fin du neuvième siècle, auque ils furent trouvés et déterrés par Otger, évêque d'Amiens; qu'i fit présent de celui de Saint Victoric à l'église de Saint-Quentin en Vermandois, où il avait été chanoine; qu'il y fut reçu l 30 octobre de l'an 893, et mis dans un tombeau à la gauche d celui de Saint Quentin; qu'il donna celui de Saint Gentien à l'abbaye de Corbie, où la translation s'en fit le 8 mai;-et qu'i ne resta que celui de Saint Fuscien d'Amiens, que l'on conserv toujours depuis avec beaucoup de soin et de vénération dans l cathédrale. Ce ne fut, dit-on, que l'an 1651 que l'on tira de s châsse quelques ossements de ses reliques pour enrichir l'égli de l'abbaye de son nom, bâtie [1] dans le diocèse en 1105, par l comte Enguerrand, et mise sous la règle de Saint Benoît. La fê de la translation de Saint Fuscien est marquée au 27 juin.

SAINT DANIEL STYLITE,

ABBÉ.

Saint Daniel, cet homme admirable, comme le qualifie Théo dore le Lecteur, titre qu'il a mérité par l'austérité de sa pén tence, par sa patience héroïque, par les dons de miracle et d prophétie dont Dieu l'avait honoré, par les importants servic qu'il rendit à l'Eglise dans la cause de la foi et par la conversi d'un grand nombre de pécheurs; Saint Daniel, dis-je, fut l'u des premiers imitateurs de la vie extraordinaire de Saint Simé Stylite, et marcha fidèlement par cette voie si pénible pour arr ver à la gloire céleste. Le bourg de Maratha, peu éloigné Samosate, dans la province Euphratésienne [1], lui donna la na sance. Son père se nommait Elice et sa mère Marthe, noms ju

[1] Anciennement province de la Comagène. Ce Pays est compris aujourd'h dans les eyalets de Marach et d'Alep.

Digitized by Google

fort ordinaires dans ces contrées. Celle-ci, qui était stérile, l'obtint enfin de Dieu par ses prières, après lui avoir promis de le consacrer à son service. Dieu même lui fit connaître par une vision, que cet enfant qu'elle tenait de sa bonté, serait un jour une des plus éclatantes lumières de l'Eglise.

A peine l'enfant eut cinq ans, qu'elle et son mari le menèrent en un monastère pour l'y dévouer à Dieu selon leur promesse. Ils ne lui avaient point encore donné de nom, et ils voulurent qu'il le reçût du supérieur de ce monastère, qui, avant que de le lui imposer, dit qu'il fallait consulter Dieu. Il ordonna à Daniel d'aller prendre un des livres qui étaient sur l'autel : l'enfant lui apporta celui du Prophète Daniel. L'abbé regarda cela comme une déclaration de la Providence, et lui donna le nom de ce prophète. Il ne le reçut pourtant point alors dans sa communauté, parce qu'il était trop jeune ; mais il recommanda à ses parents de l'élever dans la piété, jusqu'à ce qu'il fût en âge d'embrasser la vie religieuse.

Daniel prévint ce temps par le désir qu'il avait de s'y engager. A peine eut-il atteint sa douzième année, qu'il quitta la maison sans rien dire, et fut se présenter au supérieur d'un autre monastère qui n'était qu'à une lieue et demie de son village. L'abbé lui représenta qu'il était encore trop faible pour soutenir l'observance qu'on gardait dans sa communauté ; mais Daniel se jetant à ses pieds, lui dit : « Je viens ici, mon Père, pour vivre à Jésus-Christ et pour mourir à ma chair. Si mon corps y succombe, j'accepterai volontiers une mort qui m'est si avantageuse, plutôt que de regarder derrière moi. » Cette généreuse réponse toucha l'abbé, qui en parla à ses religieux, et tous présumèrent que ces marques de ferveur ne pouvaient venir que de Dieu. Il fut donc reçu ; mais on voulut attendre encore quelque temps pour le revêtir de l'habit monastique.

Ses parents apprirent bientôt qu'il était dans ce monastère et s'y rendirent, non point pour le détourner de son dessein, mais plutôt pour l'encourager à la persévérance. Rare exemple dans les pères et les mères qui consultent souvent leur tendresse, ou des vues humaines, plutôt que le bien spirituel de leurs en-

Digitized by Google

fants dans leur destination. Ceux du jeune Daniel pressèrent l'abbé de donner l'habit à leur fils en leur présence. Ainsi, ce supérieur, ayant pris l'avis de ses religieux, le conduisit de leur consentement dans l'église où il leur fit lire devant eux la règle qu'on professait dans cette sainte maison, lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit de la religion. Il recommanda aussi à ses parents de ne point faire à leur fils des visites trop fréquentes, de peur que la tendresse qu'il avait pour eux ne fût un obstacle dans son cœur aux opérations de la grâce. On reconnut bientôt la solidité de sa vocation par sa fidélité dans la pratique des vertus : elles crûrent en lui avec l'âge, et le rendirent cher à son abbé et à tous ses religieux.

Ce supérieur fut obligé, au bout de quelque temps, de faire un voyage à Antioche pour les affaires de l'Eglise, et le mena avec lui. Ils vinrent au bourg de Talade ou Télanisse, dont Saint Siméon, qui était alors sur sa colonne, n'était pas fort éloigné. Daniel souhaitait depuis longtemps de voir ce grand Saint ; mais son supérieur n'avait point encore voulu le lui permettre.

Il lui accorda alors la permission de monter sur sa colonne, où le Saint, à qui Dieu avait fait connaître ce qu'il serait dans la suite, le reçut avec tendresse, lui imposa les mains, l'entretint familièrement et lui prédit qu'il souffrirait beaucoup pour la gloire de Dieu. Daniel retourna, après cette visite, à son monastère, et y demeura jusqu'à la mort de son abbé. Les religieux voulurent qu'il remplît sa place ; mais son amour pour la retraite et le silence, et sa modestie, l'emportèrent sur leurs instances, et ils furent obligés d'en élire un autre qu'il leur proposa. Cela lui facilita le moyen de retourner à Saint Siméon, dont il avait déjà conçu dans son cœur d'imiter la rigoureuse pénitence, et il passa auprès de lui quatorze jours. Il voulut de là faire le pèlerinage de Jérusalem pour visiter les Saints Lieux, et se mit en chemin, quoiqu'on l'eût averti que les Samaritains avaient pris les armes contre les chrétiens, et qu'il risquait de tomber entre leurs mains. Mais la rencontre d'un vieillard, qui désapprouva son dessein et lui conseilla d'aller à Constantinople, l'empêcha de poursuivre sa route.

Digitized by Google

Il comprit, par diverses circonstances, que c'était Saint Siméon lui-même qui lui avait apparu sous la figure de ce vieillard. Ainsi recevant cet avis comme lui étant venu du ciel par la bouche de ce Saint, il se rendit avec joie à Constantinople. Ce fut apparemment l'an 452, sous le règne de Marcien et l'épiscopat d'Anatolius. Il s'arrêta les sept premiers jours dans les logements de l'église de Saint-Michel, qui était hors de la ville du côté du nord et ensuite en un lieu appelé Philampore, où il se retira dans un vieux temple d'idoles que tout le monde savait être infecté par les malins esprits. Il y entra avec intrépidité, s'étant muni du signe de la croix et chantant des psaumes. Il fit aussi des prières dans tous les coins de cet édifice afin de les en chasser.

Cependant ces esprits des enfers lui firent durant trois nuits des menaces terribles, accompagnées de grands bruits, pour mieux l'épouvanter; mais, bien loin de leur céder, il boucha toutes les portes, s'y enferma et n'y laissa qu'une fenêtre ouverte pour recevoir la nourriture nécessaire et parler à ceux qui le venaient voir. Les démons cessèrent pendant quelque temps de lui faire des insultes; mais ils revinrent de nouveau et le menacèrent de le jeter dans la mer. Il n'en fut pas moins ferme, et les menaça à son tour du dernier avènement de Jésus-Christ, qui doit les renfermer pour toujours au fond de l'abîme. Enfin, ils abandonnèrent ce lieu et tous les environs, où l'on prétend qu'ils faisaient auparavant beaucoup de mal.

Le bruit de sa victoire contre ces malins esprits attira beaucoup de monde. Chacun venait admirer son intrépidité autant que ses vertus. Mais quelques ecclésiastiques, qui tenaient plus à leur avarice qu'ils n'avaient de zèle pour la gloire de Dieu, s'imaginèrent que les petites aumônes qu'on lui faisait pourraient devenir plus considérables et diminuer leurs revenus, et portèrent leurs plaintes à l'évêque Anatolius, afin qu'il le chassât de ce lieu. Ils ne lui en parlèrent que comme d'un inconnu qui venait leur faire tort; et ce prélat, plus équitable, les prit sur leur propre aveu, et leur fit voir qu'il y avait de l'injustice à s'élever comme ils faisaient contre un homme qu'ils ne connaissaient point.

Digitized by Google

Il leur laissa pourtant faire de nouvelles informations ; mais, plus emportés que jamais par leur passion, ils revinrent en criant que ce n'était qu'un hypocrite, et ajoutèrent beaucoup d'autres invectives contre lui. Anatolius ne se fia pas à leurs rapports, il voulut connaître Daniel par lui-même avant que de décider, et lui manda de le venir voir. Il s'informa de sa foi, de sa conduite et du sujet qui l'avait amené dans ce lieu. Le Saint le satisfit avec tant de modestie, qu'Anatolius l'embrassa avec tendresse, et ne le regarda plus que comme un véritable serviteur de Dieu. Il fut bientôt confirmé dans son jugement par un miracle que Daniel fit en sa faveur. Car étant tombé dangereusement malade, il eut recours à lui et fut guéri par ses prières. Cela lui fit encore plus ouvrir les yeux sur le mauvais procédé de ceux qui l'avaient si injustement persécuté. Il se préparait à les punir : mais le Saint, que la charité de Jésus-Christ animait, lui demanda grâce pour eux, comme la récompense qu'il exigeait de lui pour le rétablissement de sa santé qu'il lui avait obtenue de Dieu.

Daniel fut encore environ neuf ans dans sa retraite, où il devint célèbre par plusieurs miracles. Au bout de ce temps, Dieu lui fit connaître dans une vision qu'il l'appelait à vivre comme Saint Siméon sur une colonne ; et il fut encore confirmé par une rencontre fort remarquable dans cette conjoncture. Saint Siméon avait recommandé à un de ses disciples nommé Serge, de porter après sa mort son scapulaire ou sa cuculle à l'empereur Léon. Serge vint pour cela à Constantinople ; mais ce prince étant alors très-occupé aux affaires de l'Etat, il ne put avoir audience ; ainsi il se détermina à rapporter en Syrie le scapulaire du Saint. Avant que de partir il alla au monastère des Acémètes que Saint Marcel gouvernait alors ; et on lui dit tant de choses avantageuses de Saint Daniel, qu'il voulut l'aller voir.

Il en fut reçu avec joie, et le principal sujet de leur entretien fut le grand Siméon. Daniel lui avoua que Dieu lui avait révélé plusieurs particularités de la vie de ce Saint, et qu'il lui donnait un puissant mouvement d'imiter sa pénitence. Serge, ravi de l'entendre parler de la sorte, crut que Dieu lui avait plutôt des-

Digitized by Google

tiné le scapulaire de ce Saint qu'à l'empereur. Il le lui offrit, et Saint Daniel le reçut avec de grands témoignages de vénération, comme un gage qui lui faisait espérer de se voir revêtu du double esprit de ce grand Saint.

Serge se résolut de demeurer auprès de lui, et eut dans ce temps-là une vision, où il lui fut ordonné de lui dire qu'il quittât sa demeure et qu'il entreprît quelque chose de plus grand. Daniel, confirmé par cette vision, ne douta plus de la volonté de Dieu, et pria Serge de chercher dans les montagnes voisines un lieu solitaire et qui fût propre à son dessein. Une colombe marqua le lieu que la Providence lui avait préparé. C'était sur une montagne du quartier qu'on appelait Anaple, du côté où le Bosphore conduit au Pont-Euxin, environ à une lieue et demie de Constantinople par mer, et à trois par terre.

Un ami du Saint fournit la colonne. On y fit un chapiteau ; et quand elle fut placée, Daniel sortit de nuit de son logement et vint monter sur ce nouveau théâtre, où, à l'exemple de Saint Siméon, Dieu devait le donner en spectacle aux Anges et aux hommes. Il adressa alors cette prière à Notre-Seigneur : « Jésus-Christ, mon Dieu, soyez-vous glorifié pour tous les biens dont vous avez comblé jusqu'à présent votre serviteur, et surtout de la grâce que vous m'avez faite d'embrasser ce genre de vie. Vous savez, mon Seigneur, qu'en montant sur cette colonne, je ne me suis appuyé que sur vous seul, et que c'est uniquement de vous que j'attends l'heureux succès de mon entreprise. Daignez l'agréer : fortifiez-moi afin que je fournisse ma carrière selon votre volonté ; accordez-moi la grâce de la terminer saintement. »

La colonne de Daniel fut une chaire exposée aux yeux de l'univers, d'où, rempli de l'esprit de Dieu, tout parlait en lui et tout inspirait la pénitence, le détachement des choses de la terre, la crainte des jugements de Dieu, le recours à sa miséricorde, la pratique des vertus chrétiennes, la violence évangélique, les récompenses promises dans le ciel, la nécessité de marcher par la voie étroite pour y arriver. Telles étaient les vérités qui faisaient ordinairement le sujet de ses instructions ; et, quoiqu'il n'eût

Digitized by Google

point étudié l'éloquence humaine, Dieu lui en avait donné une bien plus efficace, qui pénétrait les cœurs, les amollissait, les changeait, et faisait des pénitents et des parfaits, la grâce du Seigneur bénissant ses avis par des effets merveilleux. Nous en verrons un grand exemple en la personne du comte Edran, qui fut si touché de ses instructions, qu'il renonça au monde pour se rendre son disciple, comme nous le dirons à la fin de ce chapitre.

Dieu le rendit célèbre par le don de prophétie et par un grand nombre de miracles qu'il fit. Il semblait en avoir reçu un plus particulier pour chasser les démons des corps des possédés, et en même temps des âmes de ceux qu'ils possédaient par le péché. Un jeune homme qui se trouvait dans le cas, ayant été guéri par sa prière, voulut recevoir en reconnaissance l'habit monastique et se rendre son disciple ; et son père, qui n'avait que cet enfant, en fit volontiers le sacrifice à Dieu, s'estimant trop heureux de le lui consacrer après une faveur si signalée.

Cyrus, préfet d'Orient, célèbre sous l'empire de Théodose le Jeune, par ses charges, son crédit et sa disgrâce, eut une union particulière avec notre Saint, et obtint de Dieu par ses prières la délivrance de sa femme et de sa fille, toutes les deux possédées du démon. Pour reconnaître cette double faveur, il fit graver sur sa colonne des vers à sa louange ; car il se piquait de poésie.

Nous verrons dans la suite les prédictions qu'il fit à l'empereur Léon et à Zénon, son beau-fils, qui fut ensuite empereur. Il faisait monter sur sa colonne ceux qui avaient recours à lui pour être guéris de leurs maux, et leur imposait les mains. Il se servait aussi quelquefois de l'huile des lampes qu'on brûlait devant les reliques des Saints, et qu'on appelait pour cela l'*huile des Saints*, et ordonnait qu'on les en frottât, voulant par là qu'on attribuât ses guérisons miraculeuses aux prières des martyrs plutôt qu'aux siennes.

Mais nous pouvons bien mettre au nombre de ses miracles cette prodigieuse humilité, par laquelle, bien que Dieu l'eût favorisé de tant de dons célestes, et qu'il fût arrivé à un degré si éminent de vertu que tout le monde, les empereurs même, les

Digitized by Google

impératrices, les rois étrangers venaient lui donner des marques d'une singulière vénération, il ne croyait point avoir rien qui l'élevât au-dessus des autres, ni qui méritât quelque louange. C'était aussi par un effet de cette humilité, sur laquelle sa vertu était si solidement établie, qu'il était extrêmement réservé quand il s'agissait de juger de la conduite des autres, et surtout lorsqu'on lui faisait quelque plainte au sujet des Evêques, ne voulant point qu'on précipitât son jugement par un zèle indiscret et téméraire ; ce qui souvent ne servait qu'à causer du scandale et du trouble dans l'Eglise, et principalement dans ce temps-là, où sa doctrine était attaquée par plus d'un hérétique. Il voulait plutôt que les particuliers qui ne sont point destinés pour décider de ces sortes de choses, en laissassent la sollicitude à ceux à qui le soin des affaires de l'Eglise était commis, sans se mêler de ce qu'ils n'entendaient même pas pour la plupart.

Comme plus la vertu est élevée, plus aussi elle a à craindre les piéges de la vanité, et que Daniel redoutait extrêmement ce dangereux vice, Dieu lui fit trouver dans quelques humiliations qu'il eut à souffrir, un moyen de s'en garantir, et il les mit à profit. Sa colonne était placée sur les terres d'un nommé Gélase, mais dans un endroit fort éloigné de celles qui étaient en culture, et où, par conséquent, il ne lui pouvait causer aucun dommage. Cependant, comme il l'avait dressée sans lui en avoir demandé la permission, il en alla porter ses plaintes à l'empereur Léon, qui n'en fit pas cas ; et ensuite à Gennade, qui avait succédé à Anatolius en 458, qui dit qu'il fallait faire descendre le Saint et le punir. Gélase, sur cela, vint en colère pour lui intimer cet ordre ; mais une furieuse tempête qui s'éleva, et les remontrances de plusieurs personnes l'apaisèrent, et il se contenta, pour sauver son honneur, que le Saint descendît, et il promit de le laisser remonter aussitôt. Daniel, en homme humble toujours prêt à céder, se mit en devoir de le faire ; mais quand Gélase eut vu qu'il avait descendu quelques échelons, il le pria de remonter ; et depuis, bien loin de penser à le troubler sur sa colonne, il lui en fit dresser une plus forte et plus haute, sur laquelle le Saint monta en 463.

Digitized by Google

On ne doit point être surpris de la conduite de Gennade dans cette affaire. Ce patriarche ne fut pas favorable à Daniel durant quelques années, soit qu'on lui en eût fait quelques mauvais rapports, soit parce qu'il craignait qu'il n'y eût quelque illusion dans son genre de vie si extraordinaire ; mais nous verrons qu'il revint enfin de son préjugé quand il l'ordonna prêtre.

Le Saint eut encore une calomnie fort odieuse à souffrir ; mais elle dura peu, parce que Dieu en tira vengeance. Une misérable, nommée Bassienne, fut poussée par quelques hérétiques à contrefaire la malade, pour avoir occasion de tenter le Saint, ou quelqu'un de ses disciples, ou enfin pour pouvoir faire croire, quand même elle n'aurait rien pu gagner, qu'elle y avait réussi : en quoi l'on connaît la malice de l'hérésie, qui ne craint point d'employer les plus noires impostures contre les Saints, afin de se venger de la pureté de leur foi et mieux accréditer leurs erreurs. Mais le démon, qui leur avait inspiré ce détestable dessein, fut l'instrument dont Dieu se servit pour venger son serviteur. Il entra visiblement dans le corps de cette femme perdue, qu'ils avaient gagnée pour diffamer Daniel, et la contraignit, quoiqu'il ne soit qu'un esprit de mensonge, d'avouer la vérité ; ce qui couvrit de confusion les hérétiques. Il fallut, pour délivrer la possédée de ce malheureux hôte, recourir aux prières de celui qu'ils avaient voulu diffamer. Il l'en délivra en effet, et Dieu manifesta son innocence et dévoila l'ignominie de ces ennemis de la vraie foi.

Nous avons parlé dans la vie de Saint Marcel, archimandrite du monastère des Acémètes, de ce terrible embrasement qui arriva à Constantinople le second de septembre de l'an 465. Dieu l'avait fait connaître quelque temps auparavant à notre Saint, qui avait averti l'empereur Léon et le patriarche Gennade que la colère de Dieu était prête de tomber sur la ville, et qu'il fallait faire des prières continuelles et des processions publiques pour la détourner. Mais quelque vénération qu'on eût d'ailleurs pour sa vertu, Dieu qui voulait punir cette ville, permit qu'on négligeât son avis. La prédiction s'accomplit ; et, dans la désolation où tout le monde était, quantité de personnes coururent à

Digitized by Google

lui. La nouvelle d'un si triste événement le fit fondre en larmes. Il se plaignit de ce qu'on n'avait pas eu recours à la pénitence, comme il l'avait recommandé, et exhorta tout le monde à apaiser la justice divine par la prière et le jeûne. Il se mit ensuite en oraison, et puis il promit que dans sept jours le mal cesserait ; ce qui arriva.

L'empereur et l'impératrice allèrent visiter alors le Saint, et lui demandèrent pardon de n'avoir point profité de ses avis. Quoiqu'ils les eussent négligés lorsqu'il les leur avait donnés avant l'embrasement, Léon l'était pourtant déjà venu voir sur sa colonne, et, pénétré de vénération en le voyant dans cet état de pénitence, il s'était prosterné à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Il pressa aussi Gennade de le visiter pour l'ordonner prêtre, et ce patriarche s'y rendit, quoiqu'il eût alors peu d'inclination pour lui. Daniel le pria de ne point monter sur sa colonne, ne pouvant se résoudre à accepter un caractère dont il se croyait indigne. Cependant Gennade commença au bas les prières ordinaires et déclara qu'il ordonnait Daniel prêtre de la sainte Eglise. A quoi tout le peuple répondit selon la coutume : *Il en est digne*. Ainsi le Saint n'osa résister davantage, et alors le patriarche monta sur sa colonne, lui conféra le sacerdoce, lui donna la communion, la reçut de lui, et Daniel pria pour le peuple. Il célébrait depuis les saints Mystères sur sa colonne et les distribuait aux autres.

L'empereur Léon lui fit faire une troisième colonne composée de deux grandes et d'une moindre au milieu, où il se retirait dans un temps d'orage. Il lui fit construire ensuite un toit sur sa colonne, parce que dans l'hiver il fut au moins deux nuits et un jour tout couvert de neige glacée. Le Saint obtint aussi de ce prince qu'il fît apporter d'Antioche des reliques de Saint Siméon Stylite, qui furent mises en une chapelle de ce Saint que l'on bâtit au pied de sa colonne. Il renvoyait quelquefois à cette chapelle ceux qui venaient le prier pour quelque maladie, afin qu'ils attribuassent leur guérison à l'intercession de Saint Siméon. Le même prince voulut aussi qu'on bâtit auprès de sa colonne quelques maisons, tant pour ses disciples que pour les hôtes qui

Digitized by Google

le venaient voir; ce qui forma le monastère qu'on appela depuis de Saint-Daniel : car, avant cela, ses disciples formaient une communauté; mais ils n'avaient ni maison, ni aucun édifice. Ce monastère eut successivement ses abbés ; puisqu'entre ceux de Constantinople, qui demandèrent l'an 518 le rétablissement de la foi catholique, on nomme Babylas prêtre et abbé du monastère de la colonne de Saint-Daniel : et que le même parut encore dans le concile de cette ville, où il prend la qualité d'abbé du monastère de Saint-Daniel-Stylite, de Saint-Jean dans le petit fond, et de Saint-André près de la colonne.

Si l'empereur Léon avait tant de vénération pour saint Daniel, ce Saint lui fut aussi d'un grand secours, tant pour son avantage particulier que pour le bien de ses Etats. Léon avait à combattre son naturel porté à la dureté et à la vengeance, et Saint Daniel ne manquait point de l'exhorter par ses avis à pardonner et à être humain.

Il le garantit d'un grand danger en l'année 466, dont voici l'occasion. L'hiver de cette année fut extrêmement rude et accompagné de pluies extraordinaires et d'orages impétueux. La colonne du Saint fut tout à fait ébranlée par la violence des vents et l'empereur, qui en apprit la nouvelle, en fut alarmé. Il vint sur le lieu pour faire rassurer la colonne, en menaçant du dernier supplice ceux qui ne l'avaient pas bâtie assez forte ; mais Saint Daniel obtint leur grâce ; ce qui n'était pas aisé en bien des rencontres à cause de l'humeur vindicative de Léon. Comme donc ce prince descendait de la montagne après sa visite, le cheval sur lequel il était monté eut peur, se dressa sur les pieds de derrière, et tomba à la renverse, ayant l'empereur sous lui. Le pommeau de la selle lui froissa le front, et jeta bien loin son diadème, dont les perles furent dispersées de côté et d'autre. Dans ce danger, Saint Daniel pria pour lui et le préserva d'un mort funeste, en sorte qu'il s'en retourna sans aucune suite fâcheuse de sa chute. Cet accident, qui fit sentir au prince la force des prières du Saint, fut aussi l'occasion de la conversion de son écuyer nommé Jourdain, qui était arien.

Celui-ci, craignant que l'empereur ne lui imputât la cause de

Digitized by Google

sa chute et ne le disgraciât, eut recours au Saint pour obtenir sa grâce. Daniel en profita pour le désabuser de ses erreurs, et lui persuada, par ses douces exhortations, de les abjurer. Après cela il écrivit à l'empereur pour lui apprendre sa conversion et lui demander sa grâce. Léon lui fit la réponse suivante : « Le danger où je me suis trouvé ne vient de nul autre que de moi-même, qui ai été assez téméraire pour monter à cheval en votre présence, au lieu de m'en aller à pied loin de votre sainte colonne; et j'aurai soin de ne pas retomber à l'avenir dans la même faute. Bien loin donc d'être fâché contre Jourdain, j'ai bien de la joie, au contraire, de ce que ma chute de cheval l'a fait relever de ses erreurs. »

Tel était le respect que cet empereur avait pour le Saint. Il ne se contentait pas aussi de lui en donner des marques ; mais il en parlait aux autres comme d'un prodige et d'un homme tout céleste. Il lui menait ou lui faisait conduire tous les princes ou les ambassadeurs qui venaient à sa cour, pour leur faire admirer sa patience prodigieuse dans un genre de pénitence qui lui paraissait être au-dessus de toute admiration.

Gobaze, roi des Lazes [1], étant venu à Constantinople pour traiter d'accord avec lui, il le mena voir le Saint comme la plus rare merveille de son empire. Ce prince fut si étonné de sa patience et de son courage à souffrir une pénitence si prodigieuse, qu'il se prosterna en terre, non-seulement pour lui rendre ses respects, mais même pour honorer sa colonne. Et dans l'étonnement où il était, il s'écria : « Je vous rends grâces, Roi du ciel, de ce qu'en venant voir un roi de la terre, vous ayez bien voulu me faire connaître la vie toute céleste de cet homme, et me rendre le spectateur d'une chose si incroyable. » Ces deux princes voulurent même le prendre pour arbitre de leur traité. Du reste, Gobaze était un prince plein d'esprit, qui avait beaucoup étudié, et qui, par conséquent, était en état de juger du mérite d'un grand homme et d'apprécier une vertu extraordinaire. Il ne man-

[1] Nom donné aux habitants de la *Lazica*, partie de l'ancienne Colchide, au sud du Phase et au nord de l'Arménie.

Digitized by Google

qua pas à son retour dans ses Etats de raconter ce prodige à ses sujets. Il n'envoya jamais depuis à Constantinople sans lui écrire des lettres pleines des marques de son estime, et où il le priait de recommander à Dieu son royaume.

Saint Daniel obtint du ciel en 462 un fils à l'empereur Léon, qui, dans la vive douleur de n'en avoir point, eut recours à ses prières : mais Dieu retira bientôt cet enfant du monde, pour lui donner le royaume des cieux au lieu de celui de la terre. La guerre s'étant allumée l'an 467 entre cet empereur et Genséric, roi des Vandales, le bruit courut dans Constantinople que ce roi était déjà devant Alexandrie avec un armement redoutable. Toute la cour en fut alarmée, et l'empereur eut aussitôt recours aux prières de Daniel. Le Saint pria, et l'assura ensuite que Genséric ne prendrait ni Alexandrie, ni aucune autre place, mais s'en retournerait sans avoir rien fait ; et l'effet vérifia cette prophétie.

L'impératrice Eudoxie, fille de Théodose II, et veuve de Valentinien III, étant venue en 462 à Constantinople, ne lui témoigna pas moins de respect que Léon. Elle le pria même de venir demeurer dans quelqu'une de ses terres ; qu'elle en avait de très-propres pour y vivre en solitude. Daniel loua sa piété, et la remercia de son affection pour lui ; mais il lui témoigna qu'il était résolu de persévérer dans le lieu que Dieu lui avait choisi, et lui donna ensuite sa bénédiction.

Zénon, gendre de l'empereur, dont il avait épousé la fille Ariadne, fut envoyé en Thrace contre quelques barbares qui ravageaient cette province, et ne voulut point partir pour cette expédition sans avoir consulté Saint Daniel. Il vint le visiter avec ses principaux officiers, et le Saint lui promit qu'il ne lui arriverait point de malheur dans son voyage. Ce prince devint depuis empereur en 474. On lui attribue quelques bonnes qualités, comme de faire de grandes aumônes ; mais il eut aussi de grands vices.

Sa vie déréglée le fit haïr de tout le monde, et ses plus proches devinrent ses ennemis, bien que la plupart fussent au moins aussi méchants que lui. Ainsi, tandis qu'il jouissait au dehors de

Digitized by Google

la paix, la guerre s'alluma dans son propre palais, et Vérine, sa belle-mère, qui l'avait porté sur le trône, fut la première à chercher les moyens de l'en chasser. Basilisque, frère de cette princesse, homme sans capacité, mais plein de l'ambition de régner, l'appuya dans cette conspiration, et travailla pour lui-même contre les vues de Vérine, qui voulait donner le diadème à Patrice, maître des offices, pour des raisons scandaleuses. Zénon ayant eu quelque connaissance de ce qui se tramait contre lui, vint consulter Saint Daniel, qui lui prédit qu'il perdrait l'empire pour quelque temps ; mais que Dieu le rétablirait ensuite pour ne le plus perdre qu'avec la vie. Il lui prédit encore diverses choses, entre autres qu'il serait contraint de manger de l'herbe, faute d'autre nourriture ; tout cela s'accomplit à la lettre.

On peut voir au long dans les autres profanes, l'histoire de cette révolution, qui ne dura que deux ans. Nous n'en dirons que ce qui a du rapport avec la vie de notre Saint. Dès que Basilisque eut commencé de régner il se déclara ennemi de la foi orthodoxe et employa son autorité à établir l'hérésie d'Eutychès. Il rappela par un ordre exprès, Timothée Elure, ce fameux eutychien que l'empereur Léon avait banni seize ou dix-huit ans auparavant dans la Chersonèse Maurique, et le remit sur la chaire d'Alexandrie, qu'il avait usurpée avant son bannissement, après avoir fait tuer Saint Protère, qui en était Evêque. Tous les ennemis du concile de Chalcédoine commencèrent alors de se déclarer ouvertement ; car c'est le propre des hérétiques de n'agir que sourdement quand ils sont combattus ; mais ils levent la tête et montrent toute leur audace dès qu'ils se sentent appuyés.

En effet, Timothée Elure vint à Constantinople, soutenu par l'autorité de Basilisque, pour y troubler la paix dont cette église jouissait depuis tant de temps. Il entra comme en triomphe, et ses partisans le reçurent avec des acclamations, en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Mais si l'on en excepte une troupe confuse d'Alexandrins, et quelques autres qui étaient eutychiens dans le cœur, ou qui se laissèrent tromper, le peuple de Constantinople demeura attaché à la vérité, et Elure y fut

Digitized by Google

exclu partout de la communion, et ne put se faire recevoir dans aucune des églises; ni même dans les maisons des fidèles ; le patriarche Acace s'y opposant constamment, ainsi que les prêtres et les abbés.

Il eut pourtant le crédit, par l'appui de Basilisque, de faire assembler un conciliabule contre le concile général de Chalcédoine, où Eutychès avait été condamné ; mais cette assemblée illicite n'aurait produit aucun mal, si ce qu'on y avait déterminé n'eût été appuyé par la déclaration de Basilisque, appelée la *Circulaire*, faite à la persuasion d'Elure. Il était ordonné nettement dans cette *Circulaire*, qu'on anathématisât et qu'on brûlât la lettre de Saint Léon et tout le concile de Chalcédoine, comme des scandales qui ruinaient la paix, l'ordre et l'unité de l'Eglise.

Basilisque en attaquant ainsi la religion, hâta sa propre ruine. Il voulut obliger le patriarche Acace de signer sa *Circulaire* ; mais dès qu'on le sut, toute la ville, jusqu'aux femmes et aux enfants, courut à l'église pour l'empêcher. Le clergé et les moines firent paraître dans cette occasion un zèle extraordinaire pour le concile de Chalcédoine. Plusieurs Evêques qui se trouvèrent dans Constantinople se joignirent à Acace et aux catholiques. Basilisque fut sur le point de chasser Acace de la ville ; mais il n'osa l'entreprendre à cause des moines qui le défendaient.

Dans ce tumulte chacun chercha à avoir Saint Daniel pour son parti. Acace l'envoya avertir des menaces de Basilisque et le pria de venir au secours de l'Eglise. Celui-ci l'ayant su y envoya aussi de sa part, comme pour se justifier, rejeter la faute sur le patriarche, qu'il accusait de soulever la ville et les soldats même contre lui. Saint Daniel, que l'Esprit de Dieu éclairait de ses vives lumières, ne se laissa pas tromper par le tyran. Il dit à son envoyé de lui déclarer que, puisqu'il s'était élevé contre Dieu, Dieu anéantirait sa puissance, et ajouta d'autres choses encore plus fortes ; mais l'envoyé n'osa s'en charger et le pria de mettre sa réponse par écrit et de la cacheter, ce qu'il fit.

Digitized by Google

Le patriarche Acace crut que cela ne suffisait pas, et qu'il fallait que le Saint vînt lui-même, et lui envoya par deux fois des Evêques pour l'en prier. Il ne se rendit qu'après avoir consulté Dieu, qui lui ordonna de descendre de sa colonne pour secourir l'Eglise, et ensuite d'y remonter. Les Evêques le reçurent avec une grande joie, et le conduisirent au patriarche, qui n'en eut pas moins qu'eux de le voir, et l'accueillit avec beaucoup d'honneur. Daniel ajouta aux reproches qu'il avait faits à Basilisque dans sa lettre, de terribles menaces des supplices présents et à venir. Il le compara même à Dioclétien comme il l'avait déjà fait dans sa lettre, et lui dit enfin qu'il ne pouvait trouver de sûreté que dans la fuite. Le tyran effrayé, répondit qu'il cédait la ville et ses habitants, et en sortit comme s'il allait prendre l'air de la campagne. Daniel résolut de le suivre pour lui parler plus au long. Il était accompagné des moines et d'une partie du peuple, et était porté par les autres, parce qu'il ne pouvait marcher.

Il guérit miraculeusement un lépreux dans le chemin, qu'on mena ensuite à la grande église, et qu'on fit monter au jubé, afin que tout le monde fût témoin du miracle. Basilisque s'était retiré au palais d'Hebdemon. Daniel y vint avec beaucoup de monde pour lui parler. Un seigneur Goth, qui le vit de la fenêtre porté sur les bras des autres, comme nous l'avons déjà marqué, dit en se moquant : « Voici un nouveau consul ; » mais il tomba mort sur-le-champ. Les gardes, effrayés de cet accident, craignirent qu'il ne leur en arrivât autant, ou même à Basilisque, et ne voulurent point laisser entrer le Saint, qui, pour ne point causer de tumulte, dit à ceux qui le portaient de secouer la poussière de leurs souliers, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile aux Apôtres, et de retourner à la ville.

Plusieurs des soldats de la garde admirant son habit pénitent et sa vertu, quittèrent le palais et le suivirent. Basilisque, frappé de la mort subite du Goth, envoya après le Saint pour le faire retourner ; mais il le refusa, disant que celui qui s'était élevé contre Dieu, n'échapperait pas à sa justice, et serait bientôt privé de l'empire ; et en parlant ainsi il secoua le reste de poussière

Digitized by Google

qu'il pouvait avoir sur sa pauvre tunique. Basilisque craignit encore plus pour lui-même ; et ce qui augmenta sa frayeur fut la chute de la tour du palais, qui croula tout à coup, sans qu'elle parût auparavant menacer ruine.

Daniel en retournant à la ville délivra deux possédés du démon, et fit d'autres miracles. Un patrice le pria, à l'imitation de Zachée, de loger chez lui, et Dieu combla depuis sa maison de bénédictions. Il alla ensuite dans la grande église, où Acace et tout le peuple le reçut avec de grands témoignages de joie. Il arriva alors quelque chose de bien extraordinaire. Un serpent d'un regard effrayant se glissa dans la foule et vint s'entortiller dans les jambes du Saint. Chacun s'empressa de l'en délivrer ; mais Daniel sans s'émouvoir dit à cet animal avec autorité : « Retourne dans le trou d'où tu es sorti. » Chose admirable, le serpent obéit sans faire mal à personne et ne parut plus.

Dieu voulut faire voir par ce prodige, dit le cardinal Baronius, que le Saint avait triomphé de l'ancien serpent par le service qu'il rendit alors à l'Eglise. En effet, Basilisque craignant toujours plus la vertu du Saint, et l'ayant fait presser inutilement de retourner à l'Hebdemon pour lui parler, il prit enfin le parti de le venir trouver lui-même à Constantinople. Là, il se jeta à ses pieds et les embrassa pour lui demander pardon ; mais Daniel, qui pénétrait le fond de son cœur par la lumière dont Dieu l'éclairait, et qui savait que son repentir n'était rien moins que sincère, lui parla avec force, et assura tout le monde que la colère de Dieu allait fondre sur lui, et prédit beaucoup d'autres choses.

Il rétablit ensuite les affaires de l'Eglise, et retourna enfin à sa colonne, d'où il n'était descendu que pour la gloire de Dieu, et par son ordre exprès. Tout ce qu'il prédit à Basilisque se vérifia bientôt. Ce tyran fit une nouvelle circulaire en faveur du concile de Chalcédoine, pour rétracter celle qu'il avait publiée en faveur des eutychiens ; mais il n'échappa pas pour cela à la colère de Dieu. Il fut trahi par ses propres généraux, qui se rangèrent du côté de Zénon ; et celui-ci arriva dans la ville, fut reçu du sénat et du peuple, et entra dans le palais avant même que le

Digitized by Google

tyran s'en fût aperçu. Dans cette extrémité il s'enfuit dans la grande église avec sa femme Zénodine et ses enfants, et se réfugia dans le grand baptistère.

Zénon envoya pour lui ôter les marques de la dignité qu'il avait usurpées. Procope dit qu'Acace le lui livra comme indigne de jouir de l'asile, à cause de ce qu'il avait fait contre la foi. On dit que Zénon promit de ne point répandre son sang, ni celu des siens; mais ayant fait assembler divers Evêques avec le sénat pour le juger, il fut condamné à être mené dans un château nommé Limac auprès de Cucusum avec sa famille. Les auteurs parlent diversement de leur fin. Les uns disent qu'on leur ôta la vie avant qu'ils fussent arrivés à ce château. D'autres, et c'est l'opinion la plus reçue, assurent qu'on les enferma dans une tour de ce château, où on ne leur donna rien pour vivre, de sorte qu'ils y périrent de faim et de froid, en s'embrassant les uns les autres.

Zénon rétabli sur le trône ne manqua point d'aller avec l'impératrice visiter Saint Daniel, qui lui avait prédit avec tant de vérité son expulsion et son rétablissement. Il cassa aussi tout ce que le tyran Basilisque avait ordonné contre la foi et la police de l'Eglise. Heureux s'il s'était toujours conduit par les avis de ce grand Saint.

Saint Daniel vécut encore dix-huit ans, et rendit ce reste de sa vie illustre par divers miracles, qu'on peut voir dans son histoire. Il prédit sa mort comme il avait prédit tant d'autres choses: et lorsqu'elle fut proche, il fit écrire une petite exhortation pour ses disciples, qui fut comme le testament qu'il leur laissa. Voici ce qu'elle portait: « Mes enfants et mes frères, car vous êtes l'un et l'autre; mes enfants, parce que je suis votre père spirituel, et mes frères, parce que Dieu est notre père commun à tous. Je m'en vais à ce Père commun. Je vous aime trop pour vous laisser orphelins, et dans la douleur d'avoir perdu votre père. Je laisse au Père céleste à avoir soin de vous, lui qui m'a créé et vous aussi; lui qui a fait toutes choses avec sagesse et avec raison; qui a aussi abaissé les cieux, qui est descendu sur la terre, qui est mort et qui est ressuscité pour nous; lui, dis-je, demeu-

Digitized by Google

rera avec vous, et vous préservera du méchant. Il est maître de toutes choses, comme il est la souveraine sagesse, et il vous conservera selon sa volonté. Comme père, il vous redressera avec bonté, si vous venez à vous égarer, et il vous tendra les bras de sa miséricorde pour vous ramener à lui. Il conservera la paix et l'union entre vous, et fera que vous ne soyez tous qu'un devant son Père, par un effet de la bonté avec laquelle il s'est livré lui-même à la mort pour nous. Embrassez l'humilité, pratiquez l'obéissance, exercez l'hospitalité, gardez les jeûnes, observez les veilles, aimez la pauvreté, et surtout conservez la charité, qui est le premier et le plus grand commandement. Tenez-vous fermement attachés à ce qui regarde la piété ; évitez la zizanie des hérétiques ; ne vous séparez jamais de l'Eglise votre Mère. Si vous faites toutes ces choses, votre vertu sera parfaite. »

Le cardinal Baronius remarque ces dernières paroles comme un des principaux caractères de sa sainteté. « On ne doit jamais oublier, dit-il, que ce grand Saint, que Dieu avait rendu célèbre par tant de miracles, étant sur le point de mourir, recommanda spécialement à ses disciples, comme son dernier avis et son testament, de se conserver fidèlement dans la foi catholique. »

Le Saint offrit le Saint Sacrifice à minuit, trois heures avant sa mort. Son historien assure qu'il vit alors plusieurs Saints et plusieurs anges qui venaient le recevoir, et qu'un possédé qui se trouvait présent s'écria qu'il les voyait aussi ; que le Saint mourrait à la troisième heure de ce jour, et qu'au moment qu'il aurait expiré, lui serait délivré du démon ; ce qui arriva effectivement. Acace était mort, et Euphème, qui lui avait succédé dans le gouvernement de l'Église de Constantinople, accourut pour recevoir ses derniers soupirs. Une dame fort pieuse, nommée Rhaïs, à qui il avait obtenu de Dieu un fils par ses prières, y vint aussi en diligence. Le Saint recommanda qu'aucune autre personne qu'elle ne réglât ce qui regardait sa sépulture ; ce qu'elle fit avec beaucoup de dévotion. Elle fit enfermer son corps dans une caisse de plomb, et le fit déposer dans un tom-

Digitized by Google

beau qu'elle avait fait préparer au pied de la colonne. On croit que sa bienheureuse mort arriva le 11 décembre, jour auquel l'Eglise grecque et l'Eglise latine font sa fête, vers l'an 494 et dans la quatre-vingtième année de son âge. (MARIN)

SAINT TASON ET SAINT TATON,

ABBÉS.

Après la mort de Saint Paldo, honoré le 11 octobre, il eut pour successeurs ses deux parents, Tason et Taton, dans le monastère de Saint-Vincent, sur le Volturne. Tason, le plus jeune, mais le plus ardent, fut élevé au titre d'abbé. Mais trop rigoureux, il affligea les moines, qu'il voulait pousser trop vite à la perfection. Les excès dans les privations et dans les exercices spirituels diminuèrent assez vite le nombre des religieux, et Tason mourut d'excès de zèle. Il est mentionné dans plusieurs vies de Saints le 11 janvier.

Saint Taton lui succéda. Ce Saint, que Charlemagne appelait Tuton, essuya les larmes que sa communauté répandait sur plusieurs de ses membres, et il consola par sa douceur et sa charité paternelle ceux des frères qui restaient. La réputation que sa sagesse et sa vertu donnèrent au monastère fit bientôt remplir toutes les places vacantes, et la régularité y devint très-florissante en peu de temps. Il ne lui manquait aucune des qualités nécessaires à un bon Pasteur : il était vigilant, patient, plein de bonté et de modération. Il apportait un grand discernement dans la manière de s'acquitter de tous les devoirs que la charité lui prescrivait. Car s'il était doux à l'égard de ceux qui voulaient être conduits de la sorte, il employait d'ailleurs la sévérité de la discipline pour réprimer la licence, rabattre l'orgueil, guérir les maux des âmes déréglées. Mais s'il se montrait rigoureux à l'égard de ces personnes, il l'était beaucoup plus envers lui-même. Après avoir gouverné fort saintement sa communauté pendant l'espace de dix ans, il alla jouir de la présence de Dieu et rejoindre dans l'éternité bienheureuse ses deux compagnons et prédécesseurs, Saint Paldo, son cousin, et Saint Taso, son

Digitized by Google

frère. Il mourut le onzième jour de décembre de l'an 739, et son frère le 11 janvier de l'an 729.

SAINT VILFÈRE OU SAINT GONFIER,

Le Bienheureux Vilfère, moine à Moutier-Saint-Jean (diocèse de Langres), se sanctifiait par la prière et les saintes œuvres au neuvième siècle. Il avait étudié la médecine, et, tout en menant la vie d'un fervent religieux, il rendait la santé à beaucoup de pauvres malades. Un jour, dans la première moitié du neuvième siècle, le monastère de Saint-Germain, à Auxerre, fut décimé par une maladie épidémique qui s'attacha à un très-grand nombre de moines. Le pieux abbé Heldric demanda le secours du Bienheureux Vilfère. Il accourut et prodigua les secours de son art à beaucoup de malades. Mais lui-même fut atteint du fléau qu'il combattait; et il rendit son âme à Dieu, ayant obtenu un très-grand nombre de guérisons, le 11 décembre 842.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY,

ABBÉ DE LA FERTÉ.

Barthélémy, l'un des six frères de Saint Bernard, embrassa avec lui la vie monastique à Citeaux, et s'y distingua tellement par ses vertus, qu'il mérita l'affection spéciale de Saint Etienne, son abbé. Quand celui-ci l'envoya à Saint Bernard fonder l'abbaye de Clairvaux, il ne put le quitter sans verser des larmes : « Allez en paix, mon fils, lui dit-il, souvenez-vous de l'austérité de votre première vocation et de l'amitié que je vous ai vouée, et que je conserve en Jésus-Christ. Quand vous serez devant Dieu, plein de ferveur, n'oubliez pas de me recommander à sa bonté. Car, bien que je vous envoie avec vos frères fonder un asile pour les pécheurs, votre souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur, et toujours je prierai Dieu pour votre salut. »

Animé par cette tendre et sainte exhortation, Barthélemy mena dans Clairvaux la vie la plus austère. On croit qu'il fut, quelques années après, élu abbé de la Ferté pour succéder à

Digitized by Google

Pierre, archevêque de Tarentaise. En cette qualité, il reçut et approuva la fondation de Maizières, diocèse de Chalon-sur-Saône. Il fit transcrire plusieurs ouvrages des Pères de l'Eglise, manuscrits précieux que nous possédons encore, forma une association de prières avec les abbayes de Cluny, Citeaux, Clairvaux, Pontigny, et assista à la révélation des reliques de Saint Lazare, en 1147. Les opinions des historiens sont partagées sur l'époque de sa mort et sur le lieu de sa sépulture. Il nous paraît plus probable qu'il est mort le 9 décembre 1160, et qu'il a été inhumé dans son monastère de la Ferté-sous-Grosnes.

LE BIENHEUREUX MACAIRE,

ROI D'ARMÉNIE.

C'était un roi d'Arménie qui était bon chrétien et qui s'appelait Jean. Après avoir régné plusieurs années avec une grande sagesse, il laissa ses Etats à son fils Livron ; il vivait au treizième siècle. Dégoûté du monde, il gagna l'île de Chypre, où il se fit moine dans l'Ordre de Prémontré. Après avoir été assez longtemps le modèle de ses frères, il s'en alla à Dieu à la fin du treizième siècle.

LE VÉNÉRABLE DIÉRICK DE MUNSTER,

FRÈRE MINEUR.

En 1489, au commencement de l'été, il survint, dans les Pays-Bas, une peste affreuse qui dura deux ans. On lit qu'à Louvain cette peste enleva 20,000 personnes et 33,000 à Bruxelles.

Il y avait, dans le couvent des Frères-Mineurs, à Bruxelles, un respectable religieux nommé le Père Thierry, ou, comme on disait alors, *frère Diérick de Munster*. Les curés de la ville étant morts, il demanda à ses supérieurs la permission d'assister les moribonds et il l'obtint. Du reste, de peur d'introduire la peste dans la communauté, il dressa pour lui-même une tente sous la Grande-Place, et y mit un autel pour administrer les Sacrements aux malades qui pourraient venir le trouver. Quant aux autres,

Digitized by Google

il alla lui-même les voir chez eux. Il avait pour compagnon un sacristain qui le précédait avec une lanterne et une clochette, quand il portait le Saint-Sacrement. Son sacristain vint aussi à mourir de la peste. Alors le Père Diérick, ne trouvant personne pour lui rendre le même service, attacha la lanterne à sa ceinture, prit la sonnette dans la main gauche et porta le ciboire dans la main droite. Pendant l'hiver, ne pouvant avoir de la lumière dans sa tente, à cause du vent, il fut invité par un brasseur, qui demeurait près de la place, à venir prendre une chambre chez lui; toutes les brasseries de la ville furent ravagées par le fléau, excepté celle que le Père Diérick habitait. On a même assuré que tous ceux qui burent de la bière de cette maison furent guéris ou préservés de la maladie; ce qui fut attribué aux mérites de ce saint homme. Pendant cette période de deux ans, il administra les Sacrements à 32,000 personnes.

On rapporte beaucoup d'autres actions à la louange de ce saint Religieux; on dit même qu'il était doué de l'esprit de prophétie. Il mourut à Louvain, en 1515, en odeur de sainteté.

LA BIENHEUREUSE MARIE DES ANGES,

VIERGE CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE.

Marie des Anges, fille du comte Fontanelle de Santena, entra dans le monde au milieu du mois de janvier 1661. Elle montra dès son enfance une grande ardeur pour la sainteté. Elle était dans sa seizième année lorsque, du consentement de ses parents, elle entra chez les Carmélites-Déchaussées de Turin. Son noviciat ne dura guères qu'un an, car avant qu'elle eût sa dix-septième année elle fut admise à faire ses vœux.

Elle marcha dès lors dans les voies qui mènent à Dieu et y fit des progrès admirables.

Elle avait quarante ans lorsqu'on l'envoya à Moncalieri, qui n'est qu'à une lieue de Turin, pour fonder un monastère de son ordre. Elle fut chargée de le diriger, ce qu'elle fit avec beaucoup de sagesse, mais sans quitter la maison sainte où elle habitait dans Turin. Elle mourut en odeur de sainteté le 11 décembre

Digitized by Google

1727, et ne fut enterrée que le 16, à cause de la foule qui venait se recommander à elle.

LE PATRIARCHE JOSEPH.

Dieu avait souvent promis à Abraham et à Isaac, son fils, qu'il sortirait d'eux une postérité aussi nombreuse que le sable de la mer. Jacob, fils d'Isaac, fut celui par qui cette promesse commença à s'exécuter d'une manière plus frappante. Il eut douze enfants, dont Joseph et Benjamin furent les deux derniers. Joseph fut celui de tous que Jacob aima davantage; non-seulement parce qu'il était né de Rachel, sa femme la plus chérie, et qu'il l'avait eu dans un âge avancé ; mais encore parce qu'il ne fut pas plus tôt sorti de l'enfance, qu'on aperçut en lui ces vertus qui forment les plus heureux présages. Beau, modeste, plein d'amour pour la vertu et d'horreur pour le vice, il donnait les plus belles, les plus justes espérances.

Jacob ne dissimula pas, et peut-être fit-il trop paraître l'affection particulière qu'il avait pour un fils qui en était si digne. Il lui fit faire une robe de diverses couleurs. C'était peu de chose que cette marque de prédilection, surtout à l'égard d'un enfant : cependant elle indisposa ses frères contre lui, et dès ce moment ils ne purent ni le voir sans aversion, ni lui parler sans aigreur.

Leur haine, qui n'avait pas besoin d'un nouvel aliment, s'augmenta encore, lorsque ayant aperçu les vices de quelques-uns d'eux, il se crut obligé d'en avertir son père, qui pouvait seul y remédier. Mais ce qui le perdit sans ressources, ce fut l'ingénuité avec laquelle, étant âgé d'environ dix-sept ans, il leur raconta deux songes qu'il avait eus. Dans l'un de ces songes, il avait vu sa gerbe s'élever dans un champ au-dessus de toutes celles de ses frères, qui se courbaient devant elle par respect, et semblaient l'adorer. Dans l'autre il avait aperçu le soleil, la lune et onze étoiles, qui se prosternaient humblement devant lui. Ces deux songes choquèrent extrêmement ses frères ; et Jacob même, tout prévenu qu'il était en faveur d'un fils si cher, crut devoir l'en reprendre. « Que signifient de pareils songes, lui

Digitized by Google

dit-il ? Est-ce que vos frères, votre mère, et moi, serons soumis à votre empire, et que nous vous adorerons sur la terre ? » Mais ce père, quoiqu'il pût dire pour maintenir la paix parmi ses enfants, ne laissait pas de considérer tout ceci avec attention, et ne disait pas ce qu'il en pensait.

Un jour que les frères de Joseph s'étaient arrêtés dans le pays de Sichem pour faire paître leurs troupeaux, Jacob qui demeurait alors dans la vallée de Mambré ou d'Hebron, leur envoya Joseph pour savoir s'ils se portaient bien et si les troupeaux étaient en bon état, afin qu'il lui rapportât ce qui se passait. Joseph après les avoir cherchés en vain à Sichem et aux environs, apprit qu'ils avaient passé dans la plaine de Dothaïn, et il s'y en alla. Ils l'aperçurent de loin, et ils se dirent l'un à l'autre : « Voici notre songeur qui vient. Allons, tuons-le et jetons-le dans cette vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré. Après cela on verra à quoi ses songes lui auront servi. » Ruben qui était leur aîné leur ayant entendu tenir ce discours tâchait de le tirer d'entre leurs mains, et leur disait : « Ne le tuez point et ne répandez point son sang. Jetez-le plutôt dans cette citerne qui est abandonnée ; et ne souillez point vos mains. » Il disait cela dans le dessein de le sauver de leurs mains et de le rendre à son père. Aussitôt donc que Joseph se fut approché d'eux, ils le prirent, le dépouillèrent de sa robe de dessus que son père lui avait fait faire de diverses couleurs, et de celle de dessous qui lui descendait jusqu'en bas : et ils le jetèrent dans cette vieille citerne qui était sans eau.

S'étant assis ensuite pour manger, ils virent passer des marchands du pays des Ismaëlites et des Madianites, qui portaient des parfums sur leurs chameaux, et allaient en Egypte. Alors Juda dit à ses frères : « Que nous servira d'avoir tué notre frère d'avoir caché sa mort. Il vaut mieux le vendre à ces Ismaëlites et ne point souiller nos mains, car il est notre frère et notre chair. » Ses frères consentirent à ce qu'il proposait. Ils tirèrent Joseph de la citerne, traitèrent de lui pour vingt pièces d'argent et le vendirent aux Ismaëlites qui l'emmenèrent en Egypte. Ruben qui s'en était allé dans la pensée de revenir pour le déli

Digitized by Google

rer et qui ne savait rien de ce que ses frères venaient de faire, retourna à la citerne dès qu'il les vit retirés de là. Mais n'ayant point trouvé l'enfant, il en fut saisi de douleur et déchirant ses vêtements, il vint dire à ses frères : « L'enfant ne paraît plus, où irai-je, et que deviendrai-je ? » Les autres peu touchés de ses discours et de ses larmes, sans lui rien dire de ce qui s'était passé, prirent la robe de Joseph, la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, et l'envoyèrent à son père, lui faisant dire par ceux qui la portaient : « Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si c'est celle de votre fils ou non ? » Jacob reconnut que c'était celle de Joseph, et il jugea aussitôt qu'une bête des bois avait dévoré son fils. La douleur le saisit, il déchira ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, et pleura son fils fort longtemps. Ses enfants le voyant dans une si grande affliction, s'assemblèrent tous pour tâcher de soulager leur père dans sa douleur. Mais il ne voulut point recevoir de consolations, et il leur dit : « Je ne cesserai pas de pleurer jusqu'à ce que je descende avec mon fils dans le sein de la terre et que la mort m'ait réuni à lui. »

Cependant les Madianites et les Ismaëlites qui avaient acheté Joseph le vendirent en Egypte à Putiphar, eunuque de Pharaon, et général de ses troupes. Dieu ne l'abandonna point dans l'état de sa servitude, et il l'assistait d'une manière si évidente et si puissante que tout lui réussissait parfaitement. Son maître Putiphar voulut le retenir dans sa maison, sachant très-bien que le Seigneur était avec lui, qu'il le favorisait et le bénissait en toutes ses actions. Joseph ayant donc trouvé grâce devant son maître se donna tout entier à son service. Putiphar le fit quelque temps après intendant de sa maison avec autorité sur tout ce qui la regardait. Le Seigneur bénit la maison de l'Egyptien à cause de Joseph, et il multiplia tout son bien, tant à la ville qu'à la campagne. De sorte que s'étant déchargé de tout sur Joseph, il n'avait d'autre soin que de se mettre à table et de manger.

Il y avait onze ans et quelques mois que Joseph était en Egypte, lorsque sa maîtresse jetant les yeux sur lui en conçut une affection déréglée et voulut le porter à satisfaire ses désirs. Joseph

Digitized by Google

fort éloigné de consentir à une action si criminelle, lui dit : « Vous voyez que mon maître m'a confié toutes choses, qu'il ne sait pas même ce qu'il a dans sa maison. Il a voulu que je disposasse de tout : mais en me mettant toutes choses entre les mains, il s'est réservé sa femme. Comment donc pourrais-je me résoudre à commettre un si grand crime, et pécher contre mon Dieu? » Cette femme continua durant plusieurs jours à solliciter Joseph, et lui à résister toujours à son infâme désir. Or il arriva un jour que Joseph étant dans une chambre où il travaillait seul à quelque chose sans témoins, sa maîtresse y entra, et le prenant par son manteau, elle le pressa de nouveau de lui accorder ce qu'elle lui demandait depuis tant de temps. Joseph pour se délivrer de ses instances lui laissa son manteau, s'enfuit de la chambre et sortit de la maison. Cette femme se voyant le manteau entre les mains, et dans la douleur d'avoir été méprisée, appela les gens de sa maison et leur dit, en parlant de son mari : « Il nous amené ici cet Hébreu pour nous faire insulte. Cet effronté est venu à moi dans le dessein de me corrompre, et m'étant mise à crier, lorsqu'il m'a entendu élever la voix, il m'a laissé son manteau que je tenais, et s'est enfui. » Lors donc que son mari fut de retour à la maison, elle lui montra ce manteau qu'elle avait retenu comme preuve de sa fidélité. « Cet esclave Hébreu, lui dit-elle, que vous nous avez amené, est venu pour me faire violence ; et lorsqu'il m'a entendu crier, il m'a laissé son manteau que je tenais, et s'est enfui aussitôt. » Putiphar trop crédule aux accusations de sa femme, entra dans une grande colère à ces paroles. Il fit prendre Joseph et le fit mettre dans la prison où l'on gardait ceux qui étaient arrêtés par ordre du roi. Joseph demeura ainsi accablé par la calomnie, mais le Seigneur ayant égard à son innocence ne l'abandonna point dans sa tribulation. Il lui fit trouver grâce devant le gouverneur de la prison, qui lui remit le soin de tous ceux qui y étaient enfermés, de sorte qu'il ne s'y faisait rien que par son ordre. Cet officier voyant que le Seigneur était avec lui, et que tout lui réussissait parfaitement, lui abandonna le maniement de toutes choses sans vouloir prendre connaissance de quoi que ce fut.

Digitized by Google

Quelque temps après il arriva que deux eunuques du roi d'Egypte dont l'un était son grand échanson, et l'autre son grand panetier, ayant offensé leur prince furent mis dans la prison où était Joseph, à qui le gouverneur de la prison les remit pour avoir soin d'eux et les servir. Dans la suite ces deux officiers eurent en une même nuit chacun un songe qui marquait ce qui devait leur arriver. Joseph étant entré le matin chez eux, et les ayant vu tristes, leur en demanda le sujet. Ils lui dirent que leur chagrin venait d'un songe qu'ils avaient eu chacun la nuit dernière, parce qu'ils n'avaient personne pour le leur expliquer. « N'est-ce pas à Dieu, reprit Joseph, qu'il appartient de donner l'interprétation des songes ? Dites-moi ce que vous avez vu. » Le grand échanson lui rapporta le premier son songe en ces termes : « Il me semblait que je voyais devant moi un cep de vigne, où il y avait trois provins qui poussaient peu à peu, premièrement des boutons, ensuite des fleurs et à la fin des raisins mûrs ; qu'ayant dans la main la coupe de Pharaon, j'ai pris ces grappes de raisins, et je les ai pressées dans la coupe que je tenais et en ai donné à boire au roi. » Voici, lui dit Joseph, l'interprétation de votre songe. « Les trois provins marquent trois jours, après lesquels Pharaon se souviendra du service que vous lui rendiez. Il vous rétablira dans votre première charge, et vous continuerez de lui présenter à boire comme auparavant. Souvenez-vous seulement de moi, quand vous serez rentré en grâce. Rendez-moi pour lors, je vous prie, un bon office, qui est de demander à Pharaon ma liberté, parce que j'ai été enlevé par fraude et par violence du pays des Hébreux, et que l'on m'a renfermé dans cette prison pour un sujet dont je suis innocent. »

Le grand panetier voyant que Joseph avait interprété ce songe, lui raconta ensuite le sien et lui dit : « Il me semblait que je portais sur ma tête trois corbeilles de farine, et que dans celle qui était au-dessus des deux autres il y avait de tout ce qui se peut apprêter avec la pâte pour servir sur une table, et que les oiseaux en venaient manger. » Joseph interpréta le songe de cette sorte : « Le nombre des corbeilles marque le nombre des jours que vous avez encore à vivre. Au bout des trois jours Pharaon

Digitized by Google

vous fera couper la tête, et fera ensuite pendre votre corps à un gibet où les oiseaux viendront le déchirer. »

Ce troisième jour qui devait suivre était celui de la naissance de Pharaon, auquel ce prince fit un grand festin à ceux de sa cour. Il se souvint alors du grand échanson et du grand panetier. Il rétablit le premier dans sa charge et lui ordonna de continuer à lui présenter la coupe, mais il fit attacher l'autre à un gibet, ce qui vérifia l'interprétation que Joseph avait donnée à leurs songes. Cependant le grand échanson se voyant rentré en faveur après la disgrâce ne se souvint plus de son interprète.

Deux ans après le roi Pharaon eut un songe, où il lui semblait qu'il voyait sortir du fleuve du Nil sept vaches fort belles et extrêmement grasses, qui allèrent de-là paître dans les marécages. Qu'ensuite il en sortit sept autres toutes décharnées et d'une maigreur terrible qni allèrent aussi paître sur le bord du fleuve en des endroits pleins d'herbes ; que ces dernières dévorèrent les premières qui étaient si grasses et si belles. Pharaon se réveilla ensuite, puis s'étant rendormi il eut un second songe où il crut voir sept épis pleins de grains et très-beaux qui sortaient de la même tige. Il en vit aussi paraître sept autres fort maigres qu'un vent brûlant avait desséchés, puis ces derniers dévorèrent les premiers qui paraissaient si beaux. Pharaon s'étant éveillé le matin fut saisi de frayeur, et ayant envoyé chercher tous les devins et tous les sages de l'Egypte, il leur raconta son songe sans qu'il s'en trouvât un seul qui pût l'interpréter. Le grand échanson s'étant enfin souvenu de Joseph, dit à Pharaon qu'il y avait dans la prison du général un jeune Hébreu qui savait interpréter les songes et qu'il en avait fait une épreuve certaine deux ans auparavant, lorsqu'étant lui-même dans cette prison avec le grand panetier, cet Hébreu leur avait expliqué à chacun leur songe d'une manière que l'événement avait justifié de point en point.

Le roi l'ayant entendu parler de la sorte, donna ordre aussitôt qu'on allât tirer Joseph de la prison. On le rasa, on lui fit changer d'habit, et on le présenta devant ce prince. « J'ai appris, lui dit Pharaon, que vous avez de grandes lumières pour expliquer les

Digitized by Google

songes. J'en ai eu que personne ne m'a pu interpréter, et que je veux vous proposer. » Joseph répondit : « Ce sera Dieu et non pas moi qui rendra au roi une réponse favorable. » Pharaon lui raconta donc ce qu'il avait vu en songe, et dit : « Il me semblait que j'étais sur le bord du fleuve d'où sortaient sept vaches fort belles et extrêmement grasses, qui allaient paître l'herbe dans les marécages ; et qu'ensuite il en sortit sept autres tellement défaites, et si prodigieusement maigres que je n'en ai jamais vu de telles en Egypte. Ces dernières dévorèrent et consumèrent les premières sans qu'elles parussent en être rassasiées ; au contraire elles demeurèrent aussi maigres et aussi affreuses qu'elles étaient auparavant. »

« J'eus ensuite un autre songe où je vis sept épis pleins de grains et très-beaux qui sortaient d'une même tige. Il en parut en même temps sept autres fort maigres qu'un vent brûlant avait desséchés, et ces derniers dévorèrent les premiers qui étaient si beaux. J'ai dit mon songe à tous les devins, et je n'en trouve point qui me l'explique. »

Joseph répondit : « Les deux songes du roi signifient la même chose. Dieu a voulu faire savoir à Pharaon, ce qu'il fera dans la suite. Les sept vaches si grasses et les sept épis si pleins de grain que le roi a vus en songe marquent sept années d'abondance. Les sept vaches maigres et défaites, et les sept épis vides et desséchés marquent sept autres années d'une famine qui doit arriver. Voici comment tout ceci s'accomplira. On aura premièrement sept années d'une fertilité extraordinaire dans toute l'Egypte, qui seront suivies de sept autres d'une si grande stérilité qu'elle fera oublier toute l'abondance qui l'aura précédée, car la famine sera répandue par toute la terre. Quant au second songe que vous avez eu et qui signifie la même chose, c'est une confirmation de ce que Dieu en a ordonné pour marquer qu'il ne révoquera pas sa parole, mais qu'elle s'accomplira infailliblement et bientôt. Il est donc de la prudence du roi de choisir un homme sage et habile à qui il donne le commandement sur toute l'Egypte, afin qu'il établisse des officiers dans toutes les provinces, qui pendant les sept années de fertilité qui

Digitized by Google

vont venir, amassent dans les greniers publics la cinquièm
partie des fruits de la terre ; que tout le blé soit serré et gard
dans les villes et qu'il demeure sous la puissance du roi. Que pa
ce moyen il soit réservé pour les sept années de la famine qu
doit accabler l'Egypte, et que le pays puisse être garanti de l
misère publique. »

Ce conseil plut à Pharaon et à tous ses ministres. Il leur dit
« Où pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci qui fû
aussi rempli qu'il l'est de l'esprit de Dieu. » Puis s'adressant
Joseph il lui parla en ces termes : « Parce que Dieu vous a fai
voir tout ce que vous venez de nous dire, je suis persuadé qu
je ne pourrai trouver personne qui soit plus sage ou plus capabl
que vous ou qui puisse vous égaler pour l'exécution des conseil
que vous nous donnez. Ce sera donc vous qui aurez l'autorité su
ma maison et sur mon royaume. Quand vous ouvrirez la bouch
pour commander, tout le peuple vous obéira, et je n'aurai au
dessus de vous que le titre de roi. » En même temps Pharao
ôta son anneau de son doigt et le mit au doigt de Joseph, ma
quant par cet anneau, qui n'était autre chose que le sceau du r
servant à sceller les dépêches et les ordonnances royales, qu'il l
revêtait de toute son autorité. Il le fit revêtir aussitôt d'une rob
de fin lin, et lui mit au cou un collier d'or. Il le fit monter en
suite sur l'un de ses chars qui était le plus considérable d'après
le sien, et fit crier par un héraut que tout le monde fléchît
genou devant lui, et que tous reconnussent qu'il avait été établ
pour commander à toute l'Egypte. Il confirma toutes ces chos
par le serment le plus religieux et le plus solennel dont il eût p
se servir, ajoutant que nul ne remuerait ni le pied ni la main
c'est-à-dire, que rien ne se ferait dans tout son royaume que p
le commandement de Joseph. Il lui changea aussi son nom, et
l'appela en langue Egyptienne, le Sauveur du monde. Il lui f
ensuite épouser Afeneth, fille de Putiphar, prêtre d'Heliopoli
l'un des plus considérables seigneurs de sa cour sans doute, c
le sacerdoce était alors attaché aux princes, ou à ceux qui étaien
les chefs dans les villes ou les familles.

Joseph avait trente ans lorsqu'il parut devant le roi Pharaon

Digitized by Google

Il ne fut pas plutôt établi dans le commandement, qu'il alla visiter l'Egypte, et il fit le tour de toutes les provinces du royaume. Les sept années de fertilité vinrent selon qu'il l'avait prédit, et le blé ayant été mis en gerbes fut serré ensuite dans les greniers publics de l'Egypte. On mit aussi en réserve dans toutes les villes ce que l'abondance produisit de grains au-delà de ce qui suffisait pour chaque année, car il y eut une si grande quantité de froment, qu'elle égalait le sable de la mer aux termes de l'Ecriture, et qu'elle ne pouvait pas même se mesurer.

Ce fut dans ces premières années de prospérité avant que la famine survint, que Joseph eut deux fils de sa femme Afeneth. Il nomma l'aîné Manassé, disant que Dieu lui avait fait oublier ses travaux et ses disgrâces passées, et même la maison de son père où il n'avait eu que des persécutions de la part de ses frères. Il nomma le second Ephraïm, disant que Dieu l'avait fait croître dans la terre de son affliction et de sa pauvreté.

Les sept années de la fertilité d'Egypte étant passées, la terre fut affligée pendant les sept qui suivirent de la stérilité que Joseph avait prédite. Il y eut une famine générale dans tout le monde, mais il y avait du blé dans toute l'Egypte. Le peuple commençant à se sentir pressé de la famine, vint crier à Pharaon et lui demander de quoi vivre. Le roi les renvoya à Joseph, et leur ordonna de faire tout ce qu'il leur dirait. Joseph ouvrit alors les greniers publics et commença à vendre le blé aux Egyptiens au profit du roi. L'on venait aussi de toutes les provinces en Egypte pour acheter de quoi vivre, et pour trouver du soulagement dans la rigueur d'une telle famine.

Cependant Jacob au pays de Chanaan où la stérilité s'était étendue comme ailleurs, apprit que l'on vendait du blé en Egypte, et il donna ordre à ses enfants d'y aller pour acheter la provision de toute la famille. Il retint seulement avec lui le dernier de ses fils Benjamin, âgé pour lors d'environ vingt-trois ans, parce qu'il craignait qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Les dix frères de Joseph partirent ensemble chacun ayant son âne. Ils entrèrent dans l'Egypte avec beaucoup d'autres qui allaient comme eux pour y acheter du blé. Comme on n'en ven-

Digitized by Google

dait à personne sans l'ordre exprès de Joseph, il fallait que tous ceux qui venaient allassent se présenter à lui, et lui rendre leurs devoirs comme au maître du pays. Ses frères l'ayant donc adoré il les reconnut, et il leur parla d'abord assez rudement comme à des étrangers qui lui auraient été suspects. Leur ayant demandé d'où ils venaient, ils lui répondirent qu'ils venaient du pays de Chanaan pour acheter de quoi vivre. Pas un d'eux ne le reconnut, il s'en aperçut très bien, et se souvenant des songes qu'il avait eus autrefois étant avec eux, qui avaient attiré sur lui une grande partie de leur aversion, et qui commençaient à se vérifier dans la première adoration qu'ils lui rendaient, il leur dit du ton d'un Juge qui aurait interrogé ses prisonniers : « Vous êtes des espions ; et vous n'êtes venus ici que pour considérer les endroits les plus faibles du pays. » Ils lui répondirent : « Non Seigneur, nous ne sommes pas des espions. Nous sommes vos serviteurs, et nous ne sommes venus ici que pour acheter du blé. Nous sommes tous enfants d'un seul homme, nous venons sans aucun mauvais dessein, et nous n'avons que des pensées de paix. »

Joseph insista sur la première accusation, comme voulant marquer qu'il ne les croyait pas sincères et véritables, et il le obligea ainsi sans qu'ils se doutassent de rien à lui rendre compte de toute leur famille. « Nous sommes douze frères, lui dirent-ils ; tous enfants d'un même homme dans le pays de Chanaan, et vos serviteurs. Le dernier de tous est avec notre père ; et l'autre n'est plus au monde. — « J'ai présentement, dit Joseph, des marques de ce que je disais, vous êtes des espions ou je me trompe. Je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Vive Pharaon, vous ne sortirez point d'ici jusqu'à ce que le dernier de vos frères soit venu. Envoyez l'un de vous pour l'amener ici ; cependant vous demeurerez en prison jusqu'à ce que j'aie reconnu la vérité ou la fausseté de ce que vous me dites. Sans cela, vive Pharaon, vous serez traités comme des espions. » Il les fit donc mettre en prison pour trois jours, au bout desquels il donna ordre qu'on les fit sortir, et il leur dit : « Faites ce que je vous ai prescrit, et vous vivrez, car je crains Dieu, et je ne veux

Digitized by Google

point faire d'injustice. S'il est vrai que vous soyez venus ici dans un esprit de paix, que l'un de vous demeure prisonnier pour servir d'ôtage, et allez-vous-en vous autres. Emportez avec vous le blé que vous avez acheté. Vous m'amenerez le dernier de vos frères, afin que je puisse reconnaître si ce que vous m'avez avancé est véritable, et que vous ne mouriez point. »

Les dix frères se disposèrent donc à exécuter ce que Joseph leur avait ordonné. Ils se disaient l'un à l'autre : « C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère, et que voyant l'extrémité de la douleur où nous l'avions réduit, lorsqu'il nous conjurait d'avoir compassion de lui, nous ne l'écoutâmes point. C'est pour cela que nous nous sommes attiré le malheur où nous nous trouvons. » Ruben leur aîné leur faisait des reproches de ce qui s'était passé alors en leur remettant devant les yeux l'énormité de leur perfidie en ces termes : « Ne vous dis-je pas alors : ne commettez point un si grand crime contre cet enfant. Et cependant vous ne voulûtes pas m'écouter. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Ils s'entretenaient de la sorte entre eux sans savoir que Joseph les entendait, parce qu'il leur parlait par un truchement. Mais il se retira pour un moment, et versa des larmes. Puis étant rentré, il leur parla de nouveau. Il fit prendre Siméon, et lui fit mettre les liens en leur présence pour le retenir prisonnier. Il commanda ensuite à ses officiers d'emplir leurs sacs de blé, et de remettre dans le sac de chacun d'eux l'argent qu'ils avaient donné, en y ajoutant encore des vivres pour se nourrir sur les chemins : ce qui fut exécuté aussitôt.

Ils partirent donc tous, hors Siméon, pour retourner vers leur père, emportant leur blé sur leurs ânes. L'un d'eux ayant ouvert son sac dans l'hôtellerie pour donner à manger à son âne, vit son argent à l'entrée du sac, et dit à ses frères qu'on le lui avait *rendu*. Cela les surprit et leur causa beaucoup de trouble dans l'esprit, ne pouvant comprendre quelle pouvait être cette conduite de la Providence divine à leur égard. Lorsqu'ils furent arrivés au pays de Chanaan, chez leur père Jacob, ils lui racontèrent tout ce qui s'était passé à leur sujet dans leur voyage. « Le Sei-

Digitized by Google

gneur de ce pays-là, lui dirent-ils, nous a parlé durement; il nous a pris pour des espions qui seraient venus pour observer le royaume. Nous lui avons répondu que nous étions gens de paix et fort éloignés d'avoir aucun mauvais dessein. Il nous a fait diverses questions sur notre famille. Nous lui avons dit que de douze frères que nous étions, tous enfants d'un même père, le onzième n'était plus au monde, et que le dernier était demeuré auprès de vous. Pour savoir si ce que nous disions était véritable, il a retenu Siméon et nous a renvoyés avec ordre de lui amener le plus jeune de nos frères, qu'autrement nous passerions pour des espions, et qu'il ne rendrait celui qu'il retenait prisonnier qu'à cette condition. »

Après avoir ainsi rendu compte à leur père de ce qu'ils avaient fait, ils allèrent décharger leurs ânes et vider leurs sacs. Ils furent fort étonnés d'y trouver chacun l'argent qu'ils avaient donné pour leur blé, et qu'ils n'avaient point aperçu jusque-là, hors celui dont nous avons parlé, quoiqu'on l'eût lié à l'entrée de leurs sacs. Comme ils n'en connaissaient point la cause, la crainte qu'ils eurent de se voir accuser encore de fraude ou de vol, les porta à presser leur père de leur donner Benjamin leur jeune frère que demandait le Seigneur d'Egypte. Jacob leur dit : « Vous m'avez réduit à être sans enfants : Joseph n'est plus au monde, Siméon est en prison, et vous voulez encore m'enlever Benjamin. Tous ces maux sont retombés sur moi. » Ruben lui répondit : « Faites mourir mes deux enfants, si je ne vous le ramène. Confiez-le-moi seulement, soyez assuré que je vous le rendrai. » — « Non, dit Jacob, mon fils n'ira point avec vous. Son frère est mort : et il m'est demeuré seul. S'il lui arrive quelque malheur au pays où vous allez, vous accablerez ma vieillesse d'une douleur qui m'emportera dans le tombeau. »

L'année se passa de la sorte sans qu'il fût possible de vaincre sa répugnance et de le résoudre à laisser aller Benjamin. Cependant la famine continuait et désolait cruellement tout le pays. Le blé que les enfants de Jacob avaient apporté d'Egypte étant consumé, il se vit contraint de les renvoyer en Egypte pour acheter encore quelques provisions : mais il ne parla point d'envoyer

Digitized by Google

avec eux Benjamin. Juda qui était le quatrième de ses fils, prenant la parole pour les autres, lui dit d'un ton plein de résolution : « Celui qui commande en ce pays-là nous a déclaré sa volonté avec serment, protestant que nous ne le verrions pas si nous ne menions avec nous le plus jeune de nos frères. Voyez donc ce que vous voulez ; et choisissez de l'envoyer avec nous, s'il faut aller en Egypte acheter ce qui vous est nécessaire ; ou de ne nous y pas envoyer nous-mêmes, s'il ne doit pas venir avec nous. » Israël leur dit : « C'est pour mon malheur que vous lui avez appris que vous aviez encore un autre frère. Qu'était-il nécessaire de lui parler de cela? » Ils lui répondirent : « Il ne nous a point été possible de faire autrement. Cet homme nous a demandé par ordre toute la suite de notre famille : si notre père vivait ; si nous avions encore un frère ? Et nous lui avons répondu conformément à ce qu'il nous a demandé. Pouvions-nous deviner qu'il nous dirait d'amener avec nous notre jeune frère? »

Juda reprenant ensuite la parole, dit à son Père : « Je me charge de cet enfant (c'est ainsi que l'on traitait encore Benjamin, quoiqu'il eût alors vingt-quatre ans) envoyez-le avec moi si vous voulez que nous vivions et que nous ayons de quoi garantir de la mort nos petits enfants et toute votre famille. Je vous réponds de lui, c'est à moi que vous en demanderez compte. Si je ne le ramène, et si je ne vous le rends, je consens que vous ne me le pardonniez jamais. Nous serions déjà revenus de ce second voyage si nous n'avions point tant différé. » Israël leur père leur dit donc à la fin : « Si c'est une nécessité absolue, faites ce que vous jugerez à propos. Prenez des fruits de ce pays-ci les plus excellents pour en faire présent à celui qui commande en Egypte ; un peu de résine, de miel, de storax, de myrrhe, de térébentine et d'amandes. Portez aussi deux fois autant d'argent qu'au premier voyage, à cause de l'augmentation du prix du blé suivant l'accroissement de la famine, et reportez celui que vous avez trouvé dans vos sacs, de peur qu'il n'y ait eu de la méprise. Enfin, menez votre frère avec vous : et allez le présenter à cet homme. Je prie mon Dieu, le Dieu tout-puissant, de vous le rendre favorable, afin qu'il ren-

Digitized by Google

voye avec vous votre frère qu'il retient prisonnier et Benjamin que je vous confie. Cependant je demeurerai seul, comme si j'étais sans enfant. »

Ils partirent donc avec les présents, et le double d'argent, ayant Benjamin en leur compagnie : et dès qu'ils furent arrivés, ils allèrent se présenter à celui qui commandait. Joseph les ayant vus, dit à son intendant de les faire entrer dans son appartement, de tuer des victimes, c'est-à-dire, ce qu'il y aurait de meilleur entre les animaux à manger, et de préparer un festin, parce que ces onzes personnes devaient dîner avec lui. L'intendant exécuta ces ordres ponctuellement. Lorsqu'on les eut fait entrer, ils furent saisis de crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : « C'est sans doute à cause de cet argent que nous avons remporté dans nos sacs qu'on nous fait venir ici, pour faire retomber sur nous ce reproche et nous opprimer en nous réduisant en servitude, et se saisissant de nos ânes. » De sorte qu'avant de passer plus avant, ils s'approchèrent de l'intendant de Joseph, et lui dirent pour tâcher de se justifier, qu'étant venus l'année précédente acheter du blé, et l'ayant payé, après qu'ils furent arrivés à l'hôtellerie et qu'ils eurent ouvert leurs sacs, ils y avaient trouvé leur argent ; mais qu'ils étaient venus le rapporter au même poids ; et qu'ils en apportaient d'autre pour acheter ce qui leur était nécessaire. Qu'au reste, ils ne savaient et ne pouvaient savoir qui avait pu remettre cet argent dans leurs sacs.

L'intendant leur répondit : « Ayez l'esprit en repos ; ne craignez point. Votre Dieu et le Dieu de votre père vous a donné des trésors dans vos sacs. Car pour moi j'ai reçu l'argent que vous m'avez donné, et j'en suis content. » Il fit sortir aussi leur frère Siméon de la prison, et il le leur amena. Après les avoir fait entrer dans l'appartement, il fit apporter de l'eau pour leur laver les pieds, et envoya donner à manger à leurs ânes. Cependant ils tinrent leurs présents tout prêts, attendant que Joseph entrât sur le midi, parce qu'on leur avait dit qu'ils devaient manger en ce lieu là. Lorsqu'il fut entré, ils lui offrirent leurs présents, et ils l'adorèrent en se baissant jusqu'en terre. Il les salua aussi, les regardant d'un œil favorable, et il leur demanda si leur père.

Digitized by Google

ce pauvre vieillard dont ils lui avaient parlé, vivait encore; et s'il se portait bien? Ils lui répondirent que oui. Jetant ensuite les yeux sur Benjamin, fils de Rachel comme lui : « Est-ce là leur dit-il, le plus jeune de vos frères que vous aviez promis de me faire voir? Mon fils, ajouta-t-il, en s'adressant à lui, je prie Dieu qu'il vous conserve et qu'il vous soit toujours favorable. Il fut obligé de les quitter et de partir promptement, parce qu'il sentait ses entrailles émues en voyant son frère, et qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes. Il passa donc dans une autre chambre, où il pleura.

Il revint après s'être lavé le visage, et continuant à se faire toujours violence, il dit à ses gens de servir à manger. On dressa trois tables : Joseph fut seul à la première, et servi à part; ses frères furent aussi servis à part; et les Egyptiens, c'est-à-dire, les grands du pays ou les officiers de la cour pareillement à part. Car il n'était pas permis aux Egyptiens de manger avec les Hébreux à une même table, soit des mêmes mets, soit de la même manière : un repas de cette sorte passait pour une chose illicite et profane. Les onze frères se mirent donc à table en présence de Joseph selon leur rang, depuis l'aîné jusqu'au plus jeune. Ils ne furent pas surpris de voir que non-seulement ils se trouvaient placés dans l'ordre de leur naissance, mais aussi que la part la plus grande était venue à Benjamin : car elle était cinq fois plus grande que celle des autres, et il paraît que pour leur faire plus d'honneur, Joseph leur envoyait des viandes qui avaient été servies devant lui.

Après le festin, Joseph donna ordre à l'intendant de la maison de mettre dans leurs sacs autant de blé qu'ils en pourraient tenir et l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leur sac. Il lui dit aussi de cacher sa coupe d'argent dans le sac du plus jeune : ce qui fut ponctuellement exécuté. Le lendemain dès le matin, on les laissa partir avec leurs ânes chargés pour revenir en leur pays. Ils n'avaient pas fait encore beaucoup de chemin, lorsque Joseph dit à son intendant de courir après eux et de les arrêter. C'est ce que fit celui-ci avec tout l'empressement d'un prévôt des maréchaux qui aurait eu des voleurs à poursuivre. Les ayant

Digitized by Google

rejoints, il les arrêta et leur dit, « Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien? La coupe que vous avez dérobée est celle dans laquelle mon Seigneur boit, et dont il se sert pour deviner et tirer ses augures. Vous ne pouviez faire une plus méchante action. » Les frères fort étonnés lui marquèrent d'abord la peine qu'ils avaient de voir qu'on les crût capables d'une action si honteuse. Ils représentèrent à l'Intendant que des gens qui avaient rapporté de si bonne foi l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs et qu'ils auraient pu retenir, ne pouvaient être soupçonnés avec la moindre apparence d'avoir dérobé ou enlevé de l'or ou de l'argent de la maison d'un si puissant seigneur, qui les avait d'ailleurs comblés d'honneurs et de bienfaits. Le témoignage que leur conscience leur rendait de leur innocence leur fit dire qu'ils consentaient que celui d'entre eux, quel qu'il pût être, à qui l'on trouverait ce qu'il demandait fût puni de mort, et que tous les autres demeureraient les esclaves du Seigneur. L'Intendant accepta leurs offres, mais de telle manière néanmoins qu'il se contenterait de faire esclave celui qui se trouverait avoir pris ce qu'il cherchait, et que les autres seraient déclarés innocents.

Tous se mirent en devoir de décharger leurs sacs à terre, et chacun ouvrit le sien. L'Intendant les ayant fouillés, à commencer par celui du plus grand jusqu'au dernier, trouva la coupe dans le sac de Benjamin. Les autres tombèrent alors dans une consternation étrange. Ils déchirèrent leurs vêtements, ils rechargèrent leurs ânes et revinrent tous à la ville. Juda qui s'était chargé en particulier de la personne de Benjamin se présenta le premier, étant suivi de tous les autres, devant Joseph qui voulut bien leur donner l'audience qu'ils demandèrent. Ils parurent tous interdits en sa présence, et il les prévint par le reproche qu'il leur fit de la manière dont ils avaient usé avec lui. « Ignorez-vous, leur dit-il, qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner les choses cachées? comment vous êtes-vous donc persuadés que votre action pourrait me demeurer inconnue? » Juda lui dit : « Que répondrons-nous à mon Seigneur; que pouvons-nous lui représenter avec aucune appa-

Digitized by Google

rence de raison pour notre défense? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs, et ils reconnaissent qu'il est toujours juste dans la punition des crimes, même qui leur sont les moins connus. Nous sommes tous vos esclaves, Seigneur; et nous et celui à qui l'on a trouvé la coupe. » Joseph répondit : « A Dieu ne plaise que je commette cette injustice. Il suffit que celui qui a pris ma coupe soit mon esclave. Pour vous autres, allez en liberté trouver votre père. »

Juda s'avança encore de plus près, lui dit d'un ton assuré qui marquait également sa hardiesse et son respect : « Je vous demande, Seigneur, la liberté de parler; accordez cette grâce à celui qui fait gloire aujourd'hui de se rendre votre esclave et qui vous reconnait pour son souverain après Phaaron. Vous avez demandé d'abord à vos serviteurs s'ils avaient encore leur père; s'ils avaient aussi quelque autre frère? Nous vous avons répondu, selon la vérité, que nous avions un père fort âgé, et un jeune frère qu'il avait eu dans sa vieillesse, dont le frère qui était né de la même mère était mort; qu'il ne restait plus que celui-là de la même mère, et que son père l'aimait tendrement. Vous nous ordonnâtes alors de vous l'amener. Sur ce que nous prîmes la liberté de vous dire touchant les difficultés que devait avoir son père à le laisser aller par la crainte de le perdre comme son autre frère, vous nous menaçâtes de votre indignation, et vous nous dîtes que nous ne reverrions plus votre visage, si ce jeune frère ne venait avec nous. Après avoir exposé vos ordres à notre père, votre serviteur, nous fûmes près d'un an à le presser sans pouvoir vaincre son affliction ni le résoudre à laisser venir notre jeune frère avec nous. La douleur d'avoir perdu l'autre qu'il avait eu de la même femme se renouvelait sans cesse, quoiqu'il y eût plus de vingt-deux ans qu'on lui avait rapporté qu'une bête l'avait dévoré un jour qu'il était allé aux champs. « Si vous m'ôtez encore celui-ci, nous disait-il, et qu'il lui arrive comme à l'autre quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'un deuil qui me conduira au tombeau. » A la fin, la nécessité de nous renvoyer pour avoir de quoi vivre, jointe à nos instances si souvent réitérées et au refus que nous faisions de venir ici

Digitized by Google

sans exécuter vos ordres, l'a forcé de nous confier ce dernier de ses enfants qui faisait la consolation et le soutien de sa vieillesse, sur les protestations que je lui ai faites de le lui ramener sûrement aux dépens de ma propre vie ou de ma liberté.

« Si je retourne donc pour me présenter à mon père, votre serviteur, et que je ne lui remette pas l'enfant entre les mains, selon que je le lui ai promis, comme sa vie est inséparable de celle de son fils, lorsqu'il verra qu'il ne sera point avec nous, il succombera à sa douleur, et l'accablement le fera mourir. Que ce soit donc moi, Seigneur, qui devienne votre esclave plutôt que celui à qui l'on a trouvé la coupe, puisque je me suis rendu caution de cet enfant, et que j'en ai répondu à mon père en des termes qui lui marquaient que je consentais qu'il ne me pardonnât jamais une telle faute, si j'avais le malheur de la commettre. Permettez, Seigneur, que l'enfant retourne avec ses autres frères auprès de notre père, et vous rendrez la vie à ce vieillard. Pour moi je demeurerai votre esclave à sa place, et ferai consister mon bonheur à vous servir. »

Joseph attendri par un discours si touchant eut peine à se retenir jusqu'à la fin. Ne pouvant plus résister à la violence qu'il se faisait, comme il était environné de beaucoup de personnes ; il commanda que l'on fît sortir tout le monde, afin qu'il ne restât aucun étranger qui fût présent lorsqu'il se ferait connaître à ses frères. Alors se voyant seul avec eux, il se laissa tomber les larmes des yeux, et s'écria d'un ton de voix qui fut entendu des Egyptiens qui venaient de sortir de la chambre, et qui fut reporté par toute la maison de Pharaon. Il dit à ses frères : « Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ? » Eux saisis de frayeur à ces paroles, demeurèrent interdits et comme frappés de la foudre sans pouvoir lui répondre. Il leur parla donc avec douceur, et les ayant fait approcher tous autour de lui, il leur dit, mais d'un accent propre à les consoler : Je suis votre frère Joseph, celui que vous avez vendu à des marchands qui m'ont amené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez pas de ce que vous m'avez vendu pour être conduit en ce pays-ci. Car Dieu m'a envoyé en Egypte avant vous pour votre salut.

Digitized by Google

« Il y a déjà deux ans que la famine dure sur la terre, et elle doit continuer encore cinq ans, pendant lesquels on ne pourra ni labourer, ni recueillir. Dieu ayant résolu de vous conserver la vie, durant cette calamité publique qui fait périr tant de monde, m'a fait venir ici par avance pour préparer ce qui serait nécessaire à votre subsistance. Ne croyez pas que ce soit par un pur effet de votre conseil ou de vos résolutions que j'ai été envoyé ici : ce n'a été que par la volonté de Dieu, qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le grand maître de sa maison, et le prince de toute l'Egypte. Hatez-vous d'aller trouver mon père pour lui apprendre ce que vous voyez, et ce que vous venez d'entendre : et pour l'amener en ce pays auprès de moi, sans différer plus longtemps. Vous viendrez aussi tous avec lui, et vous y transporterez vos familles, vos troupeaux et tout ce que vos possédez. Vous demeurez dans la terre de Gessen, et là je vous nourrirai et tous ceux qui vous appartiennent. »

Joseph leur ayant parlé de la sorte, se jeta au cou de Benjamin, son frère, pour l'embrasser, et pleura de nouveau : ce que fit aussi Benjamin de son côté, en le tenant embrassé. Joseph embrassa aussi tous ses frères les uns après les autres, et pleura sur chacun d'eux. Après tant de marques de tendresse et d'une affection sincère, ils se rassurèrent pour lui parler.

En même temps il se répandit un grand bruit dans toute la cour du roi d'Egypte, et l'on y publia comme une nouvelle importante que les frères de Joseph étaient venus. Pharaon s'en réjouit avec toute sa maison, et il dit à Joseph qu'il donnât ordre à ses frères de charger leurs ânes de blé, de s'en retourner au pays de Chanaan ; mais de revenir promptement en Egypte avec leur père et toute la famille. Qu'il leur donnerait la disposition de tous les biens du royaume, et qu'ils seraient nourris de tout ce qui se trouverait de meilleur dans le pays. Il ordonna en même temps des chariots pour faire venir leurs femmes et leurs petits enfants, et une ample provision de vivres pour leur chemin. A leur départ, Joseph fit donner deux robes à chacun d'eux ; mais il en donna cinq des plus belles à Benjamin, avec trois cents pièces d'argent. Il envoya autant d'argent et de robes pour son

Digitized by Google

père, avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'Egypte et autant d'ânesses qui portaient les provisions pour le voyage, et il leur recommanda de conserver l'union et l'amitié entre eux pendant le chemin.

Lorsqu'ils furent arrivés au pays de Chanaan, ils apprirent à leur père que son fils Joseph était vivant, et qu'il avait le commandement dans toute l'Egypte. A cette nouvelle, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil; mais il en parut tellement frappé qu'au même moment il s'évanouit et devint comme sans mouvement. Ayant rappelé ses sens et fait réflexion sur ce qu'on lui disait, il le regarda comme un songe et n'en pouvait rien croire. Ses enfants insistaient, au contraire, par de nouvelles circonstances sur la vérité des choses qu'ils lui rapportaient dans l'ordre qu'elles s'étaient passées. Mais ayant vu les chariots et tout ce que son fils Joseph lui envoyait, il reprit ses esprits et dit : « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit « encore. J'irai, et je le verrai avant que je meure. »

Il partit donc sans délai pour l'Egypte, avec toute sa famille, après avoir consulté Dieu par des sacrifices qu'il fit à Bersabée, dit le Puits du Serment. Lorsqu'il se vit entré dans le pays, il envoya Juda devant lui pour aller avertir Joseph de son arrivée, afin qu'il pût venir au devant de lui dans la terre de Gessen. Joseph monta aussitôt sur son chariot, et vint en diligence au devant de son père, qu'il rencontra au lieu marqué. Il se jeta à son cou et versa bien des larmes sur lui dans leurs embrassements réciproques. Jacob lui dit qu'il mourrait content dorénavant, puisqu'il avait la joie de le voir et de le laisser vivant après lui. Joseph instruisit encore ses frères de tout ce qu'ils auraient à répondre à Pharaon lorsqu'ils seraient devant lui, et qu'il les interrogerait sur leur état et leurs occupations, afin de le disposer plus volontiers à les laisser établir dans la terre de Gessen, qui était propre pour nourrir des troupeaux, et qui, étant à l'extrémité de l'Egypte, se trouvait comme séparée des Egyptiens, qui ne pouvaient souffrir de pasteurs dans le cœur de leur pays, et qui avaient des mœurs fort différentes de celles des Hébreux.

Il alla aussitôt donner avis au roi que son père et ses frères

Digitized by Google

étaient venus du pays de Chanaan avec tous leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient, et qu'ils s'étaient arrêtés dans la terre de Gessen. Il lui présenta en même temps cinq de ses frères, qu'il avait amenés avec lui. Le roi leur ayant demandé quel était leur emploi, ils lui dirent qu'ils étaient pasteurs de brebis comme l'avaient été leurs pères; qu'étant venus passer quelque temps dans les terres de son royaume à cause que la famine avait réduit le pays de Chanaan dans une sécheresse qui n'y laissait plus d'herbe, ni de nourriture pour les troupeaux, ils suppliaient Sa Majesté d'agréer qu'ils demeurassent dans la terre de Gessen. Pharaon dit à Joseph qu'il pouvait choisir dans toute l'Egypte ce qui leur paraîtrait le meilleur et ce qu'ils croiraient qui leur conviendrait le mieux : « Donnez-leur, ajouta-t-il, la terre de Gessen. Que si vous connaissez qu'il y ait parmi eux des hommes habiles, donnez-leur l'intendance de mes troupeaux. » Joseph introduisit ensuite son père devant le roi et le lui présenta. Jacob en fut reçu avec accueil, et il se retira après lui avoir souhaité toutes sortes de bénédictions. Joseph ayant mis son père et ses frères en possession du pays de Ramessès, qui était la même chose que la terre de Gessen, eut soin de les y nourrir, et de leur envoyer avec abondance tout ce qui pouvait servir à leur entretien.

Cependant la famine affligeait toute la terre et particulièrement l'Egypte et le pays de Chanaan. Joseph ayant amassé tout l'argent qu'il avait reçu des Egyptiens et des Chananéens pour le blé qu'il leur avait vendu, le porta au Trésor du roi. Lorsque les peuples se virent épuisés et qu'il ne leur restait plus d'argent pour en acheter, ils vinrent en foule à Joseph lui demander du pain, et lui représenter avec de grands cris qu'il ne devait pas les laisser mourir de faim faute d'argent. Il leur dit : « Si vous n'avez point d'argent, amenez vos troupeaux, et je vous donnerai du blé en échange. » C'est ce qu'ils firent, et il les nourrit cette année-là pour tous leurs bestiaux, qu'il acquit au roi par ce moyen. Ils revinrent l'année d'après lui remontrer que, manquant d'argent et n'ayant plus de troupeaux, il ne leur restait que leurs corps et leurs terres, et qu'ils allaient périr s'il ne les

Digitized by Google

assistait : « Pourquoi donc, lui dirent-ils, mourrons-nous à vos yeux ? Nous nous donnons à vous, nous et nos terres. Achetez-nous pour être les esclaves du roi et donnez-nous de quoi semer, de peur que la terre ne demeure toute en friche, si vous laissez périr ceux qui peuvent la cultiver. » Ainsi Joseph acheta toutes les terres de l'Egypte, qu'il réduisit tout entière au domaine de Pharaon avec tous les peuples qu'elle renfermait. Il en excepta seulement les terres des prêtres, qui leur avaient été données par le roi. Car, comme on leur fournissait une certaine quantité de blé des greniers publics, ils ne furent pas obligés de vendre leurs terres.

Après que les peuples eurent reconnu devant Joseph qu'ils étaient à Pharaon depuis qu'il lui avait acquis leurs corps et leur liberté avec toutes leurs terres, il leur donna de quoi semer. Mais, par un effet de sa bonté qu'ils semblaient ne pas espérer, il se contenta d'exiger pour le roi la cinquième partie des fruits de leurs terres, en leur abandonnant les quatre autres. Ils lui répondirent : « Notre salut est entre vos mains. Vous êtes notre seigneur ; regardez-nous seulement d'un œil favorable, et nous servirons le roi avec joie. » Cette constitution de Joseph concernant le quint du revenu des terres de l'Egypte pour le roi, passa aussitôt en loi, qui fut observée pendant plusieurs siècles.

Jacob se croyant approcher de sa fin après dix-sept ans de séjour en Egypte, manda son fils Joseph pour le prier de le faire transporter après sa mort dans le tombeau de ses pères, au pays de Chanaan : ce qu'il lui fit promettre par un serment religieux. Quelque temps après, Joseph ayant appris que son père était malade, revint le voir et lui amena ses deux fils que Jacob adopta en les mettant au nombre des siens. « Vos deux fils Ephraïm et Manassé, lui dit-il, que vous avez eus en Egypte avant que je vinsse ici avec vous, seront à moi. Mais les autres que vous aurez après eux seront à vous, et ils porteront le nom de leurs frères dans les terres qu'ils posséderont. » Il les fit approcher ensuite afin de les bénir ; après qu'il les eut embrassés et baisés, Joseph, leur père, les retira d'entre ses bras, et se prosterna en terre pour adorer. S'étant relevé, il mit Ephraïm, son puîné, à

Digitized by Google

sa droite, c'est-à-dire à la gauche de Jacob, son père, et Manassé, l'aîné, à sa gauche, pour être à la droite de son père, et les approcha ainsi tous deux de Jacob. Mais ce vieillard, éclairé de Dieu, passa sa main droite sur la tête d'Ephraïm, et mit sa main gauche sur la tête de Manassé. Cette transposition fit de la peine à Joseph, qui, se doutant que ce pouvait être une méprise, prit la main de son père et tâcha de la lever de dessus la tête d'Ephraïm pour la mettre sur celle de Manassé, en lui disant que celui-ci était l'aîné, et qu'il devait mettre sa main droite sur sa tête. Jacob, refusant de le faire, lui dit qu'il ne l'ignorait pas; mais il lui fit connaître que c'était par discernement qu'il en usait de la sorte, et que le plus jeune des deux frères deviendrait plus grand et plus puissant que l'autre. Il préféra ainsi Ephraïm à Manassé; et, lorsqu'il eut achevé de les bénir, il dit à Joseph qu'il lui donnait de plus qu'à ses frères cette part de son bien qu'il avait gagnée sur les Amorrhéens avec son épée et son arc. Il lui promit en même temps que Dieu le ramènerait avec ses enfants au pays de ses pères, ce qui ne devait s'accomplir qu'en la personne de ses descendants.

Ayant fait venir ensuite tous ses enfants pour les bénir en particulier, chacun dans leur rang, il ne voulut pas troubler cet ordre en faveur de Joseph, quoiqu'il fût le premier dans son cœur. Mais lorsque son tour fut venu, il le distingua par une bénédiction plus ample que celle des autres, si l'on excepte celle qui regardait la postérité de Juda, de qui devait naître le Messie. Il l'assura même que les bénédictions que lui donnait son père surpassaient celles que lui-même avait reçues de ses pères, et qu'elles dureraient jusqu'à ce que le désir des collines éternelles fût accompli, témoignant qu'il se les était justement attirées pour avoir vécu comme un Nazaréen entre ses frères, c'est-à-dire une personne séparée de la compagnie des méchants et consacrée à Dieu par la chasteté de ses mœurs et l'innocence de sa vie.

La bénédiction de Benjamin finie, Jacob réunit tous ses enfants autour de lui, leur donna de nouvelles instructions, leur recommanda d'exécuter fidèlement l'ordre qu'il leur avait donné

Digitized by Google

de reporter son corps au pays de Chanaan et de l'ensevelir avec ceux de ses pères dans le sépulcre de la famille, et mourut en paix. Joseph, voyant son père expiré, se jeta sur son visage et l'arrosa de ses larmes en le baisant. Il commanda aux médecins qui le servaient d'embaumer le corps; et, le temps du deuil étant passé, il obtint la permission du roi pour le transporter au pays de Chanaan, et l'ensevelir dans le tombeau de ses pères près d'Hébron. Toute la cérémonie se fit avec beaucoup de pompe et un grand cortége. Joseph retourna à la cour d'Egypte avec les grands du royaume et les officiers du roi qui l'avaient accompagné; et ses frères retournèrent dans la terre de Gessen, où ils avaient laissé leurs familles et leurs troupeaux.

Après la mort de Jacob, leur père, ils commencèrent à craindre que Joseph, n'ayant plus cette considération pour le retenir, ne se laissât aller au ressentiment de l'injure qu'il avait soufferte, et qu'il ne leur rendît tout le mal qu'ils lui avaient fait. Ils l'envoyèrent donc prier de se souvenir de la grâce que leur père lui avait demandée pour eux avant que de mourir. Ils la lui demandèrent de nouveau comme en son nom et par un ordre qu'il leur aurait laissé dans ses dernières instructions, et après avoir confessé encore leur crime, ils ajoutèrent en interposant la crainte de Dieu avec celle de leur père : « Nous vous conjurons aussi de pardonner cette iniquité aux serviteurs du Dieu de votre Père. » Joseph, touché de ce discours, n'y répondit qu'en pleurant. Après cette députation, ses frères vinrent eux-mêmes le trouver en corps. Ils se prosternèrent devant lui en l'adorant, et lui dirent : « Nous sommes vos esclaves. » Il leur répondit : « Ne craignez point. Rien ne se fait sans une disposition particulière de la Providence. Pouvons-nous résister à la volonté de Dieu. Vous avez eu dessein de me faire du mal; mais Dieu a changé ce mal en bien, afin de m'élever comme vous le voyez, et de sauver plusieurs peuples. N'appréhendez donc rien. J'aurai soin de vous nourrir, vous et vos enfants. » Il les consola ensuite par tous les témoignages de tendresse et de bienveillance qu'il jugea les plus propres à les rassurer.

Joseph continua de vivre dans la gloire et la prospérité pen-

Digitized by Google

dant cinquante-quatre ans depuis la mort de son père. Se croyant approcher de sa fin, il fit venir ses frères, c'est-à-dire au moins ses neveux avec ses enfants, et il leur dit : « Après ma mort Dieu vous visitera, et vous fera passer de cette terre à celle qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. » Quand le temps en sera venu, vous transporterez mes os avec vous hors de ce lieu. C'est ce qu'il les obligea de lui promettre avec serment pour eux ou pour leurs descendants ; et saint Paul remarque que ce fut par la foi qu'il donna ces ordres, afin qu'on ne crût pas que ce fût l'effet d'un mouvement trop humain que la nature aurait produit en lui. Il mourut ensuite âgé de cent dix ans accomplis ; et son corps ayant été embaumé fut mis dans un cercueil et gardé dans l'Egypte durant tout le temps que les enfants d'Israël y demeurèrent.

Ce fut Moïse qui exécuta ces dernières dispositions de la volonté de Joseph. Il emporta ses os avec lui, lorsque cent quarante-quatre ans après sa mort il fit sortir les Israélites d'Egypte pour les remener par les déserts de l'Arabie dans la terre de Chanaan. Mais ce conducteur du peuple de Dieu étant obligé de mourir quarante ans après, sans avoir la consolation d'entrer lui-même dans cette terre promise, laissa ce dépôt entre les mains de Josué, son successeur. Ce ne fut qu'après qu'il eût fait la conquête du pays et fait les partages entre les tribus, que les Israélites prirent ces os de Joseph, et qu'ils allèrent les ensevelir avec honneur à Sichem, dans cet endroit du champ que Jacob, son père, avait acheté des enfants d'Hémor, et qui resta depuis aux enfants de Joseph dans la tribu d'Ephraïm. Ce sépulcre de Joseph demeura toujours depuis en grande vénération aux Israélites, qui eurent si grand soin de le conserver qu'il résista à toutes les guerres et aux plus fâcheuses révolutions du pays, qui firent périr ou qui changèrent les villes de Sichem et de Samarie. Il paraît qu'il subsistait encore à la fin du quatrième siècle par le témoignage de saint Jérôme, qui dit que sainte Paule, dame romaine, visitant les lieux de la Palestine, consacrés par quelques monuments ou vestiges de la religion, et célèbres par la vénération des peuples, passa par l'ancienne ville de Sichem, entra

Digitized by Google

dans une église bâtie près du puits de Jacob (qui était la fontaine où Jésus-Christ convertit la Samaritaine, dans le champ de Joseph), et qu'au sortir de cette église elle alla voir les sépulcres des douze Patriarches. L'Ecriture de l'Ancien-Testament n'a point remarqué que les Israélites aient emporté de l'Egypte avec eux les corps des Patriarches, enfants de Jacob, comme elle l'a dit de celui de Joseph. Mais il paraît que du temps de Jésus-Christ on montrait leurs tombeaux, soit auprès de Sichem ou Sichar, en Samarie, avec celui de Joseph, soit au bas de la ville d'Hébron, en Judée, auprès de ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, selon le sens que l'on peut donner aux paroles de saint Etienne dans les Actes des Apôtres. On prétend que le sépulcre de Joseph s'est conservé jusqu'en ces derniers siècles, et que l'on voit encore sur le penchant de la colline où était Sichem, une espèce de monument que les Turcs et les Sarrazins, qui en sont les maîtres, honorent sous ce nom près d'une mosquée qu'ils y ont fait bâtir.

L'Eglise, parmi les honneurs qu'elle rend à la mémoire de ce saint Patriarche, ne se contente pas de le considérer comme un Prophète, un Interprète des ordres de Dieu et une figure de Jésus-Christ; elle le propose encore comme un modèle de chasteté pour les jeunes gens. Mais tous ces honneurs n'ont consisté longtemps que dans la bouche de ses prédicateurs et de ses pasteurs, qui étaient chargés de faire valoir les exemples de l'innocence et de la sainteté de sa vie, dans la lecture de son histoire parmi les offices divins, et dans les écrits des saints Pères qui, parmi tous les éloges qu'ils en ont faits, se sont appliqués à faire voir comment Jésus-Christ s'est peint en lui depuis son enfance jusqu'à son élévation, ou pour mieux dire depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Quoique les Grecs ne lui aient pas assigné de jour particulier dans leurs menées pour célébrer sa fête, ils ne laissent pas de l'honorer par des commémorations en divers temps de l'année. Outre celle qui lui est commune au 19 décembre ou au dimanche qui précède Noël avec tous les autres justes de l'Ancien-Testament, ils font encore mémoire de lui le Lundi-Saint, comme

Digitized by Google

étant le type ou la figure de Jésus-Christ livré aux étrangers par ses frères.

Il n'est fait aussi aucune mention de Joseph dans les anciens Martyrologes des Latins. Entre les modernes, c'est-à-dire parmi les additions faites aux anciens, les uns l'ont mis au 28 mai et d'autres au 20 mars. Quelques-uns de ceux qui ont cru devoir rassembler au 25 mars tous les Saints de l'Ancien-Testament, qui ont été plus particulièrent considérés comme les figures de Jésus-Christ, n'ont pas oublié d'y rapporter Joseph avec Isaac, Abel, etc. suivant l'opinion de ceux qui croient qu'il était mort en ce jour. C'est Surius qui l'a placé le onzième jour de décembre, où il rapporte un discours de saint Ephrem, diacre d'Edesse, qui est un panégyrique de ce saint Patriarche. Pierre Natal le met dans le temps de la Quinquagésime depuis le 5 février, après les Patriarches, ses frères, parmi les Saints du troisième âge du monde.

(BAILLET.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

LA COLONNE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, A VIENNE.

En l'an 1629, le pieux empereur Ferdinand III, se voyant pressé par les Suédois, ennemis de l'Eglise, et, par une permission de Dieu, partout victorieux, désolé en même temps par une peste affreuse qui décimait les populations de l'empire d'Allemagne, comprit qu'il n'éviterait une ruine entière qu'en recourant à la miséricorde divine et à la protection puissante de la Mère de Dieu, qu'il avait toujours révérée et célébrée dans son Immaculée Conception [1].

Il fit élever, sur l'une des grandes places de Vienne, une belle colonne de bronze dédiée à la Vierge Immaculée. Aux quatre angles se dressent quatre Anges qui foulent aux pieds des démons; et la statue de la Très-Sainte Vierge couronne la colonne

[1] Ferdinand II, son père, avait adressé le 13 janvier 1624, au Pape Urbain VIII, une supplique où il pressait ardemment Sa Sainteté de formuler en dogme la pieuse et sainte croyance à l'Immaculée Conception de la Bienheureuse et Très-Sainte Vierge Marie.

Digitized by Google

et domine la grande cité en écrasant de son pied la tête du serpent infernal.

Une inscription fut gravée en gros caractères pour attester aux siècles futurs, disent les historiens, et la piété du monarque et sa ferme confiance en la Vierge Immaculée [1]. Jamais fête ne fut plus solennelle, ajoutent-ils, que celle de l'inauguration de ce beau monument. Jamais la population de Vienne n'avait été témoin d'un spectacle aussi religieux et aussi touchant. Toute la cour, toute la ville prirent part à la cérémonie. Dès le point du jour la foule inondait les rues, les places publiques et surtout l'église où l'empereur devait se rendre. Il y entra processionnellement, ayant à ses côtés son fils, roi de Bohême et de Hongrie, sa fille, reine d'Espagne, le légat du Pape, les ambassadeurs. Le clergé, les Ordres religieux, la noblesse, suivaient le prince.

Après un discours éloquent sur le privilége unique de Marie conçue exempte du péché, la sainte messe fut célébrée pontificalement. Au moment de la Communion, l'empereur, debout, prononça d'une voix forte un bref discours où il déclarait qu'il consacrait à Marie Immaculée sa personne, sa famille, ses Etats, ses armées et tout ce qu'il possédait. Il promettait en même temps de faire célébrer solennellement, à perpétuité, la fête de l'Immaculée Conception. Il signa cet acte de sa main, et alla s'agenouiller à la Sainte Table.

Après qu'il eut fait son action de grâces, il se rendit avec tout son cortége devant la colonne triomphale de la Mère de Dieu. Elle fut bénie au son de toutes les cloches, au bruit de tous les canons, aux fanfares de tous les instruments de musique, au milieu des cantiques d'allégresse et des spirales de l'encens. Le soir, toute la ville fut illuminée, et la colonne, tout entourée de flambeaux, couronnée d'un diadème de lumières.

[1] Voici cette inscription : « Deo opt. max. supremo cæli, terræque imperatori, per quem reges regnant. Virgini Deiparæ, *Immaculatæ Conceptæ*, per quam principes imperant, in peculiarem Dominam, Austriæ patronam, singulari pietate susceptæ : se, liberos, populos, exercitus, provincias, omnia denique confidit, donat, consecrat, et in perpetuam rei memoriam, statuam hanc ex voto ponit Fernandus Tertius Augustus. » On lit encore sur la colonne : *A peste, fame et bello, libera nos Maria pacis, sine labe Concepta.*.

Digitized by Google

Cette fête eut pour résultat la cessation instantanée de la peste et le maintien d'une sécurité plus complète dans l'empire d'Allemagne.

Il y eut pourtant encore des guerres, suscitées par les protestants et par les Turcs. Mais les Suédois furent chassés et la plus forte armée des Turcs dissipée, comme on le sait, par Sobieski, l'ardent chrétien, qui s'était voué à la Vierge Immaculée et qui illustrait ses étendards de son image auguste.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Damase, pape et confesseur, qui condamna l'hérésiarque Apollinaire, et rétablit Pierre, évêque d'Alexandrie, qu'on avait chassé. Il trouva aussi les corps de plusieurs saints martyrs, et décora de vers leurs tombeaux.

A Rome encore, martyre de saint Thrason, qui, nourrissant de ses biens les chrétiens qui travaillaient aux Thermes, et qui se fatiguaient aux autres travaux publics, fut arrêté par ordre de Maximien, et reçut la glorieuse couronne avec les deux autres martyrs Pontien et Prétextat.

A Amiens, saint Victoric et saint Fuscien, martyrs sous le même empereur, dans les narines et les oreilles desquels le président Rictiovare fit mettre des tringles de fer, et leur fit aussi percer les tempes avec des clous embrasés ; ensuite, leur ayant fait arracher les yeux et percer leurs corps de dards, ils eurent la tête tranchée avec saint Gentien, leur hôte, et rendirent leur âme au Seigneur.

TERTIO IDUS DECEMBRIS.

Romæ sancti Damasi Papæ et Confessoris, qui Apollinarem hæresiarcham damnavit, et Petrum Episcopum Alexandrinum fugatum restituit: multa etiam sanctorum Martyrum corpora invenit, eorumque memorias versibus exornavit. — Item Romæ passio sancti Thrasonis, qui cum Christianos laborantes in thermis, aliisque operibus publicis fatigatos, et in carcere positos de suis facultatibus aleret, jubente Maximiano tentus, cum aliis duobus, Pontiano et Prætextato martyrio coronatus est. — Ambiani sanctorum Martyrum Victorici et Fusciani sub eodem Imperatore, in quorum naribus et auribus jussit Rictiovarus Præses immitti tarinchas, et clavis ardentibus tempora transfigi, deinde oculos evelli, ac postmodum eorum corpora jaculari, sicque una cum sancto Gentiano eorum hospite, capitibus amputatis, migraverunt ad Dominum. — In Perside sancti Barsabæ Martyris. — In Hispania sancti Sabini Episcopi, miraculis clari. — Constantinopoli sancti Danielis Stylitæ.

Digitized by Google

En Perse, saint Barsabas, martyr.

En Espagne, saint Eutyche, martyr.

A Plaisance, saint Savin, évêque, illustre par ses miracles.

A Constantinople, saint Daniel le Stylite.

Additions des autres martyrologes.

Saint David, disciple de saint Bernard, honoré à Trèves.

Sainte Tébrède, honorée avec le titre d'abbesse.

Saint Abre (*Aper*), prêtre vénéré à Grenoble.

Saint Franc, religieux Carme du treizième siècle, vénéré à Sienne.

Translation à Soissons des reliques de saint Sébastien, martyr.

Saint Sénech, confesseur en Irlande.

Le Bienheureux Vaterland, curé en Hollande, massacré avec un autre prêtre nommé David par les calvinistes qui désolaient Alcmar.

Saint Vivent de Bède.

Martyrologe de la dernière persécution.

Olivier Lefellic, prêtre du diocèse de Vannes, près de Pontivy, repoussa le serment schismatique, fut arrêté en 1793 et condamné à mort par le tribunal criminel du Morbihan, exécuté le 11 décembre même année.

Joseph Thomas, prêtre du diocèse de Bâle, ayant refusé le serment à la Constitution civile du clergé, arrêté chez son père, à Guebwiller, emmené à Colmar, les fers aux mains, condamné à mort et guillotiné le 11 décembre 1793, à 51 ans.

Leroi (prénoms inconnus), prêtre noyé par Carrier à Nantes, le 9 décembre, se sauva à la nage, gagna la terre à la faveur de la nuit, fut retrouvé le lendemain 10, emmené en prison et noyé le jour suivant, 11 octobre, avec une pierre au cou.

Digitized by Google

DOUZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Artème et plusieurs autres martyrs à Antioche, sous Julien l'apostat. — Saint Epimaque, saint Alexandre, sainte Ammonarie, sainte Mercurie et sainte Denyse, martyrs. — Saint Corentin Ier, évêque de Quimper. — Saint Corentin II, évêque de Quimper. — Saint Finien, évêque en Irlande. — Saint Valeri, abbé. — Saint Wulfolède ou Florent, évêque de Bourges. — Le bienheureux Evrard d'Anzy. — Le bienheureux Jérome Ranucci servite. — La bienheureuse Léonore de Gusman, abbesse clarisse. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ARTÈME ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS A ANTIOCHE, SOUS JULIEN L'APOSTAT.

L'empereur Julien, de chrétien, de clerc, et de moine, devenu apostat et antechrist, marchait contre les Perses, avec la confiance de les vaincre, pour exterminer plus facilement le christianisme à son retour. Il séjournait à Antioche, capitale de l'Orient. Parmi ses préparatifs de guerre le principal était d'offrir des sacrifices aux faux dieux. Sans cesse les autels des idoles étaient arrosés de sang ; plus d'une fois il leur immolait cent bœufs d'un coup, avec une infinité de menu bétail; il faisait chercher par mer et par terre des oiseaux rares, qu'il déchirait de ses propres mains ; les festins de ces sacrifices donnaient occasion aux soldats de se remplir de vin et de viandes ; en sorte que souvent il fallait les emporter sur les épaules, depuis les temples jusqu'à leur logis : ce qui ruinait la discipline militaire. La dépense de ces cérémonies était excessive, au jugement des païens mêmes. Avec cela Julien faisait consulter tous les oracles : on regardait les entrailles des bêtes, on observait le chant et le vol des oiseaux, on employait avec affectation tous les moyens de rechercher l'avenir. Il y avait, au bourg de Daphné, près d'Antioche, une fontaine de Castalie, de même nom et de même

Digitized by Google

vertu, à ce que l'on prétendait, que celle de Delphes. On disait que l'empereur Adrien y avait appris qu'il devait régner, il l'avait fait boucher de grandes pierres. Julien la fit rouvrir, afin d'en consulter l'oracle.

Le temple de Daphné était environné d'un bocage fameux par les dissolutions que s'y permettaient les païens. Pour sanctifier ce lieu profane, le César Gallus, frère de Julien, y avait fait apporter d'Antioche les reliques de saint Babylas, onze ans auparavant, et, depuis ce temps, l'oracle d'Apollon ne parlait plus. Pour lui rendre la parole, Julien n'épargna ni les victimes ni les libations ; mais Apollon ne parla pas davantage ; seulement il fit entendre qu'il fallait, avant tout, éloigner les morts qui l'empêchaient de parler. Libanius fait allusion à cet événement, quand il dit que Julien délivra Apollon du voisinage d'un certain mort qui le gênait [1]. Aussitôt il s'y rendit une foule de chrétiens, qui transporta les reliques sur un char à Antioche. Le long du chemin, qui était de près de deux lieues, ils chantèrent des psaumes analogues à la circonstance. Les meilleurs chantres commençaient, et, à chaque verset, tout le peuple répondait par ces paroles : Qu'ils soient confondus tous ceux qui adorent les statues et qui se glorifient en leurs idoles. L'empereur, extrêmement irrité de ces chants et de cette pompe, résolut d'en punir les chrétiens. Salluste, préfet du prétoire d'Orient, tout païen qu'il était, lui représenta qu'il n'était pas prudent de leur procurer la gloire du martyre, qu'ils ambitionnaient. Julien s'opiniâtra, et, pour lui obéir, Salluste en fit prendre plusieurs dès le lendemain. De ce nombre fut un jeune homme appelé Théodore. Il le fit tourmenter depuis le matin jusqu'au soir par plusieurs bourreaux, tour à tour, avec tant de cruauté, qu'on ne se souvenait de rien de semblable. Cependant Théodore, attaché au chevalet avec deux bourreaux à ses côtés, ne faisait que répéter, d'un visage tranquille et riant, le psaume qu'on avait chanté la veille. Salluste le remit en prison chargé de chaînes, fit son rapport à Julien, exalta la constance du jeune homme, et conclut que cette

[1] Lib. *Orat.* VI, p. 185.

Digitized by Google

façon de persécuter les chrétiens leur vaudrait autant de gloire que de confusion à l'empereur. Rufin, qui rapporte cette histoire, dit avoir vu lui-même à Antioche ce Théodore ; et, comme il lui demandait s'il avait senti la douleur, il répondit qu'il en avait un peu senti d'abord, mais qu'ensuite il voyait auprès de lui un jeune homme qui lui essuyait la sueur du visage avec un linge très-blanc, et lui donnait souvent de l'eau fraîche ; que cette eau le consolait à tel point, qu'il fut plus triste quand on le descendait du chevalet [1].

Julien reçut un pareil affront d'une veuve nommée Publie, célèbre par sa vertu. De son mariage, qui avait peu duré, elle avait un fils nommé Jean, qui fut longtemps le premier des prêtres de l'église d'Antioche, et qui eut plusieurs fois les suffrages pour en être évêque ; mais il évita toujours cette charge. Sa mère Publie qui avait le rang de diaconesse, gouvernait une communauté de vierges, avec lesquelles elle chantait les louanges de Dieu. Quand l'empereur passait, elles élevaient leurs voix toutes ensemble, et chantaient principalement les psaumes qui relèvent la faiblesse des idoles, comme celui-ci : « Les idoles des nations sont or et argent, ouvrages des mains des hommes. Puissent leur ressembler et ceux qui les font et ceux qui se confient en elles ! » Julien, fort irrité, commanda à ses filles de se taire dans le temps qu'il passerait. Publie, méprisant sa défense, les encouragea et leur fit chanter comme il passait une autre fois : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés ! » Julien, en colère, se fit amener Publie, et, sans respect pour son grand âge ni pour sa vertu, il lui fit donner, par un de ses gardes, des soufflets des deux côtés, qui lui rougirent toutes les joues. Elle le tint à grand honneur, et retournant à sa chambre, elle continua ses cantiques spirituels [2].

On dit que l'Apollon de Daphné recouvra la parole, mais pour dire des mensonges ; qu'il prédit à l'oncle de l'empereur une guérison parfaite, lorsqu'il mourut misérablement peu après [3].

[1] Ruf., l. X, c. XXXVI.
[2] Theod., l. III, c. XIX.
[3] Philost., l. VII, c. XII.

Digitized by Google

Il y a plus : ce grand devin qui, au dire de Julien, son grand pontife, voyait ensemble le passé, le présent, l'avenir, ne devina pas quel malheur devait bientôt lui arriver à lui-même ; car peu après le feu prit à son temple et consuma le toit tout entier, les ornements de son idole et l'idole elle-même, qui fut réduite en cendres depuis la tête jusqu'aux pieds. Les murailles et les colonnes restèrent si entières qu'il semblait que ce fut une démolition faite de main d'homme plutôt qu'un effet du feu. Cet accident arriva le 11 octobre 362. Le comte Julien y courut aussitôt, quoique ce fût au milieu de la nuit. C'était l'oncle de l'empereur, apostat comme lui, qu'il avait fait comte d'Orient, et qui, en cette qualité, résidait à Antioche. Il ne put remédier à l'incendie. L'empereur l'ayant appris, entra dans une telle fureur qu'il fit mettre à la question les ministres du temple et le sacrificateur même pour savoir qui avait allumé ce feu ; car il voulait que ce fussent les chrétiens. Mais quelques tourments que l'on fît souffrir à ces idolâtres, ils dirent que ce feu n'avait point commencé par en bas, mais par en haut, et des paysans du voisinage assuraient avoir vu la foudre tomber du ciel. Quelques païens disaient qu'un philosophe cynique nommé Asclépiade, étant venu de loin à Daphné pour voir Julien, avait mis devant les pieds d'Apollon une petite idole d'argent de la déesse Céleste, qu'il portait toujours avec lui, et qu'après avoir allumé des cierges suivant sa coutume, il s'était retiré ; qu'au milieu de la nuit quelques étincelles avaient volé vers le toit, dont la matière était très-sèche, et que personne ne s'étant trouvé à propos pour arrêter le feu, on n'avait pu l'éteindre ensuite [1]. Ainsi, il était constant que le feu avait pris par en haut, et que les chrétiens ne l'avaient pas mis. Pour eux, ils ne doutaient point que Dieu ne l'eût envoyé à la prière du martyr saint Babylas.

Julien voulut toujours s'en prendre aux chrétiens, et prétendit que c'était une vengeance de la translation des reliques. Il fit fermer pour la seconde fois la grande église d'Antioche, après en avoir fait tirer les vases sacrés pour les porter à son trésor. Ce

[1] Amm. l. XXII, n° 13.

Digitized by Google

fut le comte Julien, son oncle, qui exécuta cet ordre avec Félix, grand trésorier, et Elpidius, intendant des domaines. Ils étaient tous trois apostats. A la vue des vases précieux que Constance et Constantin avaient donnés : Voyez, s'écria Félix, dans quelle vaisselle est servi le Fils de Marie! Le comte alla plus loin : il s'assit sur les vases sacrés, et les profana aussi bien que l'autel d'une manière également indécente et impie. Euzoïus, évêque arien, qui occupait la grande église, ayant voulu l'empêcher, l'apostat lui donna un soufflet, en disant : Qu'on voie maintenant si le ciel se mêle des affaires des Galiléens! Ils se retirèrent après avoir enlevé et condamné les portes de l'église. Leurs blasphèmes ne restèrent pas impunis. Elpidius, le moins coupable, périt misérablement en prison quelques années après. Félix mourut le soir même en vomissant le sang à gros bouillons. Le comte Julien subit un plus long supplice, ainsi que nous allons voir [1].

L'empereur avait seulement commandé de fermer la grande église ; son oncle ferma de plus toutes les autres. Dans l'une, il saisit le prêtre Théodoret, et, n'ayant pu l'obliger par les tourments à renoncer à Jésus-Christ, il le condamna à perdre la tête.

Le lendemain, lorsque Julien apprit la mort du prêtre Théodoret, exécuté précisément comme chrétien, il dit à son oncle avec chaleur : Est-ce donc ainsi que vous entrez dans mes vues? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la douceur et par la raison, vous faites des martyrs sous mon règne et sous mes yeux! Ils vont me flétrir dans leurs écrits comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de religion, et vous charge de faire savoir aux autres ma volonté. Ces reproches furent un coup de foudre pour l'oncle, qui s'attendait à tout autre chose. Pour le consoler et en même temps lui faire expier sa faute, Julien l'invita sur l'heure même à un sacrifice, et lui offrit à manger des viandes immolées aux idoles. L'oncle en mangea peu, tant il était

[1] Soz., l. V, c. VIII. Theod., l. II, c. XII.

Digitized by Google

consterné d'avoir mécontenté son neveu, lorsqu'il croyait avoir mérité plus que jamais ses bonnes grâces. Dès le soir même, il se sentit attaqué d'une colique violente et frappé bientôt après dans les entrailles d'une plaie incurable. Les chairs extérieures les plus voisines se corrompirent et engendrèrent une quantité prodigieuse de vers. Il s'en formait aussi en dedans, qui le rongeaient peu à peu malgré tous les secours de la médecine, et lui sortaient par la bouche avec les aliments, qui ne trouvaient plus d'autre issue. Pendant le cours de sa maladie, qui dura environ deux mois, le malheureux apostat traînait un reste de vie pire que la mort, dans une affreuse alternative de fureur contre les chrétiens, ou de remords désespérés. Tantôt ébranlé par les discours de sa femme qui était chrétienne et zélée, il envoyait prier l'empereur de rouvrir les églises, en lui représentant que c'était sa complaisance pour lui qui l'avait précipité dans cet état déplorable. Mais l'empereur lui faisait un crime de son repentir : « Ce n'est point votre complaisance pour moi, c'est votre infidélité pour les dieux qui vous attire ce malheur. Tantôt le comte ranimait ses forces et son incrédulité pour condamner au dernier supplice Bonose, Maximilien et quelques autres officiers, qui refusèrent constamment d'ôter de leurs drapeaux le monogramme de Jésus-Christ, et d'y mettre des idoles. D'autres fois, il pressait sa femme d'aller à l'assemblée des chrétiens prier pour lui et le recommander aux fidèles, afin qu'il fût délivré de ses vers et de sa puanteur. Sa femme ne l'osa, de peur, disait-elle, que la justice divine ne l'écrasât elle-même. Alors il s'écria : Dieu des chrétiens, ayez pitié de moi ! ma femme même a oublié votre miséricorde, et ne m'écoute point. Dieu des vivants, secourez-moi et ôtez-moi promptement la vie ! Et il expira fourmillant de vers, au moment qu'on lui faisait lecture de divers oracles qui lui promettaient qu'il n'en mourrait point. Toute Antioche, y compris Julien lui-même, regarda cette mort comme une punition visible [1].

Les morts funestes du trésorier Félix et du comte Julien paru-

[1] Soz., l. V, c. VIII. Theod., l. III, c. XIII.

Digitized by Google

rent de mauvais augure au peuple idolâtre. Car, voyant dans les inscriptions publiques en l'honneur de l'empereur, ces trois mots latins, *Felix Julianus Augustus*, ils concluaient que l'empereur, marqué par le dernier mot, suivrait bientôt les autres. Lui-même en était épouvanté. Un présage non moins funèbre lui arriva le premier janvier 363. Pendant qu'il montait les degrés du temple de la Fortune pour inaugurer son quatrième consulat, le plus ancien des prêtres tomba mort devant lui [1].

Il n'en devenait que plus tracassier dans sa superstition. Pour tendre un piége aux chrétiens et les engager à l'idolâtrie, il avait infecté les fontaines d'Antioche en y faisant jeter quelque liqueur offerte aux idoles; il faisait également arroser de cette eau tout ce qui se vendait au marché; le pain et la viande, les fruits, les herbes, tous les vivres. Les chrétiens ne pouvaient s'empêcher d'en gémir, et ne laissaient pas d'user de ces viandes, suivant le précepte de l'Apôtre : « Mangez tout ce qui se vend au marché, sans vous informer de rien. » Un jour, dans un repas, deux de ses principaux gardes, Juventi et Maximin, déplorèrent avec chaleur ces profanations, et employèrent ces paroles des compagnons de Daniel : Vous nous avez livrés à un roi apostat, le plus injuste du monde. Quelqu'un de leurs commensaux ayant rapporté ces paroles à l'empereur, il les fit venir tous les deux et leur demanda ce qu'ils avaient dit. Ils profitèrent de l'occasion et répondirent hardiment : Seigneur, ayant été nourris dans la piété et les louables maximes de Constantin et de ses enfants, nous gémissons de voir à présent tout rempli d'abomination et toutes les viandes souillées de sacrifices profanes. Nous nous en sommes plaints en particulier, et nous nous en plaignons en votre présence; c'est la seule chose qui nous fait peine sous votre règne. L'empereur, ayant ouï ce discours, les fit frapper et tourmenter jusqu'à la mort, publiant, pour cause de leur supplice, non pas la religion, mais l'insolence de leurs paroles [2].

Un discours de saint Jean Damascène, récemment publié par

[1] Amm., l. XXIII, n. 1.
[2] Theod., l. III, c. xv.

Digitized by Google

le cardinal Maï, nous fait connaître trois autres Martyrs, mis à mort par Julien durant son séjour d'Antioche ; ce sont les saints Eugène et Macaire, prêtres, et saint Artémius ou Arthème, ancien gouverneur de l'Egypte. Julien dit aux deux premiers : Qui êtes-vous ? quel est votre état ? Eugène répondit : Nous sommes chrétiens, et pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Julien : Où est ce troupeau du Christ, dont vous êtes pasteurs ? Eugène : C'est toute la terre habitable, et tous les hommes qui sont dessus. Misérable ! s'écria Julien, sur qui donc régnons-nous, si le Christ possède la terre entière comme son troupeau ? Le Martyr : Vous régnez sur le même troupeau dont nous sommes pasteurs. Car c'est par le même que les rois règnent et que les princes ont la puissance ; c'est le même qui aujourd'hui vous a donné l'empire, et qui, si vous vous montrez ingrat envers votre bienfaiteur, le donnera demain à quelque autre : car vous êtes un homme d'un jour, et c'est sur des hommes d'un jour que vous régnez ; mais lui possède le royaume éternel, et qui n'aura point de fin. Julien l'Apostat : Comment ! impie que tu es, ce Christ, né sous Auguste, tu en fais un roi éternel ? Le Martyr : Oui, selon son humanité, il est né au temps d'Auguste ; mais quant à sa naissance divine et antéséculaire, il n'y a point de temps qui la précéde. L'apostat, qui regardait le Martyr comme un homme sans lettre, se mit à le railler en disant : Ainsi, ton Christ est né deux fois ? mais il n'y a pas de quoi t'en glorifier. Chez les hellènes il y a des hommes très-sages qui sont nés, non pas deux fois seulement, mais trois fois : tels Mercure, Trismégiste et Pythagore. Le Martyr répliqua d'un ton sévère : J'ai dû répondre comme j'ai fait, non à cause de toi, impie, mais à cause des assistants qui la plupart sont chrétiens. C'est pour leur salut encore que j'ajouterai quelques mots. Le Christ a été annoncé plusieurs siècles d'avance par les Prophètes ; vos oracles mêmes, et vos sybilles ont rendu témoignage à son avènement ; la cause de son incarnation a été la rédemption du genre humain. Venu sur la terre, il a guéri les malades, rendu la vie aux morts ; et, après avoir souffert sur la croix pour le salut du monde, il s'est ressuscité lui-même le troisième jour, en présence des soldats

Digitized by Google

qui gardaient son sépulcre ; il s'est montré à cinq cents témoins, a conversé pendant quatre jours avec ses disciples, est monté au ciel en leur présence, leur a envoyé l'Esprit-Saint avec le don de parler les langues étrangères et de prophétiser l'avenir. Et eux, hommes sans lettres, pauvres pécheurs, ont prêché le Christ en tout lieu ; et, sans autre arme que sa puissance invisible, ils lui ont soumis la terre entière, ressuscitant les morts, purifiant les lépreux, chassant les démons. Mais les sages et les théologiens que vous prétendez opposer au Christ, supposé que même que les extravagances que l'on en conte soient autant de vérités, de quelle utilité ces hommes nés deux, trois ou même quatre fois ont-ils été au monde, je ne dis pas au monde entier, mais à sa minime partie? Lequel des livres d'Hermès, ou de Pythagore a ressuscité des morts, purifié des lépreux, ou chassé les démons que vous adorez? Hermès, que vous appelez Trismégiste, n'est-il pas un homme égyptien, qui a épousé une femme, a eu des enfants, dont l'aîné s'appelle Tat, auquel il adresse la parole dans ses dialogues? N'a-t-il pas résumé lui-même sa théologie en ces termes : Il est difficile de concevoir Dieu, et impossible de l'expliquer ; car il est en trois hypostases, son essence et sa nature est inénarrable, n'ayant aucune ressemblance parmi les hommes.

Le Martyr ayant ainsi tourné en preuves du christianisme les objections mêmes qu'on voulait tirer d'Hermès et de Pythagore, Julien dit aux païens qui l'entouraient : Voyez ce misérable, quel avantage il tire de nos sciences contre nous-mêmes! Mais j'en jure par le soleil qui nous éclaire, je ne souffrirai pas que la race maudite des chrétiens apprenne les lettres grecques. En même temps il livra le Martyr aux bourreaux, pour lui faire endurer jusqu'à cinq cents coups de verges. Un héraut criait pendant l'exécution : Fais la volonté de l'empereur, renonce à tes extravagances, et on cessera de te tourmenter. Mais le Martyr souffrait tout avec constance, et sans proférer un seul mot.

Le prêtre Macaire, interrogé à son tour, se félicita de confesser la divinité du Christ que Julien avait reniée. L'apostat dit : Tu cherches à mourir promptement, c'est pour cela que tu me pro-

Digitized by Google

voques : mais il n'en sera pas comme tu penses. Réponds-moi d'abord : De quel droit, n'ayant reçu aucune autorisation ni de l'empereur ni d'un gouverneur quelconque, vous allez partout décriant le culte de nos grands dieux ni des sauveurs de l'univers ? Le Martyr répondit : Nous le faisons, parce que le Christ a commandé de le faire, pour détourner les hommes des vaines idoles et les ramener au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre. Car vos dieux, les dieux que vous adorez, sont des fictions de démons, des inventions fabuleuses ; et c'est d'eux que notre Ecriture dit : Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre ! Mais nous avons, en outre, la loi impériale de Constantin, votre parent, qui proscrit le culte des idoles. Julien s'écria que Constantin avait été un novateur, et pour preuve il fit mettre le Martyr à la torture.

Pendant qu'on tourmentait ainsi les deux prêtres Eugène et Macaire, un officier se leva d'auprès de l'empereur et lui dit : Pourquoi tourmenter aussi cruellement de saints hommes, des hommes consacrés à Dieu ? N'oubliez pas que vous êtes homme vous-même, et sujet aux mêmes misères. Si Dieu vous a établi empereur, si vous tenez de Dieu l'empire, prenez garde que Satan, qui demanda et obtint Job à tenter, ne vous ait demandé et obtenu vous-même contre nous, afin de cribler le froment du Christ et semer l'ivraie par-dessus. Mais son entreprise sera vaine ; il n'a plus la même puissance qu'autrefois. Depuis que le Christ est venu et qu'il a été élevé sur la croix, l'orgueil des démons est tombé, leur puissance a été foulée aux pieds. Ne vous faites point illusion, ô empereur : n'allez pas, pour l'amour des démons, persécuter les chrétiens que Dieu protége. Car la puissance du Christ est invincible ; vous en avez été assuré vous-même par l'oracle de l'Apollon de Delphes, que vous apporta le médecin et questeur Oribase ; il est conçu en ces termes : Dites à l'empereur : le merveilleux temple s'écroule ; Phébus n'a plus d'antre, plus de laurier fatidique, plus de sources ni d'eau parlante. A ces mots, Julien s'écria hors de lui-même : Quel est cet impie, qui ose nous tenir un pareil langage sur notre tribunal ? Un appariteur dit : Seigneur, c'est le duc d'Alexandrie

Digitized by Google

d'Egypte. C'était en effet Artémius, depuis longues années gouverneur d'Egypte et même de Syrie, qui venait d'amener à Julien les troupes des deux provinces pour la guerre de Perse. Julien reprit aussitôt : Quoi ! c'est ce scélérat d'Artémius qui a causé à mon frère une mort si cruelle ! Qu'on le dépouille de sa dignité et des vêtements, et qu'on le punisse sur l'heure même de ce qu'il vient de dire. Demain nous le punirons du meurtre de mon frère. Le Martyr ayant été mis a nu, les bourreaux lui attachèrent des cordes aux mains et aux pieds; et, l'étendant des quatre côtés, ils le frappèrent sur le ventre et sur le dos avec des nerfs de bœuf si longtemps, qu'ils se relayèrent quatre fois. Cependant Artémius ne poussa point un soupir, ne changea point de visage ; on eût dit que ce n'était pas lui qui souffrait, mais un autre. Tous les assistants étaient émerveillés, Julien lui-même n'en revenait pas d'étonnement. Les trois Martyrs, conduits en prison, y allèrent en louant Dieu. Artémius se disant à lui-même : Voilà que les stigmates du Christ sont imprimés dans ton corps : il ne te manque plus que de donner ton âme, ta vie, avec le reste de ton sang.

Le lendemain, l'apostat bannit Eugène et Macaire dans une contrée aride et malsaine, en Arabie, avec ordre de leur couper la tête. Ils y furent décapités après quarante jours, le vingtième de décembre. A l'endroit même de leur martyre jaillit aussitôt une source d'eau vive, qui chassait toute espèce de maladie, et qui coulait encore au temps de saint Jean Damascène, portant le nom des deux Saints.

Pour ce qui est d'Artémius, Julien s'efforça de le gagner par un assez long discours et les plus magnifiques promesses : Si vous sacrifiez aux dieux, particulièrement à Apollon de Daphné, non-seulement je vous pardonnerai le sang de mon frère, mais je vous donnerai encore une plus grande dignité que vous n'en avez eue : je vous établirai préfet du prétoire et pontife des grands dieux ; je vous nommerai mon père et la seconde personne de l'empire, et vous serez à jamais mon compagnon inséparable. Artémius lui répondit que, pour son frère Gallus, jamais il ne lui avait fait aucun tort, ni de fait, ni de parole, ni même

Digitized by Google

de pensée, car je le savais un chrétien fidèle et fervent. Je prends donc à témoin Dieu et son Christ que je suis innocent de la mort injuste que des méchants lui ont fait souffrir. La preuve, c'est qu'à cette époque je n'étais plus avec Constance, mais que dès lors j'habitais l'Egypte jusqu'à la présente année. Quant à renier le Christ et à embrasser le culte païen, je vous répondrai comme les trois enfants à Nabuchodonosor : Sachez, ô prince, que nous n'honorons pas vos dieux et que nous n'adorons pas la statue en or de votre Apollon. Constantin, pour lequel vous témoignez tant de mépris, se tourna vers le Christ, qui l'appela du haut du ciel, lorsque dans la guerre difficile de Maxence il montra l'étendard de la croix au milieu du jour, éclatant par-dessus le soleil, et qu'il lui annonça la victoire en lettres romaines. Nous-mêmes, présents à cette guerre, nous avons vu ce signe, et nous avons vu ces lettres. Toute l'armée le vit avec nous, il en est dans vos troupes beaucoup de témoins que vous pouvez interroger si vous voulez. Mais pourquoi m'arrêter à ces choses ? Le Christ a prédit par les Prophètes plusieurs siècles d'avance, comme vous le savez très-bien vous-même. Il n'y a pas jusqu'à vos sybylles, vos poëtes et les oracles de vos dieux qui ne lui aient rendu témoignage. Je me sers de ces preuves, non pour moi, mais pour vous, pour votre salut. J'ai honte de vous voir appeler Dieu le soleil, la lune et les étoiles. Anaxagore de Clazomène, votre maître en sagesse, ne dit-il pas que le soleil est une masse incandescente et les étoiles des corps en pierres ponce, absolument inanimés et insensibles ? Comment donc pouvez-vous les appeler des dieux, et mettre le soleil, comme votre grand dieu, dans tous vos discours et dans toutes vos épîtres ? Mais pourquoi parler plus longuement ? Je ne renie pas mon Christ, je n'embrasse point l'abominable impiété des hellènes, je persévère dans la doctrine qu'on m'a enseignée, je persiste dans les traditions parternelles, qu'aucun siècle ne renversera, se crût-il l'inventeur de la sagesse, pour parler avec Euripide, votre poëte.

Comme Julien, étonné de tant d'érudition et d'éloquence, ne répondait pas, le Martyr reprit : Abandonnez, ô empereur, la re-

Digitized by Google

ligion morte des hellènes, car elle est pourrie depuis longtemps; et revenez au Christ, car il est patient et miséricordieux, et il accueillera votre repentir.

Pour toute réponse, Julien ordonna de le dépouiller de ses vêtements, de lui percer les côtés avec des alènes rougies au feu, de lui enfoncer des pointes dans le dos, et puis de le traîner à la renverse. Ce supplice dura plusieurs heures. Comme la première fois, Artémius parut être le spectateur de ses souffrances plutôt que la victime. Julien, vaincu, frappa des mains, se leva de son tribunal, ordonna de jeter le Martyr en prison sans aucune nourriture, puis s'en alla au faubourg de Daphné.

Vers minuit, comme le Martyr était à prier, Jésus-Christ lui apparut, et lui dit : Artémius, prends courage et n'aie pas peur du tyran ; car je suis avec toi, te délivrant de toute tentation et de toutes les douleurs du supplice ; je te couronnerai dans le royaume des cieux ; et comme tu m'a confessé sur la terre devant les hommes, je te confesserai dans les cieux devant mon Père. Aie donc confiance et réjouis-toi : car tu seras avec moi dans le Paradis. A ces mots, le Martyr se sentit plein de courage, et passa toute la nuit à bénir Dieu. Il se trouva guéri de toutes ses plaies, et il n'en demeura pas une trace dans son corps. Il demeura quinze jours dans cet état, sans goûter d'aucune nourriture, fortifié qu'il était par la grâce du Saint-Esprit.

Dans l'intervalle, eut lieu à Daphné la translation des reliques de saint Babylas, l'incendie du temple et de la statue d'Apollon, ce qui excita la colère extrême de Julien l'Apostat contre les chrétiens, qu'il accusait de ce désastre. Julien fit comparaître de nouveau Arthémius, et lui dit : Tu as appris sans doute l'attentat des maudits chrétiens ; mais ils ne s'en réjouiront pas longtemps, car je les punirai septante fois sept fois, comme disent vos Ecriture. Le Martyr répondit : j'ai appris comment le feu du ciel a dévoré votre dieu et brûlé son temple ; si donc il était dieu, pourquoi ne s'est-il pas lui-même délivré du feu ? Julien essaya de nouveau de gagner Artémius par des promesses. Le Martyr répliqua : Quelle folie de perdre ainsi votre temps en discours

Digitized by Google

inutiles! Vous oubliez les insurrections des barbares et la guerre de la Perse pour laquelle vous avez remué l'univers, et vous vous occcupez de moi, le serviteur de Dieu! Prononcez contre moi telle sentence que vous voudrez; car je n'adore pas vos dieux et je ne me soumets point à vos ordres, mais j'offre chaque jour un sacrifice de louange.

Julien fit scier en deux un énorme bloc de pierre, on plaça le Martyr sur la première moitié, puis on laissa tomber sur lui la seconde moitié qu'on tenait suspendue avec des cordes; on entendit craquer les os, qui furent tous brisés et disloqués. Vingt-quatre heures après, Julien fit séparer les deux pierres, bien persuadé que le Martyr était mort. La pierre de dessus ayant été enlevée, le Saint se leva et se mit à marcher, et à parler, mais ayant les yeux hors de leur orbite. Julien, ayant encore tenté vainement de le séduire, ordonna de lui trancher la tête. Comme on le menait au supplice, il obtint des soldats quelques instants pour prier Dieu.

Il le remercia très-humblement de la grâce qu'il lui avait faite de souffrir pour la gloire de son nom; il le supplia d'avoir pitié de son Eglise, que l'apostat Julien menaçait des derniers malheurs. Voilà que vos autels sont détruits, votre sanctuaire profané, le sang de votre alliance réputé pour rien, à cause de nos péchés et à cause des blasphèmes qu'Arius a vomis contre vous, Fils unique, et contre votre Esprit-Saint, vous séparant de la consubstantialité du Père et vous supposant étranger à sa nature, vous appelant une créature, vous l'auteur de toute la création, vous subordonnant au temps, vous qui avez fait les siècles, disant: Il y avait un temps que le Fils n'était pas; vous nommant fils de la volonté. — On voit par ces paroles qu'Artémius n'était nullement infecté d'arianisme, comme le soupçonnait Tillemont [1].

Le Martyr ayant fléchi trois fois les genoux et adoré vers l'Orient, pria de nouveau et dit: Dieu de Dieu, seul d'un seul, Roi de roi, vous qui dans les cieux êtes assis à la droite de Dieu le

[1] T. VII, p. 731 et seqq.

Digitized by Google

Père qui vous a engendré, vous qui êtes venu sur la terre pour le salut de nous tous, vous la couronne de ceux qui combattent pour la piété, exaucez votre humble et indigne serviteur, recevez mon âme en paix... Une voix répondit du ciel que sa prière était exaucée; que, de plus, l'empereur apostat périrait dans la Perse, qu'il aurait un successeur très-chrétien, et que l'idolâtrie tomberait sans retour. A ces mots, le saint Martyr, plein de joie, présenta sa tête aux soldats, qui la lui coupèrent le vingt octobre, le sixième jour de la semaine ou le vendredi. Une femme chrétienne, nommée Ariste, et diaconesse de l'église d'Antioche, obtint son corps, l'embauma et l'envoya dans une châsse à Constantinople. Les Grecs honorent saint Artémius ou Artème parmi ceux qu'ils appellent *grands martyrs*. Voici comme se terminent ses Actes, rapportés par saint Jean Damascène : Ces choses se sont passées à Antioche, métropole de Syrie, sous l'empereur Julien surnommé l'Apostat; Dulcitius était consul et Salluste préfet du prétoire, dans l'endroit appelé Daphné ; Jésus-Christ notre Seigneur, notre Dieu et notre Sauveur régnant sur nous [1].

Quelques mois après, Julien l'Apostat perdit l'empire et la vie dans les plaines de Babylone, ancienne capitale de Nabuchodonosor et de Nemrod. Avec Julien blessé et mourant près des ruines de Babylone, se mouraient aussi l'idolâtrie et la philosophie païenne. Babylone était la ville des idoles ; Babylone était la patrie des astrologues, des augures, des auspices, des devins, des horoscopes, des mages ou magiciens; en un mot, des philosophes tels que Julien et Maxime. Avec l'empire universel, cet amas de superstition passa de Babylone à Rome. Néron, Trajan se faisaient adorer avec les idoles, comme autrefois Nabuchodonosor ; ceux qui s'y refusaient se voyaient condamnés à d'affreux supplices comme les compagnons de Daniel à la fournaise ardente. Depuis bien des années, Daniel éclairait les sages de Babylone, dont il était le chef, ainsi que tout l'empire, dont il était le plus

[1] Mai, *Spicilegium romanum*, t. IV. *S. Artemii passio*, auctore Johanne monacho. Theod, *Hist. eccl.* l. III, c. XIV.

Digitized by Google

ferme soutien ; et les grands et les sages ne pensent qu'à rendre Daniel suspect pour le jeter dans la fosse aux lions. Depuis quatre siècles, le christianisme éclairait le monde, dont il est la lumière et le salut ; et, après quatre siècles, Julien, en qui s'est incarnée l'idolâtrie et la philosophie, ne sait encore que calomnier les chrétiens pour les détruire. Après douze ans de méditation, il ne voit rien de mieux à faire que de continuer, par une violence hypocrite, que ce Néron avait commencé par une violence ouverte ; la ruine de ce qui devait sauver l'univers. Mais comme Daniel a vu dévorer par les lions ceux qui l'avaient jété dans la fosse, ainsi le christianisme voit périr tous ceux qui ont conjuré sa perte. Babylone a péri : Rome elle-même périra : elle périra comme ville des idoles, comme héritière de Babylone et ne survivra que comme cité du Christ. (ROHRBACHER)

SAINT EPIMAQUE, SAINT ALEXANDRE, SAINTE AMMONARIE, SAINTE MERCURIE ET SAINTE DENYSE,

MARTYRS.

La persécution excitée par Dèce fit les plus grands ravages à Alexandrie en 250. On y rechercha les chrétiens avec un soin extraordinaire. Epimaque et Alexandre ayant été arrêtés, confessèrent avec courage le nom de Jésus-Christ. On les chargea de chaînes, et on les conduisit en prison, où leur vertu fut mise à l'épreuve par toutes sortes de souffrances. Comme leur constance était inébranlable, ils furent battus cruellement avec des bâtons, et eurent les côtes déchirées avec les ongles de fer ; ensuite ils consommèrent leur sacrifice par le feu. Saint Denys, évêque d'Alexandrie, qui fut témoin oculaire d'une partie de leurs souffrances, nous en a donné un récit abrégé. Il fait aussi mention de quatre femmes, qui reçurent la couronne du martyre le même jour et dans le même lieu. La première se nommait Ammonarium : c'était une vierge qui avait toujours mené une vie irréprochable. Elle souffrit sans se plaindre les plus horribles tortures, et n'ouvrit la bouche que pour déclarer que rien ne serait capable

Digitized by Google

de lui faire violer la sainteté du christianisme. On croit qu'elle fut décapitée. Le nom de la seconde était Mercurie : son âge et ses vertus la rendaient vénérable. La troisième s'appelait Denyse : elle avait plusieurs enfants qu'elle aimait tendrement ; elle pria Dieu d'en prendre soin, et s'éleva au-dessus des sentiments de la nature pour rester fidèle à Jésus-Christ. La quatrième se nommait aussi Ammonarium. Le juge, confus d'avoir été vaincu par la première, fit couper la tête aux trois autres qui montraient le même courage. Tous ces Saints sont nommés en ce jour dans le Martyrologe romain.

SAINT CORENTIN Ier,

ÉVÊQUE DE QUIMPER.

Corentin était issu d'une famille originaire de la Grande-Bretagne, mais réfugiée dans l'Armorique.

Ses nobles parents, qui se signalaient par une grande piété, le firent étudier, dès qu'il fut en âge d'apprendre quelque chose de sérieux. Il fit de rapides progrès, entra dans le clergé, prêcha avec zèle, essuya mille injures et chercha un asile dans la forêt de Menner, en la paroisse actuelle de Plomodiern, près du mont Saint-Côme. Il y vécut longtemps, nuit et jour appliqué à la prière et à la méditation des choses célestes. On rapporte qu'il visita l'ermite saint Primel, au territoire de Saint-Thoys, afin de profiter de ses instructions. Il obtint de Dieu une source abondante pour ce vieux solitaire, qui étant boiteux, ne pouvait qu'avec peine aller chercher de l'eau très-loin.

Grallon, premier comte de Cornouaille et ensuite troisième roi de Bretagne, chassant un jour dans ces parages, trouva l'humble retraite de Corentin. L'homme de bien reçut le prince de son mieux, et le pria de ne pas dédaigner sa pauvre table. Le comte fut si édifié de la sainteté de sa vie et de la prudence de ses entretiens, qu'il lui céda ses vastes domaines, dans la paroisse que le juste habitait.

Personne ne lui parut plus digne que Corentin, d'occuper le siége de Quimper, qui venait de vaquer, et auquel il donna de

Digitized by Google

nouvelles limites, et, plus tard, son propre palais et l'emplacement de la cathédrale.

Ce fut saint Martin de Tours qui, vers 396, imposa les mains au pieux ermite.

Le nouveau prélat ne trompa point les espérances qu'on avait conçues de lui. Devenu le modèle de son troupeau, il fut le père des pauvres, le propagateur et le soutien de la foi. Il s'appliqua très-soigneusement à maintenir la discipline ecclésiastique. A cet effet, il entreprit un voyage, quoique dans un âge très-avancé.

Thalasius, évêque d'Angers, devait être sacré dans cette ville. Corentin assista à cette cérémonie en 453. Les prélats qui s'y trouvaient tinrent un concile, dans lesquels ils dressèrent douze canons, sur divers points de discipline.

Rentré dans son diocèse, le Saint couronna par une mort édifiante cinquante-huit ans d'épiscopat, le douze Décembre 454.

SAINT CORENTIN II,

ÉVÊQUE DE QUIMPER.

Quelques-uns pensent que ce fut peu de temps après saint Allore, que saint Corentin fut placé à la tête du diocèse de Quimper.

Tous s'accordent à dire qu'il était d'une piété admirable. Ses paroles, ses actions, tout en lui respirait le plus ardent amour de Dieu. Il se plaisait à chanter les louanges du Très-Haut, et préludait ainsi à l'angélique fonction qui l'attendait au ciel. Ce soin ne l'empêchait pas de montrer le plus vif intérêt pour les habitants de la terre.

Non content de prodiguer des marques éclatantes de zèle et d'affection à ses ouailles, le ministre du Dieu de l'univers, saisissait avec plaisir les occasions de rendre service à quiconque pouvait en avoir besoin. Il ouvrit dans son diocèse un asile assuré à tous ceux qu'y attirait l'espoir de trouver des ressources dans le malheur et des moyens de se sanctifier.

Menou, vertueux Irlandais, fut un de ceux qui éprouvèrent

Digitized by Google

les inépuisables bontés du généreux Corentin. Le charitable prélat le visita dans son ermitage, le fortifia dans ses fermes résolutions, le fit entrer dans son clergé, l'éleva au sacerdoce, le dirigea dans les sentiers de la perfection et se prépara ainsi un digne successeur. Sa bienfaisance ingénieuse trouva de cette sorte le moyen de se prolonger pour son troupeau au-delà de la vie.

L'épiscopat de saint Menou, si fertile en bonnes œuvres fut donc un bienfait du bon pasteur, qui lui communiqua ses lumières, ses vertus et son dévouement.

SAINT FINIEN,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Saint Finien fut, après saint Patrice, un des plus illustres évêques d'Irlande. Il était né dans la province de Leinster. Il dut la connaissance de la religion chrétienne aux disciples de saint Patrice. Animé d'un ardent désir de faire de plus grands progrès dans la vertu, il passa dans le pays de Galles, où il eut le bonheur de vivre avec saint David, saint Gildas et saint Cathmaël. Il revint dans sa patrie trente ans après, c'est-à-dire vers l'an 250. Ses vertus et sa science le mirent en état de ranimer parmi ses compatriotes l'esprit de piété qui s'affaiblissait de jour en jour. Il prit les moyens les plus efficaces pour assurer le succès de ses travaux apostoliques ; il établit en différents endroits des monastères et des écoles. Il faisait sa principale résidence à Cluainlraird ou Clonard, dans le West-Méat ; c'était là qu'il avait formé sa principale école. Il en sortit un grand nombre de Saints, recommandables par leur savoir, tels que les deux Kiéran, Colomkille, Colomb, fils de Craimthaïn, les deux Brendan, etc.

Notre Saint fut sacré dans la suite évêque de Clonard. Le monastère qu'il avait fait bâtir devint très-célèbre, et on y venait de toute part pour s'y former aux sciences et à la piété. Le saint pasteur prenait pour modèle les Basile et les Chrysostôme ; il aimait tendrement son troupeau, et travaillait avec un zèle infatigable au salut des âmes qui lui étaient confiées. Il ne vivait que

Digitized by Google

du pain et d'herbes, et ne buvait que de l'eau. Il couchait sur la terre nue, et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Il mourut le 12 décembre 552, suivant les annales d'Inisfallen, citées par Ussérius.

Saint Colomb, fils de Craimthaïn, qui fut disciple de saint Finien, était aussi de la province de Leinster. Il se montra fidèle imitateur de son bienheureux maître. Il eut le gouvernement du monastère de Tyrdaglas, dans la province de Munster, dont il avait été le fondateur. Il mourut peu de temps après le milieu du sixième siècle.

Les calendriers d'Irlande nomment aussi en ce jour, saint Cormac, abbé d'une éminente sainteté. Ce fut lui, suivant Ussérius, qui rendit visite à saint Colomkille.

SAINT VALERI,

ABBÉ.

Valeri naquit en Auvergne de parents peu aisés ; il passa ses premières années à garder les troupeaux de son père. Mais il fit connaître, dès son enfance, qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Toutes ses inclinations étaient tournées vers le bien. Son amour pour la prière et pour les pieux exercices, lui faisait souhaiter ardemment de savoir lire. Il était difficile de satisfaire des désirs aussi louables ; le besoin que ses parents avaient de lui, ne lui laissait pas la faculté d'aller trouver ceux qui auraient pu l'instruire. Néanmoins, ayant eu accès auprès d'un précepteur d'enfants de qualité, il le pria de lui tracer un alphabet et de lui en nommer les lettres. En peu de temps il sut lire, et il apprit le psautier par cœur.

Il avait un oncle maternel dans le monastère d'Autumon, peu éloigné du lieu de sa naissance. Il résolut d'aller le voir et de se consacrer à Dieu à son exemple ; mais son père, qui tirait parti de ses services, empêcha qu'on ne le reçût. Reconnaissant plus tard néanmoins qu'il n'était pas possible de faire changer le jeune homme de résolution, on ne crut pas devoir s'opposer plus longtemps à une vocation qui se déclarait par une telle

Digitized by Google

persévérance. L'abbé l'admit dans sa communauté, du consentement de son père, qui se soumit alors à la volonté de Dieu.

Dès qu'il eut reçu l'habit monastique, on le vit croître en vertu, et bientôt il fut une règle vivante et un modèle de perfection pour ses frères. Il était exact à tous ses devoirs et soumis à tout le monde, son humilité lui faisant croire qu'il était au-dessous de tous. Ne pensant jamais avoir assez fait, il cherchait toujours les moyens de s'avancer davantage. Il crut pour cela devoir quitter son pays et se retirer en quelque monastère de la plus grande régularité. Ayant entendu parler de celui de Saint-Germain, à Auxerre, il y alla. Saint Aunaire, alors évêque de cette ville, le reçut avec charité et lui permit de demeurer dans cette maison, où vivaient des religieux de la vie la plus édifiante. Valeri ne leur était pas inférieur; l'austérité des jeûnes qu'il pratiquait, ses prières assidues et ses veilles leur faisaient dire qu'il menait une vie angélique. Cependant il se regardait toujours comme un serviteur inutile et comme un moine lâche qui avait besoin d'un maître plus sévère pour profiter dans la vertu. Ces sentiments d'humilité lui faisant craindre les suites de la réputation qu'il s'était attirée aux environs d'Auxerre, il pensa à se retirer à Luxeuil, sous la conduite de saint Colomban. Il exécuta ce dessein avec un grand seigneur, qui étant venu pour recevoir ses instructions, en avait si bien profité, qu'il renonça à tous ses biens et embrassa la voie étroite qui mène à la vie éternelle. Ils furent reçus tous deux en qualité de novices.

Un des religieux de cette maison, nommé Waldolen, demanda au saint abbé la permission d'aller prêcher la foi et d'emmener avec lui Valeri. Colomban lui accorda l'un et l'autre ; et il lui recommanda Valeri comme un grand serviteur de Dieu. Ils s'acheminèrent vers la partie septentrionale de la France ; ils allèrent en Neustrie trouver le roi Clotaire, qui leur donna la terre de Leuconay, en Picardie, sur la Somme, assez près de la mer. Ils y bâtirent une chapelle, avec l'agrément de Bernard, évêque d'Amiens. On construisit aussi une cellule pour chacun des deux moines. Ils y reçurent plus tard quelques disciples.

Valeri convertit un grand nombre d'idolâtres du pays par ses

Digitized by Google

prédications, et encore plus par les saints exemples qu'il leur donnait. Il allait ordinairement prier, à l'exemple de Jésus-Christ, sur le haut d'une montagne, au pied d'un arbre éloigné d'une lieue de sa cellule. Un jour que ses disciples l'y avaient accompagné, il leur dit : — Après ma mort, vous m'enterrerez ici. — Huit jours après il mourut, et alla recevoir la récompense que Jésus-Christ a promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. On rapporte sa mort au 12 décembre 622. On bâtit depuis un monastère à la place de sa cellule, et il s'y est formé une ville qui porte son nom. C'est un petit port de mer.

SAINT WULFOLÈDE OU FLORENT,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Ce bienheureux fut désigné par saint Sulpice, dit le Débonnaire, pour lui succéder un jour sur le siége de Bourges et nommé son coadjuteur. A l'école de ce grand homme, qui fut le modèle de toutes les vertus, Florent apprit l'art si difficile de gouverner les fidèles d'un vaste diocèse. Parvenu lui-même à l'épiscopat, il justifia par sa conduite le choix et les espérances de son glorieux prédécesseur. Il tint le siége pendant vingt ans. De son temps vivait une sainte dame, nommé Eustadiole, qui le consulta sur l'emploi de ses richesses. Florent lui conseilla de fonder un monastère de filles, dans lequel elle entra elle-même. Après sa mort elle fut enterrée dans l'église de Saint-Paul qu'elle avait fait bâtir, et il se fit plusieurs guérisons miraculeuses à son tombeau. Saint Florent mourut après le milieu du septième siècle. Son nom se lit dans plusieurs Martyrologes.

LE BIENHEUREUX EVRARD D'ANZY.

Vers l'an mil de Notre-Seigneur, du temps de l'abbé Hildegrin, digne pour son zèle d'être appelé l'homme de Dieu, il y avait à Anzi un saint religieux nommé Evrard. Après un pèlerinage et un séjour de sept ans auprès du tombeau du Christ, il vint se fixer, pour y mourir, dans le monastère de Saint-Hugues. Il était

Digitized by Google

prêtre et honorait le sacerdoce par son zèle, pour la gloire de Dieu, son obéissance, son humilité envers ses supérieurs et sa tendre charité pour ses frères dont il était très-aimé. Qu'on juge si saint Hugues dans le ciel devait l'aimer aussi ! Il le lui prouva souvent ; il lui apparut, se plaisant à s'entretenir avec lui, dans toute la familiarité de l'amitié, comme le raconte lui-même, en versant des larmes, cet heureux disciple si digne de ces faveurs.

Or, aux approches des fêtes de Noël, ces visites célestes devinrent plus fréquentes, la ferveur du religieux plus enflammée, ses prières et ses jeûnes plus prolongés. Il ne cessait de demander à Dieu qu'il voulût bien accomplir ce qui serait plus utile à la gloire de son nom. Enfin, après trois semaines de soupirs et d'attente, on arriva à la très-sainte nuit de la Nativité du Sauveur. L'office et les messes se célébrèrent selon la coutume avec une grande solennité. Tout à coup, au milieu des psaumes, le Bienheureux Hugues apparut au Frère Evrard. Il était parmi les moines et chantait avec eux. Mais ce qui est plus surprenant encore, après le repas qui se prend en communauté, et qu'accompagne toujours une sainte lecture, lorsque tous se rendirent à l'église en récitant l'action de grâce, ils y trouvèrent tous les cierges allumés, quoique les portes en eussent été soigneusement fermées, et qu'il n'y fût demeuré personne. A cette vue, tous les religieux, remplis de joie, bénirent le Seigneur, cherchant dans leur esprit quelle pouvait être la cause d'une semblable merveille.

Alors Evrard, s'avançant près du tombeau de saint Hugues, trouva la pierre qui le couvrait détachée, et élevée de terre d'un demi-pied. Il appela aussitôt ses frères pour leur montrer ce prodige, et leur demander ce qu'ils en pensaient. Tous, saisis d'une religieuse frayeur et d'une sainte inquiétude, cherchaient à savoir ce que signifiait le double miracle que Dieu venait d'opérer dans un si beau jour de fête. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute la province et excita partout une vive admiration.

Alors Vallère ou Gauthier, évêque d'Autun, fit venir Hildegrin, abbé de Saint-Martin, et quelques-uns de ces moines, pour s'in-

Digitized by Google

former auprès d'eux du fait qu'il venait d'apprendre. Ils lui parlèrent de saint Hugues, et lui firent connaître les prodiges multipliés dont la divine bonté l'avait rendu l'instrument. Le vénérable Pontife, touché de ce récit, résolut de relever le corps précieux que glorifiaient déjà de si éclatants miracles, et de le placer avec honneur dans un lieu plus digne de sa sainteté. L'abbé, les moines et les prêtres applaudirent à cette proposition ; partout on l'accueillit avec joie. Un an s'étant écoulé, on fit la cérémonie de la translation.

LE BIENHEUREUX JÉROME RANUCCI,

SERVITE.

Le bienheureux Ranucci, d'une famille noble de Santo Angelo in Vado, ville du duché d'Urbin, quitta le monde dans sa jeunesse et devint religieux servite. Après sa profession, il alla étudier à l'Université de Boulogne, où il parvint au grade de docteur. On le chargea ensuite d'enseigner la théologie, puis il devint prieur de son couvent. Entre ses vertus, on remarquait surtout sa charité envers tout le monde, sa bienveillance à recevoir au confessionnal et ailleurs ceux qui recouraient à ses lumières, et son empressement à les aider. On l'appelait communément l'ange du bon conseil. Frédéric de Feltre, duc d'Urbin, avait pour lui une grande considération. Jérôme rendit son âme à Dieu le 12 décembre 1455. Le Pape Pie VI approuva son culte le 1er avril 1775, et on l'honore dans son ordre le jour de sa mort.

LA BIENHEUREUSE LÉONORE DE GUSMAN,

ABBESSE CLARISSE.

L'illustre famille des ducs de Médina Sidonia a donné naissance à la bienheureuse Léonore de Gusman, au commencement du seizième siècle. Elle était puissamment riche, et, comme elle perdit ses père et mère dès l'âge de huit ans, elle passa sous la tutelle d'un de ses oncles, qui voulut la marier avant qu'elle eut atteint sa douzième année. Léonore ne put souscrire aux arran-

Digitized by Google

gements qu'il avait pris, et elle lui en donna pour raison qu'elle avait choisi Jésus-Christ pour son époux, et que ce serait manquer à la divine majesté que d'en accepter un autre.

Cependant, comme elle s'aperçut que son oncle ne changeait point de résolution, et qu'elle appréhendait d'être contrainte à des engagements qui lui répugnaient et qui faisaient violence à ses vœux secrets, elle eut recours à une innocente ruse pour accomplir sa vocation : elle témoigna un si grand désir de voir sa tante maternelle, qui était abbesse du monastère de Sainte-Agnès de Séville, que son oncle ne put refuser de l'y faire conduire. Plusieurs religieuses vinrent au devant d'elle à la porte du couvent ; et, comme on leur laissa la liberté de se parler entre elles, pendant la conversation, Léonore trouva le moyen de se glisser dans l'intérieur de la maison. A quelques menaces que recourussent plusieurs de ses parents qui l'accompagnaient, ils ne purent la tirer de ce lieu. Son oncle, qui ne tarda pas d'apprendre le parti qu'elle avait pris, se plaignit vivement au roi Ferdinand et à la reine Isabelle : ces princes, pour accorder le droit sacré de la religion, dont ils étaient grands amateurs, avec le pouvoir de famille, ordonnèrent que Léonore serait transférée du monastère de Sainte-Agnès en celui de Sainte-Claire, dans la même ville, où elle n'avait point de parentes dont on pût craindre la suggestion ; et voulurent qu'en présence de l'archevêque et du gouverneur de Séville, et de plusieurs autres personnages de distinction, elle expliquât librement ses résolutions et leurs motifs.

Ce fut donc en présence de cette auguste assemblée que Léonore protesta qu'elle ne changerait jamais de sentiments, dût-on la couper par morceaux (ce fut son expression). Elle ajouta même qu'il était temps enfin qu'on lui permît de jouir des entretiens de son divin Epoux. Sa fermeté dans ses desseins, dont on rendit compte au roi et à la reine, les engagea à interposer leur autorité ; et depuis on laissa Léonore libre de suivre sa vocation.

Elle n'avait que douze ans quand elle entra en religion, et elle y persévéra l'espace de soixante-neuf ans dans la pratique de toutes les vertus, jeûnant et priant sans relâche, et donnant à ses

Digitized by Google

sœurs, même dans tout le cours des quarante-et-un ans qu'elle fut forcée de conserver la dignité d'abbesse, l'exemple de la pauvreté, de l'humilité et de l'obéissance.

Elle mourut à Séville, l'an 1589, âgée de quatre-vingt-un ans. Son corps, qui fut inhumé dans un endroit humide, s'y trouva néanmoins sain et entier au bout de treize mois : alors les religieuses lui élevèrent un mausolée dans leur chœur, l'y transportèrent avec appareil ; et c'est en ce lieu qu'elle s'attire la vénération des fidèles.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dernière victoire de l'empereur Héraclius remportée sur Chosroës par la protection de la Très-Sainte Vierge, l'an 627.

L'empereur Héraclius fut le premier de son armée qui courut au combat ; et par une force divine, et par la protection de la Très-Sainte Vierge, il tua Razates, général de l'armée et prince des Perses, et deux autres des plus courageux capitaines de leur armée ; il fut blessé à une lèvre, et son cheval le fut fortement à la cuisse d'un coup de lance. Le combat fut sanglant, et dura depuis le matin jusqu'à la neuvième heure. Héraclius brûla le palais de Chosroës, défit entièrement son armée et remporta la victoire. Ce fut un samedi 12 de décembre, l'an 627, qu'il obtint cette victoire par la protection de la Très-Sainte Vierge. Héraclius et Chosroës faisaient la guerre depuis sept ans.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Synèse, martyr, qui, ayant été ordonné lecteur au temps du pape saint Xyste, et ayant converti beaucoup de monde à Jésus-Christ, fut accusé devant l'empereur Aurélien, et reçut la couronne du martyre sous le tranchant du glaive.

[1] PRIDIE IDUS DECEMBRIS.

Romæ sancti Synesii Martyris, qui tempore beati Xysti Papæ Lector ordinatus, cum multos convertisset ad Christum, apud Aurelianum Imperatorem accusatus, gladio percussus, martyrii coronam accepit. — Alexandriæ sanctorum Martyrum Epimachi et Alexandri, qui sub Decio Imperatore cum fuissent multo tempore in

Digitized by Google

A Alexandrie, saint Epimaque et saint Alexandre, martyrs, qui, sous l'empereur Dèce, ayant été longtemps dans les fers et livrés à diverses tortures, persévérant dans la foi, furent à la fin livrés aux flammes.

Au même lieu, sainte Ammonarie, vierge, sainte Mercurie, sainte Denise et une autre sainte Ammonarie, dont la première, dans la même persécution de Dèce, ayant surmonté des tourments inouïs, fit une sainte mort sous le tranchant du glaive. Quant aux trois autres, comme le juge avait honte d'être vaincu par des femmes, et craignait, s'il leur faisait souffrir les mêmes tourments, d'être aussi vaincu par leur constance, il les fit décapiter aussitôt.

Le même jour, saint Hermogènes, saint Donat et vingt-deux autres martyrs.

A Trèves, saint Maxence, saint Constance, saint Crescence, saint Justin et leurs compagnons, martyrs, qui, dans la persécution de Dioc'étien, souffrirent sous le président Rictiovare.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Bertooire, vierge, honorée à Bourges.

Saint Cuimin, évêque de Cluain-Fert, en Irlande, au septième siècle.

Saint Léandre, martyr à Trèves avec saint Constance.

Saint Hervag, abbé, martyrisé en Egypte, honoré par les Coptes et les Abyssins.

Sainte Edilflède, vénérée en Angleterre.

Saint Paul, premier évêque de Narbonne (mémoire ce jour).

...culis, et diversis suppliciis affecti, ac perdurassent in fide, ignibus tandem consumpti sunt. — Ibidem sanctarum Ammonariæ Virginis, Mercuriæ, Donysiæ. et alterius Ammonariæ : quarum prima in eadem Decii persecutione, inauditis tormentorum generibus superatis, ferro cædente, beatam vitæ finem percepit : tres vero aliæ, cum Judex a feminis superari erubesceret, ac dubitaret ne eadem in illas exercens cruciamenta, earum etiam constantia vinceretur, statim jussæ sunt decollari. — Eodem die sanctorum Martyrum Hermogenis, Donati, et aliorum viginti duorum. — Treviris sanctorum Martyrum Maxentii, Constantii, Crescentii, Justini et Sorum, qui in persecutione Diocletiani sub Rictiovaro Præside passi sunt.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Jacques-Marie Lamoral d'Advisard, prêtre et chantre de la cathédrale de Tours, éluda le serment en s'éloignant vers le Nord. Arrêté à Arras et condamné à mort par le tribunal criminel de cette ville, exécuté le 12 décembre 1794, à l'âge de 37 ans.

Pierre Leroy, prêtre de Clinchamp, près de Vire, au diocèse de Bayeux, ne fit aucun serment révolutionnaire ; arrêté dans la ville du Mans en 1797, conduit à Rochefort, déporté de là à la Guyane en 1798, se réfugia dans le canton de Roura et y mourut le 12 décembre 1800, à l'âge de 47 ans.

Manal Laporte, prêtre du diocèse de Toul, quitta son pays pour éviter le serment, y revint en 1797, croyant au calme, arrêté comme prêtre réfractaire, déporté en mars 1798 à Sinnamary, mort cette même année, le 12 décembre.

Jean-Joseph Gail, prêtre du diocèse d'Arles, arrêté pour refus de serment en 1793, à Marseille, et là condamné à mort comme contre-révolutionnaire par le tribunal criminel des Bouches-du-Rhône, siégeant en cette ville, exécuté le 12 décembre 1793.

Digitized by Google

TREIZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Lucie, Vierge et martyre. — Sainte Abre, vierge. — Saint Judicaël ou Giguel. — Saint Josse. — Saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras. — Sainte Odile, Vierge. — Sainte Tibba, Vierge. — Le bienheureux Gonzalve Sancius, frère mineur. — Le bienheureux Jean Marimon, Theatin. — Le vénérable Emmanuel Hoa, confesseur de la foi. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge, Notre-Dame-de-la-Guadelupé, en Espagne. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE LUCIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Luce ou Lucie, qui est nommée au canon de la messe, fut une des gloires de Syracuse. Elle était née de parents riches. A l'âge de quatre ans, elle perdit son père. Sa mère, qui l'aimait tendrement, prit soin de son éducation ; elle eut la joie de la voir croître à la fois en âge, en beauté, en talents, mais surtout en vertus et en amour pour Jésus-Christ.

Fille unique, joignant à une beauté éclatante les plus belles qualités, une illustre naissance et de grands biens, elle fut recherchée en mariage par des seigneurs de premier rang. Sa mère l'accorda à celui qui paraissait réunir les plus grands avantages ; mais il avait le malheur d'être païen. Lucie, qui intérieurement s'était consacrée à Jésus-Christ, conjura par de ferventes prières son divin époux de ne pas souffrir qu'elle eût un autre maître que lui. Une maladie qui survint à sa mère, et qui parut incurable, fit aussitôt différer le mariage.

Cette maladie durait depuis quatre ans, lorsque Lucie conseilla à sa mère d'aller à Catane demander la santé sur le tombeau de sainte Agathe. Elle l'accompagna dans ce pèlerinage, et ses prières obtinrent la guérison que sa mère attendait. Lucie profita de ce moment pour obtenir d'elle qu'elle ne pensât plus à la

Digitized by Google

marier ; elle lui demanda sa dot pour la distribuer aux pauvres ; elle l'engagea elle-même à employer ses biens pour gagner le ciel.

Le jeune homme qui prétendait toujours à sa main, perdant alors toute espérance de l'avoir pour épouse, la dénonça comme chrétienne au gouverneur Paschasius. Celui-ci la fit venir et lui déclara que, si elle refusait de se marier et sacrifier aux dieux, il la ferait exposer dans quelque lieu infâme. — Le Dieu que je sers, répondit la Sainte, saura me garantir de toute insulte. — C'est ce que nous verrons, dit le tyran ; — et sur le champ il ordonna qu'on l'enlevât. Mais, disent les actes, il fut surpris de voir qu'elle devint comme un rocher, que nulle force humaine ne put l'entraîner. Il commanda qu'on élevât autour d'elle un bûcher pour la réduire en cendres ; les flammes respectèrent jusqu'à ses vêtements. Outré de fureur devant ce miracle qu'il appelait une magie, Paschasius fit percer la gorge de Lucie d'un coup d'épée. La Sainte en mourant chantait encore des cantiques de louanges ; elle prédit aussi la paix de l'Église, et mourut dans la paix de son Dieu le 13 décembre 304.

SAINTE ABRE,

VIERGE.

Sainte Abre, fille de saint Hilaire, évêque de Poitiers, était née lorsque ce grand homme fut appelé à l'épiscopat. Nourrie par ses pieux parents dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, douée des perfections du corps et de l'esprit, elle fut une source de consolations pour son père, dont la sollicitude s'étendit sur elle avec amour du fond des déserts de Phrygie.

En effet, le saint Évêque, en partant pour l'exil, ne s'était pas borné à la recommander aux soins tendres de sa bonne mère ; il veillait de loin sur elle, et Dieu veillait avec lui. Une révélation miraculeuse apprit à l'exilé que sa fille chérie était recherchée en mariage pour sa beauté par un jeune homme, fils du gouverneur de la ville de Poitiers, et désirant qu'elle n'eût pas d'autre époux que Jésus-Christ, Hilaire lui écrivit une longue lettre où

Digitized by Google

respire la tendresse paternelle mêlée à la gravité pieuse de l'évêque.

Voici cette lettre, telle qu'elle nous a été conservée et qu'elle fut écrite du fond de la Phrygie, vers la fin de l'année 338, au milieu des luttes courageuses du saint confesseur, et des préoccupations vives que lui causaient les dangers de l'Église et les nombreux ouvrages composés pour sa défense.

« Hilaire à sa bien-aimée fille Abre, salut dans le Seigneur.

« J'ai reçu tes lettres qui me font comprendre combien tu souhaites de me revoir. Je sens en effet moi-même combien est désirable la présence de ceux que l'on aime. Et c'est parce que je sais tout ce que te fait souffrir mon absence, c'est dans la crainte de te voir attribuer sa prolongation à un abandon cruel, que je veux excuser près de toi et mon départ et mes délais, afin que tu comprennes que, si je te manque, ce n'est point par un sentiment coupable envers toi, mais pour ton bien. Car, de même que tu es, ô ma fille, mon unique enfant, ainsi tu es, autant qu'il est en moi, l'objet de toutes mes affections, et je voudrais te voir la plus belle et la plus sage des femmes.

« Or, il m'a été annoncé qu'un jeune homme possédait une perle et un manteau d'un prix si inestimable, que celui qui mériterait de les recevoir de lui serait riche au-delà de toutes les richesses humaines, et serait sauvé par delà le salut même. A cette nouvelle, je suis parti pour aller trouver ce jeune homme ; après avoir suivi des voies nombreuses, longues et difficiles, je suis parvenu jusqu'à lui, et, en le voyant, je me suis aussitôt jeté à ses genoux ; car ce jeune homme est si beau que nul mortel n'oserait soutenir l'éclat de son regard. Dès qu'il me vit prosterné à ses pieds, il m'ordonna de lui dire ce que je voulais, ce que je demandais ; et moi je répondis que j'avais entendu parler de son manteau et de sa perle, qu'ils étaient l'objet de mon voyage, et que s'il ne me jugeait pas indigne de les posséder, j'avais une fille chérie, à laquelle je serais heureux d'offrir ce manteau et cette perle. Et cependant, prosterné la face contre terre, je versais d'abondantes larmes, gémissant nuit et jour, et suppliant le jeune homme de daigner écouter mes prières.

Digitized by Google

« Alors le jeune homme, qui est la bonté même, me dit avec une douceur incomparable : « Comment as-tu connu ce manteau « et cette perle que tu me pries avec larmes d'accorder à ta « fille ? » Et moi je lui répondis : « Seigneur, je les ai connus en « écoutant la parole, et j'y ai cru par la foi ; et je sais que ce « manteau et cette perle sont la meilleure des choses, et que « celui-là aura le vrai salut qui couvrira ses épaules de ce man- « teau et ornera son front de cette perle. » Et aussitôt le jeune homme ordonna à ses serviteurs de me montrer ce manteau et cette perle, et incontinent il fut obéi. Et d'abord je vis le manteau, je vis, ma fille, je vis ce que je ne puis te redire. La soie n'est-elle pas près de lui un grossier tissu ? la neige ne cesse-t-elle pas d'être blanche comparée à sa blancheur ? l'or ne pâlit-il pas auprès de ses feux étincelants ? Ce manteau, en effet, brille de mille couleurs, et rien de ce qui pourrait lui être comparé ne saurait l'égaler. Après le manteau je vis la pierre précieuse, et à sa vue je tombai prosterné. Mes yeux ne purent soutenir l'éclat de sa radiante couleur. Les formes les plus séduisantes que recèlent les cieux, la mer, le monde entier, n'ont rien de comparable à la beauté de cette perle.

« Et comme je gisais toujours prosterné, quelqu'un des assistants me dit : « Je vois que tu es un bon et tendre père, et que « tu désires ce manteau et cette perle pour ta fille ; mais afin « que tu les souhaites avec plus d'ardeur encore, je vais te mon- « trer toutes les qualités de ce manteau et de cette perle. Ce « manteau n'est jamais rongé par les vers, il ne se détériore « point par l'usage, aucune souillure ne l'atteint, la violence ne « le déchire point, un accident ne peut le faire perdre ; mais il « reste toujours inaltérable tel qu'il est en ce moment ; quant « à cette perle, telle est sa vertu, que celui qui la porte ne « souffre pas, ne vieillit pas, ne meurt pas. Elle ne recèle « rien en elle-même qui soit nuisible au corps ; mais à celui qui « s'en sert il n'arrive rien qui puisse donner la mort, infliger la « vieillesse ou empêcher la santé. » En entendant ces paroles, ô ma fille, je brûlais d'un plus vif désir de posséder pour toi ce manteau et cette perle ; et comme je restais toujours prosterné

Digitized by Google

dans la poussière, mêlant un torrent de larmes à mon ardente prière, je suppliais le jeune homme en disant : « Seigneur, « Seigneur, exaucez ma prière, ayez pitié de ma sollicitude, « pitié de ma vie. Car, si vous ne m'accordez pas ce manteau et « cette perle, je serai malheureux, puisque ma fille, quoique « vivante, sera perdue pour moi ; accordez-moi ce manteau et « cette perle, et qu'en échange de ces dons je meure. Vous « savez, Seigneur, que je ne vous mens pas. »

« Après avoir entendu ma voix, le jeune homme m'ordonna de me relever, et il me dit : « Tes prières et tes larmes m'ont « touché et tu as bien fait de croire toutes ces choses, et puis- « que tu te dis prêt à donner ta vie pour obtenir cette perle, je ne « puis te la refuser ; mais il faut que tu saches mes desseins et « ma volonté. Le vêtement que je te donnerai est tel qu'il ne « doit point être porté par celle qui voudra se parer d'étoffes de « soie et d'or aux brillantes couleurs ; mais je le donnerai à celle « qui saura se complaire non dans les habits de soie, mais dans « les humbles tissus que n'auront point altérés des couleurs « factices, et où la pourpre n'étalera point les splendeurs que « lui emprunte la mode de nos jours. Quant à la perle que tu me « demandes, il est de son essence de ne pouvoir appartenir à « qui en posséderait une autre ; les autres perles sont en effet un « produit de la terre ou de la mer ; mais la mienne, comme tu « le vois, précieuse, étincelante, est incomparable et céleste, et « elle ne saurait se trouver là où se trouvent les autres perles « indignes d'elle. Les choses de l'homme s'accordent mal avec « les choses qui sont miennes, car celui qui se sert de mon habit « et de ma perle demeure éternellement sain ; il n'est point « consumé par la fièvre, meurtri par les blessures, changé par « les années, réduit en poussière par la mort ; il demeure tou- « jours le même, il reste éternel. Cependant j'accorderai ce « manteau et cette perle à ta prière pour que tu les portes à ta « fille ; mais, auparavant, tu dois savoir ce qu'elle veut. Si elle « veut se rendre digne de mon manteau et de ma perle, c'est-à- « dire renoncer aux vêtements de soie brillants de couleurs et

Digitized by Google

« d'or et répudier toute autre pierre précieuse, alors je te don-
« nerai les trésors que tu me demandes. »

« A ces mots, ô ma fille, je me suis relevé plein de joie et je confie à cette lettre le secret de mon cœur, te suppliant avec d'abondantes larmes d'accorder la préférence au manteau et à la perle, et de ne pas causer par ta faute le malheur d'un vieillard, en répudiant cette perle précieuse. Je prends à témoin le Dieu du ciel et de la terre, ô ma fille chérie, que rien au monde n'est plus précieux que ce manteau et cette perle, et tu as le droit de les porter. Seulement, si l'on te présente d'autres vêtements, des vêtements de soie, de pourpre et d'or, réponds à celui qui te les offrira : « J'attends d'autres parures que mon père a conquises
« pour moi dans le lointain exil qui nous sépare depuis si long-
« temps, et je ne serais plus digne de les porter si j'acceptais les
« vôtres. Cette laine de ma brebis, cette couleur qu'elle reçut de
« la nature, ce tissu simple qu'elle a fourni, tout cela suffit à mes
« besoins ; et d'ailleurs j'attends d'autres vêtements, des vête-
« ments qui ne périssent, ni ne s'usent, ni ne se déchirent. »
Mais si quelqu'un te donne une perle pour la suspendre à ton cou, ou la mettre à ton doigt, réponds encore : « Ne me chargez
« pas de ces inutiles et grossières pierreries ; j'en attends une, et
« c'est la plus précieuse, la plus belle et la plus utile de toutes ;
« je crois en mon père comme il a cru lui-même en celui qui
« lui a promis cette perle précieuse, objet de ses vœux si ar-
« dents, qu'il m'a dit vouloir mourir pour la gagner ; je l'at-
« tends, je la désire, cette perle qui me donnera le salut de
« l'éternité. »

« Viens donc, ô ma fille, au secours de ma sollicitude, lis et relis cette lettre, et renonce à tout pour te parer de ce manteau et de cette perle. Et toi, sans en rien dire à personne, écris-moi de ta propre main et comme tu le pourras si tu veux te vouer à porter ce manteau et cette perle, afin que je sache ce que je devrai répondre au jeune homme, et que je puisse, si tu désires, si tu attends ces parures précieuses, songer moi-même à mon heureux retour vers toi ; lorsque tu m'auras écrit, alors je te dirai quel est ce jeune homme, quel est son nom, ce qu'il veut,

Digitized by Google

ce qu'il promet, ce qu'il peut. En attendant, je t'envoie une hymne du matin et une hymne du soir pour que tu te souviennes sans cesse de moi. Mais si ton jeune âge ne te permettait pas de saisir le sens de ces hymnes et de cette lettre, demandes-en l'explication à ta mère, qui n'aurait pas de plus grande joie que de t'avoir engendrée à Dieu par ses vertus. Que Dieu, qui t'a donné la vie, te garde aujourd'hui et dans l'éternité ; je le souhaite, ô ma fille bien-aimée. »

Des deux hymnes qui accompagnaient cette gracieuse et touchante lettre, une seule, celle du matin, est parvenue jusqu'à nous ; elle ne peut que nous faire regretter celle du soir, qui ne nous a pas été conservée.

En voici la traduction imparfaite [1] :

« Splendide dispensateur de la lumière, toi dont le doux éclat dissipe les ténèbres de la nuit et ouvre le jour qui nous est rendu ;

« Toi, la véritable étoile du monde, non celle qui, messagère du jour naissant, brille de la pâle lumière d'un astre bien petit ;

« Mais celle qui, plus resplendissante que le soleil lui-même, tout entière jour et lumière, illumine les replis les plus profonds de nos cœurs ;

« Viens, auteur de toutes choses, gloire de la splendeur paternelle ; nos cœurs aspirent aux faveurs de la grâce qui leur est offerte ;

« Pleins de ton esprit, portant Dieu en eux-mêmes, puissent-ils ne jamais s'ouvrir aux insinuations du perfide ravisseur des âmes ;

« Afin qu'au milieu des préoccupations du siècle que les besoins de la vie nous imposent, nous vivions sous tes lois, exempts de tout péché.

« Que la chasteté de notre cœur triomphe des honteuses passions de la chair, et que notre corps, pur de toute souillure, soit digne d'être le temple de l'Esprit-Saint ;

[1] Nous avons adopté le texte qui se trouve dans les œuvres de Saint-Hilaire, de préférence à celui qui a été suivi dans le nouveau Bréviaire.

Digitized by Google

« Tel est l'espoir de l'âme qui te prie, telles sont les grâces objet de ses vœux ; le matin, que ta lumière soit son guide, qu'elle soit sa sauvegarde pour la nuit.

« Gloire à toi, le Père, gloire au Fils unique, à l'Esprit consolateur, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi soit-il ! »

Si l'on en croit certains auteurs, la fille de saint Hilaire avait treize ans à peine lorsqu'elle reçut la lettre et les hymnes pieuses de son père ; mais son intelligence, développée par les soins touchants dont elle avait été l'objet et aussi par la grâce toute-puissante de Dieu, comprit sans peine le sens caché sous les mystérieuses enveloppes de ces écrits chers à son cœur, et dès ce moment elle ne pensa plus qu'à posséder le manteau et la perle de virginité qui lui étaient offerts.

Après le retour de saint Hilaire, sa fille qui soupirait ardemment pour les immortelles fiançailles auxquelles il l'avait conviée, lui ayant demandé de jouir au plus tôt de l'époux céleste qu'il lui avait promis, le saint Évêque, refoulant au fond de son cœur les sentiments naturels qui pouvaient lui défendre un tel sacrifice, se mit en prières, et bientôt après sa fille chérie allait recevoir, au milieu des anges, le manteau et la pierre précieuse de l'immortalité.

La mère ayant manifesté le même désir que sa fille, obtint la même grâce et la même couronne, et saint Hilaire confia de ses propres mains leurs dépouilles mortelles à la terre dans une église qu'il avait fait construire, disent les auteurs, en l'honneur de saint Pierre et saint Paul. Ceci arrivait vers l'an 360.

On montre encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers le couvercle en marbre blanc d'un tombeau qui fut, dit-on, celui de sainte Abre.

L'église de Poitiers célèbre sa fête le 12 décembre, sous le rit double [1].

[1] Emprunté à M. de Chergé.

Digitized by Google

SAINT JUDICAEL OU GIGUEL.

Judicaël, né en 584, fils d'un noble Breton dont les domaines étaient assez étendus dans la Petite-Bretagne, lorsqu'il succéda à son père Joeë, qui avait pris le titre de prince et de comte de Domnonée, Judicaël prit le titre de roi. Mais à côté de cette petite vanité il était chrétien. En 616, il avait trente-six ans; il était marié et il avait des enfants, il crut devoir se démettre de sa dignité de souverain en faveur de son frère Judoc ou Josse. Mais Josse, qui vivait pieusement, n'accepta pas cette charge ; il ne voulait vivre que pour Dieu. Alors Judicaël abandonna ses domaines et ses titres à un autre de ses frères, qui régna sous le nom de Salomon II et qui fit le souverain quelques années sans obstacles. Mais les dérèglements des Bretons arrivèrent à un point, que Judicaël fut obligé d'aller à la cour du roi Dagobert pour apaiser ce prince dont il craignait que la colère ne tombât sur lui, il partit donc et il vit d'abord saint Eloi et saint Ouen, qui étaient puissants à la cour et qui donnaient de grands exemples de vertu aux courtisans. On croit que les conférences qu'il eut avec ces deux Saints, contribuèrent beaucoup à le dégoûter du siècle, et qu'il résolut dès lors de quitter sa couronne, et de renoncer aux vanités de toutes les choses de la terre. C'est ainsi que ce fait nous est représenté dans son histoire ; mais selon saint Ouen, qui l'a rapporté plus sûrement dans la vie de saint Eloi, nous trouvons que ce Saint avait été député en Bretagne par le roi Dagobert, pour remédier aux troubles, et proposer des moyens d'accommodement ; qu'après avoir apaisé les mécontents, et leur avoir promis une amnistie du roi, moyennant leur soumission, Eloi persuada à Giguel de venir en cour avec lui, et que ce fut lui qui le présenta au roi. Il fut à Clichy près de Montmartre faire satisfaction au roi, et demander pardon pour son peuple. Il fit hommage de son royaume à Dagobert: et s'excusant par humilité de manger à la table de ce prince qui l'en avait prié, il alla dîner à celle de son référendaire ou chancelier Dadon, qui n'était autre que saint Ouen. Il retourna en Bretagne chargé des pré-

Digitized by Google

sents de Dagobert, et comblé de l'honneur de son amitié. Mais au lieu de reprendre sa couronne, il se fit couper les cheveux, et la résolution qu'il avait faite de tout quitter pour suivre Jésus-Christ se trouvant soutenue par les avis d'un serviteur de Dieu nommé Caroth, il embrassa la vie religieuse, il se retira dans le monastère de saint Jean de Gaël, que nous appelons maintenant saint Méen de Ghé, du nom de son premier fondateur, dans le diocèse de saint Malo. Il y vécut pendant vingt-quatre ou vingt-cinq ans d'une manière si sainte, que l'Eglise a consacré sa mémoire après sa mort qui arriva vers l'an 660.

SAINT JOSSE.

Joël, comte de Bretagne, laissa en mourant ses Etats à son fils aîné Judicaël, qui prit le premier le titre de roi de Bretagne. Ce prince, peu de temps après, comme on l'a vu, renonça à sa couronne périssable pour travailler dans la solitude à conquérir une couronne incorruptible. Avant de se retirer, il offrit ses Etats à Jodoc, son frère cadet, appelé vulgairement Josse ; mais celui-ci qui n'avait pas moins envie d'arriver au ciel, demanda huit jours pour connaître la volonté de Dieu. Il se renferma dans un monastère où il avait été élevé, et là, tandis qu'il s'adressait avec ferveur au père des lumières, et qu'il le priait de vouloir bien, en l'éclairant, mettre fin à ses inquiétudes, il passa en cette maison onze pèlerins qui allaient à Rome. Il prit cette rencontre pour une manifestation de la volonté divine. Il se joignit à eux sans délibérer davantage, et ne prit autre chose qu'un bâton et ses tablettes. De la Bretagne ils allèrent à Avranches, où Josse reçut des mains de l'Évêque la tonsure cléricale, d'autant plus volontiers qu'il avait un ferme dessein de renoncer au monde pour se donner tout entier au service de Dieu. De là, les pèlerins prirent la route de Paris ; puis ils passèrent en Picardie.

Josse n'avait eu d'autre but, en suivant les pèlerins, que de s'éloigner de son pays et de se mettre à l'abri du fardeau de la royauté. C'est pourquoi, trouvant en Ponthieu de grandes forêts, et rencontrant dans un seigneur de la contrée, nommé Haymon,

Digitized by Google

un protecteur plein de religion qui entrait dans ses vues, il consentit à demeurer auprès de lui et laissa partir seuls ses camarades de voyage. Cependant le duc, en le retenant, n'avait pas prétendu le laisser habiter les bois et les déserts; pour le rendre utile aux habitants du pays, il l'engagea à recevoir les saints ordres; et quand il le vit prêtre, il lui donna sa chapelle à desservir. Josse en eut soin sept ans, au bout desquels, considérant que cet engagement l'obligeait d'être fréquemment en conversation avec les hommes, il chercha une retraite plus profonde. Quelque envie qu'eût Haymon de retenir un prêtre de si grande édification, il n'osa s'opposer à son désir, dans la crainte de combattre la volonté de Dieu. Il l'accompagna même dans sa recherche et le conduisit à un endroit solitaire appelé à présent Ray. Le saint prêtre le trouva commode, parce qu'il espérait que son repos y serait peu troublé par la vue des amateurs du monde, et parce qu'il fournissait ce qui était nécessaire à la vie. Il s'arrêta là avec un seul disciple nommé Wurmar. Haymon leur fit bâtir une chapelle et une cellule.

Quoiqu'ils y vécussent dans une grande pauvreté, n'ayant absolument d'autre revenu que le travail de leurs mains, ils trouvaient cependant encore de quoi donner aux pauvres. Un jour qu'il ne leur restait qu'un pain, il vint un pauvre à leur cellule. Josse lui fit donner la moitié de ce pain. Il en vint ensuite un second, et après celui-ci un troisième; le disciple fut obligé de donner à chacun une partie de ce qui restait. Il en vint un quatrième; le solitaire ne voulait pas le renvoyer sans lui rien donner: Il fallut donc que Wurmar se défît du dernier morceau de pain. Son maître lui dit pour l'empêcher de murmurer: — Ne vous fâchez pas, mon fils, Dieu est aujourd'hui aussi puissant qu'hier. — Bientôt après, ils virent des marques du soin que Dieu prend de ceux qui mettent leur confiance en lui; il arriva quatre petites barques de provisions, qui leur étaient envoyées par des personnes pieuses.

Huit ans plus tard, Josse et son disciple se retirèrent à Runiac, en Ponthieu, et y bâtirent une chapelle sous l'invocation de saint Martin. Ils firent un pèlerinage à Rome, et ce ne fut que quel-

Digitized by Google

ques années après en 668, que Josse, revenu de son voyage saint, finit sa vie pénitente, dont Dieu fit connaître la sainteté par plusieurs miracles, avant et après sa mort. On y bâtit depuis un monastère qui porte son nom — C'est Villiers Saint-Josse.

SAINT AUBERT,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Saint Aubert fut regardé comme l'une des principales lumières de l'église de France au VII^e^ siècle, et Dieu fit connaître de bonne heure qu'il le destinait particulièrement à son service par diverses grâces singulières dont il voulut prévenir sa volonté et sa raison. C'est ce qui le fit paraître dès l'enfance plus sage que des vieillards, et qui contribua beaucoup à conserver l'innocence de ses mœurs dans toute son intégrité durant tout le cours de sa vie. Après avoir fini toute l'étude des lettres humaines il s'appliqua à celles des saintes Ecritures et des sciences ecclésiastiques, et sa vertu l'ayant élevé encore au dessus de son savoir, il fut promu par les degrés canoniques de l'ordination jusqu'à l'ordre de la prêtrise. Après avoir servi l'Eglise dans ce saint ministère avec l'éducation des peuples parmi lesquels il se trouvait, il fut appelé à l'épiscopat par une disposition toute particulière de la Providence divine. Il fut mis sur le siége de l'Eglise de Cambrai auquel était joint alors celui de l'église d'Arras après la mort de l'évêque Ablebert, et il fut sacré le 21 de mars de l'an 633. La grâce qu'il reçut dans l'onction sacerdotale donna encore de nouveaux accroissements à toutes les vertus qui l'avaient déjà fait paraître parfait chrétien, et qui l'avaient rendu digne de l'épiscopat. Jamais son humilité ne parut plus grande, que dans les honneurs qu'il recevait du roi Dagobert, et des premiers seigneurs de sa cour. Il ne tirait point d'autres avantages des fréquentes visites que lui rendait ce grand prince, que celui de le porter à la vertu, et d'en former les instructions qu'il donnait à son peuple sur la vanité des grandeurs, et des richesses de la terre. Sa porte était ouverte au dernier des hommes comme aux

Digitized by Google

grands; et quelque inclination qu'il eût pour la retraite qui lui donnait lieu de vaquer à l'oraison, et de consulter Dieu sur ses propres besoins et ceux de son peuple, il se communiquait à tout le monde avec une facilité et une bonté toute extraordinaire quand il s'agissait de donner des avis pour le salut des âmes, ou d'assister ceux qui étaient dans la nécessité. Sa charité était égale envers tout le monde quand il était question de pourvoir à des besoins spirituels, et quand elle s'appliquait à ceux du corps, elle triomphait particulièrement dans les pauvres, les malades, les faibles et tous les malheureux. Il faisait toujours quelque *miracle* pour eux : et lorsque le peuple voulait y trouver quelque chose de surnaturel et se récrier sur sa sainteté, il avait grand soin d'étouffer sa voix, et de faire tout rapporter uniquement à la gloire de Dieu. Il veillait sur son troupeau jour et nuit comme sur lui-même avec un zèle et une application infatigable, travaillant à conserver la pureté de foi, et à rétablir celle des mœurs par une guerre continuelle qu'il faisait à l'erreur et au *vice*. Il convertit à Dieu un grand nombre de personne de la première qualité de l'un et de l'autre sexe jusqu'à porter à renoncer au monde pour embrasser même les conseils évangéliques dans les monastères. Il fit fleurir la religion chrétienne par tout le Hainaut. Il fit des disciples célèbres en sainteté, et fit travailler sous lui à l'ouvrage du Seigneur beaucoup d'hommes vraiment apostoliques qu'il animait de ses exemples. Il fonda ou *dédia* diverses églises, des monastères, entre autres celles de Haurmont en 652, de saint Guislin en 653, et fit la translation de saint Vaast en 666. Il mourut comblé de grâces et de mérites l'an 668, en la trente-sixième année de son épiscopat. Il fut enterré au faubourg de Cambrai dans l'église de saint Pierre dont on a fait depuis l'abbaye de saint Aubert, et qui est maintenant dans l'enceinte de la ville. Sa fête est marquée au 13 décembre dans le Martyrologe d'Usuard et dans le Martyrologe romain. On trouve aussi celle de l'élévation de ses reliques au 14 de janvier et celle de son ordination ou de sa chaire au 21 mars.

Digitized by Google

SAINTE ODILE,

VIERGE.

Odile ou Othilie, fille d'Adalric, duc d'Alsace, et de Berswinde, parente de saint Léger, naquit aveugle. Son père, qui désirait depuis longtemps un héritier de son nom et de ses domaines, conçut un profond chagrin d'avoir une fille, et une fille privée de la vue, et il conçut pour elle une violente et insurmontable aversion. Sa mère, femme chrétienne et sainte, en conçut au contraire plus de tendresse pour un enfant disgracié de la nature : l'infirmité de sa fille augmenta son amour maternel et ses douces attentions.

Elle chargea une de ses anciennes suivantes de la petite aveugle, que ne voulait point voir le duc, et au bout de quelques mois elle la lui fit porter au couvent de Baume-les-Dames, dont l'abbesse était sa sœur. Les religieuses prirent un singulier plaisir à élever et à voir grandir cette enfant ; mais en admirant ses grâces naïves et sa précoce intelligence, elles ne pouvaient s'empêcher de soupirer, en s'écriant : « Quel dommage qu'elle soit aveugle ! »

Dieu, qui la destinait à de grandes choses pour le bien de son Eglise, avait permis cette infirmité pour la faire tourner à sa gloire. Deux hommes de Dieu, saint Hidulphe, évêque de Mayence, qui s'était retiré dans la solitude des Vogses, où il avait bâti le monastère de la Haute-Pierre, appelé depuis Moyen-Moustier, et saint Erhard, évêque de Ratisbonne, son frère, sur la demande de la pieuse duchesse, firent à Baume un pèlerinage, pour y voir la jeune aveugle, lui administrer le baptême et prier le Seigneur d'avoir pitié d'elle et de sa mère. Dès qu'ils virent cette pauvre enfant, ils versèrent des larmes, et s'écrièrent : « O Jésus, lumière de tout homme qui vient en ce monde, laissez tomber votre miséricorde comme une douce rosée sur votre petite servante, et donnez-lui la lumière du corps et celle de l'âme. »

Quelques jours après eurent lieu les cérémonies du baptême,

Digitized by Google

Toute la communauté des religieuses, rassemblée dans l'église, était recueillie dans un pieux silence. C'était la veille de la Pentecôte. L'Évêque, qui la baptisait, dit en faisant les onctions saintes : « Sois éclairée des yeux du corps aussi bien que de ceux de l'âme, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ ; » puis il la plongea dans l'eau bénite. Les yeux de l'enfant s'ouvrirent à la lumière du jour, au moment de son immersion, et on la vit sortir des fonts sacrés avec une vue limpide et pénétrante. L'Évêque imposa silence aux exclamations de joie, et engagea les témoins de ce miracle à recevoir toujours avec amour et reconnaissance les lumières de la grâce. Puis il bénit un voile, en couvrit la tête de la jeune Odile, en lui prédisant de grandes faveurs du ciel, si elle était fidèle au Seigneur.

Avant de quitter le monastère, Hidulphe et Erhard recommanderent soigneusement à l'abbesse et à ses compagnes de veiller au développement de la fleur précieuse qui croissait dans leur solitude, et en quittant Baume, ils se rendirent à la cour d'Alsace. Ils espéraient, en racontant au duc la guérison miraculeuse de sa fille, le voir changer de sentiment à l'égard de la petite exilée ; mais il n'en fut rien. Adalric avait eu d'autres enfants, sur lesquels s'étaient portées toutes ses affections, et il refusa de rappeler sa fille, disgraciée avec tant d'injustice.

Odile passa donc toute sa jeunesse au monastère de Baume, y vivant comme une véritable religieuse. Ayant reçu du Ciel par un miracle le don si précieux de la vue, elle se garda de souiller ses yeux à l'aspect des vanités et des misérables séductions du monde. Renonçant au siècle et à toutes les espérances qui auraient pu lui sourire, elle ne forma qu'un seul vœu, celui d'être toute sa vie au Seigneur. Des trésors de grâces reposaient en elle, et dans son essor cette âme jeune et pure s'élevait, vers les hauteurs du ciel, d'un vol rapide et soutenu, semblable à une douce colombe.

Cependant un désir ardent consumait son âme, elle eût voulu embrasser sa mère ; elle eût voulu connaître ses frères et sa sœur, dont on lui parlait avec grand éloge ; elle eût voulu surtout, à force de tendresse, mériter l'amour de ce père qui la trai-

Digitized by Google

tait avec tant de rigueur. Sa bonne nourrice, qui lui avait servi de mère, venait de mourir. Elle lui avait prodigué tous les soins de la fille la plus dévouée et la plus tendre, dans tout le cours de sa maladie, lui avait fermé les yeux, et avait voulu elle-même l'ensevelir, ne voulant point que d'autres mains lui rendissent ce dernier devoir. Mais cette mort lui fit sentir encore plus vivement le désir de voir sa famille.

La jeune Odile entra en correspondance avec un de ses frères, le comte Hugues, et cette correspondance finit par devenir très-active. Elle lui ouvrit tout son cœur, et ce frère voulut la consoler, en lui frayant le chemin du retour au foyer paternel. Il lui envoya un char et une escorte, en la priant de se mettre en route. Odile se vit au comble de ses vœux ; elle allait donc embrasser sa mère. Comme elle comptait revenir à Baume, y prendre le voile et finir ses jours dans la retraite, elle partit, joyeuse, en donnant cependant quelques larmes, dans ses adieux, à sa vénérable tante et aux pieuses compagnes de son enfance.

Odile, arrivée en présence de son père, alla se jeter à ses pieds, et le regarda d'un air de tendre piété qui le toucha. La vue de ces grands et beaux yeux, miraculeusement ouverts, fit sur lui une vive et profonde impression ; le sentiment paternel s'éveilla dans son âme, et relevant sa fille avec bienveillance, il engagea ses fils à la bien recevoir. La duchesse, avertie de cette arrivée, accourut avec sa fille Roswinde, et Odile goûta pour la première fois les tendresses d'une mère et les caresses d'une sœur. Cependant Adalric, — comme s'il se fût repenti du premier accueil, — refusa longtemps de l'admettre en sa présence, la relégua dans un coin du château, et ne la traita en rien comme sa fille.

Les aimables qualités et les admirables vertus de la jeune Odile brisèrent le rempart de glace qui environnait pour elle le cœur de ce père injuste. Ce cœur changea tout à coup ; et non-seulement il montra de la tendresse à son enfant, mais elle devint pour lui un objet de prédilection. La jeune princesse avait su résister au découragement de la mauvaise fortune, elle

Digitized by Google

sut aussi se montrer supérieure aux entraînements de la bonne. Dédaignant les plaisirs terrestres, elle passait ses jours en prières et en bonnes œuvres, et bientôt ses vertus reçurent la plus douce des récompenses : elle vit les membres de sa famille suivre peu à peu ses exemples et vivre selon l'esprit de l'Evangile.

Odile songeait à retourner à Baume ; mais le duc, son père, s'y opposa formellement. Un jeune duc d'Allemagne, qui avait ouï parler de la beauté, du mérite et des vertus de la fille aînée du duc d'Alsace, avait voulu la voir, et il s'était vite épris de ses charmes. Il demanda sa main, et Adalric, enchanté d'une union si glorieuse, lui donna sa parole. Sa fille se montrait si douce et si obéissante à ses désirs, qu'il ne douta pas le moins du monde de sa soumission aux volontés paternelles. Grande fut donc sa surprise, quand il l'entendit lui déclarer, avec une fermeté respectueuse mais inébranlable, qu'ayant choisi Jésus pour son époux, elle ne pouvait être parjure à Dieu.

L'alliance projetée flattait trop l'orgueil d'Aldaric pour qu'il y renonçât aisément. Il mit en œuvre tout ce qu'il put imaginer pour amener Odile à ses desseins. La généreuse Vierge persista dans sa résolution, et voyant qu'on se disposait à employer la violence, elle prit le parti de la fuite ; s'étant couverte de haillons, et se recommandant à la Sainte Vierge, elle sortit secrètement du château et se sauva de l'autre côté du Rhin. Toutes les recherches de son père furent inutiles : elle échappa, pendant une année entière, à toutes les perquisitions. Adalric, plongé dans la douleur, ne put supporter la perte de sa fille, et il fit publier partout qu'il s'engageait sur son âme à la laisser libre maîtresse de son avenir. Odile eut confiance en cette promesse, et le duc tint sa parole.

De retour chez son père, ayant reçu de lui la liberté de choisir le genre de vie qui lui plairait davangage, elle résolut de fonder un monastère sur la cime d'une montagne des Vosges. Adalric céda son château de Hohenbourg avec les revenus des terres qui en dépendaient. Une foule de jeunes filles, attirées par l'odeur des vertus de la vierge de Jésus-Christ, accoururent de toutes

Digitized by Google

parts se mettre sous sa direction et se vouer au Seigneur, à son exemple. Hohenbourg devint un sanctuaire dans lequel un grand nombre d'âmes vinrent se sanctifier, en alliant les exercices de la vie active aux douceurs de la contemplation : on y compta jusqu'à cent trente religieuses. Berswinde y termina ses jours près de sa chère Odile, et le duc Adalric se retira lui-même dans une solitude tout proche, pour s'y livrer aux exercices de la pénitence.

Odile avait un tendre amour pour les pauvres ; comme les infirmes et les malades ne pouvaient gravir la haute montagne, elle fit bâtir un hôpital dans la vallée, au midi, pour les recevoir et les soigner. Elle les visitait tous les jours, et leur faisait d'abondantes aumônes. Plus tard elle fonda, près de cet hopital, un monastère nouveau, qui fut appelé Nidermunster.

Odile gouverna ses deux monastères jusqu'à la mort. Instruite dans les lettres, et surtout dans la science des saintes Ecritures, elle réussissait merveilleusement à instruire ses filles chéries, et à les échauffer de l'amour de Dieu, en leur peignant les délices et les bienfaits de la solitude. Les épines de la pénitence se changeaient en roses, sous la puissance de ses exhortations, mais plus encore de ses exemples. Après de longues veilles, elle prenait un sommeil léger, sur une peau d'ours, posant sa tête fatiguée sur une pierre nue : elle regardait le soleil comme ennemi de la chasteté. Un pain d'orge et quelques légumes suffisaient à sa nourriture.

La vie s'éteignit lentement dans cette lampe sacrée qui éclairait la solitude ; cependant elle s'éteignit. Quand Odile se sentit défaillir, elle convoqua ses religieuses dans la chapelle de saint Jean Baptiste, les consola, les encouragea ; puis elle reçut le saint Viatique, et rendit son âme à son divin Epoux, vers l'an 720. La colombe pure s'envola du rocher de Hohenbourg à la montagne de Dieu, où elle puise ses délices au festin de l'Agneau sans tache. (CHAPIA)

Digitized by Google

SAINTE TIBBA,

VIERGE.

Sainte Tibba, princesse du sang royal de Mercie, était proche parente de sainte Kyneburge ; elle méprisa les grandeurs, fit à Dieu le sacrifice de sa virginité, et passa ses jours dans la solitude et dans les exercices de la piété chrétienne. Elle mourut le 13 décembre, mais on a joint quelquefois sa fête à celle de sainte Kyneburge et de ses sœurs. Les habitants du comté de Rutland avaient une dévotion particulière pour cette Sainte et l'honoraient le 13 décembre.

LE BIENHEUREUX GONZALVE SANCIUS,

FRÈRE MINEUR.

Gonzalve Sancius eut une origine noble ; et, comme il était puissant, hardi et d'un courage qui tenait de la férocité, il avait commis d'affreux ravages tandis qu'il servait sous Pierre d'Aragon, roi de Castille ; ne se contentant pas d'user du droit de la guerre, mais violant en mille occasions le droit des gens et les lois de l'humanité.

Au milieu de ses excès, Gonzalve fut attaqué d'une maladie grave, et, n'y trouvant point de remède dans l'art des médecins, il fit vœu, s'il en réchappait, d'embrasser l'Ordre de Saint-François. Il recouvra bientôt la santé, et Dieu lui fit la grâce de désirer l'accomplissement de son vœu ; mais sa femme, qui n'y avait consenti que par complaisance, s'y opposa, et cette difficulté suspendit pour un temps sa résolution, sans néanmoins l'en faire départir.

Le moment fixé par la Providence arriva enfin : la femme de Gonzalve et ses deux filles se déterminèrent à prendre le voile dans l'Ordre de Sainte-Claire, et ce fut lui-même qui fit la cérémonie de leur couper les cheveux à leur prise d'habit.

Aussitôt qu'il se vit libre sans retour, il s'acquitta de son vœu en embrassant l'Ordre de Saint-François, et son fils unique imita

Digitized by Google

son exemple. Mais il s'agissait de réparer les dommages qu'il avait causés dans le temps où il ne consultait que la supériorité de ses forces : il employa tous ses biens à cet objet, et ils ne suffirent pas. Alors il alla se présenter, la corde au cou, à tous ceux auxquels il avait pu occasionner quelque perte, et cet acte d'humilité les ayant engagés à lui faire remise des torts qu'il leur avait faits, il acheva d'expier ses fautes passées par la plus austère pénitence. Un rude cilice couvrait sa peau, il allait toujours pieds nus, ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau ; l'Eglise devint sa demeure ordinaire, la terre était son lit, et il ne reposait sa tête que sur une pierre.

A son exemple plusieurs guerriers, qui s'étaient livrés comme lui à de coupables excès, eurent remords de leur conduite, et tâchèrent, par un changement de vie, de satisfaire à la justice divine ; quelques-uns même se joignirent à Gonzalve et devinrent les compagnons de sa pénitence.

Gonzalve fit deux fois le voyage de Rome et d'Assise, pour honorer le tombeau des Apôtres et celui de saint François. De retour de son dernier pèlerinage, il redoubla sa ferveur et ses mortifications, et mourut plein d'amour et de confiance, au couvent d'Orense, en Galice, le treizième jour de décembre 1360. Il y fut inhumé, et le Seigneur y a fait éclater sa béatitude par plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX JEAN MARINON,

THÉATIN.

Le bienheureux Marinon, né à Venise le 25 décembre 1490, reçut au baptême le nom de François, qu'il changea en celui de Jean lorsqu'il se consacra à Dieu. Il montra tant de piété dès ses premières années, qu'on lui fit faire sa première communion vers l'âge de sept ans. Il se distinguait des autres enfants par sa docilité et son obéissance. Il ne perdait presque point Dieu de vue ; il aimait à fréquenter les églises, à y adorer le Saint-Sacrement, et surtout à assister à l'auguste Sacrifice de la messe.

Ses parents l'ayant envoyé à l'Université de Padoue, il ne s'y

Digitized by Google

lia qu'avec ceux qui réunissaient une piété sincère à la pureté des mœurs. Il eut pour condisciple et pour ami Louis Lippoman [1], un des plus savants Évêques du seizième siècle. La prière, la méditation de la loi du Seigneur, la lecture des bons livres, la fréquentation des Sacrements, la fuite des mauvaises compagnies, furent les moyens qu'il employa pour conserver son innocence. Il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut successivement les saints ordres. Devenu prêtre, il s'attacha pendant deux ans au service de l'église de Saint-Pantaléon à Venise. Son amour pour les pauvres lui fit accepter la place de supérieur de l'hôpital, où l'on recevait les incurables et les orphelins. Il y donna les preuves les plus éclatantes de sa charité, durant la peste qui ravagea la ville de Venise en 1528. Ayant été nommé à un canonicat de l'église de Saint-Marc, il remplit ses devoirs avec la plus grande édification. Mais il quitta bientôt ce bénéfice, pour entrer dans la congrégation de saint Gaëtan, nouvellement établie à Venise. Il y fut reçu le 9 décembre 1528, et fit ses vœux le 29 mai 1530.

Sa ferveur prenait chaque jour de nouveaux accroissements. Son amour pour la pureté lui faisait éviter la conversation des femmes, et il ne s'entretenait avec elles qu'autant que la charité l'y obligeait. Les plus rigoureuses austérités de la pénitence n'avaient rien qui l'effrayât ; il aimait la pauvreté et il saisissait toutes les occasions de pratiquer cette vertu. Son amour pour les pauvres était extraordinaire. Son humilité, sa patience dans les épreuves, sa résignation à la volonté de Dieu, son obéissance, sa douceur avaient quelque chose d'admirable. Pour attirer les bénédictions célestes sur les travaux de son zèle, il priait avec autant d'assiduité que de ferveur. Il avait une tendre dévotion à la Sainte Vierge, à son Ange gardien et aux autres Saints. Enfin, ses vertus causaient de l'admiration à tous ceux qui le connaissaient, et saint André d'Avellino disait, en parlant de lui, qu'il était par ses paroles et par ses actions, une image de la sainteté.

[1] Il était de Venise. Il fut successivement évêque de Modon, de Vérone et de Bergame. Il mourut 1559. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres un recueil de Vies des Saints.

Digitized by Google

Le bienheureux Jean Marimon fut nommé plusieurs fois supérieur. Il reçut dans la congrégation saint André Avellin et le bienheureux d'Arezzo [1], qui se firent toujours gloire de l'avoir eu pour maître et pour directeur dans les voies de la piété. Il possédait dans un degré éminent le don de discerner les esprits, et de donner à chacun des avis convenables à sa situation.

Quand il annonçait la parole de Dieu, c'était avec cette onction qui caractérise les hommes apostoliques. Il y avait un concours prodigieux à ses sermons. Non content d'expliquer les grands principes de la morale chrétienne, il prévenait encore les fidèles contre les erreurs qui attaquaient la foi, de son temps, surtout à Naples. Pendant son séjour dans cette ville, on lui confia la direction d'un couvent de religieuses. Il s'appliqua à porter ces épouses de Jésus-Christ à la perfection de leur état, et il y réussit. Il établit dans la même ville un *Mont-de-Piété*, pour secourir les familles prêtes à tomber dans l'indigence : mais il prit en même temps toutes les mesures propres à écarter les abus que la cupidité pourrait occasionner. Ce Mont-de-Piété est devenu dans la suite un des plus célèbres établissements de la ville de Naples.

Le bienheureux Jean Marimon refusa l'archevêché de Naples auquel le Pape voulait le nommer. Il continua d'exercer dans cette ville les fonctions du saint ministère. Il recevait avec la plus grande charité tous ceux qui s'adressaient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il se rendait avec empressement auprès des malades qui l'appelaient : aussi avait-il une onction particulière pour inspirer la confiance aux moribonds, et rétablir la paix dans les consciences troublées et agitées. Tant de vertus lui méritèrent de la part de Dieu des grâces singulières ; il obtint la guérison de plusieurs malades et fut favorisé du don de prophétie.

Ses travaux et ses infirmités faisaient craindre à sa congrégation qu'elle ne le perdît bientôt ; mais le moment était arrivé. Il

[1] Voyez la vie du B. Paul d'Arezzo au 17 juin, jour auquel il est honoré par les Théatins.

Digitized by Google

fut attaqué d'une maladie dont on prévit les suites funestes. Il demanda les derniers Sacrements, qu'il reçut avec les plus vifs sentiments de piété. Saint André d'Avellino et le bienheureux d'Arezzo l'assistèrent dans sa maladie. Il mourut le 13 décembre 1562. Clément XIII publia, le 11 septembre 1762, un décret pour autoriser le culte du bienheureux Jean Marinon. Les Théatins en font l'office du rit double majeur [1].

LE VÉNÉRABLE EMMANUEL HOA,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Emmanuel Hoa, converti par nos missionnaires dans la Cochinchine, était devenu catéchiste, et il exposait à ses concitoyens la consolante doctrine de l'Église chrétienne, lorsqu'il fut arrêté et mis en prison, où il fut détenu huit mois, pendant la persécution de l'empereur Minh-Menh, le 12 décembre 1840, et décapité le lendemain dans la ville de Hué, capitale de la Cochinchine.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE GUADALUPÉ, EN ESPAGNE.

Saint Grégoire le Grand portait une vive affection à saint Léandre, évêque de Séville. Il lui dédia son livre sur Job et lui envoya une belle statue de la Très-Sainte Vierge, qui fut reçue avec grande joie par ses diocésains, et par lui avec de grands honneurs. Elle y répondit par des guérisons, des grâces et d'autres miracles. Mais les Maures ayant envahi l'Espagne, les chrétiens de Séville cachèrent leur sainte Protectrice avec le corps de saint Fulgence, frère de saint Léandre, dans la grotte de Guadalupé, dont ils fermèrent si habilement l'entrée qu'il était difficile de deviner qu'il y eut là un trésor. Le secret ne fut pas divulgué, et six cents ans passèrent. Les Maures venaient d'être expul-

[1] Voyez la vie du bienheureux Jean Marinon, par le Père de Tracy, Théatin de Paris. Elle est parmi celles de plusieurs saints de la même congrégation, que ce pieux et savant Clerc Regulier fit imprimer à Paris en 1774, *in*-12.

Digitized by Google

sés, lorsque la Très-Sainte Vierge révéla à un berger le lieu où son image était cachée et lui annonça que son petit enfant, qui était très-malade, serait mort lorsqu'il rentrerait chez lui, mais que si l'image miraculeuse revoyait la lumière, cet enfant revivrait. Le berger courut chez lui, où il trouva son fils sans mouvement ; il alla aussitôt avertir le clergé de la commission qui lui était donnée. On vint donc à la grotte indiquée ; on en déblaya l'ouverture ; et, dès que la sainte image reparut, l'enfant, qu'on avait apporté, rouvrit les yeux : il était ressuscité.

A ces nouvelles, le roi Alphonse IX vint révérer la sainte image, et il fit bâtir une belle église, où il fonda le service divin à perpétuité. Depuis le roi Jean Ier, elle est tenue par les religieux de Saint-Jérôme.

Mais il y a au Mexique un autre sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupé, dont l'histoire n'est pas moins merveilleuse. La Sainte Vierge apparut en plein jour, avec un grand éclat, et s'adressa à un humble Indien du pays, qu'elle envoya dire à l'évêque de Mexico qu'elle désirait qu'on élevât une église au lieu même où il la voyait. L'Indien fit sa commission ; l'église fut bâtie, et tant de grâces s'y répandirent que ce temple devint en peu d'années la ville de Guadalupé.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Syracuse, en Sicile, fête de sainte Luce, vierge et martyre, dans la persécution de Dioclétien. Les libertins auxquels elle avait été livrée par ordre de Pascase, personnage consulaire, afin que le peuple insultât à sa pudeur, ayant voulu l'entraîner, ne purent en aucune manière la faire mouvoir de sa place, pas même après lui avoir attaché des cordes et employé plusieurs

[1] IDIBUS DECEMBRIS.

Syracusis in Sicilia natalis sanctæ Luciæ Virginis et Martyris, in persecutione Diocletiani : quam cum lenones, quibus, jubente Paschasio Consulari, tradita erat, ut a populo castitati ejus illuderetur, ducere vellent, nullatenus eam movere potuerunt, nec funibus additis, nec boum jugis plurimis : deinde vero picem, resinam, fervens oleum illæsa superans, tandem gladio in gutture percussa, Martyrium consummavit. — In Armenia passio sanctorum Martyrum Eustratii, Auxentii, Eugenii, Mardarii

Digitized by Google

couples de bœufs. Ensuite, ayant supporté, sans en recevoir d'atteinte, la poix, la résine, l'huile bouillante, elle consomma enfin son martyre en recevant un coup d'épée à la gorge.

En Arménie, supplice de saint Eustase, saint Auxende, saint Eugène, saint Mardaire et saint Orestes, martyrs dans la persécution de Dioclétien. Eustase fut livré à des supplices raffinés avec Orestes, d'abord sous Lysias, ensuite à Sébaste, sous le président Agricolaüs. Ayant été jeté dans une fournaise, il rendit l'esprit. Pour Orestes, ayant été posé sur un lit de fer ardent, il rendit son âme à Dieu. Les autres, livrés aux plus cruels supplices, sous le président Lysias, chez les Arabresques, consommèrent leur martyre de différentes manières. Leurs corps, apportés à Rome dans la suite, furent placés avec honneur dans l'église de Saint-Apollinaire.

En Sardaigne, dans l'île de Sulci, martyre de saint Antioque, sous l'empereur Adrien.

A Cambrai, en France, saint Aubert, évêque et confesseur.

Au pays de Ponthieu, saint Josse, confesseur.

Au territoire de Strasbourg, sainte Odile, vierge.

A Moulins, mort de sainte Jeanne-Françoise Fremiot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la visitation de la Très-Sainte Vierge, dont on a célébré la fête le 21 août par ordre du Pape Clément XIV.

et Orestis, in persecutione Diocletiani: ex quibus Eustratius primo sub Lycia, deinde Sebaste sub Agricolao Præside una cum Oreste exquisitis tormentis cruciatus, in fornacem missus reddidit spiritum: Orestes autem in stratum ferreum ignitum positus migravit ad Dominum: coteri apud Arabracos sævissimis agitati suppliciis sub Lysia Præside diversimode martyrium consummarunt. Quorum corpora postea Romam translata, in Ecclesia sancti Apollinaris honorifice sunt collocata. — Apud Sardiniam in Sulcitana insula passio sancti Antiochi sub Hadriano Imperatore. — Cameraci in Gallia sancti Authberti Episcopi et Confessoris. — In pago Pontino sancti Judoci Confessoris. — In territorio Argentoratensi sanctæ Othiliæ Virginis. — Molini in Gallia, natalis sanctæ Joannæ Franciscæ Fremiot de Chantal sanctimonialium Visitationis sanctæ Mariæ Fundatricis, nobilitate generis, sanctimonia vitæ, quam in quadruplici statu constanter duxit, et miraculorum gratia conspicuæ, a Clemente Decimotertio in Sanctarum numerum relatæ. Sacrum ejus corpus Annecium in Sabaudia translatum, in prima sui Ordinis Ecclesia solemni pompa tumulatum fuit. Ejus autem festum diem duodecimo Kalendas Septembris ab universa Ecclesia Clemens Quartusdecimus celebrari mandavit.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Saint Ursize, évêque de Cahors.

Saint Antiochus, martyr en Sardaigne, sous l'empereur Adrien.

Saint Colme ou Colomba, moine en Irlande au sixième siècle.

Sainte Elisabeth-Rose, religieuse de l'abbaye de Chelles au treizième siècle et ensuite abbesse de Villechasson, en Gâtinais.

Saint Ariston, martyr auprès de Rome, où il est honoré.

Sainte Vitalénée, honorée en Auvergne.

Le bienheureux Bartole, solitaire à Saint-Geminiano, en Toscane. Fin du treizième siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude Imbault, curé d'Ancilly, au diocèse de Chartres, pour refus de serment, enlevé de sa cure, emprisonné, puis conduit à Rochefort pour être déporté, embarqué et mort sur le navire le 13 décembre 1794, enterré au fort Vaseux, sur les rives de la Charente. Il avait 57 ans.

Potier (prénoms inconnus), curé dans le Bas-Poitou, ne fit pas les serments anti-chrétiens, accompagna ses paroissiens qui allaient s'engager dans l'armée catholique, fut arrêté le 12 décembre 1793, conduit à Laval au général des troupes de la république, massacré par ses soldats, le 13 décembre.

Dominique Sonjeon, jeune prêtre de la cathédrale d'Annecy, évita le serment en s'éloignant de sa paroisse, y revint quand il crut tout calmé, fut arrêté en 1797, conduit à Rochefort, déporté au delà des mers le 1er août 1798, déposé à Cayenne et mourut à l'hôpital de ce lieu le 13 décembre 1799, à l'âge de trente ans.

Digitized by Google

QUATORZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Spiridion, évêque. — Saint Nicaise, évêque de Reims, sainte Eutropie, vierge, et leurs compagnons, martyrs. — Saint Prome, saint Elie et saint Arès, martyrs. — Saint Dioscore, saint Arsène, saint Isidore et saint Héron. — Saint Diogène, évêque d'Arras, martyr. — Saint Agneilo, abbé. — Saint Fortunat, évêque de Poitiers. — Saint Folcuin, évêque de Térouane. — Le bienheureux Jean le Déchaussé, frère mineur. — Le bienheureux Bonaventure Bonacorsi, servite. — La vénérable Mère Blanche de Ballon, fondatrice des Bernardines réformées. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge, Notre-Dame-de-la-Colombe. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SPIRIDION,

ÉVÊQUE.

Spiridion était né dans l'île de Chypre, de parents pauvres, mais que l'on croit avoir été chrétiens. Il gardait les moutons et était berger. Il se maria et eut une fille nommée Irène, qui le servit et demeura vierge. Il menait une vie si innocente dans l'état de berger, qu'on le crut digne d'être chargé du troupeau de Jésus-Christ. Il fut élu évêque de Trémythonte, et conduisit son peuple avec tout le zèle d'un bon pasteur, sans abandonner toutefois sa première occupation. Son diocèse était petit ; les habitants n'en étaient pas tous chrétiens, et ceux qui faisaient profession de christianisme étaient pauvres et d'une vie réglée ; ce qui faisait que le pasteur, étant obligé de travailler pour vivre, en avait le loisir.

Des voleurs formèrent le dessein de lui enlever quelques brebis. Croyant n'avoir rien à craindre de ce bon vieillard, ils pénétrèrent la nuit, sans grande difficulté, dans sa bergerie, et choisirent celles des brebis qui leur parurent les plus grasses. Comme ils se disposaient à les emmener, ils voulurent sortir par

Digitized by Google

là où ils étaient entrés ; mais ils ne purent en venir à bout. La crainte d'être surpris leur fit redoubler leurs efforts, et toujours vainement ; ils se troublèrent de se sentir retenus sans apercevoir ce qui les arrêtait. Lorsque Spiridion entra le matin pour mener paître son troupeau, il fut étonné lui-même de voir ces hommes qui semblaient invisiblement enchaînés dans sa bergerie. Honteux de se voir découverts, les voleurs avouèrent ce qu'ils avaient voulu faire et racontèrent ce qui leur était arrivé. Aussitôt, ému de compassion pour eux, il pria Dieu, dont il admirait la bonté à son égard, de leur rendre la liberté. Sa prière fut exaucée, et les malfaiteurs se sentirent déliés. Sa charité ne se borna pas à les laisser aller en paix ; il donna un mouton à chacun d'eux, en leur disant avec douceur : — Recevez ceci, afin que vous n'ayez pas perdu votre peine à veiller si longtemps. Mais, ajouta-t-il, vous auriez mieux fait de me le demander.

Il avait coutume de ne manger en carême que certains jours, et d'en passer à jeun plusieurs de suite. Il vint un soir chez lui un étranger, très-fatigué du chemin qu'il avait fait ; Spiridion le reçut avec une grande charité. Mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison. Il n'y restait qu'un peu de lard. Considérant l'extrême lassitude et le besoin pressant du voyageur, il se mit en oraison et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Eglise ; puis il fit des excuses à son hôte et dit à sa fille de faire cuire le lard. Quand il fut prêt, il se mit à table avec l'étranger, mangea le premier, et l'invita à en faire autant. L'autre s'en excusait en disant qu'il était chrétien. Spiridion lui répondit pour le rassurer qu'il n'y a point de mets impurs de leur nature, que l'abstinence est une règle de discipline, et qu'il était des occasions où l'on pouvait être dispensé de la loi du jeûne. Le voyageur mangea et reprit des forces.

Le Saint divisait ordinairement son petit revenu en deux parties, dont l'une était pour les pauvres et l'autre pour sa maison : il entamait souvent cette seconde part pour prêter secours à ceux qui éprouvaient des besoins imprévus. Lorsqu'on venait lui emprunter quelque chose, il se contentait de montrer le lieu où on la trouverait, voulant qu'on prît soi-même ce dont on avait

Digitized by Google

besoin ; et quand on lui rapportait ce qu'on avait pris, il faisait la même chose, se reposant sur la fidélité de son prochain. Il arriva cependant qu'un homme abusa de cette confiance, rapportant une petite somme d'argent qu'il avait empruntée, il fit semblant de la remettre dans le coffre et la remporta. Mais Dieu ne permit pas que cette infidélité demeurât longtemps cachée : ce même homme, ayant eu recours de nouveau à son Évêque, alla pour prendre de l'argent dans le coffre, et le trouva vide. Il vint le dire à Spiridion, qui lui répondit : — Il est étonnant que vous soyez le seul qui ne trouviez pas ici ce qui vous est nécessaire. Voyez si vous n'avez pas manqué à remettre ce que vous y aviez pris précédemment. — Cet homme fit connaître, en avouant sa faute, que la conjecture de Spiridion était juste.

Quoique Spiridion eût peu étudié les lettres humaines, il avait acquis une grande connaissance de l'Ecriture Sainte. On ne sait pas l'année qui termina la vie édifiante de ce saint prélat. On croit qu'il a vécu jusqu'après le concile de Sardique, auquel il assista et où il rendit témoignage à l'innocence de saint Athanase, en 337.

SAINT NICAISE,

ÉVÊQUE DE REIMS,

SAINTE EUTROPIE, VIERGE, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Nicaise est regardé comme l'une des principales lumières dont il plut à Dieu d'éclairer les églises des Gaules au cinquième siècle, quoiqu'on ne puisse dire affirmativement si ce fut au commencement ou si ce fut au milieu. On a vu dans ce dernier sentiment ceux qui se sont persuadés qu'il avait été contemporain de S. Agnan d'Orléans et de saint Loup de Troyes, et qui ont rapporté aux ravages des Huns sous Attila dans les Gaules ce qui est de son martyre et du saccagement de la ville de Reims par les Vandales, les Alains et les autres barbares de de-là le Rhin. Mais on trouve plus d'apparence à l'opinion de ceux qui établissent son épiscopat dès la fin du quatrième siècle du vivant de saint Martin de Tours et de saint Félix de Trèves. Ils sup-

Digitized by Google

posent avec beaucoup de vraisemblance qu'il fut martyrisé l'an 407, lorsque les Vandales, les Suèves, et les Alains après avoir passé sur le ventre aux Francs qui gardaient les limites du Rhin pour les Romains, se jetèrent dans les Gaules, prirent et brûlèrent les villes de Mayence, de Worms, de Reims, d'Amiens, d'Arras et beaucoup d'autres. Saint Nicaise préparé de son côté à tout événement, avait accoutumé son peuple à recevoir de la main de Dieu les plus grandes adversités comme des faveurs dont le bon usage était d'un grain pour l'éternité. Mais dans la multitude il y avait toujours des esprits rebelles qui refusaient d'écouter la voix de leur pasteur, ou de marcher sur ses traces. Comme il tâchait de faire tout servir à leur instruction, après avoir beaucoup prié et pleuré pour leur conversion, il les avertit de se disposer au moins à recevoir avec soumission et dans un esprit de pénitence le châtiment dont Dieu devait bientôt punir leur crimes ; car il savait le malheur dont la ville était menacée, soit par la voie de la révélation, soit par la conjecture que lui donnait la marche de l'armée des barbares, qui prenaient la route de la Gaule Belgique, après avoir ravagé les territoires de Worms et de Mayence. Quand les Vandales parurent devant la ville pour en former le siége, au lieu de pourvoir à sa sûreté par une retraite, comme on le lui conseillait, il voulut demeurer enfermé avec la partie de son troupeau qui ne pouvait fuir et ceux qui étaient destinés à la défense de la ville, afin de travailler au moins à sauver les âmes de ceux qu'on ne pouvait garantir de la mort, toujours disposé en bon pasteur à racheter la vie de la moindre de ses ouailles au prix de la sienne. Durant tout le temps du siége, que la vigueur des assiégés rendit fort long, le saint Evêque exposé à tous les dangers comme un simple soldat, ne cessait de prêcher la pénitence et la soumission parfaite aux ordres de Dieu, exhortant tout le monde à souffrir sans murmurer contre la Providence, la famine et les autres incommodités du siége en expiation de leurs péchés, et à préférer généreusement la mort à une vie qui ne pouvait se conserver qu'aux dépens de la foi, et seulement pour peu de durée. Lorsque la ville fut prise, et que les barbares irrités de la résistance

Digitized by Google

qu'on leur avait faite, eurent refusé toute composition, le saint Evêque ne pouvant aller de porte en porte assister son peuple en cette extrémité, ramassa ce qu'il put de monde devant le vestibule de son église, et leur apprit la manière de procurer le mérite du martyre à la mort qu'ils allaient recevoir de la main des idolâtres, qui joignaient à l'avarice et à la brutalité la haine de la religion de Jésus-Christ. Il les porta à son exemple à prier pour leurs ennemis; et son oraison faite, il s'avança vers ces insolents vainqueurs qui passaient au fil de l'épée ce qui se trouvait à leur rencontre. Ils n'eurent égard ni à son caractère, ni à son mérite, ni à la sagesse de ses remontrances ; après lui avoir fait subir divers outrages, ils lui coupèrent la tête, et tuèrent à ses côtés son diacre Florent, et son lecteur Jocond. Ils semblaient vouloir épargner sa sœur Eutropie, qui vivait dans la virginité; mais cette sainte fille s'étant aperçue qu'ils ne la réservaient que pour lui ôter l'honneur et peut-être la foi, leur fit entendre d'un ton hardi et menaçant qu'elle était résolue de sacrifier sa vie pour sauver l'un et l'autre. Les barbares irrités de son grand courage et de sa résistance, la massacrèrent par une cruauté bien brutale ; mais ils la firent participer contre leur intention à la gloire du saint Evêque son frère. Lorsque les barbares furent retirés, l'on enterra le corps de saint Nicaise et celui de sainte Eutropie sa sœur dans le cimetière de l'église de Saint-Agricole bâtie autrefois par Jovin, grand maître de la milice des Romains dans les Gaules. Cette église, où Dieu fit connaître depuis la sainteté et la gloire du saint Evêque, fut accompagnée dans la suite des temps d'un monastère qui porta longtemps le nom de saint Nicaise, et qui était aux Bénédictins de la congrégation de saint Maur. Dans le huitième ou le neuvième siècle un évêque de Noyon, qui l'était aussi de Tournai, emporta une portion considérable des reliques de saint Nicaise qu'il mit dans les églises épiscopales de ces deux villes. Le reste fut transporté depuis par Foulques, archevêque de Reims, dans l'église de Notre-Dame auprès de celle du Pape saint Calliste ; et Flodoard témoigne qu'on les y honorait encore de son temps. Cent ans après, le leu ayant pris à la grande église de Tournai, un prêtre sauva

Digitized by Google

la relique et la rapporta à Reims, où on la remit dans la châsse avec le reste. La fête du Saint, de sainte Eutrope et de leurs compagnons est marquée au 14 décembre dans le Martyrologe d'Usuard et dans le Martyrologe Romain. En quelques églises de France on fête saint Nicaise le 9 de ce mois. Sa translation et celle de sainte Eutropie est marquée au 23 juillet; on la trouve encore au 2 avril dans quelques autres martyrologes.

SAINT PROME, SAINT ELIE ET SAINT ARÈS,

MARTYRS.

Prome, Elie, Arès étaient de fidèles chrétiens qui s'en allaient en Cilicie pour soulager et consoler les confesseurs emprisonnés dans les mines de cette contrée ; ils étaient Egyptiens et devaient traverser la Palestine. En arrivant à Ascalon, ils furent arrêtés et interrogés. C'était vers la fin de l'an 308. Ils avouèrent à Firmilien qui gouvernait Ascalon, qu'ils étaient chrétiens et qu'ils allaient consoler et soutenir leurs frères accablés dans les mines. Firmilien leur dit qu'ils seraient mis à mort s'ils ne reniaient Jésus-Christ. Comme ils se refusaient à l'apostasie, Arès, Elie et Prome furent décapités ; et on les honore le 14 décembre.

S. DIOSCORE, S. ARSÈNE, S. ISIDORE ET SAINT HÉRON.

Ces quatre Saints, dont le premier, Dioscore, n'avait que quinze ans, furent arrêtés dans Alexandrie en un temps de persécution qui était, à ce qu'il paraît, celle de Décius, et livrés aux juges. Ils confessèrent tous ensemble leur foi en Jésus-Christ. Le président fit tourmenter cruellement Arsène, Héron et Isidore, et, comme ils persistèrent dans la foi, il les fit jeter dans le feu où leur vie s'éteignit. Il avait interrogé Dioscore le premier, et, quoiqu'il persistât comme ses trois compagnons, il espérait que l'horreur de leur supplice l'affaiblirait. Il essaya de l'abattre par les flatteries et les promesses. Mais, étonné de ses réponses et de son

Digitized by Google

courage, il le laissa vivre, en lui disant qu'à cause de son âge il voulait lui donner quelques jours pour réfléchir.

Dioscore, se voyant libre, se retira auprès de saint Denys, évêque d'Alexandrie, et nous devons croire qu'il resta fidèle à sa foi. On l'honore, toutefois, avec ses compagnons, les trois Martyrs.

SAINT DIOGÈNE,

ÉVÊQUE D'ARRAS, MARTYR.

Saint Diogène, grec d'origine, selon l'opinion commune, fut envoyé, dit-on, dans les Gaules, par le Pape saint Sirice, vers l'an 390. Arrivé à Reims, métropole de la province de Belgique inférieure, il reçut l'onction épiscopale des mains de saint Nicaise, archevêque de cette ville ; puis, par son ordre, il vint prêcher la foi dans le pays des Atrébates. Là il travailla courageusement à instruire les peuples, et fit construire une église, qui est sans doute celle près des ruines de laquelle saint Vaast trouva plus tard, après l'invasion des Vandales, une statue de la Très-Sainte Vierge. Tel est le récit de Ferri de Locres, dans sa chronique belge, vers l'année 390. Les annales de l'église d'Arras s'expriment à peu près de la même manière. Quant à la date, Ferri de Locres ajoute qu'il l'a choisie d'après ce qu'il a trouvé de plus probable dans Baronius, Molanus, Gazet et les autres auteurs qu'il a consultés.

La persécution des Vandales, ariens, mit un terme aux travaux et aux succès de saint Diogène ; il fut égorgé par ces barbares vers l'an 410, dans son église d'Arras, au moment où saint Nicaise lui-même était frappé aux portes de sa métropole de Reims.

SAINT AGNELLO,

ABBÉ.

Agnello, au sixième siècle, était abbé d'un monastère de Naples, qu'il gouverna dignement jusqu'à l'an 596, où Dieu

Digitized by Google

l'appela à lui. Il avait brillé par de grandes vertus accompagnées de plusieurs miracles ; et, lorsqu'il eut gagné le ciel, les Napolitains l'invoquèrent souvent avec fruit. On raconte que la ville de Naples fut souvent délivrée par lui des ennemis qui l'assiégeaient. On dit que quand les assiégeants étaient sur le point d'emporter la place, le bienheureux Agnello descendait du ciel avec l'étendard de la Croix à la main, et que cette apparition mit plusieurs fois les assiégeants en fuite. — On l'honore le 14 décembre.

SAINT FORTUNAT,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

Venance Fortunat reçut le jour auprès de Trévise, dans la première moitié du sixième siècle. Né avec les plus heureuses dispositions, il fit de brillantes études à Ravenne, et, lorsqu'il entra dans la vie active, voulant s'éloigner des troubles qui affligeaient en ces temps-là l'Italie, il vint en France et s'établit à Tours, où il fut bien accueilli. Il fut aussi admiré pour ses poésies qu'estimé pour ses vertus et sa douce piété. Sainte Radegonde, qui était alors l'ornement et la gloire de Poitiers et qui, de reine, s'était faite religieuse dans le monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé, le fit prier de venir auprès d'elle. Le roi Sigebert, fils de sainte Radegonde, le consultait souvent et l'estimait comme poëte et comme saint. Aussi il fut élevé à la prêtrise, et, en 599, il fut élu évêque de Poitiers. Il siégea dix ans avec éclat et s'en alla à Dieu le 14 décembre de l'an 609.

Saint Fortunat fut lié avec saint Grégoire de Tours et avec tous les dignes prélats de son temps. On lui doit une Vie de saint Martin en vers, une admirable explication de l'Oraison dominicale, du Symbole des Apôtres et du Symbole de saint Athanase, les hymnes *Vexilla Regis prodeunt*, le *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis* et plusieurs autres chants religieux.

Ce saint évêque est fêté le 14 décembre.

Digitized by Google

SAINT FOLCUIN,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

Saint Folcuin est regardé comme l'un des plus saints prélats du neuvième siècle. On prétend qu'il était fils de Jérôme, frère du roi Pépin, et d'Ercesinde, autrement Ermentrude, qui tirait son origine de l'une des premières noblesses des Wisigoths, en Languedoc. Il fut élevé avec beaucoup de soin dans la piété et les lettres ; et l'inclination qu'il avait pour la vertu, jointe à son humeur paisible, le fit renoncer à la profession des armes et aux emplois de la cour, pour se consacrer au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Il passa plusieurs années dans les exercices d'une vie retirée et tranquille, jusqu'à ce que l'Eglise de Térouane étant venue à vaquer par la mort de son évêque, Erkembald, il fut choisi pour remplir sa place l'an huit cent dix-sept. On aurait cru que Dieu ne l'eût fait élever sur ce siége que pour faire éclater les vertus que Folcuin semblait avoir dérobées jusqu'alors au public par l'humilité et la modestie dont il faisait profession. Il commença par donner à son peuple les exemples de ce qu'il avait à lui enseigner, et il travailla avec une assiduité infatigable à rétablir la pureté des mœurs avec celle de la foi dans sa ville et son diocèse qui, étant d'une grande étendue, mais presque ruiné par les courses des barbares, donnait beaucoup d'exercice à sa charité pastorale. Il était rigide observateur de la discipline des saints Canons ; mais il tempérait sa sévérité par une grande douceur, qui lui faisait tenir un milieu salutaire entre deux extrémités également dangereuses. Sa sollicitude épiscopale ne lui faisait point renfermer ses soins dans les bornes de son diocèse. Il ne s'intéressait pas moins à tout ce qui pouvait contribuer au bien des autres et à l'utilité de toute l'Eglise, comme il a paru dans les conciles et les autres assemblées du clergé qui se sont tenues de son temps. Outre la part qu'il eut aux règlements publics de tous ces synodes, il en fit encore de particuliers pour les divers états de ceux qui étaient soumis à sa conduite.

Digitized by Google

Il fit la translation des reliques de saint Omer, le plus célèbre de ses prédécesseurs, dont il sauva le corps des mains de l'abbé de Saint-Quentin, en Vermandois, qui l'était venu enlever par la force des armes. Cet abbé, nommé Hugues, fils de Charlemagne, et par conséquent cousin de notre saint évêque issu de germain, était chanoine et non religieux. Il fut tué l'année suivante au siége de Toulouse avec Ricbold, abbé de Saint-Riquier, étant officier de l'armée du roi Charles le Chauve, son neveu ; et il eut pour successeur, dans l'abbaye de Sithieu, ou de Saint-Bertin, dont il avait été aussi abbé, Adalard, chanoine de Saint-Omer. Ce fut vers le commencement de l'administration de ce nouvel abbé que saint Folcuin, prévoyant l'incursion des Normands, et craignant d'ailleurs les voleurs de reliques, qui exerçaient dès lors leurs pieux brigandages avec beaucoup d'impunité, tranféra le corps de saint Bertin, fondateur de Sithieu, et, pour l'ôter à la vue du public, il le cacha fort avant en terre sous l'autel de l'église de Saint-Martin : ce qu'il couvrit de la cérémonie d'une translation solennelle qu'il célébra le 16 juillet de l'an 846.

LE BIENHEUREUX JEAN LE DÉCHAUSSÉ,

FRÈRE MINEUR.

Dès l'année 1216, le séraphique Patriarche ne consultant que son zèle pour la gloire de Dieu, avait envoyé de ses disciples dans différentes parties de l'Europe, et s'était réservé de venir prêcher à Paris. Nous avons vu dans sa vie qu'il s'était appliqué avec succès à la langue française : ce qui seul aurait pu le déterminer à choisir Paris, par préférence à toute autre ville ; mais la dévotion qu'on avait dans cette capitale, envers l'auguste Sacrement de nos autels, était un attrait pour sa piété, et devint le principal motif qui lui fit prendre la résolution de s'y rendre.

Cependant l'Ordre, encore au berceau, avait des ennemis : le cardinal Hugolin, qui chérissait François et qui était le protecteur de son Institut, l'en avertit et lui conseilla de ne point quitter l'Italie, où il jugeait sa présence nécessaire. Le saint Patriarche se rendit à ses raisons et nomma pour la France trois de ses

Digitized by Google

disciples : Pacifique, de la Marche-d'Ancône, Ange et Albert, tous deux de Pise.

Dans la suite, François députa un plus grand nombre de prédicateurs, qui se partagèrent les provinces de France : celle de Bretagne échut au bienheureux Jean, qui s'y acquit une excellente réputation par ses vertus, et par l'onction et le zèle qu'il apportait dans l'enseignement des vérités de la foi.

Jean posséda dans un degré éminent toutes les qualités qui constituent le parfait religieux : la chasteté, la pauvreté, l'humilité et l'obéissance. Il exerça toute sa vie la pénitence la plus austère, et le surnom de *Déchaussé* qu'on lui donna, vient de ce qu'il allait pieds-nus en quelque saison que ce fût, et dans les chemins les plus âpres.

On ignore le temps où il arriva en Bretagne ; mais il paraît qu'il y avait fait un fort long séjour, lorsqu'il mourut à Quimper le quatorzième jour de décembre de l'an 1232, dans le couvent des Frères-Mineurs, érigé sous l'invocation de sainte Magdelaine. On l'inhuma dans la chapelle de Saint-Antoine, que l'on entoura d'une grille de fer, à cause de la foule qui s'y rendait et qui est devenue célèbre par les guérisons miraculeuses qui s'y opèrent depuis que le bienheureux Jean y repose.

Les Bretons, et particulièrement ceux d'entre eux qui sont travaillés de douleurs de tête, ont une grande confiance dans les mérites de ce bienheureux.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE BONACORSI,

SERVITE.

Lorsque saint Philippe Béniti prêchait à Pistoie pour apaiser les troubles excités par les Gibelins, sa parole produisit des effets merveilleux ; plusieurs de ses auditeurs, touchés de la grâce, se convertirent à l'heure même et se réconcilièrent sincèrement avec leurs ennemis. Telle était la puissance de la foi dans ce siècle, qu'on pouvait bien oublier les préceptes de l'Evangile et mener une vie opposée à ses maximes, mais qu'on n'allait pas jusqu'à l'incrédulité, et que la parole de Dieu finissait souvent par

Digitized by Google

remuer et ramener à la vertu les cœurs qui semblaient le plus endurcis. C'est ce qu'éprouva Bonacorsi dans cette rencontre. Personne ne profita mieux que lui du sermon de saint Philippe, qu'il venait d'entendre. Pénétré de douleur à la pensée des crimes qu'il avait commis, il alla se jeter aux pieds du prédicateur, et, sans écouter le respect humain, il lui en fit publiquement l'aveu, lui demandant la faveur d'être admis dans son ordre et d'en recevoir l'habit. L'homme de Dieu l'embrassa tendrement et lui promit de satisfaire sa demande à deux conditions : la première, qu'il se réconcilierait avec tous ses ennemis et principalement avec les partisans de la faction opposée, qu'il avait si cruellement traités ; la seconde, qu'il réparerait tout le dommage qu'il avait causé pendant le cours de la guerre civile. Le nouveau pénitent promit tout et remplit fidèlement sa promesse. S'étant prosterné devant tout le peuple, il demanda publiquement pardon à ses concitoyens du mal qu'il leur avait fait et les sollicita de lui accorder sa grâce. Malgré son orgueil et sa fierté, il alla voir ses plus mortels ennemis, et souffrit patiemment les rebuts de plusieurs d'entre eux. Ses restitutions surpassèrent de beaucoup les injustices dont il s'était rendu coupable. Après une confession publique de ses désordres, il reçut l'habit des Servites et donna par cette démarche éclatante un exemple de générosité chrétienne qui porta plusieurs pécheurs à se convertir [1]. Bonacorsi, qui, pour exprimer la joie qu'il ressentait de son retour à Dieu, avait pris le surnom de Bonaventure, se hâta de se rendre au mont Senario, où il fit de si grands progrès dans la vertu que saint Philippe le proposait aux autres religieux pour modèle. Il se livrait sans relâche aux jeûnes, aux veilles et à la prière. Sa pratique favorite était de méditer souvent sur la mort

[1] Entre ceux que son exemple fit rentrer dans la voie du salut, le plus remarquable peut-être, fut Ubald d'Adimari, noble Florentin et l'un des chefs les plus furieux de la faction Gibeline. Le généreux sacrifice de Bonacorsi le toucha et il résolut de l'imiter. Ayant été admis dans l'ordre des Servites par saint Philippe en 1280, il se retira au mont Senario qu'habitaient encore les saints fondateurs de son institut, et y pratiqua de grandes austérités. Ses vertus éminentes lui procurèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Devenu le compagnon de saint Philippe, il partagea les travaux apostoliques de cet illustre serviteur de Dieu qui lui donna toute sa confiance et le choisit pour son confesseur. Après la mort de

Digitized by Google

dont la pensée est si salutaire et si négligée de la plupart des chrétiens. Devenu ministre de Jésus-Christ par le sacerdoce, le serviteur de Dieu établit à Pistoie, sous la direction de saint Philippe, une congrégation appelée *des Pénitents de Sainte-Marie*, et dans la même ville, ainsi que dans plusieurs autres, des maisons pour les Sœurs du Tiers-Ordre des Servites. Rarement séparé de saint Philippe, Bonaventure, sous la conduite de ce grand maître de la vie spirituelle, y fit tant de progrès, qu'après la mort de ce Saint, le général qui lui succéda lui confia les affaires les plus importantes de l'ordre et lui donna successivement plusieurs couvents à gouverner en qualité de supérieur. Il s'acquitta de ces emplois de la manière la plus édifiante et la plus utile à ses religieux.

Non content de diriger ses frères dans les voies de la perfection religieuse avec prudence et sagesse, le serviteur de Dieu travaillait avec un saint zèle au salut des peuples ; il fit entrer un grand nombre de pécheurs dans les sentiers de la pénitence et porta d'autres âmes à mener une vie plus parfaite. Pendant qu'il était prieur du couvent de Montépulciano, l'évêque de cette ville, qui avait en lui beaucoup de confiance, le chargea de recevoir les vœux de sainte Agnès, célèbre religieuse Dominicaine, de lui donner le voile et de gouverner le monastère que cette sainte fille avait fondé. Les habitants de Montépulciano et d'Orvieto, ainsi que des lieux d'alentour, avaient tant de vénération pour Bonaventure, que, dès son vivant, ils l'appelaient ordinairement *le Bienheureux*. Il mourut à Orvieto en l'année 1315, et fut enterré dans l'église de son Ordre, sous l'autel de la Très-Sainte Vierge. Les miracles opérés à son tombeau et le concours du peuple qui venait honorer ses reliques depuis un temps immémorial, déterminèrent le Pape Pie VII à approuver son culte le 23 avril 1822.

celui-ci, Ubald revint au mont Senario, où il passa le reste de ses jours dans la pratique de la pénitence, et d'une humilité d'autant plus remarquable qu'il avait l'esprit cultivé, et joignait à une rare prudence beaucoup de capacité. Plusieurs miracles qu'il opéra pendant sa vie devinrent autant de preuves de sa sainteté. Des membres de son illustre famille, touchés de ses exemples, entrèrent dans l'ordre des Servites auquel ils donnèrent un nouvel éclat. Le bienheureux mourut à l'âge de plus de soixante-six ans le 9 avril 1315. Le Pape Pie VII approuva son culte le 31 mars 1821. Il est honoré dans son ordre le jour de sa mort.

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE MÈRE BLANCHE DE BALLON,

FONDATRICE DES BERNARDINES RÉFORMÉES.

Louise-Blanche Thérèse de Ballon, fondatrice des religieuses Bernardines réformées, des congrégations de la Divine Providence et de saint Bernard, en France et en Savoie, fille de Charles-Emmanuel de Ballon, gentilhomme de la chambre du duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier, et qui fut dans la suite ambassadeur de ce prince en France et en Espagne, naquit en 1591, au château de Vanchi, à cinq lieues de Genève, et à égale distance d'Annecy.

Dès sa plus tendre enfance, ses parents la consacrèrent à Dieu et la mirent à l'âge de sept ans, dans l'abbaye de Sainte-Catherine, de l'Ordre de Citeaux, dont l'abbesse était sa parente. On lui donna l'habit de l'Ordre ; suivant l'usage de ce monastère. Sa piété croissant avec son âge, elle fut admise au noviciat du consentement de ses parents qui étaient eux-même pleins de piété. A l'âge de seize ans, elle fit profession ; ses parents désirèrent que, pour l'édification de leur famille, une cérémonie si touchante se fit dans leur maison. Donc Nicolas de Rhides, abbé régulier de Tamiers, et vicaire général de l'abbé de Citeaux, reçut les vœux de la jeune religieuse. Après sa profession elle se hâta de sortir de la maison paternelle, où l'on voulait la retenir quelques jours, et s'enferma dans son couvent. Saint François de Sales, qui était de sa famille, ne contribua pas peu à ses progrès dans sa spiritualité.

Le saint évêque de Genève ayant été prié par l'abbé de Citeaux de travailler à la réforme du monastère de Sainte-Catherine, qui était dans son diocèse, et où l'on n'observait plus ni règle, ni discipline, entreprit cette réforme en 1608. Louise Ballon, qui en avait déjà conçu le projet, le vit exécuter avec plaisir. Son exemple engagea quatre autres religieuses à l'embrasser. Ces cinq personnes jetèrent les fondements de la réforme, en 1622, à Rumilli, petite ville de Savoie : le 8 septembre, elles prirent possession de leur chapelle ; et le 21 du même mois, elles se revê-

Digitized by Google

tirent de l'habit de la réforme. Elles commencèrent alors un nouveau genre de vie. Elles récitaient l'office au chœur; elles observaient un silence exact; seulement après les repas, elles se permettaient un entretien d'une heure pour se récréer. Louise Ballon, d'une voix unanime, fut élue supérieure. Elle écrivit à Saint-François de Sales, pour lui demander sa permission de prendrendre le nom de Filles de la Providence: le prélat voulut qu'elles attendissent encore un an, pour voir si elles se rendraient dignes de ce titre. Ce terme étant expiré, elles prirent le nom, qui leur fut confirmé par Jean-François de Sales, successeur du saint évêque de Genève ; mais le peuple a continué de les appeler les religieuses Bernardines réformées. Leur nombre devint bientôt considérable; elles acquirent une grande maison à Rumilli, dans laquelle elles se transportèrent le 24 mai 1624.

La Mère Ballon fit ensuite un voyage à Grenoble; elle y mit la réforme dans un monastère, dont elle fut élue supérieure. Il fut permis à ces religieuses de manger de la viande trois fois la semaine, de porter du linge, et se servir de matelas et de tours de lits. Elles voulurent se soustraire à la juridiction des Pères de l'ordre de Citeaux ; et malgré les obstacles qu'on leur opposa, elles obtinrent, en 1628, un bref du Pape Urbain VIII, qui les mettait sous la juridiction des ordinaires des lieux où elles s'établiraient.

La Mère Ballon étendit son zèle dans différents lieux où elle fit divers établissements. Elle en fit deux en France, l'un à Vienne en Dauphiné; l'autre à Lyon, qui furent suivis peu après de ceux de Toulon et de Marseille. Les constitutions de ces religieuses furent imprimées en 1631, et approuvées par le souverain pontife en 1634. La Mère de Ponçonas, autre religieuse, remplie de zèle, vint à Paris pour y faire un nouvel établissement; elle fit réimprimer les constitutions de la Mère Ballon ; mais elle prit la liberté d'y faire quelques changements. La Mère Ballon en fut choquée, la division se mit entre les deux religieuses. La querelle fut poussée avec chaleur de part et d'autres, l'avantage demeura à la Mère de Ponçonas, qui fit tant par ses cabales, que

Digitized by Google

les religieuses de Rumilli déposèrent la Mère de Ballon ; mais celles de Marseille la consolèrent de cette disgrâce, en la choisissant pour supérieure. Elle n'y resta pas longtemps ; l'activité de son zèle la conduisit en différents lieux, où elle fit encore plusieurs fondations. Elle termina enfin sa carrière au monastère de Seissel, le 14 décembre 1668, âgée de soixante-dix-sept ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME-DE-LA-COLOMBE.

Notre-Dame-de-la-Colombe est située près de Bologne en Italie; ce sanctuaire élevé par suite d'un vœu par une dame bolonaise nommée Ricciola Galucci, doit son nom à une circonstance assez singulière. Pendant que la dame fondatrice cherchait le lieu où l'on devait fonder la chapelle, on aperçut une colombe qui tournoyait au dessus du sol et s'abaissait à chaque instant pour déposer une buchette, lesquelles réunies formèrent un rond. On crut que la très-sainte Vierge indiquait cette place et cette forme pour l'édifice, qu'on voulait lui dédier et on s'y conforma. On fut assuré qu'on ne se trompait pas, quand la chapelle fut consacrée par Victor, évêque de Bologne, par la multitude de grâces qui y furent obtenues de l'auguste Mère de Dieu.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Alexandrie, saint Héron, saint Arsène, saint Isidore et saint Dioscore, enfant. Le juge, faisant tourmenter les trois premiers de différentes manières, pendant la persécution de Dèce, et les trouvant animés d'une même constance, il les fit livrer aux flammes ; mais Dioscore, après avoir souffert diverses flagellations, fut renvoyé, par une permission divine, pour la consolation des fidèles.

[1] DECIMO NONO KALLENDAS JANUARII.

Alexandriæ sanctorum Martyrum Heronis, Arsenii, Isidori, et Dioscori pueri : quorum tres primos Judex in persecutione Deciana variis tormentis dilanians, cum pari constantia videret armatos, tradi ignibus jubet : Dioscorus vero multipliciter

Digitized by Google

A Antioche, fête de saint Druse, saint Zozime et saint Théodore, martyrs.

Le même jour, martyre de saint Juste et de saint Abonde, qui, sous l'empereur Numérien et le président Olybrius, furent jetés dans le feu. En étant sortis sans atteinte, ils furent frappés du glaive.

A Reims, supplice de saint Nicaise, évêque, de sainte Eutropie, vierge, sa sœur, et de leurs compagnons, martyrs, qui furent immolés par des barbares ennemis de l'Eglise.

En l'île de Chypre, fête de saint Spiridion, évêque, qui fut l'un des confesseurs que Galère-Maximien condamna aux mines, après leur avoir fait arracher l'œil droit et couper le jarret gauche. Ce saint fut célèbre par le don de prophétie et l'éclat de ses miracles, et dans le concile de Nicée, il vainquit et convertit à la foi un philosophe païen qui insultait la religion chrétienne.

A Bergame, saint Viateur, évêque et confesseur.

A Pavie, saint Pompée, évêque.

A Naples en Campanie, saint Agnel, abbé, célèbre par le don des miracles, qui, pendant que la ville était assiégée, fut vu souvent la délivrer des ennemis avec l'étendard de la croix.

A Milan, saint Matronien, ermite.

flagellatus, divino nutu ad consolationem fidelium dimissus est. — Antiochiæ natalis sanctorum Martyrum Drusi, Zosimi, et Theodori. — Eodem die passio sanctorum Justi et Abundii, qui sub Numeriano Imperatore et Olybrio Præside in ignem injecti, cum evasissent illæsi, gladio percussi sunt. — Rhemis passio sanctorum Nicasii Episcopi, Eutropiæ Virginis sororis ejus, et Sociorum Martyrum, qui a barbaris Ecclesiæ hostibus cæsi sunt. — In Cypro insula natalis beati Spiridionis Episcopi, qui unus fuit ex illis Confessoribus, quos Galerius Maximianus, dextro oculo effosso, et sinistro poplite succiso, ad metalla damnaverat. Hic prophetiæ dono et signorum gloria inclytus fuit, et in Nicæno Concilio philosophum ethnicum Christianæ religioni insultantem devicit, et ad fidem perduxit. — Bergomi sancti Viatoris Episcopi et Confessoris. — Papiæ sancti Pompéji Episcopi. — Neapoli in Campania sancti Agnelli Abbatis gratia miraculorum illustris, qui obsessam urbem sæpe visus est Crucis vexillo ab hostibus liberare. — Ubedæ in Hispania sancti Joannis a Cruce Confessoris, in Carmelitarum reformatione sanctæ Theresiæ socii, cujus Festum agitur octavo Kalendas Decembris. — Mediolani sancti Matroniani Eremitæ.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Ursicin, évêque de Cahors.

Sainte Droside, vierge martyre à Antioche, louée par saint Jean Chrysostôme.

Sainte Aspédie, martyre citée dans le Martyrologe de saint Jérôme.

Saint Lupicin, évêque de Vienne en Dauphiné, au quatrième siècle.

Saint Duse et saint Lucien, martyrs à Tripoli avec quatre autres.

Saint Eguigner, appelé aussi Finbar, martyr à Ploudery en Bretagne, avec sainte Piale et quelques autres.

Saint Thyrse, saint Leuce et saint Callinique, honorés ce jour, ont leur mention le 28 janvier.

Saint Florent, diacre de l'Eglise de Reims, martyr avec saint Nicaise.

Saint Samuel, abbé de Calmue en Egypte au quatrième siècle.

Saint Jocond, lecteur dans l'église de Reims, martyr avec saint Nicaise.

Saint Honorat, deuxième évêque de Toulouse.

Saint Sacrèpe, nommé dans le martyrologe de saint Jérôme.

Saint Darius et saint Zozime, Martyrs avec deux autres, à Nicée.

Martyrologe de la dernière persécution.

Benoît Combret, prêtre du diocèse de Clermont en Auvergne, ne fit pas le serment schismatique, fut condamné à la déportation, enfermé près de Bordeaux dans le fort du Hâ, de là transporté malade à l'hôpital Saint-André; il mourut dans cet hôpital, le 14 décembre 1794.

Gabriel Réclus, prêtre du diocèse de Rodez, repoussa le serment, fut arrêté en 1793, conduit à Bordeaux, mis au fort du Hâ, de là transporté malade à l'hôtal Saint-André; il mourut dans cet hôpital le 14 décembre 1794.

Digitized by Google

QUINZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Eusèbe, Evêque de Verceil, martyr. — Sainte Nina ou sainte Chrétienne, Apôtre de l'Ibérie. — Saint Valérien, évêque d'Albenza, martyr. — Sainte Silvie, vierge. — Saint Mesmin, abbé de Mici. — Saint Sanctule, prêtre de Nocéra. — Saint Paul de Latre. — Le bienheureux Adalbéron, évêque de Metz. — Le bienheureux Jean Deschaux, prêtre. — Le Vénérable Arthur Bell, frère mineur, martyr. — Le vénérable Jérôme Baptiste de Sellan de Lanuza, évêque d'Albarasin. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge, Notre-Dame-d'Hanswick, à Malines. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE VERCEIL, MARTYR [1].

Eusèbe, issu d'une famille noble, naquit dans l'île de Sardaigne. On dit que son père mourut en prison pour la cause de Jésus-Christ. Sa mère, nommée Restitute, étant devenue veuve, se retira à Rome. Elle y porta ses deux enfants, savoir, Eusèbe et une fille, l'un et l'autre encore en bas âge [2].

Eusèbe fut élevé dans la pratique de la vertu et dans l'étude des sciences ecclésiastiques. Le Pape Sylvestre l'ordonna lecteur. On ne sait pour quelle raison il fut appelé à Verceil, aujourd'hui dans le Piémont. Il se distingua tellement dans le clergé de cette ville, que, le siége épiscopal étant venu à vaquer, il fut unanimement élu pour le remplir. Il est le premier des évêques de Verceil dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Il est aussi, suivant saint Ambroise, le premier qui ait uni en Occident la vie monastique à la vie cléricale. Renfermé dans la ville avec son

[1] Tiré des Pères et des historiens ecclésiastiques du quatrième siècle. Voyez Tillemont, *t. VII*; Ughelli. *Ital. sacr.*, *t. IV*, *p.* 1044; Fleury, *l.* 13, *n.* 14, 16, 41, *l.* 15, *n.* 30; Ceillier, *t. V*, *p.* 440; Orsi, *l.* 14. Nous avons des actes Mss. du saint évêque, sous le titre de *Passio S. Eusebii Verc.* Il y en avait un bel exemplaire dans la bibliothèque des Bénédictins de Saint-Pierre ou de Saint-Pair, à Chartres.

[2] S. Ambr., *ep.* 63, *p.* 1038. S. Hier., *Catal.*, *c.* 96.

Digitized by Google

clergé, il pratiquait les mêmes exercices que les moines d'Orient. Les clercs habitaient la même maison que leur pasteur. Nuit et jour ils s'appliquaient à combattre les ennemis du salut; leur continuelle occupation était de louer Dieu ; ils n'avaient d'autre désir que de se rendre le ciel propice par la ferveur de leurs prières. Ils joignaient à ces exercices la lecture ou le travail des mains. « Quoi de plus admirable qu'une pareille vie, s'écrie saint Ambroise ! on n'y a rien à craindre ; tout est digne d'imitation ; on y est dédommagé de l'austérité des jeûnes par la paix et la tranquillité de l'âme ; on y est soutenu par l'exemple ; ce qui coûte le plus à la nature devient facile par l'habitude ; on y goûte des délices ineffables dans la pratique de la vertu ; on n'y est ni troublé par l'embarras des affaires, ni distrait par le tumulte du monde, ni importuné par des visites inutiles, ni dissipé par le commerce du monde. » Le but que se proposait le saint évêque, était de former de dignes ministres de Jésus-Christ. Sa conduite fut justifiée par le succès. Plusieurs églises voulurent être gouvernées par ses disciples, et l'on vit sortir de son clergé un grand nombre de saints prélats, aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières.

Il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à l'instruction de son troupeau, et il tâchait d'inspirer à tous l'amour des saintes maximes de l'Evangile. Plusieurs, touchés de ses exhortations, se consacrèrent à Dieu dans l'état du célibat. En peu de temps, toute la ville de Verceil parut embrasée de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre. Les pécheurs convaincus par la force de la vérité que le saint évêque annonçait, persuadés par la douceur et la charité dont toute sa conduite portait l'empreinte, animés surtout par ses exemples, s'empressaient de quitter leurs désordres, et s'excitaient les uns et les autres à la ferveur dans le service de Dieu. Mais sa sainteté serait restée imparfaite, si elle n'eût point été éprouvée par les persécutions.

Les ariens, soutenus par l'autorité de l'empereur Constance dévoué à leur parti, exerçaient partout les plus grandes violences. En 354, Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari furen

Digitized by Google

députés par le Pape Libère vers ce prince, qui était venu passer l'hiver à Arles dans les Gaules, pour lui demander la convocation d'un concile où l'on pût agir en liberté [1]. Constance parut acquiescer à cette demande. La tenue du concile fut indiquée à Milan en 355. L'empereur était alors dans cette ville. Eusèbe voyant que tout se ferait avec violence, et que les ariens seraient les plus puissants, quoique les évêques catholiques fussent les plus nombreux, refusa d'assister au concile. Mais le Pape Libère, ainsi que Lucifer de Cagliari, Pancrace et Hilaire ses légats, le pressèrent de s'y rendre [2], pour résister aux ariens, comme saint Pierre avait résisté à Simon le Magicien. Lorsqu'il fut arrivé à Milan, les ariens qui le craignaient, l'empêchèrent pendant dix jours de paraître au concile. A la fin il y fut admis. Il présenta d'abord le symbole de Nicée, et demanda que tous les évêques le souscrivissent comme une règle de foi, avant d'entamer l'affaire de saint Athanase. Il en a agi ainsi, parce que le but principal des hérétiques était de faire condamner, s'il était possible, cet illustre défenseur de la foi. Saint Denys de Milan se mit en devoir de souscrire ; mais Valens, évêque de Murcie, le plus furieux des ariens, lui arracha la plume des mains et déchira le papier. Des hérétiques, pour empêcher que la proposition de souscrire le symbole de Nicée ne fût accueillie, transférèrent le concile dans le palais de l'empereur. On n'y parla plus de la souscription si redoutée par les ariens et on s'occupa uniquement de l'affaire de saint Athanase. Plusieurs catholiques, gagnés par les ariens, ou intimidés par les menaces de l'empereur, signèrent la sentence qui fut prononcée contre ce saint évêque. Saint Denys de Milan signa aussi la condamnation de saint Athanase, mais à condition que les ariens recevraient la foi de Nicée. Saint Eusèbe de Verceil découvrit le piége. Quand on lui proposa de signer, il objecta qu'il ne pouvait le faire après saint Denys, qui était plus jeune que lui et son fils [3]. Les ariens consentirent qu'on effaçât

[1] **Liber.**, *ep.* 5, 6.

[2] **Sulpic. Sev.** ; S. Athan. ; S. Hilar.

[3] **Voyez** le récit de ce qui se passa alors, dans l'auteur anonyme du onzième sermon **attribué** à saint Ambroise, et dans Tillemont, *t. VII.*

Digitized by Google

le nom de saint Denys, pour lever la difficulté. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent et saint Eusèbe et saint Denys refuser constamment leur signature. L'empereur les fit venir l'un et l'autre, avec Lucifer de Cagliari, et les pressa de condamner Athanase. Ils lui représentèrent que cet évêque était innocent, et qu'après tout on ne pouvait le condamner sans l'entendre. « Je suis son accusateur, dit Constance, et vous devez m'en croire sur ma parole. — Il n'est point ici question, lui répondirent-ils, d'une affaire civile, sur la décision de laquelle l'opinion de l'empereur doit influer. — Ma volonté, reprit Constance, doit passer pour règle ; les évêques de Syrie le reconnaissent ; obéissez, ou vous serez exilés. » Les évêques lui ayant représenté qu'un jour il rendrait compte de l'usage qu'il aurait fait de sa puissance, il entra dans une si grande colère, qu'il voulait les condamner à mort ; il se contenta de les exiler. Des officiers pénétrèrent dans le sanctuaire, les enlevèrent du pied de l'autel, et les conduisirent dans les différents lieux désignés pour leur exil. Saint Denys fut envoyé en Cappadoce où il mourut. Il est nommé sous le 25 de mai dans le Martyrologe romain. On conduisit Lucifer de Cagliari à Germanicie, ville de Syrie, qui avait pour évêque Eudoxe, fameux arien. Eusèbe fut exilé à Scythopolis en Palestine, où l'évêque Patrophile, qui était également arien, eut la liberté de le traiter comme il le jugerait à propos. Les chaînes et les souffrances ne fermèrent point la bouche aux confesseurs ; ils servirent l'Eglise en confondant les hérétiques. Le Pape Libère leur écrivit pour les féliciter de l'honneur qu'ils avaient de souffrir pour Jésus-Christ, et pour les exhorter à rester constamment attachés à la foi.

Eusèbe logea d'abord dans la maison du comte Joseph ; il y fut visité par saint Epiphane et par d'autres pieux catholiques. Ce fut là aussi qu'il reçut les députés de Verceil qui lui apportèrent des secours pour subsister. Il ne put retenir ses larmes en apprenant que son troupeau détestait l'hérésie et qu'il était docile aux instructions des prêtres qu'il avait nommés pour gouverner son diocèse en son absence. Il donna une partie de ce qu'on lui avait apporté aux pauvres et à ceux qui souffraient

Digitized by Google

avec lui pour la défense de la foi ; mais il était réservé pour de plus grandes épreuves.

Le comte Joseph étant mort, les ariens et les officiers de l'empereur ne gardèrent plus de mesures à son égard, ils l'accablèrent d'outrages, et le traînèrent par terre renversé sur le dos ; puis, l'ayant renfermé dans une petite chambre ils lui firent souffrir pendant quatre jours les plus cruels traitements, dans la vue de lasser sa patience. Ils défendirent à ses diacres et à toute autre personne de le visiter. Les mauvais traitements dont nous venons de parler n'arrachèrent pas une plainte au saint évêque ; mais lorsqu'il se vit abandonné et privé de toute espèce de consolation, il écrivit à Patrophile une lettre dont l'inscription était conçue en ces termes : « Eusèbe, serviteur de Dieu, et les autres « serviteurs de Dieu qui souffrent avec moi pour la foi, à Patro- « phile, geôlier, et à ses officiers. » Après avoir rapporté en peu de mots ce qu'il avait souffert, il demandait qu'on permît du moins à ses diacres de venir le voir. Les ariens lui accordèrent enfin la liberté de retourner dans son logement. Il n'avait point mangé depuis quatre jours. Environ un mois après, les ariens revinrent armés de bâtons, percèrent la muraille de sa maison, et le conduisirent dans un cachot avec un prêtre nommé Tégrin. Non contents de s'être emparés de tout ce qu'il avait, ils firent encore renfermer dans les prisons publiques, les prêtres, les moines et les religieuses qui pensaient comme le saint confesseur, il écrivit de son cachot à son troupeau ; nous avons encore sa lettre, et Baronius l'a publiée. Ses souffrances s'augmentèrent chaque jour, jusqu'au moment où l'on changea le lieu de son exil. On l'envoya de Scythopolis en Cappadoce, et quelque temps après il fut conduit dans la Haute Thébaïde en Egypte. Nous avons aussi une lettre qu'il écrivit de là à Grégoire, évêque d'Elvire. Il l'y exhorte à s'opposer courageusement à Osius qui avait eu le malheur de tomber dans l'erreur, ainsi qu'à tous ceux qui avaient abandonné la foi de l'Eglise, et de ne point craindre la puissance des princes. Il y marque un grand désir de terminer sa vie dans les souffrances, afin de mériter d'être glorifié dans le royaume de Dieu. Cette lettre, qui est fort courte, prouve qu'Eu-

Digitized by Google

sèbe joignait le zèle d'un saint pasteur à la fermeté d'un martyr.

Constance étant mort sur la fin de l'année 371, Julien l'Apostat permit aux évêques exilés de retourner dans leurs diocèses. Eusèbe quitta la Thébaïde, et se rendit à Alexandrie, pour concerter avec saint Athanase les moyens de remédier aux maux qui affligeaient l'Eglise. Il souscrivit après saint Athanase au concile qui se tint en cette ville en 362, et où il fut décidé que les évêques qui avaient été trompés par les ariens, surtout à Rimini, et qui étaient repentants de leur faute, conserveraient leurs dignités. Il alla d'Alexandrie à Antioche, pour travailler à l'extinction du schisme qui troublait l'église de cette ville, et que Lucifer de Cagliari venait encore d'augmenter en ordonnant Paulin évêque. Il refusa de communiquer avec Paulin, et se hâta de sortir d'Antioche. Lucifer, piqué de sa conduite, refusa de son côté de communiquer avec Eusèbe et avec tous ceux qui, dans le dernier concile d'Alexandrie, avaient reçu les évêques précédemment trompés par les ariens, et les avaient laissés sur leurs siéges. Telle fut l'origine du schisme de Lucifer, qui perdit par son orgueil, le fruit de tout ce qu'il avait fait et souffert pour la cause de Jésus-Christ.

Saint Eusèbe, revenant de l'Orient, passa par l'Illyrie. Il confirmait dans la foi ceux qui étaient chancelants, et ramenait à la sainte doctrine ceux qui s'égaraient. A son retour, l'Italie quitta ses habits de deuil, suivant l'expression de saint Jérôme. Il se joignit à saint Hilaire de Poitiers, et tous deux combattirent l'arianisme. Ils dirigèrent principalement les efforts de leur zèle contre Auxence de Milan ; mais cet hérétique trouva le moyen de gagner la faveur de Valentinien, et de se soutenir avec la protection de ce prince.

Eusèbe mourut le premier août vers l'an 370. Il est qualifié martyr dans deux anciens panégyriques composés en son honneur, et imprimés dans l'appendice des œuvres de saint Ambroise. Il ne reste plus de ces ouvrages que les trois lettres que nous avons citées. On voit dans la cathédrale de Verceil un ancien manuscrit de l'évangile de saint Matthieu et de saint Marc, qu'on dit être de la propre main du saint évêque, et que le roi Béren-

Digitized by Google

ger fit couvrir de plaques d'argent il y a près de huit cents ans. On garde dans la cathédrale de la même ville la châsse qui renferme le corps de saint Eusèbe. La fête de ce Saint est marquée au 15 décembre dans le bréviaire romain, sans doute à cause de la translation de ses reliques qui se fit en ce jour; mais on lit son nom sous le premier d'août dans les anciens calendriers.

(GODESCARD).

SAINTE NINA OU SAINTE CHRÉTIENNE,

APOTRE DE L'IBÉRIE [1].

Sainte Nina, saluée *apôtre de l'Ibérie* par tous les historiens orientaux, fut destinée de Dieu pour être la conductrice de tout un peuple. De même que plus tard Clotilde, Berthe, Théodelinde, Hedwige, elle entraîna à sa suite la nation ibérienne comme enchantée et lui traça les voies par lesquelles elle devait marcher. Aussi a-t-elle reçu de ses contemporains le glorieux surnom d'*Illuminatrice*, comme saint Grégoire, l'apôtre de l'Arménie, a été surnommé l'Illuminateur.

Sainte Nina vit le jour à Colastra [2], en Cappadoce, vers la fin du IIIe siècle, dit la chronique d'Ibérie. Issue d'une noble et illustre famille, elle était, par sa mère, proche parente du patriarche de Jérusalem et nièce, par son père, du grand martyr saint Georges, si célèbre encore aujourd'hui dans tout l'Orient. Donné par Nina pour protecteur à tout le pays, ce grand Saint transmit à la nation sa vaillance militaire, l'énergie de sa foi et son héroïsme de martyr en même temps que son nom [3].

Zabulon, son père, riche seigneur et brave guerrier, avait, dit la légende, mis son épée au service des armées impériales.

[1] Nous devons cette remarquable étude historique sur une Sainte, jusqu'ici trop peu connue, à un savant religieux de la Compagnie de Jésus, le Père Auguste Daras, qui a longtemps habité l'Orient. (E. D.)

[2] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 90.

[3] On a cherché plusieurs origines au nom de Géorgie. La plus probable est qu'il vient de saint Georges, si célèbre dans tout l'Orient et particulièrement honoré en Ibérie. Aujourd'hui encore plus de cinquante paroisses de Géorgie sont sous le patronage du *grand martyr*, comme on l'appelle dans tout l'Orient.

Digitized by Google

Si nous en croyons le chroniqueur ibérien, Zabulon se signala dans les légions du Rhin et contribua à repousser au delà du fleuve les peuplades franques. C'est probablement à Rome qu'il embrassa le christianisme. Au retour de ses expéditions, il épousa la sœur du patriarche de Jérusalem, Suzanne, jeune chrétienne, ornée de tous les dons du cœur et de l'esprit.

L'épouse de Zabulon mit au monde Nina, cette enfant de bénédiction, et l'éleva à l'ombre des autels, dans la crainte et l'amour de Dieu. Dès l'âge de sept ans, le plus grand bonheur de l'enfant était de répandre d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres et de relever leurs âmes par la pensée du ciel.

La jeune vierge n'avait encore que douze ans, quand ses parents vendirent tous leurs biens pour les distribuer aux pauvres, à l'exemple des premiers chrétiens, et la conduisirent à Jérusalem, près du tombeau du Sauveur [1]. Là, Zabulon, grand serviteur de Dieu, sentant l'appel d'en haut, dit généreusement adieu à sa jeune épouse et à sa Nina bien-aimée, demanda la bénédiction du patriarche et se retira près du Jourdain, dans une solitude, pour y vaquer au jeûne, au silence et à toutes sortes d'austérités [2]. C'était le moment où les déserts d'Orient commençaient à se remplir de solitaires qui y cherchaient un refuge contre la corruption romaine.

Le patriarche de Jérusalem confia à des parentes la mere de notre Sainte. Pour Nina, elle fut recueillie par l'arménienne Nicéphora, qui, pendant deux années, lui enseigna soigneusement la religion du Christ. Docile à ces pieuses leçons, la jeune vierge parvint bientôt à une connaissance approfondie des choses de la foi. Très-habile dans l'art de guérir, elle connaissait, dit la chronique ibérienne, l'arménien, le grec, le latin et l'hébreu. Elle écoutait avec délices le long récit des souffrances et de la Passion du Seigneur Jésus. Elle ne pouvait se lasser d'entendre, dans ses moindres détails, l'histoire de son crucifiement, de sa sépulture, les merveilles de sa résurrection et de sa glorieuse ascension. Un

[1] *Chronique arménienne*, p. 20.
[2] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 98.

Digitized by Google

jour. Nicéphora avait longuement entretenu sa jeune protégée des instruments qui avaient servi à la Passion du Sauveur, des clous, de la lance, du linceul et du suaire, du roseau et de la couronne d'épines. « Et la robe sans couture, qu'est-elle devenue? demanda l'enfant. — Elle a été le partage des heureux habitants de Mtzkhet, répondit l'Arménienne. — Mais où est cette ville de Mtzkhet ! reprit vivement la jeune fille. — Elle est au pays des Ibériens, mon enfant, et ce pays est encore enseveli dans les ténèbres de l'erreur. — Pauvres Ibériens! dit Nina; ah! s'ils connaissaient le trésor qu'ils possèdent [1] ! »

Dès ce moment, toutes les pensées, toutes les affections de la bienheureuse se portèrent vers la lointaine Ibérie. Un immense amour pour la Passion d'un Dieu fait homme l'entraînait, elle, faible enfant, vers un peuple sauvage et inconnu, au-devant de la tunique sans couture, comme plus tard saint Louis partira pieds nus à vingt-quatre ans, au-devant de la couronne d'épines.

La légende de la sainte tunique est tellement liée à l'histoire de sainte Nina que le lecteur nous pardonnera d'interrompre notre récit pour exposer ce que nous trouvons dans les plus anciennes chroniques de Géorgie, dans la tradition constante de cette Eglise orientale, dans les monuments les plus authentiques de ce peuple où le christianisme a laissé de son passage des traces encore bien profondes.

Cette pieuse et antique tradition de la tunique du Seigneur, tombée entre les mains d'un colon juif, qui l'aurait apportée en Géorgie, a été transmise d'âge en âge, et elle est fidèlement racontée par les historiens nationaux Wakhtang et Wakhoucht, et par les autres chroniqueurs du pays.

Vers le v^e^ siècle, avant Jésus-Christ, un petit groupe de Juifs vint s'établir à Mtskhet [2]. Ces Israélites envoyaient tous les ans une députation choisie pour les représenter à Jérusalem pendant la Pâque. Le bruit des miracles accomplis par le Christ parvint

[1] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 94.

[2] Les descendants de ces Juifs existent encore dans certaines familles de la Géorgie, chez les Élioz., les Guédévanov et d'autres.

Digitized by Google

ainsi en Ibérie, et l'année où le Seigneur Jésus devait souffrir, le choix du chef de la députation tomba sur Elias, de la tribu de Lévi et descendant du grand prêtre Héli. La mère d'Elias, fort pieuse et avancée en âge, supplia son fils de ne point prendre part aux conseils iniques qui se formaient contre le Sauveur, venu en ce monde pour le salut des nations. Elle compatissait même aux souffrances de Jésus, car, au moment suprême où la terre se couvrit de ténèbres et trembla d'horreur à la mort de l'Homme-Dieu, elle s'écria : « Le royaume d'Israël tombe aujourd'hui » et elle expira [1].

Elias assista au supplice de Jésus et acheta d'un soldat romain la tunique sans couture, qui venait d'être tirée au sort. Lorsqu'il revint dans sa ville natale, sa sœur Sidonia, pénétrée des paroles de sa mère mourante, courut à sa rencontre, lui arracha des mains le vêtement sacré et, pressant sur son cœur la sainte tunique, elle tomba morte aux pieds d'Elias [2]. Aucune force humaine ne put arracher à ses embrassements ce gage béni qu'elle était seule digne de toucher, et il fut enterré avec elle dans le jardin royal d'Aderc, l'un des Arsacides, qui régnaient alors en Ibérie. Un cèdre majestueux grandit sur cette tombe et cacha pendant bien des années la place sainte aux regards des hommes [3].

Ce qui donne un certain caractère d'authenticité à cette pieuse légende, c'est l'écusson des rois de Georgie, dont la tunique du Sauveur est la pièce principale. M. de Villeneuve en donne la description dans son ouvrage : il l'a extraite de la Bible géorgienne et des archives nationales de ce vaillant peuple, dont l'histoire n'a été qu'un long combat pour défendre sa foi et où le christianisme a laissé une empreinte ineffaçable.

[1] *Chronique arménienne*, p. 27.

[2] Le chroniqueur assigne trois causes de la mort si inopinée de Sidonia. « C'était d'abord à cause de la mort de Notre-Seigneur, puis parce que son frère avait participé au déicide des Juifs, et enfin parce qu'elle avait appris en même temps la mort de sa mère,

[3] Baron de Haxthausen, *Transcaucasia* passim.

Digitized by Google

Les princes géorgiens [1] portent dans leurs armes à dextre, en haut de l'eau, l'empreinte de la tunique de Notre-Seigneur.

Voici la traduction de l'inscription qui entoure l'image de la sainte relique : « La tunique du Seigneur, qui était issue sans couture. » Ainsi, vers le même temps où Constantin arbore sur ses enseignes le signe de la Rédemption, le roi des rois de la Géorgie met le sort de ses armes sous la protection de la sainte tunique.

Il serait peut-être intéressant pour l'archéologie, dit M. des Ayes [2], de comparer cette tradition nette et suivie des Géorgiens avec les documents vagues que présente, à ce sujet, l'Eglise de Trèves [3].

Nous laisserons parler l'auteur de la *Notice sur la sainte tunique de Trèves* [4] : « Ici, dit-il, se présente l'importante question de savoir ce qu'est devenue la robe du Seigneur après le crucifiement. *Privés de toutes données positives,* nous ne pouvons faire sur ce point que des conjectures plus ou moins probables, en examinant avec soin ce qui se présente de plus naturel et le caractère des personnes qui se trouvaient le plus près des événements. Mathieu de Westminster, chroniqueur de la fin du XIII^e^ siècle, *penche à croire* que la sainte robe fut achetée par Pilate ; puis l'auteur *pense* que la tunique sacrée, échue au soldat, a dû être achetée *peut-être* par saint Jean, *peut-être* par Marie-Madeleine.... *Puis on ignore absolument* ce que devint la sainte robe pendant trois siècles, et c'est au voyage de sainte Hélène dans la Terre-Sainte que la tradition de Trèves fait remonter l'acquisition de la sainte robe par cette Eglise.

« Sainte Hélène, après son retour, ayant conservé un souve-

[1] Aujourd'hui encore les princes, petits-fils et neveux du dernier roi de Géorgie, portent dans leur blason cette empreinte, ce souvenir et ce témoignage.

[2] De Villeneuve, *La Géorgie,* introduction, p. 8.

[3] Il ne peut être question de la sainte robe d'Argenteuil ; là se conserve la robe, proprement dite, c'est-à-dire le vêtement extérieur, tandis que la sainte tunique es le vêtement intérieur.

[4] *Hist. de la robe de Jésus-Christ, conservée à Trèves,* par Marx, p. 11. — Traduction du même ouvrage par l'abbé Wayant (Metz).

Digitized by Google

nir affectueux de Trèves, sa patrie [1], lui fit don de la sainte robe par l'intermédiaire de saint Agrice [2], son évêque. Comme nous n'avons pas les monuments contemporains de cette donation, il importe d'examiner si cette tradition, qui, plus tard, se trouve aussi écrite, repose sur d'assez respectables fondements ; car, *pour ce qui est de l'évidence, nous ne saurions y arriver, en cette matière, par la voie des preuves historiques.* Qu'il nous suffise de dire que cette tradition a pour elles toutes les vraisemblances. »

En y regardant de près, peut-être découvrirait-on que certaine assertion avancée par Grégoire de Tours serait un témoignage en faveur de Mtskhet.

Je laisse à de plus habiles le soin d'éclaircir cette importante question. Ce point d'archéologie sera sans doute, sérieusement étudié un jour. Je me borne, en attendant, à esquisser les faits que je trouve consignés chez les Géorgiens, et je les offre, dans leur simplicité, à l'appréciation du lecteur [3].

Voici, pour finir, ce que m'écrit, à ce sujet, un de mes amis, Géorgien de Tiflis : « Quand, en 1386, le farouche Tamerlan envahit l'Ibérie, sema le pays de ruines et dépouilla surtout les églises, on trembla pour le sacré dépôt de Mtskhet. Aussi, dès qu'il eut quitté le pays, un chrétien de Mtskhet, grand serviteur de Dieu, d'après un chroniqueur, retira la sainte tunique du tombeau de Sidonia, la plaça religieusement dans une châsse de

[1] L'opinion qui donne à sainte Hélène Trèves pour patrie est entièrement rejetée par les bollandistes, qui indiquent Drépane en Bithynie comme lieu natal de la mère de Constantin (Cf. *Acta sanctorum*, 18 augusti).

[2] Les actes de saint Agrice donnent peu d'autorité à la tradition de Trèves. Ce saint évêque reçut une petite caisse fermée contenant des reliques, mais on ignorait généralement ce qu'elle renfermait. Les uns pensaient que c'était le haillon de pourpre de la Passion ; les autres assuraient que c'étaient les chaussures du Sauveur ou la sainte tunique. Un moine de cette Eglise voulut connaître le précieux secret. Il commande un jeune général aux fidèles, et, après plusieurs jours de prières, ouvre la caisse mystérieuse, mais à peine le couvercle fut-il soulevé que le moine peu discret fut frappé de cécité. Personne après lui, dit le chroniqueur, ne tenta plus de découvrir le contenu de la boîte merveilleuse (*Acta sanctorum*, 13 januarii).

[3] En 1845, à l'occasion de l'exposition de la sainte robe à Trèves, il y eut une grande controverse sur l'authenticité de cette relique. Le journal *L'Univers* et l'*Ami de la religion* publièrent à ce sujet d'intéressants articles.

Digitized by Google

grand prix, faite en forme de croix, et cette chasse fut placée au patriarcat, dans le lieu où l'on conservait les objets les plus précieux du culte. En 1618, Chab-Abas envahit la Géorgie, en saccagea la ville et dépouilla toutes les églises. La sainte tunique tomba entre ses mains et il l'envoya, en 1625, avec d'autres objets fort précieux, en présent au roi des Russes, Michel Romanov. Le patriarche de Russie, Philarète, propre père du tsar, la déposa très-solennellement dans l'église de l'Assomption de la très-sainte Vierge. Lui-même établit la fête de la *déposition de la sainte tunique*, qui se célèbre chez les Grecs le 10 du mois de juillet. Depuis cette époque, la sainte tunique se conserve à Moscou [1]. »

Dieu, qui fait servir à ses plus grands desseins les plus faibles de ses créatures, préparait Nina pour être la lumière de la nation la plus brave du Caucase, et cette mission, elle la reçoit de Marie, « Mère de Dieu », qui, dit la légende, avait déjà envoyé son serviteur André.

Nina reçut de bonne heure les communications divines. La Vierge Marie lui apparut un jour et lui remit une croix de cep qu'elle attacha avec les cheveux de la sainte enfant. Elle lui fit comprendre qu'elle aurait à porter ses pas vers l'Ibérie [2].

La vie de notre Sainte continua de s'écouler dans la retraite et le silence de l'oraison. Plus tard, Nina revit la Mère de Dieu, reçut de célestes inspirations, s'inclina sous la bénédiction du patriarche et quitta Jérusalem dans la compagnie d'une princesse du sang des rois d'Arménie, nommée Ripsimé [3]. Cette noble vierge était venue à la ville sainte pour s'y faire instruire dans la vraie foi et y avait été baptisée avec une pieuse femme nommée Gaïana et cinquante jeunes filles, ses suivantes. Nina, qui s'était liée d'une étroite amitié avec la princesse arménienne, l'accompagna jusqu'à Ephèse pour se rapprocher de

[1] La sainte tunique a été divisée en trois morceaux : les deux premiers sont honorés à Saint-Pétersbourg, le troisième est à Moscou (Martinov, *Annus ecclesiasticus Græco-Slavicus*, 10 julii).

[2] *Chronique arménienne*, p. 20.

[3] Brosset. *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 95.

Digitized by Google

cette terre d'Ibérie, où l'appelaient ses plus chers souvenirs d'enfance [1].

Ce fut à Ephèse que Nina se sentit faiblir. Troublée par le découragement et effrayée par la hardiesse de sa démarche, la jeune fille hésite : la timidité, les craintes, les terreurs la dominent; elle va revenir sur ses pas, quand Notre-Seigneur lui apparaît et la fortifie. Elle était, en 303, sur le point de quitter l'Ionie. Alors éclata la sanglante persécution de Dioclétien, qui devait amener, neuf ans après, le triomphe de l'Eglise.

La princesse Ripsimé, recherchée comme chrétienne, quitta précipitamment Ephèse et vint avec Nina, Gaïana et ses compagnes, pour se réfugier en Arménie. Se croyant en sûreté, elles s'établirent près de la vieille capitale, Vagarchabad, où elles vécurent, d'après Agathange, du travail de leurs mains.

Le roi d'Arménie Tiridate découvrit la retraite de Ripsimé et la poursuivit. Subjugué par la merveilleuse beauté de la princesse, il avait employé vainement tous les moyens pour la séduira. La mort de Ripsimé fut décrétée. Le barbare lui fit couper la langue et crever les yeux; puis elle fut, sur son ordre, attachée par les membres à quatre poteaux au-dessus d'un feu qui la brûlait lentement. Les bourreaux l'accablèrent ensuite de pierres qui lui ouvrirent le corps, et ils finirent par mettre en pièces la princesse-martyre [2].

Ses compagnes, s'étant rendues au lieu du supplice pour recueillir les restes de la Sainte, furent lapidées sur place. Marianne, l'une d'elles, qui n'avait pu les accompagner, fut massacrée dans sa propre demeure [3].

Le lendemain, Gaïana, et deux jeunes suivantes de Ripsimé furent soumises à d'autres tortures : au lieu de les brûler, les bourreaux les écorchèrent toutes vives et leur coupèrent la tête quand elles respiraient encore. Les restes de trente-sept Martyrs

[1] Dulaurier, *Hist. des dogmes et des traditions de l'Église arménienne orientale*, 3e édit., 1859, p. 17. — *Acta sanctorum*, 30 septembris.

[2] *Acta sanctorum*, 30 septembris.

[3] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 98. — Dulaurier, *Hist. et traditions de l'Eglise arménienne orientale*, Durand, 1859, p. 18. — *Acta sanctorum*, 30 septembris.

Digitized by Google

furent jetés aux bêtes, mais celles-ci ne touchèrent pas à ces saintes reliques.

Six jours après cet effroyable drame, le roi d'Arménie et les principaux seigneurs de sa cour étaient subitement frappés d'aliénation mentale.

Mais le sang des chrétiens n'avait pas coulé en vain: la glorieuse mort de Ripsimé allait amener la conversion du roi, son bourreau, et l'Arménie allait recevoir le bienfait de la foi [1]. Il s'était fait là, avant l'heure de Constantin, une nation chrétienne et independante sous un roi chrétien [2]. C'est ce voisinage du christianisme que Maximin Daïa ne pouvait souffrir. « Maître de toute l'Asie romaine, il marcha contre le petit peuple arménien pour l'obliger à renier son Dieu, et, pour la première fois dans l'histoire des peuples (si nous exceptons celle des Juifs), eut lieu ce spectacle, plus d'une fois renouvelé depuis le VI^e^ siècle, d'une nation libre défendant, les armes à la main, sa religion et sa liberté. Daïa ne put vaincre l'Arménie chrétienne : son armée échoua, non sans de grandes pertes, dans cette guerre contre un petit peuple montagnard, et le despote païen porta la peine de son aveugle haine contre les chrétiens [3]. »

[1] C'est une chose fort embrouillée et fort difficile, dit M. Brosset, que la chronologie géorgienne : le défaut de dates précises, les inconséquences fréquentes des anteurs qui en ont fait usage, le peu d'accord qui règne entre eux, jettent une perturbation continuelle dans les chroniques de Géorgie.

La conversion de l'Arménie ne précéda que de quelques années celle des Ibériens ; sur ce point l'accord est complet entre les historiens. Donc, établir la date à laquelle les Arméniens reçurent le bienfait de la foi sur le moyen de fixer l'époque la plus probable de l'établissement du christianisme en Géorgie.

L'orientaliste Saint-Martin se trompe évidemment en plaçant ce fait en 276 ; d'après Baronius, le martyre de sainte Ripsimé eut lieu en 311, la conversion de Tiridate en 315. Le savant P. Tchamitch met en 301 l'introduction du christianisme en Arménie. Le P. Stilting, dans son excellente dissertation sur la chronologie d'Ahathange, hésite entre les années 305-310 ; l'historien arménien inédit Asolic fixe la réforme du calendrier arménien à l'an 553, « 242 ans après la conversion de l'Arménie », qui se trouve par là reportée à l'an 311 de notre ère. Enfin M. Dulaurier, connu dans le monde savant par ses remarquables travaux sur la chronologie arménienne, place en 301 ou 302 l'institution du premier siége patriarcal du catholicos d'Edchmiadzim dans la personne de saint Grégoire l'Illuminateur, que l'Arménie catholique reconnaît pour son premier pasteur.

[2] M. de Champagny, *Les Césars au* III^e^ *siècle*, t. III, p. 434.

[3] Même ouvrage, t. III, p. 435.

Digitized by Google

Cependant, quelques-unes des campagnes de la princesse-martyre s'étaient cachées : de ce nombre fut Nina. On était alors au commencement du printemps. La jeune vierge trouva un asile dans un buisson d'aubépine qui commençait à se couvrir de feuilles. Là, une voix céleste retentit à son oreille : « Lève-toi, prends le chemin du nord, les épis jaunissants sont prêts à tomber sous la faucille du moissonneur, et il n'y a pas d'ouvriers [1]. »

Au même instant, le buisson d'aubépine se couvrit de roses épanouies qui exhalèrent un doux parfum. Dieu voulut, par ce gracieux miracle, fortifier la vierge d'Ibérie à la veille des travaux de son apostolat.

Nina s'était vu avec regret privée de la couronne du martyre ; mais celle de l'apostolat brillait à ses yeux. Docile à l'inspiration d'en haut, elle part seule, une croix de bois à la main [2], pour la conquête de toute une nation encore « assise à l'ombre de la mort. »

Cependant, que d'obstacles allaient s'opposer à sa mission ! Le peuple entier était plongé dans le plus grossière ignorance. Trop crédule pour se défier d'aucune fable, il s'accommodait d'un culte sans devoirs et d'une vie toute de jouissances.

Le paganisme régnait en maître : il se mêlait à tout comme un usage ou comme un plaisir ; il ornait les noces et les funérailles. Tel est l'ennemi redoutable que venait attaquer une faible enfant.

Pour renverser l'empire du démon, si bien affermi dans les vallées du Caucase, il fallait à la jeune vierge, suivant l'exemple du divin Maître, une vie de prière, de souffrance et de sacrifice. Elle humilia l'orgueil de sa naissance jusqu'à ne vivre que des aumônes qu'elle recueillait. Il lui arrivait de n'avoir souvent qu'une pierre pour oreiller et un buisson ou un pressoir pour

[1] *Chronique arménienne*, p. 20.

[2] Le monastère à coupole de Saméba possédait encore, au XVIII[e] siècle, et vénérait comme une précieuse relique la croix de bois devant laquelle avait si souvent prié sainte Nina.

Digitized by Google

abri. Elle cheminait ordinairement seule, souffrant beaucoup de son isolement et de la crainte des bêtes fauves [1].

Après un long voyage dans un pays coupé de gorges profondes, sans aucun sentier frayé, Nina arrive bientôt sur les bords d'un cours d'eau, non loin de Khertvisse, puis, suivant les rives du Kour, elle atteint, non sans de grandes difficultés, les limites de l'Arménie et passe tout l'hiver à Ourbniss [2]. De dures privations dans cette ville n'abattirent pas le courage de la sainte. L'été venu, elle se remet en route et voit bientôt apparaître les montagnes du nord, entièrement couvertes de neige. Elle touche enfin la terre qui lui a été promise et s'arrête deux jours sur les bords du grand lac de Paravan, recevant sa nourriture de pauvres pêcheurs.

Des bergers ibériens [3], qu'elle rencontre dans cette prairie, lui apprennent qu'ils sont de Mtskhet, résidence du roi et séjour du grand dieu Armaz, et qu'une colonie de Juifs se trouve dans cette ville. Ce dernier renseignement attira Nina de ce côté, car tout ce qui est de Jérusalem l'intéresse, et puis elle espère obtenir de ces Juifs quelques éclaircissements au sujet de la tunique du Seigneur. Elle s'arrête pour prendre quelque repos et continue sa marche en suivant de nouveau le cours du fleuve.

Nina arrivait enfin au terme de son voyage en 314, le 5 du mois d'août [4]. En s'approchant de Mtskhet, elle se voit entourée d'une foule immense. Entraînée par les populations qui se pressent, elle est portée sur le pont. Là, elle rencontre le char royal, accompagné de brillants cavaliers et de toute la pompe des

[1] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 98 et suiv.

[2] *Chronique arménienne.*

[3] On sera d'autant moins étonné de voir des bergers venus de si loin stationner autour du Paravan, que la même chose avait encore lieu, notamment pour les peuplades du Kakheth, du temps du roi Wakhoucht (*Géog.*, p. 163). Encore aujourdhui, les pasteurs kakhes conduisent là leurs innombrables troupeaux de chèvres pendant l'été et les ramènent à la fin de l'automne dans les chaudes vallées de leurs pays. J'ai été témoin de l'une de ces émigrations (Brosset).

[4] M. Brosset donne 325 comme la date de l'entrée de sainte Nina dans le Karthli. L'historien Wakhoucht place ce fait en 314. Cette seconde opinion trouve un solide appui dans la date généralement admise de la conversion de l'Arménie. C'est aussi le sentiment du savant Mgr Macaire, dans son *Histoire de l'église russe.*

Digitized by Google

grands. Le cortége se rendait au sacrifice, car c'était la fête du grand dieu Armaz.

Nina parvient au lieu de la solennité. Là se dressait orgueilleusement une statue gigantesque, toute resplendissante de pierreries. Son armure et son casque étaient d'or, ses yeux, de béryllе et d'émeraude ; dans sa main brillait un glaive menaçant [1]. A ses côtés se trouvaient deux autres idoles, Gatz et Gaïm, aussi en or [2]. Elles étaient si révérées que, selon la croyance populaire, quiconque avait le malheur de les toucher était immédiatement puni de mort.

Les trompettes sonnent, l'encens fume, le sang des victimes est répandu. Le roi Mirian se prosterne, et avec lui la cour et le peuple. Seule, une vierge inconnue reste debout. Dans son cœur, elle prie le Dieu de vérité de confondre les idoles du mensonge.

Le ciel était pur, l'air calme, le soleil radieux. Tout à coup la foudre éclate ; on ne sait d'où s'élève l'effroyable tempête : l'autel est renversé, les idoles sont brisées ; tout s'enfuit en désordre, le roi, le peuple, les sacrificateurs. Dans leur consternation, les Ibériens accusent de ce désastre le dieu chaldéen Irtoudjan, toujours en guerre contre Armaz, son ennemi. Nina, restée seule sur les ruines fumantes, s'abîmait dans la prière [3].

Ce jour était celui de la Transfiguration de Notre-Seigneur, le jour où la divine vérité, qui avait éclairé le Thabor, brilla pour la première fois dans les montagnes d'Ibérie.

Le lendemain, une dame du palais, nommée Chrochana, étonnée de voir une étrangère assise sous un arbre, près du monceau de ruines, lui demanda, par interprète, qui elle était et quels étaient ses projets. Nina l'informa de tout, excepté de sa famille ; elle se fit passer pour une captive [4]. Chrochana, touchée de compassion, lui offrit l'hospitalité de son toit ; mais la sainte

[1] Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 84, 85.
[2] Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 100.
[3] De Villeneuve, *La Géorgie*, p, 102.
[4] Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 103. — *Chronique arménienne*, p. 22. — C'est de là fort probablement que la tradition de sa *captivité* sera passée dans les livres liturgiques.

Digitized by Google

n'accepta point cette charitable proposition. La piété de Nina, ses jeûnes, son angélique pureté, les longues prières auxquelles elle consacrait ses jours et ses nuits, ne tardèrent pas à exciter l'admiration des barbares. Elle alla ensuite s'établir à Mtgvar, au confluent du Kour et de l'Araxe, sur la pointe où l'on montre aujourd'hui les ruines de l'église du Thabor, puis elle fixa sa demeure dans les vignes royales, sur l'invitation qu'elle en avait reçue d'une pieuse femme nommée Anastasie [1]. On voit encore en ce lieu, près du couvent de Samtawis, la cabane où vécut la Sainte.

Après un séjour de neuf mois chez Anastasie, Nina s'établit hors de la ville, dans une espèce de hutte naturelle que formait l'enfoncement d'un buisson ; elle y planta une croix, faite de sarments de vigne, et c'est là qu'elle passait les nuits dans une oraison continuelle.

Les bénédictions de Dieu ne pouvaient manquer à une vie aussi sainte. En effet, la pauvre hutte de Nina fut bientôt célèbre par les nombreux miracles qui s'y opéraient. Anastasie et le jardinier, son mari, pleins de vénération pour la Bienheureuse, se mirent à la servir. Le prêtre juif Abiathar, avec huit femmes juives, reçurent de Nina l'enseignement de la foi, et ces premiers néophytes commencèrent à professer en secret la religion du Christ [2].

Dieu confirmait la parole de la nouvelle apôtre par de nombreux miracles. Elle obtint d'abord la fécondité pour la famille qui l'avait accueillie, et la reconnaissance décida Anastasie et son époux à se mettre au nombre de ses disciples. La réputation de Nina continua de se répandre et devint plus éclatante à partir du jour où elle rendit à sa mère, plein de vie et de santé, un enfant abandonné des médecins, sur lequel elle avait récité des prières et étendu son cilice [3].

La nuit, dit la chronique, sainte Nina allait prier sous un cèdre, dans un lieu solitaire. Là, elle entendait la voix des Anges, voyait les Esprits célestes et recevait de saintes révélations.

[1] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 103.
[2] *Chronique arménienne*, p. 22.
[3] Même chronique, p. 23.

Digitized by Google

Une fois, elle vit une quantité d'oiseaux noirs qui s'élevèrent du jardin royal, se baignèrent dans les eaux de l'Araxe et en sortirent blancs comme la neige (symbole du baptême du peuple ibérien). Après quoi ils vinrent se reposer sur les branches du cèdre, et, remplissant le jardin de mélodies célestes, ils cueillaient les fleurs et venaient les apporter aux pieds de Nina [1].

Elle vit encore l'écroulement formidable des montagnes d'Armaz et de Zaden, avec les idoles qui les souillaient; puis le débordement du Kour et de l'Araxe, dont les eaux menaçaient d'inonder Mtskhet.

D'autres fois, elle entendit le bruit sinistre des combats et les hurlements d'une troupe de démons qui, sous la figure de guerriers persans, paraissaient avoir envahi déjà la capitale; puis une voix terrible ordonna de tout massacrer. Alors Nina, élevant sa croix miraculeuse, prononça doucement ces paroles : « Votre empire est détruit, car voici le vainqueur, » et la vision disparut [2].

La jeune vierge prêchait depuis trois ans sur la terre d'Ibérie, et elle voyait avec bonheur augmenter le nombre des chrétiens. Un jour, le prêtre juif Abiathar, devenu son fervent disciple, lui apprend qu'il est le descendant d'Elias, celui-là même qui avait apporté de Jérusalem la tunique du Sauveur, et il lui affirme que cette sainte dépouille repose à l'endroit où s'élevait le cèdre. Nina, convaincue par ses propres révélations, se prosterne; elle ramasse de la terre sur cette place bénie et opère, dès lors, un grand nombre de guérisons [3] par le contact de cette sainte poussière.

Enhardie par les bénédictions que Dieu répandait sur son apostolat, Nina se mit, avec une sainte audace, à prêcher ouvertement Jésus-Christ dans la capitale de l'Ibérie; mais, toujours humble et modeste, elle ne disait à personne qui elle était, ni d'où elle venait. Elle ne se nommait pas autrement que la captive romaine [4].

[1] *Ibid.*
[2] *Chonique géorgienne*, de Karthlis Tzkhvorèba, p. 19.
[3] De Villeneuve, *La Géorgie*, p. 103.
[4] Elle était, nous l'avons dit, originaire de Cappadoce, province romaine.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, la reine tombe dangereusement malade. On lui avait parlé de la célèbre étrangère; mais elle avait montré jusque-là un grand mépris pour la religion nouvelle. Abandonnée des médecins, elle fait demander la Sainte dans son palais ; mais l'humble Nina refuse de s'y rendre et prie la reine de venir dans sa pauvre cabane. La princesse se fait porter mourante près d'elle. La Sainte l'étend sur sa couche de feuilles, lui fait toucher la terre recueillie près du cèdre, la bénit de sa croix de cep. La reine se relève guérie et chrétienne. Elle confesse la vérité devant le roi, son époux [1].

Mirian n'avait encore mis aucun obstacle à la prédication de Nina. Frappé d'étonnement et agité par les sentiments les plus divers, il fait mander le juif Abiathar et le consulte sur la religion du Christ. Le bruit des miracles du Sauveur du monde était parvenu au roi par la Grèce et l'Arménie. Le prince se fait expliquer le sens des livres anciens et nouveaux : il est ébranlé par les exhortations du disciple de Nina. Mais, ajoute le pieux chroniqueur, il n'est pas facile de briser les liens du séducteur des âmes [2].

Un second prodige, au lieu de décider la foi du souverain, lui fait embrasser le parti de la persécution. Un parent du roi de Perse, de la maison des Sassanides, l'hôte de Mirian, est atteint d'une maladie mortelle dans le propre palais du roi d'Ibérie. Mirian, effrayé de sa responsabilité auprès du grand roi, fait supplier Nina de guérir ce seigneur et en reçoit la même invitation d'apporter le malade dans sa cabane. Le seigneur moribond est transporté dans la cellule de Nina, et, comme la reine, il en sort miraculeusement rendu à la santé et converti au christianisme [3].

Alors s'élève dans l'âme de Mirian un étrange combat : dominé par des sentiments terrestres, il s'effraie des conséquences

[1] De Villeneuve, *La Géorgie*, p. 104. — Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 110. — *Chronique arménienne*, p. 25. — Rufin, ch. x. — Fleury, *Hist. ecclés.*, t. III, p. 192.

[2] *Chronique arménienne*, p. 26.

[3] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 111. — *Chronique arménienne*, p. 25.

Digitized by Google

de ce prodige, car il ne sait que répondre à la cour de Perse au sujet du nouveau culte professé par son hôte. Rempli d'inquiétude, il décide, malgré les instances de la reine, la mort de la Thaumaturge et l'extermination de tous les chrétiens. L'exécution est pourtant différée.

C'était le samedi 20 juillet de l'année 318. Un an s'était écoulé depuis la guérison de la reine. Une lutte terrible tourmente Mirian. Voulant se distraire par le plaisir de la chasse, il se dirige, avec son escorte, vers les montagnes, s'enfonce dans les forêts et cherche la solitude pour apaiser le tumulte de ses pensées ; mais la main de Dieu pèse sur lui [1] : il lui faut un nouveau prodige pour le renverser.

Vers midi, pendant qu'il gravit la montagne de Tkhot [2], soudain le soleil s'obscurcit, un effroyable orage disperse toute sa suite, lui-même est plongé dans une obscurité profonde ! Seul, épouvanté, il s'en va errant sur les hauteurs... Dans son effroi, il invoque ses idoles : la tempête redouble de fureur. Terrassé enfin, comme autrefois Paul sur le chemin de Damas : « Dieu de Nina, s'écrie-t-il, par la croix où tu as été cloué, fais luire à mes yeux la lumière, montre-moi le chemin de mon palais, et alors je glorifierai ton nom, je dresserai une croix, je construirai un temple à ta gloire et j'embrasserai la religion de Nina. » Soudain l'orage cesse, les nuages se dissipent et le soleil brille de nouveau à l'horizon. Mirian, plein de joie et de reconnaissance, s'arrête, descend de cheval, tombe à genoux et s'écrie, les mains étendues vers l'Orient : « Dieu de Nina, tu es le Dieu des dieux, le seul vrai Dieu. Je te reconnais pour mon Sauveur : ici je dresserai l'arbre de la croix. »

Bientôt le roi retrouve autour de lui les gens de sa suite. « Glorifiez tous le Dieu de Nina, » leur crie-t-il.

En un instant, la nouvelle de ce grand événement arrive au palais et se répand par la ville. La reine et le peuple se pressent à la rencontre du prince. L'humble Nina, au même moment,

[1] De Villeneuve, *La Géorgie*, p. 105.

[2] On dit que la petite et ancienne église, située sur la montagne Tkhot, a été élevée en mémoire de cet événement.

Digitized by Google

retirée dans son buisson d'épines, récitait, avec ses cinquante disciples, la prière du soir [1].

Quand Mirian, entouré d'une foule immense, fit son entrée dans sa capitale : « Où est la vierge merveilleuse ? où est Nina ? s'écria-t-il. Son Dieu est mon Dieu : il est mon salut. » Et, se dirigeant aussitôt vers la pauvre hutte : « Ton Dieu m'a sauvé, dit-il, rends-moi digne d'invoquer son nom glorieux. »

Fidèle à sa promesse, le roi se fit instruire, par la Sainte, dans la religion chrétienne. Il devint dès lors le plus ferme soutien de cette foi qu'il avait voulu persécuter.

Combien fut grande la consolation de Nina ! L'ardent désir de son jeune âge est exaucé. Elle n'a plus qu'à compléter l'œuvre divine. Elle désigne au prince le merveilleux cèdre, glorifié par tant de visions, pour l'édification d'une église, et de nouveaux prodiges vont sanctifier le lieu où repose la tunique du Sauveur.

A la voix de Nina, le cèdre et six pins magnifiques sont abattus dans le jardin du roi, et l'on découpe dans les troncs de ces arbres sept colonnes qui doivent servir de soutien à la maison de Dieu. Six de ces colonnes sont dressées sur le lieu où va s'élever l'édifice. Il ne restait plus que la septième, plus grande et plus belle que les autres, découpée dans le tronc du cèdre et réservée pour le centre du temple. Tous les efforts tentés pour la placer sur sa base n'aboutirent qu'à la soulever quelque peu de terre. On y attela des bœufs : vains efforts ; à diverses reprises, on mit en œuvre les machines les plus puissantes, mais toujours sans le moindre succès [2].

Le roi, surpris et affligé d'un tel prodige, rentra sur le soir dans sa capitale. Sainte Nina, avec douze de ses disciples, resta, par l'ordre du roi, près de la colonne et se mit en prières ; elle y persévéra toute la nuit. Aux premières clartés du jour, appa-

[1] Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, ch. LXXXVI. — Rufin, ch. X. — Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 114. — *Chronique arménienne*, p. 27. — Fleury, *Hist. eccles.*, t. III, p. 193.

[2] Fleury. *Hist. eccles.*, t. III, p. 195. — Rufin, ch. X. — Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I. p. 116. — *Chronique arménienne*, p. 28.

Digitized by Google

rut tout à coup un jeune homme d'une merveilleuse beauté et rayonnant de splendeur. Il toucha la colonne, la souleva et la dressa en l'air, au-dessus de la base préparée pour la recevoir. La colonne semble toute en feu et reste suspendue à une coudée du piédestal, qui n'était autre que la racine du cèdre [1].

Cependant Mirian, plongé dans une amère tristesse, avait, dès l'aurore, quitté son palais pour visiter l'église en construction. Une lumière éclatante, qu'il aperçoit de loin, lui fait hâter le pas. Le peuple l'accompagne en foule. O prodige! Ils aperçoivent, suspendue en l'air, la colonne resplendissente de lumière. Plus tard, ils la virent descendre peu à peu sur le piédestal, s'y placer et s'y affermir d'elle-même. A la vue d'un tel miracle, des cris de joie et d'enthousiasme s'élevèrent de la foule, qui proclamait hautement la puissance du Dieu des chrétiens [2].

Peu d'instants après, un Juif, aveugle de naissance, s'approche de la colonne, et, l'ayant touchée, recouvre subitement la vue.

En ce même jour, sainte Nina vit arriver à sa hutte une princesse du sang royal. Celle-ci avait fait apporter, près de la colonne miraculeuse, couché dans un berceau, son enfant malade depuis huit ans et déjà presque sans vie. « Ayez pitié de moi, s'écria la mère éplorée : votre Dieu est le seul véritable. » La Sainte toucha la colonne, plaça la main sur l'enfant et lui dit : « Tu crois en Jésus-Christ, fils de Dieu ; sois guéri et glorifie ton bienfaiteur. » L'enfant se leva aussitôt plein de force et de santé [3].

De cette colonne merveilleuse, si l'on en croit le chroniqueur ibérien, commença à découler un baume miraculeux qui servit à opérer un grand nombre de guérisons [4]. Ce lieu saint, placé dans l'intérieur de la première église bâtie par Mirian, ne cessa d'être l'objet d'une profonde vénération, non-seulement pour les fidèles, mais même pour les idolâtres et les sectateurs de Mahomet. Une

[1] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 116. — *Chronique arménienne*, p. 28, 29.
[2] Même chronique, p. 29. — Fleury, t. III, p. 195. — Rufin, ch. x.
[3] *Chronique arménienne*, p. 29.
[4] Wakhoucht, *Descript. de la Géorgie*, p. 221.

Digitized by Google

fête a été instituée dans la liturgie géorgienne pour perpétuer le souvenir de ce grand miracle ; elle est encore célébrée aujourd'hui, le 1er octobre, sous le nom de Sweti-Tzkhowéli (la colonne vivante) [1].

« Après la conversion du roi, dit Moïse de Khorène, la bienheureuse Nina ayant obtenu des hommes fidèles, les envoie dans l'Arménie, à saint Grégoire l'Illuminateur, pour lui demander ce qu'il reste à faire, car déjà l'Ibérie a reçu avec joie l'annonce de l'Evangile [2]. Elle en reçoit l'ordre de briser les idoles, comme il le faisait lui-même et de dresser le précieux signe de la croix, en attendant que le Seigneur donne à la nouvelle Eglise un pasteur pour la conduire.

« Aussitôt Nina se met à renverser l'idole du dieu du tonnerre, Armaz, qui était dressée en dehors de la ville et dont elle était séparée par le fleuve aux flots impétueux (le Kour).

« Les habitants de Mtskhet avaient coutume, à la pointe du jour, d'adorer, du haut de leurs toits, cette idole, qui se trouvait en face d'eux [3]. Si quelqu'un voulait offrir des sacrifices, il traversait le fleuve et allait présenter son offrande au temple même. Les satrapes de la ville se soulevèrent en disant : « Qu'adorerons-nous, maintenant, à la place de notre dieu brisé ? — Le signe de la croix du Christ, leur fut-il répondu. » La Sainte, en effet, fit ériger un calvaire à l'orient de Mtskhet, sur un riant coteau séparé de la ville par une petite rivière (l'Araxe). Les Ibériens, dès la pointe du jour, suivant l'ancien usage, l'adorèrent tous, chacun du toit de sa maison. Mais, étant ensuite montés sur la colline et n'y ayant trouvé qu'un tronc d'arbre grossièrement taillé, la plupart méprisèrent la croix, disant que leur forêt était remplie de bois semblable, et ils s'en retournèrent.

« Mais Dieu, dans sa miséricorde, prit en pitié leur ignorance et envoya du ciel une colonne de nuages. La montagne fut remplie des parfums les plus suaves, et une multitude de voix harmonieuses firent entendre les plus doux accords. Au-dessus du

[1] Brosset, *Chronique géorgienne*, introduction, p. 28.
[2] Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, ch. LXXXVI.
[3] Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, ch. LXXXVI.

Digitized by Google

calvaire, dressé par Nina, apparut une croix lumineuse entourée d'une auréole de douze étoiles. A cette vue, les habitants de Mtskhet tombèrent à genoux et demandèrent, en foule, à embrasser la foi de leur sainte apôtre. Depuis ce moment, ce calvaire fut consacré par de fréquentes guérisons [1].

Le grand fait de la conversion des Ibériens arriva vers l'an 318 [2]. Quelques années auparavant (312), Constantin avait fait monter la croix, avec lui, sur le trône des Césars. Rome, par un dessein providentiel, était abandonnée, comme capitale du monde chrétien, aux successeurs de Pierre, et les lumières de la foi commençaient à jeter un vif éclat dans la nouvelle capitale que Constantin venait de donner à l'empire. Aussi, ce fut à Constantinople que le souverain d'Ibérie envoya demander des prêtres pour baptiser son peuple [3].

L'empereur Constantin et sa mère, Hélène, reçurent les ambassadeurs de Mirian avec de grands honneurs. Ils s'empressèrent d'envoyer en Ibérie le prêtre Jean, qui sera le premier évêque de la nouvelle Eglise. Deux autres prêtres et trois diacres l'accompagnaient, et ils apportaient, en présent, au roi d'Ibérie, une croix et une image du Sauveur [4]. Mirian fit convoquer à Mtskhet les éristaws, les spassalars et tous les personnages considérables de ses Etats. D'abord, le roi reçut le Baptême des mains de sainte Nina [5], puis la reine et ses fils, de la main des prêtres. Jean, après avoir béni les eaux du Kour et préparé près du pont un endroit favorable, baptisa successivement tous les seigneurs. C'est pourquoi cette place reçut le nom de Mtavart-Sanathavé, c'est-à-dire fonts baptismaux des seigneurs. Plus

[1] Moïse de Khorène, traduct. Langlois. *Collection des historiens d'Arménie*, t. II, p. 126. — *Chronique arménienne*, p. 30.

[2] Cette date de 318 est celle de Wakhoucht : elle est admise par Mgr Macaire ; c'est, je pense, la plus probable.

[3] Les historiens d'Arménie prétendent que Mirian fit en même temps demander des prêtres à saint Grégoire l'Illuminateur et que celui-ci en envoya plusieurs.

[4] Théodoret dit que Constantin envoya aux Ibères : ἄνδρα τῆς ἀρχιερωσύνης ἠξιωμένον κήρυκα τῷ ἔθνει τῆς θεογνωσίας (l. I, cap. XXIV).

Les chroniqueurs d'Ibérie donnent faussement à Jean le titre d'évêque : il ne reçut que plus tard cette dignité des mains d'Eustathe, patriarche d'Antioche.

[5] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 120.

Digitized by Google

loin, sur les bords mêmes du fleuve, les prêtres et les diacres baptisaient le peuple. C'est ainsi que la nation ibérienne, en recevant le saint baptême, entra dans le bercail de Jésus-Christ, l'an 319, un an après la conversion de son roi. Les montagnards circassiens et les Juifs de Mtskhet, à l'exception de cinquante, refusèrent d'embrasser la religion chrétienne. Péroz, gendre de Mirian, qui gouvernait les provinces de Ran et de Barda, refusa, avec ses sujets, de suivre l'exemple du roi.

Cependant sainte Nina, qui avait apporté le salut à sa nouvelle patrie, craignait les honneurs, dont elle commençait à être l'objet. Elle se retira sur la rive opposée de l'Araxe, dans les montagnes où, par ses prières, elle fit jaillir d'un rocher l'eau qui devait étancher sa soif [1]. Après avoir vécu quelque temps dans la solitude, poussée de nouveau par l'Esprit de Dieu, elle se prépara à quitter le Karthli pour aller évangéliser la province du Kakhet.

Avant son départ, elle s'opposa énergiquement au projet du trop ardent Mirian, qui voulait, les armes à la main, forcer à embrasser la foi son gendre Péroz et les montagnards circassiens. Le roi obéit à la sainte, qui se chargeait de cette difficile mission. Mirian la fit accompagner du prêtre Jean et d'un éristaw ou gouverneur, chargé de la protéger. La pieuse caravane s'arrêta à Tzorbani et commença à prêcher la bonne nouvelle à des hommes que leur air farouche et leur costume étrange faisaient ressembler à des bêtes fauves. Le cœur de ces malheureux resta fermé aux douces exhortations de la Sainte. L'éristaw, pour les intimider, employa le fer et détruisit leurs idoles [2].

Nina se rendit ensuite à Djaléti, dont les habitants, plus dociles, se firent instruire et baptiser. Les autres montagnards, obstinés dans l'idolâtrie, quittèrent leur pays et s'enfermèrent dans les montagnes de la Touchétie. Mirian, pour punir leur résistance, les chargea d'impôts ; mais ils s'enfoncèrent encore plus

[1] On montre encore au monastère de la Croix, près de Mtskhet, la source miraculeuse de sainte Nina Les eaux des environs sont saumâtres et amères: cette seule source est douce et les malades y trouvent leur guérison.

[2] *Chronique arménienne*, p. 31.

Digitized by Google

avant dans les gorges inaccessibles du Caucase. De ces Circassiens rebelles à la foi, les uns furent convertis, plus tard, par le saint évêque Abibo, les autres ont vécu, jusqu'à nos jours, dans une absence à peu près complète de religion [1].

Jean aidait la Sainte dans sa glorieuse mission, quand il fut rappelé à Mtskhet en 327 et chargé, par le roi, d'une seconde ambassade à Constantinople. Mirian faisait demander à l'empereur des architectes pour construire des églises et des prêtres pour achever la conversion du pays. Constantin reçut avec de grands honneurs l'ambassadeur ibérien et lui remit, pour le roi, son maître, un morceau de la vraie croix, découverte depuis peu par sainte Hélène, et une image de la « Vierge, Mère de Dieu, » comme gage de la protection de Marie sur le pays éclairé par ses soins. En 328, saint Eustathe, patriarche d'Antioche, parut à la cour du roi Mirian. Il rattacha à son patriarcat la nouvelle Eglise en sacrant le prêtre Jean premier évêque d'Ibérie, et régla scrupuleusement l'ordre du service religieux, afin que cette nouvelle chrétienté fût digne d'Antioche, sa métropole [2].

Ce fut alors que Mirian commença, près de Mtskhet, sur l'emplacement de la pauvre hutte de Nina, la construction d'une basi-

[1] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 126. — Klaproth, dans son *tableau du Caucase*, raconte qu'il a trouvé chez les Circassiens des montagnes un grand nombre de croix, souvenir encore vivant de la foi qu'ils reçurent au IVe et au Ve siècle (Paris, 1827, in-8°, p. 94).

[2] C'est une tradition constante en Géorgie et admise dans l'Église d'Orient que les prêtres envoyés par Constantin furent fournis par le patriarcat d'Antioche, et que saint Eustathe, alors patriarche de cette ville, se rendit personnellement auprès de Mirian. Cette tradition se retrouve dans les livres ecclésiastiques des Géorgiens, tant anciens que modernes : elle est répétée dans les chartes authentiques et tous les historiens du pays l'appuient de leur témoignage. Le voyage de saint Eustathe est donc certain ; mais il est difficile de fixer d'une manière précise la date de sa visite au roi Mirian. Appuyé sur les Bollandistes (*Acta sanctorum*, 16 julii. — *Hist. chronol. patriarch. Antioch.* IV tom. julii. *Act. sanct.*) faisons d'abord justice d'une opinion qui place la mort de ce saint archevêque en 360 et même en 380. Saint Eustathe fut élevé en 324 sur le siège partriarcal d'Antioche : il assista en 325 au concile de Nicée, fut banni pour sa foi en 331 et mourut dans l'exil en 337, comme le prouve le P. Sollier. — Sucrate et Sozomène l'ont confondu avec un prêtre de Constantinople du même nom (cf. Tillemont, *Hist. eccles.* Paris, 1699. VI, p, 553. — Godescard, 16 juil.).

Le voyage de saint Eustathe ne put avoir lieu qu'entre les années 325 et 331, fort probablement en 328.

Digitized by Google

lique, qui ne fut terminée qu'après la mort de la Sainte. Le pieux monarque éleva plusieurs calvaires pour fortifier la foi de son peuple [1].

Cependant Nina travaillait sans relâche à la conversion des peuples du Caucase. Elle porta ses pas, dit Moïse de Khorène, jusqu'aux portes Alaines et Caspiennes et jusqu'au pays des Massagètes. Voici ce qu'ajoute, au sujet de notre sainte, ce grand historien de l'Arménie : « La bienheureuse Nina s'en alla prêcher la foi dans les autres provinces de l'Ibérie avec son sincère langage, parcourant le pays sans faste ni éclat, étrangère au monde et à tout ce qui en dépend, ou, pour parler plus vrai, attachée à la croix, préparant sa vie à l'exercice de la mort, confessant avec sa parole le Verbe de Dieu, et digne, par son zèle, d'être ornée d'une couronne de martyre. Aussi, nous osons l'appeler apôtre de l'Ibérie [2]. »

La Bienheureuse touchait à la fin de sa carrière apostolique. Elle s'était mise en marche pour Ran, dans l'intention de conquérir à la foi le gendre du roi Mirian, Péroz. En chemin, elle s'arrêta dans le village de Bodbi, où affluèrent de tous côtés les habitants du Kakhet ; ils venaient se faire instruire et recevaient le Baptême des mains de la Sainte [3].

C'est là que Nina sentit les approches de la mort. Au premier bruit de sa maladie, Rew, fils de Mirian, et Salomé, son épouse, d'Oudjarmo, leur résidence, accoururent près de la Bienheureuse. Le roi et la reine arrivèrent à leur tour, accompagnés de l'évêque Jean [4]. La foule des fidèles ne se lassait pas d'admirer le visage de Nina, déjà resplendissant d'une beauté céleste. On coupait, par dévotion, les bords de sa robe et on baisait avec amour ces saintes reliques. Le prêtre Jacob offrit devant elle le saint Sacrifice et la fit participer au Corps et au Sang de ce Jésus qui venait la convier aux noces éternelles. Elle resta absorbée dans la contemplation et comme enivrée de ce sang, dont elle

[1] *Chronique arménienne*, p. 32.
[2] Moïse de Khorene, *Hist. d'Arménie*, ch. LXXXII, p. 126.
[3] Brosset, *Hist. de Géorgie*, I, p. 128.
[4] *Chronique arménienne*, p. 31.

Digitized by Google

s'était abreuvée pour la dernière fois sur la terre. Puis elle baissa la tête comme dans un doux sommeil et, s'étendant sur son grabat, dit le vieux chroniqueur, comme un guerrier sur le champ de bataille où il s'est couvert de gloire, elle rendit paisiblement le dernier soupir. Son âme s'envola au ciel, au milieu des anges et des saints qui étaient venus au-devant d'elle. Un délicieux parfum se répandit aussitot dans l'humble cabane, qui ne renfermait plus que sa dépouille mortelle.

La bienheureuse Nina avait travaillé quatorze années à la conversion des Ibériens. Sa sainte mort arriva le jour de l'Epiphanie de l'an 329, et jusqu'à présent, on célèbre en Géorgie cet anniversaire en souvenir du baptême, dont elle avait répandu les fruits dans toute l'Ibérie.

Les funérailles de la Sainte furent célébrées avec une pompe royale. Des foules immenses y assistaient, venues de tous les points de la contrée [1].

En vain le roi et l'évêque, désolés de la perte d'un tel trésor voulurent-ils transporter les restes de sainte Nina dans leur église de Mtskhet, au lieu même où elle avait tant aimé à prier près de la tunique sacrée ; on ne put parvenir à soulever son corps de l'endroit qu'elle avait choisi pour son repos. La vierge d'Ibérie avait assez fait pour les Etats du Karthli, où elle laissait deux gages vénérés : sa pauvre hutte et le lieu où reposait la sainte tunique du Sauveur. Elle voulait que ses restes incorruptibles servissent à affermir dans la foi la Kakhétie, qu'elle venait d'évangéliser.

Le roi Mirian érigea, à Bodbi, la première église du pays, qu'il plaça sous l'invocation de l'illustre parent de la sainte, le grand martyr saint Georges, et les reliques de la Bienheureuse furent déposées dans l'enceinte du monument. Elles reposent aujourd'hui dans l'église de Lignag, en Kakhétie [2].

Plus tard, une église métropolitaine fut construite près du saint tombeau ; c'est de cette métropole, la plus importante de

[1] *Chronique arménienne*, p. 32.
[2] Mgr Macaire. *Hist. de l'Eglise de Russie* (en russe).

Digitized by Google

toute la Kakhétie, que se sont répandues les lumières de l'Evangile jusqu'au cœur du Caucase.

Le temple de Mtskhet, nous l'avons vu, devint aussi un lieu de grande vénération pour tous les peuples de la contrée [1].

La croix élevée par Nina dans l'église de Mtskhet procura de nombreuses conversions ; beaucoup de familles y reçurent des faveurs extraordinaires. Les miracles même y furent très-fréquents. Rew, fils du roi Mirian, amena au pied de cettre croix son jeune fils, atteint d'une maladie mortelle. Le roi pria avec ferveur et promit à Dieu, s'il était exaucé, de renfermer la croix dans une châsse de grand prix. L'enfant fut guéri sur-le-champ et le père tint fidèlement sa promesse [2].

A partir de cette époque, l'affluence des fidèles fut immense et des miracles sans nombre s'opérèrent. Un enfant, aveugle de naissance, y recouvra la vue après une prière persévérante de sept jours.

Une jeune enfant de Mtskhet venait de tomber d'un lieu élevé. Sa pauvre mère entend un cri de détresse ; elle se précipite, mais elle ne relève qu'un cadavre. Dans l'excès de sa douleur, elle saisit ce petit corps inanimé et le dépose au pied de la croix. Elle reste en prière depuis les premières heures du jour jusqu'à la nuit. On veut l'emmener hors du temple. « Non, répond-elle, je ne sortirai d'ici qu'avec mon fils rendu à la vie. » Une si grande foi méritait d'être exaucée. Peu d'instants après, la mort abandonna sa proie, et la mère, pénétrée de la plus vive reconnaissance, emportait dans ses bras son enfant ressuscité [3].

Les rois de Géorgie furent couronnés et enterrés dans l'église de Mtskhet, placée sous le vocable des douze apôtres. Le temple et le monastère ont été enrichis de dons précieux, dont il ne reste rien aujourd'hui. Jusqu'au XVI^e^ siècle, on y venait en pèlerinage pour vénérer la tunique du Seigneur. Cette église possède encore, dit-on, le manteau du Prophète Elie,

[1] Lorsque Tiflis, bâti par Wakhtang, devint en 455 la capitale de la Géorgie, Mtskhet est resté le siège du métropolitain.

[2] Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 124.

[3] Brosset, *Hist. de Géorgie*, I, p. 125.

Digitized by Google

Le temple, entièrement détruit, a été reconstruit, au xv^e^ siècle, par le roi Alexandre, dans le style géorgien, avec un dôme surmonté d'une toiture en pointe. La pierre de l'édifice est un porphyre vert rougeâtre.

La vie de sainte Nina et l'histoire de la conversion de la Georgie au christianisme ont été écrites, nous l'avons déjà dit, par trois personnages contemporains : par le prêtre juif Abiathar, de Mtskhet, devenu chrétien et nommé le nouveau Paul ; par Sidonia, sa fille, également disciple de sainte Nina ; enfin, par Salomé [1], femme de Rew, successeur de Mirian. Ces actes originaux ont tous les caractères d'authenticité.

En effet, les circonstances principales, les faits les plus importants de ces actes, comme le séjour de sainte Nina en Ibérie, le danger du roi Mirian, sa conversion, l'érection miraculeuse de la colonne, les diverses guérisons opérées par le cilice de la sainte, le baptême du roi, des grands et du peuple d'Ibérie, tous ces faits sont connus par les récits de plusieurs auteurs de grande autorité, tels que Moïse de Khorène, Rufin, Eusèbe, Socrate, Somozène et d'autres écrivains ecclésiastiques presque contemporains des faits. Ces faits sont racontés avec de tels détails qu'on ne peut douter qu'ils ne formassent, dès lors, une tradition populaire. Faut-il regarder comme vraisemblable, dit M. Brosset, que les Géorgiens, incapables de tracer un récit fidèle de ce qui s'est passé chez eux, l'aient emprunté à des étrangers. On comprend fort bien, au contraire, que le souvenir de détails plus circonstanciés se soit conservé chez les historiens géorgiens, tandis que les auteurs étrangers n'ont connu que les faits principaux. On peut, du reste, sans absurdité, croire à l'affirmation de personnes qui se donnent comme témoins oculaires de faits, racontés, d'ailleurs, par de graves auteurs étrangers au pays.

Pour le nom de Nina, donné à notre Sainte, nous avons, outre les historiens de Géorgie et d'Arménie, le témoignage de Chardin, qui constate au xvii^e^ siècle, la tradition du pays sur ce point.

[1] Salomé était fille de Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie.

Digitized by Google

D'ailleurs, tous les auteurs latins un peu sérieux avouent l'ignorance où ils sont touchant le nom de l'apôtre d'Ibérie.

Reste son titre de *captive*, en opposition formelle avec les actes originaux. Je n'ai trouvé absolument aucune circonstance historique favorable à cette opinion, qui ne s'appuie, du reste, que sur le seul témoignage de Rufin [1]. Je trouve de cette opinion une explication qui me semble vraisemblable. Tous les Saints, ces maîtres de l'humilité, ont recherché l'oubli des hommes et travaillé à se dépouiller de cette gloire passagère qui s'attache à une origine illustre. Je pourrais citer, à l'appui de mon assertion, tous les saints et saintes que Dieu s'est choisis dans les classes élevées de la société [2], Ainsi s'expliquait naturellement la modestie de Nina, gardant un profond silence sur sa famille et se donnant à tous pour une pauvre captive amenée en Ibérie par le hasard des combats.

La fête de sainte Nina se célèbre le 14 janvier dans la liturgie géorgienne. Le Martyrologe romain rappelle, le 15 décembre, la mémoire de la vierge apôtre sous le nom générique de Chrétienne.

(Le P. Auguste Daras).

SAINT VALÉRIEN,

ÉVÊQUE D'ALBENZA, MARTYR.

Genséric roi des Vandales, tyran de l'Afrique devenu plus insolent que jamais après avoir pris et pillé la ville de Rome, résolut d'achever la ruine de l'église Catholique, qu'il avait commen-

[1] Cette épithète de *captive* est donnée à notre sainte *seulement* dans les hymnes de l'Église : il n'y en a aucune trace dans les histoires du pays (Mgr Macaire, *Hist. du christianisme en Russie sous Vladimir*. Saint-Péterbourg, 1846, p. 145, note 314).

[2] Saint Séverin, apôtre du Norique, venait d'arriver en Pannonnie, au milieu des barbares. Ses manières affables sans familiarité, son maintien digne en même temps que modeste, le ton de sa parole, tout enfin trahissait en lui les habitudes d'une condition élevée. Mais un profond mystère entourait et entoura toujours son origine, sa famille, sa vie passée : il ne s'en ouvrait avec personne, pas même avec ses plus chers disciples... Voulait-on amener la conversation sur ce sujet, il la détournait par des moqueries pleines de gaieté, auxquelles succédaient au besoin des paroles sévères, capables d'arrêter court et de faire rougir d'elle-même la curiosité la plus indiscrète (Am. Thierry, *Récits de l'hist. rom. au v^e siècle*. Didier, 1867, p. 136).

Digitized by Google

cée dans les lieux qui gémissaient sous son obéissance. Il envoya un officier nommé Procule dans la province Zeugitane, qui n'était autre que la Proconsulaire d'Afrique, pour obliger les évêques et les prêtres de lui livrer toutes les choses qui servaient au ministère des églises, et tous les saints Livres, afin, qu'étant ainsi désarmés, il put venir à bout d'eux plus facilement, et les porter à faire tout ce qu'il voudrait. Procule ayant trouvé de la résistance partout, força les lieux saints, et pilla tout lui-même avec des mains sacrilèges. Il porta l'impiété jusqu'à se faire faire par dérision et par mépris, des chemises et des caleçons des nappes d'autel, et des autres linges consacrés aux usages des saints mystères. Mais ce misérable se vit bientôt poursuivi par la justice divine, et Dieu ne tarda point à le châtier des crimes dont il avait été l'exécuteur. Car la fureur avec laquelle Procule s'était abandonné à toutes ces violences s'étant tournée en une espèce de rage, il se mangea lui-même la langue, et périt d'une mort effroyable. Ce fut dans ce temps-là que saint Valerien, évêque d'Habe ou d'Abbenze, pour avoir résisté courageusement à ceux qui voulaient qu'on leur remît les choses saintes entre les mains fut chassé de la ville avec défense très-expresse à toutes sortes de personnes de l'accompagner, ni de le recevoir en aucune maison, pas même dans celles de la campagne. Réduit à se voir ainsi abandonné de tout le monde, il demeura fort longtemps couché dans le grand chemin sans avoir d'autre couvert que le ciel sous lequel il se trouvait exposé à toutes les injures de l'air, ce qui aurait été moins insupportable en de jeunes gens qu'en un vieillard de plus de quatre-vingts ans comme était ce saint évêque. Saint Victor évêque, de Vite, qui a écrit l'histoire de cette persécution témoigne avoir eu l'affliction de le voir en cet état, et l'avoir salué dans son exil ; mais il ne nous apprend rien davantage. On croit qu'il mourut bientôt après dans la gloire de sa confession : et l'Eglise l'honore comme l'un des défenseurs de la foi orthodoxe contre les Ariens dont les Vandales suivaient la secte. Les martyrologes d'Adon, d'Usuard, et quelques autres anciens font mention de lui au 15 de décembre ; ce qui a été suivi dans le Martyrologe Romain. On prétend que le corps de S. Valé-

Digitized by Google

rien fut apporté d'Afrique dans les Isles, et de là en Italie presque en même temps que celui de saint Augustin au huitième siècle, et qu'on le garde à Rodobio, que l'on met dans le diocèse de Verceil, et qui n'est peut-être autre que Retorbio, près de Voghera dans le Milanais, à six lieues de Pavie, où l'on déposa les reliques de saint Augustin.

SAINTE SILVIE,

VIERGE.

Sainte Silvie qu'on appelait aussi Silvanie, était sœur du célèbre Rufin et comme lui, savante dans les sciences sacrées. Elle brillait à Constantinople par ses éminentes vertus sous les règnes des empereurs Arcade et Théodose le Jeune; une partie de son temps était employée à la prière et à la lecture des Livres Saints qu'elle connaissait parfaitement; l'autre partie était consacrée aux œuvres de miséricorde. Elle fut recherchée en mariage, mais elle ne voulut jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Sa santé était délicate, ce qui ne l'arrêtait pas dans la pratique de la pénitence. Elle jeunait et se privait de tout adoucissement depuis qu'elle s'était vue maîtresse de ses actions, elle ne coucha plus dans un lit, tout en vivant de privations et passant de longues veilles à prier et à méditer.

On la citait comme la femme la plus instruite de son temps, et comme la vierge la plus sainte. Elle combattait les hérésies et retira beaucoup d'âmes des égarements et des erreurs qui se succédèrent souvent à Constantinople. Elle a été toujours vénérée dans l'Orient. Et la ville de Brescia en Lombardie a le bonheur de posséder le corps de cette grande Sainte.

On la fête le 15 décembre.

SAINT MESMIN.

ABBÉ DE MICI.

Lorsque Clovis voulut châtier la ville de Verdun de l'infidélité avec laquelle elle avait voulu se soustraire à son obéissance,

Digitized by Google

pour se réunir aux Allemands ses ennemis, les habitants craignant les funestes effets de sa colère, et le voyant approcher de leurs murailles avec une puissante armée, lui députèrent le prêtre Euspice pour l'apaiser. Ce Saint qui avait de grands talents pour la persuasion réussit parfaitement dans sa négociation. Non seulement il garantit la ville d'un saccagement inévitable, il la réconcilia encore avec ce prince, et lui procura même sa bienveillance. Cette occasion fit connaître le mérite d'Euspice à Clovis, qui en conçut tant d'estime que lorsque le siége épiscopal de Verdun vint à vaquer par la mort de l'évêque Firmin, il voulut le faire établir en sa place. Il n'y eut que la modestie d'Euspice qui fit manquer l'affaire. Clovis voulut au moins l'avoir auprès de lui, et ce Saint pour avoir quelqu'un avec lequel il pût prier, et faire les exercices spirituels de la vie ecclésiastique à la suite du prince, prit avec lui son neveu Maximin. Ayant accompagné le roi à Orléans, il remarqua à deux lieues de cette ville sur le ruisseau du Loiret au-delà de la Loire, un lieu solitaire propre à la retraite qu'on appelait Mici. Son grand âge joint à l'amour qu'il avait pour la solitude et le repos lui servit de prétexte pour demander ce lieu afin de pouvoir s'y retirer. Clovis qui ne cherchait qu'à le favoriser ne se contenta pas de le lui accorder : mais il y fit bâtir encore un monastère en sa considération, et il le dota de revenus pour l'entretien des religieux. Euspice s'y renferma vers l'an 508, avec saint Mesmin suivi de quelques disciples qui se mirent sous sa conduite. Il les gouverna pendant l'espace de près de deux ans, au bout desquels il mourut saintement comme il avait vécu, laissant l'administration du monastère de Mici à son neveu, qui avait déjà une grande expérience de tout ce qui regardait la vie spirituelle. Saint Mesmin y fut établi abbé par l'autorité d'Eusèbe évêque d'Orléans, qui l'avait ordonné prêtre dès le vivant de son oncle afin qu'il pût le décharger d'une partie de ses fonctions. L'éclat de sa vertu et le bruit que faisait la belle discipline qu'il avait établie dans son monastère, lui attirèrent des disciples de tous côtés. Plusieurs religieux, qui vivaient déjà fort saintement ailleurs, quittèrent leurs monastères pour venir dans le sien, espérant parvenir à

Digitized by Google

une plus grande perfection par le moyen des leçons et des exemples qu'il donnait dans cette sainte école. Dieu l'y rendit puissant en œuvres et en paroles, mais il voulut ce semble se contenter de le montrer, l'ayant retiré à lui après dix ans, et quelques mois d'administration, qui furent suffisants pour assurer l'établissement de la discipline, qu'il avait mise dans son monastère, et pour faire connaître sa sainteté aux hommes.

On met sa mort au 15 de décembre, vers l'an 520. L'évêque Eusèbe qui vivait encore, voulut faire ses funérailles comme il avait fait celles de son oncle saint Euspice, qu'il avait déposé auprès de saint Agnan. Il porta le corps de saint Mesmin dans la grotte d'une montagne proche de la Loire, d'où l'on assure qu'il avait exterminé le dragon, qui incommodait beaucoup le voisinage du pays, et où le Saint avait souhaité d'être enterré. On éleva depuis une chapelle sur son tombeau pour donner des marques de la persuasion où l'on était de sa sainteté et de sa gloire, qui éclatait par des miracles que Dieu y opérait de temps en temps par son intercession. Sigobert qui fut évêque d'Orléans du temps de Thierri III, voyant que la chapelle tombait en ruine, et que le culte du Saint s'avilissait, fit bâtir en son honneur une belle église aux portes de la ville d'Orléans, et y transporta ses reliques. Elles y demeurèrent jusqu'au temps de Jonas évêque du lieu, qui fut chargé l'an 836, par l'empereur Louis le Débonnaire de l'administration de l'abbaye de Mici, que son prédécesseur Théodulse avait réformée. Les moines de l'abbaye voulant profiter de la bienveillance que l'empereur témoignait pour leur maison, lui demandèrent la permission d'enlever le corps de notre saint pour le remettre dans leur église, et ils l'obtinrent. L'évêque Jonas qui les favorisait, comme leur abbé se chargea volontiers de l'entreprise ; convia l'évêque de Sens, qui était le métropolitain du lieu, et fit avec ce prélat la translation solennelle des corps de notre Saint, et de deux de ses disciples, accompagné de plusieurs abbés, d'un clergé nombreux et d'une grande troupe de Religieux. L'éclat qu'eut cette cérémonie qu'on dit avoir été honorée de quelques miracles, contribua beaucoup à relever le culte de saint Mesnin. Il était déjà si célèbre douze ou

Digitized by Google

treize ans après que Gautier, évêque d'Orléans, prescrivit sa fête comme de commandement vers le milieu du neuvième siècle pour sa ville, et son diocèse. Quelque temps après, l'abbaye de Mici prit le nom de Saint-Mesmin qu'elle garda. Mais elle avait passé des mains des Bénédictins en celle des Feuillans qui la possèdèrent longtemps. Outre la principale fête du Saint qui se célèbre le 15 décembre, on en fait encore une le 27 mai, qui est apparemment celle de la translation. Les Martyrologes font tous mention de saint Mesmin au 15 décembre depuis le neuvième siècle, surtout ceux de Florus, de Vandalbert, d'Adon, d'Usuard, celui de Gellone ou saint Guillem, qu'on croit plus ancien que les trois derniers ; ceux même qui portent le nom de S. Jérôme.

SAINT SANCTULE,

PRÊTRE DE NOCÉRA.

Saint Sanctule, prêtre de Nocéra, a été loué par saint Grégoire le Grand. Voici le résumé de son histoire.

Vers l'an 572 au temps où les Lombards ravageaient l'Italie, la plupart des églises furent dépouillées, les évêques tués, les villes ruinées, les peuples exterminés. Ils arrivèrent à Nocéra, amenant un diacre qu'ils avaient lié et qu'ils voulaient mettre à mort. Saint Sanctule, prêtre vénéré de cette ville, les pria de lui donner la vie ; et ne pouvant obtenir cette faveur, il leur demanda qu'au moins ils le lui donnassent en garde, offrant d'en répondre sur sa tête. A minuit, voyant les Lombards endormis, il éveilla le pauvre diacre, et l'engagea à s'enfuir. Le diacre ne le voulut pas, sachant à quel péril il exposait Sanctule, mais enfin, il le pressa tant qu'il se sauva.

Le lendemain, Sanctule ayant annoncé la fuite du diacre, les Normands lui dirent : « Tu es un bon homme ; nous ne te ferons pas languir dans les tourments ; choisis donc le genre de mort que tu voudras, » il répondit : « Faites moi mourir de la manière que Dieu permettra. »

Ils résolurent de lui couper la tête.

Comme il était en grande vénération, les Lombards s'assem-

Digitized by Google

blèrent pour voir sa mort : il demanda la permission de prier et il l'obtint, alors il se prosterna. Mais celui qui devait lui couper la tête, trouvant qu'il priait trop longtemps le poussa du pied et lui fit lever la tête. Sanctule resté à genoux et voyant l'épée tirée, dit tout haut : « Saint Jean, arrêtez cela. » Alors l'exécuteur demeura le bras élevé, sans pouvoir l'abaisser. Tous les Lombards commencèrent à témoigner leur admiration pour le Saint; on le pria de guérir le bras de l'exécuteur, mais auparavant il le fit jurer que jamais il ne s'en servirait pour tuer un chrétien. Après qu'il l'eut promis, il put abaisser son bras et remettre son épée dans le fourreau. Les Lombards dans leur admiration lui offrirent alors des bœufs et des chevaux qu'ils avaient pillés. Mais il leur dit : — Si vous voulez me faire un don, donnez-moi les captifs que vous avez pris, afin que j'aie sujet de prier pour vous. — Ce qu'il obtint et il rendit tous ces captifs à la liberté.

On ne sait pas autre chose de saint Sanctule.

SAINT PAUL DE LATRE.

Il était né en Asie, à Elée, près de Pergame. Son père Antiochus, officier sur la flotte, ayant été tué à la guerre contre les Musulmans, sa mère Eudocie se retira en Bithynie, près de Marycate, d'où était saint Joannice. Elle avait deux fils, Basile et Paul, *dont* nous parlons. Elle maria Basile ; mais sur le point des noces, il s'enfuit au mont Olympe et se fit moine dans la laure de Saint-Elie ; puis se trouvant importuné des visites de ses parents et de ses amis, il se retira plus avant près du mont de Latre. De là, il envoya chercher son frère, qui, depuis la mort de leur mère, était tombé dans une telle pauvreté, qu'il était réduit à garder les pourceaux ; il le mena au mont de Latre et le mit entre les mains de Pierre, abbé du monastère nombreux de Carye, que lui-même avait fondé. Cet abbé, voyant les excellentes dispositions du jeune Paul, le retint pour le service de sa personne. Basile retourna au mont Olympe et mourut abbé de la laure de Saint-Elie.

Digitized by Google

Paul s'exerçait à mater son corps et particulièrement à vaincre le sommeil. On ne le vit jamais couché pour dormir ; il s'appuyait seulement contre un arbre ou contre une pierre ; on ne lui entendit jamais dire une parole oiseuse. Etant appliqué à la cuisine, le souvenir du feu de l'enfer lui faisait verser des larmes. L'abbé Pierre lui refusa toujours, à cause de sa jeunesse, la permission de se retirer dans le désert, qu'il lui demandait instamment ; mais après la mort de l'abbé, Paul communiqua son dessein à Démétrius, son ami, et ils se retirèrent ensemble à la cime du mont de Latre, près de la laure des Cellibares. Paul s'arrêta à une grotte nommée de la Mère-de-Dieu. Démétrius voulait se mettre plus près de la laure, pour avoir de quoi subsister. Non, dit Paul, il faut demeurer ici. Et de quoi vivrons-nous? dit Démétrius. Du fruit de ces arbres, reprit Paul, en montrant des chênes chargés de glands. Des pourceaux n'en mangeraient pas, répondit-il, à présent qu'ils ne sont pas mûrs. Vous parlez, dit Paul, suivant la prudence de la chair. Après avoir été huit jours sans manger, ils essayèrent de manger de ces glands, qui les firent vomir jusqu'au sang. Eh bien ! mon Père, dit Démétrius, ne vous l'ai-je pas dit? Paul répondit : Il nous ont délivrés de nos mauvaises humeurs, nous ne serons plus malades.

Démétrius n'y pouvant plus tenir, se rapprocha de la laure et se joignit à un vieil anachorète nommé Mathieu, homme d'une grande sainteté. Il lui conta ce qui lui était arrivé avec Paul et comme il était demeuré sans aucun secours humain. Mathieu lui dit : Demeurez ici, mon fils, et portez-lui, dans le temps qu'il voudra, quelque partie de la nourriture que Dieu nous donne. Démétrius ayant rapporté ce discours à Paul, il dit, pleurant de joie : Vous voyez, mon frère, que Dieu ne délaisse point ceux qui s'abandonnent à lui. Paul demeura donc huit mois dans cette caverne, pratiquant des veilles et des jeûnes extraordinaires, faisant des génuflexions sans nombre, et souffrant des tentations violentes du démon.

Ensuite Paul et Démétrius revinrent à leur monastère de Caryc par ordre de l'abbé : mais, peu de jours après, il permit à

Digitized by Google

Paul d'en sortir encore. Il retourna au mont de Latre, où il trouva Athanase, qui, après avoir gouverné un monastère, vivait en retraite près de la laure du Sauveur. Paul le pria de lui faire bâtir une colonne près de la laure, et Athanase lui indiqua une colonne toute naturelle, c'est-à-dire une roche très-élevée, au haut de laquelle était une grotte. Un autre Athanase, du temps des iconoclastes, ayant quitté Constantinople pour éviter la persécution, avait passé vingt-deux ans dans cette caverne. Paul y entra sans aucune provision; mais un laboureur, cherchant deux de ses chèvres, trouva Paul et prit soin de lui porter à manger avec les petits meubles nécessaires, une lampe, une pierre à fusil, un peu d'huile. Ce laboureur s'étant retiré pour la récolte de ses fruits, Paul demeura plusieurs jours sans manger; enfin, respirant à peine, il ramassa ses forces et but l'huile et l'eau de sa lampe, ce qui le remit un peu. Ensuite Athanase se souvint de lui et lui apporta la nourriture nécessaire : car il n'en voulait pas davantage ; et Démétrius, ayant appris comme il vivait, prit aussi soin de lui. Paul demeura douze ans dans cette caverne, où il souffrit encore de grandes tentations des démons pendant trois ans. Comme il avait un grand désir d'y faire célébrer le saint Sacrifice, Athanase prépara une échelle, et un prêtre y monta avec quelques autres. Après l'Élévation, tous cédèrent à Paul l'honneur de communier le premier, et il arriva un tremblement de terre et un mouvement des roches qui effrayèrent les assistants; mais ceux qui étaient demeurés en bas ne s'en aperçurent point. Paul ayant besoin d'eau, fit sortir, près de sa caverne, une fontaine qui coula toujours depuis.

Dès lors il devint célèbre; plusieurs venaient recevoir ses instructions, et il se forma une laure près de sa caverne. Les uns y bâtirent des cabanes, les autres se logèrent dans des cavernes voisines ; puis on bâtit un petit oratoire sous le nom de Saint-Michel. Paul, si peu soigné de sa propre subsistance, pourvut abondamment à celle de ses disciples, pour lui ôter tout prétexte de relâchement. Il distingua ceux qui devaient demeurer seuls ou vivre en communauté; ils n'avaient rien de caché pour lui, n'allaient nulle part sans son congé, n'osaient cuire leur pain ou

Digitized by Google

faire la moindre chose sans sa bénédiction, et ne possédaient rien en propre.

Paul ayant demeuré douze ans dans cette caverne, et importuné des visites de ses disciples et des autres, en sortit secrètement et se retira sur le plus désert de la montagne. Là n'ayant pour compagnie que les bêtes, il souffrait le chaud, le froid et toutes sortes d'incommodités. Il venait de temps en temps à la laure encourager les Frères, les avertissant surtout de ne point se confier en eux-mêmes; celui qui le servait lui apportait de temps en temps quelque nourriture. Démétrius se plaignait un jour à lui qu'on ne voyait plus de ces grands hommes et de ces grâces merveilleuses des derniers siècles. Paul lui répondit en souriant: Il semble que vous ne croyez pas que Dieu soit toujours le même; puis il lui conta plusieurs merveilles qui lui étaient arrivées. Un autre de ses disciples, nommé Siméon, lui demandait pourquoi il paraissait tantôt gai et tantôt triste. Il répondit: Quand rien ne me détourne de la contemplation, je me vois environné d'une lumière si agréable que j'oublie la nourriture et toutes les choses terrestres; mais on m'afflige lorsqu'on m'interrompt et qu'on m'oblige à parler. Aussi, quand il marchait avec ses disciples, il s'avançait seul assez loin pour chanter les louanges de Dieu et penser continuellement à lui, outre qu'il voyait toujours son bon Ange.

Le désir d'une plus grande retraite lui fit prendre le dessein de passer à l'île de Samos. Etant prêt à s'embarquer, il vit dix soldats prisonniers pour désertion, et dit d'un ton ferme à l'officier qui les conduisait, de les laisser en liberté. Celui-ci voyant un petit homme mal vêtu, le prit d'abord pour un paysan; mais il fut touché de sa hardiesse et de la sagesse qui paraissait sur son visage. Le saint homme lui dit: Dites au gouverneur que le moine Paul vous les a enlevés de force. Il délivra ainsi ces malheureux. Etant arrivé à Samos, il se retira au mont Cercès, dans une caverne, où l'on disait qu'avait vécu le philosophe Pythagore. Comme il fut bientôt connu, on venait de tous côtés recevoir ses instructions; et, par ses exhortations, on rétablit les trois laures de cette île que le Sarrasins avaient ruinées. Cependant.

Digitized by Google

les moines de Latre cherchaient Paul de tous côtés, et enfin ayant appris qu'il était à Samos, ils lui écrivirent par un des leurs, qui le ramena aussitôt ; car il ne tenait à rien. Depuis ce retour, il avança encore dans la perfection.

Sa réputation s'étendait de tous côtés jusqu'à Rome. Le Pape envoya exprès un moine avancé en âge pour le voir, examiner sa manière de vivre et lui en faire le rapport. Pierre, roi des Bulgares, lui écrivait souvent pour se recommander à ses prières. L'empereur Constantin Porphyrogenète lui écrivit plusieurs lettres, que l'on garda longtemps depuis dans la laure. Ce prince, voulant envoyer en Crète une armée navale contre les Sarrasins, consulta le saint homme, qui lui fit réponse que cette entreprise n'était pas agréable à Dieu ; mais l'empereur, ne voulant pas perdre la dépense de cet armement, suivit son dessein et s'en repentit ; ce qui lui arriva plus d'une fois. L'empereur lui envoya un jour le patrice Photius, un de ses principaux ministres, avec ordre de bien observer son visage et tout son extérieur ; mais quand le patrice voulait regarder le Saint, il ne pouvait soutenir l'éclat de son visage ; ce qui arriva encore à d'autres. Toutefois cette lumière n'était visible qu'à ceux que Dieu voulait en favoriser. Paul pria ce patrice d'appliquer sur la sainte image d'Edesse un linge de même grandeur, et de le lui envoyer. Quand on l'eut apporté et déplié, le saint homme y vit clairement l'image semblable à l'original ; mais les autres n'y virent rien. Il employa son crédit auprès de l'empereur pour faire bannir loin de Cibyrréote et de Milet les plus considérables et les plus dangereux des Manichéens.

Paul avait accoutumé de faire un festin le dimanche de l'octave de Pâques, et d'y convier beaucoup de monde. L'économe de la laure se trouva un jour fort embarrassé, n'ayant ni farine, ni vin, ni légumes. Il en avertit le Saint, qui lui reprocha son peu de foi ; et dès le matin vinrent des mulets chargés de pain blanc, de vin, de fromage, d'œufs et quantité d'autres provisions envoyées par les voisins, entre autres l'évêque d'Amazone et son clergé. Une des fêtes que Paul célébrait avec plus de solennité, était celle de sainte Catherine ou Ecathérine, et c'est

Digitized by Google

la preuve la plus ancienne que l'on trouve de son culte. Il avait une telle affection pour l'aumône, qu'il donnait tout, jusqu'à sa nourriture et ses habits, et enfin il voulut une fois se faire vendre comme esclave en pays inconnu, pour donner le prix aux pauvres.

Sentant approcher sa fin, il appela son disciple et lui dicta des règles pour les moines de la laure; puis il retourna à la montagne, jusqu'au jour de Saint-Nicolas, sixième de décembre, qu'il revint à la laure et fit célébrer la messe plus tôt qu'à l'ordinaire. Puis il se coucha sur son lit, contre sa coutume, et la fièvre le prit; mais il ne cessa point de prier Dieu et d'exhorter ses moines, sans vouloir nommer son successeur, qu'il laissa à leur choix. Il mourut l'an 956, le quinzième de décembre.

Un des moines ayant été délivré à son tombeau du démon qui le possédait, Siméon, indigné du tumulte qu'il avait causé dans l'église, s'approcha du tombeau du Saint et lui dit, comme s'il eut été vivant : Est-ce donc là votre aversion pour la gloire humaine? votre amour pour la solitude et la tranquillité? Vous allez nous jeter dans des troubles infinis. Ce lieu sera bientôt rempli d'hommes, de femmes et d'enfants; et quelle liberté après cela, quel repos aurons-nous? Si vous prétendez nous troubler ainsi par vos miracles, faites-le-nous savoir promptement, nous vous descendrons de la montagne et nous vous laisserons en bas faire ce qu'il vous plaira. Depuis cette remontrance, le Saint ne guérit en public aucun possédé, quoiqu'il fît plusieurs miracles sur les malades et les autres qui l'invoquaient, comme il en avait fait un grand nombre durant sa vie. (ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX ADALBÉRON,

ÉVÊQUE DE METZ.

Adalbéron II du nom était fils de Frédéric, duc de la Basse-Lorraine, et de Béatrix, sœur de Hugues Capet. Il fut élevé sur le siége de Metz le 16 octobre 994. La nature l'avait doué d'un extérieur agréable et de tout ce qu'il fallait pour se faire aimer. Il sut, par ses manières douces et polies, gagner tous les cœurs, et

Digitized by Google

se fit chérir des Juifs même qui habitaient alors Metz. Mais il montra une prédilection particulière pour les religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, et fit rebâtir l'église de Saint-Symphorien qu'il leur céda. Sa piété l'ayant porté à faire le voyage de Rome, pour visiter les pieux monuments que renferme la ville éternelle, il y fit, avec les sentiments de la plus vive componction, une confession générale de ses péchés. Son palais, dans lequel il soutenait, plutôt pour les autres que pour lui-même, l'éclat de sa haute naissance, était toujours rempli de pauvres et de pèlerins auxquels il lavait les pieds et qu'il servait lui-même à table. Son excessive charité éclata surtout dans la cruelle maladie appelée *le feu sacré*. On ne put le voir sans attendrissement recevoir chez lui tous les malheureux qui en étaient atteints, laver leurs ulcères, leur donner à manger et leur prodiguer tous les secours imaginables. Jamais il ne célébrait la sainte messe sans s'être revêtu d'un cilice, et, pendant qu'il offrait le Corps adorable de Jésus-Christ, des larmes abondantes coulaient de ses yeux. Il passait ordinairement les veilles des grandes fêtes et tout le carême dans les mortifications et les austérités, et se retirait dans un monastère, surtout à Gorze. Frappé de paralysie vers la fin de ses jours, il distribua aux églises et aux pauvres tout ce qu'il possédait. Sa sainte mort arriva le 15 décembre 1005. On lui donne le titre de bienheureux. Sa vie nous a été transmise par un écrivain contemporain et témoin de ses vertus.

LE BIENHEUREUX JEAN DESCHAUX,

PRÊTRE.

Il naquit sur la fin du XIII^e^ siècle, dans le diocèse de Léon, d'une famille pauvre et vertueuse. Il apprit l'état d'un artisan habile, son parent, et se plut à faire les ouvrages qui servaient à l'édification ou au soulagement du public.

Se sentant appelé à une profession plus sainte, il se rendit à Rennes, se prépara aux ordres et fut élevé au sacerdoce. Trois jeûnes par semaine, un vêtement pauvre, mais propre, la visite assidue des malades furent ses principaux moyens de perfection.

Digitized by Google

Chargé d'une cure par Yves, évêque de Rennes et admirateur de ses vertus, il la gouverna treize ans, avec un zèle infatigable, sous trois prélats. Il les assistait dans leurs visites, les précédant à pieds nus et disposant les peuples à recevoir la Confirmation.

En 1316, désirant se faire Franciscain, il remit son bénéfice à l'évêque qui, par égard pour lui, voulut le conférer à son frère ; Jean, sourd à la voix du sang, pria de choisir un sujet plus digne.

Le nouveau religieux fut un modèle d'amour de la pauvreté et continua d'être un héros de la bienfaisance. Dans son dénuement, il trouvait encore des ressources pour soulager les misérables, qui aimaient à l'entourer. Il allait aussi demander pour eux aux riches qu'il savait attendrir.

Toujours occupé à quelque chose d'utile, dès qu'il avait offert le Saint sacrifice, il confessait, visitait les malades, étudiait ou priait. Non content de dire l'office canonial avec la communauté, il le répétait en particulier, la tête découverte et avec recueillement ; il récitait encore les offices de la Croix, du Saint-Esprit et des Morts, beaucoup de psaumes, de litanies, d'hymnes, de cantiques.

Il passa seize ans sans boire de vin, mangeant rarement de la viande ou du poisson. A la réserve de quarante jours, il jeûnait toute l'année, portait sans cesse le cilice et souffrait avec joie divers accidents qui triomphent souvent de la patience.

Il annonça le siége, la prise de Quimper et la famine qui devait les suivre. N'ayant pu empêcher les deux premiers malheurs, il allégea le troisième, en déterminant les riches à partager leurs ressources avec les pauvres. Dieu lui révéla également la peste qui ravagea le diocèse de Cornouaille en 1349. Jean se dévoua généreusement ; il administra aux personnes atteintes du fléau les soulagements de l'âme et du corps, avec une affection que récompensa une sainte mort. Victime du mal qu'il combattait, il expira à l'âge de soixante-neuf ans.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE ARTHUR BELL,

FRÈRE MINEUR, MARTYR.

Vers le milieu du dix-septième siècle, le Pape Urbain VIII, à l'exemple de ses prédécesseurs des premiers siècles, ordonna de recueillir les Actes des Martyrs de la foi que l'hérésie immolait chaque année en Angleterre. Il confia cette charge à l'archevêque de Cambrai, Joseph de Bergaigne. Le prélat, pour exécuter les ordres du Saint-Siége, adressa une copie du bref pontifical et une lettre particulière à plusieurs membres de la mission anglaise. L'un des commissaires nommés était le Père François, définiteur de l'Ordre de Saint-François d'Assises; mais déjà il avait été arrêté lui-même et jeté en prison. Arthur Bell était son nom de famille. Des soldats du Parlement, alors en révolte ouverte contre le roi Charles Ier, le saisirent et le prirent d'abord pour un espion. « De quelle religion êtes-vous? » demanda un des officiers de la troupe. — « Je suis catholique, » répondit le religieux. — Comment, un catholique romain? — Que voulez-vous dire par romain? Je suis Anglais: il n'y a qu'une seule Eglise catholique et je suis membre de cette Eglise. » Un autre officier lui demande s'il croit que le Pape est le chef de l'Eglise universelle, et, sur sa réponse affirmative, une discussion s'engage entre le prêtre catholique et les soldats. Comme Cromwell, leur chef, ces hommes, accoutumés à manier la hallebarde, l'épée et le mousqueton, savaient aussi feuilleter la Bible; et, pour justifier leur double révolte contre l'Eglise et contre la royauté, ils trouvaient dans le livre sacré tout ce que réclamait l'intérêt de leur cause.

La discussion terminée, les soldats du Parlement chargèrent un maréchal-ferrant, homme grossier et brutal, de conduire leur prisonnier jusqu'à la capitale. Arthur Bell, dépouillé d'une partie de ses habits, arriva à travers les rues de Londres jusqu'à la prison de Newgate. Une place était vide; c'était celle qu'avait laissée quelques jours auparavant le Père Paul de Sainte-Magdeleine pour aller au supplice. Arthur Bell y était renfermé depuis quelques heures, quand il reçut la lettre qui le rappelait à Douai, où

Digitized by Google

ses frères venaient de le nommer supérieur de sa congrégation. Il y répondit sur-le-champ, en faisant connaître son arrestation et la condamnation à mort qui devait la suivre. Trois accusateurs se présentent : l'un a connu Arthur Bell ou le Père François, à Bruxelles, il y a vingt ans ; le second l'a connu à Grav[illegible] puis à Douai ; le troisième affirme qu'il a vu l'accusé [illegible] messe à Londres. Le Père François récuse le témoignage des trois imposteurs et garde ensuite le silence. Puis le président lui ayant demandé s'il avait quelque chose à ajouter pour prévenir la sentence : « Mes accusateurs ont fait leurs dépositions contre moi, répond le confesseur de la foi, et le jury a déclaré que j'étais coupable ; je leur rends à tous mes bien sincères remerciements, car c'est un bonheur pour moi et le sujet d'une grande joie de mourir avec Jésus-Christ, avec ses Apôtres et ses Martyrs, ma cause étant la même que la leur. » « L'homme doit obéir aux lois du pays dans lequel il est né, dit l'un des juges en l'interrompant. » « Cela est vrai, répond Arthur Bell, et si j'étais né parmi les païens, j'obéirais à leurs lois en tant qu'elles ne seraient pas contraires à la loi de Dieu. Mais, pour ces lois antichrétiennes, qui condamnent les prêtres à mort, tenez pour certain que ceux qui les ont faites ont reçu depuis longtemps leur récompense... » La sentence capitale est prononcée presque aussitôt, et le confesseur de la foi ramené au cachot. Des catholiques en grand nombre, Anglais ou étrangers, vinrent l'y visiter ; parmi eux se trouvait un envoyé de l'empereur d'Allemagne à qui le martyr déclara qu'il ne changerait pas sa place pour celle de son maître. L'ambassadeur de France s'y transporta pareillement et se recommanda aux prières de l'homme de Dieu, qui allait répandre son sang pour la foi catholique. Ce fut le 11 décembre que les gardes le traînèrent sur la claie à travers les rues de Londres, jusqu'à la place de Tyburn. « Chers compatriotes, s'écria le Martyr en face de la potence, prêtez l'oreille à mes paroles, et puisque vous désirez d'être délivrés de vos calamités présentes, mettez un terme à vos prévarications... Je vous en conjure, renoncez à l'hérésie dans laquelle vous êtes engagés, depuis longtemps, car elle vous a retranchés (je le dis avec dou-

Digitized by Google

leur) du corps véritable de Jésus-Christ, comme des membres gâtés, et elle vous a rendus semblables à des branches mortes de l'arbre de son Eglise... » Le shérif lui ayant imposé silence, le Martyr se tourna vers un malfaiteur qu'on devait exécuter avec lui et lui adressa quelques paroles d'exhortation. Le malheureux, vivement touché de la grâce, déclara aussitôt qu'il voulait l'exo dans la foi de l'Eglise romaine, et reçut du prêtre catho- qu absolution que le réconcilia avec Dieu et son Eglise. Arth Bell, s'approchant alors du bourreau qui terminait ses préparatifs, l'embrassa cordialement et l'engagea à penser, lui aussi, au salut de son âme; puis, se mettant en prière, il attendit le moment de son passage à l'éternité. Malgré les efforts des gardes, il ne fut pas possible d'empêcher les catholiques de plonger leurs mouchoirs dans le sang du Martyr, qui ruisselait quelques minutes après sous le couteau de l'exécuteur.

LE VÉNÉRABLE JÉROME-BAPTISTE DE SELLAN DE LANUZA,

ÉVÊQUE D'ALBARASIN.

Cet illustre Aragonais, natif du diocèse de Saragosse, vint au monde le 23 octobre 1553, dans un bourg nommé Yxar, dont ses ancêtres, selon les auteurs Espagnols, étaient seigneurs depuis plus de quatre cents ans. Son père, appelé Michel-Baptiste de Sellan, et sa mère Catherine de Lanuza, n'étaient pas moins recommandables par leur probité, que par leur noblesse. Le ciel avait béni leur mariage par la naissance de plusieurs enfants dont l'aîné fut grand chancelier du royaume d'Aragon. Celui dont nous écrivons l'histoire, n'était que le troisième; mais il ne fut pas celui qui fit le moins d'honneur à la famille et à la nation, puisque sa haute piété et ses doctes écrits lui ont mérité les plus grands éloges, et feront passer son nom avec gloire jusqu'à la dernière postérité.

Le jeune de Lanuza finissait sa seizième année : et la pureté de ses mœurs, jointe à plusieurs talents naturels, l'avait rendu extrêmement cher à sa pieuse mère (dont il voulut porter le

Digitized by Google

nom), lorsque docile à l'attrait de la vocation, il renonça à toutes les espérances du siècle, pour embrasser l'institut des FF. Prêcheurs. Il en reçut l'habit dans le célèbre couvent de Valence le 18 septembre 1569. La Providence qui l'avait conduit comme par la main dans ce sanctuaire, lui fit d'abord trouver dans la personne de saint Louis Bertrand, un guide éclairé, un Père-maître plein de tendresse, un parfait modèle de toutes les vertus. La suite de la vie du nouveau religieux fit assez connaître qu'il n'avait été ni insensible, ni ingrat à cette faveur du ciel. Il suça avec joie le lait de la religion : et en conversant tous les jours avec un ami de Dieu, il apprit de bonheur à se conduire par le même esprit; c'est-à-dire, à mourir au monde, à l'amour impur des créatures, et à lui-même, pour ne vivre qu'en Dieu et pour sa gloire.

Les habiles professeurs qu'on lui donna depuis dans les écoles de Salamanque, ne furent en quelque manière que les témoins de son application à l'étude, et de ses progrès dans les sciences. Ils eurent peu à faire pour la perfection d'un jeune homme, qui se portait toujours avec zèle à tout ce qui était de son état, et à ce qui pouvait contribuer à le rendre meilleur. Les subtilités de l'école, et cet amas de certaines questions purement spéculatives, qui ne paraissent propres qu'à exercer l'esprit, et quelquefois à dessécher le cœur, ne l'occupèrent pas longtemps : il ne voulut pas les ignorer ; mais déjà épris de la beauté de la divine Sagesse, et connaissant quelle est la majesté de la religion de Jésus-Christ, ce fut principalement dans la méditation des saintes Ecritures, et dans la lecture des Prophètes, qu'il crut devoir puiser une science plus sublime, et en même temps plus utile à son salut et à celui du prochain.

Rappelé ensuite à son couvent de Valence pour y communiquer à ses frères, et bientôt après à une foule d'étudiants dans l'Université de la même ville, les lumières dont il s'était rempli, il suivit toujours les mêmes routes. Aussi était-ce dans l'explication des Livres saints que Lanuza semblait se surpasser lui-même. Dans tout le reste on ne pouvait qu'admirer la pénétration, la justesse, la vivacité de son esprit : mais lorsqu'il expliquait les

Digitized by Google

oracles divins, il touchait et gagnait les cœurs. Ses expositions de la parole de Dieu avaient quelque chose de si élevé, de si solide et de si lumineux, que les autres professeurs, et ses anciens maîtres, venaient ordinairement se confondre avec ses disciples pour avoir le plaisir d'entendre ses explications.

C'est ce que l'on a particulièrement remarqué de saint Louis Bertrand. Ce grand serviteur de Dieu avait été témoin des grands progrès que Lanuza faisait tous les jours dans la science des saints, tandis qu'il était sous sa discipline. Il admira depuis ce trésor de sublimes connaissances, qui le distinguait avec tant d'avantage parmi les savants de réputation. Mais rien ne lui faisait tant estimer ce cher disciple que la droiture de son cœur, l'innocence de sa vie, et le saint zèle, dont il le voyait animé pour la gloire de Dieu, et le salut des âmes. Lorsque le saint continuait ses courtes évangéliques dans le diocèse de Valence, il aimait à partager le travail avec le Père de Lanuza ; et le fruit de ses premières prédications ne lui permettait pas de douter que son ministère déjà glorieux, ne fût pas longtemps utile aux peuples. Il avait coutume de dire que le Saint-Esprit, qui habite dans les âmes pures, avait communiqué à ce jeune religieux ses dons les plus précieux, surtout ceux de la sagesse et de la science.

L'un et l'autre paraissaient avec tant d'éclat dans toute la conduite de Lanuza, dans ses prédications, et dans ses leçons, que le général de son Ordre, Sixte Fabri, faisant ses visites en Espagne l'an 1588, fut agréablement surpris de voir avec quel concert les peuples, et tous les religieux de la province d'Aragon publiaient les louanges de ce saint homme. Le général l'obligea de continuer l'explication des livres saints ; défendit qu'on le détournât d'une occupation si utile, en le chargeant de quelque autre emploi, et l'exhorta fortement, ou plutôt il lui ordonna, de faire imprimer incessamment ses commentaires sur le Psautier. Avant que de sortir des royaumes d'Espagne au commencement de l'année 1589, le même général donna le bonnet de docteur à Lanuza, moins pour répondre aux désirs empressés du provincial, et de toute la province d'Aragon, que pour honorer le mé-

Digitized by Google

rite, et récompenser en quelque manière les travaux du serviteur de Dieu. Il n'y avait pas encore vingt ans qu'il portait l'habit de saint Dominique, et il y en avait douze qu'il ne cessait d'enseigner, ou de prêcher avec des fruits incroyables.

Depuis que par la mort de saint Louis Bertrand il avait perdu un guide fidèle, un père et un ami, il n'avait pas discontinué de se le proposer pour son modèle, et de faire de nouveaux efforts pour être son imitateur. Les vertus qu'il avait longtemps admirées dans ce grand Saint, étaient toujours présentes à son esprit ; et résolu de marcher sur ses traces, il se faisait une loi de vivre, d'agir, et de parler comme lui. Ce fut pour imiter son obéissance, que malgré son éloignement des charges, il soumit sa volonté à celle de ses supérieurs pour accepter la conduite de la communauté de saint Onuphre, à deux petites lieues de Valence. Dans cet emploi Jérôme de Lanuza soutint parfaitement l'idée que tout le monde avait de lui ; régulier, sage, vigilant supérieur, il observait tous les points de la règle, et les faisait observer par les autres ; mais avec tant d'exactitude, qu'il y avait peu de différence entre cette sainte communauté, et celles qui avaient été formées sous les yeux du premier fondateur. Il est vrai qu'il ne remplit pas longtemps cette charge.

L'évêque et le clergé de Valence pensaient avoir perdu leur docteur et leur lumière, depuis que Lanuza ne faisait plus dans cette capitale du royaume ces leçons de théologie, et ces explications de l'écriture, où, en s'instruisant solidement de la religion, on s'animait à en pratiquer les maximes. On s'adressa donc aux supérieurs de l'Ordre, qui ne purent se refuser aux désirs du public. Lanuza reprit avec joie un travail, pour lequel il avait un talent particulier, et une vocation marquée. Depuis son enfance les Livres saints faisaient ses chastes délices, et sa première étude. Il ne les lisait jamais qu'avec ces sentiments de respect, d'amour, d'humilité, et avec cette pureté d'intention, qui pouvaient lui en donner l'intelligence. Aussi disait-on communément de lui, ce qui avait été dit de saint Bernard, qu'il n'entendait jamais mieux l'Ecriture que par l'Ecriture même. Les sens profonds et mystérieux qui échappent souvent aux lu-

Digitized by Google

mières de l'esprit le plus pénétrant, s'offraient comme d'eux-mêmes aux yeux épurés de son cœur. Mais ils s'attachait principalement à ce qui pouvait servir à former les mœurs, et faire de parfaits chrétiens. Il serait difficile de dire quelle sainte émulation pour l'étude des divines Ecritures il excita, tant parmi les ecclésiastiques, que parmi les religieux; combien de savants disciples il éleva, et quels fruits les fidèles de tous les états retirèrent de son travail; car à ses leçons théologiques, il ajoutait des homélies, ou des discours familiers, pour l'instruction et l'édification du peuple.

Telles étaient les occupations de Lanuza dans la ville de Valence, lorsque le général des FF. Prêcheurs, Hippolyte Beccaria, y arriva l'an 1596. Le chapitre de la province d'Aragon, et celui de tout l'Ordre de saint Dominique, s'étant en même temps assemblés dans la même ville, le Père général voulut profiter de cette favorable conjoncture, pour avancer l'ouvrage de la réforme, qui lui avait fait entreprendre tant de différents voyages. Le zèle dont il parut animé, fut heureusement secondé par la bonne volonté de tous ceux qui, par leur charge, ou par leur réputation et leur mérite, pouvaient le plus contribuer à rendre à leur ordre sa première splendeur. Le provincial d'Aragon sortait alors de charge ; et ceux qui avaient droit d'élire son successeur, remirent tous leur suffrage entre les mains de leur général ; afin que selon sa prudence, il donnât lui-même pour provincial celui qu'il jugerait le plus propre à entrer dans ses vues, et le plus capable d'exécuter les grands desseins qu'il leur proposait. Le choix fut bientôt fait : parmi un grand nombre de religieux, dont plusieurs brillaient depuis longtemps dans les universités, et dont quelques-uns furent depuis élevés à l'Episcopat, le P. Général nomma sans hésiter Jérôme de Lanuza, et toute la province d'Aragon se fit un plaisir de le reconnaître pour supérieur.

On vit alors qu'elle était dans tous les royaumes d'Espagne la réputation de ce grand homme. Les évêques, les princes, et les peuples parurent prendre part à son élection. Le roi catholique, Philippe II, et sa cour ne l'apprirent qu'avec joie. Lui seul en fut

Digitized by Google

sincèrement affligé ; mais accoutumé à faire céder tout le reste au mérite de l'obéissance, il se laissa charger du fardeau, et ne pensa qu'à le porter à l'avantage de la religion. Le Seigneur bénit son zèle et ses travaux. Le succès en fut prompt et heureux. Quelques difficultés qui se rencontrent ordinairement dans l'exécution, quand il s'agit d'abolir d'anciens abus ; de remettre en vigueur de saintes pratiques, trop longtemps négligées ; et de rappeler à l'esprit de la loi, des communautés entières attachées à leurs coutumes, ou à leurs usages ; notre zélé provincial surmonta tous les obstacles, et ce ne fut pas seulement dans une ville, ou dans un diocèse, mais dans toute une vaste province, aussi étendue que les royaumes d'Aragon et de Valence, et la principauté de Catalogne. De Lanuza fit dans tous ces pays, ce que le Père Michaëlis commençait alors de faire dans quelques endroits de notre France. Il y avait pourtant cette différence, que le premier trouvait, et un plus grand nombre de bons sujets tout disposés à l'aider, et de moindres désordres à réparer. Les nouvelles hérésies n'avaient point porté les mêmes coups aux couvents, et aux monastères d'Espagne, qu'elles avaient fait sentir à ceux de la France. Il fallut moins de temps et de peine pour les remettre sur le pied, où on pouvait désirer de les voir.

Dès le mois de septembre 1597, le Père général Hippolyte Beccaria, se trouvant à Valladolid, écrivit au provincial d'Aragon pour le féliciter de ce que, par une bénédiction particulière du ciel, il avait déjà bien avancé son entreprise. Il lui recommandait aussi d'user dans l'occasion, de quelque indulgence, en laissant subsister ce qu'on pouvait appeler des dispenses justes et nécessaires, introduites, non par le relâchement, mais par la seule nécessité de favoriser les études. Le zèle de Lanuza pour le progrès des sciences n'était pas moins connu, que son amour pour la régularité ; et il venait d'en donner une nouvelle preuve par sa requête du 22 août 1597, présentée au roi Philippe II, pour prier Sa Majesté, de réprimer quelques professeurs qui, dans la plupart des universités d'Espagne, commençaient à vouloir rendre suspect le système de saint Thomas, et de son école, touchant la nature et l'efficacité des secours divins. On sait que le sage

Digitized by Google

monarque fit attention à la justice de ses plaintes. Son successeur, Philippe III, entra aussi dans les mêmes vues ; il intéressa même le Saint Siége à la défense de la doctrine du docteur Angélique, et de son école. Cela parut pendant tout le temps que ces matières furent agitées à Rome, en présence des Souverains Pontifes, Clément VIII et Paul V.

Pour faire connaître de quel poids devait être dans la cour de Castille, le sentiment, ou la recommandation du Père de Lanuza, il suffirait de traduire ici la lettre que le roi Philippe III lui écrivit, le deuxième jour de décembre 1598, peu de mois après la mort de Philippe II. Ce religieux prince ne se contentait pas d'approuver et de louer, tout ce que le zèle du serviteur de Dieu lui faisait entreprendre, pour le bien de l'Eglise et l'honneur de son Ordre ; mais, par une suite de son estime et de sa parfaite confiance, il ordonnait à notre provincial de lui envoyer un mémoire secret, et détaillé pour lui faire connaître tous les sujets, qui, dans le clergé séculier ou régulier, lui paraîtraient dignes d'être élevés aux charges. « Vous m'apprendrez, lui disait-il, quels sont les ecclésiastiques, ou les religieux, que vous jugez propres pour l'épiscopat. Marquez exactement le nom, l'âge, la capacité de chacun ; dans quelle université il a étudié ; quels degrés il y a pris ; quelle a été sa conduite passée ; quelles sont aujourd'hui sa vertu et sa réputation ; s'il est charitable, exempt d'avarice, et d'ambition : car ces deux passions obscurcissent toutes les vertus. Marquez aussi avec le même soin, toutes les qualités de ceux que vous croyez pouvoir être placés dans les abbayes, les prieurés, et les autres moindres dignités. Nous ferons usage de ce mémoire, que vous devez adresser au secrétaire, qui a signé cette lettre, etc. A Madrid le 2 décembre 1598. »

Cette conduite d'un jeune monarque est véritablement digne de la sagesse et de la prudence d'un prince chrétien, qui sent combien il est important, et en même temps difficile, de bien choisir des ministres capables de conduire le troupeau de Jésus-Christ. Son discernement ne paraît pas moins que sa religion, dans la préférence qu'il donne d'abord à un homme du caractère de Lanuza, pour être guidé par ses lumières dans la distri-

Digitized by Google

bution des bénéfices. Un auteur espagnol remarque que le serviteur de Dieu joignait à toutes ses autres vertus, une expérience consommée et un zèle ardent pour l'honneur de l'Eglise ; zèle si pur et si désintéressé, qu'on l'appelait communément le *saint Dominique de son siècle*. Ce titre glorieux, que le roi catholique lui donnait quelquefois, n'est pas une petite preuve du bien qu'il faisait dans le gouvernement de sa province.

Jérôme de Lanuza s'étant démis de cette charge l'an 1600, l'Archevêque de Saragosse, l'Université, et le Sénat de cette ville, le prièrent de vouloir remplir la Chaire destinée à un docteur, interprète des saintes Ecritures. Il accepta volontiers un emploi si conforme à son génie ; et on eut le plaisir de voir que tout ce qu'il y avait de grand et de savant, dans cette capitale d'Aragon, se faisait un devoir de venir tous les jours grossir le nombre de ses auditeurs. Il continuait en même temps ses prédications, dont les fruits n'étaient pas moins sensibles, et après le travail du jour, il se trouvait souvent dans la nécessité d'écrire une partie de la nuit, pour répondre à tous ceux qui le consultaient sur toutes sortes de matières. Les évêques, plusieurs vice-rois, le conseil souverain d'Aragon, et quelquefois la Cour de Castille, s'adressaient à lui pour avoir sa décision sur les cas les plus embarrassants. Les commissions dont il fut chargé, tantôt par le prince, tantôt par son général, devinrent enfin si fréquentes, qu'il se vit obligé de remettre à un autre sa chaire de théologie, pour vaquer à ce que l'obéissance et le bien de l'Eglise ou de son Ordre demandaient de lui. Ce fut avant la fin de 1601, que Lanuza discontinua ses explications de l'Ecriture dans l'Université de Saragosse.

Sans entrer dans le détail de tout ce que la charité et le zèle lui firent entreprendre pour le service du prochain, soit dans les Etats soumis à la couronne d'Aragon, soit dans le royaume de Portugal, où il fut nommé visiteur apostolique, pour rétablir la discipline dans les maisons des chanoines réguliers, nous pouvons dire que tous les jours de Lanuza furent remplis. Lorsqu'après une longue suite d'occupations, il était de temps en temps rendu à lui-même, la solitude faisait ses plus chères délices ; mais

Digitized by Google

la prière, la pénitence et le travail sanctifiaient toujours sa retraite. Pendant son séjour dans les couvents de Saragosse et de Linarez, il profita de ce repos pour retoucher ses ouvrages. Les évêques qui avaient entendu les prédications de cet homme apostolique, souhaitaient avec ardeur de voir ses discours imprimés, et les supérieurs de l'Ordre avaient souvent ajouté le précepte à leurs exhortations, pour l'engager à ne point cacher plus longtemps un trésor dont les peuples et les prédicateurs devaient retirer de si grands fruits. Lanuza se rendit aux désirs des uns et des autres, en publiant d'abord une partie de ses ouvrages.

Le premier tome qui parut à Saragosse, l'an 1612, sous le titre de *Traités évangéliques* contient sept traités, où on trouve tous les principes de la plus pure morale et les plus solides maximes de la vie chrétienne. Le style en est beau et soutenu sans affectation. Mais la lumière et l'onction en font le plus bel ornement. Si nous considérons, dit Nicolas Antoine, le fond et la doctrine de ces ouvrages, il n'y a rien que d'excellent et de salutaire, rien qui ne serve à nous instruire et à nous rendre meilleurs. Nous y apprenons la véritable sagesse et la manière dont nous devons étudier les divines Ecritures, pour nous former à la parfaite piété. Mais si nous faisons attention aux qualités de l'auteur, à sa vie. à ses mœurs, à ses actions, nous reconnaissons avec plaisir que tout part d'un même principe; il a vécu comme comme il a écrit; il a donné en même temps les préceptes et les exemples de la sainteté.

Les traités évangéliques, entre les mains des fidèles, furent lus avec une pieuse avidité. Ceux qui avaient eu la consolation de les entendre prononcer, n'étaient pas les moins empressés à vouloir en faire la lecture. Les ministres de l'autel surtout, qui se croyaient appelés à annoncer un jour l'Evangile, ou qui exerçaient déjà le saint ministère, y puisaient des lumières particulières, pour lire avec fruit les Livres saints, et apprendre à traiter dignement la parole de Dieu. La favorable prévention allait jusque-là, que dans tous les royaumes d'Espagne, c'était

Digitized by Google

comme un proverbe commun, qu'on ne prêchait bien qu'autant qu'on savait imiter Lanuza.

Un succès si complet etait bien capable d'inviter l'auteur à publier incessamment ses autres ouvrages, cependant il ne se hâta pas de les donner. Il est vrai que de nouvelles occupations ne lui laissaient guère le loisir de mettre la dernière main à ce qu'il avait déjà écrit. Le provincial d'Aragon ayant été obligé d'aller à Rome et de s'y arrêter pour gouverner tout l'Ordre de Saint-Dominique, à la place du Père Augustin Galamini, honoré depuis peu de la pourpre romaine, Jérôme de Lanuza fut chargé de nouveau du gouvernement de la province, d'abord en qualité de vicaire général et bientôt après comme provincial, élu pour la seconde fois dans le chapitre assemblé à Saragosse, dans le mois d'avril 1613. L'élection fut unanime, et aussi applaudie que l'avait été la première. Le serviteur de Dieu, qui aurait voulu se cacher désormais dans quelque solitude, ne recevait qu'avec peine des félicitations qui offensaient sa modestie, et il ne tarda pas à se voir exposé à une autre épreuve, que l'humilité lui faisait appeler une persécution. Lorsque selon l'usage, tous les religieux qui composaient le chapitre et la communauté de Saragosse, se furent rendus en procession à la métropole, pour y chanter une messe solennelle, l'archevêque Don Pierre Manrique voulut honorer la cérémonie en faisant lui-même le discours qu'on a coutume de faire dans ces sortes d'occasions. Il parla avec dignité de saint Dominique et de son Ordre, mais il s'étendit particulièrement sur les louanges de l'illustre provincial, qu'il ne craignit point d'appeler la fidèle copie de l'un et le grand ornement de l'autre.

Le Père de Lanuza méritait d'autant plus cet éloge, qu'il s'en croyait plus indigne. Non-seulement tout l'auditoire applaudit au discours de l'archevêque de Saragosse ; mais les peuples d'Espagne, qui souhaitaient depuis longtemps d'avoir l'Homme de Dieu pour leur Pasteur, ajoutaient beaucoup à tout ce que le prélat avait pubié de ses héroïques vertus. La seule crainte de le contrister, avait engagé jusqu'alors le roi catholique à ménager sa modestie : mais se reprochant dans la suite une complaisance,

Digitized by Google

qui lui parut préjudiciable au bien commun de l'Eglise, sa majesté le nomma à l'Evêché de Balsastre, ville d'Espagne en Aragon. Le Pape Paul V donna les Bulles dès l'an 1614, selon quelques auteurs, ou au mois de juin 1616, selon le Père Echard. Le nouvel évêque, malgré ses humbles prières, et tout ce qu'il put mettre en œuvre pour fuir l'éclat des honneurs, fut sacré par Don Pierre-Gonçalez de Mendoça, alors archevêque de Saragosse, et son métropolitain.

Nous ne saurions donner une idée plus naturelle de la conduite, qu'il tint constamment dans cette auguste dignité, qu'en disant qu'il était entré dans l'épiscopat comme Barthélemy des martyrs; qu'il y vécut de même; qu'il agit toujours sur les mêmes principes, et donna les mêmes exemples de toutes les vertus. La seule différence que j'y trouve, c'est que l'évêque de Balbastre n'eut pas les mêmes occasions de montrer ce courage, et cette fermeté épiscopale, qui avaient paru avec tant d'éclat dans l'illustre archevêque de Brague. Ajoutons que celui-ci, après ses longs et glorieux travaux, obtint enfin la permission d'abdiquer sa dignité, et de couler tranquillement ses dernières années dans la solitude: au lieu que celui-là, obligé de porter jusqu'à la mort tout le poids de la sollicitude pastorale, fut transféré l'an 1622 à l'église d'Albarasin, pour faire dans ce second diocèse ce qu'il avait fait dans le premier.

Dans l'un et dans l'autre le pieux et zélé pasteur fut tout à son troupeau. Uniquement occupé du désir de procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, le soulagement des pauvres, et l'instruction de tous, il n'oubliait que ses propres nécessités. Toutes ses attentions, depuis le jour qu'il entra dans son église jusqu'à celui de sa mort, furent de régler son clergé selon l'esprit des canons; de faire vivre les peuples dans la piété et dans la paix; de déclarer la guerre au vice, et de bannir de partout les abus, les superstitions, l'ignorance et la discorde. Il recommençait souvent à visiter les différentes parties du diocèse, et ne faisait jamais ses voyages qu'à pied. Ses longues veilles, ses austérités, ses travaux continuels l'avaient déjà épuisé: il prêchait cependant avec une force, qui ne pouvait venir que de

Digitized by Google

l'ardeur de sa charité. Si les différents emplois, qu'il avait remplis pendant plus de quarante ans dans son Ordre, n'avaient pû l'empêcher de continuer toujours les fonctions du saint ministère, il s'en dispensa encore moins, depuis que la Providence l'eut chargé du soin de rompre aux peuples le pain de la parole. Il commençait et finissait toujours ses visites, par quelque exhortation familière proportionnée à la portée et aux besoins de ceux à qui il parlait.

Mais quelque pathétiques que fussent ses discours, et quelque empressement qu'on eût de les entendre, on était encore moins touché de la force de ses paroles, que de la sainteté de ses exemples. Frugal, modeste, pénitent, plein de tendresse et de compassion pour les affligés, prêt à donner sa vie pour ses brebis; le saint prélat pouvait bien dire à tous ses diocésains, ce que saint Paul, dont il était le successeur, avait dit aux premiers chrétiens de Corinthe : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.* Son exactitude égalait sa charité. Il s'informait avec soin, dans chaque paroisse, de la conduite, des mœurs et de la doctrine des pasteurs; de la manière dont ils s'acquittaient de leur charge, et de la docilité des fidèles. Il voulait tout connaître, tout examiner, afin de conserver ou de remettre tout en règle. Quand il s'agissait de faire cesser les scandales, il ne faisait exception de personne. Les bons ministres trouvaient toujours en lui un père tendre, un puissant protecteur, et les mauvais un censeur inexorable. Lorsqu'il se présentait des cas qui demandaient une plus grande discussion, pour ne point s'exposer à être surpris, il renvoyait l'affaire à son Synode; il l'assembla plusieurs fois dans les deux diocèses qu'il a successivement gouvernés.

Cette sollicitude pastorale ne dérangeait pas ses exercices ordinaires de piété. Il ménageait si bien ses moments, qu'il en trouvait toujours assez pour satisfaire à tous ses devoirs. On remarque que presque dès son entrée en religion, le serviteur de Dieu s'était fait comme une loi, de consacrer plusieurs heures du jour ou de la nuit, à l'oraison et à la méditation des saintes Ecritures : pratique qu'il n'abandonna jamais, pas même

Digitized by Google

dans les plus grands embarras du gouvernement. Le grand nombre de personnes qui s'adressaient à lui ou qui lui écrivaient avec confiance, pour lui proposer leurs difficultés, ne pouvait qu'augmenter encore ses occupations; et avec cela il continuait toujours à composer quelques ouvrages ou à les perfectionner.

Outre les Traités évangéliques dont on a parlé, il nous a laissé trois volumes d'Homélies sur toutes sortes de sujets de morale; l'empressement du public à se les procurer, et des savants à les traduire en plusieurs langues, en font connaître le mérite. Le premier des trois volumes fut imprimé l'an 1621, et dédié au prince Philibert de Savoie; qui, ayant entendu une partie de ces discours, lorsque de Lanuza les prêchait dans l'église de Barcelone, n'avait cessé de prier et de presser l'auteur de les donner au public. Il commença donc de les publier, étant évêque de Balbastre; et il se préparait à donner les deux derniers tomes, depuis qu'il fut transféré à l'église d'Albarasin, lorsque le Seigneur l'appela à lui. Agé de soixante-douze ans et chargé de mérites après neuf ou dix années d'Episcopat, il mourut dans une haute opinion de sainteté, le 15 de décembre 1625. Les larmes des pauvres qui regrettaient leur père et la voix publique qui louait ou invoquait cet ami de Dieu, ne firent pas moins d'honneur à sa mémoire que le discours du docteur Gaspard Sanchez chargé de prononcer son oraison funèbre.

Après qu'on eut rendu les derniers honneurs au saint évêque, dans l'Eglise cathédrale, son corps fut porté dans celle de Sainte-Marie, qui appartient aux religieux de son ordre. Mais les seigneurs de Lanuza le firent depuis transporter à Saragosse, et enterrer avec pompe dans le tombeau de leurs ancêtres.

Nous ne saurions donner ici une idée exacte des sublimes vertus que le Père Jérôme Fuser, auteur espagnol, a décrites plus au long, dans cinq livres qui contiennent toute l'histoire de ce grand et saint évêque. Les bornes, dans lesquelles nous devons nous renfermer, ne nous ont pas permis de rapporter tout ce qu'on y lit de beau et d'édifiant. Mais nous ne devons pas

Digitized by Google

omettre ce que la province d'Aragon écrivit au chapitre général de Rome l'an 1629, en ces termes :

« Le Révérendissime seigneur et frère Jérôme-Baptiste de Lanuza, profès du couvent de Valence, évêque de Balbastre et d'Albarasin, est mort dans cette dernière ville. Toujours exact observateur de sa règle, il affligeait sa chair, non-seulement par des jeûnes rigoureux, mais aussi par des chaînes de fer. L'oraison et la lecture des Livres saints étaient sa nourriture de tous les jours. Il a paru doué de l'esprit de prophétie ; et il lui a été donné de connaître les secrets des cœurs, l'état de plusieurs âmes dans le purgatoire et leur délivrance. Selon le témoignage de saint Louis Bertrand, son ancien maître dans la vie spirituelle, il avait reçu dans un sublime degré les dons de sagesse et d'intelligence, surtout pour l'explication des divines Ecritures. Ses ouvrages en sont une bonne preuve. Il a exercé avec fruit le ministère de la parole pendant cinquante ans ; et on l'a vu plus d'une fois tout éclatant de lumière. A l'exemple de plusieurs saints évêques, il a aimé les pauvres et la pauvreté jusqu'à se priver de son propre lit pour ceux qui étaient dans le besoin. Toute sa vie, au rapport de son confesseur, a été exempte de péché mortel, et, en mourant dans un âge fort avancé, il a laissé une suave odeur de sainteté. » (TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME-D'HANSWICK, A MALINES.

On raconte qu'un bateau portant une petite statue de la très-sainte Vierge, sauvée de la dévastation d'une église, s'arrêta de lui-même sur la Dyle, précisément devant l'endroit où se trouve Notre-Dame d'Hanswyck, indiquant ainsi que la très-sainte Mère de Dieu voulait avoir un temple sur ce rivage. On ignore en quelle année cet évènement arriva, la première église et le monastère d'Hanswyck ayant été réduits en cendres par les ennemis de la foi, en 1578, avec tous les monuments et documents qui auraient pu nous l'apprendre.

Cependant un religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs de

Digitized by Google

Cantinpré, *Thomas*, fait mention de ce monastère, et raconte qu'avant 1280, une jeune fille y fut miraculeusement délivrée du démon par la puissance de la très-sainte Vierge. Après sa destruction, les religieux se retirèrent dans la ville, dont les murs n'arrivaient pas encore jusque-là, bâtirent un nouveau monastère près de la porte de Louvain, et l'image de la très-sainte Vierge, cachée dans une cave au-dessous de cette porte, y fut replacée.

Elle signala aussitôt son retour par la délivrance de la ville assiégée par les Calvinistes en 1585. L'immense concours que ses miracles y attirèrent depuis, et les nombreuses offrandes qu'elle reçut servirent à élever la belle église et la superbe coupole qu'on admire aujourd'hui. Elle fut achevée en 1676.

Tous les vingt-cinq ans, on fait à Malines la grande procession jubilaire de Notre-Dame d'Hanswyck, avec toutes les pompes du moyen âge. Ces fêtes, qui durent quinze jours attirent cent mille pèlerins.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Octave de la Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Octave de l'ordination de saint Eusèbe, évêque de Verceil, dont la fête est indiquée au 1er août, mais n'est célébrée que le lendemain, par ordre du pape Benoît XIII.

[1] DECIMO OCTAVO KALENDAS JANUARII.

Octava Conceptionis beatæ Mariæ Virginis. — Eodem die ordinatio Sancti Eusebii episcopi Vercellensis, cujus Natalis dies Kalendis Augusti recensetur, ac ejusdem festum jussu Benedicti Papæ decimitertii sequenti die recolitur. — Romæ, sanctorum Martyrum Irenæi, Antonii, Theodori, Saturnini, Victoris, et aliorum decem *et septem*, qui in persecutione Valeriani pro Christo passi sunt. — In Africa, passio sanctorum Faustini, Lucii, Candidi, Cæliani, Marci, Januarii, et Fortunati. — Ibidem, sancti Valeriani Episcopi, qui cum esset annorum plus octoginta, in persecutione Wandalica sub Genserico Rege Ariano, conventus ab eo ut traderet Ecclesiæ ustensilia, idque constanter renuisset, extra civitatem singularis jussus est *pelli;* cumque præceptum esset, ut nullus eum neque in domo, neque in agro dimitteret habitare, multo tempore in strata publica nudo sub aëra jacens, in confessione et defensione Catholicæ veritatis cursum beatæ vitæ complevit. — In territorio Aurelianensi, sancti Maximini Confessoris — Apud Iberos trans Pontum Euxinum, sanctæ Christianæ ancillæ, quæ virtute miraculorum gentem illam *tempore* Constantini ad fidem Christi perduxit.

Digitized by Google

A Rome, les saints martyrs Irénée, Antoine, Théodore, Saturnin, Victor et dix-sept autres, qui souffrirent la mort pour Jésus-Christ, durant la persécution de Valérien.

En Afrique, le martyre des saints Faustin, Lucius, Candide, Celien, Marc, Janvier, Fortunat.

Dans la même province, saint Valérien, évêque, qui durant la persécution des Vandales, sous Genséric, roi arien, étant pressé, à l'âge de quatre-vingts ans, de livrer les vases et les ornements de l'église, et refusant constamment de le faire, fut chassé seul hors de la ville, avec défense à tout le monde de le recevoir dans aucune maison, ni même dans aucun champ, de sorte qu'il fut contraint de demeurer longtemps dans les grands chemins, exposé aux injures de l'air : il acheva ainsi le cours de sa sainte vie, en confessant et défendant la vérité catholique.

Dans le diocèse d'Orléans, saint Mesmin, confesseur.

Chez les Ibériens, au-delà du Pont-Euxin, une sainte servante chrétienne, qui, par la force de ses miracles, détermina cette nation à embrasser la foi de Jésus-Christ, du temps de Constantin.

Additions des autres martyrologes.

Fête du retour de saint Martin, célébrée à Tours.

La bienheureuse Marie-Victoire Fornari Strata fondatrice des Annonciades Célestes, honorée en ce jour à Gênes.

Sainte Albine, martyre en Campanie sous Dioclétien.

Saint Urbice (François), ermite en Aragon.

Sainte Matrose, martyre avec saint Faustin.

Sainte Suzanne Déguisée, ainsi nommée parce qu'elle déguisa son sexe pour vivre dans un ermitage.

Martyrologe de la dernière persécution.

Thomas Merle de Castillon, grand vicaire à Lyon, condamné à mort par la commission révolutionnaire de cette ville comme prêtre réfractaire, exécuté le 15 décembre 1794 à l'âge de 47 ans.

Digitized by Google

Antoine Dunand, prêtre de la même ville de Lyon, condamné à mort pareillement par la même commission et sur le même prétexte exécuté le 15 décembre 1794, à l'âge de 40 ans.

Pierre Antoine Lebrumat, enfant de Nantua, prêtre aussi de Lyon, condamné à mort comme prêtre réfractaire, le 15 décembre 1793, à 31 ans.

Antoine Courbon de Montviol, jeune ecclésiastique de Lyon, arrêté et condamné à mort pour sa foi et sa religion catholique executé le 15 décembre 1793 à l'âge de 24 ans.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

1er — 15 DÉCEMBRE

Ier JOUR DE DÉCEMBRE.

PAGES.

S. Eloi, évêque de Noyon 1
S. Nahum, prophète 12
S. Procule, évêque de Narni, Martyr 13
Ste Florence, vierge 14
S. Léonce, évêque de Fréjus 15
S. Alban, martyr 16
S. Airi, évêque de Verdun 17
S. Constantin 20
S. Philarète 21
S. Auger, ermite 21
S. Briton 22
S. Lul, abbé 23
Le B. Gratien, Frère Mineur 23
La Bse Blanche de Castille, reine de France 24
Le V. Edmond Campian, de la Compagnie de Jésus 25
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame de Clairemont, en Pologne 30
Martyrologe romain 32
Additions des autres Martyrologes 33
Martyrologe de la dernière persécution 34

IIe JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Hippolyte, S. Eusèbe, S. Marcel et leurs compagnons, Martyrs 35
Ste Bibiane, Vierge et Martyre 42

Digitized by Google

S. Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, docteur de l'Eglise..... 44
S. Chromace, évêque d'Aquilée..... 47
S. Nonnus, évêque d'Edesse..... 51
S. Tadec et S. Judule, Martyrs..... 51
Le B. Richard de Bourgogne, évêque, et ses compagnons, Martyrs..... 52
Le B. Gentil, Frère Mineur, Martyr..... 54
Le B. Ségrien, Frère Mineur..... 55
Le B. Jean d'Auclois, abbé de Floresse..... 56
Le B. Jean de Ruysbroeck..... 56
Le B. Raynier de Borgo-San-Sépolcro, Frère Mineur..... 61
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame-des-Trois-Epis 63
Martyrologe Romain..... 64
Additions des autres Martyrologes..... 65
Martyrologe de la dernière persécution..... 65

III^e JOUR DE DÉCEMBRE.

S. François Xavier, de la Compagnie de Jésus, Apôtre des Indes et du Japon..... 66
S. Sophonie, prophète..... 102
S. Lucius, roi dans la Grande-Bretagne..... 103
S. Cassien de Tanger, Martyr..... 106
S. Germain et S. Véran..... 108
S. Birin, évêque de Dorcester..... 108
Ste Attale, abbesse..... 109
S. Sol, ermite..... 110
Le B. Abbon, évêque d'Auxerre..... 111
S, Adbégrin, ermite..... 112
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame-des-Victoires. 113
Martyrologe romain..... 118
Additions des autres Martyrologes..... 120
Martyrologe de la dernière persécution..... 120

IV^e JOUR DE DÉCEMBRE.

Ste Barbe, Vierge et Martyre..... 121

Digitized by Google

S. Félix, évêque de Bologne..... 129
S. Maruthas, évêque..... 129
S. Envel l'aîné, et S. Envel le cadet, abbés ; Ste Jeune, solitaire..... 131
S. Ciran, abbé..... 133
S. Théoffroi, abbé de Corbie..... 133
L. Jacques le Protospataire et S. Théophane, Martyrs..... 134
S. Papias, Martyr..... 134
S. Annon, évêque de Cologne..... 134
S. Osmond, évêque de Salisbury..... 135
S. Bernard, évêque de Parme..... 138
Le B. Didier, évêque de Térouane..... 138
Les BB. François Galvez, Jérôme de Angelis et Simon Iempo, Martyrs au Japon..... 139
Le V. Clément d'Alexandrie..... 144
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 150
Martyrologe romain..... 150
Additions des autres Martyrologes..... 151
Martyrologe de la dernière persécution..... 152

Ve JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Sabas, abbé..... 153
S. Bassus ou S. Basse, évêque de Nice, Martyr..... 202
S. Pelin, évêque de Brindes, Martyr..... 202
S. Ascole, archevêque de Thessalonique..... 203
S. Hoarneau..... 204
S. Nicet ou S. Nicièce, évêque de Trèves..... 205
S. Jean évêque de Polybote..... 207
La Bse Jeanne, comtesse de Flandre..... 208
La Bse Elisabeth, du tiers-ordre de S. François..... 208
S. Connon, évêque d'Hemmerode..... 209
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame de Ferrières.. 210
Martyrologe romain..... 210
Additions des autres Martyrologes..... 211
Martyrologe de la dernière persécution..... 212

Digitized by Google

VI^e JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Nicolas, évêque de Myre..... 214
S^te Asselle, vierge romaine..... 227
S^te Denyse, S^te Dative, S^te Léonce, S^te Victoire, S. Majoric, S. Emilien, S. Tertius et S. Boniface, martyrs des Vandales..... 229
S^te Gertrude, abbesse d'Hamage..... 232
Le B. Gérald, cardinal-évêque d'Ostie..... 234
Le B. Robert, évêque de Langres 234
S. Pierre Paschal, religieux de Notre-Dame-de-la-Merci.... 235
La B^se Philippe de Médicis, Clarisse..... 237
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame-de-la-Fontaine 238
Martyrologe romain..... 239
Additions des autres Martyrologes..... 240
Martyrologe de la dernière persécution..... 240

VII^e JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'Eglise..... 242
S. Serf, Martyr..... 294
S. Réparat et ses compagnons, martyrs..... 294
S. Martin de Saintes et S. Eutrope, abbés..... 302
S^te Azénore ou Aliénore, comtesse de Tréguier et de Goelo... 302
S^te Fare, abbesse de Faremoutiers..... 307
Le B. Thomas l'Hibernien, Frère Mineur..... 313
Le B Laurent de Camerino, Frère Mineur..... 313
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame-du-Feu..... 314
Martyrologe romain..... 314
Additions des autres Martyrologes..... 315
Martyrologe de la dernière persécution..... 316

VIII^e JOUR DE DÉCEMBRE.

L'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge..... 317
S. Apollo..... 331
S. Eucaire, évêque de Trèves..... 333

Digitized by Google

S. Eutychien, pape et martyr..... 334
S. Léonard de Dunois..... 335
S. Secondin, célibataire..... 336
S. Romaric, abbé de Remiremont..... 337
Ste Gonthilde, abbesse..... 338
S. Hildeman, évêque de Beauvais..... 339
Le B. Pierre Besson, Frère Mineur, capucin, martyr..... 341
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 343
Martyrologe romain..... 350
Additions des autres Martyrologes..... 351
Martyrologe de la dernière persécution..... 351

IXe JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Hipparque, S. Philotée, S. Jacques, S. Paragrus, S. Habide, S. Romain et S. Lollien, martyrs à Samosate.... 352
Ste Léocadie, vierge et martyre..... 358
Ste Gorgonie..... 359
S. Fingars et ses compagnons, martyrs..... 360
S. Budock, abbé..... 361
S. Budoc, évêque de Dol..... 363
S. Subran, abbé à Périgueux..... 366
Ste Déotile, vierge et abbesse de Blangy..... 367
S. Benoît, évêque..... 367
Ste Wulfhilde, vierge et abbesse..... 368
La Bse Claire-Isabelle Fornari, clarisse..... 369
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 369
Martyrologe romain..... 370
Additions des autres Martyrologes..... 371
Martyrologe de la dernière persécution..... 371

Xe JOUR DE DÉCEMBRE.

La Translation de la sainte Maison de Nazareth..... 373
Ste Valère, vierge et martyre..... 391
Ste Eulalie de Mérida, vierge et martyre..... 392
S. Melchiade, pape..... 398

Digitized by Google

S. Fiveten, prêtre..... 399
Le B. Tarquille, prieur de Marcigny..... 400
Le B. Barthélemy, Frère Mineur..... 400
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame-de-France.... 401
Martyrologe romain..... 402
Additions des autres Martyrologes..... 404
Martyrologe de la dernière persécution..... 404

XI^e JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Damase, pape..... 405
S. Fuscien, S. Victoric et S. Gentien, martyrs..... 416
S. Daniel Stylite, abbé..... 418
S. Tason et S. Taton, abbés..... 437
S. Wilfère ou S. Gonfier..... 438
Le B. Barthélemy, abbé de La Ferté..... 438
Le B. Macaire, roi d'Arménie..... 439
Le V. Diérick de Munster, Frère mineur..... 439
La B^se Marie-des-Anges, carmélite déchaussée..... 440
Le Patriarche Joseph..... 441
Mémoire de la très-sainte Vierge, la Colonne de l'Immaculée-Conception..... 467
Martyrologe romain..... 469
Additions des autres Martyrologes..... 470
Martyrologe de la dernière persécution..... 470

XII^e JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Artème et plusieurs autres martyrs à Antioche, sous Julien l'Apostat..... 471
S. Epimaque, S. Alexandre, S^te Ammonarie, S^te Mercurie S^te Denyse, martyrs..... 486
S. Corentin I^er, évêque de Quimper..... 487
S. Corentin II, évêque de Quimper..... 488
S. Finien, évêque en Irlande..... 489
S. Valeri, abbé..... 490
S. Wulfolède ou Florent, évêque de Bourges..... 492

Digitized by Google

Le B. Evrard d'Anzy..... 492
Le B. Jérôme Ranucci, servite..... 494
La Bse Léonore de Gusman, abbesse clarisse..... 494
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 496
Martyrologe romain..... 496
Additions des autres Martyrologes..... 497
Martyrologe de la dernière persécution..... 498

XIIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Ste Lucie, vierge et martyre..... 499
Ste Abre, vierge..... 500
S. Judicaël ou Giguel..... 507
S. Josse..... 508
S. Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras..... 510
Ste Odile, vierge..... 512
Ste Tibba, vierge..... 517
Le B. Gonzalve Sancius, Frère Mineur..... 517
Le B. Jean Marinon, theatin..... 518
Le V. Emmanuel Hoa, confesseur de la foi..... 521
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-dame-de-la-Guadelupé, en Espagne..... 521
Martyrologe romain..... 522
Additions des autres Martyrologes..... 523
Martyrologe de la dernière persécution..... 524

XIVe JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Spiridion, évêque..... 525
S. Nicaise, évêque de Reims, Ste Eutropie, vierge, et leurs compagnons, martyrs..... 527
S. Prome, S. Elie et S. Arès, martyrs..... 530
S. Dioscore, S. Arsène, S. Isidore et S. Héron..... 530
S. Diogène, évêque d'Arras, martyr..... 531
S. Agnello, abbé..... 531
S. Fortunat, évêque de Poitiers..... 532
S. Folcuin, évêque de Térouane..... 533

Digitized by Google

Le B. Jean le Déchaussé, Frère Mineur..... 534
Le B. Bonaventure Bonacorsi, servite..... 535
La V. Mère Blanche de Ballon, fondatrice des Bernardines réformées..... 538
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame-de-la-Colombe 548
Martyrologe romain..... 540
Additions des autres Martyrologes..... 542
Martyrologe de la dernière persécution..... 542

XV^e JOUR DE DÉCEMBRE.

S. Eusèbe, évêque de Verceil, martyr..... 543
S^te Nina ou S^te Chrétienne, apôtre de l'Ibérie..... 549
S. Valérien, évêque d'Albenza, martyr..... 575
S^te Silvie, vierge..... 577
S. Mesmin, abbé de Mici..... 577
S. Sanctule, prêtre de Nocéra..... 580
S. Paul de Latre..... 581
Le B. Adalbéron, évêque de Metz..... 586
Le B. Jean Deschaux, prêtre..... 587
Le V. Arthur Bell, Frère Mineur, martyr..... 589
Le V. Jérôme-Baptiste de Sellan de Lanuza, évêque d'Albarasin..... 591
Mémoire de la très-sainte Vierge, Notre-Dame-d'Hanswick, à Malines..... 604
Martyrologe romain..... 605
Additions des autres Martyrologes..... 606
Martyrologe de la dernière persécution..... 606

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

A.

PAGES.

B. Abbon, évêque d'Auxerre. — 3 d..... 111
Ste Abre, vierge. — 13 d..... 500
B. Adalbéron, évêque de Metz. — 15 d..... 586
S. Adhégrin, ermite. — 3 d..... 112
S. Agnello, abbé. — 14 d... 531
S. Airi, évêque de Verdun. — 1er d..... 17
S. Alban, martyr. — 1er d..... 16
S. Alexandre, avec S. Epimaque, Ste Ammonarie, Ste Mercurie et Ste Denyse, martyrs. — 12 d..... 486
Ste Aliénor, la même que Ste Azénore. — 7 d..... 302
S. Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'Eglise. — 7 d. 242
Ste Ammonarie, avec Ste Mercurie, Ste Denyse, S. Epimaque et S. Alexandre, martyrs. — 12 d..... 486
S. Annon, évêque de Cologne. — 4. d.. 134
S. Apollo. — 8 d..... 331
S. Arès, avec S. Prome et S. Elie, martyrs. — 14 d..... 530
S. Arsène, avec S. Dioscore. S. Isidore et S. Héron. — 14 d. 530
S. Artème et plusieurs autres Martyrs à Antioche, sous Julien l'Apostat. — 12 d..... 471
S. Ascole, archevêque de Thessalonique. — 5 d..... 203
Ste Aselle, vierge romaine. — 6 d..... 227
Ste Attale, abbesse. — 3 d..... 109
S. Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras. — 13 d..... 510
S. Auger, ermite. — 1er d..... 21
Ste Azénore ou Aliénore, comtesse de Tréguier et de Goëlo — 7 d..... 302

Digitized by Google

B.

Ste Barbe, vierge et martyre. — 4 d..... 121
B. Barthélemy, frère mineur. — 10 d..... 400
B. Barthélemy, abbé de La Ferté. — 11 d..... 438
S. Bassus ou S. Basse, évêque de Nice, martyr. — 5 d..... 202
V. Bell (Arthur), frère mineur, martyr. — 15 d..... 589
S. Benoît, évêque. — 9 d..... 367
S. Bernard, évêque de Parme. — 4 d..... 138
Ste Bibiane, vierge et martyre. — 2 d..... 42
S. Birin, évêque de Dorcester. — 3 d..... 108
V. Mère Blanche de Ballon, fondatrice des Bernardines réformées. — 14 d..... 538
Bse Blanche de Castille, reine de France. — 1er d..... 24
B. Bonaventure Bonacorsi. servite. — 14 d..... 535
S. Boniface, avec Ste Denyse, Ste Dative, Ste Léonce, Ste Victoire, S. Majoric, S. Emilien et S. Tertius, martyrs des Vandales. — 6 d..... 229
S. Briton. — 1er d..... 22
S. Budoc, évêque. — 9 d..... 363
S. Budock, abbé. — 9 d..... 361

C.

V. Campian (Edmond), de la Compagnie de Jésus. — 1er d.. 25
S. Cassien, de Tanger, martyr. — 3 d..... 106
Ste Chrétienne, la même que Ste Nina. — 15 d..... 549
S. Chromace, évêque d'Aquilée. — 2 d..... 47
S. Ciran, abbé. — 4 d..... 133
Bse Claire-Isabelle Fornari, clarisse. — 9 d..... 369
V. Clément d'Alexandrie. — 4 d..... 144
S. Conon, évêque d'Hemmerode. — 5 d..... 209
S. Constantin. — 1er d..... 20
S. Corentin Ier, évêque de Quimper. — 12 d..... 487
S. Corentin II, évêque de Quimper. — 12 d..... 488

D.

S. Damase, pape. — 11 d..... 405
S. Daniel Stylite, abbé. — 10 d..... 418

Digitized by Google

Ste Dative, avec Ste Denyse, Ste Léonce, Ste Victoire, S. Majoric, — S. Emilien, S. Tertius et S. Boniface, martyrs des Vandales. — 6 d..... 229
Ste Denyse, avec Ste Dative, Ste Léonce, Ste Victoire, S. Majoric, S. Emilien, S. Tertius et S. Boniface, martyrs des Vandales. — 6 d..... 229
Ste Denyse, avec S. Epimaque, S. Alexandre, Ste Ammonarie et Ste Mercurie, martyrs. — 12 d..... 486
Ste Déotile, vierge et abbesse de Blangy. — 9 d..... 367
B. Deschaux (Jean), prêtre. — 15 d..... 587
B. Didier, évêque de Térouane. — 4 d..... 138
V. Diérick de Munster, frère mineur. — 11 d..... 439
S. Diogène, évêque d'Arras, martyr. — 14 d..... 531
S. Dioscore. avec S. Arsène, S. Isidore et S. Héron. — 14 d. 530

E.

S. Elie, avec S. Prome et S. Arès, martyrs. — 14 d..... 530
Bse Elisabeth, du tiers-ordre de S. François. — 5 d..... 208
S. Eloi, évêque de Noyon. — 1er d..... 1
S. Emilien, avec S. Tertius, S. Boniface, Ste Denyse, Ste Dative, Ste Léonce, Ste Victoire et S. Majoric, martyrs des Vandales. — 6 d..... 229
S. Envel l'aîné, S. Envel le cadet, abbés, avec Ste Jeune, solitaire. — 4 d..... 131
S. Epimaque, avec S. Alexandre, Ste Ammonarie, Ste Mercurie et Ste Denyse, martyrs. — 12 d..... 486
S. Eucaire, évêque de Trèves. — 8 d..... 333
Ste Eulalie de Mérida, vierge et martyre. — 10 d..... 392
S. Eutychien, pape et martyr. — 8 d..... 334
S. Eusèbe, évêque de Verceil, martyr. — 15 d..... 543
S. Eusèbe, avec S Marcel et leurs compagnons martyrs, et S. Hippolyte. — 2 d..... 35
S. Eutrope et S. Martin de Saintes, abbés. — 7 d..... 302
Ste Eutropie, vierge, avec S. Nicaise, évêque de Reims, et leurs compagnons, martyrs. — 14 d..... 527
B. Evrard d'Anzy. — 12 d..... 492

Digitized by Google

F.

Ste Fare, abbesse de Faremoutiers. — 7 d..... 307
S. Félix, évêque de Bologne. — 4 d..... 129
S. Fingars et ses compagnons, martyrs. — 9 d..... 360
S. Finien, évêque en Irlande. — 12 d..... 489
S. Fiveten, prêtre. — 10 d..... 399
Ste Florence, vierge. — 1er d..... 14
S. Florent, le même que S. Wulfolède. — 12 d..... 492
S. Folcuin, évêque de Térouane. — 14 d..... 533
S. Fortunat, évêque de Poitiers. — 14 d..... 532
S. François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. — 3 d..... 66
B. François Galvez, avec les BB. Jérôme de Angelis et Simon Iempo, martyrs au Japon. — 4 d..... 139
S. Fuscien, avec S. Victoric et S. Gentien, martyrs. — 11 d. 416

G.

S. Gentien, avec S. Fuscien et S. Victoric, martyrs. — 11 d. 416
B. Gentil, frère mineur, martyr. — 2 d..... 54
B. Gérald, cardinal-évêque d'Ostie. 6 d..... 234
S. Germain, avec S. Véran. — 3 d..... 108
Ste Gertrude, abbesse d'Hamage. — 6 d..... 232
S. Giguel, le même que Saint Judicaël. — 13 d..... 507
S. Gonflier, le même que S. Wilfère. — 11 d..... 438
Ste Gonthilde, abbesse. — 8 d..... 338
B. Gonzalve Sancius, Frère mineur. — 13 d..... 517
Ste Gorgonie. — 9 d..... 359
B. Gratien, Frère mineur. — 1er d..... 23

H.

S. Habide, avec S. Romain, S. Lollien, S. Hipparque, S. Philotée, S. Jacques et S. Paragrus, martyrs à Samosate. — 9 d..... 352
S. Héron, avec S. Dioscore, S. Arsène et S. Isidore. — 14 d. 530
S. Hildeman, évêque de Beauvais. — 8 d..... 339
S. Hipparque, avec S. Philotée, S. Jacques. S. Paragrus, S. Habide, S. Romain et S. Lollien, martyrs à Samosate. — 9 d..... 352

Digitized by Google

S. Hippolyte, avec S. Eusèbe, S. Marcel et leurs compagnons, martyrs. — 2 d..... 35
V. Hoa (Emmanuel), confesseur de la foi. — 13 d..... 521
S. Hoarneau. — 5 d..... 204

I.

Immaculée-Conception de la Très-Sainte Vierge. — 8 d..... 317
S. Isidore, avec S. Dioscore, S. Arsène et S. Héron. — 14 d. 530

J.

S. Jacques le Protospataire, avec S. Théophane, martyrs. — 4 d..... 134
S. Jacques, avec S. Hipparque, S. Philotée, S. Paragrus, S. Habide, S. Romain et S. Lollien, martyrs à Samosate. — 9 d..... 352
S. Jean, évêque de Polybote. — 5 d..... 207
B. Jean d'Auclois, abbé de Floresse. — 2 d..... 56
B. Jean le Déchaussé, Frère mineur. — 14 d..... 534
B. Jean de Ruysbroeck. — 2 d..... 56
Bse Jeanne, comtesse de Flandre. — 5 d..... 208
B. Jérôme Ranucci, Servite. — 12 d..... 494
BB. Jérome de Angelis et Simon Iempo, martyrs au Japon, avec le B. F. Galvez. — 4 d..... 139
Ste Jeune, solitaire, avec S. Envel l'aîné et S. Envel le cadet, abbés. — 4 d..... 131
Patriarche Joseph. — 11 d..... 441
S. Josse. — 13 d..... 508
S. Judicaël ou Giguel. — 13 d..... 507
Ste Judule, avec S. Tadec, martyrs. — 2 d..... 51

L.

B. Laurent de Camérino, Frère mineur. — 7 d..... 313
Ste Léocadie, vierge et martyre. — 9 d..... 358
S. Léonard de Dunois. — 8 d..... 335
S. Leonce, évêque de Fréjus. — 1er d..... 15
Ste Léonce, avec Ste Denyse, Ste Dative, Ste Victoire, S. Majoric, S. Emilien, S. Tertius et S, Boniface, martyrs des Vandales. — 6 d..... 229

Digitized by Google

B^se Léonore de Gusman, abbesse clarisse. — 12 d..... 494
S. Lollien, avec S. Hipparque, S. Philotée, S. Jacques, S. Paragrus, S. Habide et S. Romain, martyrs à Samosate. — 9 d..... 352
S^te Lucie, vierge et martyre. — 13 d..... 499
S. Lucius, roi dans la Grande-Bretagne. — 3 d..... 103
S. Lul, abbé. — 1^er d..... 23

M.

B. Macaire, roi d'Arménie. — 11 d..... 439
S. Majoric, avec S. Emilien, S. Tertius, S. Boniface, S^te Denyse, S^te Dative, S^te Léonce et S^te Victoire, martyrs des Vandales. — 6 d..... 226
S. Marcel, avec S. Eusèbe et leurs compagnons martyrs et S. Hippolyte. — 2 d..... 35
B^se Marie-des-Anges, vierge carmélite déchaussée. — 11 d.. 440
B. Marinon (Jean), théatin. — 13 d..... 518
S. Martin de Saintes et S. Eutrope, abbés. — 7 d..... 302
S. Maruthas, évêque. — 4 d..... 129
S. Melchiade, pape. — 10 d..... 398
S^te Mercurie, avec S^te Denyse, S^te Ammonarie, S. Epimaque et S. Alexandre, martyrs. — 12 d..... 486
S. Mesmin, abbé de Mici. — 15 d..... 577

N.

S. Nahum, prophète. — 1^er d..... 12
S. Nicaise, évêque de Reims, avec S^te Eutropie, vierge, et leurs compagnons, martyrs. — 14 d..... 527
S. Nicet, ou S. Nicièce, évêque de Trèves, — 5 d..... 205
S. Nicolas, évêque de Myre. — 6 d..... 214
S^te Nina ou S^te Chrétienne, apôtre de l'Ibérie. — 15 d..... 549
S. Nonnus, évêque d'Edesse. — 2 d..... 51

O.

S^te Odile, vierge. — 13 d..... 512
S. Osmond, évêque de Salisbury. — 4 d..... 135

P.

S. Papias, martyr. — 4 d..... 134

Digitized by Google

S. Paragrus, avec S. Hipparque, S. Philotée, S. Jacques, S. Habide, S. Romain et S. Lollien, martyrs à Samosate. — 9 d..... 352
S. Paul de Latre. — 15 d..... 581
S. Pelin, évêque de Brindes, martyr. — 5 d..... 202
S. Philarète. — 1er d..... 21
Bse Philippe de Médicis, clarisse. — 6 d.. 237
S. Philotée, avec S. Hipparque, S. Jacques, S. Paragrus, S. Habide, S. Romain et S. Lollien, martyrs à Samosate. — 9 d..... 352
S. Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, docteur de l'Eglise. — 2 d..... 44
S. Pierre Paschal, religieux de Notre-Dame-de-la-Merci. — 6 d..... 235
S. Pierre Besson, Frère mineur, capucin martyr. — 8 d.... 341
S. Procule, évêque de Narni, martyr. — 1er d..... 13
S. Prome, avec S. Elie et S. Arès, martyrs. — 14 d..... 530

B. Raynier de Borgo-San-Sépulcro, Frère mineur. — 2 d.. 61
S. Réparat et ses compagnons, martyrs. — 7 d..... 294
B. Richard de Bourgogne, évêque, et ses compagnons martyrs. — 2 d..... 52
B. Robert, évêque de Langres. — 6 d..... 234
S. Romaric, abbé de Remiremont. — 8 d..... 337
S. Romain, avec S. Lollien, S. Hipparque, S. Philotée, S. Jacques, S. Paragrus, S. Habide et S. Lollien, martyrs à Samosate. — 9 d..... 352

S.

S. Sabas, abbé. — 5 d..... 153
S. Sanctule, prêtre de Nocéra. — 15 d..... 580
S. Secondin, solitaire. — 8 d..... 336
B. Ségrien, Frère mineur. — 2 d..... 55
V. Sellan de Lanuza (Jérôme-Baptiste), évêque d'Albarazin. — 15 d..... 591
S. Serf, martyr. — 7 d..... 294
Ste Silvie, vierge. — 15 d..... 577

Digitized by Google

BB. Simon Iempo et Jérôme de Angelis, martyrs au Japon, avec B. François Galvez. — 4 d..... 139
S. Sol, ermite. — 3 d..... 110
S. Sophonie, prophète. — 3 d..... 102
S. Spiridion, évêque. — 14 d..... 525
S. Subran, abbé à Périgueux. — 9 d..... 366

T.

S. Tadec, avec Ste Judule, martyrs. — 2 d..... 51
B. Tarquille, prieur de Marcigny. — 10 d..... 400
S. Tason et S. Taton, abbés. — 11 d..... 437
S. Tertius, avec S. Boniface, Ste Denyse, Ste Dative, Ste Léonce Ste Victoire, S. Majoric et S. Emilien, martyrs des Vandales. — 6 d..... 229
S. Théoffroi, abbé de Corbie. — 4 d..... 133
S. Théophane, avec S. Jacques le Protospataire, martyrs. — 4 d..... 134
B. Thomas l'Hibernien, Frère mineur. — 7 d..... 313
Ste Tibba, vierge. — 13 d..... 517
Translation de la sainte Maison de Nazareth. — 10 d..... 373

V.

Ste Valère, vierge et martyre. — 10 d..... 391
S. Valéri, abbé. — 12 d..... 490
S. Valérien, évêque d'Albenza, martyr. — 15 d..... 575
Ste Victoire, avec Ste Denyse, Ste Dative, Ste Léonce, S. Majoric, S. Emilien, S. Tertius et S. Boniface, martyrs des Vandales. — 6 d..... 229
S. Victoric, avec S. Fuscien et S. Gentien, martyrs. — 11 d. 416

W.

S. Wilfère ou S. Gonffier. — 11 d..... 438
Ste Wulfhilde, vierge et abbesse. — 9 d..... 368
S. Wulfolède ou Florent, évêque de Bourges. — 12 d..... 492

7704. — Châlons, imp. Le Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.23
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239856

Digitized by Google